



**HAL**  
open science

# Les relations entre la Bohême et la Gaule du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.

Gilles Pierrevelcin

► **To cite this version:**

Gilles Pierrevelcin. Les relations entre la Bohême et la Gaule du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.. Sciences de l'Homme et Société. Université de Strasbourg; Univerzita Karlova, Prague, 2010. Français. NNT : . tel-00599392

**HAL Id: tel-00599392**

**<https://theses.hal.science/tel-00599392>**

Submitted on 9 Jun 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Université de Strasbourg**  
UFR des Sciences historiques  
Institut des Antiquités  
nationales  
Art, histoire et civilisations de l'Europe  
Archéologie

**Univerzita Karlova v Praze**  
Filozofická fakulta  
Ústav pro pravěk a ranou  
dobu dějinnou  
Pravěká a středověká  
archeologie

## Thèse

pour obtenir le grade de docteur de l'Université de Strasbourg  
présentée et soutenue publiquement le 25 septembre 2010

## Disertační práce

Gilles Pierrevelcin

# **Les relations entre la Bohême et la Gaule du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.**

# **Vztahy mezi Čechami a Galií ve 4. až 1. stol. př. Kr.**

Volume 1.1 : texte – Díl 1.1: text

Sous la direction de – Vedoucí práce :

Prof. Dr. Anne-Marie Adam  
doc. PhDr. Vladimír Salač, CSc.

Jury – Komise :

Prof. Dr. Anne-Marie Adam (Professeur, Université de Strasbourg)  
Dr. Loup Bernard (Maître de conférences, Université de Strasbourg)  
Prof. PhDr. Jan Bouzek, DrSc. (Professeur, Univerzita Karlova v Praze)  
Prof. Dr. Stephan Fichtl (Professeur, Université de Tours)  
Dr. HDR Jean-Paul Guillaumet (Directeur de recherche, CNRS)  
doc. PhDr. Vladimír Salač, CSc. (Directeur de recherche, Univerzita Karlova v Praze,  
Akademie věd České Republiky)  
Prof. Dr. Susanne Sievers (Seconde Directrice, Römisch-Germanische Kommission)

## Prohlášení autora

Prohlašuji, že jsem disertační práci vykonal samostatně s využitím  
uvedených pramenů a literatury

## Remerciements

Au moment d'achever ce travail, je souhaiterais remercier toutes les personnes qui m'ont aidé ou soutenu à un moment ou à un autre, et ainsi permis que cette thèse voit le jour.

Tout d'abord, A.-M. Adam et V. Salač, mes deux co-directeurs de thèse, dont le soutien et les conseils avisés m'ont permis de mener ce travail à son terme. Je remercie également tous les membres du jury, L. Bernard, J. Bouzek, S. Fichtl, J.-P. Guillaumet et S. Sievers, qui ont bien voulu prendre de leur temps pour juger ce travail.

Que les collègues qui m'ont aidé dans la collecte d'informations, m'ont fourni ou m'ont permis l'accès à des données parfois inédites soient chaleureusement remerciés. En premier lieu P. Sankot, J. Valentová, et tout le personnel du département de Pré- et Protohistoire du Národní Muzeum, J. Militký, qui a plus que grandement facilité l'étude des monnaies incluse dans ce travail, notamment en mettant à ma disposition des données inédites, tout comme S. Bílková, du cabinet de numismatique du Musée national de Prague.

Que soit remercié ici tout le personnel du centre archéologique européen de Bibracte, dont l'accueil et la gentillesse permettent de toujours fréquenter efficacement et agréablement les lieux, et contribuent à faire vivre ce lieu d'échanges incroyable.

Je souhaiterais également souligner le rôle joué par le programme Egide, sous la forme d'une bourse bilatérale financée par le Ministère français des Affaires étrangères et le Ministère tchèque de l'Education, qui m'ont permis de séjourner pendant près de deux ans à Prague, tout en me donnant accès aux cours de tchèque qui ont été nécessaires pour parfaire mes connaissances de cette langue au charme qui était pour moi insoupçonné.

Une pensée pour mes parents et ma famille, qui m'ont toujours encouragé à poursuivre mes efforts dans la voie que j'avais choisie, et m'ont incité à développer un certain goût de la curiosité.

A tous mes amis également, qui ont tous permis, d'une manière ou d'une autre, que ce travail soit mené à son terme, j'exprime ma profonde gratitude. Marie et Bertrand, qui ont eu le « privilège » de suivre au jour le jour l'évolution de mes états d'âme, et dont la patience est louable, mais également Géraldine, Clément, Aurélie, Yarno, Delphine, pour leurs divers coups de main et leur soutien, notamment dans les derniers moments.

Tous mes amis du Morvan, Angélique, Daniel, Emilie, Gérard-Gerhard, Jenny, Katinka, Nico, Pierre, Seb, Yves, avec une pensée particulière pour Eloïse et Gilles, qui m'ont maintes fois aidés à me sortir la tête de l'eau.

Petr et Zuzka, grâce à qui j'ai pu découvrir et m'immerger dans la culture tchèque sous son meilleur jour, en dehors des itinéraires à touristes, mais aussi de l'archéologie. Katarina, Dan et Lucka, Alžběta, ont eux aussi toujours été prêts à m'accueillir lors de mes séjours pragois et donné envie de toujours revenir.

Que « mes » traducteurs soient ici remerciés : Dominik et Natacha, mais surtout Jan, qui a sacrifié de longs moments pour permettre de rendre ce doctorat accessible aux lecteurs tchèques.

Une dédicace spéciale à Aurélie, pour son soutien dans les derniers moments.

Et surtout, un grand merci à Aline, dont la patience et l'abnégation sont incommensurables, et sans qui ce travail n'aurait certainement jamais vu le jour.

## SOMMAIRE

## Volume 1.1

<b>INTRODUCTION</b> .....	8
<b>CHAPITRE I. CADRE D'ANALYSE ET HISTOIRE DE LA RECHERCHE</b> .....	10
<b>A. LE CADRE D'ÉTUDE</b> .....	10
1. <i>LE CADRE GÉOGRAPHIQUE</i> .....	10
2. <i>LE CADRE CHRONOLOGIQUE</i> .....	15
3. <i>LE CADRE CULTUREL</i> .....	20
3.1. Quelques repères historiques.....	20
3.2. L'habitat : formes et fonctions.....	21
3.3. Les nécropoles et le rite funéraire.....	27
3.4. Les sanctuaires et lieux de culte.....	31
3.5. Les dépôts : pratique rituelle ou cachette ?.....	33
3.6. La sphère économique : échanges et production.....	35
3.7. Bohême et Gaule : points communs et divergences.....	38
<b>B. LES RELATIONS À LONGUE DISTANCE : DÉFINITION DES TERMES ET LIMITES DE L'ÉTUDE</b> .....	40
1. <i>DÉFINITION DES TERMES EMPLOYÉS</i> .....	40
1.1. Contacts, relations, rapports.....	40
1.2. Longue distance, Est-Ouest.....	41
1.3. Echanges et migrations : formes et mécanismes des contacts à longue distance.....	43
2. <i>LIMITES DE L'ÉTUDE : LES PRODUITS « INVISIBLES »</i> .....	48
2.1. Les produits de l'esprit et le problème de la transmission orale.....	48
2.2. Les biens matériels.....	50
2.3. Uniformité de la culture matérielle.....	52
<b>C. HISTOIRE DE LA RECHERCHE : LA BOHÈME ET LA GAULE DANS LE CONTEXTE DES CONTACTS À LONGUE DISTANCE</b> .....	55
1. <i>LES PRINCIPAUX TRAVAUX</i> .....	56
1.1. Au tournant des XIX <sup>e</sup> et XX <sup>e</sup> s. : J. L. Pič et J. Déchelette.....	56
1.2. La première moitié du XX <sup>e</sup> s. : quelques synthèses.....	62
1.3. Années 1970-2000 : les études de mobilier.....	66
1.4. Années 1970-2000 : les colloques.....	73
1.5. Les années 2000 : état de la recherche (et des interprétations).....	74
2. <i>CONCLUSIONS</i> .....	77
2.1. Périodes-clé dans les contacts et régions importantes.....	78
2.2. Périodes-clé dans la recherche et archéologues importants.....	80
<b>CHAPITRE II. LES MARQUEURS DE CONTACTS À LONGUE DISTANCE</b> .....	84
<b>A. MÉTHODE D'ANALYSE ET LIMITES MÉTHODOLOGIQUES</b> .....	85
1. <i>MÉTHODE D'IDENTIFICATION</i> .....	85
2. <i>MÉTHODE DE VÉRIFICATION</i> .....	88
2.1. Les cartes de répartition.....	88
2.2. Les analogies stylistiques et morphologiques.....	92

3. CLASSEMENT ET MÉTHODE D'ÉTUDE DES MARQUEURS.....	93
3.1. Marqueurs retenus.....	93
3.2. Marqueurs écartés.....	94
3.3. Marqueurs « problématiques ».....	95
4. ÉTUDE ET DÉTERMINATION DES TYPES DE CONTACTS.....	95
5. CHRONOLOGIE.....	98
<b>B. LES MONNAIES.....</b>	<b>102</b>
1. MONNAIES DE BOHÊME (« BOÏENNES ») EN GAULE.....	102
1.1. Le système monétaire de Bohême.....	102
1.2. Les monnaies d'or.....	105
1.3. Sites et monnaies non pris en compte.....	107
1.4. Analyse du corpus.....	108
2. MONNAIES GAULOISES EN BOHÊME.....	113
2.1. Le système monétaire gaulois.....	113
2.2. Les monnaies d'or.....	114
2.3. Les monnaies d'argent.....	116
2.4. Les monnaies en billon.....	121
2.5. Les bronzes frappés.....	122
2.6. Les bronzes coulés (potins).....	125
2.7. Monnaies gauloises d'attribution incertaine.....	131
2.8. Monnaies non prises en compte.....	132
2.9. Analyse du corpus.....	134
3. CONFRONTATION DES DONNÉES : LES CONTACTS EST-OUEST.....	147
<b>C. LA PARURE.....</b>	<b>152</b>
1. PARURE EN BRONZE.....	152
LT B-C1 / Est-Ouest.....	152
LT B-C1 / Ouest-Est.....	162
LT C2-D / Est-Ouest.....	172
LT C2-D / Ouest-Est : fibules de Nauheim.....	177
2. PARURE EN VERRE.....	180
LT C / Est-Ouest.....	182
LT C-D / Ouest-Est.....	182
3. SYNTHÈSE.....	189
<b>D. LA CÉRAMIQUE.....</b>	<b>196</b>
LT C-D / Est-Ouest.....	196
LT C-D / Ouest-Est.....	199
Conclusions.....	206
<b>E. LES AUTRES CATÉGORIES.....</b>	<b>210</b>
1. ARMEMENT.....	210
LT B-C1 / Ouest-Est.....	210
LT C2-D / Ouest-Est.....	214
Conclusions.....	220
2. TRANSPORT/HARNACHEMENT.....	221
LT C2-D / Est-Ouest.....	221
LT C2-D / Ouest-Est.....	223
Conclusions.....	228
3. OUTILS/USTENSILES.....	228
4. MONUMENTAL.....	231
<b>F. MARQUEURS ÉCARTÉS ET PROBLÉMATIQUES.....</b>	<b>234</b>

1. <i>MARQUEURS PROBLÉMATIQUES</i> .....	234
2. <i>LES MARQUEURS ÉCARTÉS</i> .....	240
2.1. Est-Ouest.....	241
2.2. Ouest-Est.....	242
3. <i>CONCLUSIONS</i> .....	255
<b>G. SYNTHÈSE</b> .....	257
1. <i>TYPES ET CATÉGORIES</i> .....	257
2. <i>CHRONOLOGIE</i> .....	260
3. <i>RÉPARTITION DES MARQUEURS</i> .....	263
Régions émettrices.....	263
Régions réceptrices.....	266
Confrontation des données.....	270
4. <i>CONTEXTES ET SITES IMPORTANTS</i> .....	271
5. <i>CONCLUSION</i> .....	272

## Volume 1.2

### CHAPITRE III. FORMES ET VECTEURS DES CONTACTS :

<b>HYPOTHÈSES INTERPRÉTATIVES</b> .....	275
<b>A. PEUPLES ET MIGRATIONS</b> .....	275
1. <i>ÉTAT DE LA RECHERCHE</i> .....	276
1.1. Les différentes migrations envisagées.....	276
1.2. Débats sur la localisation des Boïens et des Volques Tectosages.....	279
2. <i>LES TEXTES ANTIQUES</i> .....	282
2.1. Les Boïens.....	282
2.2. Les Volques Tectosages.....	290
2.3. Analyse des sources.....	292
2.4. Conclusions.....	297
3. <i>MIGRATIONS ET ARCHÉOLOGIE</i> .....	300
3.1. Les traces archéologiques.....	300
3.2. Différences de points de vue.....	307
3.3. Conclusions.....	311
4. <i>SYNTHÈSE</i> .....	313
<b>B. ÉCHANGES ET COMMERCE</b> .....	316
1. <i>PROBLÈMES DE DÉFINITION</i> .....	316
2. <i>COMMENT APPRÉHENDER LES ÉCHANGES ?</i> .....	320
3. <i>TYPES DE BIENS ET CONTEXTES</i> .....	322
4. <i>L'ORGANISATION DES ÉCHANGES</i> .....	324
5. <i>ÉCHANGES ET COMMERCE AUX IV<sup>E</sup> ET III<sup>E</sup> S.</i> .....	326
6. <i>CONCLUSIONS</i> .....	327
<b>C. VOIES DE PASSAGE ET LIEUX DE TRANSIT</b> .....	329
1. <i>LES MARQUEURS DE CONTACT : L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'AUTRICHE</i> .....	329
1.1. Les marqueurs de contact entre la Bohême et la Gaule.....	329
1.2. Autres types.....	333
1.3. Conclusions.....	336

---

2. <i>LES SITES PRÉPONDÉRANTS</i> .....	338
2.1. Nombre et répartition globale.....	338
2.2. Contextes et chronologie.....	340
3. <i>LES AXES DE COMMUNICATION</i> .....	343
3.1. Remarques préliminaires.....	343
3.2. Les grands axes entre la Gaule et la Bohême.....	346
3.3. L'apport des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule.....	350
4. <i>SYNTHÈSE</i> .....	355
<b>CHAPITRE IV. SYNTHÈSE</b> .....	360
<b>A. TYPES DE MARQUEURS, CHRONOLOGIE ET RÉGIONS IMPORTANTES</b> .....	360
Catégories.....	361
Régions.....	362
Chronologie.....	363
<b>B. CARACTÉRISATION DES FORMES DE CONTACTS</b> .....	363
1. Méthodes d'identification.....	363
2. Formes de diffusion.....	364
3. Les types de sites.....	366
<b>C. FORMES DE CONTACTS – CONCLUSIONS</b> .....	369
<b>CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE</b> .....	372
<b>SHRNUTÍ</b> .....	375
<b>ABRÉVIATIONS</b> .....	388
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	392
<b>LISTE DES FIGURES</b> .....	436
<b>LISTE DES CARTES</b> .....	442
<b>CARTES</b> .....	444



## INTRODUCTION

« The archaeological record still has much potential, but we need to get away from the limited range of traditional interpretations »

*Collis 2003*, p. 194

Dans le contexte de l'Europe du second âge du Fer, les relations entre la Bohême et la Gaule ont été à de multiples reprises employées dans la recherche pour expliquer l'apparition de faits ou d'artefacts nouveaux dans l'une ou l'autre de ces zones.

Le but de cette thèse de doctorat consiste en une reprise de la documentation principalement issue des données bibliographiques, pour tenter de déterminer la teneur de ces relations. Il s'agira alors de savoir si ces contacts ont pu se dérouler entre des régions et/ou à des moments précis, et éventuellement sous quelles formes ils ont pu se manifester.

Le choix des zones étudiées peut paraître à première vue déconcertant, au regard de leur différence de taille : la Gaule couvre une superficie d'environ 500.000 km<sup>2</sup>, tandis que la Bohême seulement 60.000 km<sup>2</sup>. Il ne faudra donc pas voir ce travail comme une comparaison de l'évolution des sociétés laténiennes dans chacun de ces ensembles, mais bien comme une étude des relations entre ces deux zones.

Les raisons de ce choix sont multiples. La première est liée aux résultats de travaux universitaires antérieurs, qui nous avaient permis de nous pencher sur la Bohême d'abord, à travers l'étude du mobilier de bronze de l'oppidum de Stradonice (*Pierrevelcin 2002*), puis sur les questions de contacts à longue distance ensuite, dans un contexte européen plus large, pour la période de La Tène finale uniquement (*Pierrevelcin 2003*). Les conclusions apportées par ces travaux nous ont amené à vouloir approfondir la problématique des contacts à longue distance, mais en restreignant le cadre géographique, tout en élargissant la fourchette chronologique.

Le resserrement de la problématique sur la Bohême et la Gaule a été motivé par plusieurs constatations. La première est le rôle important qu'il semble falloir accorder à l'oppidum de Stradonice dans le cadre de ces contacts à longue distance, illustré par la présence de nombreuses importations d'autres régions de la culture laténienne.

Ensuite, il s'est avéré que les liens entre la Bohême et la Gaule appartenaient à l'histoire de la recherche, en ayant participé à la reconnaissance de la civilisation laténienne. Nous faisons référence ici aux travaux de J. Déchelette notamment, qui se basait sur les similitudes entre Bibracte et Stradonice pour justifier l'existence d'une culture matérielle homogène à l'échelle européenne.

Mais au-delà de ces deux sites et de cette période, les relations entre la Bohême et la Gaule ont également été évoquées à d'autres reprises. Ainsi, pour les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s., dans tous les grands déplacements de population supposés à l'échelle européenne, entre la Champagne, la Suisse, l'Italie padane, la Bohême, le bassin des Carpathes, les liens entre la Bohême et la Gaule occupent une place importante.

Afin d'étudier ces différents aspects, et tenter de comprendre la teneur et l'importance éventuelle des contacts entre la Bohême et la Gaule, nous commencerons par présenter le cadre général dans lequel se place notre analyse. Le cadre d'étude, géographique, chronologique et culturel, sera complété par une première approche introductive sur les différentes formes de contacts existants. Nous accorderons ensuite une importance particulière à l'histoire de la recherche, de manière à souligner le rôle qu'elle occupe dans les théories actuelles.

Dans le second chapitre, nous présenterons concrètement les différents artefacts qui permettent de supposer des liens, directs ou indirects, entre la Bohême et la Gaule. Nous avons en effet souhaité reprendre à la base la documentation, en grande partie issue de l'histoire de la recherche, de manière à s'assurer de la validité des différentes théories reposant sur du mobilier bien précis.

L'analyse de la chronologie, de la répartition spatiale, et des contextes de découverte permettront ainsi d'identifier de grandes tendances dans les relations entre la Bohême et la Gaule, mais à ce stade encore dégagées d'hypothèses interprétatives quant à la forme des contacts qui peuvent être envisagés.

Le troisième chapitre permettra à cet égard de réfléchir d'une manière plus théorique à ces différentes problématiques, en nous concentrant plus particulièrement sur les deux phénomènes majeurs les plus souvent évoqués : les migrations d'une part, et les échanges et le commerce d'autre part. Nous nous attarderons également sur les textes antiques, qui ont été largement utilisés dans la recherche, en tant que fondement des théories migrationnistes.

Enfin, nous observerons d'une manière plus détaillée la situation des marqueurs de contacts dans le sud de l'Allemagne et l'Autriche, cette fois pour tenter d'identifier certains des vecteurs de contacts, tels que les voies de communication et les lieux de transit, qui concernent tous les types de contacts.

Pour finir, nous achèverons ce travail en tentant de fournir une vue synthétique des différents aspects étudiés, pour mettre en parallèle le mobilier et les diverses théories proposées pour expliquer la teneur des contacts. Il s'agira alors de voir dans quelle mesure les données archéologiques peuvent nous permettre de répondre à des problématiques liées aux contacts à longue distance, au sein d'une même culture matérielle.

## CHAPITRE I

### CADRE D'ANALYSE ET HISTOIRE DE LA RECHERCHE

La première partie de ce travail est consacrée à la définition du cadre d'analyse du sujet. Il s'agira dans un premier temps de présenter sommairement les limites géographiques et chronologiques, ainsi que le cadre culturel dans lequel s'inscrivent la Bohême et la Gaule. On s'attachera ensuite à définir les termes permettant de décrire les différents types de contacts existants, puis à présenter les limites liées à ce type de problématique. Un historique de la recherche sur les contacts à longue distance, tels qu'ils ont été envisagés pour notre cadre d'étude, viendra clore ce chapitre.

Certains aspects, telle la chronologie, seront développés plus en profondeur dans les chapitres suivants, en fonction de leur implication ou de leurs problématiques particulières dans le cadre des contacts à longue distance. On s'en tiendra donc ici à une brève description qui permettra de fixer le cadre d'étude.

#### A. LE CADRE D'ÉTUDE

##### 1. LE CADRE GÉOGRAPHIQUE

Les limites géographiques retenues l'ont été en partie en fonction des divisions administratives actuelles, mais aussi de la situation archéologique de la période de La Tène (*fig. 1*).

Pour la **Gaule**, nous suivrons plus ou moins, avec quelques ajustements, les limites telles que définies par Jules César dans sa *Guerre des Gaules* (*BG*, I, 1, 1-7). Globalement, la Gaule s'étend donc des Pyrénées au Rhin, de la Bretagne aux Alpes. Nos limites d'étude pour la Gaule suivront celles de l'extension de la culture laténienne sur ce territoire, sachant qu'entre les IV<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s., cette limite est mouvante, notamment pour l'Ouest et le Sud de la France. La province romaine de Narbonnaise n'est ainsi pas traitée dans ce travail, au moins à partir de 124 av. J.-C., au moment de la création de la *Provincia* romaine.

La limite la plus délicate à définir, et certainement la plus discutable, est en fait notre limite orientale, qui est par conséquent la plus proche de la Bohême. Si l'on suit le texte de César, cette limite doit être définie par le Rhin<sup>1</sup>. Il apparaît néanmoins que cette réalité n'était pas forcément la même quelques décennies ou siècles plus tôt. Bien au contraire, les aires de

---

1 Ce qui est l'hypothèse traditionnelle, d'après le texte césarien : ainsi dans *Fichtl 2000b*, p. 27.



**Fig. 1.** Limites retenues pour la Gaule et la Bohême, en tant qu'entités géographiques.

répartition de plusieurs types d'objets dépassent le Rhin, aussi bien pour des périodes plus ou moins contemporaines du récit césarien que pour les périodes précédentes.

Pour la zone rhénane entre Vosges et Forêt-Noire, la limite semble devoir être placée, pour LT finale, au piémont ou sur la crête de la Forêt-Noire, et non sur le Rhin (*Fichtl 2002*, p. 315 ; 2004, p. 58 ; *Féliu 2008*, p. 39-40, pour les Médiomatiques ; *Jud, Kaenel 2002*, p. 301 et fig. 4 pour les Rauraques).

La limite du territoire helvète est plus délicate à déterminer. Les limites traditionnelles sont celles issues du texte de César, et placent la frontière sur le Rhin ; pour Strabon, elle atteint le lac de Constance (*Geogr.* VII, 1, 5). L'hypothèse d'un grand territoire helvète englobant également une partie du sud-ouest de l'Allemagne, entre Rhin, Forêt hercynienne et Main, a également été proposée pour la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., d'après les témoignages de Tacite et Ptolémée<sup>2</sup>. Nous nous en tiendrons néanmoins ici à la localisation de César et Strabon, c'est-à-dire limitée au nord par le Rhin et le lac de Constance, même si nous serons amenés à prendre occasionnellement en compte une frange du territoire situé au nord de cette limite<sup>3</sup>.

Pour les périodes précédentes, une image similaire de l'occupation du territoire est également documentée par les torques à disques de LT B, dont la répartition s'étend sur les deux rives du Rhin, y compris vers le nord, jusqu'à la confluence Rhin-Main, mais aussi dans la vallée du Neckar (voir *carte 17*).

Ces quelques exemples nous confirment que le Rhin n'est pas forcément une frontière, au

<sup>2</sup> *Germania* 28, 2 ; *Géogr.* II, 11, 6. Voir *Jud, Kaenel 2002*, p. 297-299 et fig. 2 ; *Fichtl 2004*, p. 56-57.

<sup>3</sup> Potins de type Zurich et monnaies boïennes ; voir *chap. II.B*.

moins dans la partie sud de son cours supérieur (*Oberrhein*). On retiendra donc pour la limite orientale de la Gaule une « frontière » lâche, non limitée *stricto sensu* par le Rhin, mais intégrant une bande de quelques dizaines de kilomètres sur sa rive droite.

La deuxième zone considérée dans ce travail, la **Bohême**, est l'un des trois ensembles géographiques historiques qui composent la République tchèque. Les deux autres régions, la Moravie et la Silésie (pour sa partie tchèque), n'entrent pas dans le cadre géographique du présent travail. Ces territoires étant toutefois voisins, ils ne seront bien sûr pas totalement exclus de nos réflexions. Nous y aurons ainsi ponctuellement recours, tout comme à d'autres régions limitrophes où une occupation laténienne est attestée.

La Bohême est limitée naturellement par des montagnes de toutes parts, la zone d'altitude la moins élevée étant la partie limitrophe avec la Moravie. Cette région forme donc une zone *a priori* fermée, homogène. Les massifs les plus élevés sont au nord-est les Monts des Géants (*Krkonoše* ou *Riesengebirge*), partie intégrante du massif des Sudètes<sup>4</sup>, au nord-ouest les Monts Métallifères (*Krušné hory* ou *Erzgebirge*), et au sud-ouest le *Český les* et la *Šumava* (le terme allemand *Böhmerwald* regroupe ces deux massifs).

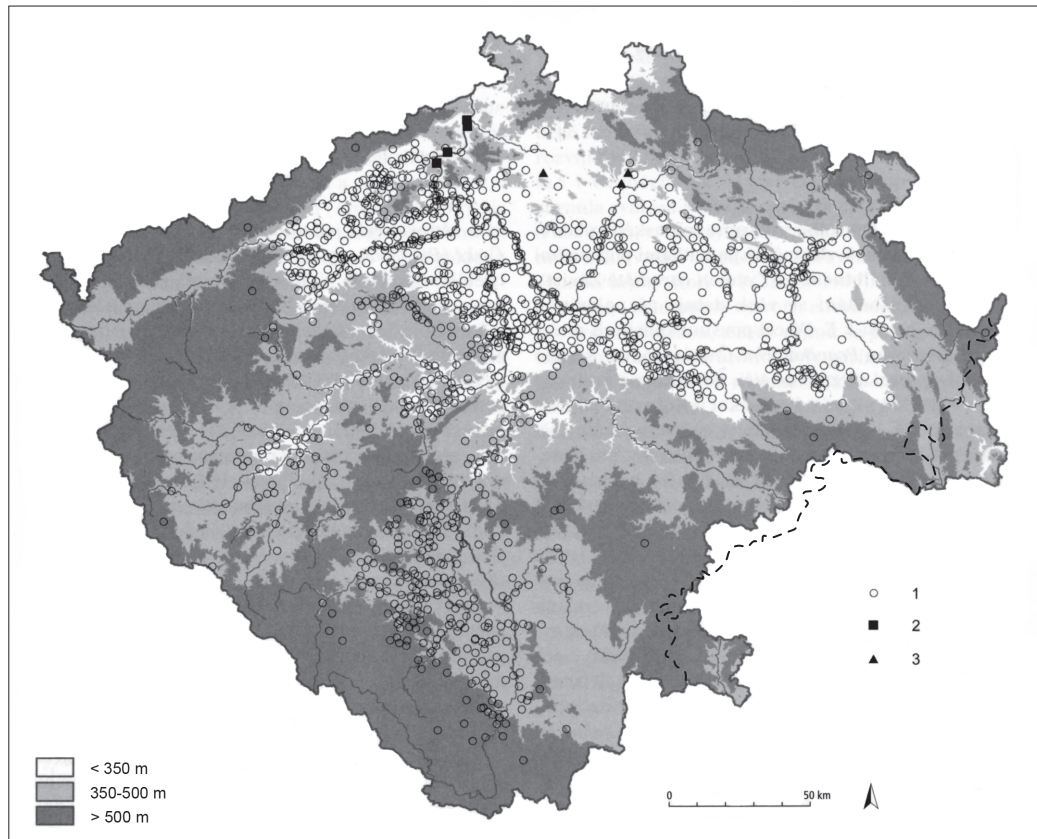
Cet enfermement naturel de la Bohême est aisément visible sur n'importe quelle carte géographique, voire dans des représentations allégoriques de l'Europe (*fig. 2*), mais il ne représente pas une barrière totalement hermétique. En effet, si l'on compare les altitudes par rapport à celles des Alpes et de leurs cols, par lesquels la circulation de biens et de personnes est attestée, on constate que cette limite géographique est toute relative.

La limite orientale de la Bohême est celle qui est la plus mouvante dans les divisions administratives récentes. Ces différences sont néanmoins minimales, et elles correspondent également à l'une des zones où l'occupation laténienne reste sporadique (*fig. 3*). En réalité, l'entité administrative de Bohême n'existe plus, et les remaniements récents dans le découpage des régions ont effacé sa limite orientale (région de Vysočina, à cheval sur la Bohême et la Moravie). Nous retiendrons ici les limites d'avant 1949, qui sont les plus proches de celles



**Fig. 2.** Figure allégorique de l'Europe dans *La Cosmographie Universelle* de S. Munster, en 1544 (d'après *Livet 2003*, fig. 1).

<sup>4</sup> Le terme de « Sudètes » correspond, dans son acception géographique, au massif dans son ensemble. Les Sudètes comprennent, d'ouest en est, les Jizerské Hory, Krkonoše, et Orlické Hory.



**Fig. 3.** Limites administratives de la Bohême après la réforme de 1960 (en grisé). La ligne noire correspond aux limites historiques, avant la réforme de 1949 (Kuna 2007, ann. 1). Les symboles représentent les communes ayant livré des vestiges de LTB-D (cercles), et des groupes de Podmokly et de Kobyly (carrés et triangles) (Venclová 2008b, fig. 1).

du bassin versant de l'Elbe tchèque. La notion de bassin versant paraît en effet importante, en termes de contraintes géographiques, dans l'étude des phénomènes de contacts.

Entre ces deux ensembles, l'**Allemagne du Sud** et l'**Autriche** représentent dans le contexte de notre étude une zone de passage de première importance. C'est cette large zone qui nous permet de définir le terme de contacts « à longue distance » entre Bohême et Gaule (voir chap. I.B.1.2).

Les données issues de ces régions n'ont donc pas été considérées de la même manière que celles provenant de Bohême et de Gaule. Elles n'apparaissent ainsi pas dans le catalogue (*volume II*) et dans le chapitre II. Il était néanmoins exclu d'éluder cette zone, sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre III.C.

De par la définition du sujet, nous avons donc écarté certaines régions du débat. À l'instar de la Moravie évoquée plus haut, les autres régions à l'est de la Bohême n'ont pas été prises en compte. Cela inclut donc la Slovaquie et toute la cuvette des Carpathes au sens large, c'est-à-dire le bassin versant du Danube, au-delà de l'Autriche inférieure. De la même manière, nous n'avons pas souhaité inclure l'Italie dans ce travail. En effet, certaines des



Fig. 4. Le réseau hydrographique européen et les principaux cours d'eau mentionnés dans le texte.

problématiques envisagées ici auraient été beaucoup trop complexes en incluant cette zone. On pense notamment au problème des migrations, et avec lui celui des Boïens. Ce cas sera néanmoins évoqué dans le chapitre III. Enfin, à l'autre extrémité de notre zone d'étude, l'Angleterre a également été écartée. Son caractère insulaire, et le caractère particulier de sa culture laténienne, sont des facteurs trop déterminants dans l'étude des phénomènes de contacts interculturels, et représenteraient un thème de recherche à part entière. On se référera aux travaux déjà publiés pour avoir un aperçu de l'étude des contacts trans-Manche<sup>5</sup>.

Pour clore ces données à caractère géographique, nous présentons ici une carte résumant l'**hydrographie** des zones concernées (*fig. 4*). Les cours d'eau et les vallées correspondantes font en effet souvent partie du discours liés aux divers phénomènes de contacts, que ce soit les migrations ou le commerce. Nous serons donc amenés à utiliser régulièrement les hydronymes pour permettre des descriptions géographiques, soit d'axes de circulation, soit de régions particulières. Nous ne détaillerons néanmoins pas ici tous les fleuves et rivières importants de notre zone, puisque l'étude des cours d'eau en tant qu'axes de communication probables fera l'objet d'une analyse plus approfondie dans le chapitre III.C.

## 2. LE CADRE CHRONOLOGIQUE

La **fourchette chronologique** prise en compte s'étend de La Tène B à La Tène D. En fonction des différents systèmes chronologiques en vigueur, cela correspond à une période allant du IV<sup>e</sup> siècle, jusqu'au troisième quart du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. environ. Cette limite basse correspond en fait à la fin de la civilisation matérielle laténienne proprement dite. Elle est représentée en Bohême par le début de la période germanique (appelée « période romaine » en tchèque : *doba římská*), et en Gaule par la période augustéenne.

La limite haute correspond quant à elle aux débuts de LT B. En chronologie relative, nous commençons ainsi notre étude avec la phase LT B1a, parfois dénommé horizon « pré-Dux » (*cf. infra*). Pour la Bohême, cela correspond au passage de l'horizon dit « hallstatto-laténien » à l'horizon des nécropoles à tombes plates. Nous nous situons dans la seconde partie du *Frühlatènezeit* de la chronologie Tischler ou de La Tène ancienne des archéologues français.

Différentes raisons expliquent le **choix de cette fourchette** chronologique. Nous avons évoqué plus haut les circonstances qui nous ont amené à recadrer les problématiques issues du mémoire de DEA (voir *Introduction*). A la suite de ce travail, qui portait sur La Tène

5 Voir notamment les ouvrages de Macready, Thompson 1984 et Cunliffe, De Jersey 1997, ou les articles de M.-Y. Daire (*Daire et al. 2001 ; Daire 2002*) et C. Haselgrove (2002).



finale, il semblait intéressant de prendre en compte la période immédiatement précédente, traditionnellement considérée comme la fin du phénomène dit des « migrations celtiques ». Puisque le phénomène des migrations est une composante à part entière de celui des contacts, nous avons donc souhaité examiner cette période des migrations dans son ensemble. Nous atteignons ainsi les débuts du IV<sup>e</sup> s., d'après les témoignages des auteurs antiques (voir *chap. III.A.2*).

La scission entre LT A et LT B, où est donc placée notre limite haute, est essentiellement due au changement du rite funéraire de la majeure partie de la culture de La Tène, qui voit le passage des inhumations sous tumulus à celles dites « en tombe plate » (*Flachgräber, kostrové hroby*). La période de LT A est ainsi souvent associée à la fin de la période hallstattienne. Or, les modalités sociales de cette période « Hallstatt-La Tène », caractérisée par le phénomène des résidences princières et une économie de « biens de prestige », ne sont pas les mêmes que pour les périodes postérieures<sup>6</sup>. En se plaçant à la suite de cet horizon chronologique, nous avons ainsi voulu examiner l'évolution des contacts qui menait à la situation prévalant à LT finale, où les indices d'une économie plus complexe, avec par exemple l'introduction de l'usage de la monnaie, et de contacts peut-être plus développés sont en place. Même si ceci ne concerne qu'une forme des contacts (sans prendre en compte les migrations), il semblait intéressant de voir si le mobilier archéologique, circulant entre la Gaule et la Bohême, pouvait illustrer ces changements.

La fourchette retenue inclut ainsi deux phénomènes majeurs parmi les différents types de contacts : une période où ces contacts semblent se caractériser principalement par des migrations, puis une période où le rôle des échanges est mis en avant, avec le développement, ou tout du moins les balbutiements d'une économie monétaire. Ces phénomènes principaux n'empêchent pas bien sûr l'existence de migrations à l'horizon des oppida ou du commerce dans les IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. Ce sont néanmoins les principales caractéristiques socio-économiques, dans le cadre des contacts à longue distance, traditionnellement mises en avant pour la période qui nous concerne (voir *chap. I.C*).

A l'intérieur de la fourchette retenue, il est une autre **scission, interne**, basée sur les horizons des nécropoles à tombes plates, puis des oppida, que nous avons déjà évoqués. C'est ainsi que l'on trouvera plusieurs fois dans ce travail une limite placée entre les horizons LT B-C1 et LT C2-D. Nous aurions volontiers essayé de transcender cette limite, liée également au cloisonnement des thématiques de recherches, le plus souvent restreintes à l'une de ces deux phases, mais cette division est apparue comme primordiale dans l'étude des contextes. Alors que pour le premier horizon, la majorité des découvertes concernent des contextes funéraires, celles de LT finale sont majoritairement liées à l'habitat. Il semble

<sup>6</sup> Voir *Brun 2007* pour un point de vue synthétique et récent sur la question.

donc important, voire nécessaire, de garder cette scission entre deux périodes marquées par des variétés de données différentes, et illustrée également par des manifestations différentes dans l'art celtique (*cf. infra*).

En plus de ces divisions liées à la chronologie relative, d'autres subdivisions sont également employées pour la période entre le IV<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Ces classifications, qui concernent l'**art celtique**, ont été créées sur la base des motifs décoratifs de la parure notamment, et sont parfois utilisées dans les discours en tant que phases chronologiques. La parure occupant une place importante dans notre travail (voir *chap. II.C*), il est utile de préciser ici les caractéristiques principales et les datations proposées pour ces différents styles.

Nous avons ici tenu compte de différents travaux, liés ou non spécifiquement à la Gaule et à la Bohême<sup>7</sup>. La première grande classification des « courants » artistiques est issue des travaux de P. Jacobsthal<sup>8</sup>, qui ont permis de définir trois grandes phases dans l'évolution de l'art celtique ancien, c'est-à-dire approximativement pour LT ancienne et moyenne (« *Early Celtic Art* », voir *Jacobsthal 1969*, p. 162). Nous avons également pris en considération les travaux de P.-M. Duval (1977) et, pour l'art de la Bohême, ceux de V. Kruta (1975b), complétés par des présentations plus récentes mais moins approfondies (*Les Celtes 1991* ; *Kruta 2000*). Les différentes terminologies sont présentées sur la *fig. 5*.

La première des phases correspond aux débuts de LT ancienne, et l'on se situe donc en dehors de notre cadre chronologique. Les différents auteurs sont d'accord sur sa chronologie, qui correspond en général au V<sup>e</sup> s., soit LT A. La dénomination « *Early Style* » de P. Jacobsthal a été reprise en français par les termes de « Premier style » (*Kruta 1975b*) ou « période de formation » (*Kruta 2000*), équivalents au « style sévère » de P.-M. Duval (1977).

La seconde phase, correspondant au « style de Waldalgesheim », est selon P. Jacobsthal l'âge classique de l'art celtique. V. Kruta a donné le nom de « style végétal continu » à cette manifestation de l'art celtique caractérisée, comme son nom l'indique, principalement par l'utilisation de motifs végétaux. Elle est également dénommée « période de transition » (*Kruta 1975b*).

C'est en partie à l'intérieur de cette phase que l'on situe l'horizon Duchcov-Münsingen (ou Dux), étudié par V. Kruta (1979). Il est caractérisé par les types principaux de fibules de la trouvaille de Duchcov et les variantes locales de la fibule classique à pied discoïdal dite de Münsingen. En chronologie absolue, cela semble correspondre au dernier tiers du IV<sup>e</sup> s., et peut-être encore au début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*Kruta 1979*, p. 84). Le calage par rapport au système Reinecke pose toutefois problème. On s'accorde pour placer l'horizon Duchcov-Münsingen dans la phase récente de LT B1, et en partie à LT B2 (*Kaenel 1990*, p. 239). Pour

<sup>7</sup> Voir *Kruta 2000*, p. 111-114, pour un historique plus détaillé de la recherche concernant l'art celtique.

<sup>8</sup> Les classifications de mobilier antérieures concernaient essentiellement l'établissement d'une chronologie relative.

	<i>Jacobsthal 1944</i>	<i>Duval 1977</i>	<i>Kruta 1975b</i>	<i>Kruta 2000</i>	
400	Early Style (phase 1)	Style sévère	Premier style	Période de formation (2 <sup>e</sup> tiers V <sup>e</sup> -déb. IV <sup>e</sup> s.)	LT A
300	Waldalgesheim Style (phase 2)	Style libre	Période de transition (style végétal continu)	Période d'épanouissement (déb. IV <sup>e</sup> s.-déb. II <sup>e</sup> s.)	LT B
200	Hungarian Swords Style / Plastic Style / Cheshire Style (phase 3)		Première phase du style plastique		LT C
100	( <i>non traité</i> )	Style néo-sévère (après II <sup>e</sup> s. av. J.-C.)	( <i>non traité</i> )		Art des oppida et épanouissement de l'art des images monétaires (déb. II <sup>e</sup> s.-2 <sup>e</sup> moitié I <sup>er</sup> s.)

**Fig. 5.** Les phases stylistiques les plus couramment utilisées pour la période de La Tène.  
Les équivalences en chronologies relative et absolue sont données à titre indicatif.

la Bohême, on peut distinguer l'horizon pré-Dux, identifié à LT B1a (*Holodňák, Waldhauser 1984*), puis les phases « classique » et tardive, respectivement à LT B1b et LT B1c. La période de LT B2a est déjà caractérisée par le Style plastique ultérieur (*Sankot 2007 ; 2008*). La fin de l'horizon Duchcov-Münsingen chevauchant partiellement la première phase du Style plastique (*Kruta 1979*, note 6), nous avons toutefois choisi de dater ici cet horizon à LT B1b-B2a.

La troisième phase est celle qui est la plus complexe. En effet, pour P. Jacobsthal, elle comprend au moins trois styles : celui dit « des épées hongroises », le Style plastique, et le style du « Cheshire Cat ». Pour la Bohême, on ne trouve que le Style plastique, mais dont l'évolution interne a été précisée, permettant de dégager deux phases principales (*Kruta 1975b*).

Ces deux dernières phases ont parfois été rassemblées en un seul grand horizon, dénommé « style libre et continu » (*Duval 1977*) ou « période d'épanouissement » (*Kruta 2000*).

Enfin, la dernière phase de l'art celtique, non traitée par P. Jacobsthal, correspond à l'horizon des oppida. L'expression la plus récente de l'art celtique continental se caractérise par une certaine sobriété, qui tranche avec les éléments parfois baroques du Style plastique, ce qui transparait par le terme de style « néo-sévère » de P.-M. Duval. L'art des oppida est en général associé à une standardisation plus accrue du mobilier. Les objets permettant

d'étudier l'art de LT finale sont alors moins nombreux, ou tout du moins restreints dans leurs catégories, selon V. Kruta, essentiellement au domaine numismatique (*Kruta 2000*, p. 117).

Pour la période qui nous concerne, l'art celtique est donc divisé en deux grandes phases, la période d'épanouissement et l'art des oppida, si on suit la classification de *V. Kruta (2000)*. On retrouve ainsi plus ou moins les divisions de la chronologie relative, et la scission que nous avons évoquée entre le mobilier des nécropoles et celui des oppida.

### 3. LE CADRE CULTUREL

La Bohême et la Gaule sont deux ensembles géographiques qui appartiennent dans la période qui nous intéresse à la même aire culturelle, celle de La Tène. Par conséquent, elles disposent de nombreux caractères convergents, ceux-là mêmes qui permettent de définir cette culture ; à l'inverse, un certain nombre de traits sont caractéristiques d'une région ou d'une autre, constituant ce que l'on nomme parfois les groupes ou particularismes régionaux. Ces différences peuvent s'appliquer à différentes échelles, depuis la micro-région (le « terroir ») jusqu'à la division entre « Celtique occidentale » et « orientale ». Durant ces quatre siècles, les caractères de cette culture ont évidemment évolué, que ce soit dans le domaine matériel, ou dans la sphère socio-économique. De LT B à LT D, de nombreuses variations ont touché des domaines aussi variés que l'organisation de l'habitat, le rite funéraire ou les activités économiques, production et distribution.

En fonction de ces variations géographiques et chronologiques, nous examinerons ici les grands traits caractéristiques de cette culture de LT B-D, en tentant de souligner par la même occasion les particularités – ou les points communs – que l'on peut identifier entre la Bohême et les diverses régions de Gaule. On ne se hasardera pas à tenter de broser ici un tableau prenant en compte tous les aspects de cette civilisation laténienne, puisqu'il peut être trouvé d'une manière plus détaillée dans des ouvrages de synthèse récents (*Kruta 2000* ; *Buchsenschutz 2007* ; *Venclová 2008b*). On s'attachera principalement à examiner les principaux types de sites qui composent le paysage archéologique de la période de La Tène, dans la mesure où la connaissance des contextes est d'une importance capitale dans l'étude des contacts à longue distance (voir *chap. II*). Dans cette perspective, un aperçu des principales modifications touchant la sphère économique sera également présenté.

#### 3.1. Quelques repères historiques

La civilisation de La Tène, partant d'un noyau centré entre la Champagne et la Bohême à la période initiale de LT A, atteindra son extension maximale au III<sup>e</sup> s. av. J.-C., couvrant ainsi une large partie de l'Europe tempérée. Les modalités de cette expansion ont traditionnellement été interprétées en termes de conquêtes territoriales et d'un mouvement expansionniste des Celtes (par exemple *Duval 1977* ou *Kruta 2000*). Néanmoins, dans la foulée de la *New Archaeology*, d'autres théories ont été proposées, sur la base, pour schématiser, d'une simple diffusion culturelle (voir *Collis 2003a*, p. 155-156, 193-194). En termes de population, on assimile globalement la civilisation de La Tène aux Celtes, malgré quelques particularismes marginaux (Italie, Pologne...), notamment ethniques, et le scepticisme de certains chercheurs (voir notamment *Collis 2003a*).

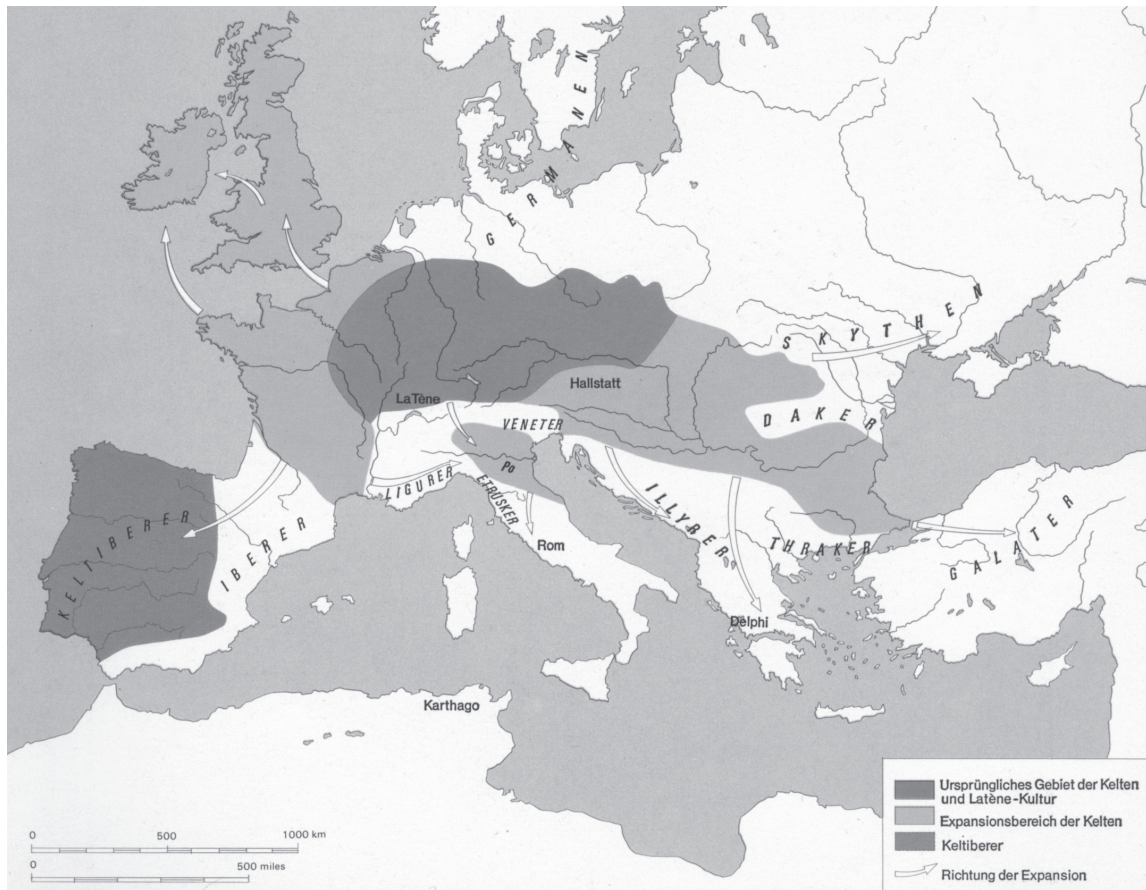


Fig. 6. Le domaine celtique et ses zones d'expansion (Duval 1977, fig. 449).

Dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., cette culture laténienne disparaît progressivement dans certaines régions, remplacée en plusieurs phases par de nouvelles cultures matérielles, liées à nouveau à des « invasions », cette fois de peuples non celtes, ou à une nouvelle autorité. Les Daces, puis les Romains, occupent l'Est de l'Europe en 41/40 av. J.-C. puis en 12 av. J.-C. (Kruta 2000, p. 363). Les Germains s'installent en Allemagne du sud puis en Bohême (Rieckhoff 1995). La conquête romaine permet quant à elle de soumettre la Gaule en 52 av. J.-C., même si les changements culturels se manifestent plus tard et progressivement, et en 15 av. J.-C. dans les Alpes.

### 3.2. L'habitat : formes et fonctions

Parmi les différentes formes d'habitat au second âge du Fer, la distinction principale est faite entre habitat isolé et habitat groupé, ceints ou non d'un enclos ou d'une fortification. Globalement, l'occupation du territoire et la typologie des sites d'habitat est similaire entre la Bohême et la Gaule.

L'**habitat isolé**, ou habitat rural dispersé, est le type de site le plus courant (Buchsenschutz 2007, p. 89), et constitue la trame de fond de l'occupation du territoire pour la période qui

nous concerne. Il correspond généralement à des unités d'habitation regroupant une ou plusieurs structures, dont certaines à fonction agricole (greniers, silos, aires de battage, etc.). Les nombreuses « fermes indigènes », de la littérature francophone en font partie, et sont dénommées également fermes, établissements ruraux ou établissements agricoles. Dans la recherche tchèque, on emploie le terme de *dvorec*, équivalent au *Gehöft* allemand. La base de ces établissements est certainement l'unité familiale, comme cela a pu être illustré avec le site de Bílina (US, CZ), petit habitat ouvert de 0,12 ha, occupé d'après les données sur une seule génération, à LT B1a (*Waldhauser, Holodňák 1984 ; Venclová 2008b*, p. 16, 31).

Ces habitats ruraux peuvent être accompagnés ou non d'une délimitation physique de l'espace. Selon les régions et la période, les préférences évoluent. Pour la France septentrionale par exemple, on a à LT B1-C1 principalement des petits sites ouverts, mais une généralisation de l'enclos fossoyé à LT C2-D1 est constatée dans plusieurs régions (*Nouvel et al. 2009*, p. 127).

Mais cet habitat isolé n'est pas composé uniquement de sites ouverts ou fossoyés ; dans certains cas, l'enclos prend la forme d'un talus plus ou moins imposant. Les composantes internes sont les mêmes, structures liées au stockage et à la production, et on parle alors de « ferme isolée enclose ». Les sites les plus prestigieux présentent généralement un mobilier plus riche, et dans certains cas, des traces d'activités rituelles. Des exemples de ces « résidences aristocratiques » sont connus en France ; Paule (dép. Côtes-d'Armor, F) ou Montmartin (dép. Oise, F) en constituent les exemples « classiques » (*Menez, Arramond 1997 ; Brunaux, Méniel 1997*), mais les travaux récents, grâce notamment à l'archéologie préventive, montrent que ces sites n'étaient pas rares<sup>9</sup>. Un équivalent en Bohême est peut-être constitué, dans des proportions moindres toutefois, par le site de Mšecké Žehrovice (ST, CZ), dont l'enclos couvre la période de LT C2-D1 (*Venclová 1998a*). Il est aujourd'hui interprété comme le « siège d'une élite », où la célèbre tête en pierre marquerait l'« adoration d'un héros local » (*Venclová 2008b*, p. 35). Cette configuration n'est pas sans rappeler Montmartin<sup>10</sup> ou Paule, ce dernier site ayant également livré de la statuaire en pierre.

L'exemple de Mšecké Žehrovice illustre également la catégorie des dites *Viereckschanzen*, types de sites présents principalement en Europe centrale, et qui étaient à la base interprétés comme des lieux liés au culte (*cf. infra*). En Bohême, comme dans le reste de l'Europe, l'interprétation traditionnelle de sanctuaires<sup>11</sup> a en effet été abandonnée, pour privilégier

9 Voir par exemple les sites des Genêts, du Chemin Chevaleret et des Natteries (*Maguer, Lusson 2009*) ou encore Batilly-en-Gâtinais (fouilles S. Fichtl) pour le Centre-Ouest de la Gaule.

10 Le site a été mis en parallèle avec Mšecké Žehrovice par N. Venclová elle-même, dans le compte-rendu qu'elle a effectué de l'ouvrage : voir *Venclová 1998c*, p. 727.

11 Par exemple *Jansová 1968* pour la Bohême. Voir *von Nicolai 2009*, p. 246-250 pour un historique de la

celle d'unités d'habitat à fonctions diverses (*Venclová 1998a ; Buchsensschutz 2007*, p. 181 ; *Venclová 2008b*, p. 13 ; *von Nicolai 2009*). L'étude de C. von Nicolai a montré que ces sites présentent moins de différences entre eux que le panel des établissements ruraux dans le Nord de la France. Les *Viereckschanzen* sont globalement plus élaborées, mais moins diversifiées. On n'y trouve par exemple pas de traces de production spécialisée ou de consommation de vin, et les enclos sont généralement plus simples. Surtout, la variété des habitats ruraux gaulois, des fermes les plus modestes aux résidences aristocratiques, ne semble pas se manifester en Allemagne. Ainsi des résidences aristocratiques justement, comme Paule ou Montmartin, qui n'ont pour l'instant pas été reconnues outre-Rhin (*von Nicolai 2009*, p. 268). La situation est la même en Bohême, où on connaît actuellement dix *Viereckschanzen*<sup>12</sup>, dont la datation principale est la période de LT C2-D (*Venclová 2008b*, p. 33).

Pour conclure avec les habitats dispersés, il faut encore mentionner les « zones industrielles » définies par N. Venclová, dans le cadre de son étude de la zone autour de la rivière Loděnice (*Venclová 2001a*, p. 209-213). Il s'agit d'habitats à forte dominante d'activités artisanales, isolés les uns des autres, mais formant dans leur globalité une micro-région où se concentrent ces sites caractéristiques. Si l'on peut ici parler de regroupement d'artisans et d'occupation dense à l'échelle de la région, la distance entre les sites ne permet néanmoins pas de parler d'habitat groupé. Cet exemple de Bohême, daté principalement de LT B2-C1, illustre ce que l'on pourrait appeler un « regroupement lâche » de zones d'habitat et de production.

Ceci nous amène au deuxième grand type de sites, les **habitats groupés ouverts**. Nous avons vu que l'habitat dispersé constituait la trame de fond de l'habitat tout au long de La Tène. C'est là-dessus que viennent se greffer les habitats groupés, assez rares avant le II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*Buchsenschutz 2007*, p. 224). Le type le plus simple est le village, au sens strict du terme, c'est-à-dire un regroupement à fonction essentiellement agricole, avec des sites comme Glastonbury en Angleterre, ou Acy-Romance dans les Ardennes (*Buchsenschutz 2007*, p. 97-98). Des ensembles de taille plus modeste, tel Radovesice en Bohême (*Waldhauser et al. 1993*), regroupent trois ou quatre unités familiales<sup>13</sup>. Dans ce cas, le site est qualifié de village (*Dorf*), mais le terme de « hameau » serait peut-être plus adéquat.

Sur le chemin menant progressivement à l'urbanisation de LT finale, une variante de ces

---

recherche sur les interprétations liées aux *Viereckschanzen*.

12 Neuf sites dans *Waldhauser 1992b*, auxquels il faut ajouter Rakovice (voir *Venclová 2008b*, p. 35, fig. 10 : 3).

13 L'étendue du site est estimée à 0,75 ha à LT B, et 1,25 ha à LT C2 (*Venclová 2008b*, p. 18-19, 31).



villages est constituée par les « agglomérations d'artisans ». Leur rôle dans la production et les échanges est dans ce cas mis en avant : « ce sont d'abord les artisans et les commerçants qui créent des bourgades inorganisées sur des carrefours routiers, sur des gués ou à proximité immédiate des ressources minières » (*Buchsenschutz 2007*, p. 67-68). Des sites comme Levroux (*Buchsenschutz 2000*) ou Bobigny (*Marion, Le Bechennec, Le Forestier 2006-2007*) constituent l'équivalent des « centres de production et de distribution » ou des « centres de type Němčice-Roseldorf », tels que définis par V. Salač<sup>14</sup> (*cf. infra*). Ces agglomérations concentrent à la fois des zones d'habitat, des zones de production spécialisée, et des fonctions commerciales, généralement identifiées par le mobilier ou la position topographique du site. En Bohême, ils apparaissent vers la fin du III<sup>e</sup> s. ou au début du II<sup>e</sup> s.<sup>15</sup>, mais couvrent principalement la période LT C2-D. Lovosice ou Kunětická hora sont par exemple des sites où la production et la diffusion de meules a été observée (*Waldhauser 1981 ; Salač 1990b*).

Dans le reste de l'Europe, les autres parallèles les plus souvent évoqués sont Manching, Berching-Pollanten (D), Bâle-Gasfabrik (CH), Němčice (CZ) ou Roseldorf (A) (*Sievers 2003 ; Schäfer 2002 ; Hecht et al. 1999 ; Čižmář, Kolníková 2006 ; Holzer 2007 ; voir Salač 2005*). Dans certains cas, ces agglomérations correspondent à la première phase de regroupement, ouverte, précédant l'apparition d'un oppidum, sur le même lieu (Manching) ou à son immédiate proximité (Levroux).

Ces **oppida** constituent la manifestation la plus tardive en termes d'habitat pour La Tène. Ils représentent un phénomène caractéristique de LT finale, dont l'importance dans l'histoire de la recherche a fait de ces sites un marqueur pour la « civilisation » ou pour l'« horizon » des oppida (voir *chap. I.C*). Les oppida occupent une place particulière dans notre problématique principalement pour deux raisons : leur rôle dans l'histoire de la recherche d'une part, et leur rôle dans l'organisation (et le contrôle ?) des échanges d'autre part. Cette fonction économique, couplée à l'artisanat, est en effet un des critères de définition des oppida, au même titre que les fonctions politiques ou religieuses (*Fichtl 2005a*).

On compte environ cent soixante-dix oppida dans l'Europe laténienne<sup>16</sup>, bien que ce chiffre soit variable selon les auteurs et les définitions. Les deux tiers de ces sites (cent vingt oppida) se situent en Gaule, tandis qu'en Bohême ils sont traditionnellement au nombre de six : Stradonice, Závist, Hrazany, Nevězice, Třisov et České Lhotice<sup>17</sup>. Ils sont situés principalement au centre du pays et le long de la Vltava ; toute la partie nord, la plaine de

14 Notamment *Salač 2005* et *Salač 2009b*. L'acronyme PDC ou PDZ y désigne ces « Produktions- und Distributionszentren », celui de NRZ les « Zentren vom Typ Němčice-Roseldorf ».

15 À la fin, voire dans le courant de LT C1 selon *Venclová 2008b*, p. 35.

16 D'après la base de données [www.oppida.org](http://www.oppida.org). Voir aussi *Benková, Guichard 2008*, annexe 1, pour la liste et la localisation des sites retenus dans cet inventaire.

17 Le site de Vladař (Bohême occidentale) n'est pas inclus ici, car malgré quelques tessons de LT finale, aucune occupation de cette période n'est pour l'instant attestée (*Chytráček, Šmejda 2006*).

l'Elbe, en est dépourvue, ce qui constitue un des critères ayant permis à certains auteurs d'argumenter en faveur d'une bipartition de l'occupation en Bohême (*cf. infra*).

L'uniformité de la « civilisation des oppida » a néanmoins été nuancée par S. Fichtl, qui a montré que l'organisation du territoire était certainement différente de part et d'autre du Rhin. En effet, pour la « Celtique orientale », les noms de peuple connus semblent couvrir des zones beaucoup plus grandes, l'auteur proposant des « fédérations de peuples », et le réseau des oppida y est plus lâche qu'en Gaule (*Fichtl 2006*, p. 52).

On notera que différentes hypothèses existent quant aux impulsions ayant contribué à leur apparition. Si on penche aujourd'hui plus pour une genèse endogène, comme processus « naturel » de l'évolution de l'habitat groupé à La Tène (*Buchsenschutz 2004 ; Fichtl 2005a ; Kaenel 2006*), certains auteurs, notamment en Bohême, y voient une influence directe du monde italique. En effet, P. Drda estime que le plus ancien oppidum du pays, Závist, aurait été fondé vers 175 av. J.-C. par des Boïens de retour d'Italie du Nord, où ils auraient emprunté l'idée même d'urbanisation (*Drda, Rybová 1995*, p. 121-125 ; voir *chap. III.A.1.1*). Cette idée est aujourd'hui mise en doute, y compris en Bohême<sup>18</sup>. Les travaux de V. Salač ont permis de revoir la question de la genèse des oppida, à partir d'une étude des liens entre les différentes formes d'habitats groupés de La Tène (*Salač 2009b ; voir ici fig. 8*).

Dans ce cadre, la relation entre les « PDZ », les « NRZ » (*cf. supra*) et les oppida est précisée. L'auteur introduit ainsi la notion d'oppida de hauteur et de plaine (*Berg- et Taloppida*), qu'il distingue selon leur importance (*Salač 2009b*, p. 226). Les premiers sont en général à l'écart des voies de communication principales, ont une occupation interne plus lâche, et sont le plus souvent des créations nouvelles, qui ne perdurent pas après la période laténienne. Les oppida de plaine sont quant à eux rapprochés des sites de type Němčice-Roseldorf (NRZ), qui ont en commun de présenter des traces d'activités diverses : religieuses, commerciales, et surtout une production à grande échelle. La filiation entre ces différents types d'agglomérations permet à l'auteur d'envisager une évolution interne au monde laténien. Les sites de type NRZ constituent dans ce schéma la première étape, endogène, du phénomène d'urbanisation, amorcé alors dès le III<sup>e</sup> s.

D'autres sites, de taille plus modeste, viennent compléter ce maillage de sites de hauteur fortifiés. Leur rôle n'est pas toujours bien connu, et leur faible superficie cache certainement différentes réalités<sup>19</sup>. Si des traces d'habitat sont parfois identifiées (Bâle

18 Voir *Vitali 1996* pour une étude plus complète de cet aspect. La thèse en cours de Jan Kysela se propose également d'examiner cette hypothèse (cotutelle Université Charles de Prague – Université de Strasbourg) : voir *Kysela 2009 et 2010*.

19 La dénomination latine de *castellum*, présente chez César et Tite-Live, a parfois été utilisée pour ces sites (*Waldhauser 1984c*).

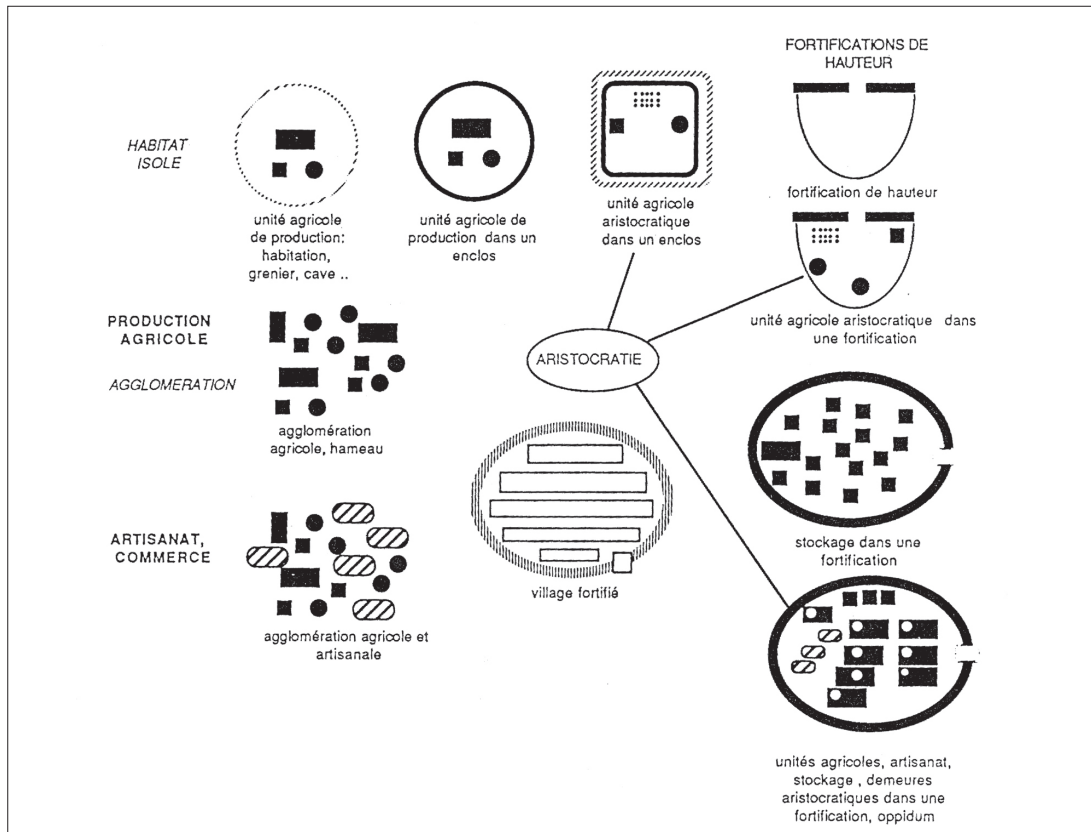


Fig. 7. « Représentation schématique des habitats de l'Âge du Fer en Europe tempérée » (Buchenschutz 2003, fig.1).



Fig. 8. Schéma représentant l'évolution des connaissances sur les structures d'habitat en Bohême et en Europe centrale (Salač 2009b, fig.3).

*Münsterhügel*, Zvíkov), d'autres sites semblent davantage tournés vers des fonctions de stockage, tel Bundenbach, qui se particularise par un très grand nombre de fosses (voir *Buchsenschutz 2007*, p. 93-96). Une fonction rituelle a également pu être avancée, comme dans le cas d'Obří Hrad en Bohême (*Waldhauser 2001a*, p. 369).

### 3.3. Les nécropoles et le rite funéraire

Le mode d'inhumation des défunts est très variable selon les époques et les régions, et s'illustre par des différences affectant aussi bien le rite funéraire (inhumation/incinération, type de tombe, orientation), que les composantes internes (composition du costume funéraire [armement, parure], présence/absence de mobilier d'accompagnement, et sa composition)<sup>20</sup>.

Les particularismes régionaux que nous évoquions en introduction s'illustrent donc bien avec les données funéraires. Les travaux de H. Lorenz ont montré, dans ce cas pour LT ancienne, que cette différenciation peut se situer à plusieurs niveaux, de l'échelle d'une micro-région à celle de l'Europe toute entière (*Lorenz 1978a* ; *Buchsenschutz 2007*, p. 206-207 ; *fig. 9*). H. Lorenz distingue ainsi des faciès régionaux à plusieurs niveaux : quatre « macro-groupes » (Marne-Moselle, Rhin-Danube occidental, Rhin-Danube oriental, et groupe bourguignon/lorrain), à l'intérieur desquels on peut identifier des groupes régionaux plus localisés. Chacun de ces ensembles se caractérise par des différences dans les pratiques funéraires et la composition du mobilier d'accompagnement. Nous avons synthétisé en *annexe A.1* les données établies par H. Lorenz, données qui ont constitué une base de travail essentielle pour l'étude des contextes des marqueurs de contacts à longue distance présentés dans le chapitre II.

Lorsqu'on se place à l'échelle d'un site ou d'une « région funéraire » donnée, les différences internes affectant les composantes du costume funéraire forment ce que V. Kruta appelle une « carte d'identité visuelle ». Celle-ci permet alors de déterminer la position sociale et l'origine du défunt (*Kruta 2000*, p. 79). L'auteur précise que ceci se fait « sans équivoque possible », mais nous verrons dans la suite de ce travail que ce type d'affirmation doit être nuancé.

C'est selon ce modèle qu'une tombe présentant des caractéristiques se distinguant du faciès local (micro- ou macrorégional donc) est parfois interprétée comme la preuve du déplacement de l'inhumé(e), qui aurait été enterré selon le rite en vigueur dans sa région d'origine.

Le schéma global de l'évolution des pratiques funéraires dans l'Europe laténienne montre un passage de l'inhumation ou incinération sous tumulus au Ha fin./LT anc. à l'inhumation

20 Voir par exemple *Lorenz 1978a* pour la période LTA-LT B.

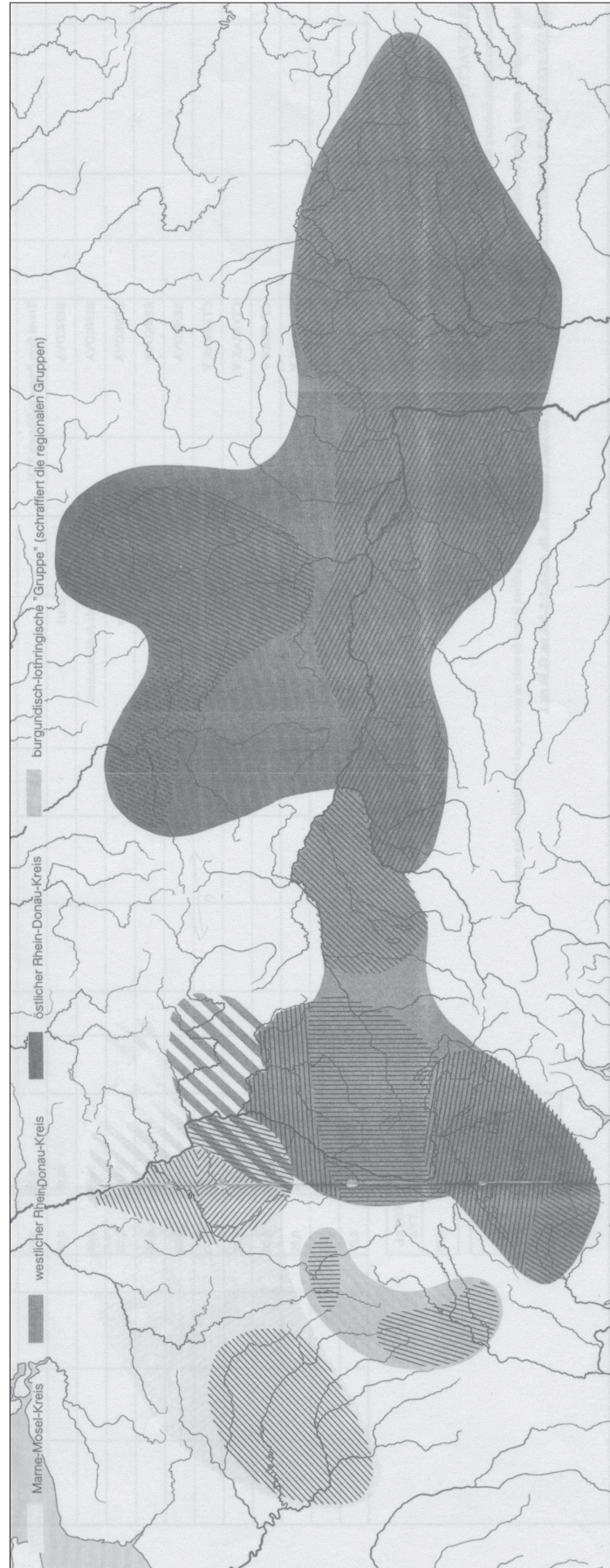


Fig. 9. Les principaux groupes régionaux de LT ancienne, établis d'après le mobilier funéraire (d'après Lorenz 1978a, annexe 10).

en tombe plate pour LT B et C, et à l'incinération pour LT moyenne et finale. Ce schéma est bien sûr très général, et comporte de nombreuses exceptions.

En **Bohême**, la période de LT B-C1 est caractérisée par la prédominance de l'inhumation en tombe plate, qui se place ainsi en rupture avec les tumuli et incinérations de la période antérieure. Le standard est un défunt déposé en décubitus, les membres supérieurs le long du corps, la tête au nord (*Sankot 2008*, p. 86). Parmi les quelque 500 sites funéraires recensés (nécropoles et tombes isolées, *Drda, Rybová 1995*, p. 98), la nécropole la plus célèbre, et en même temps la plus grande connue à ce jour, est celle de Jenišův Újezd, avec plus de 130 tombes (*von Weinzierl 1899*; *Waldhauser et al. 1978*). D'autres exemples comme Kutná Hora-Karlov ou encore Radovesice sont bien connus grâce à leur publication (*Waldhauser 1987*; *Valentová 1993*; *Waldhauser et al. 1993*; *Budinský, Waldhauser 2004*). Les tombes plates font leur apparition avec l'horizon « pré-Duchcov » à LT B1a, et disparaissent à la fin de LT C1. L'inhumation en tombe plate reste néanmoins cantonnée au nord et au centre de la Bohême. Dans le sud et l'ouest du pays, ce type d'inhumation est quasiment inconnu ; on note par contre encore au IV<sup>e</sup> s. la survivance de l'utilisation des tumuli, avec des tombes placées en position secondaire (*Sankot 2008*, p. 83-85). Cette division géographique est l'un des arguments majeurs utilisés dans l'histoire de la recherche tchèque pour évoquer un peuplement bipolaire du pays, et l'arrivée des « Celtes historiques » à LT B1a (voir *chap. III.A.1.1*).

À l'inverse, l'incinération refait une apparition dès LT B2, mais demeure exceptionnelle. Les tombes sont dans ce cas le plus souvent en fosse et incluses dans les nécropoles à tombes plates (*Sankot 2008*, p. 85).

Pour LT C2-D1, la caractéristique principale est l'absence de données funéraires. On ne connaît aucune tombe de cette période<sup>21</sup>, ce qui pourrait s'expliquer par l'absence de mise en terre des défunts (*Venclová 2008b*, p. 91). Si on se réfère au cadre global que nous avons énoncé, on peut imaginer un passage au rite crématoire, sans dépôt des os dans une tombe, mais ceci ne reste qu'une hypothèse.

En **Gaule**, la situation est plus variable, selon les régions. Les inhumations en tombe plate sont néanmoins dominantes sur la majeure partie du territoire à LT B et C. Il en est ainsi par exemple en Île-de-France (*Marion 2004*), où a notamment été mise au jour la nécropole de Bobigny, un ensemble de plus de 500 tombes datées de LT B2-C1 (*Marion, Le Bechenec, Le Forestier 2006-2007*). La Champagne et la Suisse s'illustrent particulièrement à cette période (*Celtes Champagne 1991*; *Müller, Kaenel, Lüscher 1999*, p. 261-263). Pour la Suisse, ce sont les nécropoles de Münsingen-Rain et Saint-Sulpice qui sont parmi les plus connues.

On note également à cette période l'utilisation de tombes à enclos quadrangulaires,

21 Sauf pour les groupes de Kobyly et de Podmokly, distincts de la culture laténienne, dans le nord de la Bohême. Voir *Salač 2008c*.



**Fig. 10.** Aires de concentration des « tombes fastueuses » à LT ancienne (hachures) et à LT finale (pointillés) (Metzler-Zens, Metzler 1999, fig.3).

notamment en Bourgogne ou en Champagne (Villes 1999 ; Barral 1999).

Pour LT moyenne et finale, un inventaire réalisé en 1990 pour la France et le Luxembourg (Pion, Guichard 1993) a permis de proposer un nombre de sites funéraires s'élevant à 480, pour un minimum de 3000 tombes fouillées<sup>22</sup> (LT C-D). Ce chiffre est à mettre en perspective avec les quelque 10000 tombes, pour une centaine de cimetières, connues pour le seul quart nord-est de la France au début de La Tène (Pion, Guichard 1993, p. 178). La répartition des ensembles funéraires en Gaule est inégale, puisque certaines régions sont quasiment vides (Pays de la Loire, Limousin, Franche-Comté ; Pion, Guichard 1993, p. 178), alors qu'on connaît quelque 1000 tombes supplémentaires pour LT finale en Suisse (Kaenel 2004, p. 117).

Un autre type de données funéraires en Gaule est constitué par les tombes aristocratiques, comme dans le cas de Clemency (Metzler et al. 1991). Les riches tombes trévières s'insèrent dans un groupe que certains auteurs appellent les « tombes fastueuses » (Metzler-Zens, Metzler 1999). Comme le montre la fig. 10, ce type de tombe n'est pas attesté en Bohême.

Attardons-nous pour conclure au rite de l'incinération. P. Pion et V. Guichard ont fait remarquer que l'exclusivité supposée de ce rite est démentie (Pion, Guichard 1993,

<sup>22</sup> Selon les auteurs, sur ces 3000 tombes, 1600 ensembles seulement sont conservés et étudiables, et seuls 750 sont publiés. On mesure donc l'étendue de nos lacunes et l'impact sur les conclusions que l'on peut en tirer.

p. 180). Ainsi, certaines régions montrent une préférence pour l'inhumation, bien que non exclusive : l'Auvergne, la Bretagne, la Suisse occidentale (nécropole de Bâle) ou les Alpes. A l'inverse, le Sud méditerranéen (Provence, Languedoc et Roussillon) accorde une préférence à l'incinération, et ce tout au long de l'âge du Fer.

Une autre information ressortant de cet inventaire est que la période où le rite de l'incinération se généralise est variable selon les régions (*Pion, Guichard 1993*, p. 180-181). Ainsi, pour le Nord-ouest du Bassin parisien, elle se situe au début de LT C1 (voir par exemple *Paris 1998*). Dans l'Est et le Sud-est de cette même zone, on note quelques cas isolés au III<sup>e</sup> s., mais la généralisation se fait plutôt au II<sup>e</sup> s., au début de LT C2.

On notera que ce changement de rite se fait d'ouest en est, s'inscrivant ainsi dans un mouvement inverse à celui proposé par V. Kruta par exemple, qui estime que l'incinération connaît un regain à partir du III<sup>e</sup> s., « à partir du succès de l'expansion danubienne » (*Kruta 2000*, p. 81).

On ne détaillera pas ici les variantes locales dans la composition du costume et des offrandes funéraires, puisque ces éléments sont très variables selon les régions. Nous serons néanmoins amenés à discuter de certains points particuliers dans le chap. II.

### 3.4. Les sanctuaires et lieux de culte

Les grands types de sanctuaires ou de lieux rituels actuellement connus dans l'Europe nord-alpine se répartissent entre les grands sanctuaires clôturés du nord de la France, les grottes du sud de l'Allemagne, les *Brandopferplätze* alpins et les sanctuaires provençaux (*Buchsenschutz 2007*, p. 170). En plus de ces lieux spécifiquement voués au culte, les activités rituelles peuvent aussi s'inscrire dans des structures d'habitat (village/ville ou résidence aristocratique ; *Buchsenschutz 2007*, p. 180-181).

Si l'on se concentre plus spécifiquement sur la Gaule, on peut mettre en avant quelques différences, essentiellement entre le Nord et le Sud (*Arcelin, Brunaux 2003b*, p. 246) :

- les grands sanctuaires collectifs sont surtout présents dans le Nord et l'Ouest de la Gaule, comme à Gournay-sur-Aronde, Fesques, Estrées-Saint-Denis, Saint-Maur, et la pratique du sacrifice humain est moins courante plus au sud.
- dans ces mêmes ensembles géographiques, on retrouve un comportement différent dans le mobilier déposé : armement dans le Nord et l'Ouest, céramiques importées et amphores dans le Sud-est ou le Centre.

Une autre pratique est soulignée par les auteurs : celle de l'héroïsation de personnages importants. Ainsi, la statuaire gauloise est mise en relation avec ce type de culte, rendu à des « ancêtres ou des contemporains héroïsés, dans le cadre de cultes familiaux ou collectifs ».



On cite alors les exemples de Paule, Entremont ou Roquepertuse (*Arcelin, Brunaux 2003b*, p. 246), et nous y ajoutons la tête de Mšecké Žehrovice que nous avons évoquée plus haut. Ces sites illustrent ainsi le cas de pratiques cultuelles au sein de l'habitat, de la même manière qu'Acy-Romance, avec une étroite imbrication des activités rituelles dans le contexte d'un village ouvert (*Brunaux, Malagoli 2003*, p. 47-52).

Une des manifestations les plus monumentales de la sphère rituelle laténienne est donc composée de ces grands sanctuaires construits et structurés du nord de la Gaule, tels qu'ils se développent au III<sup>e</sup> s., à l'instar de Gournay-sur-Aronde ou Ribemont-sur-Ancre (*Brunaux, Malagoli 2003 ; Buchsensschutz 2007*, p. 175).

En Bohême justement, on constatera l'absence de tels aménagements monumentaux<sup>23</sup>. Les tentatives d'identification de sanctuaires construits ont été jusqu'à présent vouées à l'échec. Les espaces quadrangulaires centre-européens, les fameuses *Viereckschanzen* (*cf. supra*), ne sont donc pas les pendants des sanctuaires quadrangulaires d'Europe occidentale (*Venclová 2008b*, p. 92).

Le site de Libenice (*Rybová, Soudský 1962*) a été déclassé de la liste des sanctuaires, puisque les trois structures principales ayant permis cette identification, une riche tombe de femme, une grande fosse remplie de mobilier, et un enclos fossoyé entourant ces structures, semblent d'époques différentes (*Kruta 2000*, p. 91 ; *Buchsenschutz 2007*, p. 180 ; *Venclová 2008b*, p. 92).

L'exemple de Mšecké Žehrovice illustre, nous l'avons dit, le cas d'activités religieuses insérées dans un habitat interprété comme une « résidence aristocratique ». Ce n'est donc pas un sanctuaire, au sens « nord-gaulois » du terme, mais il semble que ce soit dans ce contexte d'habitat qu'il faille chercher les lieux rituels tchèques.

Un autre exemple célèbre de Bohême est le sanctuaire, clôturé et construit, situé sur l'acropole de Závist, mais à une période antérieure au cadre chronologique qui est le nôtre. Les constructions sont en effet datées du V<sup>e</sup> s., la fin de ce siècle marquant l'abandon, provisoire, des lieux. On trouve en effet sur ce même site, quelques siècles plus tard, des espaces rituels dans le contexte d'une autre « ferme aristocratique », installée sur l'acropole de l'oppidum aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Drda, Rybová 2001*). Une des structures originales caractérisant cette zone est un bâtiment octogonal, ici entouré d'un enclos ovale, type de construction que l'on retrouve également sur l'acropole nord de l'oppidum de Třísov, où il est interprété comme un petit temple (*Břeň 1975 ; Venclová 2008b*, p. 92).

23 Même si la Bohême a été incluse dans le groupe des « grands sanctuaires clôturés du nord de la France, de Bohême et de Moravie » (*Buchsenschutz 2007*, p. 170), ce qui est valable uniquement pour le sanctuaire de Závist au V<sup>e</sup> s. (*cf. infra*).

### 3.5. Les dépôts : pratique rituelle ou cachette ?

Les dépôts constituent un dernier type de site qui, nous le verrons dans le chap. II, peut nous renseigner sur les contacts à longue distance. Leur fonction est variablement interprétée. Le bref historique de la recherche établi par S. Rieckhoff a bien montré les hésitations entre deux théories principales : le sacré, sous la forme d'une offrande rituelle, et le profane, sous la forme de cachettes de marchands ou d'artisans (*Rieckhoff 2006b*, p. 280).

Pour la localisation des dépôts, il faut tout d'abord faire la différence entre milieu sec et milieu humide (source, puits, rivière, marais ou tourbière). Ce lieu peut alors être soit isolé, soit installé dans un sanctuaire, dans un habitat, ou encore à proximité d'axes de circulation importants (*Kurz 1995*, chapitre 7 ; *Rieckhoff 2006b*, p. 279). Un phénomène caractéristique du Sud-ouest de la France, et plus particulièrement du Toulousain, est constitué par les puits à offrande, datés des II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Verdin, Vidal 2004a ; 2004b*). Ce type de dépôt n'est pas attesté à notre connaissance en Bohême.

La composition des dépôts montre une certaine variabilité à l'échelle de l'Europe, et permet de dégager de grandes tendances régionales (*Rieckhoff 2006b*, p. 281-282) :

- la déposition de fibules est un phénomène courant en Allemagne, en Italie et dans les Alpes, mais pas en France ou dans les pays danubiens. Nous ajouterons qu'elle est par contre attestée en Bohême, avec le cas célèbre du trésor de Duchcov, qui renfermait au moins 2000 objets, principalement des parures en bronze, contenues dans un chaudron (*Kruta 1971 ; Benková 1999*).

- les dépôts de métal précieux, notamment les torques, sont courants en France, en Angleterre en Bohême et dans les Alpes, mais ne sont pas connus en Allemagne. Dans cette catégorie, et dans la même zone, il convient de mentionner également les nombreux dépôts monétaires, mais qui sont eux bien attestés en Allemagne<sup>24</sup>. Quelques exemples célèbres sont constitués par les dépôts de Saint-Louis ou Tayac pour la France, ou de Podmokly (5000 à 10000 monnaies), Starý Kolín ou Stradonice pour la Bohême (*Furger-Gunti 1982 ; Boudet 1987 ; Militký 2008*, p. 125 ; *Nemeškalová-Jiroudková 1998*).

- le dépôt d'armes : l'immersion d'épées est courante entre le V<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> s., avec un pic au III<sup>e</sup> s. ; elle concerne une zone entre la Seine, la Saône, les lacs de Suisse occidentale et le haut Danube, mais exclut l'Autriche.

- les lingots de fer sont les plus caractéristiques en Allemagne, et on les retrouve principalement dans le sud et le sud-ouest de ce pays, ainsi que sur le Plateau suisse.

- les dépôts d'outillage mixte en fer sont essentiellement représentés dans le domaine des

24 Voir la carte établie par B. Ziegau dans la publication du dépôt de Großbissendorf : *Ziegau 1995a*, fig. 62 et p. 93-99 pour les sites allemands.

oppida de l'Est du Rhin (*Rieckhoff 2006b*, p. 282 ; voir la carte dans *Schönfelder 2006*), à l'instar de Kolín (*Rybová, Motyková 1983*) ou Bezdědovice (*Michálek 1999*) en Bohême. Pour compléter cette liste, on se référera à la typologie sommaire des dépôts établie par G. Bataille (2006). La catégorie C.3 y regroupe les dépôts mixtes n'affichant pas de catégorie fonctionnelle préférentielle dans le mobilier qui les composent. La découverte de la faille de la Chuire, sur l'oppidum de Larina, s'insère dans ce cadre, (*Perrin 1990 ; Barral et al. 2003*, p. 155-156), et est mise en parallèle avec les dépôts de Duchcov et Berne *Tiefenau*, en raison de l'abondance du matériel (*Bataille 2006*, p. 254 ; voir aussi *Müller, Kaenel, Lüscher 1999*, p. 272-273).

Si ces différents types de dépôts sont bien identifiés, c'est leur interprétation, nous l'avons vu, qui est la plus variable entre les auteurs. V. Kruta se montre par exemple sceptique quant à leur identification en tant que « trésors cachés à cause d'une menace » et préfère leur attribuer une motivation religieuse. Par contre, il précise que les « trouvailles isolées » peuvent fournir des informations importantes sur les voies de communications et la diffusion de certains objets (*Kruta 2000*, p. 93).

Pour les dépôts d'outils, S. Rieckhoff pense qu'il peut s'agir d'ensembles liés aux pratiques rituelles d'une élite. Elle utilise pour cela deux arguments : les assemblages d'outils sont généralement hétérogènes, puisque regroupant plusieurs métiers ; et le fait que dans l'Antiquité, les artisans ne disposaient pas en principe eux-mêmes des matières premières, qui devaient plutôt être la propriété d'un chef local (*Rieckhoff 2006b*, p. 284).

Elle rejette l'interprétation profane de ces dépôts, comme l'a développée G. Kurz, d'une cachette d'artisans liée à des périodes de troubles (*Rieckhoff 2006b*, p. 282-283 ; *Kurz 1995*, p. 121).

Pour la Bohême, les dépôts d'objets en fer sont interprétés comme ceux d'artisans ou de marchands, alors que ceux placés à la base de maisons ou de remparts sont généralement considérés comme des offrandes de fondation. Pour les dépôts monétaires, les raisons peuvent être différentes (rituel, thésaurisation dans un sanctuaire ou d'un peuple). Globalement, on met en avant le fait qu'il est difficile de différencier le dépôt irréversible, qui est associé au rituel, du dépôt réversible, vu comme acte de thésaurisation (*Venclová 2008b*, p. 93-94).

Cette notion de réversibilité/irréversibilité du dépôt, rappelée également par S. Rieckhoff (2006, p. 279), nous semble très importante pour l'identification de la fonction, profane ou rituelle. Les motivations ne sont en effet certainement pas les mêmes entre un dépôt où il est possible, le cas échéant, de récupérer les objets enfouis, et celui où ces objets sont définitivement inaccessibles (fonds de lacs ou failles par exemple).

### 3.6. La sphère économique : échanges et production

Dans l'évolution globale de la sphère socio-économique à l'âge du Fer, on considère traditionnellement que les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. correspondent à une période de « creux », ou tout du moins de « transition majeure », pour reprendre les mots de *P. Brun (2007)*. On imagine alors que les migrations celtiques attestées par les textes ont eu pour effet de rompre ou au moins endommager les circuits d'échanges traditionnels (*Brun 2007*, p. 380). L'absence d'habitat groupé plaide également pour l'existence d'une société plus faiblement hiérarchisée.

Au contraire, les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. sont considérés comme une phase correspondant à des changements dans la sphère économique : augmentation de la production spécialisée, et développement des échanges commerciaux (*Buchsenschutz 2004*, p. 342-343). Ces changements sont parfois placés un peu plus tôt, dès le III<sup>e</sup> s., à partir de l'exemple des « zones industrielles » que nous avons évoquées plus haut, ces regroupements marquant une meilleure organisation des processus de production et de distribution (*Venclová 2008b*, p. 140).

Ces changements dans la sphère économique sont parfois illustrés par l'exemple de l'apparition de la meule rotative, démontrant une hausse des capacités de production. C'est en effet une innovation majeure, qui permet un rendement seize fois plus rapide que les meules à va-et-vient (*Buchsenschutz 2004*, p. 340), dont l'apparition est placée entre le IV<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> s. selon les régions, et mise en parallèle à la production de céramique tournée (*Ferdière et al. 2006*, p. 60-61). En Gaule, elle semble apparaître au IV<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s., innovation arrivant certainement à partir de l'Espagne (*Buchsenschutz 2004*, p. 340). En Bohême, la meule rotative est utilisée à partir de la première moitié du III<sup>e</sup> s., à LT B2, mais ne devient fréquente qu'à LT C1 (*Holodňák, Mag 1999*, p. 431, tab. 10 ; *Venclová 2008b*, p. 118), et l'inspiration ayant permis l'apparition de ce nouvel outil est recherchée en Méditerranée (*Venclová 2008b*, p. 78). On fera remarquer que cet avis était originellement celui d'O. Buchsenschutz pour la Gaule, mais que l'auteur l'a par la suite remis en cause (voir *Buchsenschutz, Pommepuy 2002*, p. 177). Il serait dans ce cadre intéressant de voir si la situation peut être la même en Bohême : doit-on réellement chercher les prototypes en Méditerranée, au sens large, ou bien peut-on imaginer une diffusion de la technique depuis l'Espagne, via la Gaule ?

Mais plus que les meules, c'est l'apparition de la monnaie qui est pour une grande part responsable de l'idée d'un accroissement des échanges à LT moyenne et finale. En ce qui concerne la circulation monétaire, nous n'entrerons pas ici dans le détail, puisque ce point sera développé dans le chapitre II. Mais nous pouvons souligner l'existence de nombreux

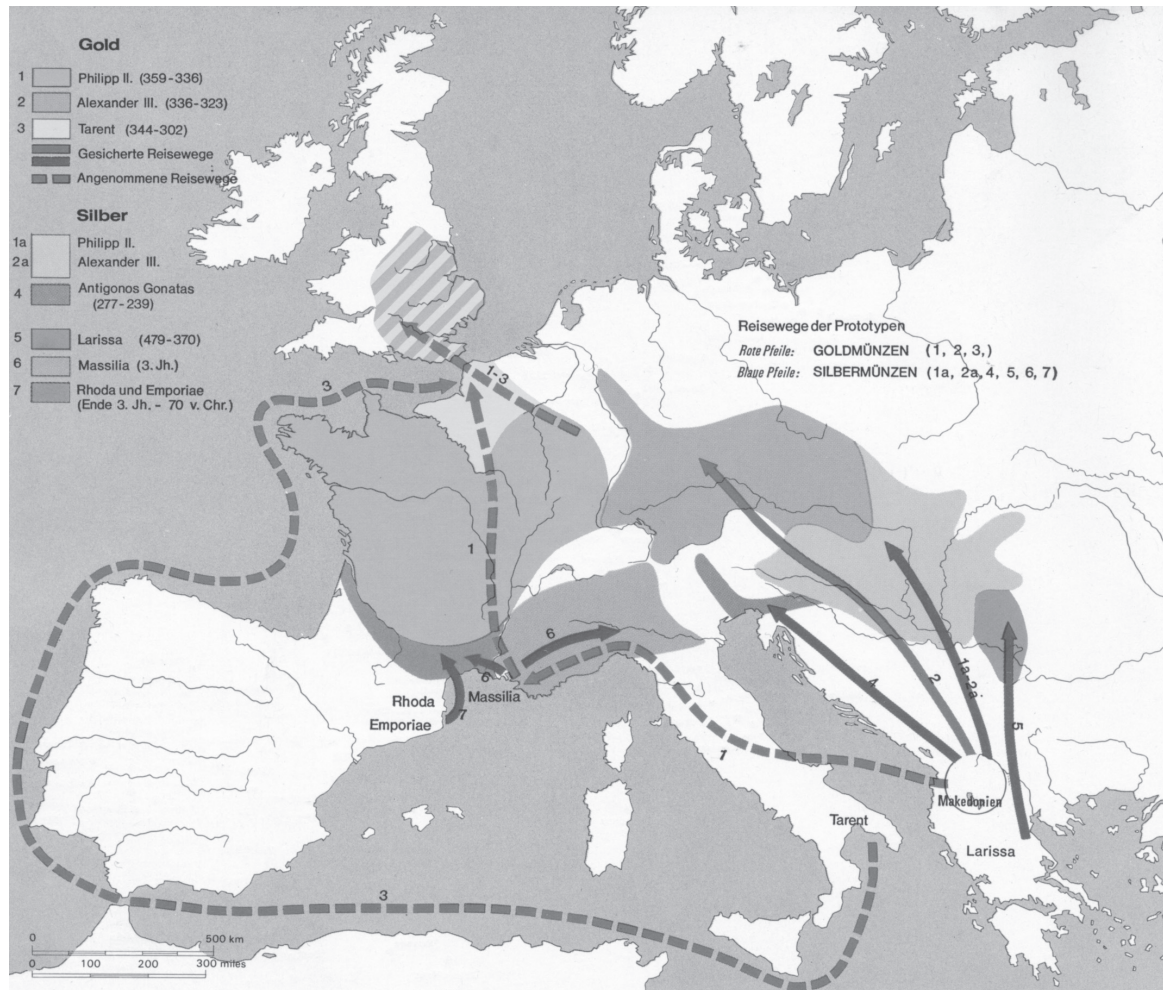


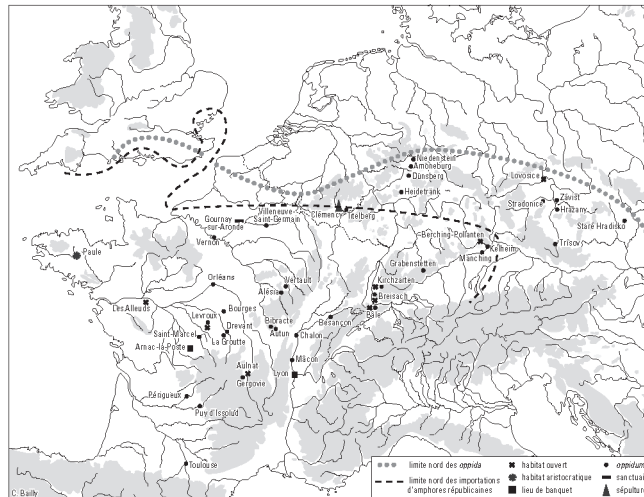
Fig. 11. Les grands systèmes monétaires et leurs prototypes (Duval 1977, fig. 454).

systèmes, fonctionnant sur des alois et des étalons différents<sup>25</sup>. La carte de P.-M. Duval (fig. 11), malgré quelques petites lacunes, en fournit une bonne illustration.

Ainsi, en Bohême, la base du système repose dès ses débuts sur le statère en or, inspiré des monnayages macédoniens d'Alexandre le Grand (336-323 av. J.-C.). C'est dans un second temps que l'on verra apparaître les monnaies en argent, essentiellement des quarts de quinaire (voir chap. II.B.1).

En Gaule, différents systèmes coexistent. Le monnayage en or, sur la base du statère macédonien de Philippe II (359-336 av. J.-C.) et du statère de Tarente, constitue la circulation dite « primitive » en Gaule, certainement à partir de régions autour du Massif central (Delestrée, Tache 2004, p. 5 ; Delestrée, Tache 2007, p. 7). On trouve ensuite, un peu plus tard, les drachmes lourdes inspirées de monnaies d'Emporion, Marseille ou Rhoda, dès la fin du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les séries de Rhoda ont par la suite certainement été la source d'inspiration des « monnaies à la croix » caractéristiques de la zone entre Haute-Garonne et Méditerranée. Dans la série des monnaies en argent, il faut également mentionner l'existence

25 Voir la carte en annexe de Duval 1977, qui présente un découpage géographique de l'Europe en fonction des types monétaires méditerranéens ayant constitué les prototypes des monnaies celtiques.



**Fig. 12.** Les principaux sites du second âge du Fer et les limites de la circulation des amphores (en traits tiretés) (*Buchsenschutz 2004*, fig. p. 339).

de la « zone du denier » dans le Centre-Est de la Gaule, dont le numéraire s’inspire des deniers romains de la fin de la République, avec notamment le motif de la tête casquée de Rome. Enfin, les monnaies en bronze se répartissent entre bronzes frappés et coulés. Les premiers sont frappés en nombre chez les peuples autour de la Loire moyenne, tandis que les seconds, appelés plus communément potins, caractérisent une grande partie de la Gaule, à l’exception de l’Armorique et du Sud de la France (voir *Boudet 1995b*, fig. 64).

Une des caractéristiques de l’économie gauloise de LT finale est la circulation des amphores vinaires en provenance d’Italie. Ce phénomène n’a que peu dépassé les limites de la Gaule (*fig. 12*), de sorte que pour la Bohême, on compte en tout et pour tout trois tessons d’amphores : deux sur l’oppidum de Stradonice, et un sur celui de Staré Hradisko (*Svobodová 1985*, p. 664). Ceci ne veut pas dire que le vin n’a pas circulé jusqu’en Bohême, puisque d’autres contenants ont pu être utilisés. Mais la rareté des amphores tranche avec la situation en Gaule : *O. Buchsenschutz (2004, p. 355)* rappelle les chiffres avancés par P. Tchernia : près de 120 000 hectolitres par an importés d’Italie<sup>26</sup> ! Le rôle important de Toulouse et de Chalon-sur-Saône dans la gestion de ce trafic est dans ce cas mis en avant. La diffusion des amphores touche peu les fermes (hors fermes aristocratiques), mais concerne plutôt les villages, et surtout les oppida (*Buchsenschutz 2004, p. 356*). Ce commerce connaît une crise et une chute brutale des importations au milieu du I<sup>er</sup> s., le seul territoire épargné à cette période étant le Nord-est de la Gaule (*Poux 2004, p. 196-199, 378*).

Ces quelques exemples ont servi à illustrer les changements affectant les réseaux de

<sup>26</sup> Ce chiffre est une estimation annuelle, et correspond à environ 60 millions d’amphores sur un siècle (durée de l’amphore Dressel 1). Il est mis en parallèle, pour comparaison, aux 750 000 hl de vins d’Aquitaine exportés annuellement au début du XIV<sup>e</sup> s. Voir *Tchernia 1986*, p. 86-87.

production et d'échanges à La Tène moyenne et finale. Ces innovations viennent toutefois se calquer sur des réseaux existant déjà auparavant, et qui sont parfois spécifiques à certaines régions. Pour la Gaule, on mentionnera la route de l'étain, en direction de la Grande-Bretagne. En Europe centrale, un type de minerai spécifique est constitué par le graphite, alors que l'ambre circule le long de la route du même nom, entre Baltique et Adriatique, via la Moravie. D'autres produits comme le sel, les matériaux noirs (lignite, sapropélite) ou le verre étaient certainement extraits et/ou finis dans des zones bien délimitées, mais disposaient de réseaux de distribution plus larges (voir *chap. III.B.3* et *Salač 2004a*).

### 3.7. Bohême et Gaule : points communs et divergences

Les différents aspects de la culture laténienne que nous venons d'examiner permettent de dégager un certain nombre de caractéristiques convergentes ou divergentes entre la Bohême et la Gaule. Ces deux ensembles géographiques s'insèrent dans la même aire culturelle dès le début de LT B, et la voient disparaître à peu près en même temps, dans le dernier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Seules les raisons diffèrent : en Gaule, la civilisation gallo-romaine est le résultat de la conquête romaine ; en Bohême, le groupe de Plaňany, composante de la culture de Großromstedt, qui succède à celle de La Tène, semble apporté par les Germains.

Pour l'habitat, nous avons pu constater que ses formes sont globalement les mêmes entre la Bohême et la Gaule. Dans la recherche également, on trouve des problématiques et des analyses similaires, portant notamment sur la hiérarchie entre les sites, et sur l'interaction entre les activités artisanales [le regroupement d'artisans] et le regroupement de l'habitat. On fera néanmoins remarquer ici que nous manquons de données publiées nouvelles, surtout pour la Bohême, où peu de « nouveaux » sites sont récemment apparus dans la littérature, malgré les opérations d'archéologie préventive. En France, la situation est moins extrême, les sites publiés constituant, au moins dans le nord de la France, 30% à 50% des sites fouillés récemment (*Blancquaert et al. 2009*, p. 14).

La seule différence que nous avons évoquée est la densité du réseau des oppida entre l'ouest et l'est du Rhin. On constatera néanmoins que la zone des oppida de Bohême, c'est-à-dire principalement le centre et le sud du pays, est bien couverte, avec plusieurs sites situés à une trentaine de kilomètres de distance, sur une chaîne entre Stradonice et Nevězice, voire Třisov.

En ce qui concerne le domaine funéraire, la période de LT B-C1 montre une utilisation préférentielle de l'inhumation en tombe plate dans nos deux zones, malgré quelques variantes locales. Par contre, pour la période suivante, l'absence de données pour la Bohême empêche toute comparaison. Nous avons seulement constaté que la période dans laquelle le

changement a lieu est différente selon les régions, entre LT C1 et LT C2.

La principale caractéristique concernant les sanctuaires est précisément l'absence de leur variante « clôturée et construite » en Bohême, dans le cadre chronologique qui est le nôtre. En revanche, les indices d'activités rituelles dans l'habitat sont présents dans nos deux zones ; dans ce contexte, différents sites ayant livré de la statuaire en pierre ont permis de proposer une même interprétation : le principe de l'héroïsation d'un ancêtre ou d'un héros local.

Pour les dépôts, les pratiques sont globalement similaires, même si l'on note quelques particularités, comme le dépôt d'outillage qui est plus fréquent en Bohême qu'en Gaule. On remarquera également que les questionnements quant à la fonction des dépôts (sacré/profane) sont les mêmes, mais que les interprétations varient selon les auteurs.

L'examen des types de sites a montré que nous disposons de beaucoup plus de caractères convergents que de vraies différences. Par contre, dans les activités liées à la sphère économique, cette image est moins nette. Si le rôle des différents sites (ou au moins la manière dont on les interprète) est semblable, l'exemple des meules nous montre que les recherches ne sont pas encore assez poussées pour permettre de comprendre la genèse de cet outil, notamment en Bohême.

Les cas des amphores et des prototypes monétaires illustrent quant à eux une nette différence entre la Bohême et la Gaule, et même plus globalement entre les parties occidentale et orientale du monde celtique. Il faut néanmoins remarquer que ces divergences concernent en fait des relations avec le monde méditerranéen. Pour les monnaies, les inspirations ont été puisées sur deux générations successives de rois de Macédoine. La plus ancienne, celle de Philippe, a été copiée en Gaule, tandis que celle d'Alexandre caractérise l'Europe centrale. Pour l'Italie, et en l'état des données, il est clair que les relations étaient plus soutenues avec la Gaule qu'avec la Bohême. Le cas de la céramique campanienne, qui est connue en faible nombre en Bohême, va dans le même sens.



## **B. LES RELATIONS À LONGUE DISTANCE : DÉFINITION DES TERMES ET LIMITES DE L'ÉTUDE**

### *1. DÉFINITION DES TERMES EMPLOYÉS*

Après avoir délimité le cadre géographique et historique, il nous reste maintenant à définir ce que nous entendons par « relations », ainsi que les notions que cela implique. Ces définitions seront complétées par quelques réflexions sur les mécanismes mis en jeu, permettant de proposer une ébauche de typologie des différentes formes de contacts.

#### **1.1. Contacts, relations, rapports**

Par le terme de « relations » choisi pour le titre, nous avons voulu utiliser un mot qui soit le plus neutre possible, parmi les plus récurrents dans la littérature archéologique ayant trait aux différents types de contacts. Les possibilités sont en effet variées, et nous retiendrons les trois plus courantes : relations, contacts et rapports.

Pour une première approche, on peut s'intéresser aux définitions générales, issues d'un dictionnaire de langue française, en l'occurrence un « Petit Robert ». N'ont été retenues ici que les acceptions qui s'appliquaient à notre sujet :

Relation : « Lien de dépendance ou d'influence réciproque (entre personnes). Voir commerce, contact, liaison, rapport ».

Contact : « Relation entre personnes. Voir rapport, relation ».

Rapports : « (surtout au pluriel). Relation entre des personnes. Voir commerce, relation ».

Pour résumer ces données, les termes « contact », « rapport », et « relation » ont un sens identique et peuvent être utilisés en tant que synonymes. Ils caractérisent le phénomène en général.

Rapports et relations sont des mots qui traitent plus globalement des comportements humains, et de la manière dont est gérée la cohabitation avec d'autres personnes. Tous ces aspects nous sont toutefois pour la plupart inaccessibles, notre travail restant celui d'un archéologue, utilisant les sources disponibles.

Par relations, nous entendons donc toutes les formes de contacts que l'on peut discerner archéologiquement dans le cadre d'une culture protohistorique, c'est-à-dire sans témoignages

écrits émanant de la culture en question.

Il est évident que dans le cadre géographique et historique que nous venons de définir, les sources sont essentiellement celles issues du mobilier. On dispose également de quelques textes antiques, sur lesquelles nous reviendrons dans le chapitre III.A.2. Ainsi, une grande part de ces relations restera certainement insoupçonnée, mais nous tenterons de déterminer ce que l'archéologie peut apporter au débat.

## 1.2. Longue distance, Est-Ouest

Un autre aspect très important dans notre sujet est la notion de « **longue distance** ». Il représente dans ce travail un terme très important, car il a notamment conditionné le choix de nos marqueurs (*chap. II.A*).

La longue distance est un type de contact apparemment simple à définir : c'est un phénomène qui franchit les frontières du groupe régional ou de l'aire culturelle dont il est issu (*Wells 1995*, p. 231 ou *Salač 2002b*, p. 21).

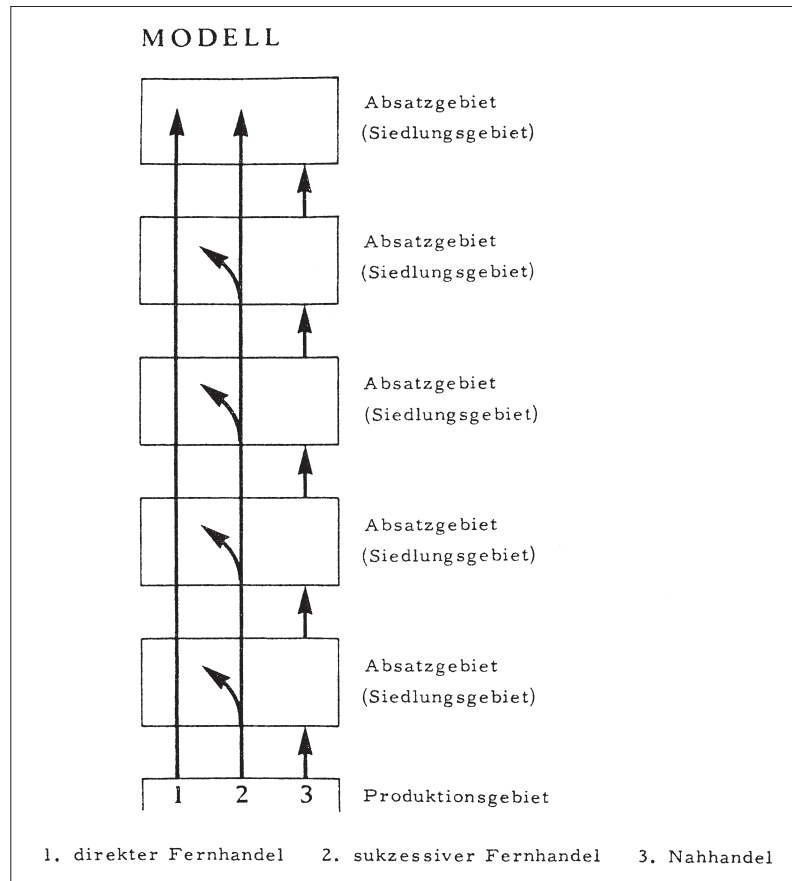
L'image archéologique obtenue montre ainsi un ou des artefacts trouvés isolément à grande distance de leur zone de production supposée. Les mécanismes de ce type de contacts ont été modélisés par B. Stjernquist (*fig. 13*). Bien que ses réflexions s'appliquent normalement uniquement au commerce (voir *chap. III.B.1* pour la définition de cet auteur), ce modèle peut à notre avis être également appliqué à tous les types de contacts. On pourra donc se demander de quelle manière peut se manifester archéologiquement la différence entre contacts à longue distance directs et contacts à longue distance par étapes.

Le point le plus délicat est de déterminer où se situe la limite entre faible et longue distance. Dans son intervention au colloque de l'AG Eisenzeit en 2002<sup>27</sup>, P. Trebsche fixait par exemple les limites des « contacts personnels » entre 50 et 150 km, les contacts à longue distance étant ainsi supérieurs à cette limite.

Une autre interprétation de la longue distance nous est fournie par *V. Salač (2004a ; 2006a)*. On ne trouve pas ici de limite kilométrique, mais plutôt une explication en termes d'occupation du territoire. L'auteur estime que le fait de devoir traverser de larges zones inhabitées (dans ce cas environ 90 km) est suffisant pour pouvoir parler de longue distance. Tous les contacts entre la Bohême et les régions avoisinantes, par l'enfermement géographique du pays (voir *chap. I.A.1*), sont donc selon lui nécessairement des contacts à longue distance.

Même si une limite kilométrique ne peut être selon nous précisée, car elle varie selon les cas et notamment les contraintes géographiques, nous retiendrons que la longue distance s'oppose, au moins dans le présent travail, aux contacts de « voisinage », à l'échelle des entités régionales. Nous considérerons donc ainsi que les contacts entre la Bohême et la

<sup>27</sup> *Jerem, Schönfelder, Wieland 2010*. L'ouvrage, paru en 2010 après de multiples reports, ne nous est parvenu que très tardivement et il n'a malheureusement pas été possible de l'exploiter à sa juste mesure dans le présent travail.



**Fig. 13.** Modèle des trois types de commerce pouvant donner lieu à la découverte de produits exogènes à grande distance de leur zone de production : 1. Commerce à longue distance direct ; 2. Commerce à longue distance par étapes ; 3. Commerce de proximité (*Stjernquist 1985, fig. 3*).

Bavière, pour prendre le même exemple, ne sont pas des contacts à longue distance, mais des relations de voisinage. Ceci semble confirmé par l'existence de certains types d'artefacts « transfrontaliers » (voir *chap. III.C.1.2*).

Globalement, tout est une question d'échelle. Les contacts entre la Bohême et la Gaule sont selon nous des relations à longue distance. Au contraire, les relations entre la Gaule et l'Allemagne du sud, ou entre cette même zone et la Bohême, sont considérées ici comme des relations de proximité.

Nous utiliserons régulièrement dans ce travail, et notamment dans le catalogue, les termes d' « **Est** » et « **Ouest** », pour désigner des ensembles distincts de la culture de La Tène, ou plus spécifiquement pour distinguer des découvertes de Bohême, situées plus à l'est que celles de Gaule.

Ces dénominations sont relativement courantes dans la littérature archéologique, notamment lorsqu'il est question de contacts à longue distance. On constatera que, souvent, les auteurs omettent de préciser quelles sont les délimitations de ces deux ensembles, et notamment leur limite commune.

On peut distinguer plusieurs raisons à l'utilisation de ces termes dans l'archéologie portant

sur La Tène, sans que nous ayons cherché à déterminer l'antériorité de l'une par rapport à d'autres.

La première raison est, à notre avis, d'ordre pratique. En effet, la civilisation laténienne, dans son expansion maximale, couvre une large zone allongée selon un axe est-ouest, de la Grande-Bretagne au bassin des Carpathes. En ce sens, il est alors commode de distinguer ces ensembles en leur milieu, pour fractionner la recherche. Dans ce cas-là, on peut se demander où se situe la « frontière » commune, si celle-ci existe.

On se remémorera également l'existence des groupes du Hallstatt occidental et du Hallstatt oriental (*West- et Osthallstattkreis*). Sans chercher à connaître l'origine de cette division, on se permettra seulement de supposer que, en tant que période antérieure, elle a pu influencer dans le discours sur la civilisation laténienne, issue des mêmes bases géographiques.

Enfin, l'histoire récente de l'Europe a également pu influencer la recherche. Le Rideau de fer a en effet créé en son temps un morcellement de la recherche archéologique. Les contacts entre collègues n'étaient pas totalement rompus, mais les contacts personnels étaient plus limités, tout comme l'accès aux données non publiées (voir *chap. I.C.2.2*). Il était alors certainement plus simple de tenir compte de cette limite politique, de la même manière que l'on tient toujours compte des divisions administratives dans la définition des zones d'étude (comme nous l'avons fait pour la Bohême par exemple).

Pour résumer, on retiendra que dans le présent travail, les termes d'« Est » et « Ouest » n'ont qu'une fonction pratique, selon la première hypothèse évoquée. Ainsi, un artefact produit en Bohême sera considéré comme originaire de l'Est, alors qu'un autre produit en Gaule sera défini comme provenant de l'Ouest. Nous décrirons, par ce même souci de simplicité de langage, les relations de la Bohême vers la Gaule comme des contacts Est-Ouest, et les relations de la Gaule vers la Bohême comme des contacts Ouest-Est.

En définitive, nous utilisons la terminologie « Est-Ouest » pour être opposée au binôme « Nord-Sud », qui s'applique dans la littérature de l'archéologie protohistorique aux contacts avec les pays nordiques ou le monde méditerranéen<sup>28</sup>.

### **1.3. Echanges et migrations : formes et mécanismes des contacts à longue distance**

Du point de vue de l'archéologie, il existe plusieurs types de contacts, qui peuvent se manifester différemment, ou bien dont les termes ont parfois une signification différente ou floue selon les auteurs.

Pour résumer schématiquement les interprétations archéologiques, les deux principaux types de contacts mis « en concurrence » pour expliquer le déplacement de biens sont soit liés aux migrations, soit aux échanges (voir l'historique de la recherche pour notre zone : *chap. I.C*). Pour utiliser un autre terme, celui de « mobilité », on peut également parler

28 Voir par exemple les deux colloques de l'AG Eisenzeit tenus en 2002 à Hambourg (D) et Sopron (H), dont la publication est mentionnée dans la note précédente.

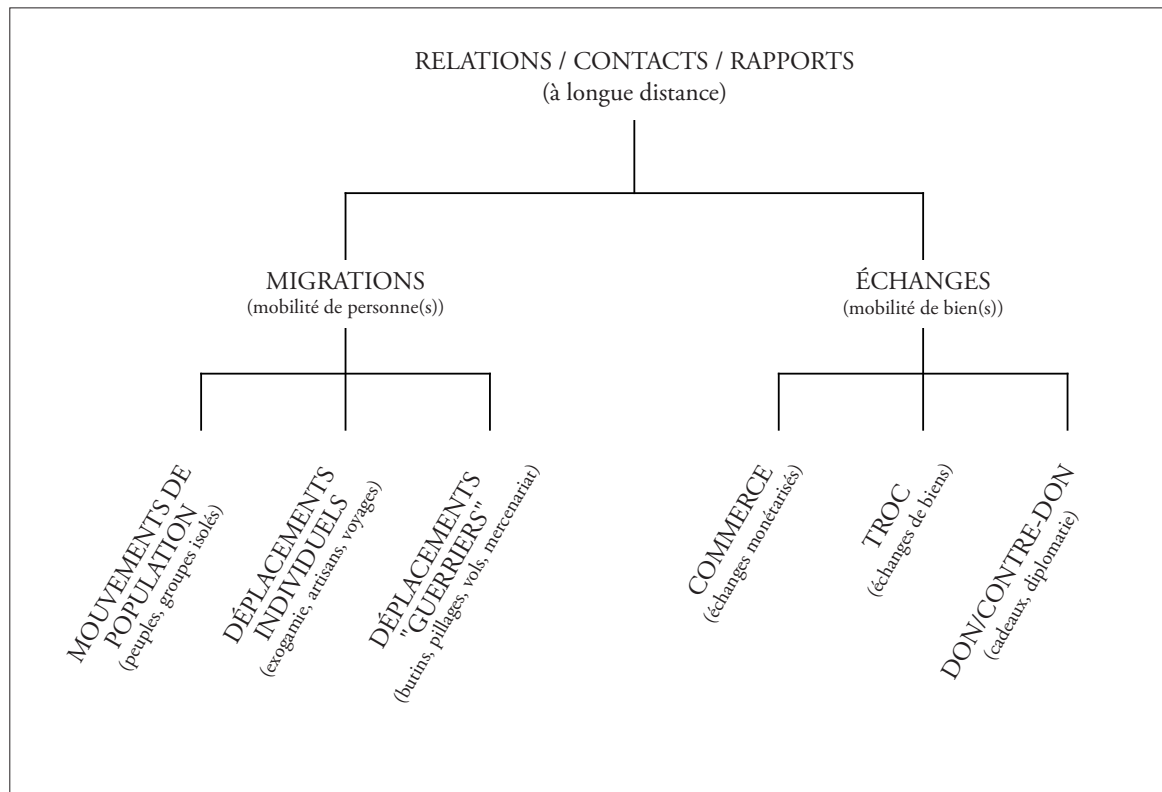


Fig. 14. Proposition de corrélation entre les différentes formes de contacts à longue distance.

de mobilité de personnes d’une part, et de mobilité de biens d’autre part. Les migrations représentent dans cette partition une forme de contact dans laquelle le but premier est le déplacement de personne(s), alors que les échanges ont pour but premier le déplacement de bien(s).

C’est cette division majeure que nous avons retenue dans la *fig. 14*, qui présente les différentes formes de contacts envisagées, ou tout du moins celles qui sont plus ou moins appréhendables archéologiquement. Nous avons ensuite tenté de déterminer les principales manifestations de ces deux grands types. La classification présentée ici correspond à une interprétation personnelle de différents travaux de chercheurs ayant réfléchi aux phénomènes de contacts. Les points de vue et les définitions sont parfois si éloignés entre les auteurs qu’il est impossible de retenir une position commune. C’est pourquoi nous avons choisi d’établir une nouvelle « typologie », au risque de créer de nouvelles confusions, mais qui permet de fixer les termes utilisés dans le présent travail. Nous aurons l’occasion de revenir dans le chapitre III sur ces problèmes de définition et sur les auteurs ayant abordé le sujet, respectivement pour les migrations et pour les échanges.

Sous la dénomination de migrations ont ainsi été regroupés différents mécanismes. Les *mouvements de population* correspondent à des déplacements de peuples ou de groupes d’individus, qu’ils soient familiaux ou tribaux par exemple. Ce type de mouvement nous

est connu essentiellement, voire uniquement, par les textes antiques. Il nous est illustré par différentes mentions, depuis le *ver sacrum* des Bituriges, avec l'épisode de Bellovèse et Ségovèse, jusqu'à la migration des Helvètes, en passant par les migrations vers l'Italie et les Balkans, ainsi que le mouvement de retour. Il est à noter que les manifestations archéologiques de ce type de contact sont délicates à déterminer et souvent sujettes à débat. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre III.A.

Le deuxième type de migrations est ce que nous avons nommé les *déplacements individuels*. Ils concernent donc des personnes isolées, tel l'exemple certainement le plus connu issu des sources antiques, celui du forgeron helvète Helico<sup>29</sup>. Selon le récit de Pline l'Ancien, ce sont les produits ramenés d'Italie par Helico, figues, raisin, huile et vin, qui auraient été le prétexte à l'invasion celtique de la plaine du Pô<sup>30</sup>. Dans cet exemple, même si le motif expliquant cette invasion peut paraître exagéré, la possibilité de séjour d'un artisan hors de sa région d'origine reste crédible. On illustre ainsi à la fois le terme vague de « voyages », mais surtout le déplacement d'artisans. Dans le cas d'Helico, c'est alors un forgeron qui s'établit pour quelque temps en Italie, mais on peut imaginer la même situation à l'intérieur du monde celtique.

L'exogamie est un autre type de déplacements individuels. L'image archéologique de ce type de contact est généralement représentée par la présence d'objets isolés, notamment en contexte funéraire. Ceci semble confirmé par certains exemples ethnographiques, qui ont montré que l'exogamie entraîne des importations en nombre limité sur un site (*Olausson 1988*, p. 19).

Enfin, les migrations incluent également des déplacements liés à des activités guerrières. On songe ici aux butins, vols et pillages, ou encore au mercenariat. Dans le premier cas, ce sont des manifestations difficiles à déterminer archéologiquement, mais qui ont parfois été évoquées dans le cas de la migration des Cimbres et des Teutons, qui auraient entraîné avec eux des groupes celtiques, expliquant par là le déplacement de certains types d'objets laténiens<sup>31</sup>. Pour le mercenariat, on pense généralement à la mobilité d'individus isolés, et dans ce cas les biens échangés sont en général un service (utilisation de sa personne dans les combats) contre un autre bien, parfois sous la forme de monnayage. C'est ainsi que l'on explique le plus souvent, par ce type de contacts avec le monde méditerranéen, l'apparition des premières monnaies celtiques.

Pour les échanges, la littérature liée, et donc les problèmes de définition, est beaucoup plus abondante. Nous ne développerons pas ici le détail des débats, le principal problème étant à notre sens terminologique (c'est également l'avis de *Salač 2004a*).

29 Pline, *Hist. nat.* 12, 5. Analyse et commentaire du passage dans *Tomaschitz 2002*, p. 69-71.

30 Notons que dans ce cas les produits ramenés par Helico seraient des produits invisibles (voir plus bas *chap. I.B.2*).

31 Telles les monnaies vindéliques en Gaule, voir *Fischer 2001* à ce sujet.

En effet, selon les auteurs, les termes de « commerce », « échanges » ou « troc », pour ne citer que les plus courants en français, n'ont pas la même signification, et peuvent parfois entraîner des confusions, pour peu que leur usage ne soit pas défini<sup>32</sup>.

En gros, le débat s'articule souvent autour de la question des attributs de chacun de ces phénomènes : utilisation ou non de la monnaie, contacts pacifiques, à longue distance, etc.

On peut présenter ces données de la manière suivante, qui correspond aux définitions retenues dans le présent travail.

Les échanges, nous l'avons vu, sont un type de contact dont le but est le déplacement de biens. Ils sont, par définition, des actes réciproques, et naissent d'un besoin précis, économique, social ou politique, de la part des deux acteurs, et les biens circulent dans les deux sens. L'acte est prémédité : commanditaire et destinataire de l'échange se sont mis d'accord à l'avance et la transaction se fait pacifiquement.

A l'intérieur de cette famille des échanges, nous distinguerons trois mécanismes différents : le commerce, le troc, et l'échange de cadeaux.

Le commerce doit être vu, au sens strict, comme le type d'échanges se caractérisant par l'utilisation de la monnaie. Nous utiliserons néanmoins parfois ce terme pour désigner aussi le troc, dans la mesure où il n'est pas possible de les distinguer archéologiquement pour notre période : on peut juger de l'existence de l'un ou de l'autre, mais on ne peut pas préciser lequel intervient dans le cadre du déplacement d'un objet en particulier.

Le troc peut être défini comme l'échange de biens contre d'autres biens. L'unique différence avec le commerce est l'absence du recours à la monnaie, puisque l'on échange des biens dont les parties impliquées auront jugé par avance qu'ils étaient de même valeur. En ce sens, le commerce peut être vu comme une variante du troc, où l'un des biens échangés est un objet monétaire.

L'échange de cadeaux, qui sera utilisé ici comme synonyme du système du don/contre-don établi par *M. Mauss (1923-1924)*, est un phénomène qui semble mieux représenté au Hallstatt et à LT ancienne, où il est à mettre en parallèle avec la notion de « bien de prestige », dont une des manifestations les plus célèbres est le cratère de Vix (*Wells 1995*, p. 239). Pour les périodes ultérieures, celles qui nous intéressent ici, les biens de prestige sont plus délicats à déterminer. En effet, les importations méditerranéennes, jusque-là un bon marqueur des contacts dans les résidences princières, disparaissent, en tout cas dans leur forme « monumentale ». Quoi qu'il en soit, cet échange de cadeaux peut être vu comme un lien « diplomatique », ou tout du moins comme un échange à caractère social ou politique.

---

32 Voir notamment *Stjernquist 1985 ; Renfrew 1993 ; Wells 1995 ; Salač 2004a ; 2006a*.

En définitive, il faut souligner le problème de l'identification du matériel mis au jour en fouilles avec chacun de ces phénomènes. Différents processus peuvent produire une même image archéologique. Seulement dans des cas bien précis on pourra se permettre de proposer tel ou tel mécanisme, mais toujours bien sûr à l'état d'hypothèse.

C'est notamment la quantité d'objets exogènes découverts sur un site ou dans une région donnée qui permettra diverses interprétations.

Ainsi, les trouvailles isolées peuvent être liées, en utilisant la terminologie de la *fig. 14*, à des déplacements individuels, ou à n'importe lequel des types d'échanges. Lorsque l'objet isolé est mis au jour en contexte funéraire, l'interprétation favorite est en général l'exogamie.

Les découvertes multiples dans une même zone géographique sont plus problématiques. On peut en effet supposer des migrations (comme cela a été proposé dans le cas des anneaux de cheville champenois, voir *Kruta 1985*), mais l'hypothèse du commerce ne peut être rejetée, dans le cadre d'un commerce « ciblé », montrant ainsi des contacts privilégiés entre des zones précises. Pour résumer, les objets liés à un individu apparaîtront comme des anomalies isolées, alors que ceux liés à tout un groupe formeront un ensemble complexe d'anomalies (*Olausson 1988*, p. 20).



## 2. LIMITES DE L'ÉTUDE : LES PRODUITS « INVISIBLES »

Les limites que nous souhaitons ici mettre en avant concernent certains types de produits et sont inhérentes à l'étude des contacts d'une manière générale, pour la pré- et protohistoire. Les limites propres au sujet et à la méthode employée seront présentées en introduction du chapitre II.

Les produits qui sont ici définis comme « invisibles » le sont pour plusieurs raisons, liées soit à l'image archéologique que nous avons des sociétés protohistoriques d'une manière générale, soit à des caractéristiques propres à la culture laténienne, dans notre cas. Ce sont dans tous les cas des produits dont les traces archéologiques sont inexistantes, ou au mieux fugaces, et que l'on ne peut percevoir, lorsque c'est possible, que par des indices annexes. Notre vision actuelle des contacts à longue distance pendant la protohistoire est donc totalement faussée par ces manques, qui restreignent à nos yeux contemporains le spectre des produits entrant dans les mécanismes des contacts.

### 2.1. Les produits de l'esprit et le problème de la transmission orale

Comme pour les autres cultures pré- et protohistoriques, l'Europe de La Tène est, par définition, une culture sans écriture, ou tout du moins à un stade très embryonnaire, sans utilisation d'un alphabet propre (*Lambert 1994*, p. 7). On imagine l'importance qu'avait la transmission orale dans tous les aspects de la société, qu'ils soient politiques ou religieux, mais aussi sociaux ou économiques. Pour certaines strates de la société, en l'occurrence les druides, la transmission de savoirs par écrit était même interdite (*César, BG, VI, 14, 3-4*).

Certaines catégories d'informations sont précisément véhiculées par la transmission orale, elles sont donc invisibles dans l'étude des contacts. Elles ont été rassemblées sous le terme de « **produits de l'esprit** » par *N. Venclová (2002, p. 74 et fig. 1)*, puisqu'il s'agit de produits immatériels, que l'auteur a divisés en trois groupes.

Le premier concerne les connaissances, qui incluent les technologies, les techniques, et les stratégies. Le second groupe concerne les comportements humains, qu'ils soient sociaux, cérémoniels, ou rituels, et les coutumes. Les idéologies forment enfin le dernier groupe<sup>33</sup>.

Il est impossible de détailler ici les différentes formes que peuvent prendre les produits de l'esprit, notamment dans la perspective d'une étude des contacts, puisqu'elles sont beaucoup trop nombreuses. Pour les idéologies ou les coutumes notamment, nous sommes bien incapables de savoir à quoi correspondent concrètement ces réalités. Au mieux peut-on percevoir les implications que peuvent avoir ces manques dans l'étude des contacts à

---

33 La division en trois groupes, ainsi que leurs contenus, reste subjective, et donc discutable, mais a le mérite de présenter les grands traits de ce type de produits.

longue distance.

Dans quelques rares cas, on arrive toutefois à identifier, ou au moins supposer, le déplacement de certains de ces produits de l'esprit.

L'un de ces cas le plus couramment évoqué dans les phénomènes de contacts est sans conteste le transfert de technique. N. Venclová l'a ainsi illustré par l'exemple du travail des « matériaux noirs », appellation d'ensemble pour le lignite, la sapropélite, le jais, etc. (Venclová 2002, p. 76-77). En effet, selon l'auteur, la technique est la même dans toute l'Europe, mais sur des matériaux qui sont différents régionalement. Ce transfert est illustré par le cas d'anneaux de Champagne, primitivement identifiés comme provenant probablement de Bohême, mais pour lesquels les analyses physico-chimiques ont prouvé le contraire (voir Venclová 2001). Il semblerait donc que ce soit la technique ou l'artisan qui ait voyagé. Néanmoins, on peut aussi imaginer ici une imitation locale, d'après un objet importé aujourd'hui disparu.

En ce qui concerne le *muris gallicus* de Manching, le transfert de technique est beaucoup plus probable, puisque l'artefact en lui-même ne peut se déplacer. Mais là encore, les modalités pratiques de ce transfert restent floues, et il n'est pas certain que la technique ait été apprise et assimilée sur place, si on suppose le déplacement d'un « architecte » gaulois.

Dans le cas des stratégies, guerrières par exemple, on peut imaginer que des « transferts de stratégie » entre deux régions, même éloignées, ont pu exister. Mais dans ce cas, quelle en serait la trace archéologique ? Au mieux, la stratégie en question pourrait privilégier, et donc s'illustrer par l'utilisation d'un type d'arme en particulier. Mais là encore, quelle serait l'interprétation archéologique privilégiée ? Il est probable que nous ne voyions derrière ces objets que la trace de migrations, ou éventuellement d'échanges.

Pour les comportements, des variations dans les pratiques funéraires, affectant le rite, le costume ou l'orientation par exemple, peuvent être des indices annexes d'un « transfert de rite », sans que l'on sache si cela est dû à des migrations ou à un transfert en tant que tel, par diffusion naturelle à l'intérieur de la culture étudiée, via des contacts personnels. On pourra aussi objecter que des pratiques funéraires identiques dans des régions éloignées, comme l'absence systématique de céramiques dans les tombes par exemple, peuvent être une caractéristique locale, mais elles ne nécessitent pas de contacts entre ces deux zones. En l'absence de données textuelles, l'interprétation reste toujours très subjective.

En définitive, les biens matériels identifiés par les archéologues, tel que nous le ferons dans le chapitre II, peuvent parfois n'être qu'une manifestation secondaire due aux contacts représentés par les produits de l'esprit (pour les transferts de techniques par exemple), mais ces contacts sont alors très délicats à déceler et surtout à prouver.

## 2.2. Les biens matériels

La famille des produits invisibles concerne également certains biens matériels, terme employé par opposition aux produits de l'esprit que nous venons d'évoquer. On peut définir trois catégories principales parmi ces biens physiques.

En premier lieu, il faut surtout mentionner l'absence ou le peu d'indices sur le commerce des **matières premières**. La circulation de ce type de biens est pourtant largement documentée de manière indirecte pour divers matériaux, et ce depuis le Néolithique au moins.

L'exemple le plus frappant, à notre avis, est celui du bronze. Ce matériau est un alliage composé de cuivre et d'étain : si le premier métal est relativement répandu en divers endroits de l'Europe, le second est lui beaucoup plus rare. Et pourtant, le mobilier de bronze est plus que courant dans toute l'Europe laténienne. C'est donc que le commerce de cette matière première a bien existé, comme l'atteste par ailleurs la mention de la « route de l'étain » par les auteurs antiques, traversant la Gaule, pour relier les zones d'extraction situées dans les îles britanniques et la Méditerranée<sup>34</sup>. On peut citer de même la « route de l'ambre », de la mer Baltique à l'Adriatique<sup>35</sup>. Ces quelques exemples nous prouvent que ce type de commerce a pu exister, mais nous sommes bien incapables aujourd'hui de le déceler pour d'autres matières premières.

Si on se penche sur d'autres matériaux, on peut encore citer le cas du fer. Ce métal a en effet obligatoirement circulé entre le lieu d'extraction et le lieu de production (qui peuvent évidemment être situés au même endroit), et certaines barres de fer de LT finale en sont une des manifestations (voir *Doswald 1994*). Néanmoins, dans le cadre de contacts à longue distance, il semble que le fer, ou tout du moins les barres, aient été détournées de leur fonction initiale, puisque les contextes de découverte illustrent plutôt des dépositions volontaires, où les barres sont intactes, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas été employées pour leur fonction première<sup>36</sup>.

Le cas de la céramique graphitée de La Tène nous fournit un autre type de problématique. En effet, l'étude de *J. Waldhauser (1992a)* met en avant un problème de taille : dans le cas de céramiques se trouvant loin des zones d'extraction, doit-on imaginer le déplacement du vase ou, au contraire de la matière première ? Ces deux solutions impliquent pourtant une organisation et des réseaux différents. Si c'était bien la matière première qui était transportée, force est de constater que nous n'en avons pas de trace archéologique, puisque

---

34 Voir Diodore de Sicile, *Bibl. hist.* 5, 22 pour la production en Grande-Bretagne et le transport en Gaule, jusqu'à l'embouchure du Rhône ; César, *BG V*, 12, 5 uniquement pour la production.

35 Voir par exemple *Woźniak 1996*.

36 Pour plus d'informations sur les différents types de lingots, leur répartition et les modes de déposition, voir également *Allen 1968* ; *Schäfer 1984* et *Pleiner 2006*, p. 23-37.

l'archéologue moderne en vient à se demander quel produit (fini ou non) a pu circuler...

Les **denrées alimentaires** constituent un deuxième groupe. Nous savons en effet, par différents moyens, et notamment parce qu'ils touchaient le monde méditerranéen, que certains aliments ont pu circuler sur de grandes distances. Ces exemples sortent quelque peu du cadre géographique qui est le nôtre, mais ils nous montrent que de telles pratiques ont pu être en vigueur aussi à l'intérieur de la culture laténienne.

Le premier que nous mentionnerons ici, à savoir le vin, n'est pas une production celtique, mais il a trouvé une grande résonance en Gaule au moins. Ce sont en effet non seulement les sources antiques, mais aussi les grandes quantités d'amphores sur de nombreux sites de Gaule qui illustrent ce commerce.

L'un des exemples les plus connus est peut-être celui des salaisons des Séquanes. Nous avons en effet le témoignage de Strabon, qui évoque les « magnifiques pièces de porc salé exportées jusqu'à Rome » (*Géographie* IV, 3, 2). Cette pratique est également déjà signalée par Varron (*Econ. rur.* II, 4, 10), reprenant des informations de Caton, ce qui nous fait ainsi remonter au début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. M.-Y. Daire y voit d'ailleurs une contre-valeur probable en Gaule au commerce du vin romain (*Daire 2003*, p. 136).

Le commerce (à longue distance) de viande ne semble connu que sous la forme de salaisons, certainement pour des raisons de conservation. Il est néanmoins possible que la viande ait pu circuler par d'autres moyens, et peut-être par le déplacement d'animaux vivants. Nous pensons ici à une pratique hors de propos du point de vue de notre cadre historique, mais qui pose des questions : au Moyen-Âge en effet, on faisait remonter la vallée du Danube à des « files de bœufs », venant de Hongrie ou de Pologne, et destinées à être vendues en Occident. Le schéma était le même jusqu'à Constantinople ou à travers les cols alpins (*Livet 2003*, p. 112). Il ne semble pas insensé d'imaginer ce type de pratiques dans l'Europe laténienne, mais, en l'absence de textes, elles seraient alors complètement invisibles aujourd'hui.

Enfin, une autre grande catégorie de denrées alimentaires est constituée par le sel, dont nous avons déjà parlé indirectement dans le cas des salaisons. Nous n'avons pas de preuves directes de commerce, puisque le sel disparaît très rapidement, « à tel point qu'il est rarement identifié sur des sites de production », dans le cas des installations littorales de Gaule (*Daire 2003*, p. 134).

Le rôle du sel n'est donc connu qu'indirectement, et son étude n'en est qu'à ses débuts<sup>37</sup>. Pour la Bohême par exemple, où la production de sel n'est pas attestée, V. Salač a ainsi estimé les quantités annuelles devant être importées dans le pays. On arrive ainsi à 550 kg par jour en moyenne (!), par des calculs liés au nombre d'habitants et aux besoins journaliers de chacun en sel (*Salač 2006a*, p. 40-44). Même si ces quantités, qui semblent très élevées, devaient être diminuées ne serait-ce que de moitié, on prend la mesure de l'activité liée à ce

37 Stöllner 2002, p. 47. Voir également Kull 2003 ; Daire 2003 ; autres références dans Salač 2006a, p. 40-44.

commerce, et en même temps, de la fugacité des traces archéologiques.

Ces résultats montrent qu'il est tout de même possible d'étudier ce type de denrées, même si les données archéologiques semblent *a priori* en elles-mêmes insuffisantes pour des analyses quantitatives ou des réflexions quant aux réseaux commerciaux (*Daire 2003*, p. 136).

Ensuite, et bien qu'ils ne soient pas totalement « invisibles », les objets faits en **matériau périssable** (bois, cuir, tissus...) sont également à ranger parmi les produits invisibles. En effet, ces objets ne sont qu'exceptionnellement conservés. La rareté des trouvailles nous empêche d'avoir une vision d'ensemble de leur valeur quantitative et qualitative dans les contacts à longue distance. Il est également très difficile de déterminer des zones de production, puis de diffusion, de ces artefacts.

L'exemple des tissus est à cet égard révélateur. On sait par les textes l'importance des couleurs dans les vêtements gaulois, et on peut donc se demander si celles-ci, couplées à l'agencement des motifs, n'avait pas une quelconque valeur dans la détermination de groupes de population, que ce soit socialement ou régionalement. À l'instar de la parure ou d'autres types de mobilier (voir *chap. II*), les tissus pourraient être un autre marqueur régional, mais qui nous échappe aujourd'hui totalement.

Dans un tout autre domaine enfin, il faut également mentionner le **commerce des esclaves**, puisque dans ce cas-là l'être humain est assimilé à une marchandise. L'esclavage n'est connu archéologiquement que par un nombre restreint de découvertes d'entraves, qui ne sont d'ailleurs pas une preuve en soi de ce commerce. Pourtant, on sait qu'il a dû jouer un rôle important dans le système économique du dernier siècle avant notre ère en Gaule, grâce au témoignage de Diodore de Sicile, qui nous apprend qu'une amphore de vin pouvait être échangée contre un esclave (*Bibl. hist.* 5, 26, 3). Comme pour le vin ou les salaisons, ce commerce concerne le monde romain, mais on est en droit de se demander s'il pouvait être pratiqué entre groupes celtiques.

Ainsi, certains de ces produits restent perceptibles dans l'étude des contacts à longue distance. Une partie le sont grâce au déplacement de leur contenant, ou parce qu'ils ont touché le monde romain (les salaisons, le vin, les esclaves).

### 2.3. Uniformité de la culture matérielle

Le troisième et dernier aspect que nous avons inclus dans les produits invisibles est propre à l'étude des contacts à l'intérieur d'une culture donnée, dans notre cas celle de La Tène.

Le problème est le suivant : une culture donnée est, par définition, un assemblage récurrent de types, si l'on suit la définition de *G. Childe (1929)*. Elle est en tout cas une zone où l'on constate une relative homogénéité de la culture matérielle.

L'étude des contacts à longue distance à l'intérieur de cette culture, telle que nous l'avons entreprise dans ce travail, consiste donc à pouvoir identifier, parmi des quantités de mobiliers communs à toute la culture, ceux qui pourraient être des variantes régionales, éventuellement soumis à des déplacements. Ceux-ci représentent, dirons-nous, la partie visible de ces contacts.

On peut résumer ces faits en citant J. Déchelette : « une des plus intéressantes constatations de l'archéologie comparée pour le second âge du fer est la mise en lumière de l'unité de la culture celtique sur toute l'étendue de son vaste domaine » (*Déchelette 1927*, p. 424). J. Déchelette renvoie à des figures comparatives (reproduites ici, *fig. 15 et 16*) pour illustrer ce qu'il nomme des « affinités culturelles [...] unissaient les Celtes de la Marne aux Celtes de la Bohême » (*Déchelette 1927*, p. 426). Et plus loin : « cette remarquable unité de la culture du second âge du fer n'exclut nullement, on le conçoit, une certaine diversité dans ses faciès régionaux. Ceux-ci constituent comme les différents dialectes d'un même idiome » (*Déchelette 1927*, p. 427). L'auteur précise néanmoins que ces variations peuvent se dérouler à différents niveaux : si la céramique permet de mettre en évidence de nombreux groupes (entendre : peu étendus), l'armement par exemple ne permettra de distinguer « que des subdivisions territoriales beaucoup plus étendues » (*ibid.*).

Plus récemment, on retrouve dans les travaux de G. Kaenel les mêmes constatations, lorsque l'auteur explique qu'il est plus aisé d'identifier les importations italiennes, au contraire de celles résultant d'échanges « entre voisins, compte tenu de l'uniformité apparente de la culture matérielle au cours de La Tène » (*Kaenel 1990*, p. 287).

Mais l'existence même de cette culture, et son étendue, est bien la résultante de contacts initiaux entre certaines régions. Ces contacts recouvrent alors différents aspects : déplacements de population, commerce, ainsi que toutes leurs variantes (exogamie, migrations, échanges, pillages, etc. Voir *chap. I.B.1*). Ainsi, la première étape de l'expansion d'une culture a pu se faire par expansion démographique, commerce, acculturations, etc.

Dans un second temps, une fois cette culture « installée », on pourrait penser que l'éloignement entre des régions extrêmes provoque de fortes différenciations régionales. Or, c'est presque l'effet inverse qui se produit, puisqu'une culture comme celle de La Tène a pu, pendant près de cinq siècles, se propager et maintenir cette relative homogénéité sur des centaines puis des milliers de kilomètres de distance, tout en développant et en incorporant au fil du temps des types nouveaux. C'est donc bien par les différents types de contacts que l'on est parvenu à cette situation.

Ces contacts se noient néanmoins dans la masse, c'est-à-dire qu'ils ne sont plus visibles, car

on trouve ces objets communs sur une aire trop grande pour pouvoir identifier la zone de production primaire, celle où a été créé pour la première fois le type en question. La première vague de diffusion, et donc de contacts, entre régions précises, n'est plus identifiable dans l'image que nous avons de l'extension maximale du type.

Mais l'espoir n'est pas vain grâce à des études comme celle de K. Striwe pour la fibule de Nauheim (*Striwe 1996*). Seul ce type d'étude monographique et la plus exhaustive possible d'un type d'objet, en examinant à la loupe les contextes, et donc la chronologie, ainsi que l'analyse stylistique, permettent alors de restituer ou proposer une hypothèse quant à la zone d'origine, et par là, les zones de diffusion et donc les régions privilégiées.

Pourtant, on est incapable de définir dans ce cas les modalités précises des contacts qui ont permis cette diffusion. On peut en effet supposer un commerce organisé à grande échelle, tout comme une succession de contacts de proximité, ou éventuellement des déplacements d'individus, même si cela paraît moins probable. De plus, dans de nombreux cas, cette phase initiale des contacts, celle qui a permis la propagation de la culture matérielle, est totalement invisible.

Les différents exemples de produits invisibles que nous venons d'énumérer correspondent en fait à un résultat « négatif » de l'étude des contacts à longue distance, constituant en cela une des limites de l'étude. Ces constatations sont toutefois intéressantes, car elles permettent de se représenter la quantité d'informations qui ne nous sont plus disponibles, et en l'absence desquelles nous devons néanmoins nous efforcer de réfléchir.

## C. HISTOIRE DE LA RECHERCHE : LA BOHÊME ET LA GAULE DANS LE CONTEXTE DES CONTACTS À LONGUE DISTANCE

La thématique des contacts entre la Bohême et la Gaule a été peu étudiée en tant que sujet monographique, et n'a jamais fait l'objet d'une synthèse spécifique. À vrai dire, on ne peut citer que trois publications ayant abordé frontalement cette problématique, et l'ayant reprise dans leurs titres.

La première est l'ouvrage de J. Déchelette en 1901, qui se concentre presque uniquement sur le dernier siècle avant notre ère, et plus particulièrement sur les liens entre les oppida de Bibracte, en Bourgogne, et Stradonice, en Bohême. Cette littérature est aujourd'hui dépassée en ce qui concerne les connaissances sur le mobilier archéologique - datations et répartitions -, mais elle participe à la mise en place de la pensée de J. Déchelette.

La seconde correspond aux actes d'un colloque organisé à Prague en 1999 par J. Bouzek et V. Kruta, sur le thème « Numismatique et archéologie, les Celtes de Bohême et la Gaule ». Malgré un titre alléchant pour notre sujet, les actes de ce qui fut en fait une unique journée d'étude n'ont été publiés qu'en partie, beaucoup de communications manquant à l'appel<sup>38</sup>. De plus, par la forme de cette rencontre, celle d'une journée d'étude, on comprendra que le but n'était pas de fournir une vision synthétique du sujet, mais plutôt divers exemples, basés sur la numismatique essentiellement.

Le troisième ouvrage est le catalogue de l'exposition *Celtes. Belges, Boïens, Rèmes, Volques...*, tenue au musée de Mariemont (B) en 2006 (*Celtes Mariemont 2006*). Comme le titre l'indique, l'accent est mis sur les qualificatifs ethniques, qui sont employés en relation avec des régions précises de la Celtique, en l'occurrence le nord de la Gaule, la Bohême et la Moravie<sup>39</sup>. Des contacts entre ces régions sont envisagés, et s'inscrivent dans une recherche déjà bien rodée (*cf. infra*).

En dehors de ces quelques références que l'on peut presque qualifier d'anecdotiques en raison de leur nombre restreint, les informations nous intéressant sont à rechercher dans différents ouvrages traitant de problématiques transversales, de régions ou des sites spécifiques, ou encore de synthèses plus générales.

En effet, depuis que les recherches sur la période de La Tène ont vu le jour, des contacts entre ces deux zones ont été maintes fois proposés – sur la base des textes antiques et/ou du mobilier archéologique –, parfois âprement débattus, et en tout cas souvent utilisés pour justifier l'apparition de phénomènes ou d'artefacts nouveaux, que ce soit en Bohême

38 Publiés en 2001 dans la revue *Studia Hercynia*, vol. V (Institut d'archéologie classique, Université Charles, Prague). Voir notamment *Bouzek, Kruta 2001* et *Fischer 2001*.

39 Les relations avec l'Italie sont abordées dans le catalogue *Celti di Boemia e di Moravia* (*Kruta, Lička 2004*).



ou en Gaule. Une des questions alors fréquemment discutée est de savoir comment ces nouveautés ont pu se diffuser, et quels types de contacts ont pu permettre cet état de fait. En ce sens, l'histoire de la recherche sur les contacts entre la Bohême et la Gaule s'insère parfaitement dans celle de notre discipline dans son ensemble.

Nous allons dans un premier temps examiner les principaux travaux que nous avons utilisés pour appréhender la problématique des contacts Bohême-Gaule, puis présenter dans un second temps une synthèse de ces informations, en dégagant les points principaux de cette histoire de la recherche, au travers des périodes, des régions, mais aussi des archéologues les plus importants dans le cadre de notre problématique.

### *1. LES PRINCIPAUX TRAVAUX*

Nous présentons ici tous les ouvrages qui peuvent nous renseigner sur les contacts à longue distance entre la Bohême et la Gaule, sous l'une ou plusieurs de ses différentes formes (échanges, migrations, etc.), pour la période LT B-D, ainsi que ceux qui ont un fort « impact » bibliographique, notamment les études régionales qui se sont intéressées aux objets exogènes et qui ont permis d'identifier plusieurs des marqueurs que nous étudierons dans le chapitre II.

Les références sont principalement axées sur la Bohême et la Gaule, mais nous mentionnerons également des travaux concernant d'autres régions, telles l'Italie ou le bassin des Carpathes, dans la mesure où ceux-ci permettent la compréhension de l'évolution du cadre historique des zones concernées, ou de l'évolution de l'histoire de la recherche.

Par contre, même si elles sont mentionnées ponctuellement, les questions relatives aux Boïens et aux Volques Tectosages seront développées dans le chapitre III. En effet, ces deux peuples nommés par les auteurs antiques passent pour avoir été les occupants de la Bohême à l'âge du Fer, mais ils sont également connus en Gaule. Cette problématique particulière, ayant à la base pour source principale les textes antiques, sera donc traitée séparément.

#### **1.1. Au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s. : J. L. Píř et J. Déchelette**

Nous ne nous attarderons pas sur les premières synthèses historiques concernant les Celtes, puisque celles-ci utilisent largement les données issues des textes antiques pour restituer précisément l'« expansion des Celtes », sous la forme de migrations de population<sup>40</sup>.

---

40 A. Bertrand et S. Reinach, H. d'Arbois de Jubainville ou encore C. Jullian décrivent les mouvements des Celtes principalement à partir des textes (voir *Kaenel 2007*, p. 387 pour les références).

Les premiers travaux ayant réellement recours à l'archéologie, c'est-à-dire utilisant le mobilier comme source primaire, ont abordé ou au moins mentionné la question des contacts à longue distance. La question, nous l'avons dit, était de savoir comment des artefacts identiques avaient pu être mis au jour dans des régions très éloignées de l'Europe tempérée.

Ainsi, lors de la construction de la chronologie de La Tène, S. Reinach, suivi par O. Tischler, précise que les fibules « présentent assez de constance pour devenir un principe de classification chronologique, comme pour jeter quelque lumière sur les mouvements ethnographiques, sur les relations commerciales entre les peuples » (voir *Kaenel 2008* pour les références). On voit que chronologie et étude des migrations et échanges sont donc dès le début de l'étude de notre discipline fortement liées.

Néanmoins, ces mouvements, de personnes ou d'objets, ne sont pas encore bien caractérisés par l'archéologie. Ainsi, lorsque Robert von Weinzierl publie, avec une documentation exceptionnelle pour l'époque, l'ensemble de tombes de la nécropole de Jenišův Újezd<sup>41</sup>, il ne mentionne pas spécifiquement de contacts avec la Gaule, mais la culture de La Tène s'est répandue selon lui de l'Ouest, vers la Bohême (centrale), et particulièrement Stradonice, avant de rayonner dans le reste du pays (*von Weinzierl 1899*, p. 23-24). L'auteur reconnaît que les découvertes de La Tène en Bohême ne sont pas encore suffisamment étudiées (*von Weinzierl 1899*, p. 71).

Etroitement liés à la question de la diffusion de la culture de La Tène, les premiers travaux archéologiques concernant cette période se sont donc naturellement intéressés aux contacts (nécessaires) entre la Bohême et la Gaule, pour justifier la similitude du mobilier archéologique ou la présence d'objets qualifiés d'exogènes dans chacune de ces régions.

Dans ce débat, et dans le cadre géographique qui est le nôtre, la recherche de l'époque est fortement liée à deux personnes en particulier : Joseph Déchelette en France, et Josef Ladislav Pič en Bohême.

Ces deux archéologues vont s'affronter sur au moins deux théories, l'une concernant l'horizon des nécropoles à tombes plates, et l'autre celui des oppida. Les travaux de ces chercheurs constituent la première phase importante dans l'histoire de la recherche sur les contacts entre la Bohême et la Gaule.

Voyons tout d'abord les théories de **J. L. Pič**. L'auteur a publié en plusieurs volumes ses « Antiquités des pays de Bohême » (*Starožitnosti země České*), couvrant la période du Paléolithique jusqu'à l'arrivée des Slaves. Dans le volume II-1, consacré aux « tombes à

---

41 L'auteur emploie le nom allemand de cette ville : Languest.

inhumation de la culture laténienne ou marnienne », l'un des principaux résultats est que ce type de sépulture peut être assigné aux Boïens, qui n'auraient donc occupé que le nord et le centre du pays, zones où sont localisées ces nécropoles (*Piř 1902*, p. 158-159)<sup>42</sup>. Selon lui, on doit rejeter l'hypothèse de Tite-Live selon laquelle ils seraient venus depuis le territoire des Bituriges<sup>43</sup> ; au contraire, J. L. Piř estime qu'ils sont originaires de la Marne, comme les Boïens qui s'installent en Italie, et participent au même mouvement. Une fois installés, ils gardent des « relations commerciales » avec leur région d'origine (car c'est la même « culture marnienne »), ou au moins avec le pays des Helvètes, avec lesquels la similitude dans le mobilier est la plus proche. Concernant les Tectosages, l'auteur précise qu'il n'est pas possible de les localiser d'après le matériel en Bohême, ni même en Moravie ou en Silésie<sup>44</sup> (*Piř 1902*, p. 135-137).

Concernant la période des oppida, la théorie de J. L. Piř a été exposée pour la première fois en 1897 dans la revue « Památky Archeologické » (*Piř 1897*, p. 531-533), et sera pleinement développée lors de la publication de la monographie de Stradonice, correspondant au volume II-2 des *Starožitnosti* (*Piř 1903*). L'ouvrage sera traduit en français par J. Déchelette, qui a en quelques mois appris à cet effet la langue tchèque, et publié trois ans plus tard à Leipzig (*Piř 1906*).

Selon J. L. Piř, Stradonice serait l'antique *Marobudum*, capitale du roi marcoman Marbod – un Germain donc –, mais une partie des habitants de l'oppidum serait venue de Gaule centrale (Bibracte et Alésia) pour s'installer à Stradonice, fabriquant alors sur place des produits « gaulois », en l'occurrence de la céramique peinte, des fibules en fer de schéma LT moyenne, et édifiant un rempart. Son argument principal est, avec les connaissances que l'on avait alors de la culture matérielle, l'absence de ces mêmes artefacts dans le reste de la Bohême et en partie dans le sud de l'Allemagne. La culture matérielle présente à Stradonice constituait alors selon lui un *unicum* en Bohême, un « îlot isolé » pour reprendre ses mots. En ce sens, Stradonice apparaît alors comme une enclave en Bohême, qui n'a eu aucune influence sur la culture matérielle locale, et qui n'a reçu aucune influence de cette même culture (*Piř 1903*, p. 108 ; *Piř 1906*, p. 116-117).

A la suite de ce raisonnement, J. L. Piř en arrive à la conclusion que Stradonice était « une ville essentiellement militaire, où des artisans et des marchands originaires de la Gaule de l'est, ou des Alpes orientales<sup>45</sup> travaillaient pour l'élément guerrier » (*Piř 1903*, p. 112 ; *Piř 1906*, p. 119). Pour la question de la « nationalité », l'auteur exclut que les occupants de

42 Déjà dans *Piř 1890-1892*, les Boïens et les Volques Tectosages sont présents en Bohême.

43 On fait référence ici à l'épisode légendaire du roi biturige Ambigat, qui avait envoyé ses deux fils Bellovèse et Segovèse, l'un en Italie et l'autre vers l'Europe centrale. Voir *chap. III.A*.

44 Dans ces deux régions, les nécropoles à inhumation appartiennent selon lui aux *Cotini* historiques mentionnés par Tacite.

45 La présence d'objets gaulois à Gurina, en Carinthie, explique cette hypothèse (*Piř 1903*, p. 99).

Stradonice aient été des Boïens.

La théorie de J. L. Píř a été grossièrement résumée par J. Déchelette, qui précise que le savant tchèque attribue « Stradonic aux Marcomans, associés à une colonie éduo-séquane » (*Déchelette 1901*, p. 60).

Pour cette question des contacts entre les oppida de Stradonice et Bibracte, les travaux de **J. Déchelette** nous offrent un autre point de vue. Dans l'ouvrage que nous avons mentionné en introduction, l'auteur réfute l'identification de Stradonice à *Marobudum* et s'exprime ainsi : « la présence à Stradonic d'un groupe éduo-boïen est une hypothèse *possible*, mais elle ne me paraît plus *nécessaire* pour expliquer les faits observés » (*Déchelette 1901*, p. 60).

J. Déchelette utilise l'argument de la « voie commerciale » pour expliquer la présence de céramique peinte gauloise à Stradonice, « sans qu'il paraisse nécessaire de recourir à une migration pour expliquer un fait dû à l'expansion naturelle d'une civilisation prospère » (*Déchelette 1901*, p. 61).

Mais la contribution majeure de J. Déchelette est constituée par son « Manuel d'archéologie préhistorique et celtique », dont le tome IV paraît en 1914, et est réédité quelques années plus tard (*Déchelette 1927*).

On retrouve dans cet ouvrage le point de vue de J. Déchelette pour une période plus large, et qui nous offre ainsi une meilleure comparaison avec l'œuvre de J. L. Píř.

Pour J. Déchelette, le cœur du territoire celtique se situe entre la Gaule du Nord-Est et la Bohême, et plus vraisemblablement dans le bassin du Rhin moyen (*Déchelette 1927*, p. 420). Ce sont ensuite les conquêtes territoriales qui ont permis la diffusion de cette culture sur une zone plus étendue (*Déchelette 1927*, p. 418).

J. Déchelette pense que l'existence et le passage de l'un à l'autre des deux grands types de rites funéraires, hallstattien à tumulus, et laténien à tombe plate, ne peuvent être mieux expliqués que par les migrations celtiques. Ainsi, il faut se représenter la théorie de J. Déchelette comme une migration rayonnante à partir de ce foyer, qui se serait étendu, à ses deux extrémités, vers la Champagne à partir de la Bourgogne et de la Lorraine d'une part, et vers la Bohême du nord et du centre à partir de la Bohême du sud-ouest d'autre part. Une troisième voie serait constituée par les migrations vers la Suisse. Tous ces mouvements sont selon lui contemporains de ceux vers l'Italie, et donc à placer autour de 400 av. J.-C. (*Déchelette 1927*, p. 520-522). C'est donc une théorie opposée à celle de J. L. Píř, qui voyait lui un mouvement d'ouest en est, de la Marne ou de la Suisse vers la Bohême.

En ce qui concerne les liens de Stradonice avec la « Gaule orientale », on peut citer ce passage quelque peu imagé : « il est clair, d'après la composition de ces monnaies, que des relations commerciales régulières reliaient Stradonitz avec la Gaule orientale, à travers

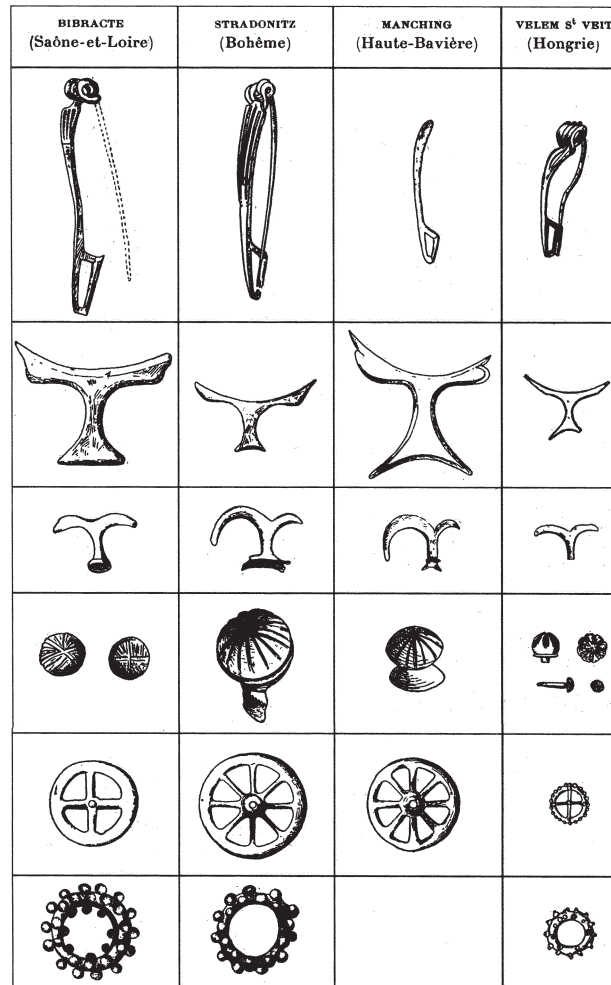


Fig. 15. « Menus objets semblables trouvés dans quatre stations de La Tène III », utilisés par J. Déchelette pour illustrer les similitudes de la culture matérielle entre les oppida (Déchelette 1927, fig. 404).

l'Helvétie et la Vindélicie. Entre Bibracte et l'oppidum boïen une route de caravanes, jalonnée de comptoirs et de marchés, permettait aux industriels établis au cœur du territoire celtique d'échanger au loin leurs produits » (Déchelette 1927, p. 489). Cette « grande voie commerciale » suivait le Doubs, le haut Rhin et le haut Danube (Déchelette 1927, p. 491). Dans la partie consacrée au commerce du second âge du Fer, il est presque exclusivement question de contacts avec le monde méditerranéen (Déchelette 1927, p. 1079-1085). Néanmoins, J. Déchelette admet que c'est grâce à ce « négoce extérieur et intérieur » que la civilisation de La Tène a pu se propager. La seule autre mention d'un commerce interne au monde celtique concerne à nouveau Bibracte et Stradonice, dont les objets identiques ont été « rapidement colportés par le commerce international » (Déchelette 1927, p. 1085).

On retiendra aussi dans le manuel de J. Déchelette son célèbre tableau comparatif des oppida, rendu possible grâce à l'avancée de la recherche, et qu'il utilise pour illustrer la similitude dans le mobilier de cette culture de LT III (fig. 15). J. Déchelette corrige à cette occasion les propos de J. L. Pič (cf. supra) et précise que Stradonice ne forme plus un « îlot détaché du continent de LT III » (Déchelette 1927, p. 491).

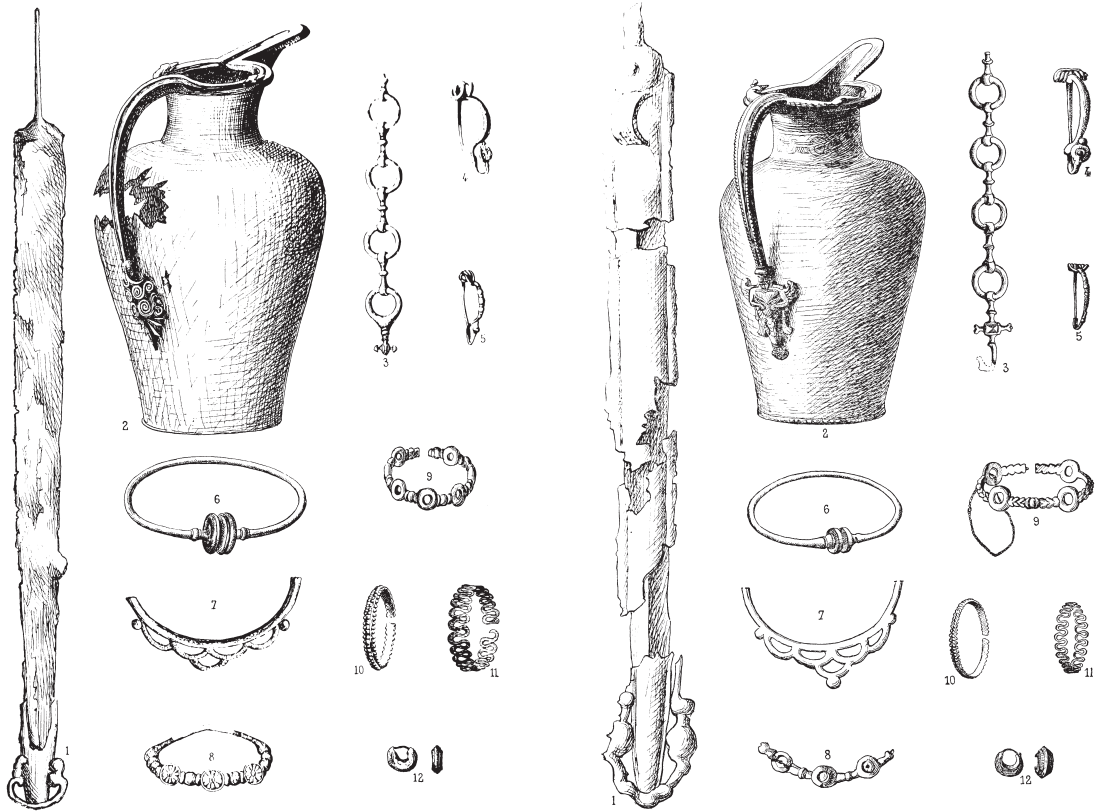


Fig. 385. — Objets divers provenant des sépultures gauloises de la Marne. Périodes de La Tène I et II<sup>1</sup>.

Fig. 386. — Objets divers provenant des sépultures gauloises de la Bohême. Périodes de La Tène I et II<sup>1</sup>.

**Fig. 16.** Exemples de mobilier funéraire de la Marne et de la Bohême, réunis par J. Déchelette pour illustrer les similitudes de la culture matérielle de LT I et II (Déchelette 1927, fig. 385-386).

Moins connues, mais tout aussi visionnaires, les figures publiées pour le matériel antérieur (fig. 16) illustrent la similitude des faciès de LT I et II entre la Marne et la Bohême.

Si l'on tente de synthétiser les points de vue des auteurs, on retiendra surtout les faits suivants :

- pour l'horizon des nécropoles à tombes plates, J. L. Píč et J. Déchelette s'accordent pour donner aux migrations un rôle important dans la diffusion de cette nouvelle pratique funéraire, et de la culture matérielle qui lui est associée (soit LT B-C1). Par contre, alors que le premier envisage l'arrivée de populations depuis la Marne ou l'Helvétie, le second penche pour une diffusion rayonnante à partir des zones caractérisées par les tumuli du Ha final et de LT ancienne.

- pour l'horizon des oppida (soit LT C2-D), J. Déchelette privilégie les relations commerciales et se place donc dans un point de vue diffusionniste, en termes d'échanges, alors que J. L. Píč met en avant le déplacement d'artisans gaulois venus s'installer en Bohême et se place ainsi dans une perspective migrationniste. L'interprétation différente de la « nationalité » des occupants de Stradonice par les deux savants en découle : J. L. Píč plaide pour une ville marcomanne (donc germanique) avec une colonie « éduo-séquanne », alors que J. Déchelette pense que Stradonice est un oppidum boïen (Déchelette 1901, p. 64).

## 1.2. La première moitié du XX<sup>e</sup> s. : quelques synthèses

Suite aux décès précoces des deux savants<sup>46</sup>, cette joute scientifique prendra fin. En Bohême, les opposants aux théories de J. L. Píč, pour toutes les périodes concernées par les *Starožitnosti*, l'école dite « universitaire », s'installent au Musée national (*Sklenář 2005*, p. 22-23, 439).

La république tchécoslovaque nouvellement créée voit dans la première moitié du XX<sup>e</sup> s. la publication de plusieurs ouvrages synthétiques.

Le premier exemple est l'ouvrage de **Josef Schráníl** sur la préhistoire de la Bohême et de la Moravie (*Schráníl 1928*). J. Schráníl voit à LT moyenne<sup>47</sup> en Bohême et en Moravie une forte colonisation qui serait l'œuvre de peuples gaulois guerriers venus de l'Ouest<sup>48</sup> (*Schráníl 1928*, p. 226). Il assimile cette colonisation aux Boïens, dont les descendants auraient ensuite fondé les oppida du pays, qui seraient ensuite passés aux mains des envahisseurs germaniques (*Schráníl 1928*, p. 238). On continue donc à parler d'invasion, mais J. Schráníl ne mentionne plus la Marne, comme l'avait fait J. L. Píč, et reste assez vague en parlant de l'« Ouest »<sup>49</sup>.

Dans le petit fascicule d'**Albín Stocký** consacré à la Bohême à l'âge du Fer, on voit que les tombes plates sont clairement désignées comme étant celles des Boïens, arrivés de l'Ouest durant le IV<sup>e</sup> s., ce qui reprend encore l'idée de l'origine occidentale de ce nouveau peuplement (*Stocký 1933*, p. 14-15). Par contre, dans le passage consacré à Stradonice (*Stocký 1933*, p. 19-21), l'auteur estime que l'oppidum n'est pas l'antique *Marobudum* chère à J. L. Píč, et on ne trouve donc plus de mention de l'origine « éduo-séquane » de la population. A l'inverse, A. Stocký considère Stradonice comme une « ville celte de production et de négoce », ceci étant illustré selon lui par les nombreuses balances et pièces en or ainsi que par les importations italiques. On retrouve ainsi une identification qui se rapproche de celle émise par J. Déchelette<sup>50</sup>.

Enfin, **Emanuel Šimek** débat essentiellement des questions ethniques (*Šimek 1934* : voir

46 J. L. Píč, suite à des querelles internes à la recherche tchèque, se suicide en 1911, et J. Déchelette meurt au front en 1914 (*Sklenář 2005*, p. 22-23, 439 ; *Binétruy 1994*, p. 197).

47 Qui correspond selon lui à l'horizon des nécropoles à tombes plates, (*Schráníl 1928*, p. 227).

48 « eine starke Kolonisation durch kriegerische gallische Stämme, die von Westen hierhergekommen sind ».

49 On revient ainsi à ce que R. von Wienzierl avait avancé dans son étude de la nécropole de Jenišův Újezd. Voir *von Wienzierl 1899*, p. 23-24.

50 A. Stocký a mené des fouilles sur l'oppidum en 1929, financées par le Président T. G. Masaryk, mais dont la documentation a été en grande partie détruite (*Stocký 1933*, p.19-20 ; *Rybová, Drda 1994*, p. 9). Il est donc un personnage clé dans l'histoire récente du site.

la table des matières de l'ouvrage), en rappelant que J. L. Pič, et L. Niederle avant lui, avaient assigné les nécropoles à tombes plates aux Boïens, qui seraient venus de Gaule, argument tiré des informations de Tite-Live (*Šimek 1934*, p. 18 ; *cf. supra*). E. Šimek est opposé à cette théorie, à laquelle il n'offre que des contre-arguments tirés d'une lecture différente des textes, et donc sans arguments archéologiques. Son raisonnement lui permet de proposer la présence des Volques Tectosages dans le nord de la Bohême, en lieu et place des Boïens (*Šimek 1934*, fig. 1 p. 49). Concernant la période des oppida, il mentionne les similitudes culturelles entre Bibracte et les oppida de Bohême-Moravie, et met en avant (comme tout le monde avant lui) le rôle des relations commerciales. Mais la nouveauté est qu'E. Šimek précise également pourquoi cette hypothèse commerciale doit être privilégiée, et pourquoi l'idée d'un apport de population n'est pas tenable. Selon lui, c'est que « d'une part l'uniformité culturelle de la période laténienne tardive touche également d'autres régions [d'Europe], d'autre part que le système de fortification de nos sites de hauteur de LT finale n'est pas le même que dans la Bibracte gauloise<sup>51</sup> » (*Šimek 1934*, p. 38). En bref, s'il y avait eu migration, la culture laténienne n'aurait touché que la Bohême, et le type de rempart aurait été le même.

Ces quelques exemples mettent en avant deux points principaux :

- la théorie développée dès la fin du XIX<sup>e</sup> s. d'un apport de population venant de l'Ouest pour expliquer l'apparition des nécropoles à tombes plates continue à être employée. Seul E. Šimek se distingue, avec l'hypothèse des Volques-Tectosages.
- par contre, la théorie de J. L. Pič assignant Stradonice aux Marcomans et à une immigration gauloise a été vite abandonnée. L'hypothèse des relations commerciales se généralise, rejoignant celle de J. Déchelette. Les recherches tchécoslovaque et française sont donc à partir de maintenant en accord sur ce point.

En France, à cette époque, on retiendra surtout les ouvrages d'Albert Grenier et de Henri Hubert. Comme l'a souligné G. Kaenel (*Kaenel 2007*, p. 388), s'agissant des migrations, les auteurs restent dans une démarche plus historique que réellement archéologique, et lorsque c'est le cas, la référence principale reste J. Déchelette.

Ainsi chez **A. Grenier**, où l'accent est mis sur les migrations historiques, notamment autour de l'épisode de Bellovèse et Ségovèse et de l'invasion de l'Italie au IV<sup>e</sup> s., mais qui ne donne aucune indication sur une migration vers la Bohême, comme avait pu le faire J. L. Pič (*Grenier 1923*, p. 64-69). Par contre, on trouve des informations pour la période des oppida dans les quelques pages consacrées au commerce (*Grenier 1923*, p. 100-104). Bien que ce chapitre traite essentiellement des relations avec le monde méditerranéen, l'auteur

51 E. Šimek fait ici référence au *murus gallicus*, qui est décrit dans son texte au paragraphe suivant.



précise que le Rhin et le Danube permettent de relier entre eux « les Celtes de Gaule et ceux de Bohême », et il prend pour exemple l'« étroite similitude » entre « Stradonitz » et Bibracte (*Grenier 1923*, p. 101). On retrouve donc bien ici les termes de J. Déchelette.

Chez **H. Hubert** également, l'accent est mis sur les « mouvements des populations celtiques », titre de la deuxième partie du premier volume de son histoire des Celtes (*Hubert 1950a*), et qui en occupe plus de la moitié du contenu. Mais ces mouvements ne concernent alors que la « préhistoire » des Celtes, le dernier chapitre étant consacré à la période hallstatische. Dans le deuxième volume, consacré à la période de La Tène (*Hubert 1950b*), l'idée est la même : on met l'accent sur les mouvements. C'est ainsi que toute la première partie est consacrée à « l'expansion des Celtes à l'époque de La Tène ». L'auteur discute essentiellement, à partir des données des auteurs antiques, sur les différents mouvements, vers l'Italie, les Balkans, mais aussi ceux des Belges ou des Cimbres et des Teutons. C'est donc ici l'ethnicité qui prime.

L'économie des Celtes est abordée sous l'angle des monnaies, et on trouve en fait très peu d'informations sur le commerce ou les échanges. H. Hubert précise que « le commerce intérieur du monde celtique nous est mal connu avant le Moyen-Âge », faisant ainsi référence aux textes irlandais (*Hubert 1950b*, p. 312).

En bref, les travaux d'A. Grenier et d'H. Hubert font également une large part aux migrations, et éludent presque totalement la question des échanges. Dans ce cadre, les relations entre la Bohême et la Gaule, lorsqu'elles sont mentionnées au détour d'une phrase, ne le sont que par le biais des textes antiques, et donc à partir des attributions ethniques liées à la culture matérielle. L'exception reste à nouveau la période de LT finale, la seule pour laquelle sont envisagées des relations commerciales. Les théories n'ont donc pas évolué depuis J. Déchelette.

On constate donc qu'en cette première moitié de XX<sup>e</sup> s., les théories avancées par les auteurs français et tchèques sont proches : migration au début de LT B, et relations commerciales pour l'horizon des oppida. Seul le détail de ces migrations change ; chez les chercheurs tchèques, on ne parle plus réellement d'influence marnienne, mais on parle de l'« Ouest » d'une manière globale. Quant à la recherche française, elle reste toujours muette sur l'émigration de Gaulois vers la Bohême, qui reste donc une des caractéristiques de la recherche tchèque.

Avant d'entamer l'examen des travaux de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s., il convient de mentionner encore l'œuvre de **Jan Filip**. En effet, dans la recherche tchécoslovaque de l'après-guerre, l'archéologie de la période de La Tène a été fortement influencée par ses

travaux. Concernant les problématiques nous intéressant ici, on trouve néanmoins peu de renseignements directs. Il s'agit plutôt d'un mouvement de pensée, concernant les contacts à l'échelle de la civilisation laténienne dans son ensemble.

Néanmoins, vu l'importance qu'a eue J. Filip sur la recherche tchèque, et européenne<sup>52</sup>, concernant les Celtes, on ne peut omettre de mentionner ses idées principales concernant les contacts à longue distance<sup>53</sup>.

Tout d'abord, comme ces prédécesseurs, J. Filip reconnaît l'existence de mouvements de population en direction de la Bohême, en provenance de l'« Ouest ». Le premier concerne la civilisation des tumuli, pour laquelle, comme l'avait fait J. Déchelette, une diffusion rayonnante est envisagée, depuis le centre Haut-Danube–France orientale vers le Rhin moyen puis la Champagne et d'autres régions françaises d'une part, et vers le Nord-Est, par la Bavière, pour s'établir en Bohême du sud et du centre d'autre part (*Filip 1956*, p. 277 ; *Filip 1963*, p. 52). Le second mouvement, qui nous concerne plus particulièrement, correspond à l'arrivée des « nouveaux Celtes » dans le courant du IV<sup>e</sup> s. Occupant la partie nord du pays, ces nouveaux venus se caractérisent par l'inhumation en tombes plates. Ce mouvement coïncide selon J. Filip à l'expansion historique mentionnée par les auteurs antiques (*Filip 1963*, p. 60-62). Il n'est néanmoins pas fait clairement mention de l'origine supposée de ces nouveaux arrivants, ni des sources antiques employées. On pense néanmoins au récit légendaire de Bellovèse et Ségovèse, qui a été utilisé jusque-là dans la recherche tchèque pour parler de l'origine gauloise des envahisseurs ; le texte de Tite-Live est par ailleurs mentionné dans un autre contexte, celui de l'invasion de l'Italie (*Filip 1963*, p. 55)

La deuxième idée principale concerne la période des oppida. Comme l'avait fait J. Déchelette en son temps, il attribue à ces sites une fonction commerciale incontestable, en citant les exemples de Bibracte, Stradonice, Manching (*Filip 1963*, p. 114). S'il précise que le commerce à longue distance était bien organisé, surtout dans la seconde moitié de la période de La Tène, il reste néanmoins très vague en parlant de son organisation ou des directions de ce commerce, mentionnant seulement l'existence de stations-relais installées sur d'anciens carrefours commerciaux.

En définitive, on voit que l'œuvre de J. Filip se situe dans la droite lignée de celle de ces prédécesseurs. Elle nous permet néanmoins de conclure par un état de la recherche en ce début de seconde moitié du XX<sup>e</sup> s., qui a été caractérisée par de nombreuses synthèses

52 La monographie de 1956 reste un des rares ouvrages de l'archéologie tchèque que l'on trouve régulièrement utilisé dans la recherche occidentale, lorsqu'il s'agit de trouver des comparaisons avec l'Europe centrale. On le surnomme parfois *Velcí Keltové* (« les grands Celtes ») en langage « courant ».

53 L'ouvrage de 1963 (*Mali Keltové* = « les petits Celtes »), publié la première fois en 1960, a été traduit en différentes langues (allemand, hongrois, russe...). La cinquième édition, en 1996, comprend un dixième chapitre, écrit par J. Filip en 1980, peu avant sa mort, et qui est consacré à l'état de la recherche sur les Celtes à cette date. L'ouvrage est complété par une post-face de J. Břeň datée de 1995 (*Břeň 1996*, p. 185). Voir aussi *Filip 1980*.

historiques sur les Celtes, toujours fortement influencées par les textes.

### 1.3. Années 1970-2000 : les études de mobilier

À partir des années 1970 apparaissent (à nouveau) des publications faisant une large part à l'étude du mobilier archéologique. Pour le sujet qui nous intéresse, on dispose alors de nombreuses références qui sont moins générales que celles que nous avons pu suivre jusqu'à présent, mais qui s'intéressent plus particulièrement à tel ou tel type de mobilier, ou à une région donnée.

Dans le cadre géographique et chronologique qui est le nôtre, un des chercheurs les plus importants est sans conteste **Venceslas Kruta**. Son parcours est particulièrement intéressant : archéologue franco-tchèque, il a débuté sa carrière en Tchécoslovaquie, avant de s'installer en France (*Sklenář 2005*, p. 324). On comprendra que ses travaux montrent donc un intérêt particulier pour ces deux pays, et il a notamment publié des ensembles de mobilier issus de ces deux zones.

Si on examine tout d'abord son étude de la parure métallique de Bohême du V<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*Kruta 1975b*), on constate que l'auteur parle, pour le second tiers du IV<sup>e</sup> s., d'un « changement radical [...] à la suite d'une pénétration, ethnique ou seulement culturelle, dans le Nord-Ouest du pays » (*Kruta 1975b*, p. 98). Par cette phrase, on voit que l'auteur n'explique pas encore l'origine de ces changements d'une manière précise, si ce n'est en mentionnant l'influence de la Cisalpine dans l'apparition du nouveau style dit de la « période de transition ». Il n'est par contre pas fait mention d'une migration en provenance de l'Ouest ou de Gaule, comme la recherche tchèque le proposait jusqu'alors. Au contraire, lorsqu'il parle de l'apparition du nouveau rite funéraire, l'inhumation en tombe plate, il rappelle que certains auteurs avancent l'hypothèse de l'arrivée de nouveaux groupes celtiques. Et il précise dans la phrase suivante : « sans être improbable, cette hypothèse reste néanmoins sujette à caution et déborde largement le cadre de notre étude » (*Kruta 1975b*, p. 29).

Un autre point intéressant pour notre sujet est la comparaison entre la Bohême et la Suisse. Il qualifie ces deux régions de « plaques tournantes », situées aux deux extrémités de la « ligne de démarcation » entre les Celtiques occidentale et orientale (*Kruta 1975b*, p. 97). Ces deux pôles sont définis comme des régions de production majeures, à partir desquelles de nombreuses influences auraient essaimé dans d'autres parties du monde laténien, dont le bassin des Carpathes.

Une autre contribution majeure de V. Kruta est un article de 1985, où il pose la question d'une « immigration danubienne » au III<sup>e</sup> s., à partir, entre autres, du port d'anneaux de cheville dans une dizaine de tombes champenoises (*Kruta 1985*). Cet article, citation récurrente

des auteurs traitant des migrations du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., constitue une publication de première importance dans le cadre de notre problématique, et nous aurons l'occasion d'y revenir dans le chapitre III. Nous retiendrons néanmoins que V. Kruta étudie la présence d'anneaux de cheville, en la mettant en parallèle avec les changements perceptibles selon lui dans la parure funéraire féminine de trois générations successives, sur la base des nécropoles de Villeseneux et Pogny (*Kruta 1985*, fig. 10). D'autres éléments comme la taille de la fosse ou la disparition du torque, « insigne traditionnel d'un rang élevé », permettent à V. Kruta de voir dans ces particularités les traces de « l'installation en Champagne de groupes celtiques originaires des régions d'Europe centrale », à savoir « le Moyen-Danube, plus particulièrement la Bohême et les régions limitrophes » (*Kruta 1985*, p. 48). Par la suite, c'est « le caractère composite de la population champenoise », la « fusion de ce mélange d'éléments indigènes et allogènes, d'origine sans doute différente » qui aurait formé les peuples belges connus du temps de César (*Kruta 1985*, p. 50-51). C'est donc avec cet article qu'apparaît pour la première fois la mention d'un probable mouvement de population de l'Est vers l'Ouest.

Dans une mouvance proche de celle de V. Kruta, on voit dans les années 1990 la publication des travaux de **Jean-Jacques Charpy** concernant certains « objets relevant d'une tradition ethnographique étrangère à la Champagne aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. av. J.-C. », titre d'un chapitre du catalogue *Les Celtes en Champagne* en 1991. Différentes origines sont proposées, avec des objets mis en relation aussi bien avec des régions éloignées (Hongrie, Bohême, Slovaque...) qu'avec des régions proches (Sénonais-Nogentais pour les torques à festons, etc. ; *Charpy 1991*).

Cette terminologie est également utilisée dans une intervention la même année lors d'un colloque sur les Celtes au III<sup>e</sup> s. (*Charpy 1993*), qui présente à quelques nuances près les mêmes objets, mais où le texte est plus étoffé. Si ces objets sont présentés en titre de partie comme « preuves d'un négoce ou d'une immigration » (*Charpy 1993*, p. 85), dans la conclusion, c'est bien l'hypothèse d'une migration qui est privilégiée, sur la base de l'apparition coordonnée de nouveaux types de parures (*Charpy 1993*, p. 87-88).

Dans un autre article, *J.-J. Charpy (1994)* rappelle tout d'abord l'hypothèse de V. Kruta concernant la migration d'origine centre-européenne, sur la base du port des anneaux de chevilles (*cf. supra*). Il précise que le changement de la population champenoise a été rendu possible par la « désertification » des nécropoles (sauf dans le secteur Beine-Suippes) au début du IV<sup>e</sup> s., expliquée par l'émigration des populations vers l'Italie du nord. C'est dans une des parties délaissées (Argonne-Nogentais-confluence Seine-Yonne), que l'on voit apparaître les nouveaux rites, communs avec l'Europe centrale, que nous avons évoqués ci-dessus. Cette hypothèse a toutefois été remise en cause par différents auteurs (voir *chap. III.A*).

Autre contribution d'importance dans notre problématique, la monographie publiée par **Gilbert Kaenel** a permis de présenter les données issues des sépultures de Suisse occidentale (*Kaenel 1990*). Elle nous intéresse donc à plusieurs titres. Tout d'abord, en raison du rôle de « plaque tournante » assigné à la Suisse, et qui a déjà été évoqué, par V. Kruta notamment. Le catalogue de tombes et de mobiliers nous a ainsi fourni matière à alimenter le corpus présenté dans le chapitre II. Enfin, la présence d'un chapitre consacré entièrement aux « relations à longue distance », et incluant les contacts internes au monde laténien, est un fait suffisamment rare, dans une monographie consacrée à la période qui nous intéresse, pour être souligné.

Dans ce chapitre, l'auteur présente par périodes, de LT A à LT D, les régions qui ont pu avoir des contacts privilégiés avec la Suisse occidentale. C'est ainsi que la Bohême est mentionnée à plusieurs reprises. Ainsi pour LT B1, lorsque G. Kaenel reconnaît le rôle qu'a joué le « phénomène historique des migrations » dans la mobilité des artefacts. Néanmoins, il estime aussi qu'une « interprétation en terme de diffusion » est la plus plausible, sans pour autant pouvoir trancher entre une diffusion d'objets par un circuit d'échanges, ou par un déplacement d'artisan. On trouve ainsi plusieurs éléments de parure qui témoignent de contacts entre ces deux régions, dans les deux sens, que ce soit à Saint-Sulpice ou à Jenišův Újezd par exemple (*Kaenel 1990*, p. 294-295). Pour LT B2, ce sont notamment les parures en faux-filigrane et en pastillage qui sont mentionnées. Elles semblent originaires de Slovaquie, Moravie ou Hongrie<sup>54</sup>, et l'auteur les désigne clairement comme de « véritables importations », tout en étant d'accord avec l'hypothèse de V. Kruta d'un déplacement de groupes danubiens vers la Champagne et la Gaule du sud. G. Kaenel n'exclut donc pas la présence de « personnes étrangères » dans sa zone d'étude (*Kaenel 1990*, p. 297), théorie qui sera réaffirmée par ailleurs (*Kaenel 1993*, p. 197). Enfin, pour LT C1, la panoplie du guerrier de Bevaix est qualifiée d'« exceptionnelle », et montre des liens avec la Bohême ou les régions danubiennes, mais sans que l'« origine exogène de ce guerrier » puisse être démontrée (*Kaenel 1990*, p. 298). Pour les périodes suivantes, il n'y a plus de mobilier pouvant montrer des contacts avec la Bohême.

Ces questions seront à nouveau abordées lors du colloque d'Hautvillers (*Kaenel 1995*, cf. *infra*), où G. Kaenel met en avant certaines difficultés méthodologiques. Il part de l'exemple des anneaux de cheville, parures typiques en Bohême ou en Slovaquie, mais également présentes en Suisse ou dans le sud de l'Allemagne. L'auteur fait alors remarquer que ces parures sont absentes à Saint-Sulpice, nécropole où l'on a précisément envisagé l'inhumation de défunes originaires de Bohême ou de Slovaquie (*Kaenel 1995*, p. 311).

D'une manière globale, G. Kaenel se montre généralement assez critique, ou plutôt précautionneux, lorsqu'il s'agit de parler de migrations à partir d'indices constitués par un artefact exogène<sup>55</sup>, sans pour autant entièrement les rejeter.

54 Nous verrons au chap. II que cette question n'est pas réglée.

55 Voir notamment le passage concernant la théorie de R. Pittioni sur la migration d'une femme de Saint-

On signalera enfin pour terminer cet état des lieux de la recherche en Gaule par deux articles mentionnant des objets d'origine centre-européenne en Gaule du sud (*Feugère 1990 ; Perrin 1993*). Dans les deux cas, ces objets sont mis en relation avec les Volques-Tectosages. Ce peuple est en effet mentionné dans différentes régions d'Europe : en Gaule du sud, en Europe centrale, et en Asie mineure (voir *chap. III.A*). C'est donc dans le contexte d'un retour présumé – à nouveau par les textes antiques – des expéditions balkaniques que sont placés les objets de Gaule du sud.

Pour la Bohême également nous disposons d'études de matériel qui ont permis de développer la question des contacts à longue distance, cette fois avec la Gaule. Les nombreux travaux de **Jiří Waldhauser** en sont un premier exemple. On signalera notamment la monographie consacrée à la réétude du mobilier de Jenišův Újezd (*Waldhauser 1978a et 1978b*), avec notamment une contribution de H. Lorenz sur le début de LT B en Bohême (*Lorenz 1978b*).

Suite à l'étude de la phase Duchcov-Münsingen établie par V. Kruta (*Kruta 1979*), J. Waldhauser publiera avec P. Holodňák une contribution sur la phase préliminaire, qu'ils nomment donc « pré-Duchcov »<sup>56</sup>, correspondant à LT B1a (*Holodňák, Waldhauser 1984*).

Pour les auteurs, cet horizon, qui suit immédiatement l'horizon tardo-hallstattien des nécropoles à incinération et les quelques tombes à inhumation de LT A, se caractérise par l'infiltration de groupes de Celtes en provenance du Rhin supérieur. Ceux-ci s'installent alors seulement dans trois enclaves de Bohême du nord (piémont des Monts métallifères, cours inférieur de la Vltava et région autour de Kutná Hora). C'est ensuite, à LT B1b, que l'occupation celtique s'étend alors sur une plus grande partie de la Bohême, du nord essentiellement (*Holodňák, Waldhauser 1984*, p. 46, 48). Il est précisé que certains types de fibules (les pré-Dux) illustrent l'« agression » des Celtes historiques à LT B1a, ce qui est confirmé par leur absence sur les fortifications de la fin de l'horizon Ha-LT (*Holodňák, Waldhauser 1984*, p. 40). On obtient donc en quelque sorte une précision chronologique des invasions historiques mentionnées jusque-là par la recherche tchèque.

Vingt ans plus tard, c'est avec P. Budinský que J. Waldhauser publiera l'étude de la nécropole de Radovesice II (*Budinský, Waldhauser 2004*). En annexe, les auteurs présentent un catalogue des objets de provenance exogène dans le mobilier funéraire de LT B2 en Bohême (*Budinský, Waldhauser 2004*, p. 135-139). Ce travail nous a bien sûr considérablement aidé dans notre recherche, mais nous verrons dans le chapitre II.F.2 que l'identification de plusieurs de ces objets comme provenant de Gaule peut être remise en cause.

---

Sulpice, en provenance de la région Rhin-Moselle-Sarre, et les commentaires sur le modèle de diffusion de la culture de La Tène (*Kaenel 1990*, p. 291-292).

56 « Pré-Dux » dans la littérature francophone.

Pour ce qui est de l'interprétation, les auteurs voient comme origine probable de ces objets une région comprise entre le Rhin moyen et supérieur, la Suisse occidentale et l'Est de la France (Champagne, Bourgogne, Alsace-Lorraine), et dans une moindre mesure le Sud-Est de la France, l'Italie, le bassin des Carpathes et les Balkans. P. Budinský et J. Waldhauser restent néanmoins assez prudents et précisent qu'on ne peut pas savoir s'il s'agit d'imitations locales ou bien de produits exogènes apportés par le commerce ou la migration d'individus ou de groupes (*Budinský, Waldhauser 2004*, p. 132, 189). C'est une interprétation plus modérée que celle qu'avait émise J. Waldhauser vingt ans plus tôt, quand il précisait que « l'invasion des Celtes historiques en Bohême du Nord-Ouest au tournant de LT A et B pourrait être montrée par la discontinuité de certaines nécropoles et de certains habitats » (*Waldhauser 1984a*, p. 176).

La question de l'apparition du faciès de LT B en Bohême a également bénéficié de nouvelles données grâce aux travaux de **Pavel Sankot**. L'auteur a travaillé essentiellement sur des problématiques tournant autour de la fin de la période hallstatische et du début de La Tène, ici à partir des nécropoles à tombes plates et du mobilier qui leur est associé, en travaillant essentiellement sur la question des rites funéraires et des ateliers.

En étudiant l'apparition de nouvelles techniques, l'auteur démontre des influences diverses, provenant de nombreuses régions autour de la Bohême. Ainsi, pour le III<sup>e</sup> s. par exemple, c'est l'apparition d'un alliage base cuivre à forte teneur en plomb qui a été mis en parallèle avec le bassin des Carpathes (*Frána et al. 1997 ; Sankot 2002b*, p. 96), accompagnée par l'apparition des techniques du faux-filigane et de la granulation notamment (*Sankot 2003b*, p. 136).

Mais le point qui nous intéresse le plus concerne le tout début de LT B, au début du IV<sup>e</sup> s., où la question posée est celle de l'origine de l'apparition de ce nouveau faciès. En effet, les objets de LT A étant moins importants en quantité en Bohême, l'auteur parle d'une « laténisation » de la Bohême à cette période, reprenant ainsi – il le dit lui-même – les conclusions de H. Lorenz dans ses « réflexions sur le début de la culture de La Tène (LT B1) en Bohême du Nord-Ouest »<sup>57</sup>.

Pour illustrer ce nouveau faciès, l'auteur se sert principalement des torques, qu'il rapproche non pas d'éléments de Champagne comme l'avaient fait *C. Möller* et *S. Schmidt* (1998), mais plutôt de la zone rhénane (*Sankot 2002b*, p. 93 ; *Sankot 2003b*, p. 138). D'autres torques connus plus anciennement sont également mentionnés, pour illustrer les contacts avec le Sénonais-Nogentais (torque d'Obrnice, voir [*cat. 083*]), le Rhin supérieur (Prague-Žižkov, voir [*cat. 082*]) ou la Lorraine (Liblice, datable de LT A) (*Sankot 2002b*, p. 94). Enfin, ces données sont complétées par d'autres objets illustrant des contacts entre la Bohême et la Champagne, le Rhin supérieur ou d'autres régions encore, avec notamment

57 « Überlegungen zum Auftreten der Latène-Kultur (LT B1) in Nordwestböhmen », titre d'une de ses contributions dans la monographie de Jenišův Újezd. Voir *Lorenz 1978b* et *Sankot 2007*, p. 312.

quelques corrections apportées au débat des anneaux de cheville lancé par V. Kruta (*Sankot 2003b*, p. 138-140 ; *Kruta 1985*, cf. *supra*).

Quant à la question des mécanismes liés à ces contacts, l'une des hypothèses privilégiées par l'auteur est liée, à nouveau, à celle de l'arrivée des Celtes historiques, et donc de migrations. Celles-ci peuvent prendre la forme de déplacement d'individus isolés ou de groupes entiers de population, mais la première proposition est celle qui revient le plus souvent. Il en est par exemple ainsi dans le cas des torques que nous avons évoqués, où l'hypothèse d'une exogamie est proposée (*Sankot 2002b*, p. 94).

Néanmoins, le thème des échanges est également important dans le discours de l'auteur. C'est ainsi que lors du colloque AFEAF de Clermont-Ferrand en 2003, toutes ces questions ont été reprises, et agrémentées d'une discussion sur les habitats, peu connus pour la période en Bohême, mais mis en relations avec les « zones industrielles » établies par N. Venclová (*Venclová 2001*). C'est ainsi que P. Sankot conclut en affirmant que l'étude de la répartition des objets pris en compte, locaux ou importés, « peut témoigner de l'existence de centres de production et de distribution jusqu'ici non identifiés » (*Sankot 2007*, p. 315). C'est là un point important qui est soulevé, celui de la faiblesse de la documentation concernant les habitats de cette période.

On achèvera cet examen de la littérature tchèque par les travaux de **Petr Drda**, **Alena Rybová** et **Karla Motyková**. Ce ne sont pas ici des études de mobilier, mais au contraire plusieurs vues synthétiques sur la Bohême à l'âge du Fer (*Rybová, Drda, Motyková 1991* ; *Drda, Rybová 1994* ; *Drda, Rybová 1995*<sup>58</sup>). Dans ces travaux, différentes manifestations permettent de mettre en avant des contacts entre la Bohême et la Gaule.

Tout d'abord, on retrouve, pour le début du IV<sup>e</sup> s., une « vague initiale d'immigration », représentée par de petits groupes de colons, pénétrant par la vallée de l'Ohře, en provenance d'une zone mal définie, mais comprise entre la Haute-Rhénanie, l'Allemagne du Sud-Ouest et le nord de la Suisse, avec des parallèles également en Champagne pour ce qui concerne le mobilier (*Drda, Rybová 1995*, p. 87-89). Les arguments sont le nouveau rite funéraire (les tombes plates), un nouveau type de costume accompagnant ces tombes<sup>59</sup>, et quelques objets spécifiques.

Après cette première phase, c'est à un « afflux massif de colons » que l'on a affaire, dès le deuxième quart du IV<sup>e</sup> s. Arrivant par la même voie, la colonisation est cette fois plus nombreuse et s'installe alors sur une zone plus grande, jusqu'en Moravie et en Silésie (*Drda, Rybová 1995*, p. 89-91). Là aussi, cette migration semble arriver de l'Ouest, certains traits rappelant des spécificités du Haut-Rhin ou du Nord-Est de la France. La Suisse est

58 La synthèse parue en français chez Errance a été publiée en tchèque trois ans plus tard à Prague, dans une version complétée, mais dont les conclusions restent les mêmes (*Drda, Rybová 1998*).

59 Il s'agit certainement du faciès pré-Dux, mais l'information n'est pas précisée.



également impliquée, les auteurs y voyant l'origine du trésor de Duchcov<sup>60</sup>. En plus de ces éléments, des groupes secondaires sont encore mentionnés, en provenance de l'Ouest ou du Sud, mais aussi quelques « objets particuliers ». Pour ces derniers par contre, les auteurs envisagent différentes hypothèses : échanges, artisans ambulants, ou « étrangères mariées au *Boiohaemum* » (*Drda, Rybová 1995*, p. 92-93). Les objets en question sont le torque d'Oploty, pour lequel est avancée une source en Italie centrale, ainsi que trois autres objets dont les parallèles sont à chercher en Champagne : le fourreau d'épée de la tombe 115 de Jenišův Újezd [*cat. 122*], un bouclier de Nový Bydžov (voir *chap. III.F*), et le torque d'Obrnice<sup>61</sup> [*cat. 083*].

À partir de 300 av. J.-C., les auteurs estiment que la population est stabilisée. Néanmoins, certains objets montrent que les nouveaux habitants ont gardé des contacts avec leur région d'origine (*Drda, Rybová 1995*, p. 95). A nouveau, différents objets illustrent ces contacts : le torque de Žižkov [*cat. 082*], avec des parallèles dans la région du Rhin, mais aussi les boucliers de Letky et de Sulejovice (voir *chap. III.F*), dont l'origine probable est située selon les auteurs en Suisse ou en Champagne. Ils citent encore deux bracelets en verre de Lovosice et Tursko (voir *chap. III.F*), dont la répartition du type semble indiquer une production en Suisse. D'autres objets enfin témoignent de contacts avec le bassin des Carpathes (*Drda, Rybová 1995*, p. 96-97).

En définitive, une fois la population stabilisée, ces quelques objets témoignent de la migration de guerriers ou d'artisans. Les auteurs en concluent qu'« il est possible de supposer que les conditions des échanges occasionnels à grande distance, qui n'étaient pas encore très développés, étaient déjà créées » (*Drda, Rybová 1995*, p. 97-98).

Pour la période de La Tène finale, d'autres mouvements a priori de moindre ampleur sont mentionnés par les auteurs. En premier lieu, bien que dépassant notre cadre géographique, il faut rappeler la théorie expliquant l'apparition des oppida de Bohême. En effet, dans la première moitié du II<sup>e</sup> s., ce serait une partie des Boïens d'Italie, chassés de leur territoire par les Romains en 191 av. J.-C., qui serait retournée sur ses terres d'origine, ramenant avec eux le concept d'urbanisation, et donc l'impulsion nécessaire à la création des oppida (*Drda, Rybová 1995*, p. 123-124).

Mais c'est surtout le dernier épisode historique concernant les Boïens qui nous intéresse ici. On sait par J. César que les Boïens ont participé à la migration des Helvètes, et qu'après la défaite de 58 av. J.-C. contre l'armée romaine, César a autorisé le contingent de Boïens survivants à s'installer auprès des Eduens. Dès lors, P. Drda et A. Rybová avancent l'hypothèse que, pour la cinquième phase du rempart de Závist [*cat. 129*], la technique du talus massif aurait pu être rapportée par un groupe de Boïens revenu lui aussi sur ses terres

60 Les auteurs voient dans les raisons de ce dépôt un « appel s'adressant au pouvoir naturel [et qui] exprime deux choses : la prise de possession du pays, et le désir de s'y maintenir » (*Drda, Rybová 1995*, p. 119).

61 Torque qui avait été utilisé par J. Déchelette pour sa figure comparative entre la Marne et la Bohême, voir ici *fig. 16*.

d'origine (*Drda, Rybová 1995*, p. 167-168). Enfin, les auteurs terminent par la mention de quelques objets qui témoignent des « contacts plus étroits » avec la Gaule au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Ainsi, des monnaies d'argent ou d'or qui auraient pu être rapportées par des étrangers ou offertes comme « cadeaux prestigieux », ou encore des bronzes et des potins, non pas utilisés dans les échanges commerciaux, mais plutôt considérés comme des « souvenirs fétiches ou comme amulettes en raison des impressionnants motifs symboliques représentés ». Autres exemples mentionnés, les poignards anthropomorphes de Stradonice [*cat. 123*] et Staré Hradisko, une fibule de type Alésia découverte dans un habitat germanique, ou encore une monnaie de Vercingétorix découverte à Nový Knín (voir *chap. III.F*).

Et pour achever notre description du point de vue de ces auteurs, on peut encore mentionner les conclusions de la communication de P. Drda présentée au colloque de Hallein/Bad Dürnnberg (*cf. infra*), et dans laquelle l'auteur estime que les relations commerciales à longue distance (« Fernhandelsbeziehungen ») n'ont joué aucun rôle décisif dans la vie économique des habitats en Bohême. L'auteur mentionne mais réfute le point de vue de V. Salač (2000a, p. 155), pour qui la fin des oppida en Bohême est précisément liée à la rupture de ces relations à longue distance (*Drda 2002*, p. 294-295).

#### 1.4. Années 1970-2000 : les colloques

Les mêmes décennies ont été marquées par la tenue de plusieurs colloques qui, bien que ne traitant pas directement de la Bohême et de la Gaule, ont embrassé des problématiques transversales ; il s'agit des deux grands types de contacts que nous avons pu suivre jusqu'à présent : les mouvements de population d'une part, et les échanges de l'autre.

On ne s'attardera pas ici sur le contenu détaillé de ces colloques, ou de leurs contributions les plus importantes pour notre sujet, mais l'examen de leurs thématiques principales dans un ordre chronologique est intéressant, puisqu'il nous semble refléter plus globalement l'évolution de la manière dont ont été étudiés les contacts à longue distance dans l'histoire de la recherche.

Le premier de ces colloques, tenu à **Nice** en **1976** avait pour titre « Les mouvements celtiques du V<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère » (*Duval, Kruta 1979*), et ne traitait donc que des migrations.

Avec le symposium international d'**Hautvillers** en **1992** (*Charpy 1995a*), la thématique s'élargit. On parle maintenant de « contacts, échanges et mouvements de population », dans « l'Europe celtique du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ».

Dans une toute autre thématique, le colloque de **Hallein/Bad Dürnnberg** en **1998** s'est intéressé aux aspects économiques de l'âge du Fer en Celtique orientale (*Dobiat, Sievers, Stöllner 2002*). Le thème du commerce ou des voies de circulation est, dans cette logique,

abordé dans plusieurs contributions. La définition et l'étude des « Wirtschaftsraume » permet quant à elle de réfléchir à la question des groupes régionaux.

La conférence de **Liblice en 2000** (*Lang, Salač 2002*) s'est quant à elle attachée à réfléchir au concept de *Fernkontakte*. C'est donc ici le terme le plus général et le plus neutre, selon notre définition, qui est utilisé dans le titre, celui de « contact ».

Pour le colloque de **Sopron en 2002** (*Jerem, Schönfelder, Wieland 2010*), organisé par l'AG Eisenzeit, le titre *Nord-Süd, Ost-West. Kontakte während der Eisenzeit in Europa* reste dans la même veine, avec l'emploi du terme générique de « contacts ».

Ces cinq exemples nous semblent révélateurs des différentes orientations de la recherche prises en un quart de siècle. Alors qu'à Nice on est encore dans l'optique, élaborée dès la fin du XIX<sup>e</sup> s., des migrations, on passe graduellement à des problématiques plus larges, et certainement plus neutres, celles des contacts.

Pour compléter cette liste de colloques, il faut encore mentionner celui consacré au commerce et à la circulation des biens publié à Göttingen en 1985 (*Düwel et al. 1985*), ou encore celui de l'AFEAF à Clermont-Ferrand en 2003, qui plaçait « la Gaule dans son contexte européen aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. av. n. è. » (*Menessier-Jouannet, Adam, Milcent 2007*).

### 1.5. Les années 2000 : état de la recherche (et des interprétations)

Nous terminerons cet historique de la recherche par quatre ouvrages qui nous paraissent bien refléter l'étendue des interprétations actuelles.

Dans le dictionnaire des Celtes de V. Kruta (*Kruta 2000*), on trouve synthétisées les différentes théories migratoires que nous avons évoquées jusqu'à présent. Ainsi de l'arrivée de groupes danubiens en Champagne, ou de celle des Volques Tectosages en Languedoc au III<sup>e</sup> s. Mais l'auteur mentionne également l'arrivée des Celtes historiques en Bohême au IV<sup>e</sup> s., reprenant ainsi les thèses tchèques (*Kruta 2000*, p. 225-226). Cette invasion se serait déroulée après le départ de la population initiale vers l'Italie<sup>62</sup>, formant le contingent boïen de l'occupation en Cispadane. Le hiatus entre LT A et B montrerait que ces deux groupes, partants et arrivants, n'ont pas eu de contact direct. La zone d'origine des nouveaux habitants est placée en Suisse, et V. Kruta imagine que le changement de population était prémédité et organisé : les Celtes de Bohême auraient cédé leur territoire aux Celtes de Suisse qui les auraient aidés à traverser les Alpes en direction de l'Italie.

Pour la période des oppida, on retrouve les composantes classiques généralement avancées

62 « Ce serait un pays à peu près vide, du moins dans ses parties les plus fertiles, qui aurait été l'objet d'une nouvelle colonisation » (*Kruta 2000*, p. 226). On retrouve le même phénomène de « désertification » que pour la Champagne, *cf. supra*.

par les archéologues pour définir ce type de site. Ainsi, ils sont implantés en fonction des axes commerciaux, et ont des fonctions d'étape ou de marché, ou bien ils contrôlent un lieu important pour la circulation (*Kruta 2000*, p. 340). Les oppida de Bohême sont également attribués aux Boïens, de retour d'Italie après leur défaite de 191 av. J.-C. (*Kruta 2000*, p. 342), ce qui correspond à l'hypothèse avancée par P. Drda et A. Rybová (*cf. supra*).

Le second ouvrage d'importance est le catalogue de l'exposition de Mariemont que nous avons mentionné en introduction, et qui a été dirigé par V. Kruta, commissaire de l'exposition (*Celtes Mariemont 2006*). Le fil directeur choisi est celui des peuples qui ont occupé les différentes régions prises en compte. C'est ainsi que le chapitre consacré à la Moravie est intitulé « L'âge d'or des Volques au III<sup>e</sup> s. av. J.-C. » et celui à la Bohême pour LT finale « Le retour des Boïens et le développement des oppida aux II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C. ». On retrouve les mêmes analyses « classiques » que dans les travaux antérieurs de V. Kruta ou J.-J. Charpy, comme l'« arrivée de nouvelles populations » en Bohême-Moravie ou en Italie au début du IV<sup>e</sup> s. ou « la question d'une migration danubienne » pour la Champagne du début du III<sup>e</sup> s. Les migrations restent donc le modèle principal pour expliquer les similitudes de certains objets ou pratiques, et les attributions ethniques sont poussées à l'extrême.

La restitution au grand public a également été complétée à cette occasion par un numéro special des *Dossiers Archéologie et sciences des origines* la même année, sous le titre *Les Celtes en Bohême, en Moravie et dans le nord de la Gaule*. Les articles sont signés de différents auteurs français et tchèques et sont placés dans la même optique des peuples en mouvement. Ainsi, les Volques Tectosages passent pour être le « nouvel ensemble ethnique » formé en Bohême-Moravie au début du IV<sup>e</sup> s., venant principalement de Suisse, mais composé de petits groupes disparates reflétant diverses influences (*Kruta 2006*, p. 22-25).

Dans ces travaux, qui correspondent à la suite logique des thèses de V. Kruta et J.-J. Charpy notamment, les migrations occupent donc une place prépondérante. Les identifications ethniques sont largement utilisées, mais on regrettera qu'elles soient présentées au grand public sans expliquer les précautions méthodologiques à appliquer, ou le degré de certitude de ces théories.

Un autre point de vue est apporté par Olivier Buchsenschutz. Dans son ouvrage sur les Celtes (*Buchsenschutz 2007*), si on examine le chapitre consacré à l'expansion celtique des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., on constate qu'il n'est nullement fait mention d'une telle expansion en direction de la Bohême, telle qu'elle apparaît dans la recherche tchèque (*Buchsenschutz 2007*, p. 55-65). L'auteur analyse les nécropoles à tombes plates en indiquant que les différences se font, à l'échelle européenne, au niveau de groupes régionaux. « Cet éclatement n'empêche pas les échanges entre des régions aussi éloignées que la Bohême et le Bassin parisien, témoignage sinon de mouvements de population, du moins de contacts et d'influences

récioproques approfondies » (*Buchsenschutz 2007*, p. 62). Dans le chapitre consacré aux nécropoles par contre, l'auteur revient sur ce point délicat en posant une question simple. En effet, la nouvelle génération emprunte certaines caractéristiques funéraires à la Suisse, des éléments de parures à l'Allemagne du sud, et d'autres emprunts à la Moravie-Silésie. Dans ce contexte, « s'il s'agissait, comme on l'a pensé assez longtemps, d'immigrants, voire de la première vague celtique en Bohême, quelle serait leur région d'origine ? ». Et l'auteur d'ajouter que « les modes ont circulé beaucoup plus facilement que les individus », tout en précisant qu'on ne peut exclure des « mouvements de population exceptionnels », mais qui ne sont pas détectables en l'état actuel des données archéologiques (*Buchsenschutz 2007*, p. 206).

En ce qui concerne le commerce, O. Buchsenschutz place son apparition dans le cadre de l'essor des agglomérations artisanales, mais avec un développement plus conséquent à l'époque des oppida, en même temps que s'accroît le rôle de la monnaie (*Buchsenschutz 2007*, p. 65-67).

On voit donc que le rôle des mouvements de population est ici amoindri, en tout cas par rapport aux travaux de V. Kruta par exemple ; ces mouvements, de faible ampleur, ne sont toutefois pas totalement exclus, sous réserve qu'on puisse les identifier archéologiquement.

Pour la République tchèque, nous avons déjà évoqué le manuel publié chez Errance (*Drda, Rybová 1995*, cf. *supra*). Il est intéressant de se rappeler les interprétations qui en sont issues, et de les mettre en parallèle avec le dernier ouvrage général sur la Bohême, paru en 2008 (*Venclová 2008b*). En effet, parmi les grandes synthèses qui ont jalonné l'histoire de la recherche tchèque (voir ci-dessus), un point de vue tout à fait nouveau est à notre avis apporté par cet ouvrage dirigé par N. Venclová, consacré à la période laténienne, et qui s'insère dans la série *Archeologie Pravěkých Čech* (« Archéologie de la Bohême préhistorique »).

En effet, la base de cet ouvrage est constituée par les données archéologiques primaires, sans utilisation des textes antiques. Si ces textes sont rapidement mentionnés en introduction, agrémentés de la mise en garde « classique » sur le risque d'erreur lié à la mise en parallèle des données archéologiques pour confirmer les données historiques (*Venclová 2008b*, p. 9-10), ils ne sont quasiment plus utilisés par la suite. On note l'absence remarquable d'un chapitre consacré aux migrations, comme cela était le cas dans les précédentes synthèses. Lorsque les migrations sont évoquées, en conclusion de l'ouvrage, elles le sont dans la perspective de l'histoire de la recherche, et en précisant que des avis contraires circulaient dès les années 1960 (*Neustupný, Neustupný 1960*). Une des hypothèses proposées est que, à la place de déplacements de groupes entiers de population, on a pu voir un changement de l'élite, dû à des changements de la structure sociale ou des idéologies (*Sankot 2003a*). L'hypothèse privilégiée, en tout cas celle qui est présentée comme la plus vraisemblable,

est alors celle du déplacement de petits groupes<sup>63</sup>. Néanmoins, les auteurs rappellent que ces questions ne pourront être résolues qu'avec de nouvelles méthodes, en l'occurrence par des études paléoethnographiques ou par des analyses scientifiques (*Venclová 2008b*, p. 148).

Comme nous l'avions annoncé en introduction, les ouvrages présentés ici permettent généralement de trouver des propositions d'interprétation des contacts, sur une ou plusieurs des périodes qui nous intéressent. En-dehors de ceux-ci, la majeure partie de la littérature concernant les contacts entre la Bohême et la Gaule doit être glanée dans diverses monographies ou articles.

Il s'agit en premier lieu de tous les articles qui nous ont permis d'identifier des objets que nous avons considéré comme des marqueurs de contacts à longue distance, et dont nous prendrons connaissance lors de leur étude (*chap. II*). Mais une littérature abondante est liée également à des problématiques transversales, comme la question des Boïens et des Volques Tectosages (*chap. III.A*), la situation et le rôle de l'Allemagne entre la Bohême et la Gaule (*chap. III.C*), ou encore toute la littérature théorique sur les échanges et les migrations (*chap. III.B*).

## 2. CONCLUSIONS

Quand on examine ce que les précédentes recherches ont apporté à la connaissance des contacts entre la Bohême et la Gaule, quelques observations d'ensemble peuvent être soulignées :

- la question des contacts entre ces deux régions n'a jamais été étudiée en tant que telle, sous la forme de problématique principale ou unique pour comprendre les relations entre ces deux zones uniquement ;
- lorsque cette question a été abordée, elle n'a généralement été utilisée que comme un outil ou un exemple, pour tenter d'expliquer les similitudes dans la culture matérielle ;
- ces tentatives de compréhension des similitudes s'insèrent le plus souvent dans une échelle plus grande que celle de la Bohême (« Europe centrale », « pays danubiens », etc.) ;
- quand on a voulu résoudre ou proposer des hypothèses pour expliquer ces similarités, deux grandes voies ont été suivies : celle du déplacement d'individus d'une part (mouvements de population, migrations) ; celle des échanges et du commerce

---

63 Tout comme *Villes 1995*, p. 135.

d'autre part.

Ce dualisme dans les mécanismes des contacts est un fil conducteur tout au long de l'histoire de la recherche, ou tout du moins dans la lecture que nous en avons proposée. Il peut être mis en parallèle avec les différentes écoles que l'on retrouve dans l'archéologie de La Tène, mais aussi, plus globalement, dans l'archéologie en général : le modèle migrationniste, opposé à un modèle préférant des explications en termes de diffusion commerciale<sup>64</sup>.

Il semble toutefois que la majorité des auteurs, au moins jusque très récemment, penchent pour des migrations à plus ou moins grande échelle. Le problème principal de ces théories est qu'elles reposent, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> s., sur le témoignage des sources antiques.

On peut ainsi se demander quelles théories auraient émis les archéologues sans ces textes. Pour ce faire, il faudrait alors étudier le matériel et les structures d'une manière neutre, en se limitant à ces données primaires, et en tentant d'ignorer la documentation écrite antique. On constatera également que pour LT finale, époque pour laquelle les textes ne parlent pas de migration de Gaule vers l'Europe centrale, les hypothèses proposées reposent essentiellement sur le commerce.

### **2.1. Périodes-clé dans les contacts et régions importantes**

De LT B à LT D, on doit distinguer deux moments dans l'évolution de la culture de La Tène, qui ont bénéficié d'analyses différentes de la part des archéologues.

Le premier correspond à l'horizon des nécropoles à tombes plates, fortement distingué dans la recherche tchèque, pour lequel l'explication la plus courante quant à l'apparition de ce nouveau faciès (celui de LT B) est liée aux migrations historiques des Celtes.

La raison principale ayant permis la naissance de cette hypothèse est, nous l'avons dit, l'existence des textes antiques qui ont dès le départ été utilisés pour expliquer les similitudes dans le mobilier et dans les rites funéraires (J. L. Píč, J. Déchelette).

C'est une constante que l'on retrouve abondamment dans la littérature tchèque : un apport de population depuis l'Ouest. En France, il semble que seul V. Kruta ait suivi cette hypothèse.

Pour la période des oppida, on parle presque exclusivement de commerce. La base de cette hypothèse repose notamment sur l'apparition de la monnaie, dans le courant du III<sup>e</sup> s. Les seuls auteurs à envisager explicitement des mouvements de population pour cette période

---

64 Voir *Trigger 1989* ou *Renfrew, Bahn 1991* pour plus de détails sur les mouvements de pensée en archéologie.

sont *P. Drda* et *A. Rybová* (1995).

Jusqu'à une vingtaine d'années en arrière, lorsque les auteurs parlaient de « contacts à longue distance » pour l'horizon des oppida, il s'agissait alors principalement de commerce avec le monde méditerranéen. La première grande synthèse sur ce type de sites, celle de *J. Collis*, déroge à la règle, puisque l'on trouve une partie consacrée au commerce « interne » : « Trade within the oppidum system » (*Collis 1984*, p. 146-149). Cette remarque rejoint celle que nous avons formulée pour les travaux de *G. Kaenel* (*cf. supra*). Dans la littérature la plus récente, on constatera que *M. Nick*, dans son étude sur les monnaies celtiques d'Allemagne, utilise le terme *Fernhandel* pour le commerce interne, et réserve celui de *Außenhandel* pour les relations avec le monde méditerranéen (*Nick 2006*). Une autre variante consiste à parler de *Binnen-* et *Außenhandel* (*Sievers 2006*, p. 69). L'accroissement de nos connaissances sur le commerce « inter-celtique » est donc doublé d'un changement dans la terminologie.

En ce qui concerne les régions qui ont le plus souvent été mises en avant, celles de Gaule qui offrent le plus de comparaisons avec la Bohême, au vu de l'histoire de la recherche, sont sans conteste la Champagne et la Suisse. Plus généralement, on peut dire que c'est un grand quart nord-est de la Gaule qui est le plus souvent mentionné comme parallèle ou comme zone de provenance, grossièrement entre la Bourgogne, la Champagne, le Rhin supérieur (*Oberrhein*) et le Plateau suisse. Cette situation prévaut pour les IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., mais aussi pour LT finale (pour *J. Déchelette*, les liens commerciaux à LT finale se font avec la Gaule orientale, voir par ex. *Déchelette 1927*, p. 489).

En plus de cela, mais de façon plus marginale, on trouve également des traces de contacts avec le sud de la France, et plus particulièrement le Languedoc, où sont installés à partir du III<sup>e</sup> s. les Volques Tectosages. Du point de vue archéologique, ce sont les articles de *F. Perrin* et de *M. Feugère*, qui ont permis de mettre en lumière quelques objets d'origine centre-européenne dans ces régions, objets qui sont, à titre d'hypothèse, mis en relation avec les Volques (*Perrin 1993* ; *Feugère 1990*).

Pour la Bohême, on doit néanmoins encore remarquer que pour les IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., les discussions concernent essentiellement la zone centrale et septentrionale, celle des nécropoles à tombes plates. Pour LT moyenne et finale, ce sont presque exclusivement les oppida qui sont mentionnés, et ce fait est dû à leur rôle supposé dans l'organisation du commerce. Cette situation est néanmoins en train de nettement évoluer, notamment grâce aux travaux de *V. Salač* sur les « centres de production et de distribution » (dernièrement *Salač 2009b*), équivalent tchèque des discussions sur le rôle des agglomérations artisanales dans le développement des échanges (*Buchsenschutz 2007*, p. 67-68).



## 2.2. Périodes-clé dans la recherche et archéologues importants

Intéressons-nous pour clore cet historique de la recherche à une autre forme de contacts : ceux qui ont pu unir archéologues travaillant sur la Bohême et sur la Gaule. Ces contacts ont toujours existé, mais on peut tout de même dégager trois moments forts, qui ont permis une augmentation des connaissances ou l'apparition de nouveaux modèles.

Le premier moment est lié à deux chercheurs, J. L. Pič et J. Déchelette. Nous avons pu voir que l'intérêt particulier porté aux contacts Bohême-Gaule étaient dus à l'état de la recherche à l'époque : on cherche alors à savoir pourquoi les cultures sont similaires. La personnalité de J. Déchelette est très importante, puisque cet auteur a permis, selon son souhait, de donner accès aux travaux de J. L. Pič.

Le deuxième moment important correspond au dernier quart du XX<sup>e</sup> s., quand les études de matériel ont permis d'augmenter le nombre de marqueurs de contacts connus jusqu'à présent. Nous avons vu que ces études ont été effectuées aussi bien du côté tchèque que du côté « gaulois ». L'autre apport pour notre sujet, résultant de ces études, est l'élargissement des interprétations concernant les contacts Bohême-Gaule. Ainsi par exemple de l'hypothèse de l'« immigration danubienne » développée par V. Kruta.

Ce chercheur a eu dès cette période une influence nette dans la circulation des informations, et a donc permis de mieux faire connaître l'archéologie tchèque aux chercheurs français. Il a en quelque sorte remplacé J. Déchelette dans ce rôle.

Les travaux de V. Kruta ont ainsi « importé » dans la recherche française l'idée de la migration de la Gaule vers la Bohême au début du IV<sup>e</sup> s., même si elle ne semble pas avoir été reprise par d'autres chercheurs. Mais ils ont aussi permis de proposer une autre hypothèse, complémentaire, celle d'un mouvement probable en direction de la Champagne, grâce au témoignage des anneaux de cheville.

Le troisième et dernier moment a été initié dans les années 1990, lorsqu'on a commencé à remettre en cause le phénomène des invasions historiques, dans le sens de migrations « totales ». Dès lors, on ne peut plus réellement faire de distinction entre les recherches française et tchèque par exemple, mais une distinction demeure entre les deux écoles que nous avons évoquées, migrationniste et diffusionniste.

On a vu que les travaux les plus récents (*Venclová 2008b*) se distinguaient clairement des travaux antérieurs, puisque l'on insiste moins sur les migrations de peuples à grande échelle, et que l'on propose d'autres modèles, et notamment celui d'un changement dans les élites, et du déplacement de petits groupes d'individus.

D'un autre côté, l'exposition de Mariemont, constitue le plein développement des théories élaborées en premier lieu par V. Kruta, et illustre la ténacité des modèles migrationnistes.

Un autre exemple pour illustrer ces deux types d'interprétations est celui du débat tournant autour de l'importance ou non des échanges dans le développement économique des Celtes de Bohême (P. Drda et V. Salač, *cf. supra*).

En dehors des trois périodes que nous avons définies, les contacts entre archéologues ont toutefois existé tout au long de l'histoire de notre discipline.

Si l'on se place du point de vue tchèque, on peut dire que l'intérêt pour les travaux « occidentaux » a toujours été de mise. Nous rappellerons que l'archéologie tchèque a constamment été influencée par les travaux des voisins allemands (*Venclová 2008b*, p. 14). Il est donc logique que la recherche de comparaisons ait été menée également en direction de la Gaule, comme elle a pu être étendue à la zone danubienne ou à l'Italie. Il ne faut pas y voir la marque de contacts privilégiés, mais plutôt la conséquence logique de ce besoin de comparaisons en-dehors de la zone d'étude prise en considération (ce qui n'est pas toujours automatique).

L'autre intérêt de la Gaule est que celle-ci bénéficie de l'existence de textes antiques, au contraire de la Bohême. C'est ainsi que l'on a pu voir la Bohême qualifiée de « quatrième Gaule »<sup>65</sup>. Cette dénomination avait déjà été utilisée par J. Böhm (*Böhm 1941*, p. 401) pour désigner la Celtique de l'Est du Rhin. Dans les deux cas on fait évidemment référence aux premières lignes de la *Guerre des Gaules* de César, divisant la Gaule en trois parties<sup>66</sup>. J. Filip a également utilisé cette image, en parlant de « Gaule centre-européenne » pour désigner un territoire beaucoup plus grand, qu'il divise en deux parties principales : le centre tchèque dans la partie nord de la Bohême, et le centre carpathique (« slovaco-pannonien ») (*Filip 1956*, p. 76).

Ces exemples n'ont dans leur contexte été utilisés que dans un but : mettre l'accent sur les similitudes de la culture matérielle (et peut-être lutter contre les divisions excessives entre l'Est et l'Ouest ?). Mais la référence à la Gaule permet également de se raccrocher aux textes antiques, et donc de justifier leur emploi pour des territoires pour lesquels ces sources sont quasi-muettes (par comparaison avec ce dont on dispose pour la Gaule).

À l'inverse, les archéologues « occidentaux » qui se sont intéressés à la recherche tchèque sont peu nombreux. Mais c'est là une question d'échelle, puisque, pour comparer, il faudrait prendre en considération l'Europe centrale dans son ensemble.

Quelle raison peut-on entrevoir pour l'expliquer ? Peut-être doit-on y voir un problème lié à la barrière de la langue. C'était le cas à l'époque de J. Déchelette, et c'est ce qui l'a

65 Sous la plume de B. Svoboda, dans le cadre d'un fascicule édité par la banque Živnostenská : *The Fourth Gallia (Čtvrtá Gallie)*. Leták č. 4 Živnostenské banky v Praze, avril 1948, 4 p., 23 ill. Un compte-rendu peut être trouvé dans les *Numismatické listy* III, 1948, p. 69.

66 « Gallia est omnis divisa in partes tres », *BG* 1, 1, 1.

poussé à traduire la monographie de J. L. Píř<sup>67</sup>. Les travaux de J. Filip, P. Drda ou V. Kruta ont par la suite permis d'accéder à la littérature tchèque et de la relayer. Néanmoins, les travaux de ces derniers auteurs expriment un point de vue principalement migrationniste, et on regrettera que les travaux les plus récents ne soient pas accessibles aux lecteurs non tchécoslovaques<sup>68</sup>.

Certainement doit-on aussi y voir les traces de l'histoire européenne de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s., à l'époque du Rideau de fer. Le fait que les contacts personnels avec les collègues des « pays capitalistes » aient été limités a été une des caractéristiques de l'archéologie de la Tchécoslovaquie communiste entre autres (*Sklenář 2005*, p. 31). Mais elle n'a heureusement pas été totale. C'est ainsi que l'on a pu voir des chercheurs occidentaux séjourner en Tchécoslovaquie : J. Collis en 1967 (voir les remerciements de *Collis 2003a*, p. 8), qui a ainsi pu porter un regard en connaissance de cause sur l'archéologie tchèque (*Collis 1995*), ou J.-P. Guillaumet en 1972<sup>69</sup>. Dans les deux cas, c'est le rôle de J. Filip qui doit être souligné. Enfin, les chercheurs tchèques ont pu eux aussi, malgré les difficultés liées au régime, séjourner à l'étranger. Ainsi de P. Drda à Marburg (*Sklenář 2005*, p. 143), ou de P. Sankot, qui a séjourné à Rennes en 1976 (*Sklenář 2005*, p. 492), et a pu de la sorte s'intéresser de plus près au mobilier de Suisse ou de Champagne (*Sankot 1976-77 ; 1980*).

Aujourd'hui, plus de 20 ans après la chute du Rideau de fer, et avec l'intégration des pays d'Europe centrale et orientale dans l'Union européenne, les contacts entre archéologues sont nettement facilités. Les collaborations se multiplient, et les échanges de chercheurs et d'étudiants également. La table-ronde de Prague de 1999 (*Bouzek, Kruta 2001*) s'inscrivait ainsi dans le programme franco-tchèque « Barrande ». Un projet consacré aux « oppida, premières villes au nord des Alpes », associant des partenaires français et tchèque notamment, a été financé par le programme « Culture 2000 ». Un autre exemple est celui des « GDRE »<sup>70</sup>, projets de recherche avec une problématique embrassant l'ensemble de l'Europe et regroupant des chercheurs de plusieurs pays. On citera dans ce cadre le GDRE coordonné par J.-P. Guillaumet, intitulé « Les Celtes en Europe », et auquel participent notamment trois laboratoires du CNRS et l'Institut d'archéologie de l'Académie tchèque des sciences. La reprise dans ce cadre des collections anciennes de Stradonice conservées au Musée National de Prague, sous la tutelle de P. Sankot et J.-P. Guillaumet, montre l'importance qu'a toujours ce site aux yeux des archéologues contemporains. Et l'on

67 Avertissement introductif de J. Déchelette dans la monographie de Stradonice : « nous nous sommes chargé de ce travail de traduction avec empressement, estimant que la science des antiquités protohistoriques et notamment celles des antiquités nationales de la France peut tirer un notable profit de la diffusion de cet ouvrage, désormais accessible à un plus grand nombre de lecteurs » (*Píř 1906*, p. III).

68 En l'occurrence l'excellente série de synthèses d'*Archeologie Pravekých Čech*.

69 Information orale J.-P. Guillaumet.

70 « Groupe de Recherche Européen » du CNRS.

comprend maintenant l'importance des travaux de J. L. Pič et J. Déchelette, et le caractère presque « avant-gardiste » du tableau des oppida publié par ce dernier (*fig. 15*).

## CHAPITRE II

### LES MARQUEURS DE CONTACTS À LONGUE DISTANCE

Afin d'essayer de préciser la nature des contacts entre la Bohême et la Gaule, nous avons souhaité étudier ou réétudier le mobilier archéologique à notre disposition.

Il va sans dire que nous avons affaire à un phénomène plus global, qui ne concerne pas uniquement la culture matérielle. Les contacts sont avant tout des « relations entre des personnes » (voir *chap. I.B.I.I*), et ne se manifesteront pas systématiquement sous une forme archéologique.

En ce sens, l'archéologie ne nous permet d'apporter qu'un élément de réponse à cette problématique. Le chapitre que nous entamons ici n'ambitionne donc pas de résoudre la question des contacts entre la Bohême et la Gaule. Il s'agit seulement de s'interroger sur les informations que peut nous apporter la documentation archéologique. Informations en termes qualitatifs et quantitatifs : quels types de contacts peuvent être décelés, et quelle part des contacts peut être perçue par l'archéologie ?

Nous disposons également dès le départ d'une série d'artefacts qui sont pour certains régulièrement employés dans la recherche afin d'illustrer et de caractériser ces contacts. Une partie d'entre eux a déjà été évoquée dans l'histoire de la recherche (voir *chap. I.C*), et nous aurons l'occasion de les détailler ici. Il s'agissait alors dans ce cas de reprendre la documentation, pour juger de la pertinence de ces marqueurs.

Pour répondre à ces questions, il a été nécessaire de mettre au point une méthode d'analyse, permettant à la fois de vérifier l'héritage existant, mais également d'identifier éventuellement de nouveaux marqueurs.

## A. MÉTHODE D'ANALYSE ET LIMITES MÉTHODOLOGIQUES

Avant d'expliquer plus en détail la méthode que nous avons utilisée pour examiner la documentation archéologique, il convient de préciser le sens que nous accordons au terme « marqueur de contact à longue distance »<sup>1</sup>.

On entend par cette appellation tous les types d'artefacts (objets ou structures) qui permettent d'illustrer ce type de contacts, sous leurs différentes formes (voir *chap. I.B.1.3*), entre la Bohême et la Gaule dans notre cas.

Concrètement, il s'agit en théorie d'artefacts qui auraient d'une part été produits en Gaule, mais mis au jour en Bohême, et inversement, d'artefacts dont l'origine est à situer en Bohême, et qui ont été découverts en Gaule (selon les limites que nous avons définies, voir *chap. I.A.1*).

### 1. MÉTHODE D'IDENTIFICATION

L'identification des marqueurs de contacts a été menée selon deux méthodes principales. La première a consisté en l'établissement d'une liste des artefacts mentionnés dans la littérature comme étant des preuves de migration ou de commerce entre la Bohême et la Gaule. Cela correspond principalement aux ouvrages que nous avons mentionnés dans l'histoire de la recherche (*chap. I.C*).

La seconde méthode a consisté en un dépouillement d'articles ou de publications portant soit sur des sites ou des régions précis, soit sur un type de matériel. Nous avons dans ce cas utilisé deux méthodes distinctes : l'examen de la répartition des objets à l'échelle de l'Europe, pour les marqueurs pour lesquels de telles études existaient ; l'identification « visuelle » d'objets dont les analogies stylistiques et/ou morphologiques permettaient de supposer de tels contacts. Nous reviendrons tout à l'heure (voir *chap. II.A.2*) plus en détail sur la manière dont nous avons utilisé ces méthodes, puisqu'elles nous ont également servi à vérifier la véracité de l'identification d'un objet en tant que marqueur.

Tous les éléments repérés à ce stade ont été intégrés dans une base de données, dans l'attente d'une vérification de chacun d'entre eux (*cf. infra*). Ces marqueurs potentiels ont été classés par types et par catégories fonctionnelles, chaque artefact ou lot d'artefacts bénéficiant d'une fiche individuelle. Ce travail de compilation a constitué la base, par la suite remaniée, de notre corpus correspondant au catalogue présenté dans le volume II.

Précisons toutefois les critères géographiques retenus. En effet, lors de l'identification,

<sup>1</sup> Nous emploierons parfois, par commodité, le terme de « contact », mais il faudra ici le comprendre, sauf mention contraire, comme « contact à longue distance ».

nous avons rencontré un problème majeur, lié à la différence de taille entre les zones comparées. Il a en effet été difficile d'isoler des types d'objets dont la production concernait exclusivement la Bohême. Il est donc délicat, pour les marqueurs mis au jour en Gaule, de dire qu'ils illustrent nécessairement des contacts avec la Bohême. La différence de taille entre les zones entraîne alors une sous-représentation d'une direction des contacts (de l'Est vers l'Ouest) par rapport à l'autre (de l'Ouest vers l'Est).

Ont donc été prises en compte des catégories pour lesquelles non seulement l'aire de distribution inclut la Bohême, mais dont nous sommes presque certains que cette région constituait bien une zone de production. Par exemple, les agrafes à palmette sont largement réparties en Europe orientale, mais des traces de production sont attestées en Bohême (voir *chap. II.C.1 et carte 19*).

Nous n'avons toutefois pas fait figurer à ce stade de l'étude les types d'objets dont le foyer supposé et/ou des traces de production pouvaient être localisés partiellement dans le sud de l'Allemagne. Ont ainsi été à ce stade écartés les types dont le foyer se place en Bohême et en Allemagne, ou en France orientale et en Allemagne.

La raison principale de ce choix a été la volonté d'écarter temporairement la zone intermédiaire, entre Gaule et Bohême, afin de pouvoir prendre en compte la notion de longue distance (voir *chap. I.B.1.2*), tout en respectant d'une manière stricte le cadre géographique des deux zones.

Sans la prise en compte de cette « zone-tampon », le corpus n'aurait pas eu la même valeur en ce qui concerne les contacts à longue distance, même si bien sûr ces relations peuvent être constituées d'une succession de contacts de proximité (voir *chap. I.B.1.3*).

Tout d'abord, la présence d'objets isolés dans les zones limitrophes, la Bohême ou la France orientale selon le type étudié, pourrait dans ce cas être le résultat de contacts de « voisinage », entre la Bavière et la Bohême, ou entre l'Alsace et le Bade-Wurtemberg par exemple.

Un autre cas de figure serait celui d'objets isolés à longue distance, et pouvant donc illustrer ce type de contacts, mais en-dehors de notre cadre géographique *stricto sensu*, entre le centre de la Gaule et l'Allemagne par exemple, et qui ne concerneraient pas dans ce cas les relations Bohême-Gaule.

Les différents éléments concernant l'Allemagne centrale et méridionale, à l'est du Rhin, ainsi que l'Autriche occidentale, seront étudiés dans le chapitre III.C.1. On y retrouvera à la fois les types étudiés dans le présent chapitre, et dont des lieux de découverte ont été signalés entre la Gaule et la Bohême, mais aussi quelques exemples de types d'objets spécifiques à l'Allemagne et à l'Autriche.

Ce travail d'identification a été presque exclusivement bibliographique. Néanmoins, nous avons souhaité dès le départ tester la possibilité d'identification des marqueurs directement

dans les réserves de musée.

Nous avons pu bénéficier à cet effet d'un accès aux collections de Stradonice conservées au Musée national de Prague (*NM Praha*). C'est un corpus rassemblant plus de 3500 objets<sup>2</sup> qui a ainsi pu être étudié. Il s'agissait ici principalement de mobilier métallique, dont nous avons établi un inventaire et une identification sommaire. Le but, dans le cadre de cette thèse, était de tenter de repérer du mobilier « gaulois » dans cet ensemble.

Cette méthode s'est néanmoins avérée rapidement infructueuse, ou plutôt assez aléatoire. En effet, dans ce fourmillement de mobilier de toutes catégories, il est très délicat de pouvoir identifier des objets venant d'une région précise, définie à l'avance, dans notre cas la Gaule. Nous avons pu isoler quelques *unica*, qui se détachaient clairement du faciès habituel du site, mais les recherches ultérieures n'ont pas permis de définir, dans la majorité des cas, de provenance précise. Les objets étaient soit réellement uniques, soit caractéristiques d'autres périodes ou d'autres aires culturelles. Ainsi, même si la collection de Stradonice a pu être examinée de plus près, cette étude n'a en fin de compte apporté que peu d'informations nouvelles, en termes d'identification des marqueurs de contacts. L'étude du corpus d'un site peut nous renseigner sur les contacts à longue distance, si les marqueurs existent, mais la recherche d'une seule zone de contacts est beaucoup trop aléatoire pour être menée de la sorte.

Pour les autres marqueurs, qui avaient été identifiés dans la littérature, le problème de l'accès au mobilier était plutôt d'ordre pratique. En effet, vue l'étendue géographique de notre travail et donc l'éclatement du corpus, il nous était matériellement impossible de nous rendre dans une multitude de musées ou de dépôts entre la France, la Suisse, le Luxembourg, l'Allemagne ou la République tchèque.

Un autre corpus de Stradonice, les monnaies, a été étudié dans les réserves du Musée national, mais dans une autre perspective : il s'agissait ici de pouvoir compléter l'identification des monnaies gauloises du site, dont « une soixantaine » avait été signalée dans la littérature, mais sans précisions sur leur origine précise (*Militký 2008*, p. 125 ; *Bouzek 2007*, p. 161). Nous avons pu bénéficier à cet effet de l'inventaire provisoire établi par J. Militký, alors numismate du département de Pré- et Protohistoire. Les monnaies gauloises avaient été isolées, et pour une grande partie identifiées. Nous avons complété le travail de J. Militký par de nouvelles identifications, mesures et photographies.

Nous aurons l'occasion de constater que Stradonice occupe une place importante dans notre corpus (voir *chap. II.B.2.9*) ; cet état de fait n'est pourtant pas lié aux études que

<sup>2</sup> Il ne s'agit ici que des réserves du bâtiment principal du NM Praha, qui correspondent à une sélection effectuée par J. Břeň, lorsqu'il était conservateur du département de Pré- et Protohistoire. Nous remercions P. Sankot, directeur du département de Pré- et Protohistoire, de nous avoir permis d'accéder au mobilier.



nous venons de mentionner, mais à des constatations initialement issues de la littérature, et que nous avons déjà mises en avant dans des travaux antérieurs (*Pierrevelcin 2003 ; 2009*). La qualité et la quantité des données concernant ce site nous semblent donc à peu près équitables par rapport à d'autres sites, même s'il est un des seuls pour lequel nous avons eu accès à une partie du mobilier. Pour deux autres oppida, Bibracte et le Fossé des Pandours, nous avons également pu observer certains objets, mais là aussi uniquement dans une perspective d'examen plus détaillé d'objets déjà mentionnés dans la littérature.

En définitive, la méthode consistant à dépouiller la littérature est la plus fructueuse. Les études monographiques, de sites ou de types de mobilier, constituent la méthode la plus fiable.

Pour autant, ces identifications ne sont pas acquises, puisqu'il est ensuite nécessaire de vérifier les informations, pour juger de la pertinence de tel ou tel marqueur.

## 2. MÉTHODE DE VÉRIFICATION

La seconde étape du processus d'analyse a consisté en effet en une vérification des marqueurs identifiés dans un premier temps.

Deux méthodes principales ont été utilisées, en fonction de l'état de la recherche des types pris en compte : l'analyse de la répartition géographique (cartes de répartitions) d'une part ; et l'analyse des analogies stylistiques et/ou morphologiques (comparaisons) d'autre part.

Nous présentons ici uniquement les grandes lignes de ces deux méthodes, ainsi que leurs principales limites méthodologiques.

### 2.1. Les cartes de répartition

La méthode de vérification que nous avons privilégiée dans ce travail est celle basée sur les cartes de répartition. Cet outil, malgré les imperfections qui le caractérisent (*cf. infra*), représente néanmoins selon nous le meilleur moyen à notre disposition, pour avoir une idée globale non seulement de la répartition de tel type d'objet, mais aussi des différences régionales, dans l'état des connaissances à son sujet.

Il est clair que cette méthode n'est pas la meilleure en soi, mais il reste qu'elle est parfois la seule qui soit utilisable pour traiter les données archéologiques en masse. Pour pouvoir utiliser ces cartes, il est nécessaire de considérer que l'image archéologique de la répartition des objets est représentative, sans doute, de celle de l'époque laténienne, bien qu'avec un nombre d'individus largement inférieur. Ce postulat de départ est une condition nécessaire, lorsque l'on souhaite utiliser la carte de répartition comme outil d'étude.

Lorsque l'on utilise les cartes de répartition comme moyen de vérification, mais aussi d'identification (*cf. supra*), la méthode consiste à déterminer visuellement si un type d'objet peut être considéré comme un marqueur de contacts.

Le cas idéal se présente quand on arrive à définir un foyer bien circonscrit, et que l'on connaît des individus isolés, c'est-à-dire présents sur un seul site à plusieurs centaines de kilomètres, sans intermédiaire (voir par exemple les torques à arceaux, *carte 18*).

Néanmoins, cette situation est loin d'être la plus courante. A l'autre extrême, une carte montrant un nuage régulier de points, même de faible densité, à l'échelle de l'Europe ne nous est d'aucun secours pour la question des contacts Bohême-Gaule.

Entre ces deux images opposées, les cartes de répartition peuvent illustrer différents types de diffusion, graduelle ou ciblée dans différentes directions, et nous aurons l'occasion d'y revenir en synthèse (voir *chap. IV*).

Toute la question est de savoir ce que l'on entend par « foyer », et l'étendue géographique qu'on peut lui attribuer. Cette zone de répartition principale, ou foyer, peut être plus ou moins étendue, mais c'est surtout la densité de trouvailles à l'intérieur de la zone de répartition globale qui semble être le critère le plus pertinent pour la déterminer (*Pierrevelcin 2003*, p. 34-35). Les individus isolés sont alors ceux qui se détachent clairement de ce foyer. Les meilleurs exemples sont fournis ici par les potins (voir par ex. *cartes 9, 11 et 13*).

Cette notion de densité nous semble très importante et permet de ne pas uniquement réfléchir en terme de distance entre le site étudié et le site ou la région considérés comme principal émetteur.

Mais l'utilisation des cartes de répartition, même si elles fournissent une image globale et une étude complète du type d'artefact étudié, appellent certaines remarques méthodologiques. En effet, ces cartes posent d'après nous deux problèmes principaux.

Le premier a déjà été mis en avant par B. Stjernquist : les zones blanches sur une carte de répartition ne veulent pas dire qu'un bien n'est pas arrivé dans ces zones, mais peut-être seulement qu'on ne l'y a pas encore découvert (*Stjernquist 1985*, p. 70). Il faut donc toujours garder à l'esprit qu'une carte de répartition n'est en fait qu'une « carte de découvertes », comme les a renommées S. Needham (« recovery maps », *Needham 1993*, p. 164).

On peut illustrer ce cas de figure avec les propos tenus en 1970 par J.-B. Colbert de Beaulieu à propos des potins à la tête diabolique, type monétaire alors majoritairement présent (connu) dans les départements du Cher et d'Indre-et-Loire : « si demain un archéologue se livrait aux recherches souhaitables à Meaux, le département de Seine-et-Marne pourrait apparaître sur la carte comme aussi truffé de points de découverte isolée que celui du Cher » (*Colbert de Beaulieu 1970*, note 76). C'est ici l'« intuition » du numismate qui permet de montrer les lacunes de la recherche.

Le second problème est lui aussi dépendant de l'état de la recherche : les cartes de répartition sont basées en amont sur des typologies, établies par les auteurs ayant étudié les différents matériels ; ces typologies demeurent subjectives, dépendantes des critères choisis pour établir la classification.

L'exemple de la parure en verre laténienne est révélateur. L'étude de R. Gebhard (*Gebhard 1989a*) ne s'est pas contentée de compléter le travail de T. Haevernick (*Haevernick 1960*), mais a présenté une nouvelle typologie, rendant stériles toutes les cartes de répartition de la classification Haevernick, et donc une image des contacts totalement différente.

Dans notre cas, pour pouvoir prendre en compte ces données réactualisées, la solution au problème aurait été de tout reprendre à la source, afin de refaire toutes les cartes de répartition en fonction de la nouvelle typologie. C'est ensuite seulement qu'on aurait pu déterminer si tel ou tel type était intéressant dans le cadre de notre étude. Ce travail fastidieux n'aurait pas été permis dans le temps imparti à notre travail, mais nous avons déjà souligné la nécessité de reprendre ce dossier (*Pierrevelcin 2003*, p. 92). Depuis, cette étude a été en partie effectuée par *H. Wagner (2006)*, ce qui nous a ainsi permis de prendre en compte ce type de mobilier dans le présent travail (voir *chap. II.C.2*).

Ensuite, ces cartes sont également liées au degré de finesse des typologies. Certains types d'objets, lorsqu'ils sont considérés d'une manière globale, forment, par leur répartition, l'un des marqueurs de l'uniformité de la culture laténienne à grande échelle (ce qui, nous l'avons dit en introduction, est déjà en soi une preuve de contacts). Si on prend ensuite en compte les détails techniques, c'est-à-dire ceux qui permettent d'établir la typologie, on peut parfois être en mesure de déterminer des zones privilégiées pour tel ou tel type.

Un bon exemple est celui de la fibule de Nauheim. Considérées dans leur répartition globale, elles ne sont que d'une aide limitée pour comprendre les relations à longue distance entre des régions données. Par contre, la typologie établie par *K. Striwe (1996)* permet de mettre en avant certains décors ou certaines formes qui indiquent des préférences régionales. C'est ainsi que nous avons pu prendre en compte trois types de fibules en tant que marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule (voir *chap. II.C.1*).

Mais lorsque cette typologie devient trop fine, les groupes ou sous-groupes sont déterminés selon des critères tellement précis et détaillés que chaque type n'est représenté que par un petit nombre d'individus. On peut citer en ce sens les anneaux passe-guides ou les clavettes de char (voir *Schönfelder 2002*). Pour ces objets, le type général est relativement étendu (voir les cartes dans *Schönfelder 2002*, fig. 113-114 et 151-152), et l'auteur en a produit une typologie détaillée. La difficulté pour notre étude est qu'on dispose alors de beaucoup de types différents, mais chacun avec peu d'objets<sup>3</sup>. Il devient alors beaucoup plus difficile de déterminer des aires d'origines et des aires de contacts.

---

3 Sauf pour les passe-guides de type Hoppstädten, que nous traitons dans ce travail.

Dans le présent travail, les cartes de répartition utilisées sont dans la mesure du possible les plus récentes. Mais nous les avons régulièrement complétées avec des données nouvelles, ou en croisant différentes études d'échelle régionale ou européenne. Elles constituent ainsi une version revue et le cas échéant corrigée des travaux antérieurs<sup>4</sup>. Pour les types d'objets cartographiés, on trouvera en *annexe B* les listes de lieux de découverte figurant sur les cartes respectives. Le lecteur pourra donc juger de l'état de la connaissance en se reportant à ces références. Ce travail de vérification des cartes de répartition nous a néanmoins servi à contrôler leur validité, ainsi que, parfois, celle des individus pris en compte dans les typologies.

Nous avons essayé, dans la mesure du possible, de croiser les différentes listes d'objets et cartes liées existant dans la littérature, de manière à obtenir une image moins erronée. Les données de *M. Nick (2006)* complétaient par exemple souvent les études de monnaies gauloises par les lieux de découverte en Allemagne, élargissant ainsi notre point de vue.

Toutefois, un autre problème que nous avons plusieurs fois rencontré est l'absence d'illustrations pour documenter les différents types. Cette situation est particulièrement gênante pour permettre le croisement des différentes typologies, chacune d'entre elles se basant sur des critères distincts (voir le cas des parures en verre, des torques à nodosités multiples, etc.). La vérification de chacun des individus, qui correspondrait à une étude monographique de chacun des types, n'a pu être menée pour tous les marqueurs. On s'est donc résolu ici à garder parfois un regard distant, tout en sachant qu'une étude plus poussée permettrait d'apporter de nouvelles informations.

Malgré ces recoupements et ajustements, les cartes que nous avons produites dans ce travail ne doivent pas être vues comme une étude exhaustive de tous les types d'artefacts présentés, mais comme un reflet de l'état de la recherche les concernant (*cf. supra*).

Certains types d'objets bénéficiaient quant à eux d'une étude de leur répartition, mais sur des zones restreintes<sup>5</sup>. Nous nous sommes dans ce cas refusé à simplement reporter ces données sur une carte à l'échelle européenne. Il aurait été délicat d'admettre la validité de telles cartes, en sachant pertinemment qu'elles ne représentaient pas une étude systématique du type en question, et qu'elles ne feraient que cartographier des zones vides dues à l'état de la recherche. Ainsi, les *Schneckenringe* ont-ils été étudiés à l'échelle de la Bohême (*Kruta 1975b*, carte 4), mais on connaît également une forte concentration en Moravie, qui n'est pas cartographiée dans le travail en question. Une recherche rapide permet de constater leur présence sporadique en Allemagne du Sud, en Autriche ou en Suisse (voir *chap. II.C.1*). On perçoit donc que pour ce type d'objet, l'état de la recherche n'est pas suffisant, et que nous manquons d'une étude globale du marqueur en question.

4 La localisation des sites notamment, surtout dans les travaux plus anciens, est souvent aléatoire. Nous avons donc dans certains cas, essentiellement pour les objets isolés, remplacé les sites en question.

5 *Schneckenringe*, bracelets à décor tripartite, bracelets à pastillage, bracelets à faux filigrane, par exemple, pour la Bohême.

## 2.2. Les analogies stylistiques et morphologiques

Mais il est aussi un certain nombre de types d'objets qui n'ont pas bénéficié de ce type d'étude. Dans ce cas, la détermination d'une provenance supra-régionale repose parfois sur de simples affirmations, qui reflètent les connaissances empiriques de certains chercheurs (« tel type semble plutôt courant dans telle région »), mais sans qu'une étude scientifique plus poussée sur les zones de production et de diffusion ait été menée.

Cette remarque met en avant le problème principal spécifique à cette méthode : le manque d'une vision plus globale sur la diffusion des artefacts. Il n'est ainsi pas possible de savoir comment se comporte le type d'objet étudié en dehors de son foyer supposé, et du ou des exemplaires connus à longue distance.

Ce que nous entendons ici par « analogies stylistiques et morphologiques » correspond en fait à la méthode courante de recherche de comparaisons : pour un individu X donné, on recherche l'individu Y s'en approchant le plus.

Comme dans le cas des cartes de répartition évoquées plus haut, la méthode des comparaisons est intervenue dans deux étapes différentes du processus d'étude. Tout d'abord pour vérifier les types identifiés de cette manière dans l'histoire de la recherche, tout en conservant la même méthode, mais également pour identifier et vérifier des types nouveaux (céramique peinte à décor losangique [*cat. 120*] par ex.), que nous avons pu repérer en parcourant la littérature.

Deux cas de figure peuvent se présenter. Dans le premier cas, le foyer est *a priori* bien identifié, mais on ne dispose pas d'une étude systématique à une échelle large. Une étude régionale peut montrer le caractère local d'un type, mais on n'a pas de carte de répartition globale (*cf. supra*), ou pas de carte du tout, pour le vérifier (voir par ex. la céramique de Bohême [*cat. 115 et 116*]).

Dans le second cas, le foyer n'est pas connu, mais on note une forte ressemblance entre certains objets, trouvés en faible nombre, mais à grande distance. Si on ne dispose dans ce cas que de deux objets dans des régions éloignées (voir par ex. la céramique peinte losangique [*cat. 120*]), on ne peut alors que parler de contact, mais sans connaître de zone d'origine et de zone de réception. Si on dispose de plusieurs objets, opposés à un objet unique, le nombre détermine la zone de « production » (voir par ex. les fibules à arc de section carrée [*cat. 056*]).

Nous avons dans ce cas, pour les types identifiés de la sorte, repris la documentation de base, vérifié les comparaisons existantes pour déterminer leur fiabilité, et le cas échéant

complété par des données nouvelles.

Les deux méthodes employées, cartes de répartition et comparaisons, nous ont donc permis d'établir une liste de marqueurs, dont il faut toutefois souligner la subjectivité et le caractère « temporaire ».

En effet, cette liste est, nous l'avons dit, fortement liée à l'état de la recherche. Au fur et à mesure des travaux futurs sur les différents types d'objets, certains marqueurs seront appelés à disparaître (on se rendra compte qu'ils sont caractéristiques d'une zone très large<sup>6</sup> et non plus d'une seule région), et d'autres apparaîtront certainement ; ou encore, par des découvertes d'ateliers attestés, on sera en mesure de déterminer sans erreur des zones d'origine pour des objets encore ambigus. C'est en ce sens que nous considérons la liste présentée ici comme non exhaustive et vivante, puisqu'elle ne cessera d'évoluer en fonction de l'avancée de notre connaissance des différents types d'objets constituant la culture matérielle de La Tène.

### 3. CLASSEMENT ET MÉTHODE D'ÉTUDE DES MARQUEURS

Suite au travail de vérification, les différents types identifiés ont été séparés en trois catégories principales.

La première regroupe les types pour lesquels l'identification comme marqueur est sinon sûre, au moins très probable (*chap. II.B à II. E*).

La seconde concerne les marqueurs que nous avons dû écarter pour différentes raisons (*chap. II.F.2*).

La troisième présente les types d'objets qui restent pour nous problématiques, dans le cadre de l'étude des contacts à longue distance. Ils mettent en lumière néanmoins des aspects méthodologiques intéressants (*chap. II.F.1*).

#### 3.1. Marqueurs retenus

Les différents marqueurs retenus sont présentés dans un premier temps. Ils ont été distingués selon les deux horizons chronologiques dits « à tombes plates » (LT B-C1) et « des oppida » (LT C2-D, voir *chap. I.A.2*). Cette distinction est ici d'ordre pratique, pour différencier des marqueurs diachrones. Elle n'empêche pas que certains types aient pu circuler pendant une courte période avant ou après les bornes que nous avons fixées. Nous parlerons d'ailleurs dans certains cas de marqueurs « de LT C », qui correspondent à ceux datés de LT C1 et LT

---

6 Et donc avec plusieurs lieux de production possibles.

C2.

Nous avons essayé de garder une présentation homogène pour les différents types, malgré un état de connaissance variable pour chacun d'eux.

La description morphologique et fonctionnelle des types présente également un bref état de la recherche, tout en soulevant les éventuels problèmes liés à l'identification du type en question.

Dans un second temps, ce sont la répartition et la datation qui sont étudiées. On pourra ici savoir si le type d'objet a été étudié dans sa « globalité » (cartes de répartition), ou s'il s'agit uniquement d'objets qui ont été rapprochés par la méthode des comparaisons. Nous présentons également le cas échéant les discussions éventuelles quant à la question des ateliers ou des zones de production, lorsque ce point a bénéficié d'études antérieures.

Enfin, nous présentons ensuite les objets du catalogue individuellement, en portant une attention particulière à l'étude des contextes, lorsque celui-ci est connu. Dans certains cas, des objets individuels permettent de réfléchir au type de contact qui a pu intervenir, et nous proposerons alors les pistes envisagées. Cette question du type de contact sera néanmoins plus largement discutée dans la synthèse, en prenant en compte l'ensemble des marqueurs.

Les fiches-objets présentées dans le catalogue (volume II) correspondent aux « isolats » que nous avons pu identifier pour chacun des types étudiés, selon la définition que nous en avons donnée en introduction.

### **3.2. Marqueurs écartés**

Le travail de vérification a permis que certains marqueurs, issus de l'histoire de la recherche ou de nos propres identifications, et jusque-là considérés comme de potentielles preuves de contacts, aient dû être écartés.

Pour ceux issus de l'histoire de la recherche, ils ont néanmoins été régulièrement utilisés dans diverses publications pour justifier l'existence de contacts, voire de migrations entre la Bohême et la Gaule.

C'est pourquoi nous avons donc jugé utile de présenter sommairement ces types d'objets, en présentant la manière dont ils ont été interprétés pour les contacts, et les raisons pour lesquelles, après vérification, nous doutons de leur qualité de marqueurs de contacts.

Ces raisons seront exposées et détaillées au cas par cas, mais elles correspondent en fait à plusieurs cas de figure, qui s'appliquent soit à un objet en particulier, soit à un type d'objet

dans son ensemble :

- le type d'objet, considéré dans sa globalité, ne peut pas être vu comme un marqueur de contacts Bohême-Gaule ;
- l'objet identifié comme marqueur de contact a été mal identifié et correspond à un autre type, non-marqueur ;
- l'objet identifié est inexistant, et résulte d'une erreur dans les listes d'objets établies par les recherches antérieures.
- l'objet est hors chronologie (romain, hallstattien, LT A).
- l'objet est hors-zone (sud de l'Allemagne, Autriche<sup>7</sup>, Moravie ou Hongrie par exemple).

Les objets que nous avons écartés, mais dont le type est un marqueur de contact, sont énumérés dans la description du type en question. Par contre, nous avons choisi de traiter les types d'objets écartés dans une partie à part (*chap. II.F.2*), et non dans les catégories respectives, afin de les regrouper et de disposer d'une vision d'ensemble.

### 3.3. Marqueurs « problématiques »

En plus des types écartés, nous avons distingué la catégorie des marqueurs dits « problématiques ». Là aussi, il s'agit d'objets qui étaient, lors de la phase d'identification, considérés comme de potentielles preuves de contacts entre la Bohême et la Gaule.

Concrètement, nous avons retenu quelques types d'artefacts qui mettent en avant différents problèmes, en grande partie liés à l'état de la recherche. Il s'agit essentiellement de questionnements liés à la répartition de ces objets, qui amènent des réflexions et des commentaires particuliers quant à la question des contacts à longue distance.

Nous traiterons également dans ce cadre du cas particulier que représentent les « anneaux de cheville champenois », mis en lumière par *V. Kruta (1985 ; voir chap. I.C.1.3)*. Ces objets occupent une place primordiale dans l'archéologie laténienne, s'agissant de l'étude des contacts à longue distance. L'article de V. Kruta constitue en effet une des références les plus largement citées pour notre période, lorsqu'il s'agit d'évoquer la problématique des migrations. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point précis dans le *chap. III.A*.

#### 4. ÉTUDE ET DÉTERMINATION DES TYPES DE CONTACTS

La méthode que nous avons utilisée correspond dans ses grandes lignes à celle qui avait

<sup>7</sup> Les types d'objets concernant ces deux zones bénéficient toutefois, rappelons-le, d'une étude spécifique (*cf. supra, chap. I.A.1, et chap. III.C.1*).



déjà été théorisée par *T. Earle* (1982, p. 3-4) puis reprise par *B. Stjernquist* (1985, p. 66). Les auteurs reconnaissent trois étapes principales dans le processus d'analyse des échanges, mais que nous pouvons employer pour toutes les formes de contacts :

- établissement d'une zone d'origine ;
- description de la répartition spatiale ;
- reconstruction de l'organisation des échanges (ou des contacts).

Les paragraphes précédents s'attachaient à présenter la méthode et les problèmes soulevés par les deux premières étapes. C'est la troisième que nous abordons maintenant ; *B. Stjernquist* insiste toutefois sur le caractère hypothétique de cette démarche, puisque selon elle on devrait peut-être plutôt parler d'« une tentative de reconstruction de l'organisation des échanges » (voir *Stjernquist 1985*, p. 66). En effet, pour reconstituer les mécanismes de l'échange, le problème est que différents mécanismes peuvent produire des images (archéologiques actuelles) très similaires (*Earle 1982*, p. 7).

Dans un article consacré à l'étude des échanges, d'un point de vue théorique et méthodologique, *D. Olausson* s'est intéressée à la définition de l'objet « étranger » (*Olausson 1988*). Elle a établi cinq critères qui permettent de le reconnaître, mêlant à la fois des réflexions concernant l'identification de la zone d'origine, et des considérations quant aux types de contacts qui pouvaient être supposés. Comme pour les travaux de *B. Stjernquist* ou de *T. Earle* évoqués ci-dessus, les réflexions proposées par l'auteur concernent uniquement le commerce et les échanges de type commercial, mais elles peuvent être élargies à l'étude de toutes les formes de contacts. Les cinq critères sont les suivants :

- l'identification du minerai. C'est ce qu'on pourrait appeler l'argument imparable dans la détermination des déplacements. Malheureusement, pour pouvoir pratiquer de telles analyses, il faut bien sûr connaître les zones de production et/ou d'extraction.
- des éléments stylistiques ou techniques différents. Quand tous les éléments typologiques de l'objet sont différents, on parle de commerce ; quand un seul élément est différent, on parle alors d'influence ou de contact (voir le cas des parures à masques [*cat. 077-079*]).
- l'absence de précédents locaux. Cela prend en compte les aspects techniques. Ce critère part du principe que quand un objet est fabriqué dans une région donnée, on doit pouvoir trouver des « prototypes », des ratés, en bref les traces de l'acquisition sur place d'une technique.

Un type de bien ne remplissant pas ces critères est plus probablement lié à un circuit d'échanges. Cet aspect est également lié à la complexité de l'objet. C'est un point très intéressant soulevé par *D. Olausson* : « la probabilité que des similarités soient le résultat de contacts augmente avec une complexité croissante, puisque les formes les plus simples peuvent être dues aussi bien à une variation aléatoire ou à une

idiosyncrasie individuelle qu'à une imitation » (*Olausson 1988*, p. 17). Ainsi, on peut donc dire qu'un même objet, de technique ou de style complexes, n'a pas pu apparaître simultanément en deux régions différentes. À l'inverse, un artefact technologiquement ou stylistiquement simple peut naître de deux actions spontanées et indépendantes dans des régions distinctes, sans que des contacts soient nécessaires (voir remparts de type Fécamp [cat. 129]).

- le « glissement » de contexte. Ceci est applicable à des objets dont l'utilisation diffère dans la région d'importation. On atteint ici la valeur symbolique de l'objet, ce dernier pouvant être retrouvé dans des contextes différents d'une région à l'autre. Ceci peut-être un argument supplémentaire, permettant de conforter l'hypothèse qu'un objet est exogène en un lieu donné. Cela ne peut par contre en aucun cas, à notre avis, être un argument unique pour définir une exportation. Ainsi, l'exemple des épées anthropomorphes [cat. 123] : le contexte principal semble être lié à des dépôts, funéraires et/ou cultuels, alors que les exportations d'Europe centrale sont liées à des oppida. Mais l'oppidum de Corent est également dans la zone d'origine du type, malgré le glissement de contexte apparent<sup>8</sup> : on ne peut pas parler d'importation.
- la distribution spatiale limitée est le cinquième et dernier critère. Cela revient en fait à l'analyse des cartes de répartition, où des critères quantitatifs entrent en jeu. L'idée générale est que les régions où les objets sont présents en plus grand nombre sont assimilables aux zones de production ; il semble toutefois que les études ethnographiques tendent à remettre cela en cause (*Olausson 1988*, p. 18).

Le troisième argument évoqué par D. Olausson est particulièrement important. Nous y aurons en effet recours à plusieurs reprises, aussi bien pour confirmer que pour infirmer l'identification de certains objets comme des marqueurs de contacts à longue distance.

Pour chaque type d'objet étudié, on tentera de discuter de la forme de contact qu'il peut refléter, lorsque les informations sur le contexte le permettent. On considérera alors chacun des artefacts au cas par cas.

Nous verrons, dans la synthèse de ce travail (*chap. IV*), les réflexions qui pourront être faites en comparant les répartitions des différents types de marqueurs. En dégagant certaines formes récurrentes de diffusion, on pourra alors discuter des formes de contacts qui peuvent être avancées. Cela permettra également de prendre en compte les types d'objets pour lesquels une discussion au cas par cas n'était pas possible.

<sup>8</sup> On objectera que le contexte plus précis n'est pas connu : cela pourrait ainsi être lié à un sanctuaire d'oppidum, tel qu'il a depuis été identifié sur le site, et ce pourrait donc aussi être le cas à Stradonice et Staré Hradisko.

## 5. CHRONOLOGIE

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de s'attarder sur les problèmes que pose la chronologie. En effet, le fait de travailler sur les contacts à longue distance entraîne par répercussion la prise en compte de systèmes chronologiques parfois très différents entre les régions. Dès lors, des décalages importants peuvent apparaître, décalages qui concernent essentiellement le positionnement des différentes phases relatives en dates absolues.

Nous avons réuni dans la *fig. 17*, parmi les systèmes chronologiques les plus fréquemment utilisés pour La Tène, ceux qui offrent un point de vue sur toute la période, ou sur une majeure partie de celle-ci. D'autres travaux importants spécifiques à des périodes particulières n'ont pas été figurés, par souci de clarté (par ex. *Venclová 1998a* pour LT C, *Miron 1991*, *Rieckhoff 1995*, *Metzler 1996*, ou *Droberjar 2006a* pour LT finale). Nous en avons toutefois tenu compte pour établir la chronologie présentée dans la dernière colonne (*cf. infra* pour les explications).

La comparaison des différents systèmes présentés dans cette figure montre pour certaines phases des variations importantes en chronologie absolue, et notamment pour LT moyenne et finale.

Deux interprétations opposées peuvent être *a priori* envisagées pour expliquer ces divergences. La première serait que ces décalages chronologiques soient directement liés aux processus de diffusion des objets ou des techniques, et donc aux contacts. On suppose implicitement par ce fait que la diffusion a été lente, puisqu'elle aura été perçue par les outils chronologiques à notre disposition, ceux-ci étant d'une précision, au mieux, de l'ordre d'une génération (25-30 ans).

La deuxième possibilité est que ces décalages soient liés à l'état de la recherche. Si l'on considère que la diffusion des modes, techniques, artefacts, etc. a été très rapide à l'époque de La Tène<sup>9</sup>, c'est alors cet état de la recherche qui peut être envisagé comme raison aux décalages.

On prendra ici pour exemple le cas des agrafes de ceinture à palmette, que nous serons amenés à étudier plus loin (*chap. II.C.1*). Si l'on suit les travaux menés par R. Gleser, ces objets sont datés de LT D1b à l'Est, mais de LT D2a à l'Ouest. Etant donné le foyer oriental de ce type, on pourrait être amenés à penser que la diffusion d'est en ouest a été un processus long, de l'ordre d'une génération (décalage d'une phase relative). Toutefois l'auteur précise que la phase LT D1b des « Celtes orientaux » et la phase LT D2a de la région Sarre-Moselle sont équivalentes (*Gleser 2004*, p. 236-237). Cette conclusion est confirmée par le tableau comparatif que nous avons établi pour les principaux systèmes chronologiques (*fig. 17*). On

9 Par exemple *Buchsenschutz 2007*, p. 63, pour la période du style végétal continu : « Casques, fourreaux, fibules permettent de dégager une chronologie fine, de l'ordre d'une génération, qui est valable pour toute l'Europe, la diffusion des nouvelles modes ne souffrant aucun retard ».





**Fig. 18.** La révision et l’affinement de la chronologie de La Tène, à partir du Rhin moyen, en opposition à la tradition issue de Manching (Kaenel 2008, fig. 16).

peut constater que ces deux phases sont en réalité synchrones, en dates absolues.

L’écart de datations semble lié à l’utilisation de systèmes chronologiques différents entre l’Est et l’Ouest de la civilisation laténienne. Il faut y voir ici l’héritage des travaux menés en Allemagne méridionale depuis plusieurs décennies. G. Kaenel a bien résumé la situation, en montrant la différence entre les données issues de ce qu’il nomme le « groupe de Manching » et celles issues des recherches menées dans le Rhin moyen (Kaenel 2008 ; voir *fig. 18*). Ainsi, en Bohême par exemple, on est resté jusque très récemment aligné sur les travaux anciens de Bavière (notamment Gebhard 1989a et 1991), alors qu’en France on utilise des données qui correspondent aux travaux menés notamment dans la région Rhin-Moselle (notamment Miron 1991 et Metzler 1996 pour LT finale).

En fonction des éléments observés, nous avons décidé d’utiliser dans le présent travail un système chronologique qui tienne compte, pour la Bohême et pour la Gaule, des différents travaux antérieurs (*fig. 17*, dernière colonne). Ce système, appliqué à toute notre zone d’étude, présente l’inconvénient d’être peut-être trop général, risquant de gommer ainsi des disparités régionales, et éludant de fait la question de la perception des phénomènes de diffusion d’une région à l’autre. Il a néanmoins l’avantage de clarifier les esprits et d’unifier les données, en les insérant dans un cadre évolutif global. En ce sens, il ne faut pas prendre ce système comme un cadre fixe et rigide, mais plutôt comme un outil de travail destiné à simplifier.

Il nous semble en effet que la chronologie, même la plus fine, ne permettrait certainement pas de déceler de décalages dans les dates d’apparition des fossiles-directeurs, et par là de déterminer des directions dans les processus de diffusion et donc des contacts. Nous sommes de toute façon incapables de préciser la chronologie à l’échelle inférieure *grosso modo* à celle d’une génération. Ce serait même transgresser les limites méthodologiques

de ces découpages qui « ne sont que des constructions intellectuelles » (*Kaenel 2008*, p. 334).

Il semble au contraire que la diffusion des modes, mais aussi les migrations, soient des phénomènes trop rapides pour pouvoir archéologiquement être perçus « en différé » d'une région à l'autre ; en tout cas trop rapides par rapport aux bornes chronologiques qui sont les nôtres pour la période de La Tène.

C'est pourquoi nous pensons que la chronologie en tant que telle ne peut être utilisée pour résoudre les problèmes de diffusion, dans le cadre de contacts à longue distance. Au contraire, celle-ci peut même entraîner des confusions, voire des erreurs, pour peu que l'on ne soit pas attentif aux différences dans le contenu et les bornes des diverses phases chronologiques étudiées.

## B. LES MONNAIES

### I. MONNAIES DE BOHÊME (« BOÏENNES ») EN GAULE

#### 1.1. Le système monétaire de Bohême

Les monnaies dites « boïennes » n'ont pas fait l'objet d'une synthèse récente de grande ampleur. Les premiers travaux sont ceux de *M. Donebauer* et al. (1888), *E. Fiala* (1891) et de *H. von Koblitz* (1918), qui ont publié des collections alors privées, aujourd'hui en partie déposées au Musée national de Prague (NM Praha).

Les travaux les plus couramment utilisés pour le monnayage boïen sont ceux de *R. Paulsen* (1933), et de *K. Pink* (1936) et *K. Castelin* (1965) pour les monnaies en or.

Pour les trouvailles de Bohême, de Moravie et de Silésie (partie tchèque), *P. Radoměřský* a accompli un travail de compilation fondamental en 1955, listant tous les lieux de découvertes de monnaies sur le territoire de l'actuelle Rép. tchèque jusqu'à cette date. Bien que cet ouvrage soit maintenant relativement ancien, il constitue une base de travail essentielle, qu'il serait néanmoins nécessaire de mettre à jour.

Une étude récemment publiée a été effectuée par *J. Militký* (2008). L'auteur y expose, en quelques pages, les grandes lignes et l'état de la recherche sur le monnayage boïen. *J. Militký* est aujourd'hui le seul spécialiste de la numismatique celtique en Bohême.

Concernant la diffusion des monnaies boïennes en Europe, la question a été abordée par *J. Waldhauser* dans le cadre de deux articles complémentaires sur le monnayage d'or de Bohême (*Waldhauser 1995* ; *Waldhauser 1996*). Plus spécifiquement consacré à la Gaule, il convient de mentionner également l'article de *B. Fischer* sur les monnaies boïennes et vindélices en Gaule (*Fischer 2001*), mais qui posent certains problèmes sur lesquels nous reviendrons (*cf. infra*). Enfin, l'ouvrage de *M. Nick* a permis de faire le point sur la situation pour le sud de l'Allemagne (*Nick 2006*, notamment tabl. 97-98 et carte 51).

L'attribution traditionnelle des monnaies correspond aux territoires de Bohême et de Moravie. La limite sud-est du monnayage boïen semble cantonnée à peu près à la frontière actuelle entre la Rép. tchèque et l'Autriche. On n'exclut cependant pas que la vallée du Danube, dans les secteurs de la Haute- et de la Basse-Autriche, ait pu faire partie de cette zone lors des premières frappes boïennes (*Waldhauser 1995*, p. 623).

Le terme de « monnaie boïenne » a donc été conventionnellement appliqué par les archéologues et numismates tchèques aux monnaies qui ont leur aire de diffusion principale

centrée sur la Rép. tchèque (en dernier lieu *Waldhauser 1995*, p. 619 ou *Militký 2008*, p. 122). J. Militký rappelle néanmoins qu'il faut comprendre ce terme comme la dénomination d'un système monétaire particulier, et non pas comme une identification stricte à un peuple, en l'occurrence les Boïens, connus par les sources antiques (*Militký 2008*, p. 122).

Le caractère ambigu de ce terme a donc logiquement entraîné des confusions, que nous avons pu constater dans différents travaux. En effet, il s'avère qu'au final, le terme de « monnaie boïenne » ne recouvre pas la même réalité pour tous les auteurs.

Certains chercheurs adjoignent notamment au numéraire boïen les monnaies traditionnellement appelées « vindélices » (c'est-à-dire du sud de l'Allemagne). Ainsi, l'article de B. Fischer déjà évoqué (*Fischer 2001*). Dans ce travail, l'auteur souhaitait étudier les monnaies boïennes découvertes en Gaule (d'après le titre, mais il s'agit en fait uniquement du territoire de la France actuelle). Elle précise néanmoins en introduction que cette recherche « s'avère décevante », et elle choisit donc d'étendre son étude au monnayage vindélice. L'idée est effectivement intéressante, mais le problème vient ici de la terminologie. En effet, sur les treize sites catalogués, il s'avère qu'un seul d'entre eux (Saint-Louis) a effectivement livré des monnaies boïennes. Tous les autres lots ne sont composés que de numéraires vindélices. Pourtant, tout au long de son article, ainsi que dans la légende de sa carte de répartition, l'auteur utilise uniquement le terme de « monnaie boïenne ».

La situation est quelque peu différente chez K.-J. Gilles, pour le pays trévirien oriental (*Gilles 1993*), puisque l'auteur utilise tout simplement le terme de *Boii* pour décrire des monnaies du sud de l'Allemagne. Ainsi, dans la zone qu'il a étudiée, on recense plusieurs exemplaires des types LT 9432, 9436, 9346 ?, qui sont des *Regenbogenschüsselchen* du sud de l'Allemagne (voir les cartes de répartition dans *Nick 2006*, cartes 5 à 14), mais qu'il attribue aux Boïens.

Pour éviter ce genre d'écueil, qui nous rappelle au passage combien il est délicat de vouloir attribuer des noms de peuples à des types monétaires (et à une culture matérielle en général), il serait certainement plus judicieux de trouver une nouvelle dénomination pour les monnaies dites boïennes. Néanmoins, il nous semble que ce terme est déjà trop ancré dans l'histoire de la recherche, et que l'ajout d'une nouvelle dénomination ne ferait qu'accentuer la confusion. Nous garderons donc ici, faute de mieux, l'appellation de « monnaies boïennes ».

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous semble nécessaire de présenter rapidement le monnayage dit boïen dans son ensemble. L'article de synthèse de J. Militký que nous avons évoqué plus haut a été publié en langue tchèque, malheureusement sans résumé dans une autre langue (tout comme l'ouvrage dans lequel il s'insère : *Venclová 2008b*). Nous nous permettons donc de présenter ci-dessous un résumé traduit de ses travaux.



Le système monétaire des Celtes de Bohême repose depuis ses débuts sur le système du statère en or, s'inspirant du monnayage macédonien. Le poids des monnaies décline avec le temps, passant de 8,5 g à 6,5 g. Les monnaies divisionnaires, 1/3, 1/8 et 1/24 de statère, sont spécifiques aux Celtes.

La première phase du monnayage boïen (période A) comprend les plus anciennes émissions, qui sont des imitations des statères d'Alexandre III de Macédoine (336-323 av. J.-C.), avec une représentation au revers d'une Victoire ailée, d'où le terme employé de *statère de type Niké*. Simultanément ont circulé les divisions de *statères du type Athéna-Alkis*. Également typiques pour la période A (et plus rarement la période B) sont les *émissions dites « secondaires »*. Elles sont réparties en 11 types au minimum, mais sont très rares. La métrologie s'aligne sur les émissions principales (de 8 à 7,5 g), mais les motifs sont différents et variés. On ne sait pas où elles ont été frappées, mais peut-être dans la moitié nord ou au nord-ouest de la Bohême, en fonction des concentrations. La question reste ouverte pour le numéraire en argent, puisque les quelques exemplaires isolés connus peuvent être le reflet d'une production plus étendue.

Les périodes B et C correspondent à l'horizon des oppida. Les émissions typiques de ces périodes sont les *Muschelstatere* et ses divisions, 1/3 et 1/8 de statère), sur lesquels nous reviendrons. Le monnayage d'argent se compose avant tout des petites monnaies d'argent au cheval, dites de type Stradonice. Ce sont des 1/4 de quinaire (0,5 à 0,3 g) qui ont été frappés en nombre, et qui ont pu jouer un rôle important dans le commerce local. Il existe également des monnaies « lourdes », des quinaires autour de 1,5 g, qui ont joué un rôle secondaire en Bohême à la période B-C. On connaît seulement les quinaires du type de Prague, dont l'origine tchèque est toujours sujette à discussion.

Pour la période D, la frappe monétaire n'est pas clairement assurée en Bohême-Moravie. On notera, à la suite de cette rapide présentation, l'absence totale de monnayage en bronze en Bohême. La seule exception est formée par les quelques dizaines de monnaies fourrées connues, principalement à Stradonice, et qui existent depuis la période A (*Militký 2008*, p. 124).

La question de la chronologie, et donc de la datation des périodes A à D, reste à étudier en détail. Un tel travail, prenant notamment en compte les contextes archéologiques, n'a pas encore été accompli. Les dates avancées par J. Militký sont donc, de l'aveu de l'auteur, données « à titre indicatif » (voir tab. ci-dessous). Ces datations reposent en partie sur des estimations, mais aussi sur la chronologie proposée par P. Drda et A. Rybová pour l'horizon des oppida (*Rybová, Drda 1994 ; Drda, Rybová 1997*). Les dates absolues, qui sont donc à manipuler avec précaution, ont été traduites par l'auteur selon la chronologie relative de la période de La Tène.

En tenant compte des problèmes liés aux chronologies que nous avons évoqués en introduction (*chap. II.A.5*), nous proposons les modifications suivantes pour ces datations :

monnayage	<i>Militký 2008</i> , tab. 7	nouvelle proposition
période A	vers 250-150/130 LT C1-C2	LT C1-C2
période B	vers 150/130-100/80 LT D1a	LT C2/D1-LT D1b
période C	vers 100/80-70/60 LT D1b	LTD1b-D2a
période D	vers 70/60-41/40 LT D1b/D2	courant LT D2

## 1.2. Les monnaies d'or

Après ce rapide tour d'horizon de la numismatique en Bohême, nous nous intéresserons maintenant aux types monétaires présents en Gaule. Parmi les types boïens connus, seuls des numéraires en or ont été retrouvés en Gaule. Les monnaies d'argent sont donc totalement absentes.

Les trois grands types, ou « émissions principales », de monnaies d'or des périodes A à C sont représentés.

### *Muschelstatere* (1/1, 1/3 et 1/8)

Le terme de *Muschelstater*, ou « statère à la moule », s'applique en règle générale aux statères. Il est néanmoins également utilisé pour désigner leurs monnaies divisionnaires : 1/3 et 1/8. Le point commun de ces différentes séries est constitué par le motif au revers, composé d'une lune et de rayons divergents. Ce décor est certainement à voir comme une évolution amplement stylisée du type Niké (voir plus bas). Au droit, différents symboles ou traitements de la surface ont permis une distinction en différentes séries (typologie initiale par *Castelin 1965*, reprise par *Nemeškalová-Jiroudková 1998*, puis *Ziegeus 1995*). La période de circulation s'étend entre la transition LT C2/D1 et le début de LT D2 (périodes B et C).

L'aire de diffusion des *Muschelstatere* est à peu près équivalente à celle des monnaies boïennes dans leur ensemble (*carte 1*), puisqu'elles en constituent le numéraire le plus important (voir *Waldhauser 1996*, fig. 1 et 2). Au vu de cette répartition et du nombre de monnaies sur les différents sites (*Radoměřský 1955* ; *Militký 2008* ; *Nick 2006*), une zone d'origine située en Bohême ne peut être fondamentalement remise en cause. On note une forte concentration à l'ouest de la région actuelle de Bohême centrale, surtout dans la zone située au sud de la Berounka, mais également le long de la Vltava, où les quantités de monnaies sont les plus importantes. Plusieurs autres zones de diffusion privilégiée sont à noter au vu de la *carte 1*, sans que l'on soit en mesure de dire si elles sont également des zones de production : sud de la Bohême (?), Moravie et nord de l'Autriche. On peut

donc certainement considérer la Bohême et la Moravie (mais pas la Silésie) comme zone d'origine de ce type de monnaies.

Pour la diffusion en-dehors de cette zone, J. Waldhauser avait mis en avant deux zones principales, le Rhin supérieur (coude du Rhin) et la région entre Vienne et Bratislava (extrémité nord-ouest de la cuvette carpathique), reflet « très probable du lien avec la migration historique des Boïens » (*Waldhauser 1995*, p. 623). Les autres zones (Bade-Wurtemberg, Hesse, Pologne, Slovaquie orientale) montreraient des contacts « d'intensité plus faible ».

En ce qui concerne la Gaule plus particulièrement, plusieurs lieux de découverte sont à signaler, tous situés dans la vallée du Rhin ou sur le plateau suisse. On dénombre tout d'abord les 31 *Muschelstatere* (26 1/1, 4 1/3, 1 1/8) qui forment la part boïenne du trésor de Saint-Louis (Haut-Rhin), que complètent 35 *Regenbogenschüsselschen* et plusieurs éléments de parure (voir *Furger-Gunti 1982* pour le détail). Non loin de Saint-Louis, dans les environs de Mulhouse (Haut-Rhin), 3 *Muschelstatere* ont été signalés. Tous les autres exemplaires ont été trouvés de manière isolée sur les sites restants.

Pour les contextes de découverte, une grande majorité provient de dépôts (accentué par le nombre élevé de monnaies dans le trésor de Saint-Louis). Une seule monnaie provient d'un contexte assuré d'habitat, mise au jour lors de fouilles récentes au Martberg. La monnaie découverte sur le seul autre oppidum de notre liste, le Fossé des Pandours, a elle aussi été trouvée en contexte de dépôt, à la base du rempart principal (*Fichtl, Adam 1995*).

### Statères du type Niké

Les statères du type Niké correspondent aux premières imitations du statère d'Alexandre III de Macédoine (336-323 av. J.-C.). On retrouve au droit la tête casquée d'Athéna, et au revers une Victoire ailée.

La zone d'origine de ces monnaies, Bohême et/ou Moravie, est la même que pour le type précédent (*carte 1*). La chronologie correspond à la période A du monnayage boïen, c'est-à-dire LT C1 et LT C2.

On note deux exemplaires de 1/2 statères du type Niké dans notre zone d'étude. Les deux individus proviennent de la rive nord du lac de Constance, à Lindau (BY) et Tettngang (BW). L'appartenance de ces deux sites au territoire helvète, et donc à la Gaule proprement dite, n'est pas assurée, mais la concentration de monnaies boïennes sur tout le pourtour de ce lac nous invite à ne pas dissocier ces sites (voir *Nick 2006*, carte 51). L'exemplaire de Tettngang proviendrait, sans certitude, d'un contexte funéraire, alors que celui de Lindau semble avoir été mis au jour en contexte d'habitat, avec deux autres monnaies boïennes, des 1/24 de statère du type Athéna-Alkis.

### Statères du type Athéna-Alkis

La série des statères du type Athéna-Alkis est constituée uniquement de numéraires divisionnaires du statère (1/3, 1/8 et 1/24). On retrouve au droit une tête casquée, mais la figure d'Athéna se trouve ici au revers. Il s'agit d'une Athéna Alkidemos, ayant pour attributs casque, lance et bouclier, iconographie qui tendra lors de son évolution à une certaine stylisation.

Le type Athéna-Alkis semble présenter une concentration dans la moitié nord, voire plus particulièrement nord-ouest de la Bohême (*Waldhauser 1995*, p. 622). Une production sur l'oppidum de Staré Hradisko en Moravie n'est pas exclue (un probable coin monétaire, et nombre important de ce type de monnaies sur le site, voir *Čižmář 2002*, p. 34). Tout comme les statères du type Niké, les statères du type Athéna-Alkis s'insèrent dans la phase A du monnayage boïen, soit LT C1-C2.

Les monnaies de Kreuzlingen (TG) en Suisse, de contexte inconnu, et Lindau (BY) en Allemagne sont les seuls témoins de ce type monétaire en Gaule (voir remarque ci-dessus concernant Lindau).

### 1.3.Sites et monnaies non pris en compte

Nous souhaitons signaler ici deux localités pour lesquelles la présence de monnaies boïennes a parfois été mentionnée dans la littérature. Nous ne les avons néanmoins pas intégrées dans notre corpus pour les raisons que nous allons préciser.

Citons tout d'abord la monnaie conservée au cabinet de Numismatique de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg (BNUS). Selon les sources (*Castelin 1970*, n° 4, p. 93, pl. V ; *Mériel 2001/2002*, fig. 13 et p. 244), cette monnaie proviendrait de Strasbourg. Il s'agit d'un *Muschelstater* de 7,42g (LT 8744) ayant appartenu à la collection Brion, entrée à la BNUS en 1883. Nous nous rangeons néanmoins à l'avis d'E. Mériel, qui avait mis en doute la provenance, puisque celle-ci n'était pas mentionnée par R. Forrer dans son étude sur les monnaies celtiques d'Alsace (*Forrer 1925*). Nous avons obtenu confirmation auprès de la BNUS que cette information était pour l'instant absente de ses inventaires<sup>10</sup>.

Le second site que nous avons écarté est celui de Tayac (Gironde), lieu de découverte d'un célèbre trésor et qui a fait l'objet de plusieurs publications, en raison de son lien supposé avec la migration des Cimbres et des Teutons (Colbert de Beaulieu, Kellner, ...). La présence de *Muschelstatere* dans ce trésor a déjà été avancée par certains auteurs, qui suivaient en cela l'avis de R. Forrer. Les monnaies en question sont en fait trois flans que Forrer avait attribués aux Boïens. Cette attribution a néanmoins été remise en cause par

<sup>10</sup> En l'attente du dépouillement des registres du XIX<sup>e</sup> s. Nous souhaitons remercier ici le cabinet de Numismatique de la BNU et particulièrement G. Bélot pour nous avoir permis d'accéder à cette collection.

H.-J. Kellner (1970, p. 16).

Nous avons également écarté de notre liste les quinaires du type de Prague, qui sont parfois considérés comme boïens (*Castelin 1961 ; Kellner 1965 ; Nick 2006*). Même si peu d'individus sont connus, la majorité des trouvailles et le cœur de l'aire de diffusion se concentrent en effet en Allemagne (voir liste détaillée dans *Nick 2006*, tab. 98). Cette constatation confirme les doutes énoncés par J. Militký, que nous avons évoqués en introduction.

Pour les monnaies trouvées en Gaule, nous avons écarté de la discussion les monnaies d'argent du Sud-Ouest des types Pomarez et Beyrie<sup>11</sup> (*Callegarin 2007*). Ces monnaies avaient déjà anciennement été rapprochées des *Muschelstatere* boïens, sur la base d'une similitude typologique. On distingue en effet sur le droit des monnaies aquitaines une protubérance en forme de « grain germé », semblable à celui existant sur les monnaies boïennes. L. Callegarin réfute pourtant l'attribution par J.-C. Hébert des monnaies de type Pomarez aux « Boiates du Pays de Buch, possibles descendants de migrants Boïens venus de Bohême » (réf. dans *Callegarin 2007*, p. 213). Les arguments sont multiples : l'aloi n'est pas le même (or vs. argent) ; aucune monnaie boïenne n'a été mise au jour sur le territoire des Boiates ; les monnaies de type Pomarez sont centrées sur le territoire des Tarusates, une seule étant connue chez les Boiates.

Nous avons donc suivi les arguments de l'auteur, qui semblent suffisamment pertinents pour évacuer l'hypothèse d'une migration. Néanmoins, la ressemblance typologique existe, et soulève des questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre pour l'instant. Une autre hypothèse peut être celle de l'idiosyncrasie individuelle (voir *chap. II.A.4*).

#### 1.4. Analyse du corpus

Nous avons donc pu recenser à partir de la littérature en tout et pour tout 50 monnaies boïennes en Gaule. Les types représentés se répartissent de la sorte :

- 37 *Muschelstatere*
- 4 1/3 de *Muschelstater*
- 2 1/8 de *Muschelstater*
- 2 1/2 statères du type Niké
- 1 1/3 de statère du type Athéna-Alkis
- 2 1/24 de statère du type Athéna-Alkis
- 2 monnaies boïennes non déterminables plus précisément.

<sup>11</sup> Les monnaies du trésor d'Eyres-Moncube (Landes) sont conservées au Cabinet des Médailles : BN 3575-3586. Voir *Callegarin 2007*, fig. 2.

Comme nous l'avons déjà signalé, ce ne sont que des monnaies en or. On a une absence totale de numéraires en argent. Peut-être doit-on y voir le reflet de l'usage de ces monnaies d'argent en Bohême, sans doute destinées préférentiellement au commerce régional (*Militký 2008*, p. 124). Mais il faut néanmoins souligner que plusieurs monnaies d'argent ont été découvertes dans le sud de l'Allemagne, en Bavière principalement (voir *Nick 2006*, carte 51), toujours à moins de 200 km à vol d'oiseau de la frontière tchèque actuelle. L'image de la distribution du monnayage d'argent est donc effectivement moins étendue que celle du monnayage d'or.

Les monnaies d'or dites des « émissions secondaires » sont également absentes. L'étude de J. Waldhauser a montré que leur aire de diffusion privilégiait plutôt les contacts avec les zones au nord de la Bohême et, dans une moindre mesure, avec la Haute-Autriche (région de Linz, voir *Waldhauser 1995*, p. 623). Il n'est donc pas étonnant outre-mesure de ne pas les trouver parmi les monnaies boïennes en Gaule.

### **Chronologie**

D'un point de vue chronologique, seuls cinq exemplaires de monnaies boïennes de la période A (LT C1-C2) sont recensés dans notre zone d'étude. Ces statères du type Niké et du type Athéna-Alkis sont tous issus de contextes mal documentés. Leur point commun est qu'ils proviennent par contre tous des abords du lac de Constance, côtés suisse et allemand. Aucune autre monnaie de la période A n'est connue à ce jour ailleurs en Gaule.

Pour les périodes B et C, la distinction est plus délicate à faire, en raison de la difficulté parfois à déterminer plus précisément les pièces. Notons simplement que la période C est représentée par le dépôt des environs de Mulhouse, et par la monnaie (en contexte gallo-romain) de Pomy (CH), alors que le trésor de Saint-Louis semble plutôt tourné vers la période B (*cf. infra*).

La chronologie semble donc faire ressortir des tendances géographiques. Rappelons cependant que la zone autour de Saint-Louis et Bâle semble avoir été désertée autour du III<sup>e</sup> s. (*Jud, Kaenel 2002*), ce qui expliquerait partiellement l'absence de numéraires de la période A. Néanmoins, mis à part la zone du lac de Constance, les monnaies boïennes en Gaule ne sont représentées presque que par des *Muschelstatere* des périodes B et C (LT C2/D1-LT D2a).

### **Contextes de découverte**

En ce qui concerne les contextes de découverte, une seule monnaie provient sans conteste d'un habitat. Il s'agit de l'oppidum du Martberg, mais cette monnaie n'est pas datable plus précisément que la période B/C, qui rappelons-le, correspond par définition à l'horizon des

oppida.

Les autres contextes de découverte sont plus difficiles à étudier, puisqu'ils sont mal documentés ou inconnus pour la majorité des sites. On signalera tout même une découverte probable en contexte funéraire, avec un hémistatère (?) du type Niké à Tettwang (BW), au bord du lac de Constance.

Cinq sites enfin sont des dépôts, dont les composantes boïennes sont représentées uniquement par des *Muschelstatere* (périodes B et C). Ils représentent la majorité des découvertes, totalisant 37 des 50 monnaies mises au jour en Gaule. Tous ces dépôts ne sont néanmoins pas à placer au même niveau. Le trésor de Saint-Louis se composait de plus de 30 monnaies boïennes, accompagnées d'un nombre encore plus élevé de *Regenbogenschüsselschen* du sud de l'Allemagne. Le dépôt de Mulhouse comprenait quant à lui seulement trois monnaies. Sur l'oppidum du Fossé des Pandours par contre, seule une monnaie boïenne a été découverte, mais dans le contexte particulier de la fondation du rempart principal du site.

### Localisation

Géographiquement, nous l'avons déjà pressenti pour les *Muschelstatere*, les monnaies sont toutes présentes dans la frange la plus orientale de la Gaule, au maximum à 100 km du Rhin.

L'image offerte par la carte de répartition est celle d'une diffusion relativement bien répartie, à l'ouest du foyer tchèque, et dont la limite occidentale est définie par les sites que nous avons étudiés (*carte 1*).

On note tout de même plusieurs zones présentant des regroupements de monnaies boïennes, comme en Bavière ou dans le bassin du Neckar pour l'Allemagne. Pour la Gaule, nous avons déjà mentionné la zone du lac de Constance, autour duquel cinq sites au moins ont livré des monnaies boïennes.

La seconde zone est celle correspondant au coude du Rhin, dans la région de Bâle. En effet, en plus de trois sites proches ayant livré ce type monétaire, on note surtout la présence du trésor de Saint-Louis, situé à quelques centaines de mètres du site de Bâle-Gasfabrik, avec lequel il est certainement à mettre en relation (voir *Furger-Gunti 1982*, fig. 4). A. Furger-Gunti avait déjà fait remarquer que cette zone du coude du Rhin et du nord de la Suisse est très importante, puisqu'elle recèle plusieurs sites qui ont livré des dépôts de *Muschelstatere* et de *Regenbogenschüsselchen* (*Furger-Gunti 1982*, p. 20 et 34-35).

La troisième zone correspond à un regroupement de trois sites au sud du lac de Neuchâtel (Domdidier, « canton de Fribourg », et Pomy). Il s'agit de découvertes isolées, une d'entre elles provenant d'un contexte gallo-romain (Pomy).

Si l'on réfléchit en termes d'absence, il est très étonnant de constater que l'on ne retrouve

aucune autre monnaie boïenne ailleurs en Gaule. Ce constat est encore plus étonnant si l'on prend en compte les *Regenbogenschüsselschen* du sud de l'Allemagne, comme l'ont déjà fait A. Furger-Gunti (1982) et B. Fischer (2001). En effet, ces monnaies sont présentes dans plusieurs dépôts, répartis sur toute la Gaule. Il est donc étonnant que seules des monnaies vindélices aient pu voyager aussi loin, et pas leurs voisines boïennes, alors même que ces systèmes monétaires sont souvent associés dans les dépôts (Saint-Louis, Manching, Großbissendorf...). On notera toutefois que la répartition des monnaies boïennes en Gaule s'inscrit dans une diffusion « progressive » depuis la Bohême, et qu'elles en constituent en quelque sorte le terminus.

### Trésor de Saint-Louis

Parmi tous les sites ayant livré des monnaies boïennes que nous avons mentionnés, il en est un qui se dégage clairement. Le trésor de Saint-Louis est en effet le site qui a livré le plus de monnaies boïennes en Gaule. On y recense en tout 31 monnaies boïennes (Nick 2006, tab. 97) se répartissant en 26 *Muschelstatere*, 4 1/3 de *Muschelstater* et 1 1/8 de *Muschelstater*.

Sur les 26 *Muschelstatere*, seuls huit exemplaires sont datables plus précisément de la période B, tous les autres pouvant appartenir aux périodes B ou C. Cette constatation n'est en tout cas pas en contradiction avec la chronologie proposée par A. Furger-Gunti, qui présume la déposition du trésor vers 100 av. J.-C. Nous sommes donc tentés d'attribuer le trésor de Saint-Louis à la phase B du monnayage boïen.

A. Furger-Gunti pense que ce trésor est à mettre sur le compte de pratiques cultuelles, en tant qu'offrandes, comme tous les autres dépôts de ce type, composés de monnaies étrangères et de torques en or. Les monnaies auraient été sorties de leur circuit habituel d'utilisation pour être thésaurisées (Furger-Gunti 1982, p. 36-38).

L'hypothèse parfois invoquée par certains auteurs (Waldhauser 1995) fait appel aux migrations pour expliquer la présence de monnaies boïennes. A. Furger-Gunti réfute néanmoins cette idée, en argumentant que ce phénomène des dépôts est diachronique, ce qui exclut donc selon lui l'hypothèse de l'arrivée massive d'un groupe de population (Furger-Gunti 1982, p. 37-38). Nous ajouterons, pour compliquer le débat, que ces arrivées de population, si elles ont eu lieu, ne se sont pas forcément effectuées en une seule fois, mais que plusieurs groupes ont pu arriver à des époques différentes, reflétant de la sorte le monnayage en cours dans leur pays d'origine.

On pourrait se poser la même question pour le Fossé des Pandours. Il est en effet étonnant que l'on ait utilisé une monnaie étrangère lors de la fondation du rempart. Même si cette perte était accidentelle, ce que nous jugeons dans ce contexte peu probable, comment expliquer la présence de cette pièce ? Reflète-t-elle des accords commerciaux, un lien diplomatique,



la présence d'un Celte de Bohême sur l'oppidum ? Les hypothèses sont nombreuses mais invérifiables. Seule une étude plus approfondie de cas similaires, s'ils existent, pourrait nous renseigner sur les raisons de ce dépôt.

### **Conclusions sur les monnaies boïennes en Gaule**

On doit donc noter au final que les monnaies boïennes, représentées uniquement par leur monnayage d'or, sont finalement peu répandues en Gaule. Seule la frange orientale est affectée, dans différents types de contextes plus ou moins connus. Les contextes de découverte les plus nombreux sont constitués par les dépôts, qui, avec seulement cinq sites, totalisent près de trois quarts des découvertes.

Un site se démarque particulièrement, celui de Saint-Louis, puisqu'il a livré plus de trente monnaies boïennes. Il s'intègre dans une zone où sont regroupés trois autres sites ayant livré des monnaies boïennes, avec une distance maximale de 30 km entre chacun d'eux.

En termes de sites, trois zones correspondent à ce critère de regroupement. La première, dont nous venons de parler, autour de Saint-Louis-Bâle, la seconde au sud du lac de Neuchâtel, et la troisième autour du lac de Constance. Ces trois secteurs correspondent partiellement à ceux des Helvètes occidentaux, orientaux, et des Rauraques (*Jud, Kaenel 2002*). Les rares indices fournis par la chronologie permettent de montrer que les monnaies de LT C1-C2 sont regroupées dans la partie orientale. Aucune autre monnaie de cette période n'est connue à ce jour en Gaule ailleurs qu'autour du lac de Constance. Les monnaies de LT D1-D2a occupent le reste de cette zone et représentent la majorité du corpus.

Nous pensons qu'il est nécessaire de rappeler ici le lien privilégié réunissant Helvètes et Boïens mentionné par César (voir *chap. III.A.2.1*), puisqu'il a déjà été utilisé par certains auteurs pour expliquer la présence de monnaies boïennes à Saint-Louis notamment. Si l'on accepte d'attribuer le monnayage dit boïen au peuple du même nom, nous serions tentés de voir dans ces découvertes monétaires la trace de liens directs entre la Gaule et la Bohême. Néanmoins, ce type de contacts est très difficile à démontrer, et ne peuvent en tout cas pas l'être sur le seul indice des cartes de répartition de types monétaires. Nous nous bornerons donc à souligner pour l'instant l'existence d'une zone de contacts privilégiée sur le plateau suisse et ses abords, mais tout en rappelant que c'est également le cas en Basse-Bavière ou dans le Wurtemberg.

## 2. MONNAIES GAULOISES EN BOHÈME

Contrairement aux monnaies boïennes, dont seuls les exemplaires en or ont circulé jusqu'en Gaule, tous les systèmes métalliques gaulois sont représentés en Bohême : or, argent, billon (alliage d'argent et de cuivre), bronze frappé et bronze coulé (potin). Ils sont représentés par 20 types monétaires, présentés ici par matériau, puis par grande région d'origine, d'ouest en est.

Avant de présenter en détail ces différents types monétaires, nous rappellerons brièvement, comme nous l'avons fait pour la Bohême, les grandes lignes des différents systèmes monétaires en vigueur en Gaule.

### 2.1. Le système monétaire gaulois

Contrairement à la Bohême, il n'y a pas d'étalon monétaire commun à toute la Gaule, ce qui semble logique lorsque l'on compare l'étendue des deux zones considérées.

Le monnayage en or, sur la base du statère de Tarente ou du statère macédonien de Philippe constitue la circulation dite « primitive » en Gaule, certainement autour du Massif central, et qui aurait ensuite gagné notamment le nord-ouest (*Delestrée, Tache 2004*, p. 5 ; *Delestrée, Tache 2007*, p. 7).

Ce sont ensuite les drachmes lourdes, inspirées de monnaies d'Emporion et de Marseille, qui font leur apparition, dès la fin du III<sup>e</sup> s. Il en va de même pour les drachmes lourdes imitées de Rhoda, qui ont circulé entre Méditerranée et Garonne, et qui ont certainement inspiré les monnaies « à la croix » caractéristiques de ces régions (*Delestrée, Tache 2007*, p. 7).

D'autres monnaies en argent ont circulé principalement dans la vallée du Rhône et le Centre-Est de la Gaule (*Delestrée, Tache 2007*, p. 8-9). Ainsi de la fameuse zone du denier, couvrant le territoire des Eduens, Lingons et Séquanes, dont l'étalon est aligné sur le quinaire romain. Ce denier ou quinaire gaulois présente généralement à l'avant le buste de Roma (*Delestrée, Tache 2007*, p. 9-10)

On note la présence de bronzes frappés en grand nombre chez les peuples autour de la Loire moyenne, Sénons, Carnutes et Bituriges (*Delestrée, Tache 2004*, p. 11 ; *Delestrée, Tache 2007*, p. 12).

Enfin, une caractéristique qui ne concerne que la Gaule est la circulation des potins, ou monnaies en bronze coulé. Nous ne connaissons pas, dans l'état actuel de la recherche, de monnaies divisionnaires à ces potins (*Gruel 1995*, p. 138).

## 2.2. Les monnaies d'or

Deux types de monnaies gauloises en or sont connus en Bohême. Il s'agit de statères, qui correspondent donc au système monétaire en vigueur en Bohême (*cf. supra*). On mentionnera également une monnaie d'attribution incertaine, mise au jour à Hostomice (voir *chap. II.B.2.7*).

### Statères du type II de Tayac

Les statères du type II de Tayac s'insèrent dans la vaste série des imitations des statères de Philippe II de Macédoine. Ce type a été défini en premier lieu par H.-J. Kellner, qui s'est intéressé à la composition du dépôt de Tayac (*Kellner 1970*). L'étude a été complétée par R. Boudet pour la question spécifique aux statères du type II (*Boudet 1987*), ce qui lui a permis de définir cinq classes à l'intérieur de cette série. Ces différents travaux ont par la suite été repris dans *Barrandon et al. 1994*, les auteurs proposant une nouvelle dénomination des différents types, se superposant à celles données par H.-J. Kellner puis par R. Boudet. La localisation de ce type est « certainement d'origine régionale », c'est-à-dire en Aquitaine (*Boudet 1987*, p. 107). Ces monnaies ont été attribuées aux Bituriges Vivisci par plusieurs auteurs, en fonction de la concentration de ces monnaies aux alentours de la basse vallée de la Dordogne (*carte 2*). R. Boudet précise quant à lui que l'aire de diffusion indique une zone plus large, allant jusqu'à la basse vallée de la Loire. Une origine aquitaine nous semble néanmoins plus plausible, mais sur le seul indice de la carte de répartition. Nous préférons par contre ne pas donner d'attribution à un peuple gaulois en particulier, au vu de la datation haute de ce type (voir ci-dessous).

À grande distance, on note la présence de deux exemplaires de ces statères en Suisse (« Argovie » et « lac de Neuchâtel »), mais également à Hostomice, en Bohême, en contexte funéraire.

L'exemplaire d'Hostomice a notamment été utilisé par R. Boudet pour discuter de la datation de ce type monétaire. En effet, selon la typologie établie par l'auteur, les classes 2 à 5 seraient à dater des trois premiers quarts du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (soit approximativement LT C2). Or, il s'avère que le statère d'Hostomice, qui appartient à la classe 3, a été trouvé dans une tombe dont le mobilier d'accompagnement suggère une datation dans la première moitié du III<sup>e</sup> s. avant notre ère (*Kruta 1982*, p. 77), soit LT B2, tout en précisant que H. Polenz le remonte à LT C1. Si l'on s'en tient aux périodes de circulation des monnaies boïennes, ce statère est à placer dans l'horizon A, soit LT C1-C2. Ce phasage plus large permet de mieux concilier les datations données par les différents auteurs cités autour de la datation de ce type monétaire et de la tombe d'Hostomice.

### Statères au globule et à la croix

Les statères au globule et à la croix ont fait l'objet de plusieurs études dans les trente dernières années. On citera notamment les travaux de *S. Scheers* (1983, série 15, p. 308-313, fig. 57, pl. V: 128-129), qui les nomme « globules à la croix », ou de *K. Castelin* (1985, p. 125-126, n° 703-709), qui parle de « kugelförmigen Statere ». Plus récemment, *J. Sills* a établi une typologie plus détaillée, en distinguant quatre classes parmi son groupe « gallo-belge Xb » (*Sills 2003*, p. 304-314).

Les statères au globule et à la croix constituent un monnayage atypique en Gaule, principalement en raison de la présence d'un globule lisse et de la simplicité du décor (*Sills 2003*, p. 304 ; *Militký 2007*, p. 167). *J. Militký* a mis en avant le lien avec certains statères, plus précoces, de Bavière (*Kellner 1990*, types VD et VE), mais en précisant toutefois qu'il n'était pas possible d'être sûr de la parenté entre les deux types (*Militký 2007*, p. 167). *J. Sills* estime quant à lui que les prototypes doivent être recherchés dans son « pseudo-muscel type ». Ces monnaies tiennent leur nom de la ressemblance avec les *Muschelstatere* boïens, tout en présentant de nettes différences (*Sills 2003*, p. 302). Le lien entre ces types n'a toutefois jamais été étudié dans le détail et ne reste qu'une supposition. Il serait intéressant à l'avenir d'examiner cette problématique plus en détail, en prenant en compte tous les types monétaires, gaulois, boïens et bavarois, partageant la particularité de posséder un globule lisse.

Pour ce qui est de la chronologie, la série au globule et à la croix a été placée autour des années 60-50 av. J.-C. par *K. Castelin* (1985, p. 125-126). Cette fourchette semble cependant trop resserrée par rapport aux données nouvelles, et *J. Militký* préfère ainsi garder une datation large, à LT C2-D1 (*Militký 2007*, p. 168). On objectera que les contextes archéologiques datés les plus précoces sont de LT D1a (voir *Sills 2003*, p. 328), et que ces monnaies semblent cesser de circuler au moment de la Guerre des Gaules (*Scheers 1983*, p. 56). Nous retiendrons donc une datation à LT D1-D2a.

La répartition, relativement lâche, est centrée principalement sur les départements d'Eure-et-Loir et de Seine-et-Marne (voir *liste 3*). *K. Castelin* les a ainsi décrits comme « sénons ? » (*Castelin 1985*, p. 125). *S. Scheers* rejette quant à elle l'attribution à un peuple particulier (*Scheers 1983*, p. 313). Enfin, *J. Sills* parle d'un peuplement germanique (!) installé autour du territoire des *Parisii* (*Sills 2003*, p. 314, 345), reflétant ainsi l'hypothèse ancienne de *R. Forrer* qui liait ces monnaies à la migration des Cimbres et des Teutons (*Forrer 1908*, p. 347).

Au vu des concentrations évoquées dans les départements cités plus haut, nous retiendrons ici l'attribution formulée par *K. Castelin*, en considérant les statères au globule et à la croix comme un probable monnayage sénon.

En dehors de la zone principale de diffusion, on note une concentration d'exemplaires dans le sud de la Grande-Bretagne (*carte 3*). En direction de l'est, cinq sites ont livré des monnaies du type Xb : une découverte fluviale dans le Rhin (canton d'Argovie, CH), et Saarbruck (SL) et Lauchheim (BW) pour l'Allemagne. Les deux découvertes les plus orientales correspondent à des sites situés en Bohême : Ořech et Řevničov, situés en Bohême centrale.

Ces deux monnaies ont été récemment identifiées et publiées par J. Militký. Il s'agit selon lui d'exemplaires de la classe III définie par J. Sills (*Militký 2007*, p. 168). L'auteur précise qu'il n'est pas possible, en l'absence de contexte, d'expliquer la présence de ces monnaies en Bohême, qui peuvent documenter aussi bien des relations commerciales que d'« autres activités » (*Militký 2007*, p. 169).

### **2.3. Les monnaies d'argent**

Au moins cinq types monétaires différents forment le monnayage d'argent gaulois découvert en Bohême. On recense une série de drachmes, trois de quinaires (ou deniers gaulois), et une de statères.

#### **Drachmes lémovices à la tête séparée**

Les drachmes à la tête séparée, attribuées aux Lémovices, ont déjà fait l'objet d'une abondante littérature. Elles se caractérisent, au droit, par une tête aquitanique à gauche, alors que le revers présente un cheval au-dessus duquel se trouve une tête humaine, qui est parfois une miniature de la tête présente au droit.

Les premiers travaux de J.-B. Colbert de Beaulieu en 1955 ont permis d'attribuer ces monnaies aux Lémovices. Cette attribution n'a pour l'instant pas été remise en cause. Selon L.-P. Delestrée et M. Tache, la série 1079 dite au « type à la tête séparée », semble devoir être attribuée aux Lémovices, car de nombreux exemplaires se situent au sud de la Loire, mais que leur « aire de distribution privilégiée se situe nettement au sud-ouest des pays bituriges » (*Delestrée, Tache 2007*, p. 117 ; voir ici *carte 4*). En 1987, les découvertes en territoire lémovice permettaient de présenter neuf points de trouvaille, dont trois trésors et sept monnaies groupées (*Desbordes, Perrier 1987*, p. 296). Cette série s'insère dans le cadre plus général des émissions des Bituriges et Lémovices, J.-B. Colbert de Beaulieu ayant déjà montré leur homotypie (*Colbert de Beaulieu 1978*, p. 151 ; *Delestrée, Tache 2007*, p. 117).

Concernant la datation de cette série, les avis sont plus partagés. Pour le début de la frappe,

J.-B. Colbert de Beaulieu proposait d'insérer les monnaies à la tête séparée dans la deuxième phase des émissions lémovices, soit après 118 av. J.-C. et la fin de l'hégémonie arverne, mais en précisant que les monnaies d'argent feraient leur apparition dans le premier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Colbert de Beaulieu 1978*, p. 154). Plusieurs auteurs se sont rangés à cet avis (*Nash 1978*, p. 286 ; *Castelin 1985*, p. 81). D'autres ont par contre proposé une date plus haute, à la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*Desbordes, Perrier 1987*, p. 297 ; *Delestrée, Tache 2007*, p. 117).

La différence est plus importante pour l'arrêt de l'émission, ce qui n'est pas surprenant quand on connaît la longue durée de circulation de certains types monétaires. En effet, la majorité des auteurs ont proposé une circulation jusqu'à la Guerre des Gaules (*Colbert de Beaulieu 1955*, p. 397 ; *Colbert de Beaulieu 1978*, p. 154 ; *Nash 1978*, p. 286 ; *Castelin 1985*, p. 81 ; *Desbordes, Perrier 1987*, p. 297), alors que L.-P. Delestrée et M. Tache avancent une date dans le premier tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Delestrée, Tache 2007*, p. 117).

Nous l'avons dit, ce type de monnaies ne semble pas avoir beaucoup dépassé les limites de son territoire d'origine. Néanmoins, K. Castelin (1985, p. 81) mentionne trois exemplaires en Suisse (deux dans le canton de Zurich, une dans le canton de Vaud, voir *Meyer 1863*, p. 9, n° 62-64).

Un exemplaire nous intéresse plus particulièrement, dans les collections de Stradonice (NM Praha – n° 27.297). Cette monnaie est une variante de la série 1079 de L.-P. Delestrée et M. Tache. Les exemplaires BMC II/506 ou SLM 162 sont ceux qui se rapprochent le plus, puisque nous retrouvons la tête à gauche et le cheval à droite. La drachme de Stradonice s'insère dans la série A de D. Nash (1978). Le poids de cet exemplaire (2,11 g) s'inscrit dans la moyenne pour ce type de monnaies, qui oscille entre 1,02 et 2,30 g, le plus souvent autour de 2,1 à 2,2 g (*Colbert de Beaulieu 1955*, p. 397).

Il est très étonnant de trouver une telle monnaie lémovice aussi éloignée de sa zone d'origine. En effet, ces monnaies ont très peu circulé, même dans les régions environnantes, chez les Arvernes ou en Narbonnaise notamment, alors que l'effet inverse est lui relativement plus abondant (*Desbordes, Perrier 1987*, p. 298).

### Quinaires de type ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ

Les quinaires en argent du Centre-Est, dont fait partie la série des ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, s'inspirent de deniers romains de la fin de la République en reprenant le motif de la tête casquée de Rome. Le terme de denier est donc appliqué aussi à ces séries gauloises, bien que leur poids moyen (1,7 g) corresponde en fait au quinaire ou demi-denier romain (*Gruel, Popovitch 2007*, p. 40). Ceci explique qu'on les trouve également parfois dans la littérature sous le terme de « denier gaulois de type ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ ». Le terme de « denier gaulois » est alors employé pour faire référence à cette métrologie spécifique. Nous avons néanmoins préféré

employer ici le terme de quinaire, qui a le mérite de rappeler, le cas échéant, l'équivalence métrologique avec les séries d'Allemagne ou de Bohême.

Le denier de ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ est quant à lui probablement inspiré d'une monnaie de P. Cornelius Sula, frappée en 151 av. J.-C (selon *Gruel, Popovitch 2007* et *Nick 2006*). Au revers, un cheval est accompagné de l'inscription ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, entière ou partielle. Les variantes dans les légendes épigraphiques de ce nom ainsi que les symboles secondaires ont permis une distinction entre différentes classes, déjà par *J.-B. Colbert de Beaulieu (1966)*, et plus récemment par *M. Nick (2006, p. 59 et tab. 10)*.

Ainsi, parmi les différentes séries existantes, les plus anciennes apparaissent à LT D1, ou à la fin du II<sup>e</sup> ou au début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Delestrée, Tache 2007, p. 73, série 884 ; Gruel, Popovitch 2007, p. 39*). La même datation est confirmée par M. Nick, qui a repris les différents contextes archéologiques ayant livré ce type monétaire (Bâle-Gasfabrik, Lauterach, Besançon notamment). Il en ressort un début de circulation dans le dernier tiers du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., ou encore au début de LT D1. Les ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ ont une durée de vie assez longue, et sont même encore partiellement utilisés après la Conquête (jusque vers le dernier tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. : *Nick 2006, p. 60*), certainement en raison de leur équivalence avec le système monétaire romain (*Gruel, Popovitch 2007, p. 39*). On peut tout de même distinguer une évolution, avec une division en quatre groupes se succédant plus ou moins dans le temps.

Les deniers gaulois de type ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ sont généralement attribués aux Lingons, bien que l'aire de diffusion soit plus large, couvrant le centre-est de la France et la Suisse, soit les peuples des Eduens, des Lingons, des Séquanes et des Helvètes (*carte 5*).

Vers l'est, on note de nombreux exemplaires en Allemagne du sud, les ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ représentant un des types monétaires gaulois les plus répandus à l'est du Rhin. Ce fait est certainement à mettre en relation avec l'existence d'une « zone du quinaire d'Europe centrale », évoquée la première fois par K. Castelin (voir notamment *Castelin 1985, p. 153*).

Plusieurs exemplaires sont connus en Bohême. Le dernier en date a été mis au jour à Obří Hrad en 1998, dans un contexte peu clair, puisqu'il s'agit d'une découverte au détecteur à métaux (*Waldhauser 2001b ; Militký 2001*). Selon J. Militký, cette provenance est douteuse, l'auteur envisageant même une éventuelle provenance de Stradonice. Cet exemplaire d'Obří Hrad appartient *a priori* à un des types les plus tardifs, attribuable à LT D2 (type 13.3 de *Gruel, Popovitch 2007, p. 160*).

À Stradonice, plusieurs exemplaires sont connus, le nombre variant selon les auteurs. On peut arriver raisonnablement à un nombre de trois individus en croisant les différentes sources (*Déchelette 1901, p. 12 ; Pič 1906, pl. II: 48 ; von Koblitz 1918, p. 105, n° 25-26 ; Colbert de Beaulieu 1966, n° 2 p. 129 ; Nick 2006, catalogue p. 73*).

L'examen des pièces du Musée national de Prague permet de supposer que ces trois individus y sont conservés.

Le n° 27.309 peut être assimilé à un ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, mais un doute subsiste. En effet, la légende est difficilement lisible au-dessus du poitrail, alors que la partie inférieure de la pièce est absente suite au décentrage lié à la frappe. On peut néanmoins discerner un Δ et peut-être l'amorce d'un Y à sa droite. Une autre identification possible est celle d'un denier gaulois à la légende CONTE. Dans cette hypothèse, c'est surtout l'image du droit qui est singulièrement similaire, notamment dans le traitement de la chevelure et du casque, ou dans le double grènetis (voir LT 5053). Les deux autres exemplaires sont conservés sous les n° 235.562 et 27.320. Cette dernière est toutefois mal conservée, et l'attribution demeure problématique.

Il faut également signaler qu'une monnaie du trésor de Podmokly a été identifiée comme un ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ par plusieurs auteurs (*von Koblitz 1918*, p. 116 ; *Dayet 1960*, p. 154 ; *Colbert de Beaulieu 1966*). Néanmoins d'après les indications de Castelin (*Castelin 1985*, p. 124, note 12), cette identification était erronée. Nous n'avons donc pas inclus cette pièce dans notre étude.

### **Quinaires à la tête casquée**

Ces quinaires (LT 5099), comme les ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, font également partie de l'ensemble du Centre-Est que nous venons d'évoquer. M. Nick les a d'ailleurs inclus sous le type B6 de sa classification des ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, qui est pour lui la seule variante anépigraphie (*Nick 2006*, p. 59, tabl. 10, p. 63 : note 209). L'iconographie est donc similaire, et on retrouve au droit la tête casquée à gauche, et le cheval au revers. La distinction se fait dans les symboles secondaires au revers : une croix au-dessus du cheval, et un cercle à quatre rayons ou perlé entre les pattes.

Concernant la localisation et la datation, les données avancées par M. Nick sont donc celles que nous avons déjà présentées pour les ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ. Nous préférons néanmoins nous ranger à l'avis de K. Gruel, qui y voit un monnayage éduen de LT D1 (*Gruel, Popovitch 2007*, p. 163, série 16.4).

Une monnaie de ce type a été repérée par J. Militký au NM Praha (n° 235.500), et provient de Stradonice. Le site de Manching a également livré sept exemplaires de quinaires à la tête casquée (*Nick 2006*, tabl. 69 p. 409 : type B6), constituant le seul lieu de découverte entre la Gaule et la Bohême.

### **Statères suisses**

Ce type est dérivé du statère de Philippe II et se caractérise, hormis le fait d'être en argent,



par un flanc large. Peu de découvertes sont connues à ce jour (*Nick 2006*, p. 23), mais l'aire de diffusion restreinte permet une attribution à la partie nord de la Suisse (*carte 6*).

Pour la datation, K. Castelin proposait une émission tardive, dans les années 60 av. J.-C., en raison d'un alliage à faible teneur en argent (*Castelin 1985*, p. 141). M. Nick rappelle que des statères suisses ont été mis au jour à Bâle-Gasfabrik ou Manching, ce qui permet de faire remonter le début de la circulation quelque part dans le cours de LT D1 (*Nick 2006*, p. 23).

En-dehors de la zone d'origine, en direction de l'Est, seuls deux sites ont livré ce type de monnaies, à Manching (un exemplaire) et Stradonice.

Pour ce dernier site, un seul exemplaire a été publié avec illustration (*Pič 1906*, pl. II: 41), alors que M. Nick en signale deux, d'après les indications de Hertlein (*1904*, p. 99).

### **Quinaires au nez angulaire (Scheers 54b)**

Ces monnaies d'argent ont été étudiées par *S. Scheers (1983, série 54b)*, *R. Loscheider (1998)* et *M. Nick (2006, p. 71-72)*. On trouve ce type de monnaies dans la littérature également sous les termes de *Hakennase* ou « *mit eckiger Nase* ». Elles correspondent à la série 33, classe I de *Delestrée, Tache (2002, DT 199)*.

On trouve au droit une tête à gauche, avec le nez et l'arcade sourcilière fortement marqués et formant un angle droit, qui ont donné leur nom à ce type de quinaire. Au revers est placé un cheval à gauche, encadré de globules et d'un grènetis.

La concentration de cette série au nez angulaire se situe le long de la Moselle (*carte 7*), tout comme la série dite de Marberg, avec laquelle elle est d'ailleurs homotypique. La grande concentration de monnaies au nez angulaire à Wallendorf plaide pour une production à cet endroit (*Nick 2006, p. 72*).

R. Loscheider distingue deux horizons de circulation pour les monnaies d'argent trévires. À l'intérieur de l'horizon 1, il sépare encore celui du *Hakennase* à LT D1b (horizon 1a), puis celui du type de Marberg dès LT D1b mais surtout à LT D2a (horizon 1b, *Loscheider 1998*, p. 93 et tableau p. 199).

L'aire de diffusion de ces monnaies offre une image peu étendue mais dense, à l'intérieur du territoire trévire. Seuls quatre individus sont connus dans des régions plus éloignées, dans la vallée de l'Aisne (Pommiers), sur le plateau suisse (canton d'Argovie), à Manching, et enfin à Stradonice.

Ce dernier exemplaire (NM Praha – n° 27.298) correspond à la variante 54b de Scheers. C'est la seule monnaie de ce type sur le site, alors que sont connus par ailleurs cinq quinaires du type Nauheim (LT 9388, voir *chap. III.C.1.2*), qui correspondent chronologiquement à l'horizon 1 du monnayage d'argent trévire (mis en parallèle avec la zone du quinaire d'Europe centrale que nous avons déjà évoquée), mais dont l'aire de diffusion est centrée



**Fig. 19.** Comparaison du statère en billon de Závist (d'après *Waldhauser 2001b*, fig. 15) et des exemplaires DT 2300, attribué aux Vénètes, et DT 2311, attribué aux Redons (d'après *Delestrée, Tache 2004*, pl. XIII). Ech. 1/1.

sur la Wetterau, c'est-à-dire sur la rive droite du Rhin (voir par exemple *Nick 2006*, carte 27). Certains auteurs ont néanmoins associé ces types dans une série « de la vallée du Rhin » (*Scheers 1983*, p. 117-118 et *Delestrée, Tache 2002*, série 33). R. Loscheider les a quant à lui différenciés (*Loscheider 1998*, p. 99), et nous nous rangeons à son avis.

#### 2.4. Les monnaies en billon

Les monnaies en billon sont par définition constituées par un alliage d'argent et de cuivre, normalement absent du système monétaire boïen. Deux monnaies de la sorte ont été mises au jour en Bohême, mais pour lesquelles il est difficile de distinguer une provenance plus précise que l'Armorique. Nous présentons donc ces monnaies sous l'appellation de « statère armoricain », bien que ce terme ne corresponde pas à un type défini par la numismatique.

#### Statères armoricains

Les statères en billon des Vénètes, des Redons, des Osismes ou des Coriosolites font partie des séries caractéristiques de la phase finale des émissions monétaires armoricaines (au sens large, c'est-à-dire incluant la Bretagne, la Basse-Normandie et la Basse-Loire), qu'il faut placer à partir de la fin de la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.. Ces statères posent souvent des problèmes quant à leur attribution précise à l'un de ces deux peuples, tant les similarités sont grandes (*Delestrée, Tache 2004*, p. 7-9 et 84).

Un exemplaire de ce type a été mis au jour à Závist lors de fouilles clandestines en l'an 2000, dans le secteur « Adámkovo mýto » (*Waldhauser 2001b*, p. 450-451 ; fig. 19). Le

statère est identifié par J. Waldhauser comme étant redon (certainement par les indications de La Tour), ce qui peut être confirmé par la tête humaine au revers, proche des émissions redones de la série 359 « au profil imberbe » (*Delestrée, Tache 2004*). Mais au regard de la représentation du cheval androcéphale au revers, une attribution aux Vénètes peut également être envisagée (type DT 2300, dans la série 353a « à la roue »). Qu'il soit redon ou vénète, ce statère atteste en tout cas de contacts, directs ou indirects, entre la Bretagne et la Bohême.

Un autre exemplaire est connu en Bohême (NM Praha, n° 235.499), provenant de Stradonice. Il a été identifié par J. Millitký comme un statère corisolite.

## 2.5. Les bronzes frappés

Les monnaies de bronze constituent un autre type d'étalon et de matériau monétaire inconnu en Bohême. Nous pouvons distinguer quatre types, tous originaires de l'Ouest ou du Centre-Ouest.

### Bronzes à l'aigle et au pentagramme (LT 6108)

Ce type monétaire s'insère dans la série plus large des « bronzes à l'aigle », pour lesquels nous ne connaissons pas d'autre étude que celle de *C. Brenot et S. Scheers (1996)*. Cette série tire son nom de l'aigle disposé au revers. Ce sont les différents symboles secondaires accompagnant l'aigle qui ont été utilisés pour distinguer les variantes. Au droit, on retrouve toujours une tête humaine. Les bronzes à l'aigle sont principalement attribués aux Carnutes (LT 6108).

Dans la variante « à l'aigle et au pentagramme », on distingue une tête à droite, les cheveux disposés en deux rangées. Au revers, l'aigle déployé à droite tient un serpent dans les serres. À sa gauche, un pentagramme, et à sa droite, une croix bouletée, cantonnée de quatre points. Les deux faces présentent un grènetis sur le pourtour de la pièce. Le terme identifiant cette variante a été employé par *C. Brenot et S. Scheers (1996, n° 770-771)* et *L.-P. Delestrée et M. Tache (2004, série 505B, classe IV)*.

Cette variante semble moins abondante que d'autres bronzes à l'aigle, mais on en retrouve tout de même « en nombre » à Orléans, ce qui permet de continuer à proposer une attribution aux Carnutes (*Brenot, Scheers 1996, p. 110*), corroborant la classification de de La Tour (*de La Tour 1992, pl. XIX*). L.-P. Delestrée et M. Tache les classent plus largement dans l'« ensemble séno-carnute et [de la] vallée de la Loire moyenne », pour une datation à la « fin de la Guerre des Gaules et période pré-augustéenne » (*Delestrée, Tache 2004, p. 21-22*).

Cette datation concorde plus ou moins avec celle de K. Gruel, pour qui les bronzes attribués

aux Carnutes circulent « très largement dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. » (*Gruel, Popovitch 2007*, p. 42). Les dix-sept bronzes à l'aigle d'*Argentomagus* publiés par J.-L. Roche en 1978 ont tous été trouvés en contextes datés du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., ce qui tend à montrer l'utilisation longue de ces monnaies.

Un exemplaire de Stradonice (NM Praha – n° 27.340) est très certainement à ranger dans cette classe. La tête au droit est difficilement lisible, mais semble correspondre aux exemplaires connus (DT 2577 et 2578). Au revers, on distingue nettement l'aigle et la croix bouletée, mais le pentagramme et le signe sous la croix sont plus difficilement identifiables. Si l'on suit les typologies existantes, la classe « à l'aigle et au pentagramme » est dans l'état de nos connaissances la seule possible.

### **Bronzes à tête casquée et aigle (LT 6140)**

Une autre grande variante des bronzes à l'aigle carnutes est constituée par les bronzes à tête casquée et aigle (LT 6140). La différence se situe au droit, où la tête à gauche est casquée. Au revers se trouve un aigle éployé de trois-quarts à droite, posé sur un foudre (?), la tête tournée à gauche. À sa droite est figuré un croissant. Les deux faces présentent un grènetis sur le pourtour de la pièce (*Brenot, Scheers 1996*, n° 806). Comme pour les bronzes à l'aigle et au pentagramme, la seule étude disponible est celle de C. Brenot et S. Scheers.

Pour cette variante, la tête au casque ailé pourrait être une imitation de la tête de Roma figurée sur les deniers romains. L'aigle du revers est peut-être inspiré du denier de *M. Plaetorius M.f. Cestianus*, frappé vers 68/66 av. J.-C. (*Brenot, Scheers 1996*, p. 115). L.-P. Delestrée et M. Tache les ont classifié dans leur série 505b, avec les bronzes à l'aigle et au pentagramme que nous avons présentés plus haut.

L'étude de la répartition montre que les provenances sont très dispersées et ne révèlent pas de concentration : Levet (Cher), Malain (Côte-d'Or), Vieil-Evreux (Eure), canton d'Artenay, Lion-en-Beauce (Loiret), le Mont César et Vendeuil-Caply (Oise). Néanmoins, l'attribution carnute reste probable selon Brenot et Scheers. Ce type monétaire serait contemporain ou postérieur à la Guerre des Gaules (*Brenot, Scheers 1996*, p. 115).

En-dehors de cette zone, deux exemplaires ont été identifiés par J. Militký à Stradonice (NM Praha – n° 235.501, 235. 502). Comme pour les drachmes lémovices évoqués plus haut, on peut s'étonner du fort éloignement de ces pièces de leur zone d'origine, alors même que peu d'exemplaires sont connus.

### **Bronzes à la gueule de loup**

Les bronzes à la gueule de loup ont été illustrés par la série 1118 de *Delestrée, Tache 2007*

(pl. XXII et p. 130-132), pour lesquels ces auteurs ont distingué six classes différentes. Le thème iconographique est le même pour les classes I à IV : une gueule de loup au droit, et un Pégase au revers. Les classes V et VI sont caractérisées par un sanglier stylisé au revers.

Aucune étude de synthèse n'a été effectuée pour ce type monétaire, nous ne disposons donc que des informations données par L.-P. Delestrée et M. Tache. Selon ces auteurs, ces monnaies sont abondantes sur le territoire biturige et circuleraient entre la fin du I<sup>er</sup> tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et la guerre des Gaules, mais se sont peut-être prolongées à l'époque pré-augustéenne. Les types au sanglier semblent être les plus tardifs et sont plus rares.

Nous avons pu isoler six exemplaires de bronzes « à la gueule de loup » à Stradonice, tous issus de la collection Buchtela (NM Praha – n° 27.305, 27.306, 27.307, 27.313, 27.335, 27.344).. Une partie d'entre eux a déjà été publiée par *H. von Koblitz (1918)*.

Nous avons également pu identifier une monnaie de Chomutov (nord-ouest de la Bohême) comme un probable bronze à la gueule de loup (NM Praha – n° 27.331). Cet exemplaire a déjà été publié plusieurs fois (*Vocel 1868*, p. 138 ; *von Koblitz 1918*, p. 98, n° 43, pl. 36: 6 ; *Preidel 1935*, pl. XIII: 22 ; *Radoměský 1955*, p. 48, n° 39 ; *Waldhauser 2001a*, fig. Chomutov 2, p. 237), mais il n'avait jamais été identifié. Il fait partie, avec trois autres monnaies, de découvertes faites en 1830 dans les environs de la ville. Le contexte plus précis n'est pas connu.

### **Bronzes lourds bituriges**

Les bronzes lourds bituriges sont une série proche des bronzes à la gueule de loup que nous venons d'évoquer. Ils sont illustrés par la série 1109 de *Delestrée, Tache 2007* (pl. XXII et p. 129-130). Les auteurs ont distingué ici trois types différents : au « cheval et annelets en triangle », « à la tête casquée » et « au sanglier ».

Ces bronzes anépigraphes ont un poids moyen de 3,30 g, et on les trouve principalement en territoire biturige (départements de l'Indre, Indre-et-Loire et Cher). Pour la datation, les auteurs proposent une circulation entre le début du II<sup>e</sup> tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., et la guerre des Gaules. Nous avons donc retenu une datation à LT D2, comme pour les bronzes à la gueule de loup.

Un exemplaire de Stradonice doit être selon nous identifié à cette série (NM Praha - n° 27.339). La monnaie a été publiée par *H. von Koblitz (1918)*, p. 98, n° 34, pl. 36: 1), mais sous la localisation erronée de Chomutov. Nous avons toutefois préféré suivre les informations du cahier d'inventaire du NM Praha, qui mentionne Stradonice. La monnaie est difficilement lisible, mais on reconnaît tout de même assez bien un sanglier au revers. Il s'agit donc vraisemblablement du type III de L.-P. Delestrée et M. Tache. L'avers est très usé, mais on distingue ce qui pourrait être une mèche de cheveux. Ce bronze correspondrait

le mieux à l'exemplaire DT 3483, au regard des données métrologiques (3,23 g et 17,5 mm pour DT 3483, contre 3,20 g et 16,8 x 18,3 mm pour l'exemplaire du NM Praha).

## 2.6. Les bronzes coulés (potins)

La dernière grande catégorie monétaire présente en Bohême est constituée par les potins. Huit types différents sont connus, formant ainsi la catégorie la mieux représentée en Bohême.

### Potins à la tête diabolique

Les potins à la tête diabolique ont été nommés de la sorte pour la première fois par *R. Forrer* (1925, p. 45). Ils se caractérisent par une tête humaine à gauche au droit, et un quadrupède cornu au revers, avec la queue recourbée, tout comme les potins à la grosse tête, s'inspirant ainsi, d'une manière indirecte, des monnaies de Marseille au taureau chargeant (*Colbert de Beaulieu* 1970, p. 100-101). Ce type de potin a fait l'objet de plusieurs études, la première en date étant celle de *J.-B. Colbert de Beaulieu* (1970). Plus récemment, *F. Barthélémy* leur a consacré deux articles (1994 ; 1996) ; la publication de la nécropole de Vaugrignon (Indre-et-Loire) a également été l'occasion de présenter certaines réflexions issues de travaux de *M. Troubady* (*Riquier* 2004).

Il ressort de ces différentes études que les potins à la tête diabolique ont une aire de diffusion relativement large (*carte 8*). L'attribution traditionnelle est aux Turons, basée essentiellement sur le nombre de découvertes et quatre grands dépôts de plusieurs centaines de pièces (Amboise, Fondettes, Francueil et Mazières-de-Touraine, tous en Indre-et-Loire, voir *Colbert de Beaulieu* 1970, p. 121-122 ; *Barthélémy* 1996, p. 35). Il faut maintenant aussi y ajouter le trésor de la Chalouère (Maine-et-Loire) et le sanctuaire d'Allonnes (Sarthe), de sorte que ces potins semblent caractéristiques d'une zone plus large, autour de la Loire moyenne et de ses affluents, Sarthe, Maine et Loir (*Riquier* 2004, p. 90).

En ce qui concerne la datation, la chronologie acceptée jusqu'à présent permettait de dater les potins à la tête diabolique de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Barthélémy* 1996, p. 35, qui se base sur les contextes archéologiques), en tout cas après la Guerre des Gaules (*Colbert de Beaulieu* 1970, p. 121). *S. Riquier* et *K. Gruel* mentionnent quant à elles des découvertes dans des contextes qui peuvent remonter à LT C2 (à Tours). Dans la nécropole de Vaugrignon, deux potins ont été trouvés dans des tombes. Le premier était associé à des « fibules en fer antérieures à l'horizon Nauheim », le second à une fibule Nauheim miniature et à une fibule filiforme (*Riquier* 2004, p. 90). Une période de circulation principale s'étalant sur toute LT D semble donc attestée par ces différents éléments.

La répartition est effectivement large, couvrant une grande partie de la France. J.-B. Colbert de Beaulieu mentionne également des exemplaires en Belgique, en Suisse et en Italie (ces deux derniers pays n'ont pas été cartographiés sur la *carte 8*, faute de précisions quant à la localisation). Quelques monnaies ont été découvertes dans le sud de l'Allemagne, notamment à Manching et Stöffling<sup>12</sup>.

Un exemplaire de Stradonice est issu de l'ancienne collection Buchtela (NM Praha – n° 27.337). Il s'agit d'un potin de la classe IIb de F. Barthélémy (1994, 1996), équivalent à BN 5675 (Barthélémy 1994, p. 82 ; Barthélémy 1996, p. 28), mais qui ne permet pas de datation plus précise.

### Potins au personnage courant (LT 8124)

Ce type de monnaie se caractérise par un personnage courant tenant un torque et une lance à l'avant, et par un animal quadrupède entouré d'une fibule et d'un serpent au revers.

C'est une monnaie attribuée aux *Remi* et offrant une large dispersion. Son absence dans les fossés d'Alésia incitait S. Scheers à la dater après 52 av. J.-C. (Scheers 1983, p. 171). Mais C. Haselgrove, en étudiant les associations de mobilier, a conclu que la circulation principale se plaçait dans l'horizon des fibules de Nauheim et des fibules filiformes, à savoir LT D1. Cette datation est confirmée par les trouvailles faites en contexte stratifié, trouvailles qui permettent d'élargir la chronologie : début à la fin de LTC2 ou à LT D1a, circulation principale à LT D1b, puis présence encore dans des contextes LT D2 ou romains (Haselgrove 1996, p. 53, fig. 19, et annexe 1). K. Gruel place le début de leur circulation à LT C2-D1, avec un atelier connu à Reims (Gruel, Popovitch 2007, p. 224). Quant aux datations proposées par M. Nick, elles sont similaires, reprenant les travaux de C. Haselgrove (Nick 2006, p. 75).

La diffusion de ce type de potin est effectivement très large (*carte 9*). Partant d'un noyau autour du bassin de l'Aisne, elle s'étend dans plusieurs directions, avec des exemplaires « isolés » assez nombreux, notamment en Suisse. On note aussi des concentrations au Luxembourg et dans le Palatinat. Des exemplaires ont été trouvés sur des sites plus isolés dans le Bade-Wurtemberg, en Bavière et en Rép. tchèque.

Dans ce dernier pays, quatre sites ont livré ce type de potin. En Bohême, on dénombre quatre exemplaires à Stradonice (dont NM Praha – n° 235.505, 235.506), deux à Chomutov (NM Praha, n° 27.329 et 27.330, voir Radoměřský 1955, n° 37-39 ; Waldhauser 2001a, p. 105, 237, fig. « Chomutov 2 » p. 237 ; Militký 2008, p. 125) et un à Třisov (NM Praha, n° 235.415, Militký 1995, p. 38, n° 12: 5, pl. I: 19 ; Militký 2008, p. 126). Notons également la présence d'un potin au personnage courant en Moravie, à Hostýn, oppidum qui a également

12 Deux exemplaires à Manching et trois à Stöffling : Ziegeus 1995b, p. 96. Deux autres potins sont connus dans les collections de la Prähistorische Staatssammlung de Munich, mais sans indication de provenance (Kellner 1990, n° 2271 et 2272).

livré un « potin gaulois au svastika » (*Kolníková 2002*, p. 273-274, fig. 1: 2 et 3).

Concernant Stradonice, M. Raýman (*1950*, p. 42) affirme en avoir vu onze dans la collection Berger, parmi lesquels il en a personnellement acquis trois. L'auteur, à la suite d'un article de Josef Skutil (*Catalaunská mince ze Starého Hradiska na Moravě, Numismatické listy V*, Prague, 1950, p. 18-19), utilise l'adjectif « catalaune », d'après le peuple du même nom établi autour de Châlons-en-Champagne (voir *Fichtl 2004*, p. 60), pour l'attribution de ces monnaies. Mais il s'agit bien de nos actuels potins « au personnage courant ».

### **Potins au bucrane**

Ce type de potin présente au droit un bucrane de face, avec deux esses obliques de part et d'autre. Au revers se trouve un animal (ours ?) à droite, attaquant un serpent, entourés d'un grènetis. Il correspond à la série 195 de S. Scheers (*1983*).

Selon S. Scheers, cet animal pourrait être un éléphant, puisqu'il est possible que ce type s'inspire du denier de César à l'éléphant. Dans ce cas, on doit donc admettre un terminus *post quem* après 49 av. J.-C., mais la datation reste vague (*Scheers 1983*, p. 172). L.-P. Delestrée et M. Tache proposent une datation totalement différente, puisqu'ils placent les potins au bucrane à la fin du II<sup>e</sup> et dans la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.C. (*Delestrée, Tache 2002*, DT 221 : classe III « au bucrane », dans la série 36 « Potins des Rèmes »). On peut donc envisager une circulation à LT D1 et à LT D2a.

Selon S. Scheers, l'attribution à privilégier pour sa série 195 est aux Rèmes, au regard de l'aire de diffusion (*carte 10*), qui offre d'ailleurs une cartographie similaire à celle des potins LT 8124 (potins au personnage courant, voir *carte 9*).

En Bohême, un seul exemplaire est connu, provenant de l'oppidum de Stradonice (NM Praha – n° 27.334).

### **Potins à la tête casquée (LT 7405)**

Ces potins se caractérisent par la silhouette d'une tête humaine à gauche, dont la ligne du nez est prolongée pour former une sorte de casque. Au revers se trouve un cheval stylisé à gauche, dont la queue et les oreilles se rattachent au bourrelet cernant la pièce.

L'attribution traditionnelle est aux Sénons (LT 7405, pl. XXX), mais cela a été remis en cause par L.P. Delestrée qui y voyait peut-être le monnayage d'un peuple riverain de la Seine (*Delestrée 1985*, p. 55-56). Aujourd'hui, le même auteur les attribue aux Rèmes (*Delestrée 1996*, p. 132). Il n'existe pas encore de travail de synthèse sur ce type de potin, qui permettrait de préciser les localisations, et donc une zone de provenance éventuelle.

Les potins « à la tête casquée » constituent la première classe de la série 24 de Delestrée,



Tache (2002, p. 51). Selon eux, cette série, dite des « premiers potins des *Remi* », peut remonter « au tout début de la période de LT D1 (ca –130 av. J.-C.) ». Plusieurs ensembles clos d’Acy-Romance ont permis de proposer une datation dans le dernier quart du II<sup>e</sup> s. Les auteurs suggèrent que les potins à la tête casquée, tout comme les potins au personnage courant LT 8124, ont fait leur apparition vers 130-120 av. J.-C. (Lambot, Delestrée 1991, p. 78).

Un exemplaire de ces potins à la tête casquée a été mis au jour à Stradonice. Cette pièce pourrait également être identifiée comme un potin sénon « au profil fruste » (LT 7388). Néanmoins, la manière dont la figure, au droit, se raccroche au liseré permet à notre avis l’identification en tant que potin « à la tête casquée ».

### Potins au sanglier

Ce type de potin présente au revers un sanglier, entre les pattes duquel est généralement placé un signe distinctif qui a permis une distinction typologique par classes (Scheers 1983, série 186, p. 712-729). Au droit se trouve une tête orientée à gauche, parfois à droite, dont la chevelure est représentée généralement par trois mèches.

Plusieurs ratés de potin sont connus sur l’oppidum du Fossé des Pandours (Fichtl, Pierrevelcin 2005, p. 426-427), chef-lieu des Médiomatriques, mais la majeure partie de la circulation correspond au territoire des Leuques (carte 11), notamment sur l’oppidum de Boviolles, qui en est le chef-lieu (Scheers 1983, p. 165 ; Delestrée, Tache 2002, série 38-I, p. 64). K. Gruel place le début de la circulation à LT C2-D1, ou « au moins au début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. » (Gruel, Popovitch 2007, p. 223). Cette datation est également suivie par M. Nick, qui les date du début de LT D1, voire de LT C2 (d’après une découverte stratifiée de Manching). La durée de circulation a pu atteindre les débuts de la période romaine. Trois exemplaires sont connus dans les fossés de César à Alésia (Nick 2006, p. 72-73).

Le nombre de sites ayant livré des potins au sanglier est relativement important dans la majorité des cités voisines des Leuques et des Médiomatriques, sauf peut-être vers le sud (Lingons et Séquanes). En dehors de l’aire de diffusion principale, plusieurs sites ont livré ce type de potins. En direction de l’est, on peut ainsi suivre le long du Danube les exemplaires de Bavière (Manching, Kelheim, Pollanten et Egglfing), puis, en Bohême, les cinq exemplaires au total de Stradonice (3 ex.), Kolín (1 ex.) et Chomutov (1 ex.).

À Stradonice, trois exemplaires sont connus. J. L. Pič (1906) n’en cite que deux, qui correspondent à ceux de la collection Berger (acquise en 1901, NM Praha – n° 235.507 et 235.508). Le troisième est issu de la collection Buchtela/Mikš (NM Praha – n° 27.338).

Le potin de Kolín, trouvé avant 1868 (d’après Radoměřský 1955, p. 50), était originellement conservé au NM Praha, mais est aujourd’hui perdu.

La localité de Chomutov a également livré un potin au sanglier, en plus des potins au

personnage courant et d'un possible bronze à la gueule de loup que nous avons déjà mentionnés. Ici aussi, le contexte est inconnu.

### **Potins aux triskèles (LT 8329)**

Ce potin se caractérise par un triskèle composé de trois virgules à l'avant et d'un triskèle composé de trois esses au revers. Les deux faces sont décorées d'un grènetis et d'un bourrelet sur le pourtour.

Les trouvailles les plus nombreuses et le cœur de la zone de diffusion se situent à Langres, d'où leur attribution aux Lingons par *J.-B. Colbert de Beaulieu (1973, p. 132 et fig. 36)*, confirmant ainsi l'avis de *H. de La Tour (de La Tour 1992, pl. XXXIII, LT 8329)*. Cette attribution n'est pas remise en cause par *L.-P. Delestrée et M. Tache*, en raison de l'aire de répartition (*carte 12*). Ils les présentent comme leur série 965 (DT 3261), sous la dénomination de « type dit aux trois poissons » (*Delestrée, Tache 2007, p. 87*). Pour *K. Gruel* par contre, cette série de potins est émise soit à Langres, soit en Suisse (*Gruel, Popovitch 2007, p. 218*). Ils sont dénommés potins « aux triskèles », et ont été trouvés en nombre significatif à Bibracte (19 exemplaires). Il ne faut pas les confondre avec les potins « à la triskèle », qui sont eux probablement émis à Bibracte.

Comme l'a montré *M. Nick (2006, p. 79-82)*, cette série semble complémentaire de celle dite « à la tête janiforme » (LT 8319), d'après l'aire de diffusion et les lieux de découverte. L'auteur a constaté que les sites de LT D1 comme Manching ou Bâle-Gasfabrik n'ont pas livré de potins aux triskèles, alors que les potins « à la tête janiforme », qui semblent plus précoces, sont présents. D'après l'analyse des différents lieux de découverte, la circulation semble effective vers LT D2. *K. Gruel* reste plus vague, en plaçant ces potins à LT D (*Gruel, Popovitch 2007, p. 218*). Pour *L.-P. Delestrée et M. Tache* enfin, cette série circulerait entre le deuxième tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et la période gallo-romaine, avec une proportion non négligeable dans les « camps militaires tardifs » (*Delestrée, Tache 2007, p. 87*). Ces différents éléments permettent donc de supposer une circulation calée entre LT D1 et la période gallo-romaine, avec une utilisation principale à LT D2.

L'aire de diffusion intéresse principalement un grand quart nord-est de la Gaule. En-dehors de la cité des Lingons, le plus grand nombre de monnaies provient des territoires voisins des Leuques et, dans une moindre mesure, des Séquanes.

Par-delà le Rhin, mis à part l'oppidum de Heidetränk, dans la Wetterau, qui se trouve en limite de l'aire de diffusion, un seul exemplaire isolé est connu, à Pisek, en Bohême du sud (NM Praha – n° 27.332). Cette monnaie avait jusqu'à présent été mal identifiée par *P. Radoměský* puis par *J. Militký (Radoměský 1955, p. 57, n° 83 ; Militký 1995, p. 37, n°8)* ; l'erreur a donc été reprise par *J. Waldhauser (Waldhauser 2001a, p. 381)*. Contrairement aux descriptions présentées, cette monnaie est bien un potin aux triskèles.

Il s'agit malheureusement d'une découverte isolée du XIX<sup>e</sup> s., dont le contexte nous est inconnu. Nous savons seulement qu'elle provient de l'ancienne collection Buchtela, tout comme un certain nombre des monnaies gauloises de Stradonice.

### **Potins à la grosse tête**

Ce type de potin, encore appelé parfois « potin séquane » se divise en deux grands groupes : le groupe A « au bandeau lisse », et le groupe B « au bandeau perlé » (*Gruel, Popovitch 2007*, série 95) ou « décoré » (*Gruel, Geiser 1995*).

Le thème principal reste dans les deux cas une tête avec un bandeau sur les cheveux à l'avant, et un animal cornu, hérité du taureau chargeant des monnaies de Marseille, au revers (*Delestrée, Tache 2007*, série 854, p. 54-56).

Les premiers types apparaissent dès LT D1, les variantes les plus tardives étant datées à partir de LT D2b et présentes en quantité dans les niveaux gallo-romains d'Alésia (*Gruel, Popovitch 2007*, série 94). Selon M. Nick, le début de la production du type A1, le plus précoce, est à situer au début de LT D1. Le type A2 lui succède, dès la fin de LT D1, avec une circulation principale à LT D2. En chronologie absolue, l'auteur propose, pour le type A, une fourchette entre la deuxième moitié du II<sup>e</sup> et la moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Nick 2000*, p. 36-37 et tabl. 7). Nous retiendrons donc une chronologie centrée sur LT D dans son ensemble, avec une continuité à la période augustéenne.

Même si elle est généralement attribuée aux Séquanes, cette monnaie offre en fait une aire de répartition beaucoup plus importante (*carte 13*), avec de nombreuses variantes et ateliers régionaux (*Nick 2000*, p. 65). La diffusion principale s'étend en gros de la Saône-et-Loire au lac de Constance (*Gruel 1995*, fig. 6 ; *Nick 2000*, cartes 1 à 16).

On peut remarquer plusieurs lieux de découverte situés en-dehors de la zone de circulation privilégiée, notamment à Stradonice et Manching, reflet de la diffusion vers l'Est. Une autre voie d'expansion est peut-être constituée par le Rhin, le long duquel on peut suivre plusieurs exemplaires, jusqu'au Dünsberg. On peut imaginer le même raisonnement pour le cours de la Moselle, et peut-être même pour la Seine.

À Stradonice, « plusieurs » exemplaires sont connus (*Osborne 1885*, p. 14), le nombre de sept étant le plus récurrent (*Déchelette 1904* ; *Hertlein 1904* ; *Nick 2000*). J. L. Pič n'en cite pour sa part que cinq. L'inventaire du NM Praha (liste Militký) n'en présente que trois (n° 235.509, 235.510 et 235.565). B. Ziegau (*1995b*) n'en cite qu'un, qui est certainement celui illustré par J. L. Pič (*1906*, pl. II: 39).

En croisant ces différentes données, nous sommes actuellement en mesure d'identifier cinq individus : trois au NM Praha (dont l'exemplaire publié dans *Pič 1906*, pl. II: 39, qui est en fait un montage de deux pièces différentes), un au MK Wien, et un publié par J. Déchelette (lieu de conservation non précisé).

Un autre potin a parfois été identifié en tant que « grosse tête », mais il s'agit d'un potin à la tête diabolique (NM Praha – 27.337, *cf. supra*).

Les potins de Stradonice correspondent à plusieurs des types définis par *M. Nick (2000)*. Nous avons, selon l'auteur, 1 potin de type A1/7, 1 potin de type A1, 1 potin de type A2/6, et 4 potins de type A2?. Parmi les types plus précisément localisés, le type A1/7 est plutôt typique du territoire des Eduens, à l'ouest de la Saône, alors que le type A2/6 a été trouvé presque exclusivement sur le territoire correspondant aux Rauragues, entre Bâle et *Tarodunum*.

### **Potins de type Zürich « Altbörse »**

Ce type de potin se caractérise au droit par une tige verticale sur laquelle sont disposés perpendiculairement deux  $\epsilon$  couchés se faisant face. Au revers se trouve un animal cornu à gauche, la tête regardant vers l'arrière. L'animal a également été identifié à un bouquetin, ce qui explique l'autre terme parfois employé pour ce potin (« type au bouquetin », *Delestrée, Tache 2007*, série 998).

Les trouvailles faites en contextes datables sont de LT C2/D1. Aucune trouvaille de contexte clairement LT D2 n'est connue. Plusieurs trouvailles suisses ont trouvé des associations exclusives de potins de type Zurich et de potins à la grosse tête de type A ou A1. *M. Nick* en suppose donc une éventuelle contemporanéité de circulation. Ce qui donnerait en chronologie absolue une datation entre le dernier tiers du II<sup>e</sup> s. et le premier quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (*Nick 2006*, p. 75-77).

La répartition (*carte 14*) est centrée sur le nord de la Suisse, entre les lacs de Neuchâtel et de Constance, avec une zone probable de production autour du lac de Zurich (ratés de potins à Zurich-Altbörse, trouvaille la plus importante au Üetliberg : 20 exemplaires). On note également quelques exemplaires épars dans les Alpes suisses (Grand-Saint-Bernard, Aoste), puis en Bavière (Manching, Egglfing, Staffelberg), et enfin à Stradonice.

En Bohême, le revers de l'exemplaire de Stradonice (NM Praha – n° 235.511) a été publié par *J.L. Pič (1906*, pl. II: 35). Il fait *a priori* partie de la collection Berger, acquise en 1901 par le Musée national de Prague.

### **2.7. Monnaies gauloises d'attribution incertaine**

Nous avons regroupé ici plusieurs monnaies de Bohême dont l'identification n'est pas assurée. Néanmoins, pour chacune de ces pièces, différents éléments iconographiques ou techniques témoignent d'une origine gauloise probable. Nous présentons donc ici chacune de ces monnaies, ainsi que les éléments que nous avons identifiés, et qui permettent de

supposer ces attributions.

Un second statère en or a été mis au jour à Hostomice, mais nous ne sommes pas en mesure de dire s'il s'agit du même site (nécropole) que celui où a été trouvé le statère du type de Tayac, puisque la date et le lieu de découverte sont inconnus. Il s'agirait d'une monnaie du type Forrer 472, mais il n'existe aucune illustration, et nous n'avons pas trouvé cette monnaie dans les collections du NM Praha<sup>13</sup>. En l'absence de ces éléments d'identifications, nous nous contentons de conserver cette monnaie dans la catégorie des statères d'or gaulois.

Un « potin gaulois » a été signalé à Domažlice, dans les environs de la ville. Il s'agit d'une trouvaille du XIX<sup>e</sup> s., dont le contexte de découverte est inconnu (voir entre autres : *Radoměřský 1955*, p. 41, n° 15 ; *Militký 2008*, p. 125). De plus, cette monnaie, auparavant dans la collection M. Donebauer et E. Fiala, est aujourd'hui perdue.

Néanmoins, rappelons-le, l'utilisation du potin est un phénomène totalement inconnu dans le monnayage de Bohême. C'est pourquoi nous avons intégré cette monnaie dans notre corpus, le matériau et l'allure de la pièce étant facilement reconnaissables, même si l'iconographie reste indéterminable.

Enfin, on signalera sur l'oppidum de Stradonice un potin et quatre bronzes gaulois indéterminés, dont l'identification a fait ressortir des éléments gaulois, mais qui peuvent être attribués à plusieurs peuples.

## 2.8. Monnaies non prises en compte

La première monnaie que nous avons écartée de notre corpus est un prétendu statère d'or de Vercingétorix, qui aurait été mis au jour à Nový Knín (okr. Příbram, Bohême centrale, voir *Waldhauser 2001a*, p. 365). Nous avons de fortes raisons de penser qu'il s'agisse d'un faux ou d'une pure invention. En effet, il n'existe aucune illustration de cette pièce, et nous disposons seulement d'une description : la tête du chef gaulois serait au droit, mais le revers serait caractérisé par « représentation d'un coq gaulois ». Ce thème décoratif n'a pourtant jamais été identifié pour l'instant sur les 27 monnaies de Vercingétorix connues à ce jour. La représentation habituelle est celle d'un cheval (*Colbert de Beaulieu, Lefevre 1963* ; *Delestrée, Tache 2007*, p. 151).

Pour aller en ce sens, rappelons ici une des constatations de J.-B. Colbert de Beaulieu et G. Lefèvre (1963, p. 67) : « La rêverie de certains amateurs, des rapprochements

<sup>13</sup> Peut-être qu'il s'agit de la monnaie n° 29.904 du cabinet de numismatique du NM Praha, mais celle-ci est sans localisation. Nous remercions ici le cabinet de numismatique, et notamment S. Bílková, pour nous avoir permis d'étudier la collection de monnaies gauloises. Toutes ces monnaies sont toutefois toutes sans localisation, et il se peut qu'elles correspondent à des achats anciens via le marché des antiquaires.

insuffisamment vérifiés, la distraction de quelques auteurs et même l'intention innocente de créer les nouveautés dont on pouvait avoir curiosité ou besoin, ont fait naître, autour du monnayage authentique de Vercingétorix, un ensemble documentaire imaginaire, concrétisé par des images fictives, de prétendus fac-similés et des pastiches ». Reste à savoir si ces « rêveries » ont pu engendrer de fausses informations jusque dans la Tchécoslovaquie d'alors, fort éloignée, politiquement et géographiquement, de la volonté de prouver l'existence et l'importance de Vercingétorix, comme cela a pu être le cas dans la France napoléonienne.

Un potin sénon LT 7434 a été signalé à Stradonice (*von Koblitz 1918*, p. 99, n° 27). Nous n'avons pas retrouvé d'exemplaire de ce type dans les collections du NM Praha. Il est possible que cette pièce ait fait l'objet d'une confusion ou d'une mauvaise identification lors de sa mention par H. von Koblitz. En effet, les données métrologiques et le cheval du revers concordent avec le potin 27.336 (une des monnaies de Stradonice que nous n'avons pu identifier). Néanmoins, la chevelure de la tête humaine au droit n'est pas la même dans les deux cas. En l'absence d'illustration, et vu la probable confusion, nous n'avons pas intégré ce type monétaire dans notre étude.

Nous avons également écarté de notre liste les *Büschelquinare* (encore dénommés « quinaires au rameau » ou « du type de Balsthal ») de Stradonice et Třisov, qui ont parfois été indiqués comme helvètes (par ex. *Pič 1906*).

Ces quinaires se répartissent en plusieurs types, dont certains, les plus tardifs, sont bien originaires de Suisse (séries D, F, G et H). Les premières séries de *Büschelquinare* (prototypes et types A, B, C et E) sont par contre caractéristiques du Sud de l'Allemagne (*Nick 2006*, p. 53).

Après un examen des 19 quinaires de Stradonice et de l'exemplaire de Třisov que nous avons pu recenser dans la collection du NM Praha, il s'avère qu'ils appartiennent tous aux séries d'Allemagne. L'absence des séries suisses est peut-être à expliquer d'un point de vue chronologique, puisqu'elles sont datées de LT D2, alors que les séries allemandes semblent plutôt circuler à LT D1 (*Nick 2006*, p. 49, 53).

Une autre catégorie de monnaies, les quinaires du type de Nauheim, n'a pas été intégrée dans notre corpus, puisqu'elle est caractéristique de la Wetterau, donc en dehors de notre zone d'étude (voir *Nick 2006*, p. 68). Il faut néanmoins rappeler qu'elles existent au moins en cinq exemplaires à Stradonice, et qu'elles correspondent à la zone du quinaire d'Europe centrale, que nous avons déjà évoquée pour les quinaires au nez angulaire, du type ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, et du Centre-Est.



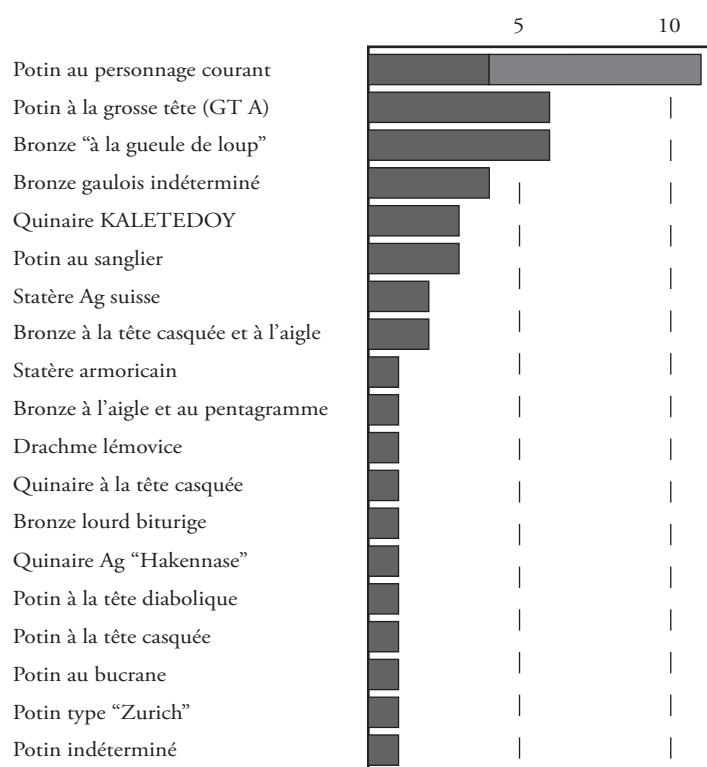


Fig. 20. Types monétaires gaulois de Stradonice.

La première information que nous pouvons en tirer concerne les **types** monétaires présents. Ceux-ci ont été réunis sous forme de diagramme dans la *fig. 20*. Pour le potin au personnage courant, nous avons figuré deux valeurs : la plus basse correspond au nombre de monnaies attestées, la plus haute à celle annoncée par M. Raýman (*cf. supra*). Ces monnaies constituent, avec les potins à la grosse tête et les bronzes à la gueule de loup, les types les mieux représentés. Viennent ensuite les quinaires du type KALETEΔOY et les potins au sanglier (3 exemplaires), puis les statères suisses et les bronzes à la tête casquée et à l'aigle (2 exemplaires). Tous les autres types sont représentés par un seul individu.

On peut également constater que plusieurs des systèmes monétaires ayant cours en Gaule sont représentés à Stradonice : statère, drachme, quinaire, bronze et potin. Ces étalons différents montrent que nous n'avons pas affaire à la circulation d'un seul de ces systèmes monétaires, et donc à une seule grande zone de Gaule. On remarquera aussi l'absence de monnayage d'or gaulois sur le site.

Notons enfin que les quelques séries de potins que K. Gruel a définies comme étant « à diffusion très large » (*Gruel 1995*, p. 137) sont tous présentes à Stradonice : potins à la grosse tête, à la tête diabolique, au sanglier, et au personnage courant.

Signalons également ici que les fouilles de sauvetage liées à la construction d'un gazoduc dans les années 1980 n'ont livré qu'une seule monnaie, en argent, trop usée pour être reconnaissable. Néanmoins, de l'avis des fouilleurs, celle-ci « ne semble pas être associée



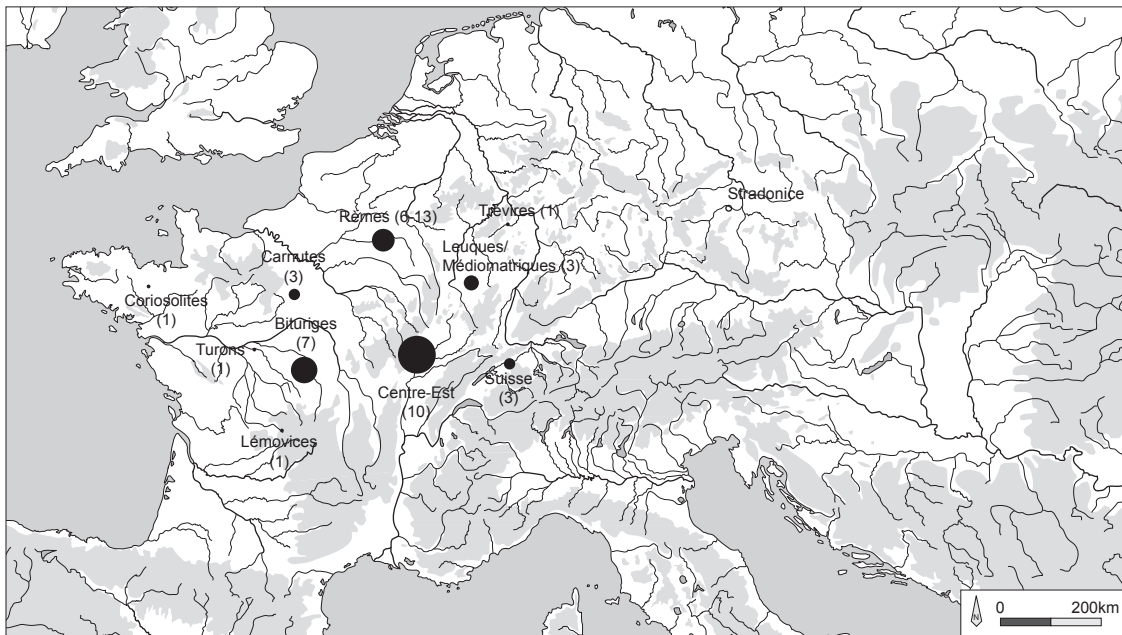


Fig. 21. Faciès monétaire gaulois de Stradonice.

au reste du monnayage du site » (*Rybová, Drda 1994*, p. 114 et fig. 39: 12). L'illustration ne permet effectivement aucune identification, mais on peut supposer une origine étrangère pour cette monnaie, d'après l'analyse des auteurs, mais sans plus de précision (Norique, Allemagne, Gaule ?).

Les types que nous venons de présenter sont tous plus ou moins attribuables à une région donnée et nous permettent donc de nous pencher sur leur **origine**. La *fig. 21* reprend ces attributions (les cercles ont été placés au centre des zones considérées).

La Gaule du Centre-Est correspond grossièrement à la zone du denier définie par J.-B. Colbert de Beaulieu (Eduens, Lingons, Séquanes), à laquelle nous ajoutons les Helvètes. En effet, plusieurs des types monétaires sont communs à ces quatre peuples, et il est parfois impossible de distinguer plus précisément les origines. Nous connaissons à Stradonice 10 monnaies du Centre-Est, représentant trois types monétaires (KAΛETEΔOY, quinaire à la tête casquée et potins à la grosse tête).

Les Rèmes, ou plus globalement une zone centrée sur la vallée de l'Aisne, constituent une seconde zone d'origine privilégiée dans l'ensemble de Stradonice. Nous avons entre 6 et 13 monnaies, relevant de trois types monétaires, qui sont attribuables à cette région (potins au personnage courant, potin à la tête casquée, potin au bucrane).

Les Bituriges, ou le territoire de la Loire moyenne, sont représentés par les six bronzes à la gueule de loup et par un bronze lourd, et constituent ainsi la troisième zone importante.

Trois zones ont ensuite livré chacune trois monnaies. Il s'agit des Carnutes, avec les trois monnaies appartenant aux séries de bronzes à l'aigle, de l'ensemble Leuques-Médiomatiques avec les potins au sanglier, et de la Suisse, avec deux statères et un potin de type Zurich. Il

faut noter que les potins à la grosse tête, que nous avons rattachés à la Gaule du Centre-Est, ont également une partie de leur production attestée en Suisse.

Enfin, les territoires des Lémovices, des Trévires, des Turons et des Coriosolites (?) sont représentés chacun par une monnaie : drachme à la tête séparée, quinaire au nez angulaire, potin à la tête diabolique, et statère de billon.

Bien évidemment, ces résultats ne permettent pas d'affirmer que chacune de ces zones a été en contact direct avec l'oppidum de Stradonice. Tout d'abord, à cause du problème des attributions : nous l'avons vu lors de l'étude des différents types monétaires, nombre d'entre eux couvrent des zones plus larges que celles d'une seule cité. Ensuite, ces monnaies ont pu transiter par n'importe quel endroit entre leur zone d'origine et Stradonice, ce qui illustrerait donc une forme de contacts indirects.

Mais le phénomène pris dans sa globalité offre une autre perspective. En effet, une vaste zone semble se dégager sur la moitié nord de la Gaule, voire sur un large quart nord-est. C'est ici qu'il faudra à notre avis chercher une ou des régions montrant des contacts privilégiés avec la Bohême.

En effet, nous pensons qu'il est peu probable que le lot monétaire de Stradonice ait pu se constituer ailleurs, en Allemagne du Sud par exemple, avant d'arriver à Stradonice, sous la forme de contacts à longue distance par étapes (tels que définis par B. Stjernquist, voir *chap. I.B.1.3*). Certains types monétaires, nous l'avons vu, ont une diffusion très limitée, mais sont tout de même présents à Stradonice. Parmi les différents types d'échange, ces types sont peut-être ceux qui montrent des contacts directs entre la Gaule et la Bohême. Mais la nature précise de ces contacts reste néanmoins difficile à déterminer, en l'absence de contextes clairs.

Si l'on s'intéresse enfin aux types monétaires absents du faciès gaulois de Stradonice, force est de constater que des zones importantes ne sont pas représentées. Ainsi, toute la façade atlantique, ou encore la zone arverne. Aucune monnaie des Volques Tectosages non plus, alors que ce peuple a souvent été invoqué pour expliquer, en compagnie des Boïens, le « double peuplement » celtique de la Bohême (voir *chap. III.A*). Même les monnayages strictement éduens font défaut, et c'est en quelque sorte une surprise, si l'on suit les grandes affirmations liées à l'histoire de la recherche, tel que le supposé lien privilégié entre Bibracte et Stradonice, mis en avant par J. Déchelette en particulier, ou encore le lien entre Eduens et Boïens décrit par César. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ces problèmes particuliers (*chap. III.A*).

Voyons maintenant les informations fournies par l'analyse **chronologique** de l'ensemble de Stradonice. Rappelons que le site est daté environ des phases LT C2 à LT D2a (chronologie adaptée, d'après celle de Rybová, *Drda 1994* et *Drda, Rybová 1997*).

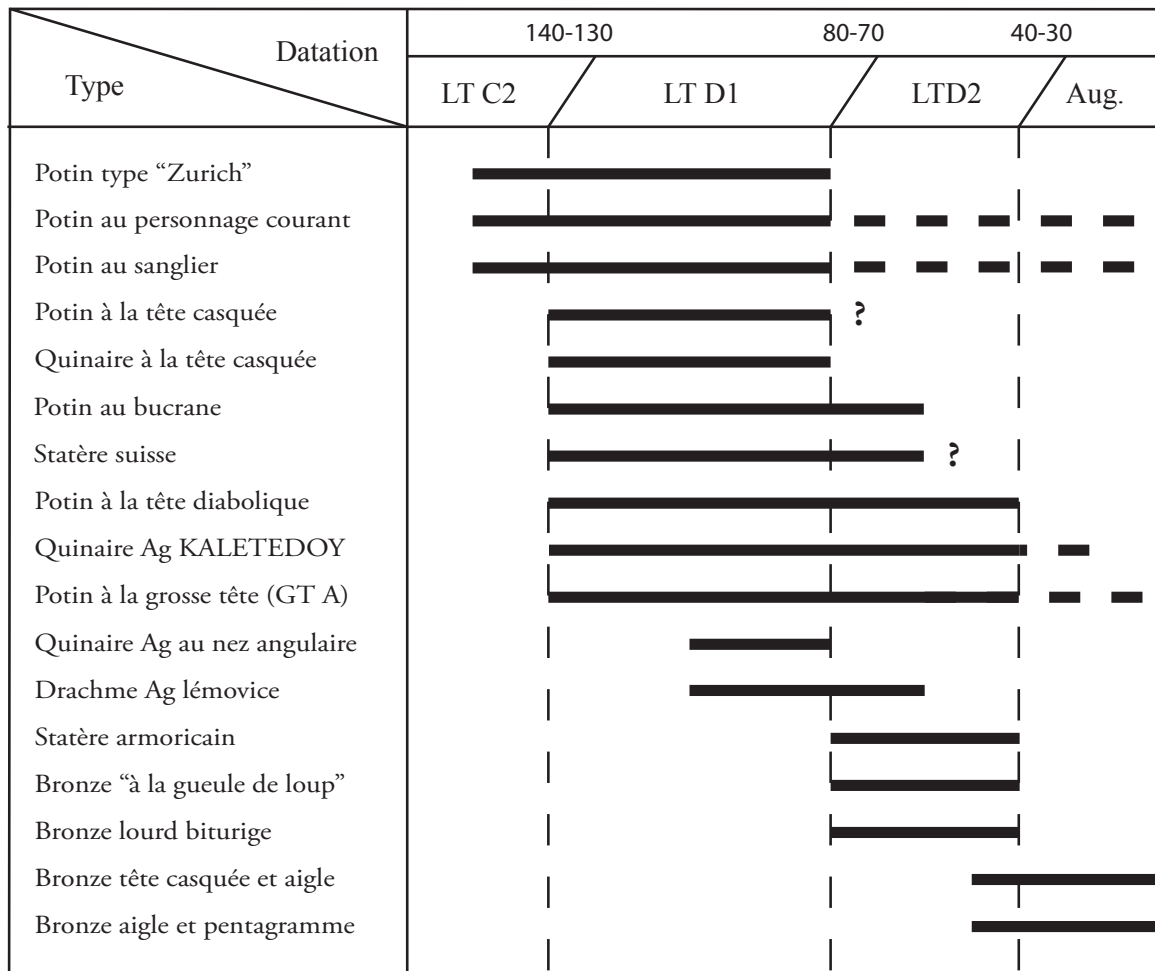


Fig. 22. Chronologie des monnaies gauloises de Stradonice.

La chronologie globale fournie par le spectre des monnaies gauloises (fig. 22) montre un centrage sur la période de LT D, qui respecte donc la chronologie du site. À l'intérieur et autour de cette phase, on peut néanmoins percevoir quelques nuances.

Tout d'abord, il n'y a aucune monnaie qui soit clairement datable de LT C2. Les premières monnaies gauloises qui arrivent à Stradonice sont des potins, dont la date d'apparition globale est aujourd'hui placée vers le milieu du II<sup>e</sup> s., soit approximativement à la fin de LT C2. C'est cette date que nous retrouvons dans notre tableau.

Ce n'est que dans un second temps que semblent apparaître les monnaies d'autres alois. Nous ne pouvons néanmoins pas affirmer que les quinaires et autres bronzes sont arrivés après les potins. Nous pouvons seulement constater que nous avons une absence de numéraires en argent ou en bronze antérieurs à l'« horizon des potins ».

À l'intérieur de la phase LT D, il ne se dégage pas distinctement de scission entre les phases LT D1 et LT D2. En dehors des types qui couvrent toutes la période, nous avons néanmoins plusieurs monnaies qui sont caractéristiques de l'une ou l'autre phase. En l'absence de contexte, cette information perd de son importance.

Ce qui est plus intrigant par contre est la présence des bronzes à l'aigle carnutes. En effet,

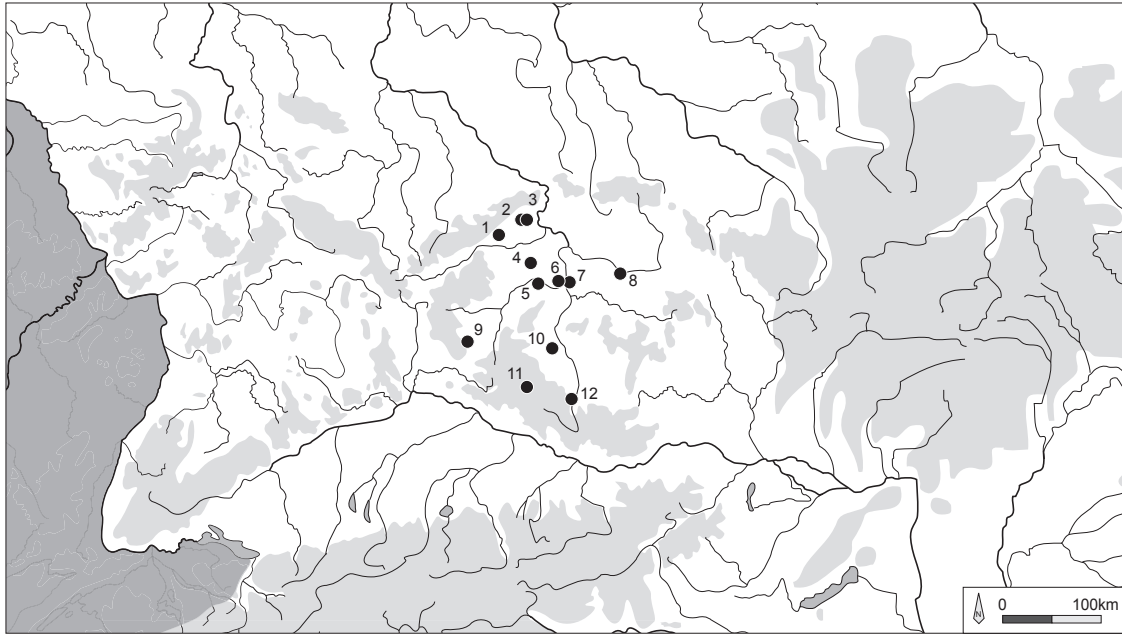
nous avons vu que leur datation est censée couvrir la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., soit la fin de la Guerre des Gaules et la période augustéenne. Or, à cette époque, l'occupation de l'oppidum de Stradonice a normalement cessé. Deux possibilités s'offrent à nous : soit nous avons là du mobilier daté de LT D2b ou de la période romaine, qui est connu par ailleurs de manière résiduelle à Stradonice (un habitat germanique de l'époque romaine s'est notamment installé aux pieds de l'oppidum, le long de la Berounka), soit la datation des bronzes à l'aigle serait à revoir. Cette dernière possibilité semble envisageable, puisqu'à notre connaissance, il n'existe pas d'étude récente qui se soit attardée sur les contextes archéologiques et les problèmes de chronologie.

Pour conclure, nous dirons que la fourchette chronologique durant laquelle s'est formé le lot monétaire gaulois de Stradonice s'étend sur toute LT D. La phase LT C2 est à peine présente dans le faciès monétaire gaulois, alors que le site était déjà occupé à cette phase. Néanmoins, l'oppidum ne semble s'être réellement développé qu'au tout début de LT D1, voire à la transition LT C2/D1 (d'après les pourcentages de fibules par phase, voir *Rybová, Drda* 1994, pl. 17). La chronologie des monnaies gauloises et du site sont donc concordantes, de sorte que l'on ne peut pas affirmer que le lot monétaire de Stradonice se soit constitué à une phase particulière de l'occupation du site.

Pour terminer cette étude des monnaies gauloises de Stradonice, nous pouvons encore nous interroger sur les modalités de la constitution de ce dépôt. Bien évidemment, toutes les hypothèses, même les plus farfelues, sont envisageables en l'absence de connaissance du contexte de découverte autre que celui, vague, d'« oppidum ». Nous nous contenterons donc de présenter quelques-unes des possibilités qui s'offrent à nous. Ces spéculations pourront peut-être être confirmées ou infirmées par le reste du matériel mis au jour sur le site.

La première hypothèse est que l'échantillon gaulois de Stradonice ait pu y parvenir par le biais d'échanges monétaires à longue distance, que l'on pourrait donc qualifier de commerce à longue distance (*Fernhandel* chez M. Nick par exemple). Les monnaies auraient donc été utilisées en tant que telles. Le faciès de monnaies gauloises sur le site plaide en ce sens : on retrouve une majorité de potins, comme c'est le cas en Gaule, au moins sur les sites d'habitat. Le lot de Stradonice serait donc le reflet de la circulation monétaire gauloise. À décharge de cette hypothèse, on peut rappeler que les monnaies correspondant aux étalons monétaires communs à la Gaule et à la Bohême ne sont pas les plus nombreuses sur le site, alors qu'elles sont présentes et auraient pu faciliter les transactions. Ce sont les potins qui sont en effet les types monétaires les plus représentés, potins dont la fonction monétaire est encore discutée à l'intérieur même de la Gaule (*Gruel* 1995, p. 138-139).

La seconde possibilité serait que ces monnaies proviennent d'un sanctuaire. Une telle



**Fig. 23.** Sites de Bohême ayant livré des monnaies gauloises. 1. Chomutov (4 exemplaires) ; 2-3. Hostomice (2) ; 4. Řevničov (1) ; 5. Stradonice ( $\geq 41$ ) ; 6. Ořech (1) ; 7. Závist (1) ; 8. Kolín (1) ; 9. Domazlice (1) ; 10. Písek (1) ; 11. Obří Hrad (1) ; 12. Třisov (1).

structure n'est pas connue en l'état de la recherche à Stradonice, mais ne serait pas en contradiction avec nombre d'autres oppida. Rappelons qu'un dépôt de plus de 700 monnaies d'or boïennes a été mis au jour sur le site à la fin du XIX<sup>e</sup> s., et que la fonction culturelle d'un tel ensemble ne peut être exclue. Il n'est d'ailleurs pas improbable que les monnaies gauloises puissent provenir de dépôt, comme un certain nombre d'autres monnaies boïennes dispersées dans d'autres collections.

La troisième possibilité pourrait être liée à la sphère militaire. Cette hypothèse a, nous semble-t-il, été rarement employée dans le cas de la numismatique celtique, notamment pour les relations internes. K. Gruel a néanmoins déjà évoqué cet aspect, en utilisant l'exemple légèrement plus tardif (entre 14 et 8 av. J.-C.) de monnaies celtibères trouvées dans les forts du *limes* rhénan, suite au déplacement de la légion *Augusta* d'Espagne en Germanie (Gruel 2002, p. 209 et fig. 8). Le cas des statères de Philippe II de Macédoine nous semble également un bon exemple. Ces quelques monnaies, initialement ramenées par des guerriers celtes ayant officié comme mercenaires, sont devenues par la suite la base d'un des systèmes monétaires celtiques, et en tout cas celui utilisé en Bohême.

### Les autres sites

En plus des exemplaires connus à Stradonice, onze autres sites de Bohême ont livré des monnaies gauloises (fig. 23). On constate que même avec un nombre de sites peu élevé,

l'ensemble de la zone correspondant à l'occupation laténienne est occupée (voir *fig. 3*). Nous ne reprendrons pas ici en détail les données issues des autres sites de Bohême, comme nous venons de le faire pour Stradonice, puisqu'il s'agit le plus souvent de monnaies isolées. Néanmoins, nous rappellerons sommairement de quels sites il s'agit, et les commenterons, dans la mesure où ils sont susceptibles d'apporter des compléments aux informations que nous avons pu tirer de l'ensemble de Stradonice.

À Chomutov, quatre monnaies gauloises ont été trouvées dans les alentours de la ville, dans les années 1830. Il n'est absolument pas certain que les exemplaires aient fait partie d'un même dépôt. On recense : 2 potins au personnage courant (LT 8124), 1 potin au sanglier (Sch. 186), et 1 bronze à la gueule de loup.

Il est intéressant de souligner que ces monnaies correspondent également à celles qui sont majoritaires à Stradonice parmi les monnaies gauloises.

Le village d'Hostomice, dans le nord de la Bohême a livré deux monnaies gauloises, mais sur deux sites différents. Le premier est un statère dont l'identification n'est pas assurée. Il s'agit d'une trouvaille isolée, de contexte inconnu.

Le second est un statère du type II de Tayac provenant d'une sépulture à inhumation découverte en 1890. On ne connaît pas le plan et l'organisation de la tombe, mais le mobilier d'accompagnement a pu être identifié. Nous avons vu que la datation de ce type prête à débat (*cf. supra*), mais elle nous intéresse particulièrement ici. En effet, en plus du mobilier d'accompagnement daté de LT B2 ou C1, la monnaie peut être placée à LT C2, voire au début de LT D1, selon la datation absolue fournie par R. Boudet (dans les trois premiers quarts du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Néanmoins, il s'agit ici d'une sépulture à inhumation, rite qui est caractéristique de l'horizon des nécropoles à tombes plates, soit entre LT B et LT C2 en Bohême. Nous pouvons donc penser que cette monnaie gauloise est la seule de Bohême que l'on puisse attribuer pleinement à LT C2.

Závist nous a probablement fourni un second exemplaire de statère armoricain. Il s'agit d'une découverte par un fouilleur clandestin, en l'an 2000. Nous resterons donc sur les mêmes conclusions que pour l'oppidum de Stradonice, c'est-à-dire que nous pouvons compter cette monnaie comme une trouvaille liée à un oppidum, mais dont le contexte plus précis nous échappe. Il s'agit néanmoins d'une pièce intéressante, puisqu'elle représente, comme l'exemplaire de Stradonice, une des monnaies gauloises les plus éloignées de leur zone d'origine. On peut estimer la distance à plus de 1200 km à vol d'oiseau.

Les découvertes d'Ořech et de Řevnicov sont également de contexte inconnu, et elles documentent toutes deux la présence de statères au globule et à la croix.

À Kolín, nous sommes également face à une monnaie sans contexte connu, découverte certainement au XIX<sup>e</sup> s. Il s'agit à nouveau d'un potin au sanglier, comme à Stradonice et Chomutov.

Un potin a également été signalé à Domažlice, mais, là encore, le contexte est peu clair. Il s'agit d'une trouvaille faite avant 1888, dans les environs de la ville. Il semblerait toutefois que nous soyons face à un dépôt, puisque une « grande quantité » de monnaies de bronze est signalée par *P. Radoměský* (1955, p. 41, n° 15). Il s'agit également du site de Bohême le plus occidental qui ait livré une monnaie gauloise. Si le site est avéré, nous sommes en effet à peu de distance de la Bavière, dans une zone permettant le passage vers le Danube et l'actuelle Regensburg.

La découverte isolée de Písek, qui date du XIX<sup>e</sup> siècle, est également de contexte inconnu. La nouveauté est fournie par la monnaie, qui est un potin aux triskèles. Cette monnaie représente l'unique exemplaire de ce type en Bohême. Pour compléter l'image fournie par Stradonice, le potin aux triskèles est originaire du territoire des Lingons, pour une circulation principale à LT D2. Nous retrouvons donc cette aire géographique correspondant à la « zone du denier », qui semble être la plus importante à Stradonice. La datation est également concordante avec la fourchette que nous avons établie pour Stradonice.

La monnaie mise au jour à Obří Hrad a été découverte au détecteur à métaux en 1998. Elle proviendrait des pentes Est du site, « dans la couche d'humus, à une profondeur de 5 à 15 cm ». Le contexte n'est donc pas tout à fait clair, et nous avons déjà fait remarquer que J. Militký a mis en doute sa provenance. Néanmoins, si cette monnaie est avérée, nous avons un exemple de plus pour alimenter les données concernant le Centre-Est de la Gaule.

Le site de Třisov enfin est le seul qui puisse nous fournir un contexte documenté. En effet, un potin au personnage courant y a été découvert lors des fouilles du NM Praha, sous la direction de J. Břeň. Il a été mis au jour sous le pavage à l'intérieur d'une structure appelée la « longue maison ». Tout comme à Stradonice et Chomutov, nous retrouvons encore une fois ce type monétaire rème.

Alors que le site de Stradonice nous a fourni un ensemble entièrement hors contexte, nous étions en droit de penser que nous pourrions glâner plus d'informations en multipliant les sites. La liste que nous venons de voir a montré que cette analyse allait s'avérer rapide et décevante.

La grande majorité des découvertes est en effet hors contexte (Stradonice, Závist, Chomutov, Ořech, Řevnicov, Kolín, Hostomice, Obří Hrad, Písek et Domažlice). On retiendra seulement que les trouvailles de Stradonice et Závist sont donc liées à un oppidum, celui d'Obří Hrad

à un site de hauteur, et que la nature des autres sites est inconnue, mise à part la trouvaille en contexte funéraire d'Hostomice. Le potin de Třísov est donc la seule monnaie gauloise de Bohême à provenir d'un contexte documenté par la fouille.

Si l'on s'en tient aux faits, force est de constater que la majorité des monnaies proviennent d'oppida. La même remarque peut être faite, en l'état de nos connaissances, pour la Moravie voisine (Staré Hradisko et Hostýn). Il faut donc admettre que ces sites ont dû jouer un rôle important dans les contacts à longue distance.

Il ne faut néanmoins pas négliger le rôle qu'ont pu jouer les autres sites, même si nous ne connaissons pas leur fonction. La seule information assurée est qu'il ne s'agit pas d'oppida. Nous avons donc la preuve que ces contacts à longue distance, de manière directe ou indirecte, n'ont pas touché exclusivement les oppida. Là encore nous citerons un exemple morave, avec le site de Němčice nad Hanou, qui a livré des centaines de monnaies, dont un lot important de numéraires étrangers, mais qui serait *a priori* (il ne s'agit pour l'instant que de ramassages de surface, aucune fouille n'ayant eu lieu !) un habitat ouvert daté entre la fin de LT B2 et LT C1-C2 (voir Čižmář, Kolníková 2006).

Enfin, l'énumération de ces différents sites nous permet de préciser néanmoins un peu plus les types monétaires gaulois qui ont circulé jusqu'en Bohême. La *fig. 24* présente succinctement de nouveaux comptages de ces types monétaires, en y incluant les données supplémentaires du nombre de sites sur lesquels ils ont été mis au jour.

On constate que les types monétaires les plus fréquents sont, en l'état de la recherche, le potin au personnage courant (LT 8124) et le potin au sanglier. On les retrouve tous deux sur trois sites.

Dans un deuxième groupe peuvent être rassemblés les bronzes à la gueule de loup, les quinaires KALETEDOY, les statères au globule et à la croix et les statères armoricains, représentés chacun sur deux sites différents en Bohême.

En terme de quantités, les comptages ne diffèrent pas réellement de ce que nous avons pu déjà constater pour Stradonice.

Au contraire, ce sont bien les mêmes types que l'on retrouve le plus souvent, que ce soit en nombre d'individus ou en nombre de sites.

Nous pouvons donc avancer que, d'après ces deux types d'information, les types monétaires les plus représentés en Bohême sont les potins au sanglier, à la grosse tête et au personnage courant, les bronzes bituriges, et les quinaires du Centre-Est.

## Conclusion

Les monnaies gauloises de Bohême représentent donc, en l'état de la recherche et des identifications, un nombre de 55 individus, représentant 20 types monétaires, mis au jour



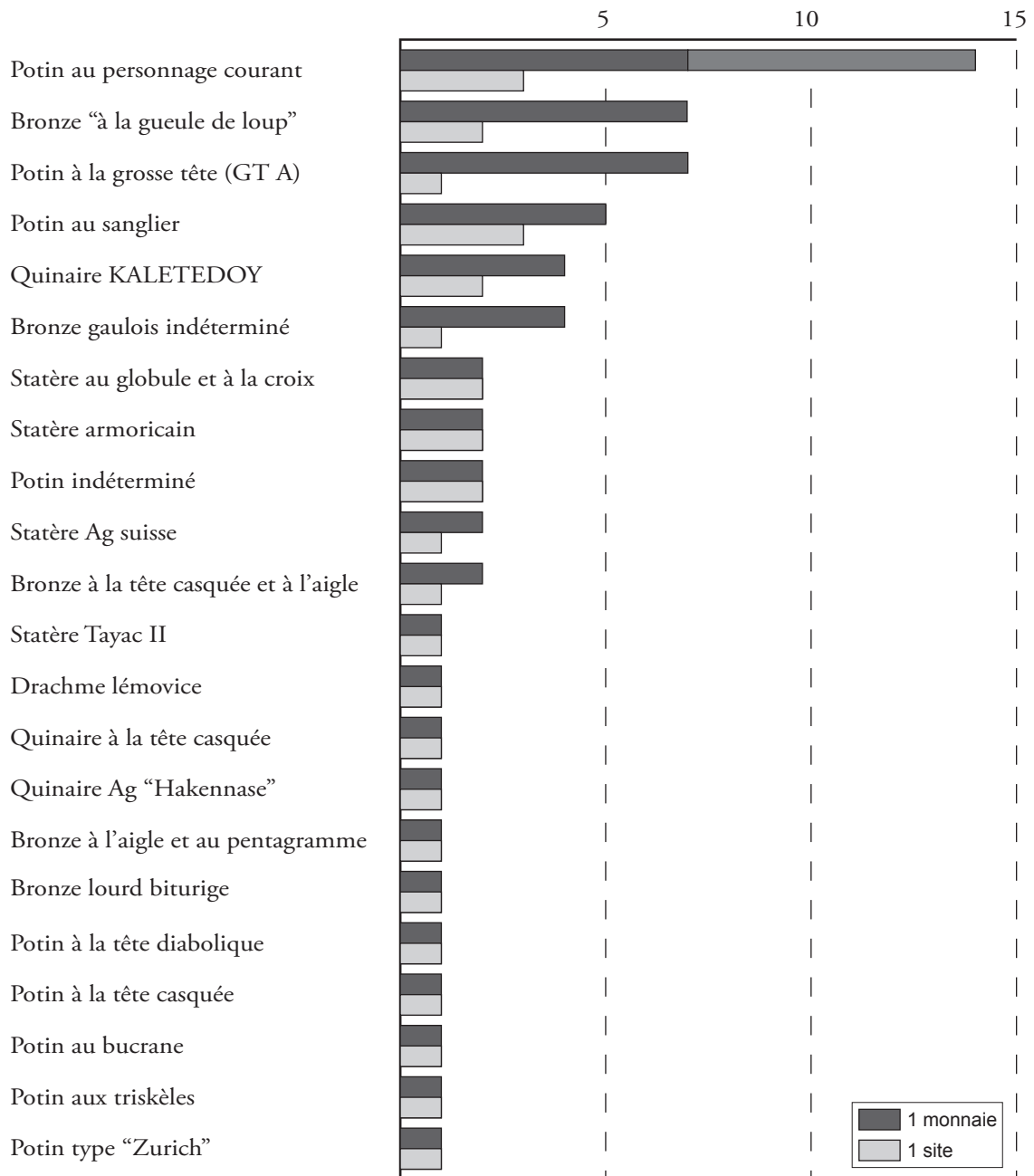


Fig. 24. Les monnaies gauloises de Bohême. Quantités par types et nombres de sites concernés.

sur 12 sites différents.

L'ensemble de la zone correspondant à l'occupation laténienne en Bohême est concernée. Le phénomène touche essentiellement le site de Stradonice, mais aussi Závist et Třisov, qui ont dû jouer un rôle important dans les contacts à longue distance. Mais la présence de monnaies gauloises en dehors de ces oppida montre qu'elles ont pu atteindre également d'autres sites (malheureusement le plus souvent de nature inconnue), de moindre importance dans le système économique. La question est de savoir si le phénomène s'est déroulé via les oppida, en tant que centres de redistribution, ou si, pour schématiser, un habitant de la plaine de l'Elbe par exemple pouvait être en contact direct avec la Gaule. Le peu d'informations

dont nous disposons pour ces monnaies, et notamment l'absence de contexte, nous empêche de pouvoir apporter de réponse plus précise.

La fourchette chronologique des monnaies gauloises de Bohême couvre majoritairement toute la phase LT D. Sur 55 monnaies, une seule d'entre elles, celle d'Hostomice, peut être placée à LT C2. Nous sommes donc tentés de voir dans ces proportions un reflet de l'intensité des contacts entre la Bohême et la Gaule à ces différentes phases. Néanmoins, le faible nombre de monnaies extérieures au lot de Stradonice (qui, nous l'avons vu, se concentre également à LT D) ne nous autorise pas encore à dire si cet état de fait est lié à l'état de la recherche, ou bien si les contacts entre la Bohême et la Gaule, au moins au niveau monétaire, ne se sont réellement développés qu'à LT D. Cette dernière solution est néanmoins celle reflétée, en l'état de nos connaissances, par les monnaies gauloises présentes en Bohême.

Ces monnaies correspondent à différents étalons monétaires et alois : statère, quinaire, drachme, bronze et potin d'une part, or, argent, billon et bronze d'autre part. Parmi les étalons qui ont cours en Bohême, on retiendra les deux statères d'Hostomice, peut-être plus anciens. Mais ce sont surtout les quinaires d'argent, et notamment ceux du Centre-Est, qui sont représentés. Ces monnaies font partie ou sont à rapprocher de la zone du quinaire d'Europe centrale, qui serait représentée en Bohême par les quinaires du type de Prague.

Les monnaies de bronze et autres drachmes sont par contre totalement étrangères au système monétaire de Bohême. Il serait intéressant de savoir si ces monnaies pouvaient avoir un « taux de conversion » connu, y compris jusqu'en Bohême, ou s'il faut, au contraire, les voir comme les traces de contacts sociaux.

Pour la question des potins, il faut rappeler qu'ils représentent à eux seuls près de la moitié, 25 sur 55, des monnaies gauloises connues en Bohême. De plus, les potins définis comme étant ceux à diffusion très large, tous présents à Stradonice, se retrouvent également sur plusieurs autres sites. On peut se demander la raison de leur présence, et surtout de leur importance par rapport aux autres types monétaires. Il ne s'agit pas ici de chronologie, puisque d'autres types contemporains sont connus. Cet état de fait reflète peut-être tout simplement l'image de la circulation monétaire en Gaule, de laquelle ont été extraits les exemplaires mis au jour en Bohême.

La raison, enfin, de la présence de ces monnaies gauloises en Bohême, et à Stradonice notamment, se révèle un problème particulièrement complexe à résoudre. C'est surtout la quasi-absence d'exemplaires mis au jour en contexte de fouilles qui est ici un handicap. Différentes hypothèses ont néanmoins été envisagées, à partir de l'exemple de Stradonice. Le commerce, les activités religieuses, les activités militaires, ou toutes formes de déplacement de personnes sont ainsi des facteurs de contacts qui ont pu permettre la propagation des

monnaies gauloises à grande distance. Nous opposons à la thèse du commerce le même argument pour les différents sites de Bohême, à savoir la non-utilisation des étalons monétaires communs entre cette région et la Gaule, quand bien même ils existent. Bien évidemment, ces quelques réflexions ne peuvent être perçues que comme des pistes lancées pour le futur, puisque nous disposons de trop peu d'éléments pour pouvoir démontrer l'une ou l'autre de ces hypothèses.

### 3. CONFRONTATION DES DONNÉES : LES CONTACTS EST-OUEST

Les informations que nous ont apportées les monnaies boïennes en Gaule d'une part, et les monnaies gauloises en Bohême d'autre part, sont de plusieurs ordres.

Pour la chronologie, si l'on s'intéresse à LT C, qui correspond à l'horizon A du monnayage boïen, on constate que peu de monnaies sont présentes, en comparaison des témoignages livrés par la période suivante. Les monnaies boïennes de cette période ne sont connues qu'autour du lac de Constance (5 exemplaires), alors qu'en Bohême, seule la monnaie d'Hostomice appartient clairement à cette phase.

Ce n'est qu'à LT D que le nombre de monnaies étrangères augmente. Dans les deux zones que nous étudions, les monnaies de cette phase représentent au moins 90% du total des monnaies importées, les 10% restants correspondant à LT C. Cette image pourrait être liée à l'état de la recherche ou à la prépondérance de certains sites, mais c'est en tout cas celle que nous livrent les monnaies gauloises et boïennes.

En ce qui concerne les contextes de découverte, force est de constater que les découvertes en contexte d'habitat documenté par la fouille sont très rares. Elles sont au nombre de deux, pour toute la période et toute la zone, et concernent les oppida du Martberg et de Třisov. Nous ne connaissons pas pour l'instant dans les habitats ouverts de monnaies importées de Gaule vers la Bohême, ou inversement. Néanmoins, si on englobe dans ces comptages toutes les trouvailles d'oppida de contexte inconnu (habitat ?, dépôt ?), le nombre de monnaies considérées devient beaucoup plus important, et même majoritaire en Bohême du fait de la surreprésentation de l'oppidum de Stradonice.

Que penser des trouvailles en contexte funéraire ? Le dépôt d'une monnaie dans la tombe d'un défunt n'est pas un geste anodin. Comment interpréter alors la présence d'une monnaie étrangère dans ce contexte particulier ? Bien sûr, parmi les différentes formes de contact que nous connaissons (voir *chap. I.B.1.3*), les premières qui viennent à l'esprit sont l'exogamie ou les migrations. Pour pouvoir s'assurer que ce soit l'individu et non la monnaie qui se serait déplacé, il faudrait soit pratiquer des analyses de strontium, soit pouvoir étudier le mobilier annexe. Nous avons pu recenser uniquement deux découvertes funéraires parmi les monnaies « mouvantes », toutes deux datées de LT C1-C2. Dans les deux cas, ces analyses s'avèrent vaines voire impossibles. Le seul indice que nous ayons est le mobilier d'accompagnement de la sépulture d'Hostomice. Dans cette tombe, reconstituée, les éléments de parure, relativement riches, correspondent bien à des types existant en Bohême. La présence d'une monnaie venant de plus de 1200 km de distance peut éventuellement être

vue comme bien de prestige, comme cela a pu être suggéré par d'autres auteurs, représentant alors des contacts sociaux et non pas économiques. Ce bien de prestige pourrait dans ce cas être lié à différentes catégories de personnes : aristocrate, prêtre, guerrier ? Nous sommes bien incapables pour l'instant de pouvoir répondre à cette question.

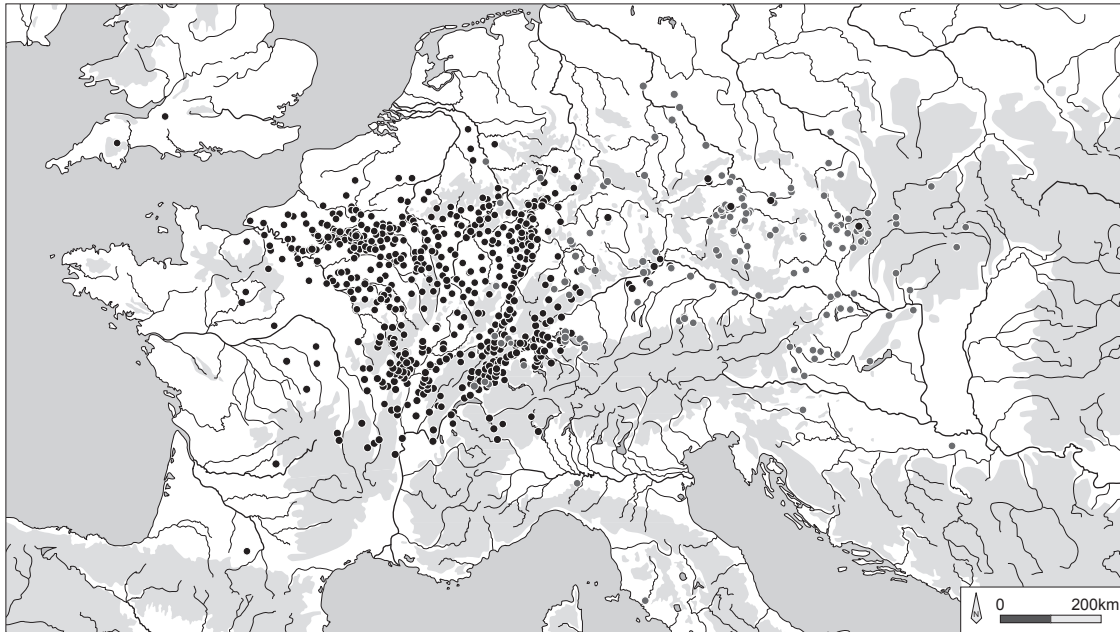
Une autre grande catégorie de contextes est représentée par les dépôts. Ces derniers sont quant à eux plus spécifiques des découvertes de Gaule, avec notamment le trésor de Saint-Louis. En Bohême, seul la monnaie de Domažlice pourrait être issue d'un dépôt, mais l'information n'est pas vérifiable. On peut émettre la même hypothèse pour l'oppidum de Stradonice, pour expliquer le nombre élevé de monnaies gauloises sur ce site.

La monnaie boïenne de l'oppidum du Fossé des Pandours est également à compter parmi les dépôts. La présence de cette monnaie dans les fondements du rempart de barrage, près d'un des deux accès principaux au site n'est certainement pas due au hasard. Comme pour les trouvailles funéraires, nous pouvons nous demander quelle valeur peut avoir une monnaie importée dans le cadre de l'acte de fondation d'une enceinte d'oppidum. Différentes hypothèses peuvent être proposées, mais il faudrait étudier d'autres dépôts similaires pour pouvoir apporter des éléments de réponse.

Si on s'intéresse aux types monétaires, on peut remarquer que leur nombre est plus important de la Gaule vers la Bohême que l'inverse. Il en est de même pour les étalons et alois. Cette conclusion est tout à fait normale, si on considère la différence de taille entre les zones comparées. Par contre, on constate que le nombre d'individus est à peu près équivalent, alors que nous aurions été en mesure d'attendre plus de monnaies gauloises que de monnaies boïennes, précisément à cause de cette différence de taille. Cette équivalence prend néanmoins un sens si nous tenons compte des zones concernées. En effet, le facteur spatial est important. Alors qu'en Bohême, les monnaies gauloises sont réparties sur tout le territoire, en Gaule par contre, seuls le bassin rhénan et le plateau suisse ont livré des monnaies boïennes. Cette différence dans la répartition permet néanmoins d'obtenir deux zones qui sont plus proches en termes d'étendue.

Le cumul des aires de diffusion des types gaulois et boïens permet également d'obtenir de nouvelles informations. En prenant en compte les types les plus représentés (en nombre d'individus exportés) dans les contacts entre la Bohême et la Gaule : monnaies boïennes d'un côté, potins au sanglier, au personnage courant, et à la grosse tête de l'autre, deux observations principales peuvent être faites (*fig. 25*).

Tout d'abord, nous observons une césure nette dans la limite orientale de la répartition des potins. Le Rhin et ses abords immédiats devient en ce sens une vraie frontière, qui nous permet également de souligner, à notre avis, les limites de la Gaule, ou au moins du « groupe culturel du potin ».



**Fig. 25.** Répartition comparée des potins au personnage courant, à la grosse tête, et au sanglier (en noir) et des monnaies boïennes (en gris).

Ensuite, il ressort de ces répartitions une sorte de zone-tampon courant tout le long du Rhin, du lac de Constance jusqu'à la confluence avec la Moselle, et même au-delà. C'est dans cette zone que se croisent les aires de diffusion des types monétaires que nous avons évoqués.

Doit-on voir dans cette répartition l'existence de certaines zones de contact privilégiées ? On peut notamment penser au territoire des Rauraques, au niveau du coude du Rhin, ou celui des Helvètes. On trouve là de nombreuses monnaies boïennes, dont plusieurs dépôts. Pour étayer cette hypothèse, rappelons que dans la direction opposée, on retrouve en Bohême, à Stradonice, des types monétaires provenant de cette zone : statères helvètes, quinaires du Centre-Est, potins à la grosse tête, potins de type Zurich. On peut imaginer que les monnaies de Stradonice aient pu transiter par cette zone, mais ceci ne restera qu'une hypothèse, en l'absence de preuves plus concrètes.

Enfin, qu'en est-il du territoire des Rèmes, ou de la Loire moyenne, qui ont également livré leurs lots de monnaies en Bohême ? On n'y retrouve pas en tout cas de monnaies boïennes. Peut-être faut-il voir ici la trace d'échanges qui auraient inclus des marqueurs de contacts non monétaires. L'étude de ces derniers permettrait peut-être d'apporter des éléments de réponse.

Une des hypothèses probables est en effet que les produits de Bohême échangés dans le cadre de ces contacts (entre la Bohême et la Gaule) soient des produits archéologiquement invisibles, de la même manière que les pièces de porc salé des Séquanes mentionnées par

Strabon (voir *chap. I.B.2.2*). Néanmoins, cette idée ne s'appliquerait qu'à l'échange de biens à caractère commercial.

En définitive, nous avons pu observer que dans chacune des deux zones prises en compte ici, la majorité des trouvailles a été mise au jour sur un seul site : le trésor de Saint-Louis a livré 31 des 50 monnaies boïennes en Gaule, l'oppidum de Stradonice 41 des 55 monnaies gauloises en Bohême, soit à chaque fois une large majorité du corpus.

La question est maintenant de savoir pourquoi ces deux sites semblent privilégiés. Dans le cas de Saint-Louis, l'hypothèse d'offrandes est celle qui a été proposée par certains auteurs. Les raisons toutefois de ces offrandes restent obscures. Le déplacement d'une ou plusieurs personnes peut être invoqué, tout comme la circulation monétaire, de laquelle auraient été prélevés ces monnaies. Néanmoins, la présence exclusive de monnaies en or semble devoir exclure l'hypothèse du commerce, puisque ce type de monnaies est le plus souvent considéré, dans le cadre des dépôts, comme le reflet de liens sociaux, et non économiques.

Le site de Stradonice donne quant à lui l'image d'un centre important pour les contacts à LT finale, fait admis depuis le début du XX<sup>e</sup> s. par la communauté scientifique. L'étude plus poussée des monnaies gauloises a montré que cette image est toujours valable. Reste à savoir quelles sont les raisons de cette importance. Le site est en effet « excentré » par rapport à l'ensemble de la civilisation laténienne, contrairement à Manching et à la « colonne vertébrale » que constitue le Danube en Europe centrale. Le site devait avoir une importance particulière, connue jusqu'en Gaule, au moins par une certaine catégorie d'individus (chefs, prêtres, diplomates ?). Ou, à l'inverse, certaines des personnes de Stradonice étaient-elles particulièrement mobiles (soldats, marchands, ... ?).

La présence d'un faciès « étranger » aussi important est tout à fait étonnante. En effet, si l'on compare ces découvertes à celles d'autres oppida européens, force est de constater que ce schéma ne se répète pas, à l'exception de Manching (voir *Gruel 2009* pour la question des monnaies gauloises à Manching).

En effet, mis à part le Martberg et le Fossé des Pandours, aucun autre « grand » site de Gaule, qui ait une certaine importance dans la sphère économique, ne nous a livré de monnaies boïennes. Aucun oppidum, tel Bibracte ou Altenburg-Rheinau, aucun habitat tel Bâle ou Chalon-sur-Saône.

Le site de Bibracte notamment, souvent mis en parallèle avec Stradonice ou Manching, n'a livré aucune monnaie boïenne parmi les 2471 monnaies celtiques connues. Pour comparaison, Stradonice a livré 41 monnaies gauloises, sur un total estimé d'environ 2100 pièces.

Il est donc étonnant que ce schéma ne se retrouve pas sur les sites en Gaule. Les sites

qui présentent un faciès aussi diversifié de monnaies celtiques étrangères n'existent tout simplement pas. Les territoires gaulois étaient-ils moins ouverts à ces importations ? Le mobilier n'a-t-il pas été reconnu ? Bien entendu, la quantité de monnaies boïennes « exportables » n'a rien à voir avec celle des monnaies de toute la Gaule prise dans son ensemble, mais elle ne saurait à elle seule expliquer la relative rareté des monnaies boïennes en Gaule. Nous ferons en effet encore remarquer que les monnaies du sud de l'Allemagne ont été elles répandues en Gaule à l'échelle de tout le territoire. Nous n'arrivons pas pour l'instant à expliquer cette différence, mais de futures recherches devront être menées en ce sens.

Pour résumer la situation, nous dirons que les monnaies nous offrent une image différente des contacts, selon que l'on se place du point de vue de la Bohême ou de la Gaule.

Dans la première zone, les marqueurs de contact, principalement datés de LT D, sont répandus dans tous le pays, et concernent un grand nombre d'étalons monétaires et d'alois différents. Le phénomène est néanmoins largement centré autour du site de Stradonice.

En Gaule, les traces de contacts, également à dater de LT D, se différencient par contre sur tous les autres points. Ils sont en effet de moindre ampleur, au moins d'un point de vue géographique. Les monnaies importées ne sont que des monnaies d'or, et concernent majoritairement des dépôts, et donc probablement la sphère culturelle.

On observe donc un déséquilibre entre les modalités des contacts à longue distance dans ces deux zones. Reste à savoir si les monnaies boïennes et gauloises sont des contre-valeurs réciproques, ou s'il faut imaginer l'intervention de produits tiers dans les échanges, qui n'ont peut-être pas laissé de traces archéologiques. Ce schéma ne fonctionne néanmoins que dans le cadre de contacts réciproques. Si ces monnaies n'ont circulé que dans une direction, indépendamment les unes des autres, elles pourraient alors refléter des mouvements de personnes. L'état actuel des données ne nous permet malheureusement pas de privilégier l'une ou l'autre de ces différentes hypothèses.



## C. LA PARURE

### 1. PARURE EN BRONZE

#### LT B-C1 / Est-Ouest

#### Fibules à arc de section carrée

Pour ce marqueur, nous avons pris en compte comme critère d'identification une donnée morphologique. Il s'agit ici de fibules à pied libre, à arc en « anse de panier », mais dont la caractéristique la plus particulière est la section carrée de l'arc.

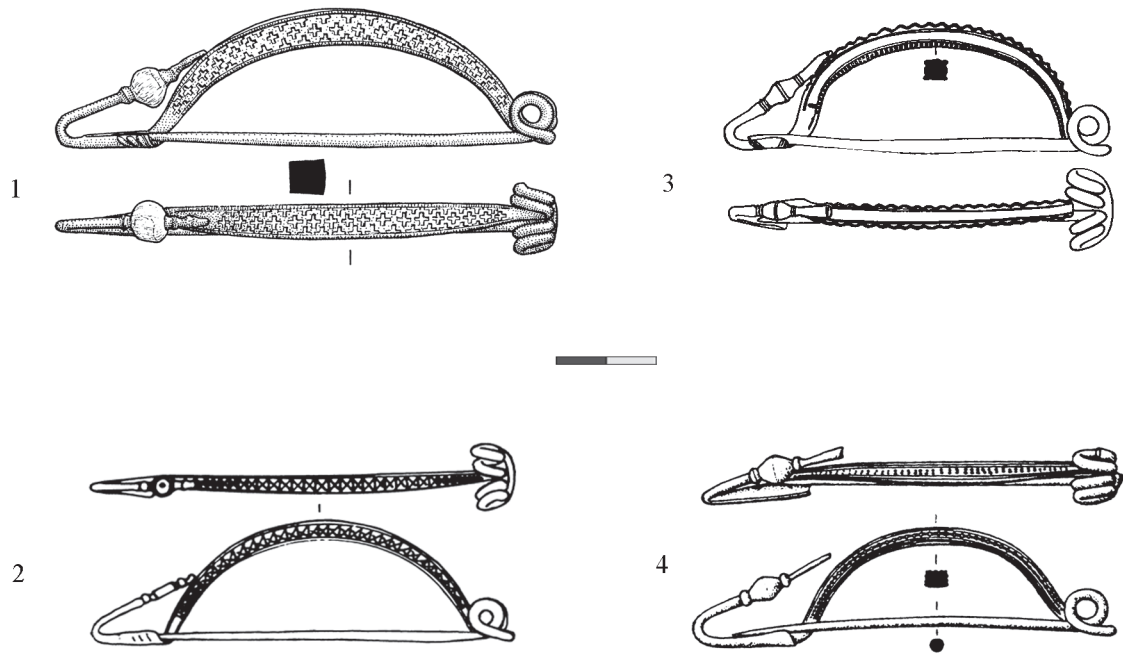
On connaît très peu d'exemplaires de ces fibules, qui n'ont pas bénéficié d'une étude synthétique. L'identification en tant que marqueur a été rendue possible par la présence d'une telle fibule dans la tombe 41 de Saint-Sulpice (CH). G. Kaenel a présenté cet exemplaire comme la marque d'un probable contact avec la Bohême<sup>14</sup>, en citant une comparaison à Tuchomyšl (*Kaenel 1990*, p. 295).

La fibule de Saint-Sulpice est classée par l'auteur parmi les séries de l'horizon « ancien » de LT B1, qui se caractérisent par un arc allongé et un pied libre, court et triangulaire (*Kaenel 1990*, p. 238). Cette donnée est confirmée par les travaux de P. Sankot, dans le cadre de son étude sur les fibules de type Münsingen en Bohême (*Sankot 1998*). L'auteur place ainsi la fibule de Tuchomyšl au début de LT B1, avant l'horizon Duchcov-Münsingen (*Sankot 1998*, p. 208, fig. 1: 1). On se situe donc dans la phase « pré-Duchcov », qui correspond à LT B1a.

Deux autres parallèles à ces fibules ont pu être identifiés, présentant la même section carrée de l'arc (*fig. 26*). Les exemplaires de Hostomice (tombe VII/67) et de Křinec (tombe 17/1894), présentent toutefois un traitement différent de l'arc. On notera que seule la fibule de Hostomice possède un pied à petit disque, la rapprochant ainsi du type Münsingen. Les trois autres possèdent un bouton, qui caractérisera par la suite la fibule de type Duchcov « classique ». Les quatre individus sont issus de contextes funéraires

De la sorte, nous aurions donc trois individus en Bohême, et un en Suisse. Cette liste n'est certainement pas exhaustive, mais l'image actuelle indique une prépondérance en Bohême,

<sup>14</sup> En même temps que la fibule de la tombe 26 de cette même nécropole, également rapprochée d'un exemplaire tchèque (voir *chap. III.F.1* : fibules de type Duchcov).



**Fig. 26.** Fibules à arc de section carrée. 1. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 39: 41-1) ;  
 2. Tuchomyšl (*Waldhauser 1987*, pl. 33: 1) ; 3. Křinec (*Sedláčková, Waldhauser 1987*, fig. 15: 11) ; 4. Hostomice (*Sankot 2007*, fig. 1: 9309). Ech. 2/3.

indication basée néanmoins sur un faible nombre d'individus.

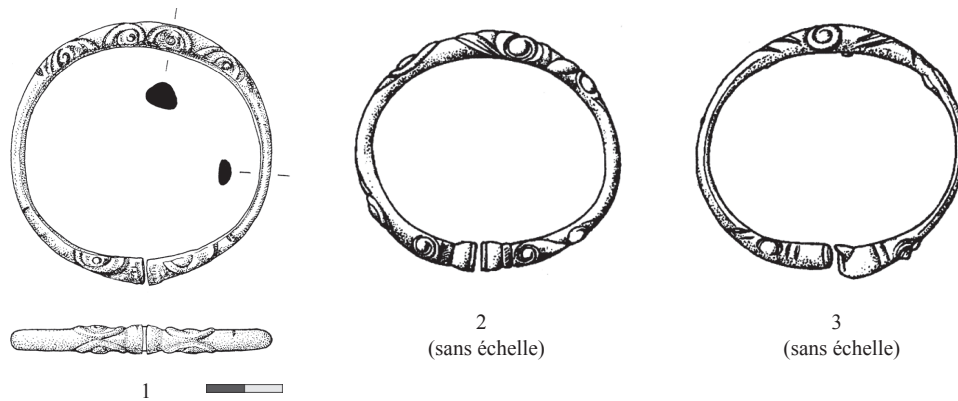
Nous avons toutefois retenu ce critère pour identifier ce type en tant que marqueur, sachant qu'il reflète l'état actuel de la recherche, c'est-à-dire sans étude globale, et limitée à une rapide recherche de comparaisons.

### Bracelets à décor tripartite

Les bracelets à décor tripartite ont été étudiés par *J. Filip (1956, p. 128)*, puis par *V. Kruta (1975b, p. 47-59)*. Le terme tchèque de bracelets « se zesíleným středem » peut être traduit par « à partie médiane renforcée », et caractérise la partie du jonc diamétralement opposée aux tampons. Le terme français, issu des travaux de *V. Kruta*, décrit quant à lui l'organisation du décor : celui-ci est placé sur la partie médiane, ainsi qu'à chaque extrémité du jonc, contre les tampons. Le déroulé des motifs montre que les décors sont liés, d'où la dénomination de ce type<sup>15</sup>.

Ces bracelets représentent, avec une cinquantaine de bracelets connus en 1975, la « série la plus nombreuse et la plus caractéristique de la première phase du style plastique en Bohême » ; ils sont également très fréquents en Moravie (*Kruta 1975b, p. 47-48 et note 114*).

15 Voir les nombreux exemples dans *Kruta 1975b* (par ex. fig. 25 à 28) ou *Frána et al. 1997*, pl. 2-4.



**Fig. 27.** Bracelets à décor tripartite. 1. Bière Champagne (*Kaenel 1990*, pl. 8: 6) ; 2. Nové Třebčice (*Frána et al. 1997*, pl. 3: 13) ; 3. Hořenice (*Frána et al. 1997*, pl. 3: 20). Ech. 1/2.

La première phase du style plastique est généralement considérée comme coïncidant avec l'horizon récent des trouvailles de Duchcov (*Filip 1956*, p. 128 ; *Kruta 1975b*, p. 46-47 et note 109), que V. Kruta plaçait en 1975 au plus tard dans le dernier tiers du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. La fin de cette première phase du style plastique se caractérise par l'apparition des anneaux à oves creux lisses (*Kruta 1975b*, note 111 p. 47), que l'on situe aujourd'hui dans la phase LT B2b (voir *chap. I.A.2*). En chronologie relative, ces bracelets sont aujourd'hui considérés en Bohême comme apparaissant à LT B1c (*Venclová 2008b*, p. 108), et on peut donc supposer leur circulation encore au début de LT B2. Nous retiendrons ici une datation à LT B1c-B2a.

En-dehors de la zone de diffusion principale, située donc en Bohême et en Moravie, quelques exemplaires sont connus dans d'autres régions : deux en Autriche, un en Slovaquie, au moins cinq en Silésie, et un en Suisse (*Kruta 1975b*, note 114).

C'est ce dernier individu qui nous intéresse ici, mis au jour au XIX<sup>e</sup> s. à Bière *Champagne* (cant. Vaud, CH). L'objet ne possède malheureusement pas de contexte bien connu, mais il semble issu d'une sépulture détruite au XIX<sup>e</sup> s. G. Kaenel a bien identifié cet objet, en l'intégrant dans la série des bracelets à décor tripartite décrits par J. Filip<sup>16</sup> puis V. Kruta (*cf. supra*), et en précisant que leur répartition est centrée sur la Bohême et la Moravie (*Kaenel 1990*, p. 297).

Néanmoins, le décor du bracelet de Bière, constitué de demi-cercles affrontés<sup>17</sup>, ne trouve pas de parallèle direct en Bohême. On doit donc y voir soit un type rare, qui ne serait connu actuellement qu'à un exemplaire, soit le résultat d'une production locale, influencée par des bijoux issus de Bohême. Nous penchons toutefois pour la première solution, au vu de la relative homogénéité de la série des bracelets à décor tripartite en Bohême.

16 On corrigera la référence « Filip 1956, p. 130 » par « Filip 1956, p. 128 », fournie par *Kruta 1975b*, note 114, et reprise dans *Kaenel 1990*, p. 297.

17 D'après les illustrations, et en tenant compte de l'usure de l'objet, qui semble assez marquée.

L'anneau de Bière, ainsi que d'autres parures<sup>18</sup>, permettent à G. Kaenel de parler pour LT B2 de relations « européennes », et précise qu'on ne peut exclure dans ces différents cas « la présence de personnes étrangères dans notre zone d'étude » (*Kaenel 1990*, p. 296-297). L'auteur, qui précise suivre dans ce cas le modèle développé par V. Kruta pour la Champagne<sup>19</sup>, présente cette hypothèse comme « possible, mais encore difficile à démontrer ». De la même manière, « l'importance et l'impact de tels groupes d'immigrants, de l'Est (Bohême) en particulier, restent toutefois inconnus »<sup>20</sup>.

On signalera également un exemplaire en Bavière, dont le lieu de découverte n'est pas assuré, mais à situer peut-être dans les environs de Passau<sup>21</sup> (*Krämer 1985*, pl. 78: 18). L'objet ayant été acheté à un marchand d'art munichois, en 1972, la provenance n'est pas démontrée. Même si on ne peut exclure que l'objet ait « voyagé » de Bohême en Bavière à une période très récente, on considérera toutefois le lieu de découverte comme probable.

### **Anneaux à oves de Style plastique (*Schneckenringe*)**

Les anneaux à oves à décor de Style plastique sont également connus dans la littérature sous le nom d'anneaux « à oves creux décorés en relief », ou de « *Schneckenringe* » dans la littérature germanophone. Ils concernent deux types de parures annulaires, bracelets et anneaux de cheville, mais ce sont les seconds qui semblent les plus répandus (voir *Kruta 1975b*, carte 4).

Ces parures s'insèrent dans la famille plus large des anneaux à oves creux, lisses et/ou ornés, communs à toute l'Europe centrale (voir *chap. II.F.1*). À l'inverse, les *Schneckenringe* semblent typiques de Bohême (*Filip 1956*, p. 134-136, 528-529 ; *Kruta 1975b*, p. 75-89), et c'est pourquoi nous n'avons retenu que cette variante parmi les marqueurs de contacts Bohême-Gaule. Ils sont d'ailleurs, semble-t-il, issus des mêmes ateliers, mais plus tardifs, que les bracelets à décor tripartite (*Kruta 1975b*, p. 94). En examinant la carte établie par V. Kruta, on dénombre au minimum une cinquantaine d'anneaux « à oves creux décorés en relief »<sup>22</sup>.

Les anneaux à oves de Style plastique caractérisent en fait surtout la seconde phase de cette

18 Les anneaux à décor de faux filigrane et de pastillage [*cat. 069-070 et 071-073*] et l'anneau de Saint-Sulpice, T82 (*cf. infra*, variante des « bracelets à globules de type Carzaghetto »).

19 Il s'agit de l'article sur les anneaux de cheville (*Kruta 1985*). Voir *chap. I.C.1.3*.

20 *Kaenel 1990*, p. 325, repris dans le même esprit dans *Kaenel 1993*, p. 197.

21 « Entre Passau et Schärding » (*Krämer 1985*, p. 158 n° 135), c'est-à-dire sur une portion d'environ 10 km le long de l'Inn, au sud de Passau.

22 La carte présente les sites selon qu'il y ait un ou plus d'un anneau par site, mais elle n'est pas accompagnée d'une liste d'objets, qui permettrait d'avoir un décompte précis.

période de l'art laténien. Ils y représentent, en Bohême, la catégorie la plus riche, autant en nombre qu'en variétés (*Kruta 1975b*, p. 75). On se situe ici approximativement à la fin de LT B2, et à LT C1 (voir *fig. 5*). P. Sankot place la circulation de ces types de parures à la transition LT B2/C1 et à LT C1a (*Sankot 2008*, p. 89) ou à LT C1 (*Venclová 2008b*, p. 108, *fig. 61: 6-7*). Nous retiendrons ici une datation à LT B2b-C1.

En-dehors de la Bohême, les *Schneckenringe* ont bénéficié d'une diffusion relativement large. Ainsi, en direction de l'ouest, on note plusieurs exemplaires en Bavière. Trois paires d'anneaux s'insèrent parmi les productions classiques, à Klettham, Aholming et Straubing tombe IV (*Krämer 1985*, pl. 41: 7-8, 87: 3-4, 120: a-b, 121: a-b). Quatre anneaux constituent des variantes, à un degré plus ou moins éloigné (présence simultanée d'oves lisses et d'oves décorés en relief<sup>23</sup>). La découverte la plus occidentale ne dépasse pas Manching, et on constate que les anneaux classiques sont à l'Est de la zone, et les variantes plutôt à l'ouest.

En Suisse, nous avons pu recenser neuf exemplaires. On en connaît trois à Münsingen-Rain : tombes 75 et 149 (*Hodson 1968*, pl. 33: 569, 64: 405-406, 111: 405). Quatre autres individus ont été publiés par G. Kaenel pour la Suisse occidentale : Chesalles-sur-Oron, Longirod, et Gruyères tombes 1 et 7 (*Kaenel 1990*, p. 242). On ajoutera enfin les découvertes d'Aarberg et Frauenfeld. Les sept exemplaires suisses correspondent, comme les anneaux bavarois « occidentaux », à une variante où l'on note quatre oves lisses en alternance avec quatre oves à décor plastique, que G. Kaenel a nommée « type Longirod ».

D'après V. Kruta, les anneaux présentant cette alternance sont les plus anciens de la série à décor plastique (*Kruta 1975b*, p. 77-78), et ils sont donc à placer au début de la seconde phase du style Plastique. Les parallèles les plus proches proviennent d'Opolánky (*Kruta 1975b*, *fig. 50: 4* ; *Frána et al. 1997*, pl. 21: 15), de Prague-Vokovice (*Pič 1902*, pl. 11: 10 ; *Frána et al. 1997*, pl. 21: 6), ou encore, en deux exemplaires, de Dobrá Voda (*Kruta 1975b*, p. 78, *fig. 45: 3* ; *Frána et al. 1997*, pl. 21: 4, 7), même si pour ces derniers les essés sont remplacées par des yin-yang. Cette série constitue le groupe K individualisé par *J. Frána et al. (1997, p. 90, pl. 21)*.

Dans le reste de la Gaule, on connaît enfin trois individus qui peuvent être rattachés à cette série. Les fragments de Vaison-la-Romaine et Joyeuse ne correspondent qu'à un seul oves conservé dans chacun des cas. Il est donc délicat de savoir à quel type (relief ou lisse/relief) ils se rattachent.

L'objet gaulois le plus intéressant est un bracelet mis au jour à La Rivière-sur-Tarn, et qui

23 Anneaux de Manching *Hundsrucken* (2 ex. : *Krämer 1985*, pl. 27: 1-2) ; Langengeisling (1 ex. : *Krämer 1985*, pl. 44: 6) ; Untersaal (1 ex. : *Krämer 1985*, pl. 73: 13) ; Nußdorf (1 ex. ? : *Krämer 1985*, pl. 114: 2).

est exceptionnel par la qualité et la finesse de son décor. Cet exemplaire représente un *unicum*, par sa facture très soignée (grènetis, alternance des oves piquetés et des gorges lisses), l'alternance des motifs (esses et médaillon alternant avec des doubles triscèles superposés), mais aussi l'alternance du mouvement de ces esses et triscèles (dextre et senestre se succédant systématiquement). Ce bracelet serait selon nous à placer dans les dernières séries de la seconde phase du Style plastique, telle que définie par V. Kruta : ce sont des objets où le décor est très complexe, où le triscèle n'est plus le motif principal, et où le motif secondaire efface progressivement le motif principal (*Kruta 1975b*, p. 87-88). Sur l'anneau du Tarn, on voit que les oves les plus larges, portant normalement le motif principal, sont en effet moins proéminents que les oves intermédiaires.

Une autre particularité de ce bracelet est constituée par le nombre d'oves : les séries de l'apogée de la seconde phase du Style plastique de Bohême comportent en effet toujours six ou sept oves, dont deux sont démontables pour permettre l'ouverture du bracelet (*Kruta 1975b*, p. 82). Sur l'exemplaire du Tarn, on compte au contraire huit oves, dont un seul est amovible. Cette variante à huit oves apparaît en Bohême avec la paire d'anneaux de cheville de Kšely, qui fonctionne néanmoins avec deux éléments amovibles (*Kruta 1975b*, p. 133, pl. XIII: 2 ; *Kruta, Lička 2004*, fig. 16/15).

Ces différents éléments plaident selon nous pour une production locale, dans le Sud-ouest de la France, mais avec de très fortes influences provenant de Bohême. On peut proposer deux hypothèses : une création originale s'inspirant d'une importation, qu'un artisan local aurait pu reproduire en « améliorant » le schéma décoratif ; ou bien la création sur place par un artisan venu de Bohême, maîtrisant donc la technique, mais qui aurait opéré selon une demande locale. Ces hypothèses demeurent néanmoins de la pure spéculation, en l'absence d'autres arguments.

Plus globalement, on notera que le nombre d'objets « exportés » est élevé. Toutefois, il faut mettre les dix exemplaires gaulois en perspective avec la cinquantaine d'anneaux au minimum connus en Bohême.

Un point important est que la majorité des exemplaires constituent une même variante, celle dénommée de type Longirod en Suisse, ou groupe K en Bohême, alternant oves lisses et oves ornés. Ce fait peut s'expliquer par une attirance particulière dans cette région pour cette variante, voire par une adaptation locale du type canonique de Bohême. Une étude détaillée des différents exemplaires permettrait peut-être de répondre à cette question.

### **Bracelets à décor en faux filigrane**

Le type de marqueur que nous étudions ici correspond à une technique particulière de décor, associée à un support spécifique. La technique du filigrane, utilisée en orfèvrerie, consiste

à appliquer un fil de métal sur le corps de l'objet, pour former le décor. Pour les objets de bronze, l'aspect final est le même, avec un fil courant sur l'objet, mais la technique est différente. On suppose éventuellement un façonnage à la cire perdue, voire un surmoulage (*Kruta 1975b*, p. 69 et note 145). C'est cette différence technique qui est à l'origine du terme de faux ou pseudo-filigrane.

Le décor de faux filigrane est caractéristique d'une large zone, couvrant essentiellement la moitié orientale de l'aire laténienne. Selon *M. Szabó (1975, p. 147)*, le décor de pseudo-filigrane se divise en deux groupes stylistiques. Le premier semble originaire de Bohême, et concerne essentiellement les bracelets. Il s'inscrit dans la lignée du Style plastique de Bohême. Le second groupe concerne une large zone s'étendant de la Moravie à la Roumanie et l'ex-Yougoslavie. Le type de parure privilégié n'est dans ce cas pas précisé, mais il regroupe notamment les fibules du type de Bölske et parures similaires, caractérisées par un décor de pastillage très chargé, presque « baroque » (voir *Szabó 1975*). Par contraste, les bracelets de Bohême restent relativement sobres.

*M. Szabó* propose donc une aire plus réduite que celle de *J. Filip*, qui plaçait leur aire de répartition en Bohême et en Moravie, coïncidant avec celle des *Schneckenringe* (*cf. supra ; Filip 1956, p. 139-140, 529*).

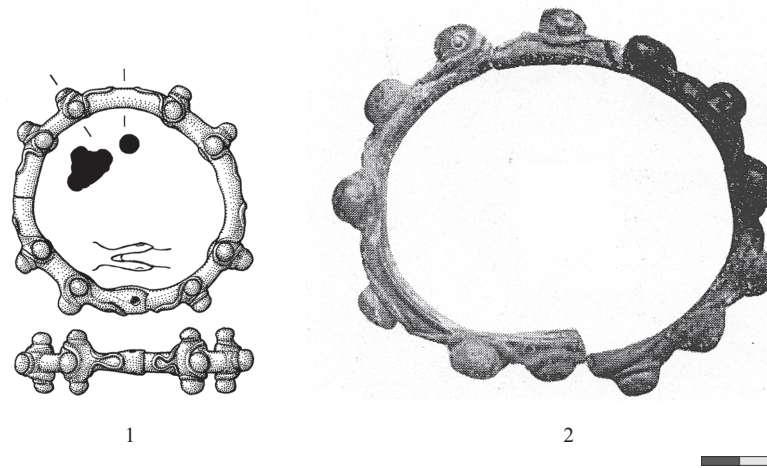
Pour *V. Kruta*, la technique du faux filigrane concerne principalement la Moravie et la Slovaquie, puis aurait été introduite en Bohême (*Kruta 1975b, p. 69*). On ne trouve aucun décompte précis, mais la carte de répartition établie par l'auteur indique un minimum de vingt-cinq individus en Bohême, nombre incluant toutefois également les parures à pastillage (*cf. infra ; Kruta 1975b, carte 5: 4*).

Le point d'accord entre ces différents points de vue est que, pour la Bohême, ce type de décor est présenté comme une preuve de contacts avec le « sud-est », en l'occurrence le bassin des Carpathes (*Kruta 1975b, note 146 ; Sankot 1993, p. 425-426*). Par la suite, la technique décorative aurait été reprise, devenant « un composant durable de l'art laténien en Bohême » (*Sankot 1993, p. 413*).

Pour la datation, *V. Kruta* place les parures en faux filigrane dans la seconde phase du Style plastique, tout comme les *Schneckenringe* (*cf. supra*) et les parures à décor de pastillage (*cf. infra*), ce qui correspond approximativement à la fin de LT B2 et à LT C1 (voir *fig. 5*). *G. Kaenel* place les exemplaires suisses à LT B2, mais nous suivrons ici la datation large proposée pour la Bohême, à savoir LT B2-C1 (*Venclová 2008b, p. 108*).

En raison des divergences concernant l'origine de ce type de parure, nous avons choisi de ne prendre ici en considération, parmi les objets en faux filigrane trouvés en Gaule, que les bracelets. On respecte ainsi l'avis formulé par *M. Szabó* (*cf. supra*).

Les individus ainsi isolés sont au nombre de deux, mis au jour en Suisse, respectivement



**Fig. 28.** Bracelets à décor en faux filigrane. 1. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 55: 87-1) ; 2. Štítary (*Filip 1956*, pl. LX: 1). Ech. 1/2.

à Saint-Sulpice (tombe 87) et Lausanne. G. Kaenel est d'avis que la technique du faux filigrane, et donc les deux bracelets suisses, sont originaires de Slovaquie, Moravie ou Hongrie<sup>24</sup>. Nous restons néanmoins de l'avis de J. Filip, notamment au vu des affinités entre les exemplaires de Saint-Sulpice et de Štítary (*fig. 28*) par exemple. Le bracelet de Saint-Sulpice est un anneau plein agrémenté de nodosités entourées de fils. On constatera également la ressemblance formelle avec les anneaux à nodosités de LT finale (voir *chap. III.F.1*).

L'exemplaire de Lausanne correspond à une variante des anneaux à oves creux, ornée de faux filigrane, avec du pastillage au centre des boucles. G. Kaenel le décrit d'ailleurs comme une variante du type « Longirod »<sup>25</sup>.

Toute la question est de savoir si ces bracelets ont réellement une quelconque filiation avec ceux de Bohême. En effet, cette technique de décor, nous l'avons vu, est commune à plusieurs régions d'Europe centrale. C'est uniquement son application sur des catégories différentes de parure qui permet d'entrevoir des variantes régionales (*Szabó 1975 ; cf. supra*).

On signalera notamment une série d'objets champenois qui semblent s'inspirer de ce type de décor : ce sont des torques et des bracelets à « motifs spiraliformes en relief » (*Bretz-Mahler 1971*, p. 48-49, 62-63, pl. 49, 54, 58-59, 68), dont le traitement décoratif se rapproche du faux filigrane. On peut insérer dans cette série les torques publiés par *A. Duval (1979)*, que l'auteur identifiait comme des productions locales, de « qualité médiocre », tentant d'imiter des techniques « parfaitement maîtrisées en Celtique orientale » (*Duval 1979*, p. 45). La question de l'origine de ces parures, et de leur lieu de production, peut donc être posée.

24 *Kaenel 1990*, p. 296 : l'auteur cite *Kruta 1975b*, p. 69 et *Szabó 1975*.

25 *Cf. supra* « Schneckerringe » ; *Kaenel 1990*, p. 242.



Comme pour les *Schneckenringe* (cf. *supra*), on peut envisager qu'une partie des objets en faux filigrane soient des importations « directes » de Bohême (ou de Hongrie...), tandis que d'autres pourraient être des imitations locales, témoins de l'appropriation sur place de nouvelles techniques décoratives.

### **Bracelets à décor de pastillage**

Comme dans le cas du faux filigrane que nous venons d'évoquer, le critère retenu ici est d'ordre technique, et n'a été retenu que pour les bracelets. Il s'agit du décor dit de pastillage, qui correspond en fait à une variation du faux filigrane, en s'inspirant cette fois de la technique de la granulation pratiquée en orfèvrerie (*Kruta 1975b*, p. 70). Le type le plus simple est constitué par des « bracelets ouverts dont la tige de section circulaire porte plusieurs groupes de pastilles, disposées selon un schéma rhomboïdal » (*ibid.*).

La datation des parures à pastillage a été traitée par les différents chercheurs simultanément à celles en faux filigrane, bénéficiant des mêmes problématiques. Nous garderons donc la même fourchette de LT B2-C1 (cf. *supra*).

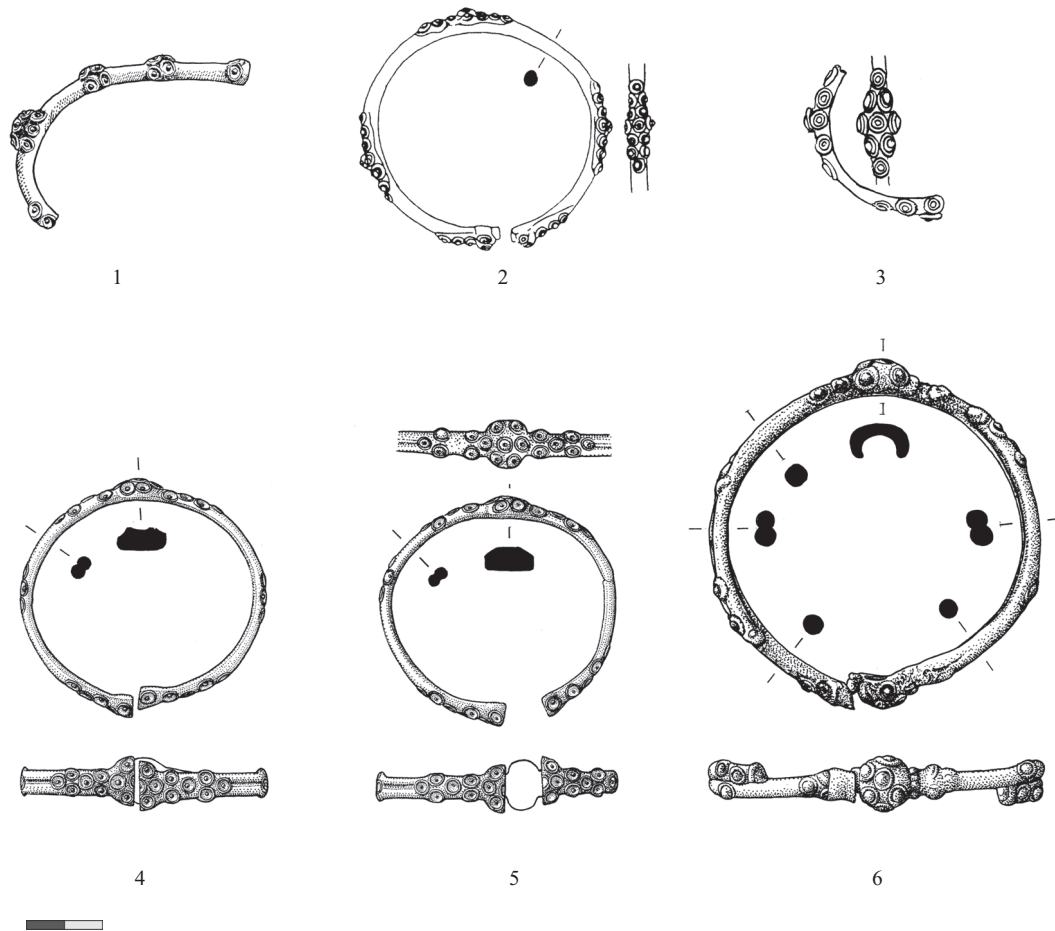
La question de l'origine de cette technique est elle aussi liée à celle des objets en faux filigrane et comporte les mêmes interrogations à propos des influences carpathiques. On note une diffusion assez large dans le domaine laténien oriental, mais la série la plus importante vient de Bohême, avec une dizaine d'exemplaires (*Kruta 1975b*, p. 70-71).

En Gaule, plusieurs occurrences de bracelets à décor à pastillage ont pu être repérées (*fig. 29*).

L'exemplaire de Corroy/Trouans trouve son parallèle le plus proche à Nový Bydžov (*Kruta 1975b*, fig. 62: 2), et s'insère dans la série très homogène identifiée par V. Kruta, dont les similitudes peuvent faire penser aux créations d'un même atelier<sup>26</sup>. On peut inclure dans cette série également le bracelet de Buzeins (Aveyron), même s'il se distingue par la disposition des pastilles (petits groupes de quatre ou six pastilles régulièrement espacés) et la forme du jonc, en partie rectiligne. L'objet est apparemment issu d'un contexte gallo-romain (*Labrousse 1964*, p. 428).

Une série similaire, mais présentant quelques différences, est formée par les trois bracelets de Saint-Sulpice (tombe 77) et de Prilly. Dans ce cas, on retrouve à peu près la même disposition des pastilles, placées en grappe sur un jonc lisse. Les différences sont constituées par des médaillons diamétralement opposés sur le jonc, mais aussi par le doublement du

26 Avec les exemplaires de Dřemčice, Jenišův Újezd (2 ex.), Podlešín (2 ex.) et Prague-Vokovice. Voir *Kruta 1975b*, p. 71. On peut également ajouter la paire d'anneaux de la tombe 31 de Radovesice (*Waldhauser 1987*, pl. 25: 17-18).



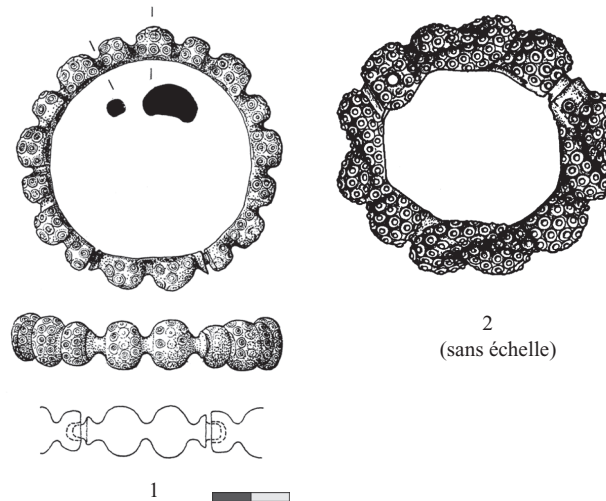
**Fig. 29.** Bracelets à décor de pastillage. 1. Buzains (*Mohen 1979*, fig. 4: 10) ; 2. Corroy/Trouans (*Charpy 1991*, fig. p. 189) ; 3. Nový Bydžov (*Kruta 1975b*, fig. 62: 2) ; 4-5. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 54: 77-4 et 5) ; 6. Prilly (*Kaenel 1990*, pl. 23: 53-1). Ech 1/2.

jonc. Ce doublement est bien perceptible sur l'anneau de Prilly, tandis que sur les bracelets de Saint-Sulpice, c'est une gorge longitudinale qui donne la même impression. On notera enfin que les médaillons de la parure de Prilly sont en fait de petits oves creux. Ces trois exemplaires se distinguent par ces nuances de la série homogène de Bohême, et nous n'avons pas pu trouver de parallèle direct dans cette région.

Un autre type de décor à pastillage est constitué par l'exemplaire de Saint-Sulpice *En Champagne-3*, tombe 1 (*Kaenel 1990*, pl. 26: 62-2 ; *Robin 2006*, fig. 108). Dans ce cas, le parallèle le plus proche et unique est la parure annulaire de Libčeves (*Kruta 1975b*, pl. XVII: 1), qui possède la même caractéristique : c'est un anneau à oves dont l'ensemble de la surface est couverte par un décor de pastillage<sup>27</sup> (*fig. 30*).

L'anneau de Larina semble quant à lui d'un type mixte, puisqu'on retrouve les oves pleins couverts de pastillage, mais cette fois disposés en grappes sur un jonc lisse, comme les

27 On notera également une certaine ressemblance formelle avec l'anneau à décor de faux filigrane de Lausanne [*cat. 069*] évoqué plus haut.



**Fig. 30.** Bracelets à décor de pastillage. 1. Saint-Sulpice *En Champagne*-3, tombe 1 (Kaenel 1990, pl. 26: 62-2 ; éch. 1/2) ; 2. Libčeves (Frána et al. 1997, pl. 27: 4 ; sans éch.).

exemplaires du premier groupe. Cette parure se distingue également des autres par son contexte de découverte : il ne s'agit pas ici d'une sépulture, mais d'un élément issu de la faille de la Chuire, sur l'oppidum de Larina, interprété comme un dépôt constitué sur une longue période (voir *chap. I.A.3.5*). L'objet a été mis en perspective avec d'autres parures d'origine « danubienne » (Perrin 1990, p. 44), mais l'auteur estime que les données sont trop éparées pour qu'on puisse proposer des apports de population comme cela a pu être fait en Champagne (en référence aux travaux de V. Kruta et J.-J. Charpy ; voir *chap. I.C.1.4*).

Pour terminer, on mentionnera encore des découvertes faites en Allemagne. Tout d'abord celle de Schelklingen (Bade-Wurtemberg ; Bittel 1934, pl. 17: 6), où les pastilles sont plus proéminentes, mais aussi les quatre exemplaires de la tombe 1852 d'Eggfing (Bavière ; Krämer 1985, pl. 69: A1-A4). Une paire au moins de cette dernière tombe s'insère très bien dans la série homogène évoquée plus haut.

## LT B-C1 / Ouest-Est

### Parures annulaires « à masques »

Sous le terme de parures à masques, nous regroupons ici des éléments de parure annulaire ornés du motif de masque, tel qu'il est connu dans différentes régions d'Europe.

V. Kruta présente ainsi plusieurs parures annulaires de Bohême qui sont ornées d'un masque schématisé près des tampons, et datées de la « période de transition » (Kruta 1975b, p.

31-33, fig. 11-12), soit approximativement LT B1-B2a. Le décor est composé de formes géométriques (losange, ovale, cercle) schématisant le nez et les yeux, voire par une pelte. Ces exemplaires se distinguent clairement de ceux de Champagne, qui sont formés à partir d'esses et de décors végétaux (*Celtes Champagne 1991*, n° 150).

Le groupe de Bohême constituerait donc « la branche nord-orientale d'une série de parures annulaires décorées de masques schématisés dont l'aire de diffusion comprend principalement le plateau suisse, la Rhénanie et la vallée du Main » (*Kruta 1975b*, p. 31).

Dans le cadre de notre problématique, trois objets provenant de Bohême ont été identifiés par P. Sankot comme ayant une origine champenoise, d'après la facture des masques constituant le décor (*Sankot 2003b*, p. 140-141). Ils se distinguent en effet clairement du modèle tchèque habituel, composé de formes géométriques.

Les deux premiers objets sont des torques, mis au jour respectivement à Sulejovice et Vitov (*Sankot 2003b*, fig. 9: a-b), pour lesquels les contextes de découverte sont mal connus. Ces types de parure sont une subdivision des torques à tampons, où ces derniers sont généralement assez petits et discoïdaux. Les torques de ce groupe sont placés en Bohême à LT B1 (*Venclová 2008b*, p. 107, fig. 58: 5).

Le troisième objet correspond à un anneau de cheville mis au jour dans les environs de Vodňany. Cette parure se caractérise par un décor riche, composé de plusieurs masques<sup>28</sup>. La technique de fabrication de l'anneau est typique de Bohême, étant constituée en fait de deux parties symétriques, liées originellement par des anneaux. La datation proposée se situe à LT B2, et cette parure ne connaît pas d'analogies, ni en Bohême ni en Bavière (*Sankot 2002c*, p. 91).

Par la « symbiose », pour reprendre le mot de P. Sankot, d'éléments constructifs typiques de Bohême et de décors occidentaux, ces parures posent la question de leur origine. On n'a pas affaire à des importations, ni à une imitation d'une forme étrangère, mais bien à une adaptation locale d'un décor exogène. Les mécanismes ayant conduit à cette adaptation peuvent être multiples, et on peut imaginer le déplacement d'artisans, ou bien la reproduction sur place d'un objet champenois arrivé en Bohême, et aujourd'hui disparu (voir le problème des « produits invisibles », *chap. I.B.2*). Il n'est pas possible de trancher, mais il est en tout cas certain que des contacts ont eu lieu à un moment donné : la similitude et la complexité des décors excluent des créations autonomes et déconnectées entre la Bohême et la Champagne.

### **Bracelets à globules de type Carzaghetto**

Ce type de bracelet se caractérise par la présence de deux globules accolés, cantonnés par

28 Voir l'analyse détaillée de l'organisation complexe du décor : *Sankot 2002c*, p. 91.

des moulures, l'ensemble étant disposé sur la partie du jonc diamétralement opposée aux tampons. Les globules, généralement décorés d'esses, sont ainsi plus développés que les tampons.

Cette série de bracelets a été identifiée et sommairement présentée par V. Kruta, dans le cadre de son étude sur la phase dite de Duchcov-Münsingen (*Kruta 1979*, p. 86). La présence d'un tel bracelet dans une sépulture de Carzaghetto (Italie) a été l'un des éléments<sup>29</sup> retenus par l'auteur pour illustrer les influences « celto-italiques » sur la phase Duchcov-Münsingen, phase dont le centre de gravité vers les autres zones de la Celtique se situe en Suisse. Le type a également été présenté sous la dénomination de « bracelets à nodosités en forme de faux tampons » (*Kaenel 1990*, p. 294), ou comme une variante des « bracelets à nodosités peu nombreuses » (*Lepage 1984*, p. 123).

Une étude plus récente a été menée par H.-E. Joachim (1992, p. 33, liste 3: 108-114). L'auteur classe cette série parmi ses *Vierknotenringe*, dans la variante qu'il nomme « Carzaghetto », en référence aux travaux de V. Kruta. Sa liste d'objets est toutefois quelque peu différente, et il a donc été nécessaire de vérifier les identifications contradictoires. Les exemplaires retenus sont présentés dans la *liste 15*.

V. Kruta ne date pas précisément les bracelets à globules, mais il les place dans la phase Duchcov-Münsingen. Pour H.-E. Joachim, les bracelets de type Carzaghetto sont datés de LT B1 (*Joachim 1992*, p. 33). Cette datation est confirmée par les données de Saint-Sulpice (voir *liste 15*) ou de Jenišův Újezd notamment (*cf. infra*).

La répartition des bracelets à globules ainsi dessinée montre une concentration en Suisse (*carte 15*), comme l'avait déjà constaté V. Kruta. On note ensuite, en-dehors de cette zone de diffusion principale, quelques exemplaires isolés, non seulement en Italie, mais également en Haute-Marne, Bohême et Moravie (*liste 15*).

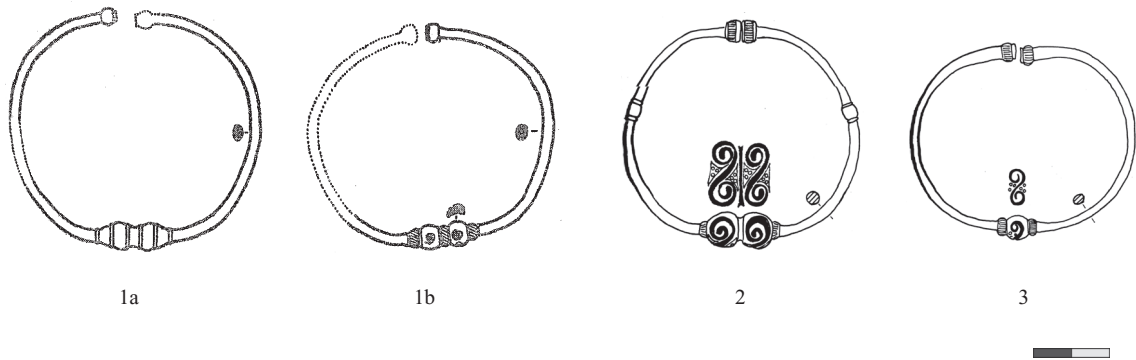
Pour la Bohême, ce type de bracelet est présent en deux exemplaires à Jenišův Újezd, dans la tombe 74<sup>30</sup>. Par rapport aux autres individus composant la série, les bracelets de Jenišův Újezd se distinguent par l'absence de décor pour l'un, et par des incisions spiraliformes (?) pour l'autre. On ne retrouve pas les esses qui caractérisent normalement les bracelets à globules (*fig. 31*).

Cet ensemble clos est daté de LT B1b-c (*Waldhauser 1978a*, p. 67-68), et le mobilier comprend notamment une fibule du type Münsingen « classique », variante placée à LT B1b<sup>31</sup>. Aussi bien le mobilier d'accompagnement (paire d'anneaux de cheville) que l'orientation de la tombe (tête au nord) respectent les traditions locales.

29 En même temps que les fibules de type Duchcov à décor losangique notamment (*cf. infra*).

30 V. Kruta ne mentionne qu'un seul bracelet, certainement le seul des deux qui soit décoré (*Kruta 1979*, p. 95).

31 Les fibules de LT B1c, appartenant à la phase Duchcov-Münsingen tardive, sont ornées en Style plastique, voir *Sankot 2008*, p. 89 ; *Venclová 2008b*, fig. 56.



**Fig. 31.** Bracelets à globules de type Carzaghetto. 1.a-b. Jenišův Újezd (*Waldhauser 1978*, pl. 20: 8732, 8733-35) ; 2. Berne-Bümplitz (*Kruta 1979*, fig. 7: 1) ; 3. Chens (*Kruta 1979*, fig. 7: 3). Ech. 1/2.

S'agissant des liens entre les différents exemplaires, ce sont tout d'abord des mouvements de population qui ont été envisagés, entre l'Italie et la Suisse, pour expliquer notamment la « nature et [la] diffusion » de la phase Duchcov-Münsingen, et par là la mise au jour de mobilier similaire dans ces deux régions (*Kruta 1979*, p. 86-87). G. Kaenel ne rejette pas cette hypothèse, mais il n'exclut pas une « diffusion de type économique, avec la création de « modes » et de marchés, parfois éloignés, alliée peut-être à des échanges et transferts de technologies entre ateliers, ou encore au déplacement des artisans eux-mêmes » (*Kaenel 1990*, p. 294-295). Pour les bracelets à globules, l'auteur rappelle que quelques exemplaires se différencient par certains détails (dont celui de Jenišův Újezd), et que ces « imprécisions » de la typologie illustrent de mêmes « écoles » d'artisans, sans que l'on puisse toutefois affirmer qu'ils ont été produits par un même atelier ou artisan.

Etant donné que les exemplaires de Jenišův Újezd se distinguent du type le plus courant, à décor d'esses, et que leur décor n'est connu sur aucun des autres exemplaires, on peut envisager qu'ils constituent une adaptation locale des bracelets suisses, illustrant ainsi un transfert de « technique ».

Ces bracelets sont proches d'un autre type, où les nodosités reproduisent la forme des tampons (comme l'exemplaire de Duchcov : *Kruta 1971*, p. 63 n° 223, pl. 26: 5, 39: 6). Le schéma de construction est le même, avec des nodosités diamétralement opposées. Ces bracelets, bien qu'ils forment une série distincte, évoquent peut-être une filiation avec les bracelets à globules.

Une autre série présente des similarités, mais cette fois les nodosités sont reproduites quatre fois sur le pourtour du bracelet, le principe de reproduction des tampons est le même. La différence réside dans le non-doublement des nodosités. De telles parures sont connues par exemple à Jenišův Újezd (tombe 52 : *Waldhauser 1978a*, pl. 15: 8584) et à Žatec (*Kruta 1975b*, fig. 15d). Ce dernier anneau avait été utilisé par G. Kaenel pour évoquer de probables contacts entre la Bohême et la Suisse, puisqu'un exemplaire proche a été mis au

jour à Saint-Sulpice (tombe 82 : *Kaenel 1990*, pl. 55: T82-2, p. 296-297).

Enfin, trois exemplaires tchèques semblent se situer, dans une évolution morphologique, entre les bracelets à globules et les deux « variantes » que nous venons d'évoquer. Il s'agit de deux bracelets de la tombe 14 de Radovesice (nécropole I, *Waldhauser 1987*, pl. 21: 2 et 3) et d'un bracelet de la tombe 45 de Jenišův Újezd (*Waldhauser 1978a*, pl. 13: 8564). Ils posent la question de la filiation entre les différents types, et donc de la direction des influences entre la Bohême et la Suisse. Il serait pour cela nécessaire de reprendre l'étude de ces parures, dans leurs multiples variantes, en tentant de préciser leurs relations typochronologiques.

### **Fibules de type Duchcov à décor losangique**

Les fibules de type Duchcov constituent un des mobiliers emblématiques de LT ancienne. Elles présentent de multiples variantes et une évolution morphologique qui rendent sa définition précise délicate et variable selon les auteurs (*Kaenel 1990*, note 59). Les « traits communs » sont toutefois un ressort à six spires et corde interne, un arc aplati et mouluré, et surtout le pied libre caractéristique de ce type, formé d'un appendice conique (*Kaenel 1990*, p. 238). Nous aurons l'occasion de développer plus loin (*chap. III.F.1*) les problèmes liés à ce type Duchcov, considéré dans son ensemble, pour la question des contacts à longue distance.

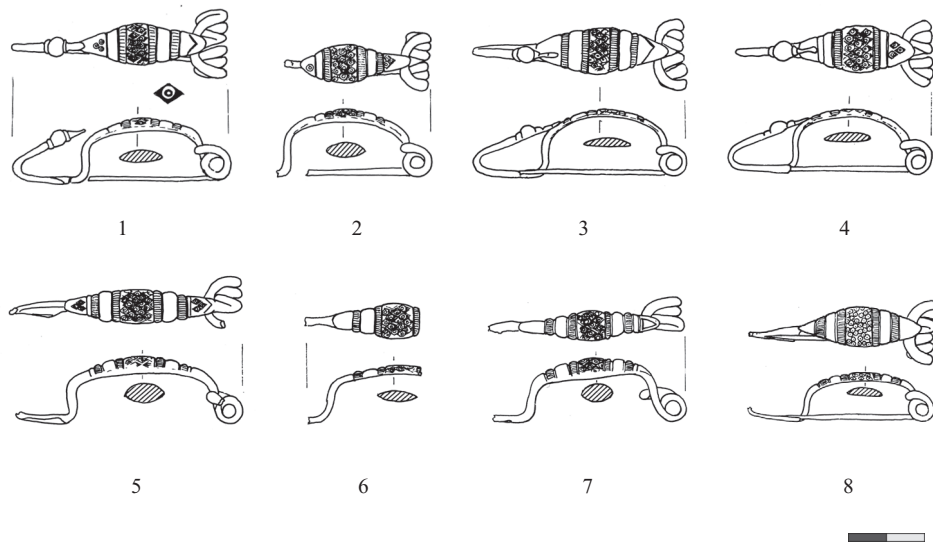
Le marqueur retenu ici correspond en fait uniquement à une variante qui, comme les bracelets à globules (*cf. supra*), a été utilisée par V. Kruta pour illustrer la diffusion de la phase Duchcov-Münsingen (*Kruta 1979*, p. 85-86 ; *cf. supra*). Il s'agit, à l'intérieur du type « restreint » à moulures présenté par G. Kaenel, d'une variante où l'arc est décoré par estampage, à l'aide d'une matrice losangique.

V. Kruta a identifié trois séries à l'intérieur de ce type (*Kruta 1979*, p. 94 ; voir *liste 16*). La série A correspond à une série de six fibules, dont celles de Carzaghetto, qui sont « parfaitement identiques », aussi bien au niveau morphologique que métrologique. L'auteur les présente comme les produits d'un même atelier, « avec une probabilité très élevée ».

La série B est identique dans sa morphologie, mais elles correspondent à une variante où l'arc est plus étroit. Elle comprend sept individus.

La série C enfin, regroupe douze exemplaires qui possèdent des « degré de parenté variables ».

Pour ce qui est de la datation, on retiendra donc que ces fibules caractérisent la phase Duchcov-Münsingen, que nous situons à LT B1b-B2a.



**Fig. 32.** Fibules de type Duchcov à décor losangique. Série A : 1. Carzaghetto (*Kruta 1979*, fig. 4: 1) ; 2. Carzaghetto (*Kruta 1979*, fig. 4: 2) ; 3. Andelfingen (*Kruta 1979*, fig. 6: 1) ; 4. Saint-Sulpice, tombe 2 (*Kruta 1979*, fig. 6: 2). Série B : 5. Sogny (*Kruta 1979*, fig. 6: 3) ; 6. Corsier (*Kruta 1979*, fig. 6: 4). Série C : 7. Saint-Hilaire-le-Grand (*Kruta 1979*, fig. 6: 5) ; 8. Lahošt (*Kruta 1979*, fig. 6: 6). Ech. 1/2.

La vingtaine de fibules ainsi individualisées ont été rassemblées sur la *carte 16*. Elles permettent de constater l'importance de la Suisse nord-alpine, où sont recensés treize exemplaires. La Champagne (dép. de la Marne) représente également une région où l'on peut observer une concentration de fibules à décor losangique (sept fibules). On note toutefois qu'il s'agit exclusivement d'exemplaires des séries B et C. La répartition « occidentale » de la série B a été expliquée par V. Kruta comme le résultat d'imitations ou du déplacement de l'artisan (*Kruta 1979*, p. 94).

C'est dans la série C que se place un exemplaire issu du trésor de Duchcov. La différence est ici constituée par l'absence de la matrice losangique, mais on constate que morphologiquement, la fibule est parfaitement identique à la série A (*fig. 32: 8*).

Le contexte de cette découverte est également particulier, puisqu'il s'agit du dépôt de Duchcov (voir *chap. I.A.3.5*), mais surtout parce qu'il s'agit du seul exemple de ce type de contexte. Pour toutes les autres fibules à décor losangique dont le contexte est connu, il s'agit alors en effet d'ensembles funéraires. On a donc ici un glissement de contexte (voir *chap. II.A.4*), argument supplémentaire pour illustrer l'origine exogène de l'objet, par ailleurs confirmée par l'absence de parallèles en Bohême.

### Torques à disques

Les torques à disque se caractérisent par la présence de plusieurs disques destinés à recevoir un cabochon de corail, d'où le terme également usité de torques « à cabochons » (*Charpy*



1993 et Kaenel 1995 par exemple). Les disques, en général entre 3 et 5, occupent environ un quart à un tiers du pourtour du torque, et sont disposés sur le même plan. Le jonc massif peut être décoré ou lisse.

Une étude monographique de ces torques a été menée par F. Müller, constituant la synthèse la plus complète et la plus récente des *Scheibenhalsringe* (Müller 1989). La cartographie des différents exemplaires a permis de montrer que la zone de répartition principale des torques à disque se situe autour de la vallée du Rhin, à partir de la confluence avec le Main ou avec le Neckar, pour suivre le cours du fleuve jusqu'au lac de Constance (Müller 1989, annexe 6).

À partir des quatre-vingt-dix exemplaires recensés dans son étude, F. Müller a pu identifier onze groupes différents. L'un d'entre eux, le groupe F (*Leichte Scheibenhalsringe mit gegossenem Dekor*), nous intéresse plus particulièrement.

Les différents contextes de fouille des sites ayant livré des torques du groupe F n'ont pas permis à F. Müller de proposer une datation plus précise que LT B, sauf à Andelfingen, où la tombe 9 est dans un contexte LT B2 assuré (Müller 1989, p. 31-32). Cette tombe ne permet néanmoins pas de dater les torques du groupe F uniquement de LT B2 (dans le cas d'un objet à utilisation longue, et cela semble le cas d'après les traces d'usure, voir Müller 1989, p. 75), nous nous contenterons donc d'une fourchette large à LT B.

La plus grande densité d'individus se situe dans la région élargie du coude du Rhin, entre le lac de Constance et les Vosges (cinq exemplaires, voir *carte 17*). L'exemplaire de Bruchsal-Untergrombach, plus éloigné, se situe néanmoins dans l'aire de répartition principale des torques à disque. En-dehors de cette zone, deux individus apparaissent comme des isolats : les torques de Prague-Žižkov (CZ) et de Lovasberény (H).

Si on cherche une comparaison plus précise pour la parure de Prague-Žižkov, c'est le torque d'Andelfingen qui semble le plus proche (*fig. 33*). Les deux torques ont en commun d'être constitués de trois disques, et surtout de cinq nodosités simplement lisses disposées en alternance avec les disques.

Le torque de Prague-Žižkov a été mis au jour au XIX<sup>e</sup> s., vraisemblablement dans une tombe, mais nous ne disposons pas de contexte plus précis.

Les facteurs pouvant expliquer la découverte de torques à disques à grande distance de leur zone d'origine sont discutés par F. Müller dans son essai d'interprétation historique (Müller 1989, p. 81-88). L'auteur prend alors en compte tous les torques, tous types confondus. Il mentionne d'emblée plusieurs hypothèses : la mobilité d'individus, le commerce ou la redistribution d'objets isolés, le déplacement d'artisans, et la migration de groupes de population (Müller 1989, p. 85). Toutefois, après avoir discuté plusieurs aspects, F. Müller retient comme argument que les exemplaires orientaux (Bohême, Hongrie) sont également



**Fig. 33.** Torques à disques du groupe F. 1. Prague-Žižkov (Müller 1989, pl. 66: SHR 75) ; 2. Andelfingen (Müller 1989, pl. 66: 1). Ech. 1/2.

ceux qui sont les plus abîmés par l'usure, suite à une utilisation longue. L'auteur en déduit le déplacement d'individus, qui auraient porté le torque de leur région d'origine très longtemps, voire sur plusieurs générations, en souvenir de celle-ci (Müller 1989, p. 88).

### Torques à arceaux

Les torques à arceaux sont composés d'un jonc massif généralement lisse, parfois sobrement décoré par des incisions ou de petits bourrelets. Sur le jonc viennent se fixer plusieurs arceaux disposés en guirlande, parfois terminée par des globules, le tout occupant environ le quart du pourtour du torque (voir *fig. 34*).

Ils sont dénommés « torques à festons » par J.-J. Charpy (1991, 1993), terme réutilisé par J.-P. Demoule pour son type 1713, « avec un renflement, opposé à un appendice festonné », qui entre dans la catégorie des « torques à tige fermée et appendices » (Demoule 1999, p. 21).

Le terme de « torque ternaire » a aussi été utilisé (Bretz-Mahler 1971, p. 54), sur la base du fait que l'objet possède « un seul élément décoratif, mais qui est toujours à disposition ternaire ». Mais nous suivons l'avis de L. Baray, qui préconisait de ne pas utiliser ce terme, qui doit être réservé à un décor « composé d'un motif qui se répète trois fois, à égale distance, sur le pourtour du jonc » (Baray et al. 1994, p. 47).

Nous avons donc préféré la dénomination « à arceaux » proposée par l'auteur, qui nous semble le mieux décrire le type dans son ensemble (Baray 1991 ; Baray et al. 1994).

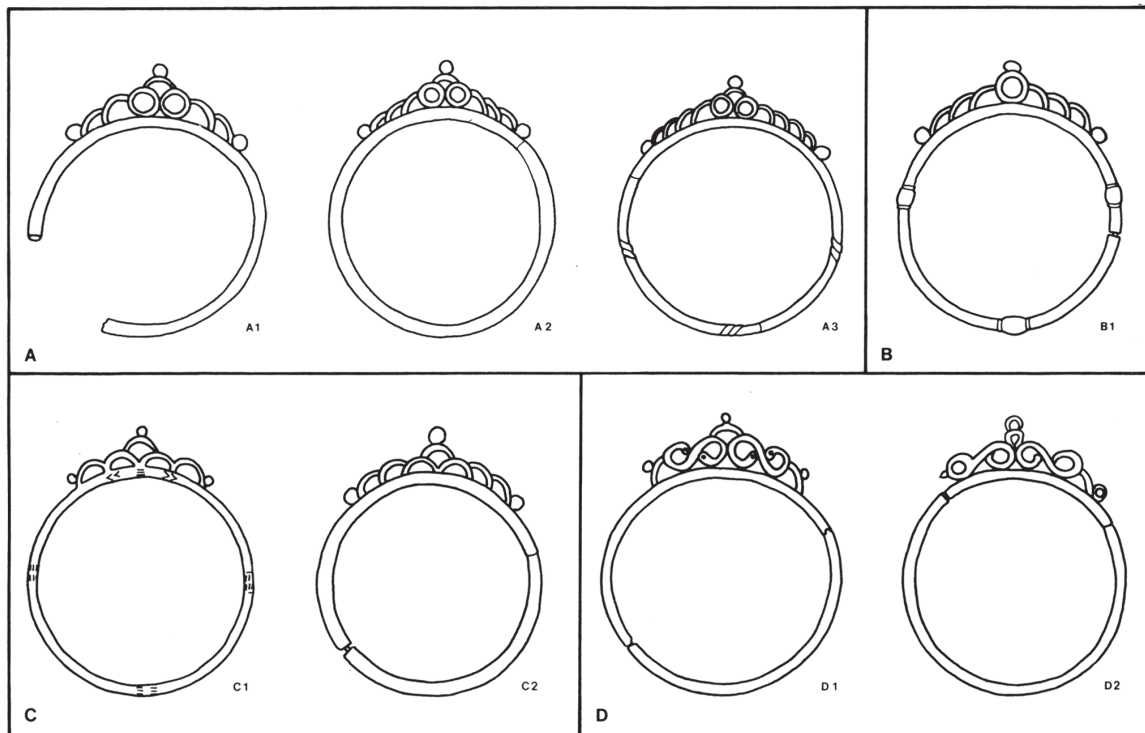


Fig. 34. Typologie des torques à arceaux du Sénonais (*Baray 1991*, fig. 5).

Le torque à arceaux caractérise principalement le secteur Sénonais-Nogentais (*Baray et al. 1994*, p. 47 et fig. 33 ; *Celtes Champagne 1991*, p. 168). Ce type d'objet est également présent en Champagne, exclusivement dans des contextes de LT Ib, caractérisée par les premières fibules de type Duchcov (soit LT B1b), mais on ne peut exclure une apparition à LT Ia (soit LT A, voir *Bretz-Mahler 1971*, p. 240).

Pour L. Baray, les torques à arceaux sont caractéristiques de la phase Duchcov-Münsingen, mais se rencontrent toujours en contexte LT B2 (voir *Baray et al. 1994*, p. 47). Toutefois, puisque certains exemples champenois sont associés aux premières fibules de type Duchcov, nous garderons donc cette fourchette chronologique plus large qu'est la phase Duchcov-Münsingen, soit LT B1b-B2a. Cette datation large est confirmée par les données de J.-J. Charpy, qui précise que ces torques apparaissent « très tôt dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. », en tout cas accompagnés d'éléments de parure de la phase Duchcov classique (*Charpy 1993*, p. 78).

L'impression d'antériorité chronologique donnée par les exemplaires champenois est peut-être liée à l'état de la recherche dans le domaine de la chronologie. Le groupe sénonais-nogentais a en effet livré un plus grand nombre de torques, et les différents auteurs s'accordent pour donner à ce type une origine sénonaise.

En dehors de ces deux zones limitrophes, seuls deux torques à arceaux ont été mis au jour. Le premier, à environ 200 km à vol d'oiseau du foyer supposé, provient du site de

Servigney dans le Doubs, mais est hors-contexte (*Charpy 1993*, p. 90 ; *Baray et al. 1994*, fig. 33: 27).

L'exemplaire qui nous intéresse directement ici a été découvert à Obrnice, en Bohême, là aussi sans contexte assuré. Une découverte en contexte funéraire a toutefois été proposée pour cet objet (voir [*cat. 083*]).

Le torque d'Obrnice correspond au type C1 de L. Baray (voir *fig. 34*), et à la variante 1 de J.-J. Charpy (1991, annexe 1). Il offre une similarité frappante avec un exemplaire de La-Croix-en-Champagne (*Bretz-Mahler 1971*, pl. 56: 5), de sorte que P. Drda et A. Rybová ont proposé que ces objets soient sortis d'un même moule (*Drda, Rybová 1995*, p. 93). Pour J. Waldhauser, le torque est arrivé en Bohême d'une « manière indéterminée » (*Waldhauser 2001*, p. 369), tandis que J.-J. Charpy y voit la trace du « départ de femmes de notre région » (*Charpy 1991*, p. 166).

### **Torques à nodosités multiples**

Ce type de parure annulaire est formé d'un jonc lisse terminé par de larges tampons creux, précédés de plusieurs nodosités, espacées et parfois cantonnées de fines moulures.

La dénomination de « torque à nodosités multiples » est issue des travaux de J.-J. Charpy (1991). L'auteur rappelle que c'est D. Bretz-Mahler qui a identifié ces torques à la Lorraine (*Charpy 1993*, p. 82). Cette dernière utilise le terme de torque « à collier à boules » (*Bretz-Mahler 1971*, p. 47, pl. 46). L. Lepage parle quant à lui de torque « à tampons et nodosités » (*Lepage 1984*, p. 105-106).

Pour J.-J. Charpy, ces torques sont caractéristiques du Nord-est de la France, puisqu'on trouve « un groupe assez dense sur les marches orientales de la Champagne et un second plus lâche en Lorraine et en Alsace ». On en connaît toutefois également en Belgique et en Allemagne, notamment dans le Palatinat, tandis qu'un autre groupe, en Thuringe, présente des caractéristiques proches (*Charpy 1991*, p. 163). Pour la datation, l'auteur propose la fin de la phase Duchcov-Münsingen (*Charpy 1993*, p. 82). On se situe donc à LT B2a (voir *chap. I.A.2*).

Un exemplaire de torque à nodosités multiples a été récemment mis au jour à Mlčechvosty<sup>32</sup>, dans le contexte d'une tombe datée de LT B2b (*Levínský 2009*, p. 313-318). La sépulture, orientée N-S, contenait un mobilier riche, dont de nombreux éléments de parure et une épée. On notera la caractéristique inhabituelle de la présence d'une épée, qui permet normalement de définir les tombes de guerriers, accompagnant un défunt vraisemblablement de sexe

32 Nous remercions ici O. Levínský pour nous avoir communiqué des données alors non encore publiées, grâce auxquelles nous avons pu identifier l'origine probable de l'objet. Que V. Salač, qui nous a informé de la mise au jour de ce torque se démarquant du mobilier local, soit ici également remercié.

féminin, d'après les études anthropologiques (*Levínský 2009*, p. 318).

Nous avons pu repérer deux analogies, provenant des sites d'Auberive (tumulus « La Grand-Combe ») et de Dommarien, tous deux dans le département de la Haute-Marne (*Charpy 1991*, respectivement n° 214 et 215).

Morphologiquement, le torque de Mlčechvosty se rapproche le plus de celui d'Auberive. On retrouve la même disposition des nodosités et la même forme de tampons, tous ces éléments soulignés par de fines moulures. La différence réside dans le nombre des nodosités : 2 x 4 à Auberive, mais 2 x 6 à Mlčechvosty. Le torque d'Auberive s'insère selon J.-J. Charpy dans le groupe des « torques à nodosités de faible diamètre », présents surtout dans l'est de la Lorraine et en Alsace (*Charpy 1991*, p. 173).

On notera toutefois que le diamètre des nodosités est plus élevé pour l'exemplaire tchèque, autour de 12 mm. En ce sens, il correspond mieux à l'exemplaire de Dommarien, qui appartient selon J.-J. Charpy à un groupe de torques de l'ouest de la Lorraine et de l'est de la Champagne, dont les nodosités ont un diamètre supérieur à 12 mm (*Charpy 1991*, p. 173). Là aussi la morphologie est similaire, mais c'est le traitement des moulures, finement incisées à Dommarien, qui diffère.

La question de l'origine précise du torque de Mlčechvosty est également compliquée par l'existence de la typologie de *Möller, Schmidt 1998*, ces auteurs ayant repris et complété la typologie établie par J.-J. Charpy. Le torque tchèque s'insère dans le groupe D, qui correspond aux torques à tampons et quatre ou plus nodosités, séparées par des gorges. On souhaiterait toutefois pouvoir définir plus précisément s'il s'agit du type D1 ou D2, le premier étant originaire d'une large zone entre Rhin et Moselle, le second entre Moselle et Marne (*Möller, Schmidt 1998*, carte 8). Si on tient compte du nombre de nodosités, ce serait le type D1 (2x7 à 9, dans un cas 2x5). Le type D2 est défini par la présence de 2x4 nodosités, et c'est dans cette variante que les auteurs placent les torques d'Auberive et de Dommarien. N'ayant pu avoir accès à toute la littérature citée, et en l'absence d'illustrations des différents individus aussi bien chez J.-J. Charpy que chez C. Möller et S. Schmidt, on se contentera pour l'instant de situer l'origine du torque de Mlčechvosty entre la Champagne et l'Alsace.

## **LT C2-D / Est-Ouest**

### **Agrafes de ceinture à palmette**

Ces objets de bronze, parfois de fer, sont généralement constitués d'une plaque en forme de palmette, couplée à un passant de ceinture rectangulaire. Au revers de la plaque se trouve

un crochet permettant la fixation de la ceinture.

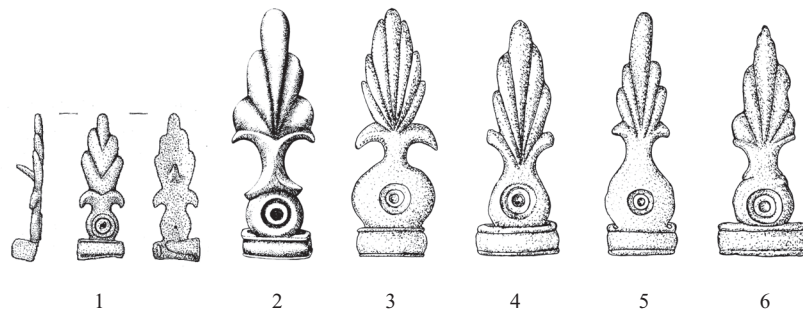
Ces objets sont traditionnellement interprétés comme des agrafes de ceinture, même si D. Božič rappelle que nous ne disposons cependant pour l'instant d'aucune preuve claire (*Božič 2001*, p. 195). La forme de ces agrafes connaît plusieurs variantes qui ont notamment permis à R. Gleser de proposer une esquisse de typologie, en s'inspirant des travaux de D. Božič et D. van Endert (*Gleser 2004*, p. 234-236). On distingue ainsi trois types principaux. Le type Vinji Vrh, dont le nom provient d'un site slovène, se caractérise par une palmette directement rattachée au passant. Le type « émaillé » se distingue par une partie centrale, entre la palmette proprement dite et le passant, sur laquelle des incisions circulaires concentriques sont destinées à recevoir de l'émail. Le type « lisse » est morphologiquement similaire, mais sans ces incisions.

La datation proposée se situe autour de LT D. R. Gleser parle de LT D1b pour les exemplaires des « Celtes orientaux ». Mais il précise aussi à juste titre que cette chronologie est différente de celle de la région Sarre-Moselle, ce qui correspondrait à LT D2a dans cette zone (voir *Gleser 2004*, p. 236-237). Cela rejoint parfaitement les discussions que nous avons présentées concernant la chronologie entre régions éloignées (*chap. II.A.5*).

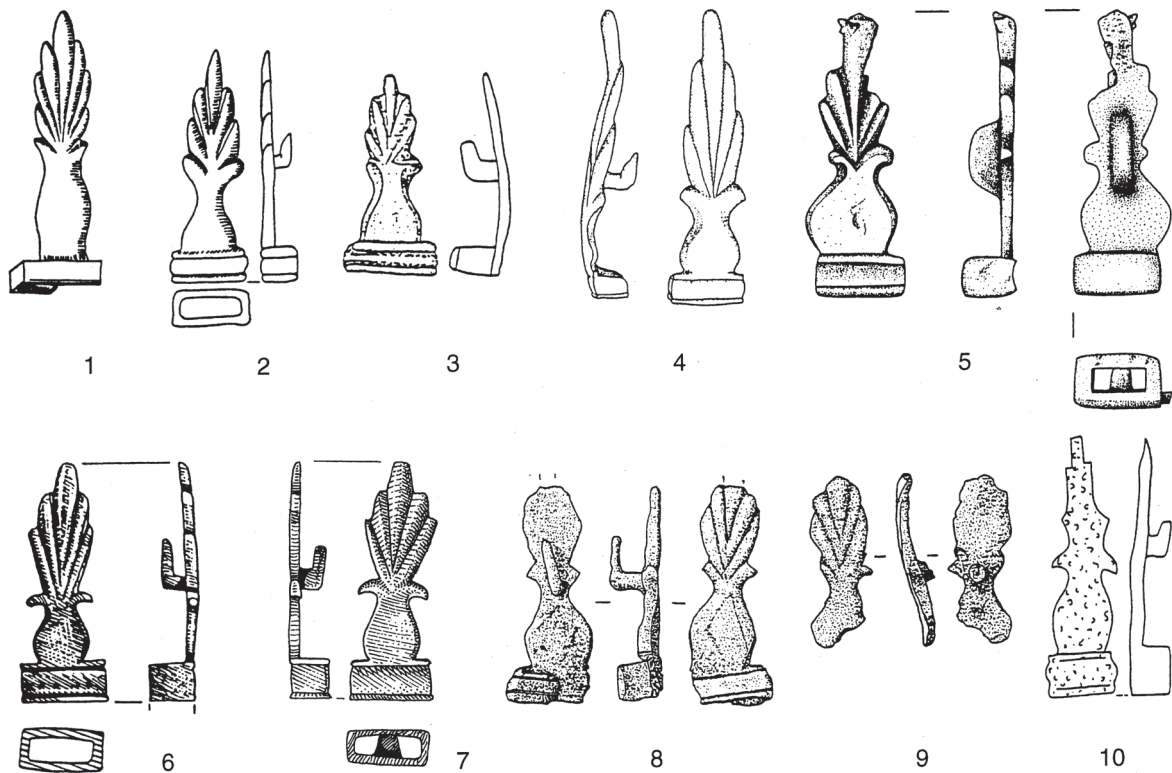
Les agrafes à palmette, d'une manière globale, présentent une répartition concentrée sur l'Europe centrale, entre la Bavière et le bassin des Carpathes (*carte 19*). Une trace de production a été découverte à Hrazany (fragment de moule en terre, voir *Jansová 1960*, p. 673-674, fig. 248 ; *Werner 1962/63*, fig. 1, 1), et Stradonice est le site qui a livré le plus grand nombre d'agrafes à palmettes. On peut de la sorte supposer une production en Bohême, mais qui n'est certainement pas exclusive à cette région. J. Werner avait émis l'hypothèse d'une production en Italie du Nord (*Werner 1962/63*, p. 434), mais les données actuelles semblent contredire cette idée, et il faut donc bien voir dans ces agrafes une production celtique. C'est la conclusion à laquelle est arrivé D. Božič (1998, p. 149), suivi par R. Gleser (2004, p. 233-234).

Si on examine la répartition des trois variantes les plus nombreuses (voir *liste 19*), on constate que le type Vinji Vrh est principalement situé autour du Sud-est des Alpes, et ne semble pas dépasser cette zone. On note un exemplaire à Stradonice. Pour les deux variantes, lisse et émaillée, des agrafes à plaque centrale, on constate que la répartition est légèrement plus occidentale, avec dans les deux cas un nombre maximum d'individus sur l'oppidum de Stradonice. On peut donc proposer une production locale, au moins pour ces deux types.

Plusieurs exemplaires ont été recensés en dehors de l'aire de répartition principale, en direction de l'ouest. Pour l'Allemagne, mais en dehors de notre cadre d'étude, deux agrafes du type émaillé ont été mises au jour sur l'oppidum de Heidetränk.

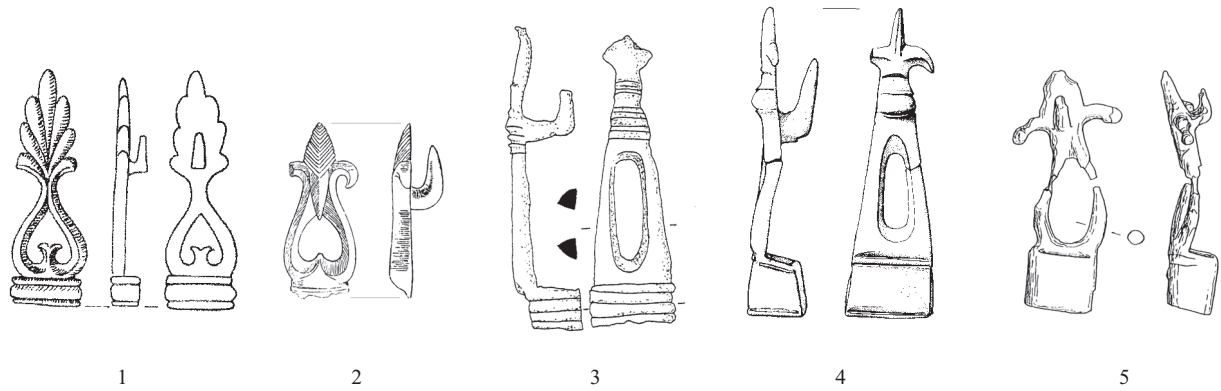


**Fig. 35.** Agrafes à plateau central émaillé. 1. Altenburg-Rheinau (*Schreyer, Hedinger 2003, fig. 4: 4*) ; 2. Manching (*Van Endert 1991, fig. 3: 1*) ; 3. Kelheim (*Van Endert 1991, fig. 3: 2*) ; 4. Stradonice (*Van Endert 1991, fig. 3: 3*) ; 5. Heidetränk (*Van Endert 1991, fig. 3: 4*) ; 6. Heidetränk (*Van Endert 1991, fig. 3: 5*). Ech. 1/2.



**Fig. 36.** Agrafes à plateau central lisse. 1. Velem-Szent-Vid ; 2. Siscia ; 3. Ernstbrunn-Oberleiserberg ; 4. Magdalensberg ; 5. Straubing-Unterzeitlbrunn ; 6-7. Drösing ; 8-9. Hoppstädten-Weiersbach ; 10. Stradonice (*Gleser 2004, fig. 3*). Ech. 1/2.

Pour la Gaule, telle que nous l'avons définie, six individus sont recensés. Le plus proche du foyer supposé est situé à Altenburg-Rheinau (*fig. 35: 1*), et appartient également au type émaillé. Pour le type lisse, ce sont les localités de Morat/Combette et de Hoppstädten-Weiersbach (*fig. 36: 8-9*) qui se distinguent. Ce dernier site a livré deux agrafes, provenant des niveaux supérieurs d'une même tombe à incinération, constituant ainsi un cas particulier parmi les différents contextes connus.



**Fig. 37.** Agrafes ajourées. 1. Staré Hradisko (*Werner 1962/63*, fig. 2: 6) ; 2. Marloux (*Armand-Calliat 1944*, fig. 2) ; 3. La Bure (*Devel 1999*, pl. XI: 115) ; 4. Manching (*Van Endert 1991*, pl. 7: 200) ; 5. Strußberg (*Brandt 2002*, fig. 17: 3). Ech. 1/2.



**Fig. 38.** Agrafes à palmette, *unica*. 1. Villeneuve-Saint-Germain (*Debord 1998*, fig. 11: 1) ; 2. Stradonice (*Pič 1906*, pl. 26: 8) ; 3. Stradonice (photo *G. Pierrevelcin*) ; 4. Manching (*Van Endert 1991*, pl. 7: 201). Ech. 1/2.

On note ensuite deux lieux de découverte, dont les exemplaires s'insèrent selon nous dans une nouvelle variante, constituée par des agrafes ajourées (*fig. 37* et *liste 19*).

Pour le site de La Bure (*fig. 37: 3*), on peut envisager une connexion avec la Bavière, puisque les deux seules comparaisons existantes pour cette variante sont un exemplaire de Manching et un autre du Strußberg (*fig. 37: 4-5*).

L'exemplaire de Marloux (Saône-et-Loire, F ; *fig. 37: 2*) est quant à lui plus proche des séries « classiques » à plateau central. Si l'on admet le « style celtique flamboyant » de cette agrafe (*Armand-Calliat 1944*, p. 30, citant J. Déchelette), on peut penser qu'elle est plus tardive que la variante La Bure/Manching. La comparaison la plus proche semble être l'agrafe de Staré Hradisko (*Werner 1962/63*, fig. 2), qui forme une bonne transition entre cet exemplaire et les séries « classiques ». Selon le fouilleur, le contexte doit correspondre aux restes d'une sépulture à incinération, située par ailleurs à une dizaine de mètres d'un *ustrinum* (*Armand-Calliat 1944*, p. 29 et fig. 1). Comme l'a précisé J. Werner, l'exemplaire de Marloux se situe sur l'axe entre Chalon-sur-Saône et Bibracte (*Werner 1962/63*, p. 432). On se situe ici, comme à Hoppstädten, à nouveau dans un contexte qui se distingue de celui plus récurrent de l'habitat.



L'exemplaire de Villeneuve-Saint-Germain semble quant à lui être une imitation locale (*Debord 1998*, p. 69-70, fig. 11, 1 ; *Gleser 2004*, p. 234). La forme est fruste, le contour de la palmette n'est que très faiblement marqué. On peut le rapprocher d'un exemplaire de Stradonice (*fig. 38: 2*), qui est le plus similaire dans cette série des agrafes à palmette, et qui se caractérise par l'absence de plateau entre la palmette et le passant. R. Gleser a classé cette agrafe de Stradonice dans son type Vinji Vrh (*Gleser 2004*, p. 234), alors que celle de Villeneuve-Saint-Germain est placée parmi les imitations, l'auteur y voyant une reproduction locale, « stylistiquement mal interprétée » du type Vinji Vrh (*Gleser 2004*, p. 236).

Nous avons écarté de cette liste une palmette issue des fouilles anciennes de Bibracte. Il s'agit très certainement d'une attache d'anse, dont le motif de palmette est exactement similaire mais formant un anneau à l'extrémité supérieure (*Déchelette 1927*, p. 747, note 1 ; *Bertin, Guillaumet, 1987*, p. 60, fig. 20), et dont la fonction a déjà été discutée (*Van Endert 1991*, p. 25-26, *Gleser 2004*, p. 233). Il pourrait s'agir d'une agrafe réemployée, mais seul un examen plus attentif de l'objet permettrait de répondre à cette question. Il en va de même pour l'exemplaire de České Lhotice (CZ), qui est décrit comme une attache d'anse (*Danielisová, Mangel 2008*, p. 45, pl. 4: 2). Une autre identification probable est celle d'élément de harnachement, puisque ce type de palmette percée est également caractéristique des garnitures de joug de type Titelberg (voir par ex. à Mandeuire : *Barral, Jaccottey, Pichot 2007*, fig. 11: 26 ; *Schönfelder 2002*, fig. 154 : 11).

On peut constater que les exemplaires qui s'insèrent le mieux dans la typologie, représentant les types les plus courants, sont ceux découverts le plus à l'est de notre zone d'étude : les quatre agrafes de Suisse et d'Allemagne (Hoppstädten-Weiersbach, Altenburg-Rheinau, Morat/Combette).

Les trois autres exemplaires, représentant les agrafes les plus occidentales, en marge de la zone de diffusion, se distinguent chacun pour différentes raisons. A La Bure et Marloux, nous sommes en présence d'agrafes ajourées qui ne connaissent pas d'équivalent en Europe centrale, hormis un exemplaire de Manching. Ce site semble également le plus occidental de la zone de diffusion principale (foyer) des agrafes à palmette. Quant à Villeneuve-Saint-Germain, nous sommes certainement en présence d'une imitation locale.

Nous proposons donc deux types de contacts pour ces agrafes. La partie orientale semble s'insérer dans un circuit de diffusion graduelle, à partir du foyer. Pour la partie occidentale, on peut envisager une diffusion « secondaire », que l'on pourrait expliquer par un transfert de technique. Le type original aurait été vu d'une manière ou d'une autre (contact originel), puis aurait été copié ou adapté sur place, ce qui constitue en quelque sorte une trace indirecte de contacts.

### LT C2-D / Ouest-Est : fibules de Nauheim

Pour la période LT C2-D, les seuls marqueurs Ouest-Est que nous avons pu identifier correspondent à différentes variantes de la fibule de Nauheim.

Il s'agit d'un type bien connu, caractérisé par un arc triangulaire plat ou légèrement courbe, un ressort à 2 x 2 spires et corde interne, et un pied évidé ou ajouré. La majorité des fibules de Nauheim est constituée de bronze, mais certains types sont en fer ou en argent (*Striewe 1996*, p. 11). D'après les quelques contextes funéraires connus, il s'agit d'un élément de la parure féminine (*Striewe 1996*, p. 157-158). Le premier grand travail de synthèse a été celui de *J. Werner (1955, voir réf. dans Striewe 1996, p. 1)*, le dernier en date étant la monographie de *K. Striewe (1996)*.

La fibule de Nauheim, fossile-directeur de LT finale, est un type de parure qui a eu un rôle important dans l'histoire de la recherche, puisqu'elle apparaît notamment déjà chez *O. Tischler*, qui lui a donné son nom<sup>33</sup>, et chez *J. Déchelette* (voir *fig. 15*).

Elle a tout d'abord fait l'objet de nombreuses discussions quant à sa chronologie (voir *Striewe 1996*, p. 1-10), *K. Striewe* plaçant aujourd'hui la période de circulation principale dans la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., avec des dates absolues connues entre 120 et 48 av. J.-C. (*Striewe 1996*, p. 164-165). On notera que les problèmes de chronologie relative persistent, puisque *K. Striewe* propose une circulation à LT D1 (*Striewe 1996*, p. 171), tout en rappelant que ces fibules sont présentes en Rhin-Main-Moselle à LT D1b et LT D2a, selon la chronologie d'*A. Miron (Striewe 1996, p. 165 et fig. 56 ; voir également ici le chap. II.A.5)*.

Un autre point discuté est celui de son origine. La fibule de Nauheim a été traditionnellement considérée comme ayant son centre d'apparition en Italie du nord ou en Gaule Narbonnaise (*Striewe 1996*, p. 1). Les travaux de *K. Striewe* ont toutefois montré que la fibule de Nauheim classique concerne tout le domaine nord-alpin et le Sud de la France (*Striewe 1996*, p. 159). Elle est donc le trait commun à cette large zone. Quant à la zone d'apparition, l'auteur met en avant le rôle important du Rhin supérieur, une des zones d'innovations les plus importantes (*Striewe 1996*, p. 168).

Nous avons retenu ici trois variantes de ces fibules, à partir de la typologie établie par *K. Striewe*.

#### Fibule de Nauheim type Str. A8.5

Les fibules de type A correspondent à l'archétype des Nauheim en bronze, où l'arc est

33 À partir de la nécropole de Bad Nauheim, voir *Striewe 1996*, p. 1.

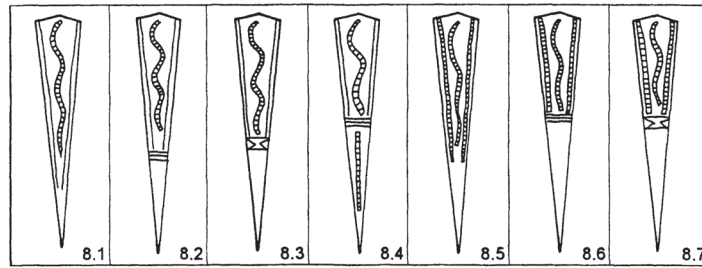


Fig. 39. Fibule de Nauheim : les variantes du type A8 (d'ap. *Striewe 1996*, fig. 12).

formé d'un plateau triangulaire simple, dont la base est de même largeur que le ressort<sup>34</sup>. Le type A8 correspond aux fibules qui ont un décor axial formé d'une ligne ondulée d'incisions en échelle (« mit wellenförmigem Leiterband », *fig. 39*).

Le sous-type A8.5 regroupe seulement quatre individus en Europe, pour lesquels la ligne ondulée est encadrée de deux lignes en échelle placées en liseré, l'ensemble du décor étant développé quasiment sur toute la longueur de l'arc.

La datation proposée pour le type A8 est placée dans une phase tardive de la période de circulation de la fibule de Nauheim (*Striewe 1996*, p. 40). Il en est de même pour le type A8.5, dont l'exemplaire des Pennes-Mirabeau est mis en relation avec la prise de Marseille en 49 av. J.-C. (*Striewe 1996*, p. 39). Par rapport à la période de circulation globale de la fibule de Nauheim (*cf. supra*), nous avons retenu pour ce type une datation à LT D2a.

Trois fibules du type A8.5 ayant été mises au jour dans le Sud de la France, le quatrième exemplaire, issue des collections de Stradonice, est décrit comme probablement originaire de cette région (*Striewe 1996*, p. 39-40).

#### Fibule de Nauheim type Str. B4

Les fibules formant le type B sont des variantes à arc étroit, c'est-à-dire où la base de cet arc est moins large que le ressort. Le sous-type B4 comprend les fibules qui ont un décor axial à incisions en échelle, lui-même subdivisé en dix sous-types (*fig. 40*). Elles sont définies par *K. Striewe* (1996, p. 53-56, pl. 19-20, carte 21), sous la dénomination de « Fibeln mit einem mittlerem Leiterband », et sont placées dans la phase tardive de la circulation de la Nauheim (*Striewe 1996*, p. 56). Comme pour le type précédent, nous retiendrons donc une datation placée à LT D2a.

La répartition est concentrée dans la partie occidentale de l'aire de la Nauheim, entre la région Rhin-Moselle et le Sud de la France, avec des centres importants à Altenburg-

34 *Striewe 1996*, p. 23 : « Klassische bronzene Nauheimer Fibeln ».

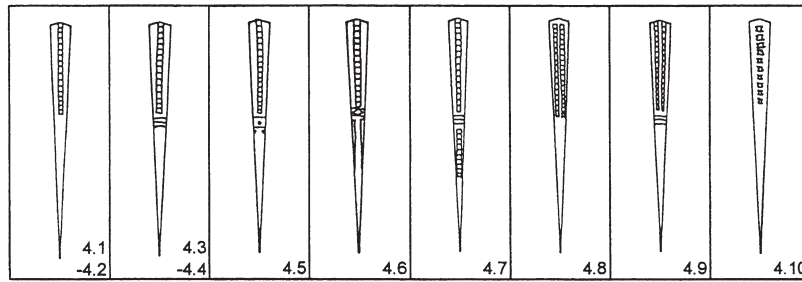


Fig. 40. Fibule de Nauheim : les variantes du type B4 (d'ap. *Striewe 1996*, fig. 13).

Rheinau et aux Pennes-Mirabeau (*Striewe 1996*, p. 56). On connaît trois fabricats du type B4 (sans pouvoir préciser le sous-type) : deux à Altenburg-Rheinau et un à Trimbach (cant. Soleure) (*Striewe 1996*, p. 56). Une production en Suisse et dans le Sud de la France est donc envisageable.

En dehors de la zone principale, une diffusion occidentale a permis la mise au jour de plusieurs exemplaires dans le reste de la Gaule, sans dépasser toutefois une ligne nord-sud située environ au milieu du pays. En direction de l'Est, seuls trois sites ont livré des fibules du type B4 : Manching (5 du type B4.3), Stradonice (1 du type B4.9, 1 du type B4) et Staré Hradisko (1 du type B4.3).

### Fibule de Nauheim type Str. F/K

Les types Striewe F et K correspondent à une même variante morphologique, employée dans le premier cas pour des fibules en bronze, et dans le second cas pour des fibules en fer. Ce sont des séries dont les exemplaires présentent deux excroissances triangulaires à la base de l'arc, contre le ressort (voir *Striewe 1996*, fig. 11<sup>35</sup>).

La période de circulation de ces fibules se place, comme pour les types précédents, dans une phase tardive (*Striewe 1996*, p. 64-65, 71), et nous retiendrons donc également une datation à LT D2a.

Le type F est principalement réparti dans le nord de la Suisse et les zones limitrophes, c'est-à-dire le Sud du Rhin supérieur. À partir de là, quelques exemplaires isolés ont été diffusés vers le sud, le long du Rhône, et vers le nord, le long du Rhin (*Striewe 1996*, p. 64-65, carte 24).

Le type K n'est quant à lui représenté que par un seul exemplaire, mis au jour sur l'oppidum de Třisov, mais le lien avec le type F a été souligné par K. Striewe (*Striewe 1996*, p. 71).

35 Le type K y est présenté avec le code graphique correspondant au bronze, mais la dénomination du type décrit bien un objet de fer : « Eiserne Nauheimer Fibel mit zu Spitzen erweitertem Bügel » (*Striewe 1996*, p. 71).

L'auteur ne propose toutefois pas d'explication quant à la raison de ce lien, que nous illustrons ici par la *carte 22*, regroupant les deux types.

Si la relation est avérée, on peut imaginer que l'exemplaire tchèque soit une importation, dans une variante en fer. Toutefois, le glissement de matériau peut selon nous mieux s'expliquer par un transfert de technique, ou tout du moins un transfert de forme. La fibule de Třisov peut être vue comme une production locale, reproduisant un modèle « occidental ». On peut donc parler dans ce cas d'influence du nord de la Suisse vers le sud de la Bohême.

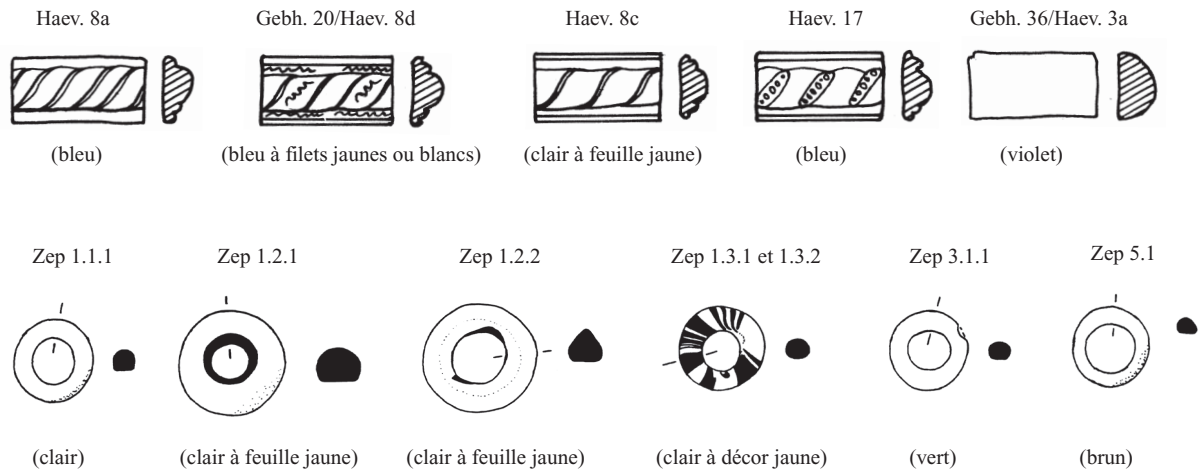
Cet exemple illustre une autre lecture des données de K. Striewe. L'auteur a en effet introduit comme premier critère de sa typologie la forme de l'arc ou le matériau des fibules (groupes A à L). A l'intérieur de ces groupes, les différents types ont ensuite été classés selon le décor, et éventuellement la forme du pied. Les cartes et l'étude des groupes régionaux a été menée en ne prenant en compte que les types internes, et donc sans recoupements entre les groupes, à quelques exceptions près. C'est pourquoi les groupes F et K n'ont pas été étudiés et cartographiés ensemble. Un complément à cette étude pourrait être mené, en s'intéressant à la répartition des décors uniquement, sans tenir compte du support.

## 2. PARURE EN VERRE

À l'intérieur de la grande catégorie de la parure, nous avons choisi de traiter le mobilier en verre d'une manière distincte. Deux raisons principales expliquent ce choix. Tout d'abord, il s'agit de « problèmes » chronologiques : cette catégorie, apparaissant dès LT C1a, est globalement datée de LT C-D. Certains types ne disposent pas de datation plus précise que cette fourchette, et nous sommes donc à cheval sur la scission que nous avons établie pour les autres marqueurs, placée à la transition de LT C1 et de LT C2.

La deuxième raison est d'ordre méthodologique, puisque nous ne pourrions pas aborder ces marqueurs de la même manière que les autres. En effet, nous verrons que la principale référence utilisée (*Wagner 2006*) ne présente aucune donnée quantitative liée aux cartes de répartition et aux listes d'objets liées.

Dans des travaux précédents, nous avons écarté la parure en verre pour des raisons liées à l'état de la recherche (*Pierrevelcin 2003*, p. 80 ; *2009*, p. 240). Nous avons alors soulevé le problème de l'existence de typologies parallèles, en l'occurrence celles de *T. E. Haevernick (1960)* et de *R. Gebhard (1989a)*, qui rendaient délicate l'étude des contacts à longue distance. Les types de *T. E. Haevernick*, détaillés par des listes d'objets et des cartes répartition, ont en effet été remaniés par *R. Gebhard*, rendant caduques les cartes établies par sa prédécesseur. Nous faisons alors remarquer qu'une nouvelle étude serait



**Fig. 41.** Parure en verre : les types retenus comme marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule.

nécessaire, afin de refonder les différents types, en tenant compte des nouvelles évolutions de la typologie.

Ce travail d'envergure a été récemment effectué par *H. Wagner (2006)*, et c'est pourquoi nous avons pu intégrer la parure en verre parmi les marqueurs de contacts Bohême-Gaule (*fig. 41*), en nous basant principalement sur cette monographie. Cet exemple illustre bien les problèmes liés à l'état de la recherche que nous avons mentionnés plus haut (*chap. II.A*), ainsi que le caractère non définitif de la liste établie dans le présent travail.

Pour ce qui est de la méthode, il faut encore préciser qu'il n'a pas été possible de s'assurer systématiquement du nombre réel d'individus pour chaque site présenté sur les *cartes 23-33* (voir note précédant la *liste 23*). En effet, nous l'avons dit, notre outil de base qu'est la monographie de *H. Wagner* ne livre pas de données de ce type. Les cartes présentées par l'auteur sont en fait uniquement un pointage des sites ayant livré les différents types de parures en verre. Devant la masse considérable des lieux de découverte, il n'était pas possible de vérifier à la source toutes les publications, qui nous auraient permis d'affiner les connaissances. *H. Wagner* était arrivé à la même conclusion, et il n'a lui-même pas accompli ce travail de reprise des données primaires (voir *Wagner 2006*, p. 75). Nous avons toutefois complété ce renseignement lorsqu'il apparaissait dans d'autres études sur le verre (*Haevernick 1960 ; Gebhard 1989a ; Feugère 1989 ; Venclová 1990 ; Zepezauer 1993*) ou dans des publications facilement accessibles. Nous avons également intégré ici dans le discours les mentions éventuelles de corpus numériquement importants ou significatifs.

**LT C / Est-Ouest****Bracelets de verre de type Haev. 8a (bleu)**

Les bracelets de type Haev. 8a sont constitués de trois côtes, celle du milieu étant ornée de rainures diagonales. Nous prenons en compte ici uniquement la variante de couleur bleue, isolée par H. Wagner (2006, p. 101-102). Pour le type dans son ensemble, une majorité de contextes se place à LT C1, mais quelques exemplaires sont connus à LT C2 (Venclová 1990, p. 124).

La répartition de cette série est principalement centrée sur l'Autriche inférieure et la Moravie, la Slovaquie et dans une moindre mesure la Bohême (carte 23). H. Wagner propose une production dans la première zone, mais peut-être également en Bohême du nord (Wagner 2006, p. 101), bien que leur nombre y soit assez faible.

À l'extérieur de cette zone, les bracelets bleus de type Haev. 8a sont présents à une large échelle, de manière isolée. Plusieurs découvertes en Allemagne, aux Pays-Bas et en Italie sont signalées, et pour la Gaule, cinq sites ont livré ce type de parure (Kerhillio, Feurs, Trêves, Bâle *Gasfabrik*, Berne-Bümpliz, voir [cat. 094-098]).

Il est délicat dans ces cas précis d'affirmer que nous sommes en présence de contacts entre la Bohême et la Gaule, mais nous avons tout de même conservé ce marqueur, puisqu'une production en Bohême a été proposée. Deux voies de diffusion peuvent être envisagées depuis la Rép. tchèque et l'Autriche, soit le long du Main, soit le long du Danube.

**LT C-D / Ouest-Est****Bracelets de verre de type Gebh. 20/Haev. 8d (bleu)**

Le groupe Gebh. 20/Haev. 8d correspond à des bracelets bleus à cinq côtes, celle du milieu étant creusée par des rainures diagonales et décorée de filets jaunes ou blancs formant des zig-zags. Les moulures latérales peuvent également présenter ce type de filets. La datation proposée est placée à LT C2 (Venclová 1990, p. 125 ; Wagner 2006, p. 87).

On note une nette concentration en Suisse, particulièrement dans le centre du pays (carte 24). Selon H. Wagner, ce type de bracelet peut provenir soit de cette zone, soit du Sud de la France, puisque 71 exemplaires ont été mis au jour à Nages (Gard ; Wagner 2006, p. 87).

La série Gebh. 20/Haev. 8d y représente en effet la série la plus importante, constituant 36% du corpus des bracelets en verre de ce site (*Feugère, Py 1989*, p. 159). H. Wagner accorde ainsi la préférence à cette deuxième région, en tenant compte du critère quantitatif. Tous les exemplaires issus des autres zones, y compris peut-être la Suisse, doivent être selon lui considérés comme des importations (*Wagner 2006*, p. 87).

En dehors de ces deux régions, le type Gebh. 20/Haev. 8d présente une diffusion assez large, essentiellement en Europe centrale. Pour la Bohême, on note deux exemplaires, l'un à Stradonice et l'autre à Podmokly.

### **Bracelets de verre de type Haev. 8c (clair à feuille jaune)**

Les bracelets du type Haev. 8c sont des parures à cinq côtes, celle du milieu étant creusée par des rainures diagonales. Nous n'avons retenu ici que ceux de la série incolore à feuille jaune, isolée par H. Wagner (2006, p. 103-104). La datation est placée à LT C2.

Malgré une diffusion assez large, une certaine concentration peut être observée en Suisse et directement au nord de cette zone (*carte 25*). Plus précisément, c'est la région de Berne qui a été pointée par H. Wagner, en tant que lieu de production probable (*Wagner 2006*, p. 103).

Les bracelets incolores du type 8c ont été mis au jour à grande distance sur plusieurs sites, entre la Belgique, le Nord de l'Italie et la Bohême. Pour cette dernière région, un exemplaire, dont l'identification n'est toutefois pas totalement assurée, est signalé à Stradonice.

Entre la Suisse et la Bohême, un seul lieu de découverte intermédiaire, par le chemin le plus direct, est constitué par l'oppidum de Manching.

### **Bracelets de verre de type Haev. 17 (bleu)**

La série Haev. 17 est constituée par des bracelets à cinq côtes, dont la caractéristique principale est l'utilisation d'une même technique de décor, à l'aide d'un instrument à plusieurs dents (*Haevernick 1960*, p. 65 ; *Wagner 2006*, p. 104). Ces parures sont déclinées en plusieurs couleurs, mais nous n'avons retenu ici que la variante bleue, d'après les travaux de H. Wagner (2006, p. 104). Cette série isolée par T. E. Haevernick a toutefois été écartée de la typologie postérieure de R. Gebhard, cet auteur rappelant que ce groupe n'était distingué que par la présence de traces d'outils (un peigne à dents pointues), qui se manifestent sur d'autres séries de bracelets. R. Gebhard a donc reventilé les bracelets du groupe Haev. 17 dans ses différentes séries (*Gebhard 1989b*, p. 77). Nous avons cependant choisi de suivre ici la classification retenue par le travail de H. Wagner, puisque ce critère



technique est selon nous tout à fait justifié en tant que critère typologique. La datation proposée est placée à LT C2 (*Wagner 2006*, p. 104).

La zone de répartition principale est située entre Rhin et Moselle, ainsi que dans la Wetterau (*carte 26*). H. Wagner précise toutefois que des variantes peuvent être isolées, en fonction de l'orientation des piquetages, transversaux ou obliques. Les individus qui sont uniquement transversaux se répartissent majoritairement dans le nord du Rhin supérieur, alors que ceux uniquement obliques n'existent qu'en deux exemplaires, dans le sud de cette même zone, à Breisach-Hochstetten et Sierentz (*Wagner 2006*, p. 104). L'auteur envisage donc l'existence probable de deux lieux de production.

C'est parmi la deuxième variante qu'il faut placer l'unique bracelet bleu du type 17 mis au jour en Bohême, à Lošánky<sup>36</sup>. H. Wagner le considère ainsi clairement comme une importation du Rhin supérieur (*Wagner 2006*, p. 104).

### **Bracelets de verre de type Gebh. 36/Haev. 3a (pourpre)**

La série Gebh. 36/Haev. 3a correspond à des bracelets à section en D, de couleur pourpre. Ils sont datés de LT D1 (*Wagner 2006*, p. 107).

La répartition est relativement étendue, selon un axe nord-sud courant le long du Rhin, jusque vers le sud des Alpes (*carte 27*). Plusieurs lieux de production ont été proposés par H. Wagner, essentiellement aux Pays-Bas et dans le sud du Rhin supérieur. Dans cette dernière zone, les sites de Kirchzarten, Breisach-Hochstetten et Illfurth se distinguent particulièrement, avec respectivement 46, 13 et 10 exemplaires mis au jour (*Wagner 2006*, p. 107-108). Le dernier lieu de production envisagé, le plus oriental, est placé à Manching (*Wagner 2006*, p. 107).

Malgré ces concentrations particulières, de nombreux exemplaires isolés peuvent être observés, selon une diffusion rayonnante.

Pour la Bohême, on recense cinq exemplaires, mis au jour à Stradonice [*cat. 103*]. L'origine de ces bracelets est assez problématique. La répartition large et apparemment multipolaire du type Gebh. 36/Haev. 3a ne permet pas de pointer une région précise. Bien que H. Wagner ait également proposé l'oppidum de Manching comme lieu de production probable, nous avons considéré ici que les exemplaires tchèques indiquent une relation avec l'Est de la Gaule au sens large.

36 Ce bracelet a été placé d'une manière erronée à Podůusy par *T. E. Haevernick (1960, p. 208 n° 31)*. Erreur corrigée par *N. Venclová (1990, p. 269)*, mais reprise par *H. Wagner (2006, p. 105)*.

À côté des bracelets que nous venons d'évoquer, la deuxième grande catégorie de parures en verre est constituée par les perles de LT moyenne et finale. En plus des deux grandes études déjà mentionnées pour les bracelets (*Haevernick 1960* ; *Gebhard 1989a*), les perles en verre laténiennes ont bénéficié d'études spécifiques. Le travail le plus récent et conséquent a été établi par *M. A. Zepezauer (1993)*. Dans le cadre de notre étude, il était toutefois problématique que la Bohême n'ait pas été incluse dans la zone d'étude. Le travail de *N. Venclová* sur le mobilier en verre dans cette région (*Venclová 1990*) ne permettait que partiellement de combler les vides, puisque les deux monographies sont basées sur des typologies différentes. On rencontrait donc le même problème que nous avons évoqué à propos des parures en verre dans leur ensemble, c'est-à-dire l'existence de typologies parallèles, pour lesquelles il est difficile et fastidieux de faire des recoupements, notamment en l'absence de descriptions et d'illustrations (en couleur) pour chacun des individus. Ce problème a toutefois également été partiellement réglé par le travail de *H. Wagner*, qui a présenté certains des types de *M. A. Zepezauer*, complétés par les données de *N. Venclová*. L'auteur indique dans ce cadre la difficulté de recoupements que nous avons évoquée (*Wagner 2006*, p. 129).

### **Perles de verre de type Zep 1.1.1 (clair)**

Les perles de verre de type Zep 1.1.1 correspondent à des exemplaires à section en D, de couleur claire et unie (*Zepezauer 1993*, p. 32-37). On ne dispose pas de datation précise pour cette série (*Wagner 2006*, p. 129), les différents contextes s'étalant entre le début de LT C1 et LT D (*Zepezauer 1993*, p. 34-37).

La répartition de ces parures montre une concentration particulière entre le Luxembourg et la Wetterau, et dans une moindre mesure dans le sud du Rhin supérieur et la Suisse (*carte 28*). *H. Wagner* propose donc une production probable dans la première région (« Rheinessen »), et éventuellement dans la seconde, autour de Berne (*Wagner 2006*, p. 129).

A l'extérieur de ces zones de concentration, quelques exemplaires ont circulé à longue distance, vers Levroux pour le seul site occidental, et vers l'Autriche orientale et méridionale en direction de l'Est. En dehors de ces sites, les perles de type Zep 1.1.1 n'ont été mises au jour qu'à Manching, Karlstein, au Dürrnberg, et à Stradonice.

Pour ce dernier site, où ces perles sont présentes en douze exemplaires, il est délicat de déterminer le lieu d'origine et les axes de communication empruntés. Si le foyer se situe bien dans le nord du Rhin supérieur, on notera l'absence de sites le long du Main. Si on considère

une production en Suisse ou dans une zone limitrophe, c'est alors l'axe du Danube qui se dégage. Nous n'excluons pas définitivement la possibilité d'une production à Stradonice même, puisque les perles unies à section en D, toutes couleurs confondues (c'est-à-dire le type 21 de T. E. Haevernick), sont largement présentes sur le site (75 exemplaires : voir *Venclová 1990*, p. 137-138).

### **Perles de verre de type Zep 1.2.1 (clair à feuille jaune)**

La série Zep 1.2.1 est semblable à la précédente, de couleur claire avec une section en D, mais se distinguant par la présence d'une feuille jaune. Elle correspond aux types Gebh. I (en excluant la variante If, *cf. infra*) et Haev. 20 (*Wagner 2006*, p. 130). Plusieurs contextes funéraires permettent d'envisager une circulation à LT C2, un seul cas étant attesté à LT D1 (*Zepezauer 1993*, p. 37-38).

Les zones de concentration sont très similaires à celles du type Zep 1.1.1 (*carte 29*), mais dans des quantités inférieures. La Wetterau n'est plus incluse dans la zone nord, restreinte entre le Luxembourg et le cours du Rhin. La zone sud correspond également à la Suisse et au Sud du Rhin supérieur. Cette répartition similaire a été pointée par *H. Wagner (2006*, p. 129), et on peut donc proposer une production dans les mêmes régions ou ateliers.

En dehors de ces deux zones, on note une diffusion exclusivement orientale, le site le plus éloigné se situant en Bohême, à Roztoky. Les sites intermédiaires à grande distance correspondent à Berching-Pollanten, Manching et le Dürrnberg. Comme pour le type 1.1.1, on note l'absence de découvertes dans la vallée du Main, et quelques individus dans le bassin danubien.

### **Perles de verre de type Zep 1.2.2 (clair à feuille jaune)**

Les perles de type Zep 1.2.2 sont des parures à section triangulaire, de couleur claire à fond jaune. Elles correspondent aux types Gebh. If et Haev. 19. Comme pour la série précédente, une datation à LT C2 est proposée, à partir des données funéraires (*Zepezauer 1993*, p. 38-39).

L'aire de répartition est sensiblement la même que les deux types précédents de perles, puisque les deux zones les plus importantes sont à nouveau le Nord et le Sud du Rhin supérieur (*carte 30*). Il semblerait toutefois que les données entre ces deux régions se rééquilibrent, avec peut-être une légère prépondérance, en terme de densité, pour le territoire

suisse au sens large.

En dehors de des deux zones, la diffusion reste assez limitée. On note seulement quatre sites ayant livré des perles du type 1.2.2, tous situés à l'Est : Manching, Aising, Stradonice et Staré Hradisko. Comme pour les deux types précédents, on note, entre la Bohême et la Gaule, leur absence dans la vallée du Main, et leur présence le long de l'axe danubien. L'exemplaire morave a pu arriver directement par cette voie, puis par la Morava, mais on peut également imaginer une diffusion via la Bohême.

### **Perles de verre de type Zep 1.3.1 et 1.3.2 (clair à décor jaune)**

Les séries Zep 1.3.1 et 1.3.2 s'insèrent dans le type Haev. 23. Il s'agit des perles de couleur claire, sur lesquelles est apposé un décor de couleur jaune : des bandes radiales dans le premier cas, et des filets hélicoïdaux dans le second. La datation peut être placée entre LT C2 et LT D (*Zepezauer 1993*, p. 39-40).

La plus grande densité de sites ayant livré ces perles est située à nouveau dans le nord du Rhin supérieur, entre Moselle et Rhin (*carte 31*). Le rôle de la Suisse et de ses zones limitrophes semble moindre, bien qu'on y trouve encore un certain nombre d'exemplaires.

La diffusion en dehors de cette zone est relativement limitée, uniquement en direction de l'Est. Le site le plus oriental est situé en Autriche inférieure, mais on note surtout cinq lieux de découverte en Bohême (un exemplaire à Hostim, Hrazany, Lovosice et Pařezská Lhota, seize à Stradonice). Parmi les parures de verre, c'est le seul cas où l'on note une concentration de la sorte en Bohême. La problématique des voies de communication est la même que pour les types de perles précédents.

### **Perles de verre de type Zep 3.1.1 (vert)**

Les perles de type Zep 3.1.1 sont des exemplaires de  $\varnothing$  vert uni, à profil en D. Ils correspondent partiellement aux types Gebh. IV et Haev. 21. Les perles de cette couleur sont placées à LT C2-D1 par *M. A. Zepezauer (1993, p. 45, fig. 8)*.

On retrouve à nouveau des zones de concentrations particulières entre Rhin et Moselle, ainsi qu'en Suisse (*carte 32*). Les deux régions semblent avoir fourni des quantités à peu près équivalentes, en terme de nombre de sites, des perles du type 3.1.1. Les contextes du type 3.1 dans son ensemble (perles de couleur verte) se répartissent majoritairement entre

habitat et funéraire (*Zepezauer 1993*, p. 57, fig. 5a).

En dehors de cette zone, seule une diffusion orientale peut être observée, concernant le Sud de l'Allemagne et l'Autriche. On perçoit notamment un chapelet de sites dans la vallée de l'Inn, depuis la Suisse via le col de l'Arlberg. Cette configuration, également pointée par *H. Wagner (2006, p. 133)*, est pour l'instant un cas unique permettant d'illustrer cette voie Ouest-Est.

Pour la Bohême, c'est à nouveau l'oppidum de Stradonice qui est l'unique lieu de découverte de la région. Le cheminement des dix exemplaires a pu emprunter différentes voies, puisque le type Zep 3.1.1 a été mis au jour à la fois près du Main supérieur (Altendorf, dans la vallée du Regnitz), dans le bassin du Danube, et dans la vallée de l'Inn. Comme pour le type Zep. 1.1.1 (*cf. supra*), qui s'insèrent dans le même groupe Haev. 21, on ne peut toutefois exclure une production locale des perles de couleur unie à section en D.

### **Perles de verre de type Zep 5.1 (brun)**

Le dernier type de perles de verre que nous avons pris en considération est formé par la série Zep 5.1, caractérisée par une couleur brun uni. Il correspond en partie aux types Gebh. VIII et Haev. 21. Pour la datation, on note des découvertes s'étalant de la transition LT C2/D1 jusqu'à LT D2 (*Zepezauer 1993*, p. 57, fig. 8).

Contrairement aux types précédents, c'est cette fois uniquement la région entre Rhin et Moselle qui semble constituer le foyer d'origine de ces perles, puisque les découvertes dans le sud du Rhin supérieur sont sporadiques (*carte 33*). Le contexte de découverte majoritaire est funéraire, mais on note quelques découvertes sur des sites d'habitat (*Zepezauer 1993*, p. 57, fig. 5b).

La diffusion s'est effectuée vers l'Ouest, à nouveau uniquement sur le site de Levroux, comme pour les perles de type 1.1.1, et vers l'Est en certaine quantité. La découverte la plus orientale, comme pour le type 1.3.1/1.3.2, est à nouveau le site autrichien d'Oberleis. En Bohême, deux sites ont livré des perles Zep 5.1, les oppida de Třísov et Stradonice, avec respectivement un et deux individus.

Entre le foyer nord-rhénan et ces exemplaires orientaux, le chemin « direct » vers la Bohême, le long du Main, est exempt de découvertes. C'est à nouveau le Sud de l'Allemagne qui se distingue, notamment avec Berching-Pollanten et Manching. Une autre particularité est la présence du type 5.1 à Třísov, qui permet peut-être de documenter un accès à la Bohême par le sud.

### 3. SYNTHÈSE

#### Quantités et types

Les éléments de parure retenus dans ce travail correspondent à 108 objets, représentant 26 types. 36 objets (7 types) document les relations de la Bohême vers la Gaule, 72 objets (19 types) la direction inverse.

Parmi les 26 types, il faut distinguer la parure en verre (64 objets, 11 types dont 5 de bracelets et 6 de perles), qui concerne uniquement LT C-D, et la parure en bronze (44 objets, 15 types), couvrant toute la période.

On notera à ce stade l'absence de parures en autres matériaux, comme les matériaux noirs (lignite, sapropélite, etc.) par exemple, dont les recherches récentes, basées notamment sur des analyses en laboratoire, n'ont pas permis d'identifier de mobilier ayant voyagé de Gaule en Bohême, ou inversement (*Venclová 2001 ; Baron 2009*).

En ce qui concerne les grandes catégories, on note une certaine prépondérance de la parure annulaire par rapport aux fibules (20 types contre 5), mais ce ratio doit être pondéré par le grand nombre de types de parure en verre, reflétant un état de la recherche bien développé. Enfin, les agrafes à palmette constituent un cas unique, et permettent de documenter le déplacement d'éléments de ceinture appartenant au costume féminin.

Au vu des comptages présentés, on peut se poser la question de la représentativité de la parure en verre dans les contacts à longue distance.

Tout d'abord, pour la direction des contacts, on fera remarquer qu'un seul type documente un mouvement d'est en ouest, alors que dix autres illustrent une mobilité de la Gaule vers la Bohême. Ce résultat est dû selon nous à deux facteurs précis. Le premier est l'abondance de types (non étudiés ici) qui sont communs à toutes les régions de production, et qui documentent ainsi l'uniformité de la culture laténienne que nous avons évoquée (voir *chap. I.B.2.3*), tout du moins pour la zone concernée par la circulation des parures en verre. H. Wagner y voit le reflet de l'« intensité des relations » à l'intérieur de la Celtique, considérée comme une grande zone de circulation (« riesiger Verkehrsraum », *Wagner 2006*, p. 126). Le second facteur vient du fait que la production semble cesser en Bohême à LT D1 (*Wagner 2006*, p. 151-153).

Une autre constatation est liée au nombre élevé de types de parure en verre. Pour expliquer ce phénomène, plusieurs raisons peuvent être avancées.

Tout d'abord, le verre a bénéficié de nombreuses études typologiques détaillées, et le mobilier présente une certaine standardisation. L'examen de ces données est ainsi plus aisé

que pour les parures de bronze de LT B-C par exemple, pour lesquelles la variété de décors est si grande qu'on arrive parfois à n'avoir que des objets uniques.

Ensuite, toutes les cartes de répartition de la parure en verre montrent en général une diffusion large et progressive. Le verre donne ainsi l'image d'une diffusion « de masse » pour certains types, qui ne colle pas avec les données d'autres périodes ou d'autres matériaux. Seules les monnaies ou encore la fibule de Nauheim présentent ce type de répartition.

### **Chronologie**

Les vingt-six types d'objets identifiés permettent un classement chronologique, à partir des éléments de datation que nous avons présentés (*fig. 42*).

Pour les marqueurs de Bohême en Gaule, on note que la période la plus importante se situe à LT B2b-C1, avec trois à quatre types de parure présents (bracelets à faux filigrane et à pastillage, *Schneckenringe* et bracelets de verre Haev. 8a).

Les périodes de LT B1 et de LT C2-D1 sont par contre plus faiblement représentées, avec un seul type par phase ou sous-phase.

Pour les marqueurs gaulois mis au jour en Bohême, on distingue nettement deux groupes, l'un autour de LT B1b-B2a, l'autre, légèrement plus important, entre LT C2 et LT D2. La phase de LT B2b-C1 est la plus faiblement représentée, avec un seul type par phase ou sous-phase.

Il est intéressant de constater que ces deux images sont antagonistes. La période de LT B2b-C1 est la plus importante pour les objets de Bohême à destination de la Gaule, mais la plus faible pour les objets de Gaule vers la Bohême. Nous n'avons pas d'explication pour l'instant à ce phénomène, qui peut être lié aussi bien à la méthode de sélection de nos marqueurs qu'à un réel reflet des phénomènes de diffusion.

On notera que la première période importante que nous avons identifiée (LT B1b-B2a, de Gaule vers la Bohême) correspond à la phase Duchcov-Münsingen, la deuxième (LT B2b-C1, de Bohême vers la Gaule) à la seconde phase du Style plastique, et la dernière (LT C2-D, de Gaule vers la Bohême) à l'horizon des oppida.

### **Contextes**

Pour ce qui est des contextes des objets exportés, la distinction est principalement d'ordre chronologique, en lien avec les données différentes à notre disposition selon les périodes (*chap. I.A.3*).

Ainsi, la période LT B-C1 est caractérisée par les contextes funéraires, et la période LT

**Parure : Est > Ouest**

Type	Datation							
	400-380	325-315	255-245	200-180	140-120	80-70	35-30	Aug.
	LT B1	LT B2	LT C1	LT C2	LT D1	LT D2	Aug.	
Fibules à arc de section carrée	█							
Bracelets à décor tripartite		█						
Bracelets à faux filigrane		█	█					
Bracelets à pastillage		█	█					
<i>Schneckenringe</i>			█					
Bracelets verre Haev. 8a			█	█				
Agrafes de ceinture à palmette					█	█		

Nombre maximum de types par phases

1	1	1	3	4	4	1	1	1	1	1	1
2		4		4		1		1		1	

**Parure : Ouest > Est**

Types	Datation							
	400-380	325-315	255-245	200-180	140-120	80-70	35-30	Aug.
	LT B1	LT B2	LT C1	LT C2	LT D1	LT D2	Aug.	
Parures à masque	█	█						
Torques à disques	█	█						
Bracelets type Carzaghetto	█	█						
Fib. Duchcov décor losangique	█	█						
Torques à arceaux	█	█						
Torques à nodosités multiples	█	█						
Perles en verre Zep. 1.1.1			█	█	█	█	█	█
Bracelets verre Gebh. 20/Haev. 8d				█	█			
Bracelets verre Haev. 8c				█	█			
Bracelets verre Haev. 17				█	█			
Perles en verre Zep. 1.2.1				█	█			
Perles en verre Zep. 1.2.2				█	█			
Perles en verre Zep. 3.1.1				█	█	█		
Perles en verre Zep. 1.3.1/1.3.2				█	█	█	█	█
Perles en verre Zep. 5.1					█	█	█	█
Bracelets verre Gebh. 36/Haev. 3a					█	█		
Fib. Nauheim Str. A8.5							█	
Fib. Nauheim Str. B4							█	
Fib. Nauheim Str. F/K							█	

Nombre maximum de types par phases

2	6	6	2	1	1	8	9	5	5	6	3
6		6		1		9		5		6	

**Fig. 42.** Chronologie des types de parure.

C2-D par les contextes d'habitat. Deux exceptions sont toutefois à noter, pour la première période, avec les sites de Larina et de Lahoš', qui correspondent tous deux à des dépôts, en l'occurrence ceux de la faille de la Chuire et du trésor de Duchcov.

Si l'on prend l'exemple du verre, on rappellera les résultats obtenus par H. Wagner, qui



précise que la répartition des bracelets de LT finale indique un resserrement sur les oppida et les habitats de grande taille. Cette situation diffère de celle de LT moyenne, où la variété de sites est plus large, y compris dans le domaine funéraire (*Wagner 2006*, p. 107-108).

## Régions

Si on observe les régions d'origine des différents marqueurs, et donc les points de départ des contacts, plusieurs constatations peuvent être faites :

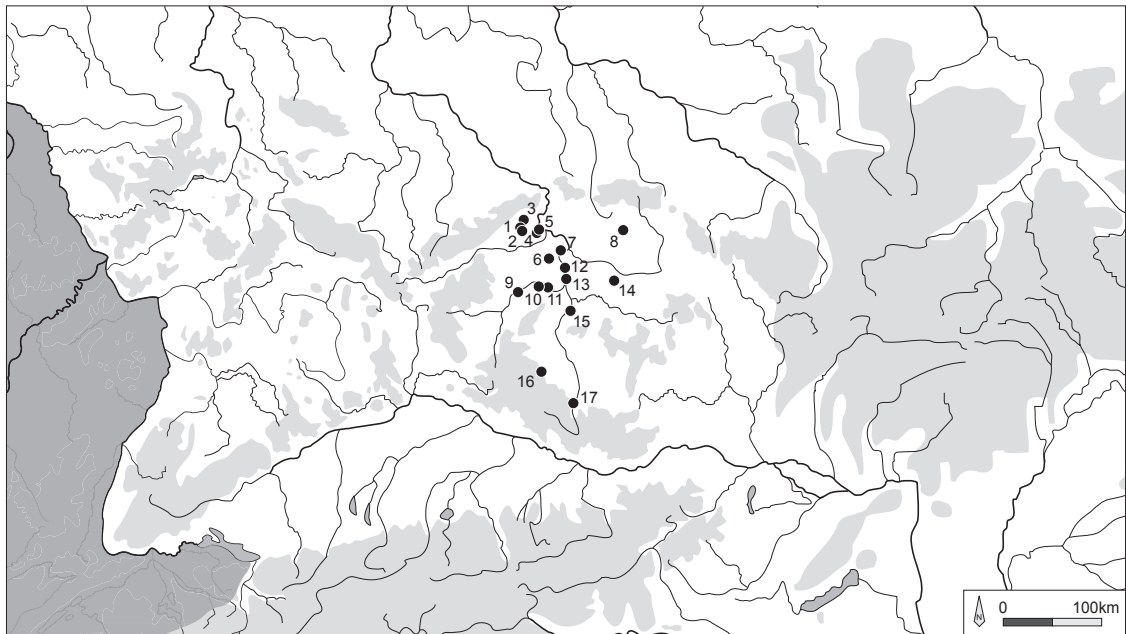
- les marqueurs orientaux sont placés en Bohême et parfois en Moravie pour LT B-C1. Les deux types de marqueurs de LT C et de LT D correspondent à un foyer plus large, englobant d'abord l'Autriche inférieure, puis s'étendant jusqu'à la Slovénie.
- Pour les marqueurs occidentaux, différentes régions sont récurrentes : la Champagne, la région Rhin-Moselle, le sud du Rhin supérieur et la Suisse. À côté de cela, on voit apparaître une fois le sud de la France (fibules de Nauheim Str. A8.5), et la région Seine-Yonne (torques à arceaux), qui peut toutefois être rattachée à la Champagne<sup>37</sup>.
- D'un point de vue chronologique, on notera que les types issus de Champagne (au sens large) se concentrent entre LT B1 et LT B2a. À l'inverse, la région Rhin-Moselle n'est présente qu'à LT C2-D (si l'on exclue les perles de type Zep. 1.1.1 dont la datation LT C-D est floue), mais cet état de fait est lié à la prépondérance des données liées à la parure en verre.
- la Suisse est présente tout au long de notre période, à la fois dans sa partie centrale (le Plateau) et dans sa partie septentrionale (sud du Rhin supérieur).

On peut également se pencher sur les points d'arrivée de ces mêmes parures. Pour la Bohême (*fig. 43*), la répartition des marqueurs gaulois couvre une large partie de la zone laténienne. On note toutefois une certaine limite au niveau de la Vltava et de l'Elbe, puisque la majorité des objets est localisée à l'ouest de cette ligne.

En Gaule (*fig. 44*), on constate de prime abord que les éléments de parure sont cantonnés à la moitié est de la zone. Seul le site d'Erdeven *Kerhilio*, en Bretagne, fait exception, avec un probable bracelet en verre de type Haev. 8a.

Une autre information apportée par cette cartographie est la prépondérance des marqueurs en Suisse, et plus particulièrement dans la partie centrale et occidentale. Cet état de fait est ici le reflet principalement de la présence de parures en bronze typiques de la seconde phase du Style plastique (*Schneckenringe*, bracelets à pastillage et bracelets à faux filigrane).

La question de l'absence de la Gaule de l'ouest peut être complétée par des informations  
 37 Elle correspond d'ailleurs à l'extrémité sud du groupe de Champagne, tel que défini par H. Lorenz (voir *annexe A.1*).



**Fig. 43.** Sites de Bohême ayant livré des éléments de parure gaulois. 1. Jenišův Újezd, 2. Obrnice, 3. Lahošť, 4. Sulejovice, 5. Lovosice, 6. Vítov, 7. Mlčechvosty, 8. Pařezská Lhota, 9. Podmokly, 10. Stradonice, 11. Hostim, 12. Roztoky, 13. Prague-Žižkov, 14. Lošany, 15. Hrazany, 16. env. de Vodňany, 17. Třisov.



**Fig. 44.** Sites de Gaule ayant livré des éléments de parure de Bohême. 1. Kerhilio ; 2. Villeneuve-Saint-Germain ; 3. Corroy/Trouans ; 4. Trèves ; 5. Hoppstädten-Weiersbach ; 6. La Bure ; 7. Marloux ; 8. Bâle *Gasfabrik* ; 9. Altenburg-Rheinau ; 10. Frauenfeld ; 11. Morat ; 12. Aarberg ; 13. Berne-Bümpliz ; 14. Münsingen-Rain ; 15. Longirod ; 16. Bière ; 17. Saint-Sulpice ; 18. Prilly ; 19. Lausanne ; 20. Chesalles-sur-Oron ; 21. Gruyères ; 22. Larina ; 23. Feurs ; 24. Buzeins ; 25. La Rivière-sur-Tarn ; 26. Joyeuse/Lablachère ; 27. Vaison-la-Romaine.

issues de l'étude des cartes de répartition des parures en verre, tous types confondus (voir *Wagner 2006*), et où cette région est souvent vide de découvertes.

Au vu des différentes publications importantes concernant ce type de mobilier, on peut penser que cette image est liée à l'état de la recherche, puisque nous ne disposons pas d'étude d'envergure, notamment en France. Quelques corpus existent pour la Gaule occidentale, comme Levroux (*Buchsenschutz et al. 1994*), qui a ainsi été intégré dans l'étude de H. Wagner. Un dépouillement d'autres ensembles de sites, centré sur cette question, apporterait certainement des compléments d'informations sur les exportations à partir du Rhin supérieur. Si ce travail produisait un résultat négatif, c'est alors l'image actuelle qui serait valable, pointant ainsi une certaine attirance de la partie centrale du domaine laténien (dans laquelle nous incluons le Rhin supérieur et le nord de la Suisse) pour les parures en verre.

Un autre constat concerne les fibules de Nauheim. Si on examine leur répartition globale, on peut voir qu'elle est très fortement similaire à celle du verre, avec les mêmes zones d'importance : nord et sud du Rhin supérieur, Suisse, Sud de la France. Nous ne sommes pas capables d'expliquer cet effet en l'état, mais peut-être faut-il y voir une sorte de groupe culturel macro-régional, centré entre l'Est de la France et la Bohême-Moravie. On objectera toutefois que pour les Nauheim, le dépouillement serait certainement à revoir pour le centre et l'ouest de la France, ce qui pourrait modifier cette image.

Enfin, il nous faut noter le rôle particulier de la Suisse, qui occupe une place importante en ce qui concerne les liens avec la Bohême. Dans différents cas (*Schneckenringe*, bracelets à pastillage, ...), nous avons pu constater que les objets trouvés dans cette région montraient des liens certains avec les productions de Bohême, tout en affichant des particularités locales. La question se pose donc de l'origine de ces parures : sont-elles des importations ayant un attrait particulier en Suisse, ou s'agit-il d'adaptations locales, à partir d'autres importations ? Rien ne permet pour l'instant de trancher, mais il serait intéressant de soumettre ces objets à des analyses de composition d'alliage, pour les comparer aux résultats obtenus pour la Bohême (*Frána et al. 1997*). On mentionnera également un type de parure en verre de LT C1a (bracelets de type Gebh. 33/Haev. 5a), dont la répartition est ambiguë, aussi forte en Suisse qu'en Bohême, mais très rare en dehors de ces deux zones (voir *chap. II.F.1*).

### **Méthodologie**

Pour conclure, nous souhaitons encore présenter quelques réflexions méthodologiques liées aux typologies et aux cartes de répartition.

Une des difficultés principales concernant la parure des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. est le manque de

travaux à grande échelle. On dispose de nombreuses études détaillées, sur des objets ou des variantes précises, mais qui restent « locales » ou se basant sur un certain nombre de comparaisons. On ne dispose que de peu d'études de grande envergure, sauf pour certains types (anneaux à oves creux, torques à disques, etc.). Cet état de la recherche représente un handicap, puisqu'il empêche d'avoir une vision d'ensemble pour les types considérés.

Concernant plus particulièrement les typologies, on peut s'interroger sur le bien-fondé de l'utilisation de celles-ci, lorsqu'elles sont trop détaillées, pour l'étude des contacts à longue distance.

En effet, dans ce cas, on se retrouve souvent avec peu d'individus (1 à 4 environ) pour chaque sous-type, car quasiment chaque détail qui diffère est isolé. Il est rare dans ce cas de pouvoir identifier avec précision le foyer. Toutefois, l'exemple des fibules de Nauheim du groupe A8.5 montre qu'on peut commencer à émettre de telles hypothèses quand on a ce ratio de 3 contre 1, mais seulement parce que trois exemplaires ont été mis au jour dans une région (relativement) restreinte. K. Striwe évoque une idée similaire, lorsqu'elle précise que l'exemple du type A8 montre qu'une étude de détails décoratifs permet parfois d'identifier des limites régionales (*Striwe 1996*, p. 40).

À l'inverse, la fibule de Nauheim dans son ensemble (*Striwe 1996*, carte 2) permet de voir des zones de concentration (Rhin-Main-Moselle, Centre-Est-Rhin supérieur-Suisse, Sud France), mais ne permet pas de réfléchir en termes d'échanges, et de direction des mouvements.

C'est en fait une échelle intermédiaire qui est la plus parlante en général. Dans ce cas, il s'agit des grands groupes de fibules définis par la forme de l'arc (*Striwe 1996*, p. 22, fig. 11) ou par une particularité technique ou décorative (fibules profilées par exemple). On a dans ce cas-là une ou plusieurs dizaines d'individus.

C'est donc le nombre d'exemplaires composant le type ou sous-type qui semble être un critère de sélection, plus que la finesse de la typologie elle-même<sup>38</sup>.

On a vu également avec le type F/K qu'il faut parfois mélanger les types pour obtenir des informations. K. Striwe l'a fait pour certaines variantes décoratives, mais on pourrait certainement encore aller plus loin, en étudiant les variantes décoratives qui sont communes par exemples aux types A à H (types en bronze).

On peut donc en conclure que, dans le cadre de l'étude des contacts à longue distance, il est nécessaire d'étudier les typologies à différents niveaux de précision et sous différents angles, chaque niveau ou critère pouvant apporter des informations différentes.

38 Ce qui modifie légèrement ce que nous avons évoqué dans un précédent travail (*Pierrevelcin 2003*).

## D. LA CÉRAMIQUE

### LT C-D / Est-Ouest

Malgré le caractère très régional de la plupart des types céramiques, on connaît quelques tessons trouvés en Gaule qui ont été identifiés comme des productions de Bohême. Il s'agit en fait de deux vases provenant de Bibracte et identifiés par P. Drda en 1982 dans les collections du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. La découverte de ces tessons a été la raison du choix de la zone, le Champlain, pour des prospections sur le site de Bibracte (voir *Drda, Majer 1991*).

### Céramiques de Bohême à aspérités

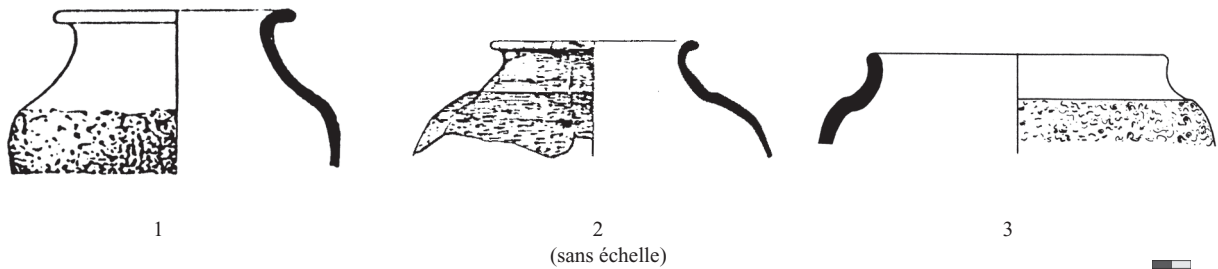
Le premier type identifié est une céramique grossière, dont la surface comporte de profondes aspérités, dite « *struhladovitě drsňená* » dans la terminologie tchèque. C'est une céramique de qualité plutôt moyenne, modelée, mais dont le col peut être tournassé. Elle n'est généralement pas décorée, mais on note parfois la présence d'un enduit noir sur la partie lissée entre l'épaule et le bord du vase (*Drda, Rybová 1997*, p. 97, 101 ; *Venclová 2008b*, p. 99-100, fig. 49: 1, 11 ; 50: 3).

Sa production débute à la fin de LT C1, mais la plus forte fréquence se situe à LT C2-D1 (*Venclová 2001a*, p. 30-32 ; *Venclová 2008b*, p. 99-100 ; *Danielisová 2008*, p. 93, avec litt.).

Ces céramiques sont typiques de Bohême centrale et orientale (*Venclová 2008b*, p. 100 ; *Danielisová 2008*, p. 93). Elles sont certainement produites au moins sur les oppida de Závist et Stradonice, où elles représentent respectivement 48% et un peu plus de 40% des découvertes céramiques de chacun de ces sites. Le long de la Vltava, elle ne représente plus que 27% à Hrazany, 9% à Nevězice, et est absente à Třisov. Vers le nord, le site de Lovosice en a livré 4%<sup>39</sup>. On peut donc, selon les auteurs, exclure une distribution régulière à grande échelle (*Drda, Rybová 1997*, p. 101).

Bien que sa diffusion soit très limitée, ce type céramique a néanmoins été identifié également sur les oppida de Manching (« *Töpfe mit Tiefrauhung* » : *Stöckli 1979*, p. 16, 48, pl. 36:

<sup>39</sup> Voir *Drda, Rybová 1997*, p. 97-101 et tab. 3 pour les pourcentages précis et les références bibliographiques de chaque site.



**Fig. 45.** Céramique à aspérités de Bibracte (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 1 ; éch. 1/4) ; 2. Comparaison proposée par P. Drda et A. Majer : Hrazany (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 4 ; sans éch.) ; 3. « Töpfe mit Tiefrauhung » de Manching (*Stöckli 1979*, pl. 36: 320 ; éch. 1/4).

319-322, 87: 1, 2) et Bibracte (*Drda, Majer 1991*, p. 247, fig. 2: 1 ; fig. 45).

Le contexte de la découverte de Bibracte n'est pas connu avec une grande précision. P. Drda mentionne le bâtiment CP 11 (*Drda, Majer 1991*, p. 247), qui se situe dans le quartier artisanal du Champlain, proche de la porte du Rebut, au nord du site. Ce secteur a été fouillé en 1867 et 1868 par J.-G. Bulliot, qui décrit le bâtiment CP 11 comme un atelier de bronzier (*Bulliot 1899*, p. 273-276). Une localisation plus précise dans ce bâtiment n'est toutefois pas permise à partir des données présentées par J.-G. Bulliot.

Pour expliquer la découverte de céramique de Bohême à Bibracte, l'idée de la mobilité individuelle d'une ou plusieurs personnes a été évoquée (*Drda, Rybová 1997*, p. 101), hypothèse qui privilégie donc le déplacement d'individus au détriment de celui de l'objet. Plus précisément, les auteurs avancent la possibilité de la présence d'un « petit groupe de Boïens », qui serait arrivé chez les Eduens en 58 av. J.-C., lors de la migration des Helvètes (*Drda, Majer 1991*, p. 247).

Si l'on souhaite se détacher, momentanément, des textes antiques mentionnant les Boïens, la présence de céramiques à grande distance peut s'expliquer de différentes manières.

La première pourrait être liée au déplacement de l'objet par une voie liée aux échanges, qu'ils soient directs ou non (via Manching ?).

La seconde, rejoignant l'hypothèse de P. Drda, peut effectivement être liée au déplacement de personne(s), sous la forme d'une migration individuelle.

Sans pouvoir trancher entre ces deux hypothèses, nous pensons toutefois que les céramiques de Bohême trouvées à Bibracte illustrent des contacts directs entre ces deux zones.

### Céramiques grises de Bohême centrale

La deuxième catégorie de céramique identifiée par P. Drda (*cf. supra*) est une céramique

grise granuleuse<sup>40</sup>, que nous appellerons ici céramique grise de Bohême centrale. La pâte est grossière mais de bonne qualité, certainement produite au tour rapide, d'après les traces de tournage systématiques à l'intérieur des vases. Ce type de céramique a été identifié pour la première fois par *L. Jansová* (1974, p. 18-20). Il se caractérise par une paroi fine et une pâte très dure à « sonnante ». La couleur de la surface varie entre un gris-jaune clair et un gris très foncé, celle de la tranche est un gris-rose. La surface est granuleuse. Les formes typiques sont le pot, et moins souvent les écuelles (*Venclová 2001*, p. 33).

Le début de sa production semble se situer à la transition LT C1/C2, puis augmente à LT C2, avant de commencer à décliner à LT D1 (*Drda, Rybová 1997*, p. 101). À Závist, c'est dans l'horizon II<sup>41</sup> que sa présence est la plus importante, où elle constitue alors 15% du corpus céramique de cet horizon (*Motysková, Drda, Rybová 1990*, p. 361).

La répartition est restreinte à quelques sites de Bohême centrale, dont Závist en premier lieu, qui est certainement un des lieux de production (*Drda, Rybová 1997*, p. 101). Les analyses pétrographiques semblent prouver la provenance locale de cette céramique (*Otava, Přichystal 1989*, p. 121). Globalement, la céramique grise représente 4% du corpus céramique de Závist<sup>42</sup>.

A Hrazany, distant d'à peine 25 km à vol d'oiseau, elle correspond à seulement 0,15% de la céramique du site (*Drda, Rybová 1997*, p. 101, tab. 3). Sur l'oppidum de České Lhotice (Bohême orientale), elle est également présente en faible quantité, et identifiée comme une importation de Bohême centrale (*Danielisová 2008*, p. 92-93).

On conviendra donc que la diffusion de cette céramique est très limitée dans l'espace. Un tesson de ce type a pourtant été reconnu par P. Drda dans les collections du MAN, provenant de l'oppidum de Bibracte [*cat. 116*]. Il provient, comme la céramique de Bohême à aspérités, également du bâtiment CP 11, interprété comme un atelier de bronzier (*cf. supra*).

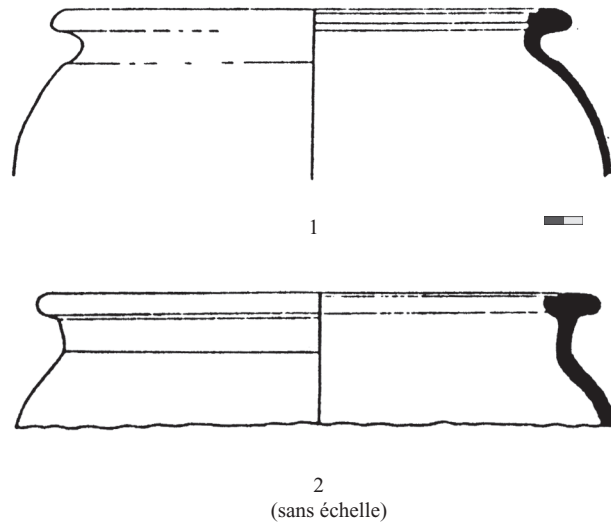
La forme de cet individu se rapproche selon P. Drda de la céramique dite du type de Mistřín (*Drda, Majer 1991*, p. 247, fig. 2: 2). Ce « type » correspond en fait à un ensemble de céramiques issu de la localité du même nom, qui est un habitat de LT C en Moravie (*Ludikovský 1986*, p. 5).

On s'accordera pour voir que, effectivement, le tesson de Bibracte ne se rapproche dans son profil d'aucun exemplaire du faubourg de Závist, par exemple (voir *Čižmář 1989*, p. 96, fig. 10: 1-3, 16: 6, 25: 1). Pour résoudre ce problème d'identification, des analyses de pâte

40 Traduction du terme technique *šedá zrnitá keramika* (*Drda, Rybová 1997*, p. 101 ; *Venclová 2008b*, p. 102), employé en anglais sous la forme *hard grey grainy ware* (*Drda, Majer 1991*, p. 247).

41 Horizon qui se situe à LT C2, voir *Drda, Rybová 1997*, tabl. 6.

42 Pour le détail des pourcentages par secteurs, pour les cinq principaux types céramiques, voir *Drda, Rybová 1997*, tabl. 3.



**Fig. 46.** 1. Céramique grise de Bohême centrale mise au jour à Bibracte (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 2 ; éch. 1/4) ; 2. Céramique de Mistrin (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 5 ; sans éch.).

devraient être menées sur les exemplaires de Bibracte, et sur un échantillon caractéristique de Závist.

Malgré ces quelques bémols, et dans l'attente d'éventuelles analyses futures, nous avons suivi l'avis de P. Drda, qui a pu observer directement les tessons de Bibracte, et ainsi les mettre en relation avec la céramique originaire de sa zone d'étude.

Les auteurs (*Drda, Rybová 1997*, p. 101) précisent, pour la Bohême centrale, que « le contexte ne témoigne pas en faveur d'un commerce régulier, mais plutôt pour des livraisons uniques, faites en une seule fois, éventuellement pour le déplacement de personnes ». Ils admettaient néanmoins en 1990, avec K. Motyková, que la haute qualité de ces produits a pu permettre une distribution « de marché » jusqu'à l'oppidum le plus proche de Stradonice (*Motyková, Drda, Rybová 1990*, p. 361). On ajoutera qu'il existe également la possibilité que ces récipients aient circulé pour leur contenu, et non pour la céramique en elle-même.

### LT C-D / Ouest-Est

#### Céramiques à métopes et division diagonale

L'aspect qui nous intéresse ici en tant que marqueur est une technique de décor particulier, appliquée sur une céramique de service tournée<sup>43</sup>. Il s'agit d'un décor obtenu par lissage et formant un bandeau, placé généralement sur l'épaule ou le haut de la panse des vases. Le bandeau se compose de lignes horizontales parallèles (parfois incisées) délimitant ce

43 Des traces de tournage sont visibles, selon *Pingel 1971*, p. 2.



bandeau, à l'intérieur duquel sont placées une ou plusieurs lignes verticales régulièrement espacées. On obtient donc visuellement l'équivalent des triglyphes de l'architecture grecque, d'où le nom de céramique « à métopes »<sup>44</sup>.

Ces céramiques à métopes avaient déjà été identifiées par V. Pingel dans son étude sur les céramiques tournées à décor lissé (motifs 31 à 34, voir *Pingel 1971*, p. 74 et fig. 8). Il existe dans cette catégorie différents types de décoration, mais seuls deux d'entre eux semblent avoir largement circulé. Celui qui nous intéresse ici est constitué par des lignes, droites et/ou ondulées, placées dans une des diagonales de chaque métope, les séparant ainsi en deux triangles.

Une typologie un peu plus poussée de ces « métopes à diagonales » a été effectuée par V. Salač et C. von Carnap-Bornheim (1994). Le critère retenu pour l'établissement de la typologie est alors le nombre et le type de lignes verticales formant les « triglyphes », ce qui a donné lieu à quatre types de décor<sup>45</sup>.

À partir des 41 exemplaires recensés en 1994, et de leurs contextes de découverte, une datation à LT C2-D a été proposée, sans pouvoir affiner plus précisément cette chronologie (*Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 105-106).

Les variantes à division diagonale ont fait l'objet d'une cartographie par V. Pingel (1971, fig. 22 p. 122). La carte présentée montrait une concentration de ces céramiques dans la région Rhin-Main-Moselle, avec à l'époque seul l'exemplaire de Stradonice connu en Bohême. La carte établie par V. Salač et C. von Carnap-Bornheim a confirmé les données déjà pressenties par V. Pingel. Ainsi, la variante produite par lissage semble caractéristique d'une zone entre la confluence Rhin-Main et la Moselle (*carte 34*).

En effet, même si on trouve des exemplaires de ces céramiques sur une grande partie de l'Europe, la densité la plus importante se situe bien dans la région Rhin-Moselle. À partir de cette zone, on peut alors observer une diffusion rayonnante, atteignant Levroux (départ. Indre, F) à l'ouest, et Gellértheagy (Budapest, H) à l'est.

Quatre sites ont livré des exemplaires de ce type en Bohême, se situant dans la même fourchette chronologique que les exemplaires de la région Rhin-Moselle<sup>46</sup>.

À partir de l'exemple de Lovosice, les auteurs ont fait remarquer que la combinaison de différentes techniques de décor (lissage, moulures, peinture), les motifs, la qualité du matériau et de la peinture n'ont aucun parallèle en Bohême. Les seuls autres éléments proches sont ainsi les tessons de Soběsuky, Stradonice et Třísov, qui ne sont pas peints, mais qui présentent aussi cette décoration caractéristique de métopes lissées (*Salač, von*

44 « Glättmuster mit Metopenbildung » : *Pingel 1971*, fig. 22.

45 Voir *Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 99-101 pour le détail de la typologie, et la liste 1, p. 125-130, pour les individus la composant.

46 LT C2-D1 ou LT D. Voir la *liste 34* pour des précisions sur les moyens de datation des contextes.

*Carnap-Bornheim 1994*, p. 98).

Parmi les quatre sites de Bohême, les exemplaires de Lovosice (trois tessons) sont les seuls qui présentent également des traces de peinture (rouge foncé). Il s'agit ici d'une variante combinant le décor lissé à un décor peint. Dans ce cas, seuls cinq exemplaires sont connus en Europe, dont trois à Bad Nauheim, ce qui fait dire aux auteurs que le lieu de production se trouve sur ce site. Un autre exemplaire a été trouvé à Geisenheim, dans le Rhin moyen, et le dernier précisément à Lovosice (*Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 110, fig. 9, liste 2 p. 130-131; *Seidel 2002*, p. 347). Selon les auteurs, l'exemplaire de Lovosice proviendrait donc de Bad Nauheim, « en l'état actuel de la recherche et des publications » (*Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 110).

### **Céramiques peintes à décor zoomorphe**

Parmi les céramiques peintes laténiennes, une grande famille est constituée par les vases à décor zoomorphe. Il s'agit alors presque exclusivement de quadrupèdes, soit des chevaux ou des cervidés (?), soit d'autres animaux plus difficilement identifiables. La datation est placée à LT moyenne et finale, avec une apparition à LT C2 (G. Kaenel, in *Céramique peinte 1991*, p. 290).

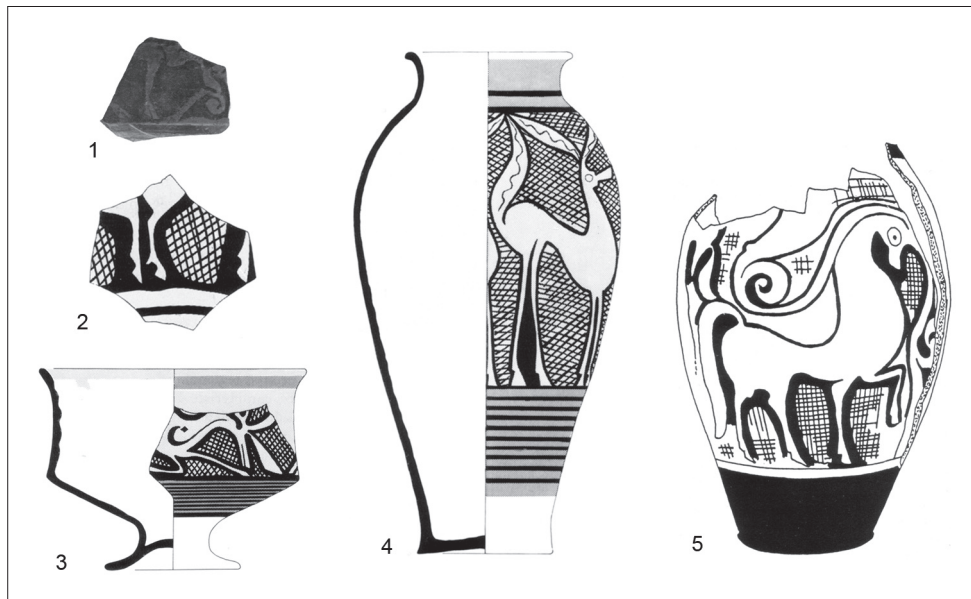
En comparaison à la céramique peinte d'une manière générale, le décor zoomorphe est restreint à quelques régions uniquement (*Guichard 1999*). Les zones principales sont situées avant tout dans le Massif central et en Champagne. Dans le premier cas, la zone la plus importante est située dans la haute vallée de la Loire, en pays ségusiave (Forez, Roannais ; *Guichard 1987*), et dans une moindre mesure en Auvergne (*Périchon 1991*, p. 232). En Champagne, le style montre quelques variations, de sorte qu'on a pu proposer un développement autonome (*Chossenot 1991*, p. 182-186). On connaît enfin quelques exemplaires à Genève, en territoire allobroge, où apparaît également l'oiseau comme motif peint (*Paunier 1975*).

En dehors de ces trois zones, les motifs zoomorphes n'apparaissent que sporadiquement. À Manching ou à Bâle, ils sont, étonnamment, totalement absents, malgré l'abondance des corpus de céramique peinte (voir *Maier 1970* ; *Furger-Gunti 1979* ; *Furger-Gunti, Berger 1980*).

En Bohême, seul l'oppidum de Stradonice semble avoir livré ce type de céramique. Il s'agit en fait d'un unique tesson, publié par J. L. Píč (voir *fig. 47: 1*).

Ce tesson avait déjà été repéré par V. Guichard<sup>47</sup>, dans le cadre de son étude sur la céramique peinte zoomorphe ségusiave. Il s'agit d'un fragment de vase caréné, sur lequel on reconnaît

47 *Guichard 1987*, p. 133 et fig. 15/8 ; *1999*, fig. 12/8 (pas de mention dans le texte).



**Fig. 47.** 1. Tesson de céramique peinte à décor zoomorphe de Stradonice (n° 1, d'après *Pič 1903*, pl. XLIX: 2) comparé à des exemplaires de Suisse (n° 2 : Genève, d'après *Guichard 1987*, fig. 15: 6), du Massif Central (n° 3 : Aulnat, d'après *Guichard 1987*, fig. 13: 1; n° 4 : Goincet, d'après *Guichard 1987*, fig. 2), et de Champagne (n° 5 : Bétheny, d'après *Chossenot 1991*, fig. 7: 2). Sans échelle.

trois pattes de quadrupède, de couleur ocre sur fond brun. Une des pattes avant est levée et prolongée par un rinceau.

La recherche de parallèles précis à l'exemplaire de Stradonice s'avère problématique. En effet, les différents éléments constitutifs de la morphologie du vase et de son motif décoratif pointent des régions différentes.

Tout d'abord, on constate que le décor du tesson de Stradonice est de couleur ocre, sur fond brun. Cette caractéristique est originale, puisque le plus souvent, le fond est blanc, comme en Champagne (*Chossenot 1991*, p. 185). Néanmoins, cela respecte la technique commune à tous les vases à décor zoomorphe : le décor est de couleur claire, en réserve sur un fond sombre (*Guichard 1987*, p. 143). On note une seule exception, à Clermont-Ferrand (voir *Guichard 1994*, vase n° 3, fig. 3/3), où le décor est peint en noir.

Selon M. Chossenot, il existe des vases du Massif central où le remplissage entre les silhouettes est fait d'un système mixte : peinture noire entre les deux pattes avant, et croisillons pour le reste (*Chossenot 1991*, p. 185). Cette caractéristique est proche du tesson de Stradonice, bien que la silhouette y soit rouge, et non blanche. Le décor de croisillons présent sur de nombreux vases peints zoomorphes est totalement absent à Stradonice.

Pour le motif ensuite, nous avons fait remarquer qu'une des pattes avant est levée. Cette variante n'est *a priori* pas connue en territoire ségusiave, mais se retrouve sur quelques exemplaires champenois, notamment sur les exemplaires de Bétheny *Bas de Suzy*, (fig. 47: 5 ; *Chossenot 1991*, fig. 7: 2) ou Cernay-les-Reims *Les Barmonts* (*Chossenot*

1991, fig. 7: 3 et 4).

Mais l'originalité principale du tesson de Stradonice réside dans la forme même du vase. Les illustrations de *J. L. Pič* (1906, p. 87, pl. XLIX: 2) et surtout de *J. Břeň* (1973, p. 116, pl. IX: 3) montrent clairement que nous avons affaire à un vase caréné (fig. 47: 1).

Or, que ce soit en Champagne ou en territoire ségusiave, ce type de décor n'est appliqué en général que sur des formes hautes élancées.

On note toutefois quelques exceptions. Ainsi, la présence de décors peints sur des vases carénés se retrouve également en Auvergne, y compris pour des décors zoomorphes, comme à Cournon/Sarliève (voir *Menessier-Jouannet 2002*, p. 74 ; *Deberge 2002*, fig. 11: 9) ou à Aulnat-Gandaillat (coupe à pied, voir *Périchon 1991*, fig. 2: 4). En territoire ségusiave, la coupe carénée correspond au type 4321, présent à Roanne, Feurs et Goincet (*Lavendhomme, Guichard 1997*, p. 117, pl. 70: 28 ; 102: 7), mais ne semble pas utilisée pour les décors zoomorphes.

Même si un parallèle direct, à la fois stylistique et morphologique, ne peut être retrouvé sur un seul site, ces deux critères se retrouvent à l'échelle de la région Auvergne. Nous nous situons alors à LT D2a, vers 75-50 av. J.-C.

On fera toutefois remarquer que la forme basse (jatte carénée ou bol) de Cournon/Sarliève ne connaît pas d'équivalent pour ce type de vase. De plus, elle a des caractéristiques proches (pâte, soin apporté au montage, couleur de la peinture) de la jatte carénée n° 8, qui n'a pas d'équivalent régional connu. Selon Y. Deberge, « ces deux vases pourraient être issus du même centre de production qu'il soit local ou éloigné » (*Deberge 2002*, p. 141).

Pour la Champagne, M. Chossenot rappelle tout d'abord qu'« en Gaule, les formes basses peintes sont peu nombreuses » (*Chossenot 1991*, p. 176). La coupe peinte de Bisseuil *Les Noires Fosses* (voir *Chossenot 1991*, fig. 2: 3) est ainsi le seul exemplaire en Champagne. L'auteur n'a trouvé aucun parallèle direct en Gaule ou à Manching, mais des exemplaires comparables sont présents à Bâle *Gasfabrik* (*Furger-Gunti, Berger 1980*, pl. 127: 2084-2087) et à Flörsheim (*Behrens 1923*, pl. III).

L'écuelle carénée existe également en Bohême (type 712, voir *Venclová 2001a*, annexe IV), mais on ne trouve pas de coupe à bord haut, comme à Aulnat, qui correspondrait certainement mieux au décor zoomorphe que l'on devine, en lui laissant suffisamment d'espace pour se développer sur sa hauteur.

Au vu de ces différents éléments, la question de l'origine du vase peint caréné à décor zoomorphe de Stradonice paraît actuellement difficile à résoudre. Il semble toutefois assez probable qu'il reflète des contacts avec la Gaule. Si on considère que la forme carénée trouve des analogies en Bohême, et que les motifs, proches des exemplaires gaulois, s'en distinguent toutefois dans les détails techniques (choix des couleurs et du fond), on peut émettre l'hypothèse que le vase de Stradonice ait été produit sur place, mais avec des

influences gauloises.

Dans tous les cas, la région d'origine, de l'influence ou de la production, reste délicate à déterminer : on peut s'accorder sur la Gaule, mais le choix entre la Champagne et l'Auvergne reste délicat.

### **Céramiques peintes à décor losangique**

Tout comme la variante à décor zoomorphe que nous venons d'évoquer, la céramique peinte à décor géométrique prise en compte ici s'insère dans la famille des productions de LT moyenne et finale. Une grande variété existe dans les décors et leur agencement, mais nous manquons d'une étude d'ensemble de ce type de répertoire, qui nous permettrait certainement de pouvoir identifier des variantes régionales. Cette céramique à décor géométrique est en effet beaucoup plus répandue que la variante zoomorphe, et elle est présente aussi bien en Europe centrale (*Guichard 1999*, p. 70) qu'en Gaule.

Parmi cette grande variété de décors, c'est un type bien précis qui nous intéresse pour illustrer les contacts entre la Bohême et la Gaule.

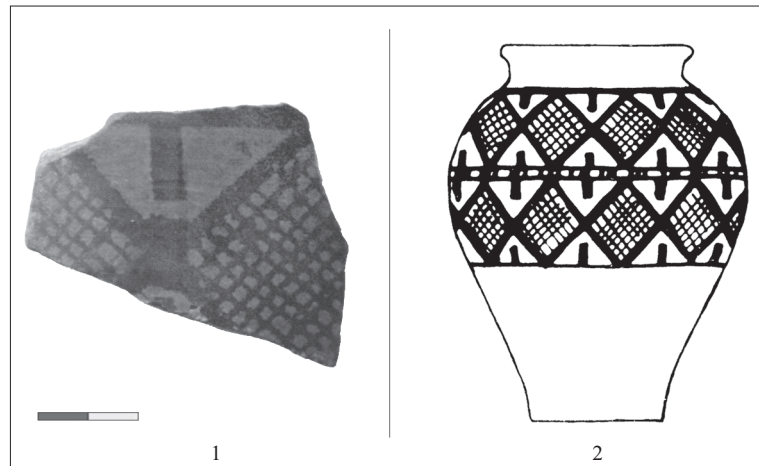
Il s'agit d'un motif de frises de losanges quadrillés (décor de résilles obliques), qui correspond au type 5.2 des productions ségusiaves (*fig. 48: 2*). Une des caractéristiques est la présence d'« ergots » verticaux, placés dans les triangles formés entre les losanges. Ce type est en fait représenté par deux individus uniquement, dans l'habitat de Feurs (départ. Loire, F ; *Vaginay, Guichard 1988*, fig. 100: 3, 101: 4 ; *Guichard, Picon, Vaginay 1991*, fig. 9: 4). Ces deux exemplaires ont été mis au jour dans la fosse 4, placée chronologiquement dans la phase 3 de Feurs (*Vaginay, Guichard 1988*, p. 80), que l'on peut situer autour de LT D1b<sup>48</sup>.

Un tessou mis au jour à Stradonice, publié par *J. L. Pič (1906*, pl. XLIX: 4), est exactement similaire au type ségusiave 5.2. (*fig. 48: 1*), mais n'avait jusqu'à présent pas été identifié en tant que tel. Le décor de l'exemplaire de Stradonice est de couleur brun foncé ou noir, placé sur un fond rouge. On notera que les exemplaires 100: 3 et 101: 4 de Feurs sont quant à eux à décor brun sur fond blanc.

Une recherche sur d'autres sites présentant de la céramique peinte (dont Manching, Bâle ou Genève) a confirmé que ce type ne se retrouve pas ailleurs. Cet exemplaire de Stradonice pourrait donc éventuellement attester d'un contact direct entre l'Auvergne et la Bohême, ce qui serait concordant avec le tessou à décor zoomorphe présenté plus haut.

Si le type 5.2 reste rare, c'est certainement en raison de la finesse de la typologie. En élargissant quelque peu les critères, on trouve de plus nombreux parallèles.

<sup>48</sup> La phase 3 de Feurs correspond à l'étape 6 des chronologies récentes d'Auvergne voisine, étape elle-même datée de LT D1b (vers 110-80 av. J.-C.). Voir *Deberge et al. 2007*, fig. 16, p. 198.



**Fig. 48.** 1. 1. Tesson de céramique peinte à décor losangique de Stradonice (*Píč 1903*, pl. XLIX: 4 ; éch. 2/3) ; 2. Type 5.2 des productions ségusiaves (*Guichard, Picon, Vaginay 1991*, fig. 8, n° 5.2 ; sans éch.).

Ainsi, le type 5.4 est proche, avec l'alternance des losanges et des ergots. La différence se situe à l'intérieur des losanges, ici constitués de lignes ondulées diagonales. Il en est de même pour un tesson de Feurs (*Vaginay, Guichard 1988*, fig. 101: 1), où le quadrillage interne est disposé en croix de Saint-André.

On peut donc imaginer une filiation locale, à Feurs, dans l'alternance des décors inscrits dans un losange et des « ergots » verticaux.

Si on considère la frise de losanges seule, c'est-à-dire sans les ergots, c'est alors le site de Roanne qui est mis en avant, puisqu'on l'y trouve au moins en quatre exemplaires (*Lavendhomme, Guichard 1997*, pl. 16: 8, 35: 7, 70: 20, 100: 11). On notera toutefois que ce décor est également présent en plusieurs exemplaires à Stradonice (*Píč 1906*, pl. XLIX: 13, 16, 19 ; *Břeň 1973*, pl. VIII: 1, 3). Dans tous ces cas, les losanges sont disposés sur un fond blanc, respectant alors le schéma des exemplaires de Roanne. Seul un exemplaire est disposé sur un fond rouge (*Břeň 1973*, pl. VIII: 2). Un autre cas est présent à Bâle *Gasfabrik*, appliqué sur une écuelle (*Furger-Gunti, Berger 1980*, pl. 127: 2084)<sup>49</sup>, là aussi avec un fond rouge. À Manching, au moins trois individus présentent des frises de losanges (entiers), disposés sur un fond blanc (*Maier 1970*, pl. 83: 1186-1187, 1189). Enfin, on peut noter deux tessons de l'oppidum de Třisov (*Břeň 1973*, pl. XI: 6-7), mais où les losanges sont moins précis, et l'on peut penser à une imitation locale.

En cumulant les différents types de décors à frises de losanges, c'est bien le territoire ségusiave qui semble prépondérant, à travers les sites de Feurs et Roanne. Cette constatation est recoupée par la présence exclusive sur le premier site des différentes variantes alternant losanges et ergots. On peut donc raisonnablement envisager cette région comme la zone d'origine du tesson de Stradonice.

Une question ouverte reste celle de la frise de losanges « simple », présente dans les

<sup>49</sup> Il s'agit d'un des vases cités par M. Chossenot, en comparaison à l'unique forme basse peinte de Champagne, que nous avons évoquée dans le cadre de la céramique à décor zoomorphe (*cf. supra*).

deux zones. Cet exemple montre qu'une étude fine des décors géométriques à l'échelle européenne permettrait certainement de mieux identifier des variantes régionales, et par là de possibles traces de contacts à longue distance.

## Conclusions

Avant de reprendre plus en détail les informations que la céramique nous apporte dans le cadre des contacts entre la Bohême et la Gaule, il semble utile de présenter quelques considérations sur la valeur et la représentation de la céramique en tant que marqueur.

En effet, un des problèmes principaux de la céramique pour notre problématique est la très grande diversité régionale voire micro-régionale caractérisant ce type d'artefact. Il en résulte qu'un céramologue connaissant le mobilier de Bohême, par exemple, est capable de reconnaître des importations du sud du pays vers l'est ou le nord par exemple (voir par ex. *Danielisová, Mangl 2008*). Par contre, il sera beaucoup plus délicat d'identifier précisément la provenance d'une céramique extra-régionale. On pourra reconnaître un exemplaire exogène par rapport au mobilier local, mais il sera quasiment impossible d'identifier la provenance précise, parmi les nombreux types locaux existant dans toute l'Europe laténienne.

Mais cette difficulté d'identification transparait également pour les types céramiques supra-régionaux, qui n'ont été que peu étudiés (*Salač, Carnap-Bornheim 1994*, p. 95).

Malgré cela, le nombre de marqueurs céramiques de notre corpus (sept individus) n'est de loin pas négligeable. Nous pensons donc que la céramique est potentiellement un bon marqueur de contacts à longue distance<sup>50</sup>, mais qu'il est malheureusement difficile à identifier. On peut imaginer que si des études, telles qu'elles ont été menées pour la céramique à métopes, étaient reproduites pour d'autres types de céramiques, nous aurions alors certainement beaucoup d'autres marqueurs de contacts. Cela rejoint les propos de R. Gebhard *et alii*, qui ont réussi à démontrer la possibilité de résultats convaincants grâce à des analyses physiques, faisant alors de la céramique un « important indicateur d'échanges commerciaux dans le monde celtique » (*Gebhard et al. 2004*, p. 199).

### *Types et quantités*

Au total, nous avons donc retenu cinq types de céramiques. Deux d'entre eux représentent des contacts de la Bohême vers la Gaule, les trois autres la direction inverse.

Pour la céramique peinte et la céramique de Bohême, ce sont des individus isolés qui ont

---

<sup>50</sup> Le déplacement de céramiques sur de longues distances est par exemple connu dès le Néolithique (voir *Vencl 2001*, p. 351).

été repérés. Seule la céramique « à métopes » se distingue, présentant trois vases trouvés en Bohême, à grande distance de leur foyer d'origine. Ce type est le seul à présenter une diffusion large, mais il est également le seul à avoir bénéficié d'une étude synthétique. Nous avons donc au total sept vases qui permettent de documenter selon nous des contacts entre la Bohême et la Gaule.

Dans le cadre de leur étude sur la céramique peinte en pays ségusiave, les auteurs expliquaient que c'est « la large répartition géographique et la qualité technique qui ont pu faire penser que la céramique peinte était susceptible d'être commercée à longue distance », mais que les cas avérés étaient rares (*Guichard, Picon, Vaginay 1991*, p. 224).

Le nombre de cas probables de circulation de céramique peinte est effectivement restreint, puisque seuls deux vases l'illustrent. Toutefois, la céramique peinte reste, dans la catégorie de la céramique, bien présente dans les marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule.

Les constatations que nous avons pu faire sur la variété des décors et le manque d'études d'ensemble mettent en avant des difficultés liées à l'état de nos connaissances. Nous sommes persuadé qu'une analyse fondée sur la répartition des différentes variantes de décors peints amènerait de nouveau marqueurs, permettant de faire de ce type de céramique un des marqueurs importants de contacts à longue distance.

La céramique peinte fait partie, dans le mobilier céramique de LT finale, de la catégorie des biens de prestige ou de grande valeur (*Guichard 1999*, p. 80 ; *Cumberpatch 1993*, p. 81). La finesse de la pâte, la richesse des décors, en font un objet qui avait sûrement une certaine valeur marchande et/ou sociale.

On ne peut toutefois exclure que la céramique peinte ait pu voyager non pour elle-même, mais plutôt pour son contenu. C'est une hypothèse qui a déjà été formulée par P. Holodňák notamment, pour qui la valeur de ces céramiques pouvait justement résider autant dans le contenu que dans le contenant (*Holodňák 1991*, p. 327). Pour R. Gebhard, si un tessou est retrouvé à une longue distance, c'est que le récipient a dû servir au transport de nourriture (*Gebhard et al. 2004*, p. 212).

C'est effectivement ici un problème de taille qui paraît difficile à résoudre, mais que l'on peut appliquer à toutes les autres catégories de céramiques.

### *Chronologie*

Si l'on s'intéresse maintenant aux données chronologiques, on constate en premier lieu que les marqueurs céramiques concernent exclusivement la période LT C-D, les types les plus précoces circulant à partir de LT C1/C2 (céramiques de Bohême). Cette image peut toutefois résulter d'un état de la recherche qui semble moins développé pour LT B.



Pour ce qui est de la céramique peinte, si l'on s'en tient exclusivement à la datation des contextes dans la région d'origine, et si les comparaisons sont justes, les deux types identifiés documentent alors deux phases successives de LT finale, LT D1b (décor géométrique losangique) et LT D2a (jatte carénée à décor zoomorphe). On ne peut toutefois pas affirmer que les contacts ont eu lieu à deux moments distincts, dans chacune de ces périodes. Une « arrivée » synchrone des deux vases, à la transition des deux phases ou au cours de LT D2, est également envisageable.

### *Contextes*

En ce qui concerne les contextes de découvertes, on note que les céramiques exportées ont été mises au jour uniquement sur des oppida et un site ouvert.

Pour la céramique à métopes, cet état de fait avait déjà été repéré par V. Salač et C. von Carnap-Bornheim, en y adjoignant également l'habitat ouvert de Lovosice, qui a livré un exemplaire proche de cette série, mais provenant très certainement de Bad Nauheim. Les quatre sites de Bohême ainsi repérés correspondent à des PDZ (centres de production et de distribution, voir *chap. I.A.3.2*), qui pouvaient donc contrôler directement ce type d'échanges à longue distance (*Salač et von Carnap-Bornheim 1994*, p. 110).

On remarquera que pour ce type, le contexte majoritaire et quasiment exclusif dans la zone de répartition principale (Rhin-Moselle) est lié à la sphère funéraire. À l'inverse, tous les objets isolés en dehors de cette zone sont présents sur des habitats (*liste 34*). Ces derniers respectent également la constatation de V. Salač et C. von Carnap-Bornheim, au sujet des types d'habitat : il s'agit principalement d'oppida (Levroux, Larina, Manching, Gellérthegey) et de grands habitats ouverts (Roanne, Bâle *Gasfabrik*). Seule la découverte de Hüfingen, peut-être en contexte gallo-romain, ne s'insère pas dans ces deux catégories.

Pour la céramique peinte d'une manière générale, C. G. Cumberpatch a mis en avant le « rôle prééminent » de trois sites particuliers en Bohême et Moravie : les oppida de Stradonice, Tříssov et Staré Hradisko (*Cumberpatch 1993*, p. 80). Cette importance se manifeste à la fois par le nombre d'individus, mais aussi par la variété typologique. Nous avons donc un nouvel indice du rôle de ces sites, qui entre ainsi en correspondance, au moins en partie, avec ce qui a été dit à propos de la céramique à métopes.

### *Régions d'origine*

Si l'on se penche maintenant sur les régions qui ont produit puis diffusé leurs céramiques, il s'agit pour la Bohême essentiellement de sa partie centrale, et dans une moindre mesure orientale.

Pour la Gaule, les régions impliquées sont l'Auvergne (céramique peinte), mais peut-être aussi la Champagne ou la Suisse. Dans le cas des céramiques à métopes, leur origine est à

chercher dans la région Rhin-Moselle.

Les relations entre cette région et la Bohême sont d'ailleurs peut-être illustrées par d'autres types. En effet, sur les sites de Lovosice, Stradonice et Třisov ont été repérées des céramiques avec un motif de lignes ondulées lissées, qui est également relativement rare en Bohême, alors que ce motif est connu depuis le Hallstatt final dans la région du Rhin-Main-Moselle. En Bohême, de tels décors lissés ne sont connus que sur ces trois sites. Les auteurs avancent donc également une origine occidentale de ce motif (*Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 113), mais il nous manque néanmoins une étude plus globale qui permettrait de définir avec certitude la région d'origine.

#### *Régions/sites récepteurs*

En Bohême, les céramiques « gauloises » sont présentes sur trois sites, Soběsuky, Stradonice et Třisov, du nord-ouest au sud de la région. Ces trois sites correspondent aux découvertes de céramiques à métopes. Seul l'oppidum de Stradonice a livré d'autres marqueurs, correspondant aux deux types de céramique peinte.

Pour la Gaule, les deux seuls exemples de céramique de Bohême concernent uniquement l'oppidum de Bibracte.

## E. LES AUTRES CATÉGORIES

### I. ARMEMENT

#### LT B-C1 / Ouest-Est

#### Fourreaux ornés au repoussé

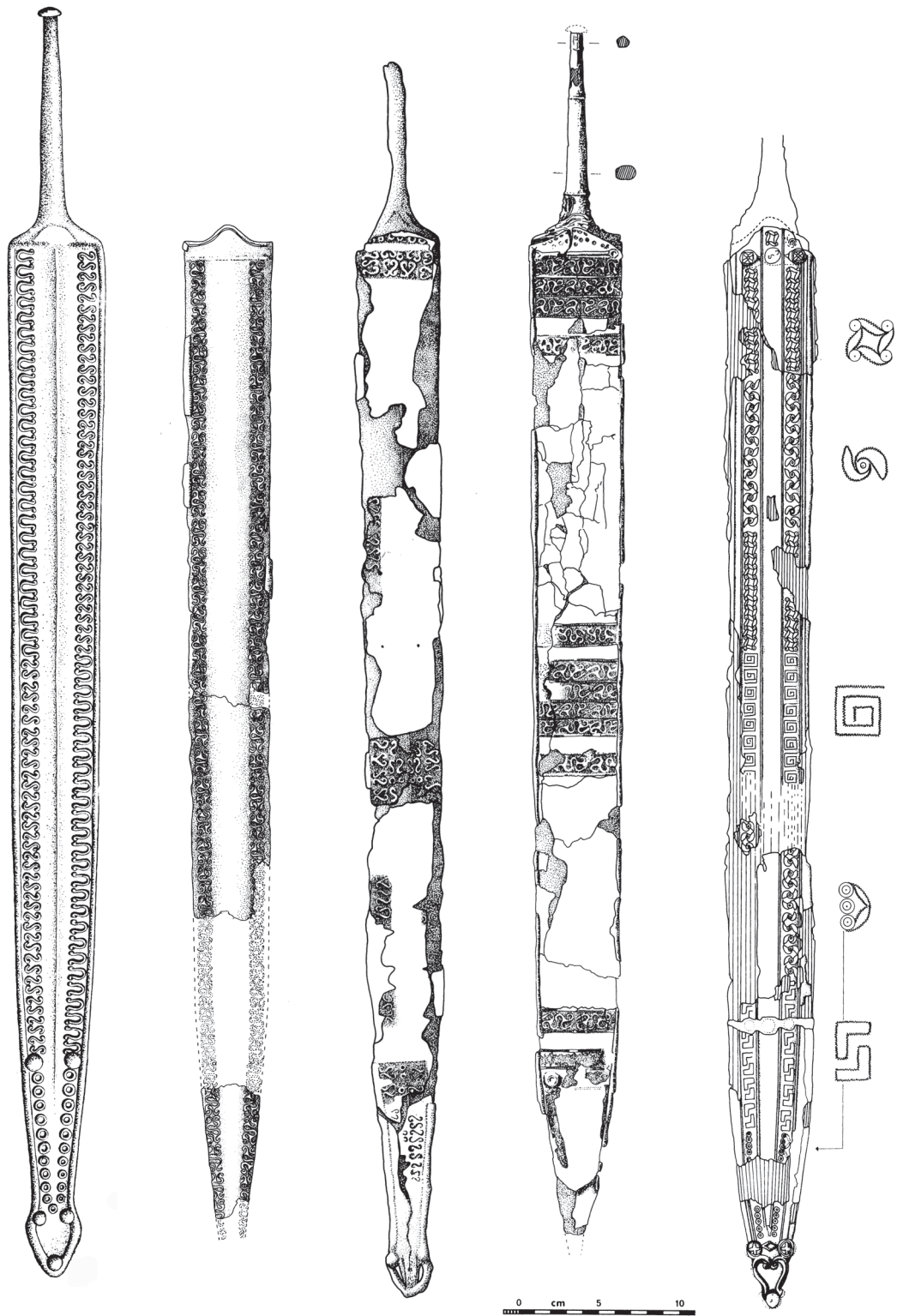
Les fourreaux « ornés de plaques de bronze décorées au repoussé » du IV<sup>e</sup> s. (*Kruta et al. 1984*) s'inscrivent dans une série qui se caractérise, à quelques exceptions près, par des plaques de bronze ornées au repoussé et appliquées le plus souvent sur une plaque de droit en fer. Ils représentent une des premières manifestations du Style végétal continu sur ce type d'objets (*Ginoux 1994*, p. 15).

L'étude de V. Kruta *et alii* a permis de proposer une origine chez les Sénons d'Italie (*Kruta et al. 1984*, p. 11-13) pour l'élaboration de ce type de fourreau, qui aurait ensuite été adopté localement, dans le Nord-Est de la France. Un de ces fourreaux, celui d'Epiais-Rhus (dép. Val-d'Oise, F ; *cf. infra*), y est d'ailleurs présenté comme un des arguments pour illustrer l'origine « celto-italique » du style de Waldalgesheim ou Style végétal continu (*Kruta et al. 1984*, p. 14).

Globalement, la série est insérée dans les productions de la première moitié du IV<sup>e</sup> s. (*Kruta et al. 1984*, p. 14-15 ; *Ginoux 1994*, p. 15).

L'exemplaire de Moscano di Fabriano, un des prototypes italiens de la série, a été utilisé comme repère de chronologie absolue, par la présence dans la tombe de céramiques grecques. Sa production ne doit ainsi pas dépasser la moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*Kruta et al. 1984*, p. 14). D'autres arguments avancés par les auteurs, comme le lien avec des fibules appartenant à la phase précédant l'apparition des fibules de type Dux classiques, ou le contexte de la découverte d'Epiais-Rhus, permettent d'envisager une datation dans la première moitié du IV<sup>e</sup> s. (*Kruta et al. 1984*, p. 14-15). On se situe donc dans l'horizon pré-Duchcov, qui s'insère en chronologie relative dans LT B1a.

La carte de répartition établie en 1984, que nous avons reprise ici (*carte 35*), indique la présence d'un fourreau orné au repoussé à Jenišův Újezd. Cet exemplaire, issu de la tombe 115, avait néanmoins déjà été identifié et plusieurs fois étudié par différents auteurs (voir [*cat. 122*] ; *fig. 49: 1*), en raison de son caractère unique parmi le mobilier de la nécropole. J.-J. Charpy l'a identifié comme un objet de luxe, par la qualité technique de fabrication et une utilisation judicieuse des deux métaux employés, mais aussi par la qualité artistique qui



**Fig. 49.** Le fourreau de Jenišûv Újezd et ses comparaisons : 1. Jenišûv Újezd (*Filip 1956*, fig. 6: 7) ; 2. Saint-Germainmont (*Ginoux 1994*, pl. 7: 3) ; 3. Bussy-le-Château (*Ginoux 1994*, pl. 7: 2) ; 4. Epiais-Rhus (*Ginoux 1994*, pl. 7: 1) ; 5. Meroux (*Ginoux 1994*, pl. 6: 1). 1-4 : décor au repoussé ; 5 : décor incisé. Ech. 1/4.

ressort de la décoration de la plaque de bronze (*Charpy 1978a*, p. 103).

*V. Kruta (1975b*, p. 34-35), par exemple, a retenu deux éléments majeurs permettant de proposer une origine exogène de l'objet.

La première caractéristique est d'ordre technique et stylistique, et correspond à l'estampage au repoussé du décor, en l'occurrence des lyres juxtaposées. Les comparaisons généralement mises en avant sont le fourreau de Bussy-le-Château (dép. Marne, F ; *fig. 49: 3*) et le bracelet de Muttentz (cant. Bâle-Campagne, CH), qui présente la même frise, composée d'esses<sup>51</sup>.

Le deuxième élément est la disposition du décor, placé en liseré le long de la gouttière, la partie centrale restant lisse. Le parallèle alors évoqué est constitué par le fourreau de Meroux<sup>52</sup> (dép. Territoire-de-Belfort, F ; *fig. 49: 5*), d'après les travaux d'*U. Osterhaus (1969)*, bien que le décor de ce dernier soit incisé, alors que celui de Jenišův Újezd est traité au repoussé (*Megaw 1978b*, p. 133). Avec une longueur conservée de 82 cm, elle est proche de celle de Jenišův Újezd. Le fourreau de Meroux semble néanmoins plus ancien, notamment en raison du type de décor géométrique et de la forme de la boulerolle (*Ginoux 1994*).

Ces comparaisons ont par la suite pu être élargies, grâce à l'étude des fourreaux ornés que nous avons mentionnée (*Kruta et al. 1984*). Les individus les plus proches sont alors le fourreau d'Epiais-Rhus, portant un décor similaire, composé d'esses imbriquées (*fig. 49: 4*), et surtout celui de Saint-Germainmont (dép. Ardennes, F ; *fig. 49: 2*), dont le décor en liseré est très proche de celui de Jenišův Újezd.

À partir de cette publication, N. Ginoux a proposé de diviser les fourreaux à plaque de bronze en trois groupes. Le fourreau de Jenišův Újezd s'insérerait alors dans son second groupe, celui au répertoire « clairement végétal », composé des individus de Bussy-le-Château, Epiais-Rhus et Saint-Germainmont (*Ginoux 1994*, p. 17).

Pour ce qui est de la datation de l'épée de Jenišův Újezd, nous disposons de plusieurs avis, émanant de la monographie consacrée à ce site.

Ainsi, pour L. Zachar, le fourreau correspond au « Premier style » de l'art celtique, ce qui permet de le dater à LT A/B1, voire à LT B1 (*Zachar 1978*, p. 10-11).

La datation de J.-J. Charpy la situe dans la première moitié du IV<sup>e</sup> s., « à la charnière LT A/ LT B », puisque plus récente que le fourreau de Meroux (*Charpy 1978b*, p. 15), daté aux environs de 400 av. J.-C. (*Charpy 1978b*, p. 15 ; *Megaw 1978b*, p. 144).

Pour la datation de la tombe, elle est placée par J.-J. Charpy dans la phase Ia, la plus ancienne, de la nécropole (*Charpy 1978b*, p. 13), d'après la datation de l'épée. P. Budinský

51 *Kruta 1975b*, p. 35 ; *Megaw, Megaw 2006*, p. 382, fig. 27. Pour le bracelet de Muttentz, voir *Viollier 1916*, pl. 23: 134.

52 Ce fourreau est plus couramment connu sous le nom de « fourreau de Bavilliers ». Le lieu de découverte, le *Bois des Côtes*, se situe en fait à Meroux, commune non limitrophe et éloignée de plusieurs kilomètres. L'erreur a donc été reprise par plusieurs auteurs, avant d'être rectifiée par *Rilliot 1975*.

plaçait quant à lui cette tombe dans la phase récente de la nécropole (v. 200-100 av. J.-C., soit LT C2 : *Budinský 1970*, p. 64-66), mais sans donner de précisions sur le choix de cette datation, qui nous semble donc erronée.

On le voit, la question de la datation de cette épée n'est pas réglée. On retiendra toutefois ici les éléments fournis par V. Kruta *et alii*, puis par N. Ginoux, à propos des fourreaux ornés au repoussé (*cf. supra*), ce qui permet d'avancer une datation à LT B1 ou B1a.

Si l'on s'intéresse au contexte de l'épée de Jenišův Újezd, on constate que la tombe ne présente pas de caractéristiques particulières dans la composition du mobilier ou l'orientation par exemple. L'épée est placée du côté droit, poignée sur l'épaule et bouterolle entre le bras et la cuisse (*Charpy 1978b*, p. 16).

Le mobilier d'accompagnement n'est quant à lui pas bien connu. Un anneau ou une bague en bronze ont été évoqués (*Budinský 1970*, p. 21; *Kruta 1975b*, p. 126), mais ils correspondent à des éléments de suspension selon J.-J. Charpy (*1978b*, tabl. 27). J. Filip (*1956*, p. 349) parle quant à lui d'une fibule en fer, non mentionnée par ailleurs. On notera enfin l'absence de céramique d'accompagnement, comme c'est habituellement le cas en Bohême (*Charpy 1978b*, p. 17).

On constatera que les informations tirées du contexte de la tombe 115 ne permettent pas d'apporter de précisions quant à l'origine du fourreau. On notera toutefois que certains éléments plaident pour une inhumation selon les pratiques locales.

Cette question de l'origine du fourreau de Jenišův Újezd est donc elle aussi discutée. Nous avons vu que l'étude sur les fourreaux ornés au repoussé avait permis à ses auteurs de proposer une origine italienne aux premiers éléments, qui auraient ensuite été repris dans le Nord-Est de la France. Pour J.-J. Charpy, l'épée est une preuve de contacts entre la Bohême et l'Italie du Nord, via l'Autriche et la Suisse (*Charpy 1978b*, p. 16).

Dans la perspective d'une datation haute, établie par L. Zachar (*cf. supra*), le fourreau est alors présenté comme un témoin des relations entre les zones de tombes princières occidentale et orientale (« westliche und östliche Fürstengräberzone »), et plus précisément entre la Bohême et l'Europe occidentale dans le cadre du Premier style (*Zachar 1978*, p. 11). Ces considérations reposent sur la comparaison faite entre les épées de Meroux et Jenišův Újezd par F. Schwappach (*1973*, p. 78-84, fig. 29).

Enfin, un dernier élément permettant de discuter de l'origine de cette pièce est le décor d'esses affrontées ou lyres. Ce motif a fait l'objet d'une étude récente par J.V.S. et M.R. Megaw, qui ont compilé les occurrences de ce décor, principalement à partir des exemples céramiques, mais en intégrant également les fourreaux d'épées de Jenišův Újezd et de Bussy-le-Château. Avec le bracelet de Muttentz, ils correspondent, à leur connaissance, aux trois seuls exemples de l'application de ce décor sur des feuilles de bronze (*Megaw, Megaw 2006*, p. 382). Les auteurs précisent que la carte de répartition du décor de lyres, tous supports

confondus, montre que ce motif est prépondérant en Celtique orientale, contrairement au Style végétal continu, qui couvre toute la zone de LT B1-C1 (voir *Megaw, Megaw 2006*, fig. 1). C'est là selon eux le seul élément concret à notre disposition, en l'absence de données sur les ateliers et les réseaux d'échanges (*Megaw, Megaw 2006*, p. 382).

V. Kruta concluait quant à lui sa présentation du fourreau de Jenišův Újezd en supposant que, par le caractère unique de cet individu en Bohême et par les comparaisons évoquées, il fallait y voir un objet de provenance étrangère, issu du même atelier que l'épée de Bussy-le-Château, ou d'un atelier proche (*Kruta 1975b*, p. 35). C'est cet avis nous semble le plus pertinent, bien que l'on doive maintenant ajouter Saint-Germainmont à la discussion. C'est en tout cas dans ce secteur du bassin parisien, entre Epiais-Rhus, Bussy-le-Château et Saint-Germainmont, qu'il faut selon nous chercher l'origine du fourreau de Jenišův Újezd.

## LT C2-D / Ouest-Est

### Épées à poignée anthropomorphe

Les épées à poignée anthropomorphe s'insèrent dans la famille plus large des poignards et épées pseudo-anthropomorphes<sup>53</sup>. Les deux types sont souvent mêlés, voire confondus. Nous n'avons retenu ici que les exemplaires où la tête est clairement représentée, et pour lesquels nous utiliserons ainsi le terme de poignée anthropomorphe.

L'identification en tant qu'épée est parfois discutable, et on rencontre donc également l'appellation de poignard. J. Déchelette avait déjà fait remarquer que la distinction est délicate, puisque certains exemplaires étant très proches, seule la taille permet de les différencier (*Déchelette 1927*, p. 643). Le terme de dague est peut-être celui qui conviendrait le mieux<sup>54</sup>.

Nous avons en tout cas considéré ces objets comme des éléments d'armement, même si les poignards notamment peuvent être vus comme des armes de chasse ou de prestige (*Brunaux, Lambot 1987*, p. 90).

Pour la majorité des auteurs, les poignards et épées pseudo-anthropoïdes consistent en une évolution du poignard hallstattien à antennes (*Déchelette 1927*, p. 644-645 ; *Brunaux, Lambot 1987*, p. 90-91), constatation qui a néanmoins été remise en cause par *R. Clarke* et *C. Hawkes* (1955, p. 202-204).

Ils n'ont pas fait, à notre connaissance, l'objet d'une étude synthétique récente, depuis les travaux de *P. Couissin* (1926) puis de *R. Clarke* et *C. Hawkes* (1955). L'article de *P. Sankot*

53 On connaît également les termes d'« anthropoïde » et de « pseudo-anthropoïde ».

54 Merci à D. Lacoste (musée de Bibracte) pour cette suggestion. Le terme de « dagger » est également utilisé plusieurs fois par *Clarke, Hawkes 1955*.

(1995) sur les épées pseudo-anthropoïdes de Bohême concerne ainsi uniquement la période du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle, ce qui correspond à peu près aux classes A à D de *Clarke, Hawkes 1955*.

Les individus que nous avons retenus sont ceux, nous l'avons dit, où la tête est clairement représentée et reconnaissable. Ils s'inscrivent tous dans les types E à G de R. Clarke et C. Hawkes, auxquels nous avons ajouté des individus identifiés par la suite (Besançon, Saint-André-de-Lidon, Toulouse, Manching, Staré Hradisko), et écarté ceux d'Údrnická Lhota (*cf. infra*) et Chartres<sup>55</sup>.

Il faut donc bien distinguer ces deux groupes, qui diffèrent par leur morphologie, mais aussi par leur répartition.

La typologie de R. Clarke et C. Hawkes a été critiquée par *F. Drilhon* et *A. Duval* (1985), qui ont entrepris une étude des techniques de fabrication et d'assemblage des différentes parties composant les épées. Ce travail n'a néanmoins pas été suivi d'une révision de la typologie initiale (*cf. infra*).

Pour ce qui est de la datation, J. Déchelette faisait remarquer que les épées à poignée anthropomorphe ont dû apparaître à LT II, tout en étant plus courantes à LT III (*Déchelette 1927*, p. 645). Elles sont datées de LT D1 par *J.-L. Brunaux* et *B. Lambot* (1987, p. 91), sans que les auteurs précisent les moyens d'obtention de cette datation. Pour une datation à l'horizon des oppida, ce seraient les « assez nombreux fragments, en place dans les couches archéologiques » qui la permettraient. Néanmoins, au vu de la *liste 36*, on peut constater que les individus « en place » sont rares, et pas nécessairement datés. Mais certaines découvertes sans contexte plus précis, comme Stradonice et Corent, ou certains mobiliers annexes (Tesson, Saint-André-de-Lidon, Toulouse, etc.) permettent effectivement de supposer une chronologie centrée sur LT finale.

L'exemplaire de Châtillon-sur-Indre a été trouvé dans un ensemble identifié comme une tombe masculine, datée des années 30-20 av. J.-C. par *A. Duval* (1983-84, n° 233), d'après le mobilier d'accompagnement (disque décoré, oenochoé, cruche et bassin en bronze). La tête du pommeau est ici exécutée d'une manière très détaillée et réaliste (*cf. infra*), et l'on peut se demander s'il faut y voir les derniers exemplaires, les plus aboutis, de la série anthropomorphe. La plaque pectorale triangulaire de ces poignards est par ailleurs un autre critère qui a été utilisé pour distinguer cette série, considérée comme plus tardive (*Clarke, Hawkes 1955*, p. 213-214).

Alors que la répartition des groupes A à D, les plus anciens, semble couvrir une grande partie de l'Europe, sans que l'on puisse de cette manière identifier de foyer clair, la répartition des groupes E à G est clairement restreinte à l'Europe de la rive gauche du Rhin (voir *carte 36* et *Clarke, Hawkes 1955*, cartes 1 et 2).

55 Voir *Drilhon, Duval 1985*, p. 301.



La carte établie par R. Clarke et C. Hawkes permettait d'identifier deux individus isolés, le premier du groupe E, à Dinnyés en Hongrie, et le second du groupe G, à Stradonice. Nous avons écarté ici l'exemplaire d'Údrnická Lhota (okr. Jičín ; *Clarke, Hawkes 1955*, carte 2, p. 221). La datation de ce dernier exemplaire a en effet été réévaluée par P. Sankot, de sorte que cette arme doit être datée de LT A (*Sankot 1995*).

Complétant cette image, l'épée de Stradonice (voir *Karasová 2002* ; *Bouzek 2007*, p. 178, fig. 66) est aujourd'hui accompagnée de deux nouveaux exemplaires en Europe centrale : Staré Hradisko, en Moravie (*Drda, Rybová 1992*, p. 344 ; *Drda, Rybová 1995*, p. 169), et Manching en Bavière (*Riedel 1999*, fig. 66: 12 ; voir *carte et liste 36*).

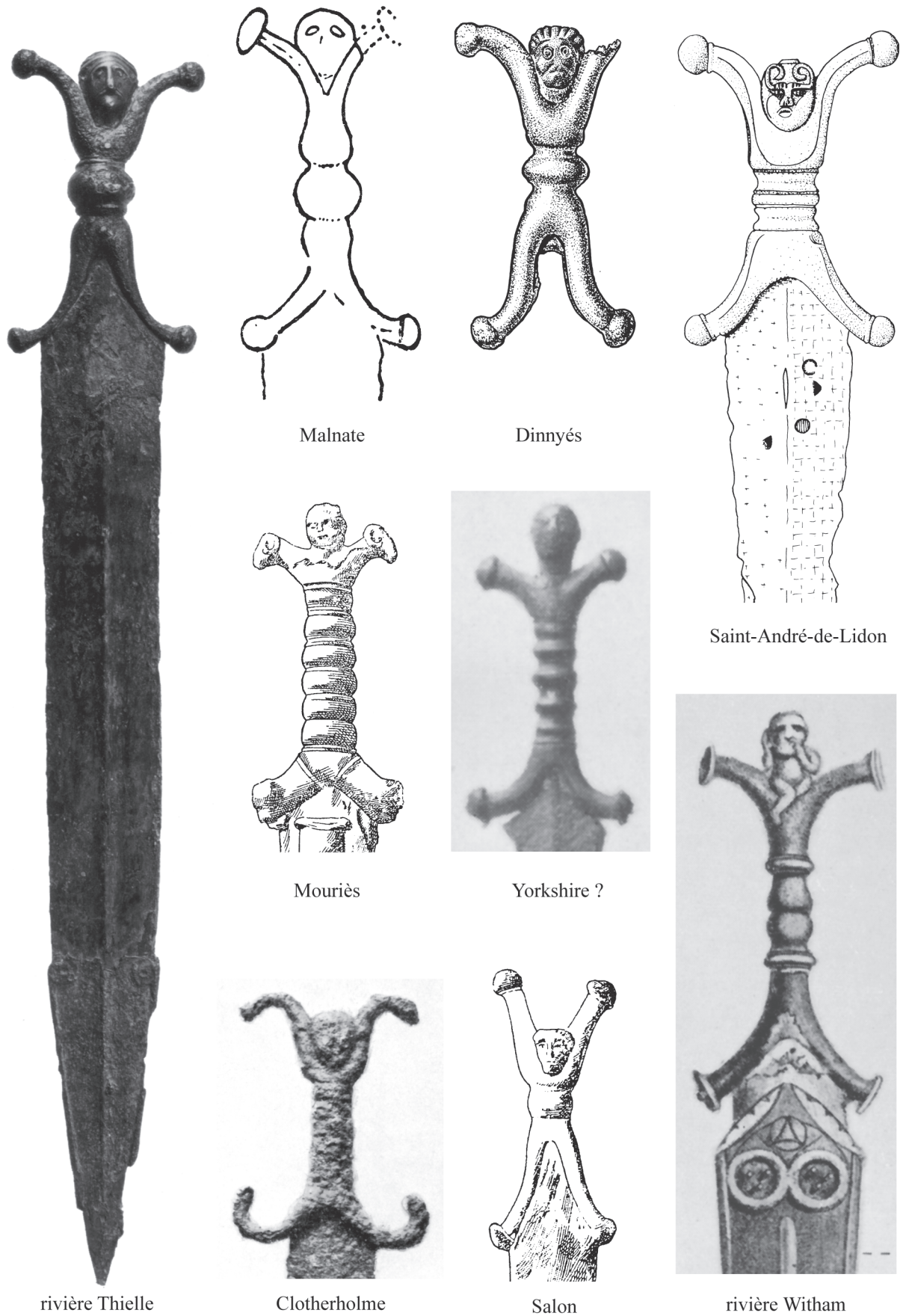
Quelques-uns de ces « poignards anthropoïdes » ont été repris par F. Drilhon et A. Duval, qui en ont étudié la morphologie, mais surtout les techniques et les matériaux utilisés pour la fabrication, grâce à des radiographies et à des analyses élémentaires de métal (*Drilhon, Duval 1985*). Il s'agit toutefois d'une étude concise, qui avait pour but principal de présenter les méthodes d'étude ; les exemples utilisés sont essentiellement puisés dans le type G de R. Clarke et C. Hawkes, en l'occurrence ceux où la tête est la plus réaliste.

Il ressort de ces analyses que les poignards de Tesson et de Châtillon-sur-Indre sont très similaires morphologiquement, mais aussi structurellement (*Drilhon, Duval 1985*, p. 305), de sorte que l'on peut proposer un atelier commun.

Par contre, l'exemplaire de Ballyshannon Bay est morphologiquement ressemblant, mais structurellement différent. Les auteurs proposent d'y voir éventuellement une imitation locale (*Drilhon, Duval 1985*, p. 305-306), ce qui nous semble plausible, notamment au vu du traitement fruste de la chevelure. L'exemplaire de Chatenay-Mâcheron est quant à lui d'un type légèrement différent, où la tête est coincée entre les deux « bras » de la poignée, sans présence de plaque pectorale (*fig. 50b*).

Si les quatre individus étudiés montrent une parenté certaine, seuls ceux de Tesson et de Châtillon-sur-Indre sont les plus proches. Il nous semble cependant que d'autres exemplaires puissent être ajoutés à cette série, dont celui de Stradonice en premier lieu. Dans ce cas, seule la tête est conservée, et il est donc délicat de tenter des comparaisons avec les analyses tirées des exemplaires français. C'est un autre détail qui permet selon nous d'établir un parallèle direct entre Stradonice et Châtillon-sur-Indre, à savoir le traitement de la chevelure. On constatera sur la *fig. 51* à quel point elles sont similaires, et là aussi, la question d'un atelier commun se pose. C'est là l'hypothèse qui avait déjà été retenue par *P.-M. Duval (1977*, p. 183).

Les autres exemplaires qui nous semblent très proches sont ceux de Staré Hradisko, Manching, Besançon et Corent (*fig. 50b*). Dans les quatre cas, comme à Stradonice, seule la tête est conservée. La chevelure de la tête de Staré Hradisko se rapproche des exemplaires



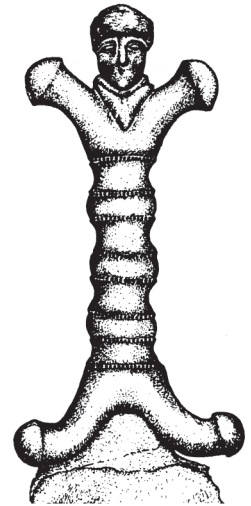
**Fig. 50a.** Les épées à poignée anthropomorphe retenues dans la présente étude (voir *liste 36* pour les références). Sauf mention contraire : éch. 1/2.



North Grimston



Ballyshannon



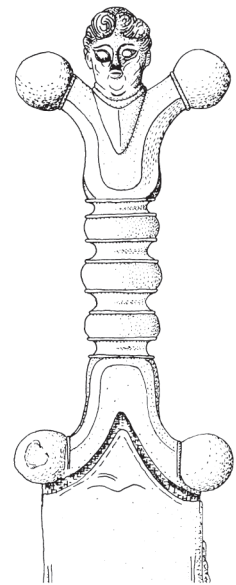
Toulouse



Chatenay-Mâcheron



Châtillon-sur-Indre



Tesson



Stradonice



Staré Hradisko  
(sans échelle)



Manching

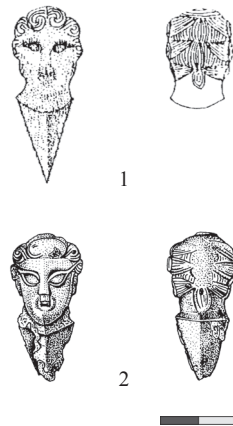


Besançon  
(sans échelle)



Corent

**Fig. 50b.** Les épées à poignée anthropomorphe retenues dans la présente étude (voir *liste 36* pour les références). Sauf mention contraire : éch. 1/2.



**Fig. 51.** Comparaison des têtes de Châtillon-sur-Indre (1) et Stradonice (2).  
D'ap. *Villard 1993*, fig. 2 et *Karasová 2002*, fig. 4. Ech. 1/2.

mentionnés plus haut, et le traitement des yeux, quasiment circulaires et non en amande, trouve sa meilleure comparaison à Châtillon-sur-Indre. Pour les trouvailles de Corent et Besançon, la qualité des illustrations ne permet pas cette analyse de détail, mais ce dernier semble présenter la même forme d'yeux que Staré Hradisko.

En définitive, nous estimons que les six exemplaires ainsi isolés forment une série relativement homogène à l'intérieur des poignards ou épées anthropomorphes, et il est très probable qu'ils soient issues sinon de la même main, au moins du même atelier. Il serait toutefois intéressant de pouvoir comparer ces différents exemplaires de visu, et pratiquer le cas échéant les analyses nécessaires, pour confirmer ou infirmer cette hypothèse.

Terminons pour conclure par un examen des contextes de découverte. Si la majorité des contextes connus est liée au domaine funéraire (8 sur 21), cinq sites au minimum font exception, représentant autant d'oppida : Corent, Besançon<sup>56</sup>, Manching, Stradonice et Staré Hradisko.

On notera également la relative fréquence des contextes liés à des dépôts en milieu humide ou à des structures liées à l'eau (6 sur 21) : Ballyshannon, rivière Witham, Saint-André-de-Lidon, Chatenay-Mâcheron, rivière Thielle, et peut-être Toulouse<sup>57</sup>. L'exemplaire de Chatenay-Mâcheron se distingue par son contexte particulier : il a été trouvé, lors des travaux de creusement du canal de la Marne à la Saône près de Chaumont<sup>58</sup>, dans une pirogue couverte, accompagnant un squelette, ainsi qu'une épée dans son fourreau, « de LT II », et un fer de lance<sup>59</sup>. L'ensemble a été illustré par *S. Reinach (1927, fig. 252)*.

En complément à ces contextes particulier, il faut mentionner la présence d'un filet d'or sur

56 Le contexte précis de l'exemplaire de Besançon n'est pas renseigné, mais la rue Mégevand (voir *liste 36*) se situe dans la boucle du Doubs, donc à l'intérieur de l'emprise de l'oppidum de LT finale.

57 Poignard mis au jour dans un puits funéraire. Voir *Vidal 1983*.

58 C'est sous ce nom qu'il a été décrit par *Couissin 1926*, p. 46-47 et *Déchelette 1927*, p. 647. L'exemplaire a également été présenté sous le nom du canal (selon *Clarke, Hawkes 1955*, n° 27 p. 223).

59 *Reinach 1927*, n° 28214 p. 224 ; *Couissin 1926*, p. 46.

plusieurs individus, et parfois de marques interprétées comme des signes astraux<sup>60</sup>. On peut penser que ces éléments confèrent un statut ou une fonction particuliers à ces armes. Enfin, on notera que sur les quatre exemplaires connus en Europe centrale, et que nous avons donc identifiés comme des individus isolés, ni le dépôt funéraire ni le milieu humide ne semblent attestés.

### Conclusions

Dans la catégorie de l'armement, nous ne disposons en définitive que de deux types qui nous semblent être de probables marqueurs.

Il s'agit dans les deux cas d'épées, chacun des exemples documentant un des deux grands horizons de notre cadre chronologique. Le fourreau d'épée à décor de lyres estampées de Jenišův Újezd concerne l'horizon des nécropoles à tombes plates, et plus précisément son début (LT B1 ou B1a), tandis que l'épée à poignée anthropomorphe s'insère dans l'horizon des oppida, certainement dans sa phase finale, à travers le site de Stradonice.

Les deux types que nous avons identifiés peuvent être classés dans le mobilier « riche ». Cet aspect est illustré pour les fourreaux en bronze estampé par la rareté des trouvailles à l'échelle européenne, ainsi que par les compétences techniques, et donc le temps de travail, requis pour leur fabrication. Pour les épées à poignée anthropomorphe, c'est leur présence dans les tombes à char de Tesson et de Châtillon-sur-Indre qui permet de suggérer cette hypothèse.

On s'étonnera de l'absence d'autres types liés à l'armement, et notamment d'éléments moins « riches ». L'explication de cette absence nous semble à mettre sur le compte de la grande uniformité de l'armement à l'échelle européenne, correspondant certainement à ce que nous avons défini comme des « contacts invisibles » (voir *chap. I.B.2*).

Pour ce qui est des régions mises en relation, le fourreau décoré au repoussé de Jenišův Újezd pointe des liens avec le nord-est de la Gaule, et plus particulièrement le bassin parisien, entre Epiais-Rhus, Bussy-le-Château et Saint-Germainmont.

L'épée à poignée anthropomorphe de Stradonice, quant à elle, indique des contacts avec la Gaule, et peut-être plus particulièrement le Centre-ouest, quelque part entre les trouvailles de Tesson et Châtillon-sur-Indre.

<sup>60</sup> Pour cet aspect, qui concerne Saint-André-de-Lidon, mais aussi d'autres types d'épées en Europe, voir *Rapin 1986*, p. 290-291.

2. *TRANSPORT/HARNACHEMENT***LT C2-D / Est-Ouest****Boutons à bélière émaillés**

Les boutons à bélière émaillés sont des éléments en bronze à bord large et lisse, dont la partie centrale bombée est incisée de différentes manières, afin de recevoir des incrustations d'émail. L'arrière présente généralement un ou deux œillets (ou bélières ; *fig. 52*).

Ce type de boutons, par sa ressemblance avec des exemplaires hallstattiens, a été attribué au harnachement de LT finale (*Van Endert 1991*, p. 74 ; *Schönfelder 2002*, p. 268). La faible largeur des œillets situés sur la face arrière ne permettrait en tout cas que le passage de courroies relativement minces (env. 0,5 cm). Néanmoins, comme le rappelle D. Božič, aucun des contextes connus à ce jour pour la période de La Tène ne permet d'étayer cette hypothèse (*Božič 1993*, p. 149). À défaut d'autres informations, nous classerons tout de même ces éléments dans la catégorie du harnachement.

Concernant la datation, c'est la période de LT finale qui est envisagée, du fait de l'utilisation de la technique de l'émaillage pour la décoration de la bossette centrale (*Challet 1992*, p. 134), mais aussi au vu de la datation de la majorité des sites ayant livré ce type de bouton (voir *liste 37*). L'exemplaire de Novo Mesto provient d'une des plus anciennes tombes de cette nécropole datée de LT finale et du début de l'époque romaine. D. Božič propose donc une apparition peut-être dès LT moyenne (*Božič 1993*, p. 149). Nous retiendrons néanmoins ici une datation à LT finale pour la période de circulation principale.

La répartition est concentrée entre la Rép. tchèque et la Slovénie. M. Čižmář propose que les boutons à bélière émaillés aient pu être produits à Staré Hradisko ou dans ses environs<sup>61</sup>, certainement en raison des six exemplaires provenant de ce site (*Čižmář 2002*, fig. 19: 1-6). On objectera que le corpus le plus élevé est aujourd'hui livré par l'oppidum de Stradonice. Il s'agit néanmoins de données non publiées et en cours d'étude, qui étaient donc inconnues de l'auteur.

Comme l'a fait remarquer M. Schönfelder (*Schönfelder 2002*, p. 268), l'image que nous avons de cette répartition est certainement liée à la publication riche en matériel de D. Božič (*Božič 1993* ; voir également *Čižmář 2002*). La question de la prédominance de la Slovénie, ou plutôt du groupe de Mokronog<sup>62</sup>, au moins en termes de nombre de sites, reste ouverte.

61 Tout comme les grandes perles d'ambre, les passe-courroies à décor de triscèle, ou les rouelles dentées.

62 Voir *Božič 1999* pour la définition et l'étendue géographique et chronologique du groupe de

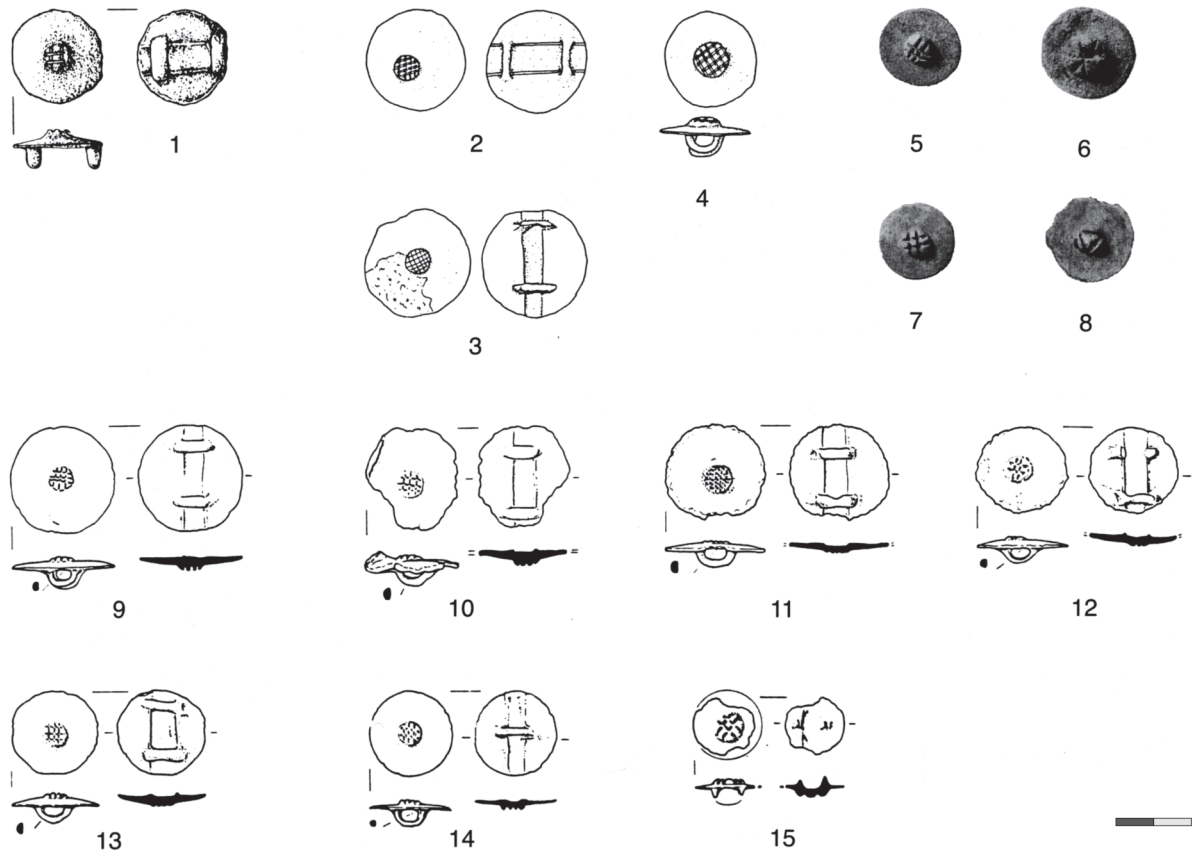


Fig. 52. Exemples de boutons émaillés (Schönfelder 2002, fig. 168). Ech. 1/2.

En effet, la *carte 37* montre que les trouvailles « slovènes » sont denses (grand nombre de sites sur un petit territoire), mais les sites ayant livré le plus de boutons émaillés se situent en dehors de cette zone, et sont constitués principalement par les oppida d'Europe centrale : Stradonice, Velem-Szent-Vid, Staré Hradisko et Manching, par ordre décroissant.

Nous proposons donc de voir une zone de circulation privilégiée entre la Rép. tchèque et la Slovénie, avec une production possible sur les trois premiers oppida que nous venons de mentionner.

En plus des deux exemplaires de Manching, qui se situe en marge de la zone de répartition principale, trois individus isolés ont été signalés sur les oppida du Mont-Beuvray, du Titelberg, et de Variscourt/Condé-sur-Suippe (Božič 1993, liste 1 ; Schönfelder 2002, tab. 46).

Néanmoins, un examen plus approfondi des données nous a permis d'éliminer deux de ces sites. Pour le Mont-Beuvray, nous avons cherché une quelconque mention dans les publications liées à ce site, mais aucun objet de ce type n'a pu être observé<sup>63</sup>. Quant à Variscourt/Condé-sur-Suippe, le bouton présenté dans la liste de M. Schönfelder (2002, Mokronog.

63 Ce résultat nous a été confirmé par J.-P. Guillaumet, pour qui ce type d'objet est à sa connaissance absent du site.

tab. 46) est en fait un bouton lisse convexe, et en aucun cas un bouton à bélière émaillé (*fig. 53*). Nous n'avons donc retenu ici que l'exemplaire du Titelberg.

Pour ce qui est des contextes, les individus isolés proviennent d'oppida, la datation et le type de contexte sont donc *a priori* concordants avec l'ensemble des autres individus.

Un cas particulier est constitué par le site de Veliki Vetren (SRB), où dix boutons émaillés sont connus, d'un type toutefois quelque peu différent (*Stojić 1999*, fig. p. 43 ; *Stojić 2003*, p. 47, fig. 168-177). Ils ont été mis au jour sur ce site de hauteur fortifié, mais en contexte de dépôt, ce qui constitue une particularité pour ce type d'objet.



**Fig. 53.** Variscourt/Condé-sur-Suipe. Bouton lisse issu des fouilles 1987 (*Pion 1990*, fig. 35 = *Pion 1996*, fig. 22: 36). Sans éch.

## LT C2-D / Ouest-Est

### Pendeloques de type Hofheim

Les pendeloques de type Hofheim sont des éléments de bronze qui ont été attribués au harnachement de LT finale, à la suite des travaux de J. Werner sur cette catégorie d'objets (*Werner 1953*). Les pendeloques seraient ainsi fixées au filet, sous les oreilles du cheval (*fig. 54*). M. Schönfelder rappelle cependant que seules deux tombes, dont celle de Hofheim, présentent des pendeloques en contexte avec d'autres éléments de harnachement. Les pendeloques de type Hofheim ont donc pu être portées pour d'autres usages, et pas spécifiquement le harnachement (*Schönfelder 2002*, p. 261).

S. Rodel, d'après l'exemple de la tombe 8 de Hofheim notamment, qui contenait une épée courte imitant le *gladius* romain, propose d'y voir la marque de cavaliers auxiliaires des troupes romaines, tels qu'ils sont mentionnés par César (*Rodel 2000*, p. 29).

La datation de ce type doit être placée à LT finale, puisque tous les exemplaires en contextes datables s'inscrivent dans cette période (*Rodel 2000*, p. 28), mais sans permettre une chronologie plus fine. L'exemplaire de Kollig est daté de LT D1, grâce à la céramique d'accompagnement de la tombe, que B. Oesterwind place dans son groupe chronologique 1, correspondant approximativement à LT D1 d'A. Miron<sup>64</sup>.

64 Soit 130/120 à 70/60 av. J.-C. selon l'auteur : *Oesterwind 1989*, p. 36-37 et fig. 35-36.



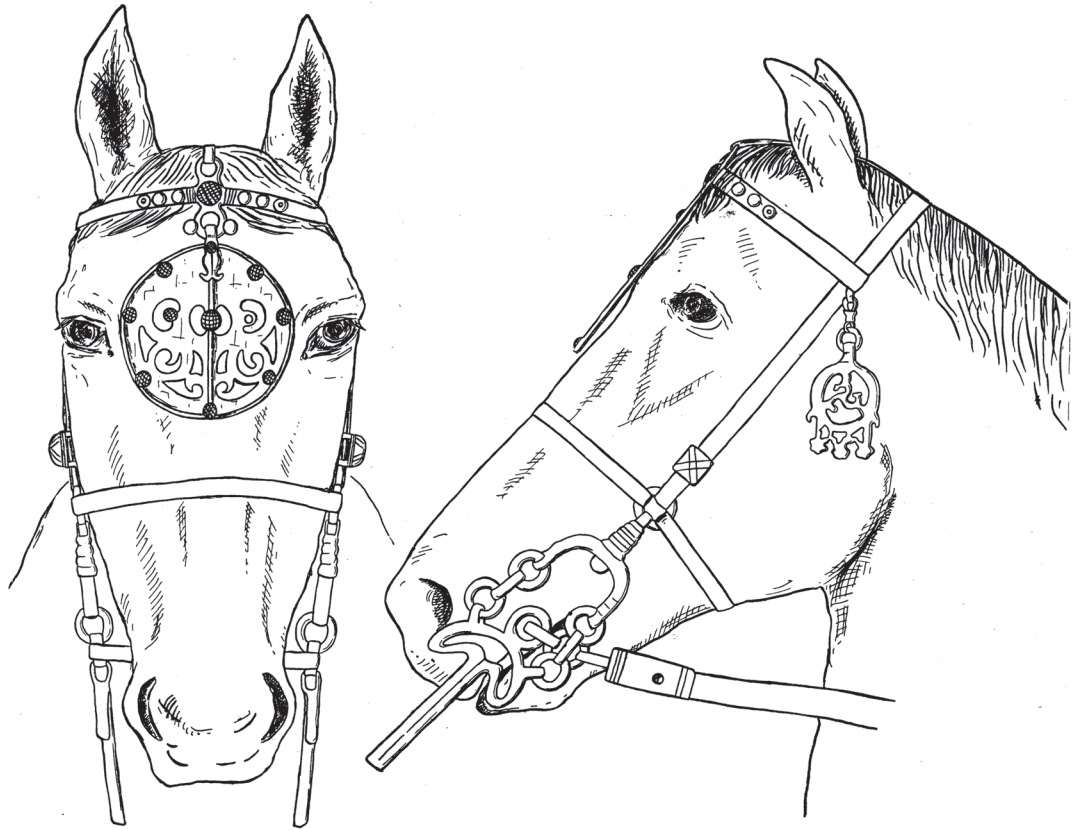


Fig. 54. Proposition d'utilisation des pendeloques de type Hofheim (Werner 1953, fig. 3b).

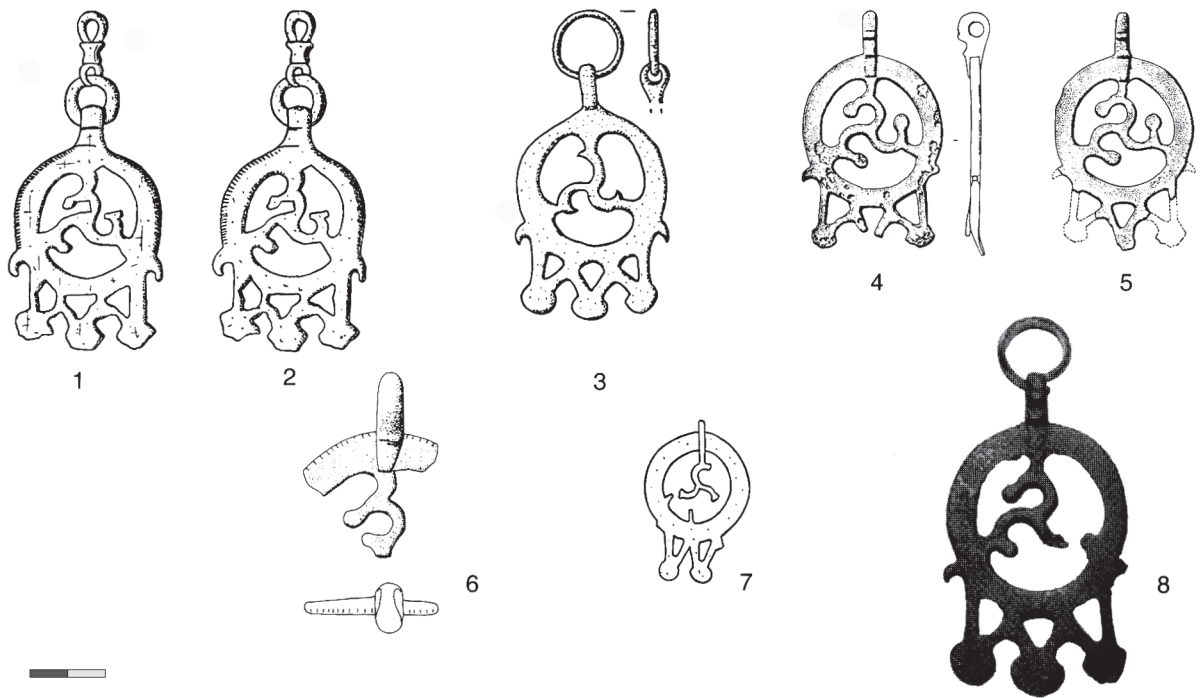


Fig. 55. Les pendeloques de type Hofheim 1-2. Hofheim ; 3. Kollig ; 4-6. Heidetränk ; 7. Staré Hradisko ; 8. Stradonice (Schönfelder 2002, fig. 167). Ech. 1/2.

Pour ce type d'objet, nous n'avons que peu d'exemplaires (*fig. 55*), et il est délicat en l'état de déterminer de manière sûre une zone de production ou d'utilisation principale. Toutefois, on constate que la répartition (*carte 38*) montre un regroupement de six individus à la confluence Rhin-Main : un à Kollig, deux à Hofheim (*Werner 1953, fig. 2: 6, 8*), et trois sur l'oppidum de Heidetränk (*Müller-Karpe, Müller-Karpe 1977, fig. 3: 1, 3 ; Schlott, Spennemann, Weber 1985, fig. 17: 13*). Cette « faible concentration » dans la région Rhin-Main a déjà été soulignée par *S. Rodel (2000, p. 26)*, zone que d'autres auteurs désignent comme le lieu de production probable (*Schlott, Spennemann, Weber 1985, p. 476*).

En dehors de cette zone, trois pendeloques de type Hofheim sont connues à Stradonice [*cat. 127*] et Staré Hradisko, ainsi qu'à Bâle *Münsterhügel (Rodel 2000, p. 26-29, fig. 14 et 15 ; Schönfelder 2002, fig. 170)*.

Pour ce qui est des contextes de découverte, ils se répartissent, dans la zone d'origine supposée, entre deux nécropoles et un oppidum. Les trois exemplaires isolés correspondent quant à eux tous à des oppida ou sites de hauteur fortifiés, ce qui n'est pas en contradiction avec les découvertes de Heidetränk, d'où provient le plus grand nombre d'individus.

Le point troublant est que tous ces exemplaires présentent une similarité frappante, puisque le thème décoratif est absolument identique pour tous les exemplaires. On pourrait penser à un atelier commun, ce qui serait l'hypothèse la plus simple, mais pour l'instant non vérifiable.

Cet exemple illustre très bien la théorie de D. Olausson évoquée plus haut : l'impossibilité de l'apparition simultanée d'objets complexes identiques en deux endroits différents (voir *chap. II.A.4*). C'est donc un argument, dans ce cas, pour montrer que ces pendeloques proviennent d'une même région, indéterminée, ou d'un même artisan qui aurait pu se déplacer, constituant ainsi un indice évoquant des contacts entre le Rhin, la Bohême et la Moravie.

### **Passe-guides de type Hoppstädten**

Les passe-guides (*Führungsringe*) font partie des éléments métalliques appliqués sur les jougs de chars, et permettent le maintien des rênes, ou guides, entre le mors du cheval et les mains du conducteur (*Schönfelder 2002, p. 224*). Les jougs étant fabriqués en bois, ces éléments sont donc parfois les seuls vestiges de leur existence.

Parmi le type général des passe-guides, toujours formés d'un anneau permettant le passage des rênes, le type Hoppstädten se distingue par la présence d'une tige centrale moulurée, dont l'extrémité sommitale est pourvue d'incisions destinées à recevoir de l'émail (*fig. 56*).

Dans un certain nombre de cas, lorsque l'objet n'est conservé que sous la forme de la tige

centrale, on ne peut toutefois pas toujours être sûr de l'identification en tant qu'anneau passe-guides. En effet, les garnitures de joug dites du type Titelberg sont fortement similaires, et seul le mode de fixation permet *a priori* de les distinguer (voir Schönfelder 2002, fig. 149 et 154).

Les individus que nous avons recensés dans la *liste 39* correspondent aux exemplaires présentés par M. Schönfelder, que nous avons complétés par les passe-guides du Fossé des Pandours et de Slovaquie (fig. 57). Nous avons considéré les trois individus correspondants comme des passe-guides, même si leur identification en tant que garnitures de joug reste probable.

Comme pour les boutons à bélière émaillés (*cf. supra*), ce sont les incisions destinées à recevoir de l'émail, décorant ici la partie supérieure de la tige, qui permettent de proposer une datation à LT finale. Seule la tombe d'Hoppstädten donne une datation plus précise à LT D2a, mais qui n'est évidemment valable que pour ce site. Nous retiendrons donc pour ce type une datation large, à LT finale.

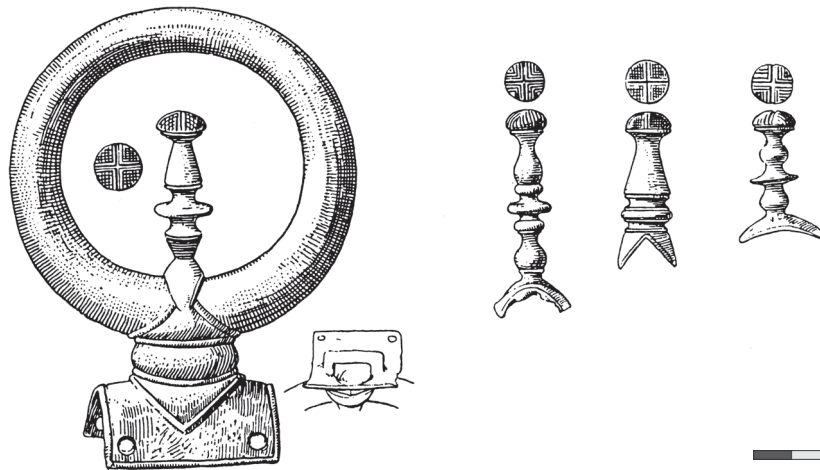
La répartition est assez diffuse et étendue, depuis Aulnat (Puy-de-Dôme) jusqu'en Slovaquie (*carte 39*). On note toutefois une certaine concentration dans le nord-est de la Gaule, entre Bibracte et le Rhin, qui est essentiellement dessinée par le nombre d'exemplaires provenant de ces sites, concentration à laquelle on peut ajouter le site d'Aislingen (Kr. Dillingen, Bavière).

Bibracte semble un site intéressant comme probable lieu de production. C'est sur ce site qu'ont été repérés le plus grand nombre d'exemplaires : nous avons retenu dans la *liste 39* un nombre minimum de six individus, comme le laissent supposer les références citées par M. Schönfelder (2002, tab. 39). Néanmoins, en consultant les travaux de J.-G. Bulliot, on constate que d'autres éléments pourraient être identifiés à des passe-guides de type Hoppstädten<sup>65</sup> ; un autre exemplaire a également été mis au jour, dans le même secteur de la Côme Chaudron, lors des fouilles 2009<sup>66</sup>. Le plus souvent, il s'agit uniquement de la tige moulurée, de sorte que l'identification n'est pas totalement assurée, mais les exemplaires de Bibracte proviennent majoritairement du quartier artisanal de la Côme Chaudron ; J.-G. Bulliot mentionne par ailleurs des éléments en cours de production (Bulliot 1899, p. 40).

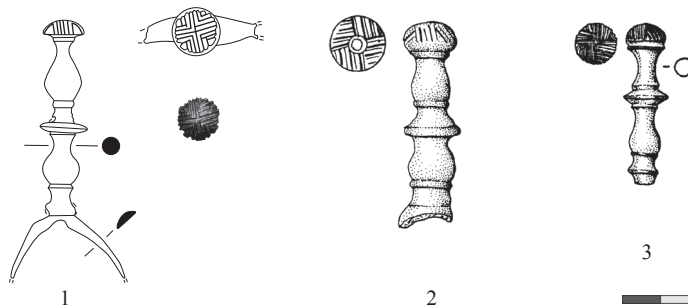
Ces différents indices laissent à croire que Bibracte pourrait bien être le lieu de production de ce type d'objets. Mais cette hypothèse n'empêche pas l'existence d'autres ateliers. Ainsi, un des trois exemplaires d'Alésia est identifié comme un probable « raté de coulée », en raison de la présence de « barbes » sur la tige moulurée (Rabeisen 1988, p. 279, n° 22).

65 Voir Bulliot 1899 : en plus de la pl. I, citée par M. Schönfelder, on trouve d'autres exemples dans la pl. II et la pl. VIII.

66 Fouilles de l'équipe Guillaumet, dirigées par T. Bochnak et P. Goňalová. Voir le rapport d'activité 2009 de Bibracte.



**Fig. 56.** Exemples de passe-guides de type Hoppstädten. Environ de Mayence, dans le Rhin (d'apr. Schönfelder 2002, fig. 149).



**Fig. 57.** Passe-guides de type Hoppstädten. 1. Saverne *Fossé des Pandours* (Specklin 2009, pl. 7: 50) ; 2. Bratislava-Rusovce (Pieta 2008, fig. 114: 6) ; 3. Trenčianske Bohuslavice (Pieta 2008, fig. 114: 3).

Ces différents indices, traces de production et concentration de la répartition, laissent supposer l'existence d'un ou plusieurs lieux de production dans le grand quart Nord-est de la Gaule.

À partir de la zone de répartition principale, on peut isoler six sites orientaux : Stradonice (Rép. tchèque), Karlstein, le Magdalensberg, Schützen am Gebirge (Autriche), Bratislava-Rusovce et Trenčianske Bohuslavice (Slovaquie).

Pour la Bohême, seuls trois individus ont été reconnus à Stradonice, qui sont donc hors-contexte [cat. 128]. La présence de ces exemplaires sur l'oppidum est néanmoins concordante avec les autres sites, puisque dominant principalement les contextes d'habitat, et plus particulièrement les oppida ou sites de hauteur fortifiés.

## Conclusions

Quelques brèves remarques peuvent être mises en avant pour les différents éléments de transport et de harnachement recensés ci-dessus.

En ce qui concerne la chronologie, nous sommes exclusivement en présence de types datables de LT finale. Cette constatation n'est peut-être dû qu'à l'état de nos connaissances sur le harnachement et les éléments de transport de LT B-C, puisque les marqueurs évoqués ici sont tous issus des travaux de *M. Schönfelder (2002)*.

Concernant les contextes, on peut remarquer que les objets isolés ne se trouvent que sur des oppida. Cette situation reflète toutefois les contextes habituels de découverte de ces objets, qu'on connaît principalement sur les oppida et d'autres sites de hauteur plus petits. La seule exception est constituée par les pendeloques de type Hofheim, que l'on connaît aussi dans des tombes.

Globalement, nous sommes en présence d'éléments « riches », au moins pour les pendeloques de type Hofheim ou les passe-guides de type Hoppstädten. Cette remarque est valable dans une moindre mesure pour les boutons émaillés, qui sont quant à eux plus connus en plus grand nombre.

On fera dans ce cadre la même remarque que pour l'armement : les éléments les plus courants liés au transport sont peut-être trop homogènes à l'échelle européenne pour pouvoir identifier des variantes régionales, et étudier par là les contacts à longue distance.

### 3. OUTILS/USTENSILES

#### Meules en basalte de l'Eifel

Le seul marqueur entrant dans la catégorie de l'outillage correspond à des meules rotatives en basalte, dont le matériau est extrait de carrières situées dans le massif de l'Eifel (Rhénanie-Palatinat), aux environs de la ville de Mayen (*Röder 1955*, p. 68, fig. 2). L'exploitation de cette pierre semble avoir réellement commencé à la période hallstatische, même si une meule du Néolithique final utilisant ce matériau a été recensée (*Röder 1955*, p. 68).

Les meules en basalte de l'Eifel ont circulé jusque plusieurs sites relativement éloignés en Europe, tels Manching ou le Donnersberg, mais aussi le Magdalensberg, et même jusqu'en Angleterre<sup>67</sup>.

<sup>67</sup> *Waldhauser 1981*, p. 202, avec litt. : il s'agit uniquement de meules provenant du gisement de Mayen.

Les individus qui nous concernent directement sont deux meules provenant l'une de Starý Kolín [*cat. 124*], l'autre de Třebušice [*cat. 125*], se situant respectivement à 522 et 431 km à vol d'oiseau de la vallée du Rhin (*Waldhauser 1981*, p. 199). Dans les deux cas, elles proviennent de contextes inconnus, et la raison de ces importations supposées reste inexpliquée (*Waldhauser 1981*, p. 202). Nous n'avons aucune information sur la datation, et nous avons donc retenu une chronologie large, de LT B2 à LT D, qui correspond à la période de circulation des meules rotatives en Bohême (*Holodňák, Mag 1999*, p. 431, tab. 10 ; *Venclová 2008b*, p. 118).

La première identification du matériau de l'ensemble des meules tchèques a été assurée dans le cadre d'une collaboration entre pétrographes et archéologues, aucune précision n'étant toutefois apportée quant à la méthode ou aux données brutes<sup>68</sup>. Les exemplaires de Starý Kolín et Třebušice ont quant à eux bénéficié d'une expertise particulière par G. Drews, du RGZM Mayence, ce qui a conduit à les identifier à un basalte de Mayen (*Waldhauser 1981*, note 1 p. 153). Là aussi, il n'était pas indiqué de quelle manière avait été permise l'identification, à partir de l'objet ou d'une documentation photographique, et donc dans que mesure elle pouvait être fiable<sup>69</sup>.

Fort heureusement, un article récent consacré précisément à ces deux meules a permis de préciser cette première identification (*Wefers, Gluhak 2010*). Les auteurs confirment tout d'abord que les deux meules étudiées ne portent aucune trace de prélèvement, ce qui permet de penser que les analyses de G. Drews sont restées cantonnées à des observations macroscopiques, et qu'elles sont en ce sens discutables (*Wefers, Gluhak 2010*, p. 5). S. Wefers et T. Gluhak ont donc entrepris des analyses géochimiques (fluorescence par rayons X), qui ont permis de lever les derniers doutes, et ainsi confirmer l'origine de ces meules, produites en basalte de l'Eifel. La localisation des zones d'extraction a toutefois été légèrement modifiée. Les deux meules ne correspondent en effet pas exactement à un basalte de type Mayen, mais à deux groupes voisins, eux aussi issus de carrières installées sur les flancs de l'ancien volcan du Bellerberg (*Wefers, Gluhak 2010*, p. 6, 10, fig. 6). Les différentes méthodes employées par les auteurs permettent, par recoupement, d'affirmer que la meule de Třebušice est produite en basalte de Kottenheim, avec une probabilité de 100%. La meule de Starý Kolín quant à elle est identifiée au basalte d'Ettringen, avec une probabilité de 87,9% (*Wefers, Gluhak 2010*, p. 10).

L'exemplaire de Třebušice, mentionné pour la première fois par *H. Preidel (1934, n° 970 p. 170)*<sup>70</sup>, se situe non loin du débouché de la voie de l'Ohře, axe de pénétration supposé depuis

68 J. Waldhauser cite un ouvrage de 1980 « sous presse », mais dont nous n'avons trouvé trace dans aucun catalogue de bibliothèque de République tchèque (Mág 1980 « sous presse », voir *Waldhauser 1981*, p. 153).

69 Une confusion semble en effet possible avec une catégorie de basalte hongrois. Voir *Röder 1955*, p. 76.

70 H. Preidel a décrit le matériau comme étant du grès, mais cette description a été remise en cause par

l'Allemagne et la vallée du Main (voir *chap. III.C.3*). La meule présente des caractéristiques technologiques inconnues en Bohême, comme le percement de l'axe circulaire sur toute la hauteur de la *meta*, ou sa partie inférieure fortement concave (*Waldhauser 1981*, p. 199). La meule de Starý Kolín est quant à elle mise en relation avec différents sites autour de Kolín, comme les dépôts d'objets de fer et de monnaies connus dans ces deux localités, ou encore le site de hauteur de Kolo (*Waldhauser 1981*, p. 199).

On pourra s'étonner de voir ici documenté le déplacement d'objets lourds et encombrants sur de grandes distances. Pourtant d'autres exemples existent. En Bohême même, l'examen des différentes meules et des lieux de production a montré que la diffusion pouvait être supérieure à 100 km (*Fröhlich, Waldhauser 1989*, p. 44), à partir des deux centres de production principaux, à Oparno-Malé Žernoseky et Kunětická hora, qui ont fourni les deux tiers des meules mises au jour en Bohême (*Waldhauser 1981*, p. 192-195 ; *Fröhlich, Waldhauser 1989*, p. 36-38, fig. 7). Un autre exemple, pour la Gaule, peut être fourni par le site de Roanne (dép. Loire, F), où l'on connaît deux sources d'approvisionnement éloignées. La première est située en Auvergne, soit à plus de 100 km, et la seconde peut-être dans le Morvan (*Lavendhomme, Guichard 1997*, p. 205).

Une autre question soulevée par les meules rotatives considérées dans leur ensemble est celle de leur genèse. Nous avons mentionné dans le premier chapitre les répercussions de leur introduction dans l'économie laténienne (voir *chap. I.A.3.6*), et notamment la question de la date de leur apparition.

Selon J. Waldhauser, les premières meules de Bohême seraient des importations provenant de la région entre le Danube moyen et la Gaule, notamment à travers l'exemplaire de Třebušice (*Waldhauser 1981*, p. 211). L'auteur rejette l'hypothèse d'une influence de la Grèce ou du Proche-Orient, par la voie balkanique<sup>71</sup>, et privilégie au contraire une influence plus occidentale. Le principe de la meule rotative serait selon lui un emprunt aux Carthaginois et aux Ibères, parvenu par la péninsule ibérique, le sud de la Gaule, et le nord de l'Italie. Il précise que c'est peut-être le mercenariat qui a joué le rôle de vecteur, notamment par la participation d'éléments celtiques aux campagnes d'Hannibal (*Waldhauser 1981*, p. 212). Le même type de réflexion peut être esquissé pour la Gaule, où une influence méditerranéenne a d'abord été privilégiée, laissant ensuite la place à l'hypothèse espagnole (voir *Buchsenschutz, Pommepuy 2002*, p. 177). Dans ce cas toutefois, l'épisode d'Hannibal n'est pas mis en avant.

---

J. Waldhauser (1981, note 26 p. 162).

<sup>71</sup> C'est certainement dans cette direction qu'il faut chercher les influences méditerranéennes évoquées dans *Venclová 2008b*, p. 78.

4. *MONUMENTAL***Rempart à talus massif**

Avec les remparts à talus massif, ou remparts de type Fécamp, nous abordons l'unique marqueur constitué par un vestige immobilier. Ce type de fortification se caractérise par une importante levée de terre précédée d'un large fossé, généralement à fond plat.

Il a été identifié par M. Wheeler et K. Richardson, dans le cadre de leur étude sur les fortifications du nord de la France. Il est alors défini comme le « type belge » ou « type Fécamp » (*Wheeler, Richardson 1957*, p. 8-12). L'étude la plus récente est due à S. Fichtl, dans le cadre de la publication d'une table-ronde sur les remparts (*Fichtl 2010b*).

Il semble que les remparts les mieux datés aient été construits vers le milieu du I<sup>er</sup> s., et perdurent encore à l'époque augustéenne, d'après la dernière phase du Mont-Beuvray (*Fichtl 2005a*, p. 57). Ils correspondent d'ailleurs le plus souvent à ces dernières phases de construction, réemployant alors les matériaux des phases antérieures. Nous disposons toutefois à La Chaussée-Tirancourt (dép. Somme, F) ou à Pommiers (dép. Aisne, F) de contre-exemples. Dans ces cas, le rempart à talus massif correspond à la phase initiale de fortification (*ibid.*). D'une manière globale, la datation des remparts de type Fécamp semble devoir être placée entre le second quart du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et la période augustéenne (*Fichtl 2010b*, p. 327).

Concernant la répartition, on note une prépondérance de ce type d'architecture dans l'ouest de la France (*carte 40*). Le secteur le plus dense se situe dans le nord-ouest, aux alentours de la Seine, de l'Aisne-Oise et de la Somme, mais un certain nombre de ces remparts sont aussi connus dans le centre-ouest. Quelques exemples sont encore signalés dans le nord-est de la Gaule.

A l'Est du Rhin, un seul rempart de ce type a été identifié, sur l'oppidum de Závist (*Drda, Rybová 1992*, p. 321, 324, 341-342, 343-344 ; *Drda, Rybová 1995*, p. 167-168 ; *1997*, p. 108).

P. Drda suppose que la présence de ce type de rempart à Závist est liée à des mouvements de population, puisqu'il rappelle l'installation des Boïens à proximité du territoire des Bituriges et de Bibracte, où des remparts à talus massifs sont connus (*cf. supra*), au moment de la Guerre des Gaules (*Drda 1997*, p. 108). Il suppose donc le retour de « groupes de combattants revenus dans leur territoire d'origine », aussi bien pour les remparts à talus massif d'inspiration gauloise, que pour le principe de l'entrée flanquée de tours, que l'auteur assimile à l'architecture méditerranéenne (*Drda, Rybová 1995*, p. 167-168). L'hypothèse



avancée est donc un transfert de technique, en relation avec des mouvements guerriers, en partie mentionnés par les auteurs antiques (voir *chap. III.A.1*).

On peut toutefois imaginer un autre type d'influence pour expliquer la présence de ce rempart à talus massif à Závist. En effet, le principe du talus de fortification est connue en Bohême, dans des dimensions certes moindres, pour les *Viereckschanzen* tchèques (*Venclová 2008b*, p. 35), qui se placent dans un horizon chronologique légèrement antérieur à celui des oppida. Cela peut donc aussi être une hypothèse pour le transfert de technologie dans le cas de Závist.

Le point important est que la technique, relativement simple, était déjà connue en Bohême. Le fait de transposer cette technique à un rempart d'oppidum semble donc probable, même si on peut se demander pourquoi cette technique n'a pas été utilisée plus souvent et plus tôt pour les oppida tchèques. Peut-être que le caractère ostentatoire primait (un mur de pierre et bois est plus impressionnant qu'une simple levée de terre), auquel cas l'exemple de Závist demeure énigmatique.

Nous retiendrons toutefois ici l'hypothèse de P. Drda d'une construction faite dans l'urgence, lors de l'ultime réfection du rempart.

On peut ainsi supposer que l'idée de transposer cette technique à un rempart d'oppidum ait pu germer suite à des contacts avec la Gaule. Mais même si le lien avec les remparts à talus massifs de Gaule ne peut être exclu, il nous semble toutefois abusif d'y voir l'illustration de mouvements de population, et encore plus d'un retour des Boïens (voir *chap. III.A.1*).

Cet exemple illustre bien la subjectivité qui peut caractériser l'identification de marqueurs de contacts à longue distance : l'*unicum* existe bel et bien, mais l'existence de précédents locaux, tout comme de précédents exogènes, permet de formuler deux hypothèses opposées.

Pour conclure sur les remparts à talus, nous aimerions mettre en avant un problème lié à leur identification en Bohême. Nous n'avons en effet pas retenu, parmi les remparts à talus massif, les fortifications de Hrazany et Nevězice, bien qu'elles aient été décrites comme telles par K. Motyková (2006, p. 219, fig. 4), dans le cadre d'une étude sur la chute des oppida et le début de l'occupation germanique.

Pour Hrazany, c'est la dernière phase du rempart qui serait concernée (*Motyková 2006*, p. 219), mais nous n'avons pas retrouvé cette mention dans les monographies du site (*Jansová 1986 ; 1988 ; 1992*). Quant à Nevězice, une figure présentée par l'auteur montre plusieurs coupes de remparts, dont celui de Nevězice, avec la mention « exemples de remparts à talus massif » (« příklady sypaných valů », *Motyková 2006*, fig. 4). La source mentionnée est la version tchèque des « Celtes de Bohême » (*Drda, Rybová 1998*), où l'on se rend compte

que la légende d'origine est tout autre. En effet, la même figure est utilisée pour documenter les « remparts à talus massifs en comparaison aux remparts parementés »<sup>72</sup>. Il semble donc qu'il s'agisse ici uniquement d'une confusion dans les légendes, qui est confirmée par l'absence d'une quelconque mention de « sypaný val » dans la publication la plus complète concernant Nevězice (*Drda 1987*).

Mais le principal problème des remparts « tchèques » est à notre avis d'ordre terminologique. Le terme de « sypaný val » en tchèque est utilisé pour décrire les remparts à talus massif. Néanmoins, ce terme ne doit pas être interprété *stricto sensu*, mais plutôt dans celui, plus général, de « levée de terre ». Ainsi, le terme est utilisé pour l'oppidum de České Lhotice (*Danielisová, Mangel 2008*, p. 24-25), sans que l'on doive y attribuer le déterminatif de rempart de type Fécamp. Dans ce cas en effet, la levée de terre est modeste (2 m de haut), et surmontée d'une palissade. Elle est même interprétée comme un aménagement provisoire, correspondant à la première phase de fortification, avant la première « vraie » fortification à parement en pierre. Il n'y a là rien de commun avec les remparts de type Fécamp tels qu'on peut les voir en Gaule, et notamment à Bracquemont ou Liercourt-Erondelle, où les coupes de rempart montrent clairement que la levée de terre est disposée en terrain plat (*Fichtl 2005a*, fig. p. 56 ; nombreux exemples dans *Fichtl 2010b*, fig. 9), ce qui augmente ainsi la masse de matériaux à accumuler.

---

72 « Sypané valy v kontrastu s lícovanou hradbou » dans la version tchèque (*Drda, Rybová 1998*, fig. p. 177), et « talus massifs en terre en comparaison avec remparts à la face frontale » dans la version française (*Drda, Rybová 1995*, fig. p. 167).

## F. MARQUEURS ÉCARTÉS ET PROBLÉMATIQUES

Afin de compléter les informations sur les artefacts illustrant les relations entre la Bohême et la Gaule, nous souhaitons également présenter ceux que nous avons écartés pour diverses raisons. Ils avaient été considérés, lors de la phase d'identification, comme des indices « potentiels », mais n'ont pas passé la phase de vérification. Nous présenterons ici les raisons qui nous ont poussé à ne pas les prendre en compte en tant des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule.

### I. MARQUEURS PROBLÉMATIQUES

Nous commencerons par évoquer les marqueurs dits « problématiques ». Il s'agit de quelques types d'objets qui apportent des questionnements spécifiques, soit en raison de leur poids dans l'histoire de la recherche, soit pour le caractère particulier de leur diffusion.

#### Anneaux de cheville champenois

Nous avons évoqué à plusieurs reprises, notamment dans l'histoire de la recherche, le rôle joué par un article de V. Kruta consacré à une série d'anneaux de cheville, mis au jour dans plusieurs nécropoles de Champagne (*Kruta 1985*).

Nous avons expliqué (voir *chap. I.C.1.3*) que l'auteur voyait, avec l'apparition de certaines nouveautés dans le faciès champenois de la seconde moitié du III<sup>e</sup> s., le reflet d'un mouvement de population, originaire du moyen Danube, et plus particulièrement de Bohême ou de ses régions limitrophes.

L'auteur parle d'un « afflux d'objets », mais sans préciser l'ampleur que cela représente (*Kruta 1985*, p. 48). On opposera ici d'emblée la réponse d'A. Villes, qui précise que ces éléments sont en fait peu nombreux, et se limitent à un ou deux anneaux sur chaque site (*Villes 1995*, p. 129).

Le lien avec la Bohême ou les régions environnantes repose en réalité sur deux aspects différents. Le premier, celui mis en avant dans le titre de l'article, est précisément la coutume du port d'anneaux de cheville.

On peut toutefois objecter que cette pratique funéraire, loin d'être exclusive à la Bohême ou à l'Europe centrale, est au contraire largement répandue en Europe, à des moments et en des endroits différents. Il en est ainsi pour la Suisse dès LT A, ou encore dans la vallée du Rhin et le nord du Bade-Wurtemberg pour toute LT ancienne. Plus proche de la Champagne,

la région de Lorraine est également concernée, à LT B (voir le résumé des travaux de H. Lorenz en *annexe A.1*). Ce fait est confirmé par des travaux plus récents, puisqu'E. Millet précise, à partir de l'exemple de Saint-Benoît-sur-Seine (Aube), que les anneaux de cheville « s'insèrent parfaitement dans un contexte régional plus septentrional ou oriental », et qu'ils sont particulièrement fréquents dans l'Aube, en Lorraine et en Haute-Marne (Millet 2008, p. 153).

On le voit, il n'est donc pas nécessaire de traverser l'Europe pour trouver des pratiques funéraires semblables.

Le deuxième aspect que laisse transparaître l'article de V. Kruta est le port de parures à oves. Dans ce cas, il convient toutefois de distinguer différents types : anneaux à oves creux lisses, à oves pleins, à tampons et nodosités. Mais là aussi, les parallèles peuvent être recherchés dans différentes régions d'Europe. Les premiers sont par exemple répandus depuis la Suisse jusqu'au bassin des Carpathes (Krämer 1961, fig. 1), et ils correspondent selon l'auteur au fossile-directeur de la phase LT B2 pour W. Krämer, même si on peut encore les trouver dans des ensembles de LT C (Krämer 1961, p. 34-37 ; Krämer 1962, p. 305-307). La répartition large ne permet pas de savoir si ces anneaux ont voyagé de Bohême vers la Champagne, ou depuis n'importe quelle autre région (Bavière, Autriche, Suisse ?). La seule exception est constituée par les anneaux à oves à décor de Style plastique, que nous avons étudiés plus haut (*Schneckenringe*), mais qui ne sont pas présents dans les tombes champenoises présentées par V. Kruta.

Les autres catégories sont quant à elles bien présentes dans le Nord-Est de la France. Les anneaux à oves pleins et ceux ornés de petites nodosités sont fréquents entre la Lorraine, la Bourgogne et le sud de la Champagne de La Tène B1 à La Tène C1 (Baray 2003, p. 250, tabl. 42). Une étude menée par J.-P. Millotte a également démontré la relative fréquence des parures à oves dans cette même région (Millotte 1987, notamment fig. 7 et 8). Ces données sont confirmées par le point de vue « extérieur » de P. Sankot, qui précise qu'un certain nombre de parures identifiées par V. Kruta sont inconnues du mobilier de Bohême (Sankot 2003b, p. 138-140).

Nous verrons également plus loin, au sujet des migrations (*chap. III.A.3.2*) que d'autres arguments ont été proposés pour réfuter la théorie migrationniste de V. Kruta, en remettant en cause la « désertification » de la région au IV<sup>e</sup> s., qui aurait ensuite permise l'installation de nouvelles populations.

Ces différents éléments nous ont conduit à exclure les anneaux de cheville de la liste de nos marqueurs. L'hypothèse d'une migration depuis la Bohême ou l'Europe centrale ne semble pas nécessaire pour expliquer la présence de ces parures en Champagne. Toutefois, la filiation entre les différentes catégories d'anneaux à oves mériterait d'être étudiée dans une perspective plus large. L'identification d'éventuelles préférences régionales, comme c'est le cas pour les *Schneckenringe*, permettraient éventuellement de reconnaître dans un

second temps le déplacement de biens ou de personnes.

### Fibules de type Duchcov

Les fibules de type Duchcov correspondent à un type de parure très riche en termes de variété de décors (voir par ex. *Kruta 1971* ou *Taccoen 1990*), mais qui ne bénéficie pas d'une étude synthétique. On se référera à l'examen de la variante à décor losangique, présentée plus haut (*chap. II.C.1*), pour ce qui est des détails sur leur morphologie.

Un mémoire universitaire présenté en 1990 par A. Taccoen<sup>73</sup> a permis d'établir une étude comparative entre les fibules de type Duchcov conservées au Musée des Antiquités nationales (MAN, Saint-Germain-en-Laye, F), originaires principalement de Champagne, et les séries du trésor de Duchcov (commune de Lahošť) publiées par *V. Kruta (1971)*. Ce travail est très appréciable au regard des informations réunies, et il nous permet quelques réflexions concernant les relations envisageables entre la Bohême et la Gaule à partir de ces données.

L'auteur a réussi à distinguer les deux ensembles, à partir notamment de critères morphologiques, puisque les exemplaires de Bohême sont généralement plus petits que ceux issus des collections du MAN (*Taccoen 1990*, p. 87-94). Mais l'un des points les plus intéressants concerne les conclusions énoncées par A. Taccoen à propos de la chronologie. L'auteur, suivant les datations proposées par *V. Kruta*, précise que les fibules de type Duchcov existent entre 375 et 290 av. J.-C. en Bohême, mais qu'elles n'apparaissent en Champagne qu'à LT anc. IIb, soit vers 350-320 av. J.-C., pour disparaître vers 250 (fin LT anc. IIIa). Il en conclut donc que les premières fibules champenoises, plus petites, sont des « importations » de Bohême. Des types communs aux deux régions existent à cette période, mais à la phase suivante, LT anc. IIIa (320-250 av. J.-C.), le « commerce » cesserait (*Taccoen 1990*, p. 94-95).

En bref, selon l'auteur, « la différence entre les dates d'apparition en Bohême et en Champagne laisse penser que la fibule de Duchcov a diffusé en France en provenance de l'Est » (*Taccoen 1990*, p. 95).

Le problème, dans ce cas précis, est en fait lié à la chronologie. En effet, le décalage évoqué est lié aux travaux utilisés (*Kruta 1979* ; *Hatt, Roualet 1977*), et au fait que l'auteur compare les chronologies absolues. En fait, si on utilise les phases relatives, le début de l'horizon Duchcov-Münsingen se situe à LT B1b (voir *chap. I.A.2*), ce qui est bien équivalent à LT anc. IIb (voir *fig. 17*). Il n'y a donc selon nous pas lieu d'imaginer une apparition plus

73 Nous remercions ici P. Sankot pour cette indication bibliographique.

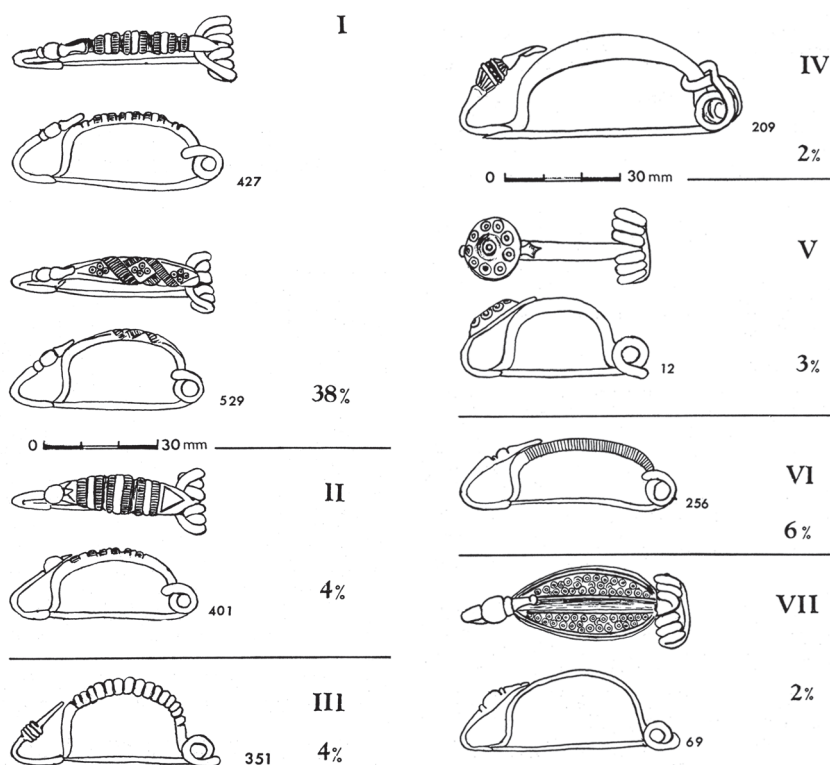


Fig. 58. Les sept groupes de fibules définis par V. Kruta à partir du trésor de Duchcov (d'ap. Kruta 1973, fig. 1).

tardive des fibules de type Duchcov en Champagne.

Ce cas illustre bien les problèmes que nous avons évoqués au sujet de l'utilisation de l'outil chronologique pour caractériser la direction, et donc l'origine des contacts entre deux régions éloignées (voir *chap. II.A.5*). Il confirme le danger d'utiliser des systèmes distincts (et notamment d'employer des dates absolues), sans étudier plus en profondeur les bases sur lesquelles ils sont fondés.

Pour ce qui est de la typologie des fibules, on regrettera que l'étude d'A. Tacoen, restée essentiellement cantonnée à des données métrologiques, n'ait pas été suivie d'un examen détaillé des décors, comme avait pu le faire V. Kruta pour le trésor de Duchcov (Kruta 1971).

En effet, en comparant les planches issues des deux ouvrages, on note de manière récurrente de fortes similitudes entre certains types. Nous manquons toutefois ici d'une étude globale de ces fibules, pour la Bohême et la Champagne, mais aussi pour les exemplaires suisses ou allemands par exemple.

En l'état, certaines similitudes sont troublantes, mais elles correspondent à un état de la recherche, certainement du même ordre que celui qui avait étonné J. Déchelette en son temps, à propos de LT finale (voir *chap. I.C.I.I*).

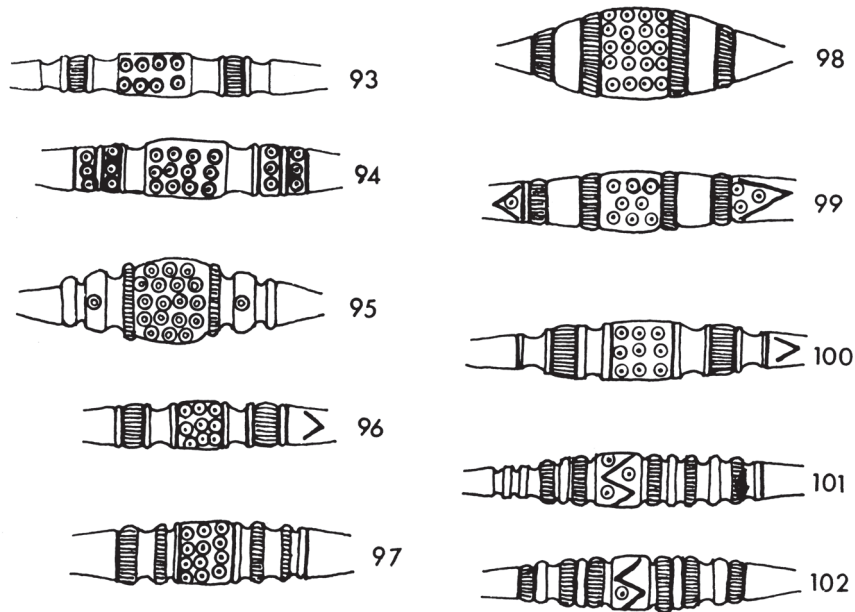


Fig. 59. Les décors d'arc : types 93 à 102 du trésor de Duchcov (d'ap. Kruta 1971, pl. 14). Le type 98 correspond à l'exemplaire traité avec les fibules à décor losangique [cat. 081].

On peut prendre notamment l'exemple des fibules « à large arc foliacé »<sup>74</sup>, qui ont été listées par V. Kruta (1979, annexe 1C). Si de prime abord on pourrait y voir un type caractéristique de Bohême, de par sa répartition, une enquête rapide portant sur d'autres régions montre qu'elles y sont également présentes (Taccoen 1990 pour la collection du MAN ; Kaenel 1990 pour la Suisse ; Baray 1991 pour le Sénonais...). Il serait donc nécessaire de reprendre l'étude et le pointage des différents individus.

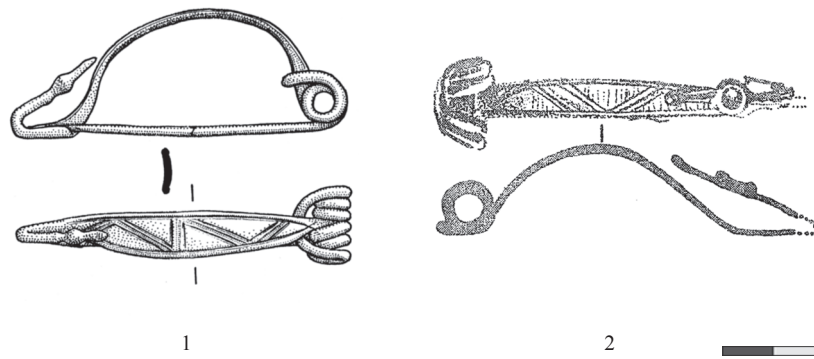
Le même raisonnement pourrait être appliqué à d'autres groupes de fibules de type Duchcov, et notamment celles présentant des alternances de bandes striées et lisses, et des décors d'ocelles (types 93 à 102 : Kruta 1971, pl. 14 ; fig. 59). Là aussi, plusieurs parallèles peuvent être observés en Champagne ou en Suisse.

Il semble donc que ces types soient diffusés plus largement que ce que nous laissent penser les cartes et listes d'objets connues à ce jour (Kruta 1979).

On peut également citer le cas de deux fibules de Saint-Sulpice et de Jenišův Újezd, que nous avons mentionnées dans l'histoire de la recherche, à propos des travaux de G. Kaenel (chap. I.C.1.3). Ces deux éléments de parure sont en effet très ressemblants au niveau de leur décor, bien que différant dans le schéma constructif<sup>75</sup> (fig. 60), mais sont en fait, en l'état de la recherche, des *unica* (Kaenel 1990, p. 295). On peut donc envisager des contacts entre la Bohême et la Suisse, sans toutefois pouvoir préciser l'origine et la direction des contacts. Là aussi il serait nécessaire d'étudier ce(s) type(s) de fibules dans une perspective

74 Groupe VII du trésor de Duchcov : Kruta 1971, p. 25 ; 1973, fig. 1 (ici fig. 58).

75 Au niveau du ressort notamment. Surtout, on notera que l'exemplaire tchèque doit être identifié à une fibule de type Münsingen, ce qui montre l'étroit lien de parenté entre ces deux types de fibules, Duchcov et Münsingen.



**Fig. 60.** Fibules de type Duchcov/Münsingen. 1. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 34: 26-2) ; 2. Jenišův Újezd (*Waldhauser 1978a*, pl. 5: 8370). Ech. 2/3.

plus large.

Ce manque d'étude globale nous empêche d'avoir une vision d'ensemble sur les fibules de type Duchcov. C'est pour cette raison d'ailleurs que nous n'avons retenu dans ce travail que le sous-type étudié par V. Kruta, caractérisé par un décor losangique (voir *chap. II.C.1*).

La parenté entre certains types de Bohême et de Champagne est flagrante, et démontre nécessairement des contacts, au vu de la complexité des décors. Il est néanmoins délicat en l'état de proposer des hypothèses pour expliquer les similitudes, puisque nous n'avons pas de vue d'ensemble. L'image archéologique actuelle de la répartition de ces objets est en fait aujourd'hui dans le même état de recherche que ce qu'avait pu rencontrer J. Déchelette avec les fibules de Nauheim de LT finale dans son célèbre tableau (voir *chap. I.C.1.1* et *fig. 15*). Ou encore de celle des torques à festons et des torques à disques de son autre figure comparative, entre la Marne et la Bohême (ici *fig. 16*). On est aujourd'hui en mesure de constater des similitudes, mais seules des recherches futures permettront de nous dire si ces types sont communs à l'ensemble des zones étudiées, ou si des variantes régionales peuvent être repérées.

Il sera donc nécessaire à l'avenir de reprendre ce dossier, pour étudier de manière plus systématique ce type de fibule à l'échelle européenne, et en y incluant certainement le type Münsingen. Nous sommes persuadé que mener une telle enquête, comme cela a été fait pour la fibule de Nauheim, permettrait d'apporter de nombreux éléments de réflexion, ainsi que de nouveaux marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule. Le nombre relativement élevé d'individus sur une très large zone permettra peut-être d'entrevoir les prémices d'une diffusion de masse, telle que récurrente à LT finale pour d'autres éléments de parure (verre, Nauheim) ou pour les monnaies.



### Bracelets de verre de type Gebh. 33/Haev. 5a

Les bracelets de verre de type Gebh. 33/Haev. 5a sont des éléments de parure datés de LT C1a. Ils se caractérisent par un jonc à section en D, généralement incolore, sur lequel courent plusieurs fils entrelacés de couleur bleue (*Wagner 2006*, p. 92-93 ; *Gebhard 1989a*, série 33).

Ces objets ont été classés parmi les marqueurs problématiques en raison de leur répartition. En effet, bien que ce type ait été considéré comme « pan-européen » par *N. Venclová (1990*, p. 143), l'examen des lieux de découverte montre une nette prépondérance de la Suisse et de la Bohême (*Wagner 2006*, cartes 25-26). On distingue également quelques concentrations en Bavière et surtout au Dünsberg, où une dizaine d'exemplaires sont connus.

Au regard de cette répartition, plusieurs questionnements apparaissent. Tout d'abord, on pourra par exemple se demander si l'exemplaire mis au jour à Trebur (HE, D), sur la rive droite du Rhin, peut provenir plutôt de Suisse ou de Bohême, ces deux régions se situant à peu près à égale distance.

Mais surtout, c'est la question de cette répartition « à deux foyers » qui est délicate à interpréter. En effet, pour tous les marqueurs de contacts entre la Gaule et la Bohême présentés plus haut (*chap. II.B à E*), les quantités d'objets permettent en général de désigner une zone de distribution principale, d'après ce critère quantitatif. Ici, on trouve deux zones présentant des proportions à peu près équivalentes. La similitude entre les bracelets, dont le décor est bien spécifique, indique qu'il y a bien eu des contacts entre ces deux régions, mais il n'est pas possible de savoir dans quelle direction ils ont eu lieu originellement.

Enfin, il est également délicat d'interpréter l'existence de ce foyer double. On peut supposer des contacts entre ateliers ou artisans, ou bien une copie ou imitation à partir d'objets importés. La possibilité d'une migration nous semble moins probable. Il reste enfin l'hypothèse d'une diffusion de type commercial, se caractérisant par des échanges ciblés entre deux régions bien précises. Les hypothèses sont multiples, mais nous n'avons malheureusement pas d'élément de réponse.

#### 2. LES MARQUEURS ÉCARTÉS

Le deuxième groupe de marqueurs, le plus important en nombre, correspond à des types d'objets qui ont été présentés à un moment ou un autre dans la littérature comme des preuves de contacts entre la Gaule et la Bohême.

Nous les présenterons d'une manière différente des marqueurs retenus, en précisant tout d'abord l'origine de leur identification. Nous expliquerons dans un second temps, au cas par cas, les raisons qui nous ont conduit à les écarter.

## 2.1. Est-Ouest

### Passe-courroies

Les passe-courroies, éléments de harnachement de LT finale, n'ont à proprement parler pas été présentés dans la littérature comme des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule, à l'exception de deux de nos travaux antérieurs (*Pierrevelcin 2003 ; 2009*).

Il convient toutefois de revenir sur ce type d'objet, puisque de nouvelles recherches menées depuis nous permettent d'apporter un éclairage nouveau.

Les passe-courroies ont fait l'objet de différentes études de synthèse à l'échelle européenne (*Božič 1993 ; 2001 ; Schönfelder 2002 ; Čižmář 2002*)<sup>76</sup>. Tous ces travaux ont livré une carte de répartition et une liste des lieux de découverte. L'image ainsi offerte est celle d'un foyer qui est sensiblement le même que pour les boutons à bélière émaillés (voir *carte 37*), c'est-à-dire concentré entre la Rép. tchèque et la Croatie, mais dans des proportions toutefois inférieures.

En recoupant les informations issues de ces différents travaux, il était possible d'isoler trois sites qui se dégageaient clairement de la zone de répartition principale des passe-courroies : le Mont-Beuvray, le Dünsberg, et Bâle *Münsterhügel*. L'exemplaire allemand se situant hors de notre zone d'étude, il a été écarté d'office.

L'exemplaire bâlois a également dû être retiré de la liste, puisque nous estimons que cet individu n'existe pas, suite à une erreur d'identification. En effet, ce passe-courroies n'est mentionné que par *M. Schönfelder (2002, tab. 47)*, sans illustration, en faisant référence aux fouilles de 1991 au numéro 4 de la Rittergasse (opération 1991/19), publiées sommairement dans le *JbSGUF 75, 1992, p. 197-198*. La notice parle d'un « keltischer Pferdegeschirr-Anhänger aus Bronze (Dreipass-Motiv in Durchbruchtechnik) », trouvé sur la berme devant le murus gallicus, tel que mentionné également par *M. Schönfelder*. Or, après examen de la publication du mobilier des horizons laténiens du murus gallicus de Bâle (*Rodel 2000*), on ne trouve aucun passe-courroie. On retrouve par contre le pendeloque de type Hofheim, que nous étudions par ailleurs dans ce travail [*cat. 127*]. Rétrospectivement, on constatera que la description du *JbSGUF* peut s'appliquer à ce pendeloque. Nous pensons donc que c'est bien cet objet qui a été décrit, et non un passe-courroie, pour lequel il n'existe de toute façon aucune illustration et aucune autre mention que celle de *M. Schönfelder* (il n'y a rien dans les articles de *Božič 1993 et 2001*, ni dans *Čižmář 2002*).

Quant à l'exemplaire du Mont-Beuvray, sa mention provient originellement de l'article 76 La publication de *K. Pieta* sur l'occupation celtique de Slovaquie permet de rajouter trois nouvelles trouvailles (*Pieta 2008, fig. 14.B et p. 309 : Trojlisté s trikvetrom*).

de *D. Božič* (1993, liste 2 p. 145), et a été reprise dans les travaux ultérieurs. Là aussi, il n'existe aucune illustration. Comme dans le cas des boutons à bélière émaillés, l'information est issue d'un renseignement d'I. Stork (Stuttgart), mais nous n'en avons trouvé aucune trace dans les diverses publications. Et là aussi, ce résultat nous a été confirmé par J.-P. Guillaumet, selon qui ce type d'objet n'existe pas sur le site.

Ces deux exemplaires, de Bâle et du Mont-Beuvray, représentaient les seuls exemplaires de ce type à l'ouest du Rhin. Leur éviction de la liste des passe-courroies a donc éliminé ce type d'objet de notre recensement des marqueurs de contacts Bohême-Gaule. La répartition des passe-courroies reste donc aujourd'hui cantonnée à l'Europe centrale, seul l'exemplaire du Dünsberg se détachant de la zone de diffusion privilégiée.

Cet exemple nous montre la nécessité de vérification des individus composant les typologies, en revenant à la source. Cette remarque, qui correspond normalement à l'une des bases du travail de recherche (vérifier ses sources), est tout de même nécessaire, puisque l'on se rend compte qu'elle n'est pas toujours appliquée dans les publications. Nous avons nous-même fait cette erreur précédemment (*Pierrevelcin 2009*, p. 226, fig. 3), puisqu'était encore inclus le prétendu passe-courroies du Mont-Beuvray, que nous n'avions alors pas pu rechercher. Le texte présenté ici permettra donc de corriger l'article en question.

Toutefois, cet exemple illustre également les limites de la prise en compte de nombreux types d'objets, pour lesquels il n'est pas toujours possible de vérifier l'intégralité des individus les constituant (voir le cas des potins ou des parures en verre par exemple).

## 2.2. Ouest-Est

### Bracelet à tampons coniques et nodosités

Un bracelet mis au jour Krnsko (*fig. 61*) a été présenté comme un *unicum* en Bohême. Il a été mis en parallèle à un exemplaire du Rhin moyen (le site n'est pas précisé) et daté de LT B1 par *J. Waldhauser* et *V. Salač* (1977, p. 60).

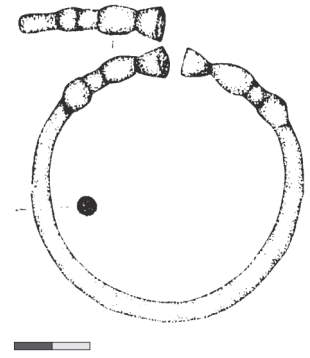
Une particularité de cet anneau est la composition de son alliage, qui contient 30% de zinc. Ce fait est très rare en Bohême : seuls deux autres des quelques 430 exemplaires laténiens analysés par *Frána* et al. 1997 présentent un fort taux de zinc, entre 16 et 40%, alors que la valeur habituelle est rarement supérieure à 0,1% (*Frána* et al. 1997, p. 92-93 et tab. 18).

Les recherches que nous avons menées pour trouver des éléments de comparaison se sont toutefois avérées infructueuses, pour la Champagne, le Rhin moyen et la Suisse (*Demoule*

1999 ; Haffner 1976 ; Kaenel 1990).

A l'inverse, un bracelet tout à fait similaire est signalé au musée de Hradec Králové, mais sans indication de provenance (Waldhauser 2001a, p. 280). Nous avons également repéré plusieurs analogies assez proches dans les nécropoles de Prague et de ses alentours, publiées par M. Bureš (1987, pl. 8, 9, 13, 27, 28), même si aucun de ces bracelets n'est parfaitement ressemblant à celui de Krnsko.

Ce problème d'identification nous a ainsi conduit à écarter ce bracelet de notre liste de marqueurs. Les analyses d'alliage montrent pourtant que cet objet pourrait être exogène, mais il n'est pas possible de déterminer son origine. Des recherches plus approfondies devront être menées à l'avenir pour permettre d'identifier avec précision ce bracelet.



**Fig. 61.** Bracelet à tampons coniques et nodosités de Krnsko (Waldhauser, Salač 1977, fig.4: 7). Ech. 1/2.

### Torque à pendeloques

Un fragment d'anneau creux en bronze mis au jour anciennement à Nový Bydžov (Pič 1902, pl. XX: 2) a été identifié par P. Budinský et J. Waldhauser (2004, p. 137) comme un torque originaire d'« Europe occidentale ». Il provient d'un contexte mal connu, au milieu d'un ensemble d'objets datés de LT B2a à LT C1a. Les auteurs pensent toutefois que l'objet a certainement été produit au V<sup>e</sup> s. En effet, un objet complet tout à fait identique provenant de Hořovičky (Filip 1956, pl. XXII: 1) a été découvert dans une tombe princière de la culture de Bylany<sup>77</sup>, datable de LT A, mais que P. Holodňák identifie comme élément de char ou de harnachement (Holodňák 1988, p. 90-91, fig. 24: 16).

En raison de cette datation haute, et malgré sa présence dans un contexte laténien, cet objet a été écarté, puisqu'il se situe en dehors de notre cadre chronologique.

### Torque à disque et crochet

Le torque en bronze mis au jour dans la tombe 13/81 de la nécropole de Radovesice se caractérise par son système de fermeture, constitué d'un crochet s'emboîtant dans un petit disque (Budinský, Waldhauser 2004, tab. VIII: 75). C'est cette particularité qui a permis aux fouilleurs de l'identifier comme provenant du Rhin supérieur, du nord de la Suisse ou de l'est de la France (Budinský, Waldhauser 2004, p. 136).

Le contexte est daté de LT B2b, tandis que le système de fermeture est, selon les auteurs,

77 Voir Filip 1956, pl. XXII: 1 ; Holodňák 1988, p. 90, fig. 24: 16.

caractéristique de l'horizon pré-dux (LT B1a) ou du début de l'horizon Dux (LT B1b, *Budinský, Waldhauser 2004*, p. 115, 116).

Les parallèles envisagés par P. Budinský et J. Waldhauser ne nous semblent toutefois pas satisfaisants. Le torque de Weitbruch (*Schaeffer 1930*, fig. 90: a) comporte effectivement un seul disque, mais avec des « nodosités » latérales, et surtout, le système de fermeture n'est pas le même (dans ce cas par tenon/mortaise et non par crochet). Quant au torque des Jogasses (*Bretz-Mahler 1971*, pl. 38: 3), mis à part le système de fermeture par crochet, rien ne permet de le rapprocher de celui de Radovesice : le torque est torsadé, et le « disque » est réduit à simple œil élargi.

Un autre problème est la datation de l'élément de comparaison que constitue le torque de Weitbruch. Cet exemplaire est en effet un prototype des torques à disques, que nous avons eu l'occasion d'étudier plus haut, mais daté dans ce cas de LT A (*Müller 1989*, p. 23). Ces différentes raisons, et notamment la datation, nous incitent donc à exclure ce torque de nos marqueurs.

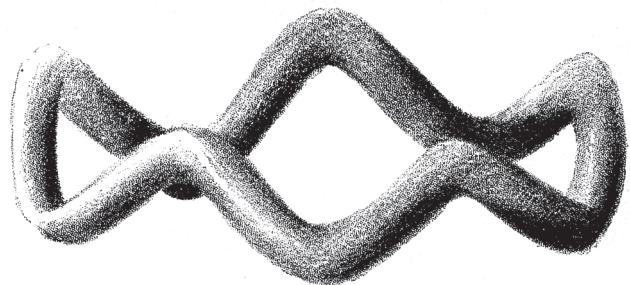
### Couronne méandriforme

Une « couronne » issue de la tombe 4 de Prague-Záběhllice<sup>78</sup> (fig. 62) a été identifiée comme un élément provenant de Suisse occidentale ou du nord de l'Italie (*Budinský, Waldhauser 2004*, p. 137).

Il s'agit d'un objet assez particulier, puisque le port de « couronne » n'est pas à notre connaissance une pratique récurrente. Dans le cas de Prague, l'artefact a été découvert en « position fonctionnelle », c'est-à-dire positionné sur la tête (*Pič 1902*, p. 173).

Mais le critère retenu par P. Budinský et J. Waldhauser pour proposer le caractère exogène de l'artefact est lié à sa morphologie. En effet, c'est le traitement méandriforme (ou « serpentiforme ») du jonc qui leur permet de supposer une origine occidentale ou méridionale.

Cette image semble devoir être nuancée, puisqu'un grand nombre de parures méandriformes a été mis au jour en Bohême même. L'étude et la carte publiées par *H. Delnef (2003*, fig. 1) l'illustrent bien, puisque trois grandes zones de concentrations ont été identifiées par l'auteur : en Champagne, dans le nord de la Suisse, et en Bohême.



**Fig. 62.** Couronne méandriforme de Prague-Záběhllice (*Pič 1902*, pl. XVII: 6). Sans échelle.

78 Tombe n° 3 selon *Filip 1956*, p. 376.

Trois autres ensembles, de moindre importance en terme de nombre d'individus, sont situés en Bourgogne (Châtillonnais), en Moravie, et en Italie du nord (*Delnef 2003*, p. 280). De plus, si l'on analyse le type de torsion du jonc, selon la typologie d'H. Delnef, l'anneau de Prague-Záběhllice s'insère dans le groupe 1, qui semble majoritairement présent en Italie (*Delnef 2003*, fig. 14).

Ces différents éléments nous incitent donc à voir dans cette « couronne » soit un élément local, soit provenant du nord de l'Italie.

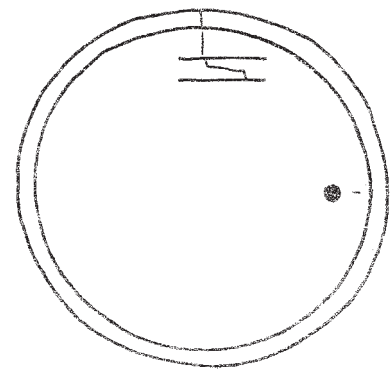
### Brassard à fermoir à décrochement

Le type de brassard évoqué ici correspond à un exemplaire de la tombe 40 de Jenišův Újezd, et se caractérise par un jonc lisse fin, possédant un système de fermeture à « décrochement » (*fig. 63*).

Cet anneau a été identifié comme un objet d'« origine 'occidentale', avec les plus grandes réserves » par *J. Waldhauser (1978b, p. 197)*.

Ces réserves semblent tout à fait justifiées, puisque des parallèles existent en Bohême, Moravie, Autriche et Allemagne. Ces comparaisons montrent des ensembles datés de LT A et de LT B1 (*Pleslová et. al. 1978, p. 143-144*).

Ces comparaisons sur une aire géographique large, et débordant certainement de notre cadre chronologique, permettent d'écarter ce marqueur potentiel.



**Fig. 63.** Brassard à fermoir à décrochement de Jenišův Újezd, tombe 40 (*Waldhauser 1978a, pl. 13: H 40, n° 8545*). Ech. 1/2.

### Bracelet double à charnière

Une variante particulière des parures annulaires est constituée par les bracelets doubles à charnière. L'exemplaire de Červené Pečky a été présenté par *Budinský, Waldhauser (2004, p. 137)* comme étranger au mobilier de Bohême, et ayant une origine en « France (?) ».

L'étude menée par *J. Filip (1956, p. 142)* a montré que ces bracelets semblent surtout caractéristiques de Moravie<sup>79</sup>. L'auteur précise que l'exemplaire de Červené Pečky est « à ce jour » le seul connu en Bohême. On peut aujourd'hui ajouter celui de České Kopyšty, découvert en 1958 (voir *Kruta 1975b, fig. 65 c*).

Faute d'étude plus poussée de ce type d'objet, on s'en tiendra pour l'instant à l'avis énoncé par *J. Filip*, en proposant une origine morave aux exemplaires de Bohême. Nous ne

79 Voir par exemple Slatinice et Holubice : *Filip 1956, fig. 46: 1-2*.

connaissons pas d'objets similaires en « France (?) », comme le proposaient J. Waldhauser et P. Budinský.

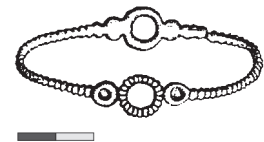
Dans la catégorie des bracelets doubles, on connaît toutefois un exemplaire provenant de Loisy-en-Brie, mais qui est d'un type tout à fait différent (*Celtes Champagne 1991*, fig. b p. 185). La charnière est en effet ici remplacée par deux anneaux en forme de huit, tandis que les bracelets sont *a priori* des variantes à décor de faux filigrane<sup>80</sup>.

J.-J. Charpy assigne à ce bracelet une origine en Bohême (*Charpy 1993*, p. 85-86), mais nous nous rangeons à l'avis de J. Filip, faute d'étude plus récente et plus complète. De plus, un exemplaire provenant de Bučovice (Moravie) présente la même caractéristique de l'utilisation du faux filigrane (*Procházka 1937*, pl. XII: 6). Cet objet est, en l'état de la recherche, à classer dans les marqueurs de contacts entre la Moravie et la Champagne.

### Bracelet à anneaux ajourés

Un bracelet de Libenice a été étudié par P. Drda et M. Chytráček (1999, p. 197-198), et présenté comme un type « inhabituel » en Bohême (fig. 64). Il se caractérise par la présence de deux anneaux ajourés disposés en vis-à-vis sur le pourtour de l'objet. Les comparaisons proposées sont orientées vers la région Champagne-Ardenne.

Pour la zone Aisne-Marne, J.-P. Demoule a en effet identifié deux types principaux, en fonction du nombre d'anneaux : trois ou quatre pour le premier, et un plus grand nombre pour le second type (de sept à douze anneaux en général, *Demoule 1999*, p. 22). On connaît ainsi plusieurs exemplaires dans cette région, sur quatre sites au moins, si l'on se fie aux données de J.-P. Demoule : deux anneaux à Manre *Mont-Troté*, tombes 122a, 133, un à Beine *Le Montequeux* tombe 1, Châlons-en-Champagne tombe 3, et Witry-lès-Reims *La Neufosse* tombe 30 (*Demoule 1999*, respectivement fig. 4.6, 6.2, 6.7 et 6.18). Ce nombre peut être augmenté en prenant en compte l'ensemble de la Champagne, avec six autres sites : deux exemplaires à Hallignicourt, un à La Cheppe tombe 13, Lavannes, Fère-Champenoise, La Cheppe *Mont de Larnaud* et *Caurel Fosse-Minore* tombe 2 (*Celtes Champagne 1991*, respectivement n° 145b, fig. p. 131 ; n° 144d, fig. p. 130 ; n° 169, fig. p. 143 ; n° 211b, fig. p. 170 ; n° 216b, fig. p. 174 ; n° 217c, fig. p. 175).



**Fig. 64.** Bracelet à anneaux ajourés de Libenice (*Drda, Chytráček 1999*, fig. 8: 3). Ech. 1/2.

Mais ces bracelets sont également connus en nombre en Bohême et en Moravie. Dans la première région, on peut citer les exemples de Močovice (*Filip 1956*, p. 143 ), Nový

80 L'objet est aujourd'hui perdu, et n'est connu que par un dessin de 1898.

Bydžov (*Píč 1902*, fig. 5: 16), Jenišův Újezd (tombe 81 : *Waldhauser 1978a*, pl. 22: 8769), Tuněchody (*Frolík 1988*, p. 11 (n° A 206), fig. 15: 1). Des variantes ont également été mises au jour à Roudnice (*Zapotocký 1973*, fig. 14: 1) ou Dobrá Voda (*Píč 1902*, pl. XIX: 5). On notera enfin qu'une fibule du trésor de Duchcov présente exactement le même type de décor (*Drda, Chytráček 1999*, p. 200, fig. 8: 4).

En Moravie, des exemplaires sont connus à Nížkovice (*Procházka 1937*, pl. XVIII: 2), Bučovice (*Procházka 1937*, pl. IV: 3) et Holubice (deux exemplaires, *Procházka 1937*, pl. XII: 4-5), ainsi que sous la forme d'une variante à Pavlov (*Čižmářová 2007*, fig. 1).

Puisque nous ne disposons pas d'une étude de synthèse sur ce type d'objet, il nous est impossible de savoir si ces bracelets proviennent de l'une ou l'autre de ces régions, ou d'une autre qui serait en dehors de notre cadre d'étude.

Nous avons écarté ces bracelets de notre liste de marqueurs, en raison de cet état de la recherche. Seule une étude typologique globale et détaillée de ces objets permettrait de les prendre en compte, étude qui apporterait certainement des informations importantes pour la question des contacts entre la Bohême-Moravie et la Champagne notamment.

### **Fibules attachées par une chaînette**

L'ensemble de la tombe 29 de Jenišův Újezd a entre autres livré une paire de fibules qui étaient peut-être attachées par une chaînette. Ce critère a été retenu par J. Waldhauser pour y voir la marque de contacts entre cette inhumation et une large région s'étendant entre le Rhin et le bassin du Moyen-Danube (*Waldhauser 1978b*, p. 197), l'auteur estimant que l'association fibules/chaînette est courante dans ces régions, mais pas en Bohême.

Trois raisons principales ont conduit à ne pas considérer cet objet comme un marqueur. Tout d'abord, l'identification n'est pas assurée, en raison de la qualité de conservation des deux fibules et de la chaînette en fer. Les minutes de fouilles de 1897, établies par A. H. Fassel junior et citées par J. Waldhauser, précisent que « les fragments de fer sont probablement les restes d'une chaînette qui reliait les deux fibules » (*Waldhauser 1978a*, p. 45-46). La fonction de la chaînette est donc une hypothèse, mais qui reste tout à fait plausible.

Mais c'est surtout la pratique qui consiste à relier deux fibules par une chaînette que nous rejetons comme marqueur. On se place ici à nouveau dans le cas où des « inventions » peuvent être autonomes sans nécessiter de contacts entre artisans ou possesseurs de l'objet.

Enfin, la zone-même d'origine proposée par J. Waldhauser est bien plus grande que le cadre géographique qui est le nôtre.



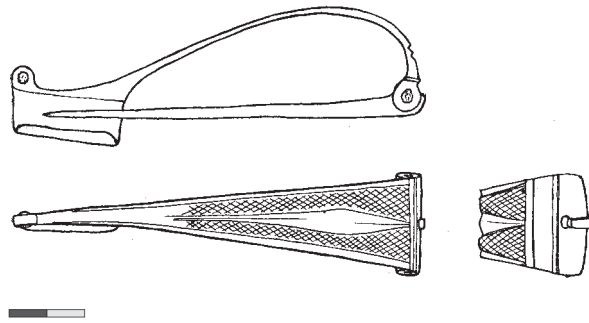


Fig. 65. Fibule de type Alésia de Prague-Běchovice (*Venclová 1975*, fig. 11: 1). Ech. 1/2.

### Fibule de type Alésia

Une fibule de type Alésia a été mise au jour à Prague-Běchovice (*fig. 65*), et mentionnée pour illustrer les contacts entre la Bohême et la Gaule (*Drda, Rybová 1995*, p. 169 et fig. du bas p. 168).

Ayant été découverte dans le contexte d'un habitat germanique, les auteurs expliquent qu'elle a été « apportée de Gaule par un Celte inconnu, pour finir entre les mains d'un piller germanique », et illustrer ainsi l'un des derniers mouvements d'individu, autour de la Guerre des Gaules.

Si cette hypothèse reste probable, nous avons néanmoins écarté cette fibule de nos marqueurs, puisqu'elle sort du cadre chronologique et culturel qui est le nôtre. En effet, elle fait clairement partie d'un ensemble daté du début de l'horizon de Plaňany, correspondant donc au début de la phase Řím A/LT D2b (*Droberjar 2006a*, p. 49). Les contacts avec la Gaule, s'ils sont vérifiés, concernent déjà l'occupation de la culture de Großbromstedt.

### Perles de bronze

Quatre perles de bronze provenant de la tombe 22 de Kutná Hora (*fig. 66*) ont été identifiées comme ayant une origine champenoise (*Budinský, Waldhauser 2004*, p. 138).

Les auteurs se basent sur les analogies évoquées par J. Valentová, lors de la publication des fouilles, qui cite des exemplaires dans des ensembles ayant également livré de la parure en « matériaux noirs », comme c'est le cas pour la tombe 22. Les comparaisons sont notamment orientées vers la nécropole du Mont Troté (tombe MT 53).

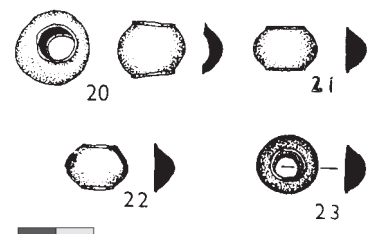


Fig. 66. Perles de bronze de Kutná Hora, tombe 22 (d'ap. *Valentová 1993*, fig. 6: 20-23). Ech. 1/2.

Après examen de ces éléments de comparaison (*Rozoy 1987*, p. 296, fig. 245, 245 bis, pl. couleur 16B et 16F), on objectera que les perles sont différentes, et qu'il est délicat d'établir un lien direct entre les éléments de Kutná Hora et du Mont Troté et des Rouliers. De plus, des analogies sont également connues dans le monde romain<sup>81</sup>.

### **Bracelets de verre de Lovosice et Tursko**

Deux bracelets de verre provenant des sites de Lovosice et Tursko ont été cités par *P. Drda* et *A. Rybová (1995, p. 97)* pour illustrer les relations avec la Suisse (voir *chap. I.C.1.4*).

Les auteurs précisent qu'il s'agit d'un type « à côtes perlées de couleur bleu foncé ». Une consultation de l'ouvrage de *N. Venclová (1990)*, dans lequel le site de Tursko n'a livré qu'un seul élément de parure en verre, a permis d'identifier ce bracelet au type Haev. 13 (*Venclová 1990, p. 281, n° 1*). Par conséquent, si l'on consulte la liste pour le type 13, on trouve quatre exemplaires à Lovosice (*Venclová 1990, p. 127*).

Les bracelets du type Haev. 13 se distinguent également en plusieurs variantes. Les exemplaires de Lovosice et Tursko, composés de quatre côtes, les deux du milieu étant perlées, appartiennent ainsi au sous-groupe 4, que *R. Gebhard* a isolé dans sa série 4 (*Gebhard 1989b, p. 82*). Ils sont très répandus en Bohême (89 exemplaires), région qui en constitue sans doute un des foyers (*Venclová 1990, p. 127 ; Wagner 2006, p. 78, carte 5*).

L'origine proposée par *P. Drda* et *A. Rybová* est dans ce cadre assez énigmatique. Peut-être s'agit-il d'autres bracelets, non connus de *N. Venclová*, mais on admettra que la description donnée par les auteurs est assez concordante avec celle du groupe Haev. 13 variante 4.

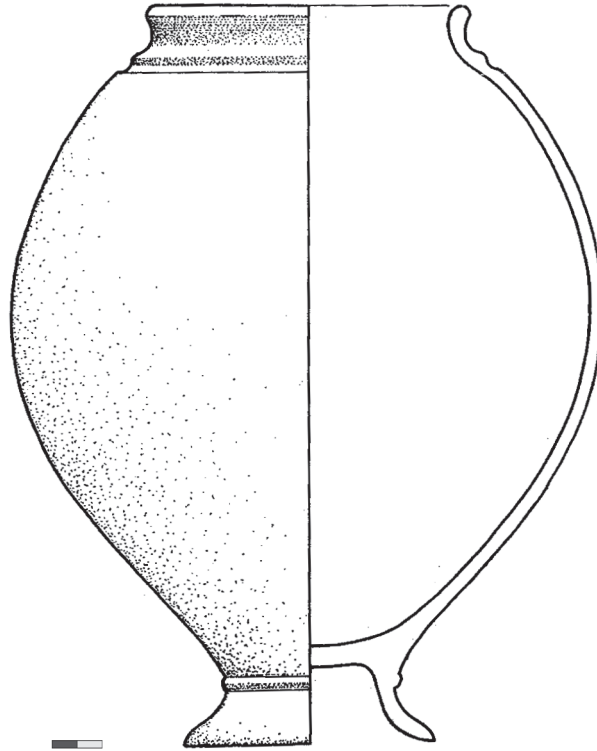
Dans tous les cas, si c'est bien de ce type de bracelet dont il s'agit, nous pouvons donc exclure d'y voir la marque de contacts entre la Bohême et la Gaule.

### **Céramique peinte à piédouche**

Une sépulture à incinération, mise au jour à Úhřetice (Bohême orientale), a livré un mobilier composé notamment d'un vase peint à piédouche, qui a servi d'urne (présence d'os brûlés dans le vase, *Schránil 1916 ; fig. 67*).

Le vase est déjà bien connu dans la littérature tchèque, et a été publié pour la première fois par *J. Schránil* en 1916, lors de sa découverte probable, avec une description relativement précise pour l'époque (*Schránil 1916*). L'auteur ne présentait en mobilier d'accompagnement qu'une épée pliée. Les autres éléments probablement constitutifs du mobilier de la tombe ont été rassemblés par *P. Sankot*, sur la base des cahiers d'inventaire du Musée National de Prague (*Sankot 2006, p. 243*). On trouvera dans cet article une description détaillée des

81 Information orale *J. Valentová*.



**Fig. 67.** Céramique peinte à piedouche d'Úhřetice (*Sankot 2006*, fig. 1: 1). Ech. 1/3.

différents éléments, ainsi que la bibliographie liée aux éléments de comparaison. Pour ce qui est du vase, ces comparaisons ont été le plus souvent faites en direction de la Gaule, et notamment de la Marne (*Jansová 1963*, p. 340) ou du cours moyen du Rhin, en raison de la présence d'un pied. L. Jansová pense même plus que probable l'arrivée de « petits groupes ethniques de la région de la culture marnienne » (*Jansová 1963*, p. 340, voir aussi *Sankot 2006*, p. 250).

Si l'on recherche des analogies en Gaule, il s'avère que les résultats sont peu convaincants (*Hatt, Roualet 1977* ; *Roualet 1991* ; *Corradini 1991* ; *Demoule 1999*). Quelques exemplaires sont toutefois assez similaires dans la culture de l'Hunsrück-Eifel, mais ces vases sont néanmoins différemment décorés (plus de moulures, présence récurrente de décors géométriques incisés ou peints, voir *Haffner 1976*).

De plus, on ajoutera qu'un certain nombre de vases à pied sont connus en Moravie, en Slovaquie, en Autriche (*Filip 1956*, p. 198 ; *Čížmář 1974*, p. 470). Le pied est toutefois plus haut et mouluré (piédestal), de la même manière que certains exemplaires de la Marne (Prusnay et Variscourt, voir *Chossenot 1991*, p. 186, fig. 9: 1-2 ; Prosne et Sommebionne, voir *Filip 1956*, fig. 61: 2-3). Il serait intéressant d'étudier les différences chronologiques et géographiques de ces deux types de vases à pied.

Pour ce qui est de la forme ovoïde de l'urne, elle ne semble pas étrangère à ce qui est connu

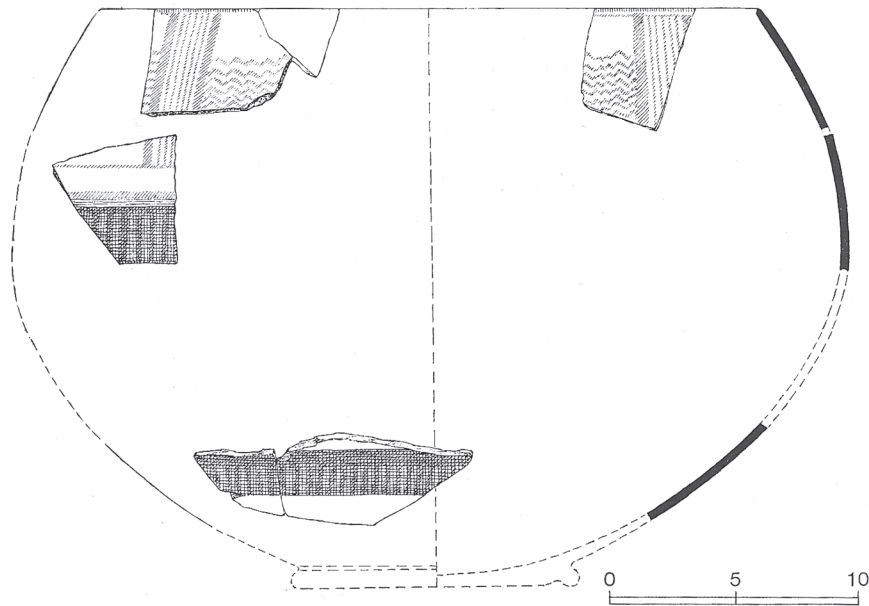


Fig. 68. Céramique peinte de type Roanne de Závist (*Drda 1981*, fig. 2: 1). Ech. env. 1/3.

en Bohême, puisque elle rappelle notamment, selon J. Břeň, plusieurs vases de Stradonice (*Břeň 1973*, p. 119).

Enfin, pour le décor, on a tout de même de nettes différences entre les exemplaires gaulois et le vase d'Úhřetice. La variante champenoise présente des décors peints complexes, alors que l'exemplaire de Bohême est recouvert d'une simple couche de peinture rouge. Cette caractéristique plus simple de décoration se retrouve sur d'autres exemplaires de Bohême et de Moravie, sur tous types de formes (*Jansová 1963* ; *Břeň 1973*, p. 117 ; *Čižmář 1974*).

En définitive, ce type de décoration permet d'envisager une production locale, en Bohême, comme l'a proposé *P. Sankot (2006, p. 251)*, qui y voit toutefois une copie de modèles occidentaux. Au vu des parallèles évoqués en Bohême, Moravie ou Autriche, aussi bien pour le pied que pour la peinture, il nous semble cependant que le vase d'Úhřetice ne doit pas être nécessairement mis en relation directe avec la Gaule.

### Céramique peinte de type Roanne

A Závist, la forme d'un des vases mis au jour sur l'oppidum semble indiquer une influence étrangère. P. Drda a présenté une céramique de profil hémisphérique qu'il a rapproché des bols de type Roanne (*Drda 1981*, p. 206, fig. 2, 1 ; *fig. 68*). Ces bols sont caractéristiques, à LT D2 et à l'époque gallo-romaine, des formes du Forez, que l'on retrouve également dans la vallée du Rhône et le Dauphiné (*Lavendhomme, Guichard 1997*, p. 116, fig. 102).

Toutefois, selon nous, l'identification de la céramique de Závist est ambiguë. Tout d'abord le profil est très largement restitué, d'une manière assez subjective, puisque le fond notamment

est manquant. Mais plus globalement, si ce profil restitué peut paraître proche des bols de type Roanne, il n'est pas tout à fait similaire. Une différence notable se situe notamment au niveau de la lèvre, qui est ici amincie, et non évasée.

Nous avons donc préféré écarter, ne serait-ce que temporairement, ce « marqueur ». Des recherches futures devront être menées, en pratiquant notamment des analyses de pâte.

### Éléments de boucliers

Nous regroupons ici en fait deux variantes de garnitures de bouclier, qui ont été rapprochées d'exemplaires français.

Le premier groupe correspond aux éléments des sites de Letky et Sulejovice (*Moucha 1969*, fig. 5), qui se caractérisent par la présence de « rosettes » décorées avec du corail. L'origine proposée est la « France (Champagne ?) » (*Budinský, Waldhauser 2004*, p. 135), tandis que les datations tournent autour de LT B2b et LT C1a (*ibid.*). Nous n'avons néanmoins pas trouvé de parallèles satisfaisants, et c'est pourquoi ces éléments ont été écartés.

Le deuxième groupe comprend un seul site, celui de Nový Bydžov (*fig. 69: 1*). Ici, ce sont les garnitures en bronze qui ont été rapprochées d'exemplaires de « France (Marne) » (*Budinský, Waldhauser 2004*, p. 135). Un parallèle direct a été évoqué par V. Moucha, en l'occurrence le site d'Etrechy dans la Marne (*fig. 69: 2*). Cette comparaison est néanmoins selon nous peu fiable. Tout d'abord, le principe de construction, bien que similaire, présente des différences : les garnitures sont en plusieurs pièces, et disposées en croix sur le bouclier de Nový Bydžov, tandis qu'on voit à Etrechy un élément vertical unique. Le deuxième élément de discordance est selon nous constitué par le type de décor, qui n'est pas suffisamment proche pour évoquer des contacts entre les artisans ayant réalisé ces garnitures.

Il faut rapprocher néanmoins la garniture de Nový Bydžov des umbos décrits par J.-L. Brunaux et B. Lambot pour la fin de LT ancienne (soit environ LT B2 en chronologie Reinecke). Ils sont en effet similaires dans le principe de construction, et ne sont en fait que des couvre-spina de faible largeur. Ce type est, selon les auteurs, « rare et sans filiation » (*Brunaux, Lambot 1987*, p. 130, n° 1 p. 131). Il nous semble donc délicat de faire un marqueur de contact entre la Bohême et la Gaule uniquement.

Plus globalement, si l'on se penche sur l'évolution générale des umbos à l'époque de La Tène, il paraît actuellement difficile de déterminer des variantes régionales parmi les différents types, qui restent morphologiquement très sobres (voir la typologie sommaire dans *Brunaux, Lambot 1987*, p. 130-131).

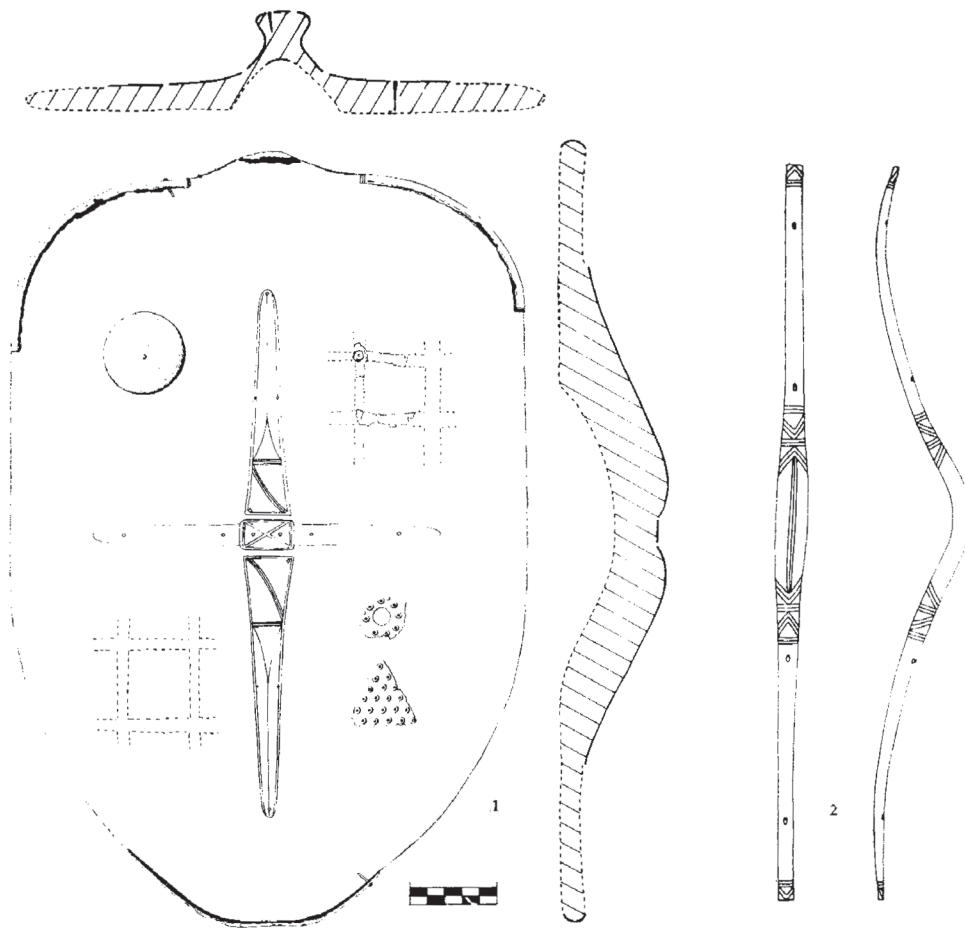


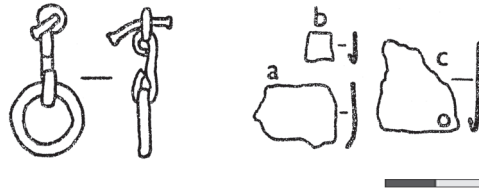
Fig. 69. Garnitures de bouclier de Nový Bydžov (1), mises en parallèle à celles d'Étrechy (2). (Moucha 1974, fig. 2).

### Éléments de casque

La tombe 106 de Jenišův Újezd correspond à une inhumation de guerrier comportant notamment une épée, un bouclier et un fer et talon de lance. En plus de ces éléments, quatre fragments de bronze trouvés près du visage ont été interprétés comme des éléments d'un casque en cuir (*fig. 70*). Le premier est un anneau relié à un rivet, destiné à la fixation de la mentonnière ; les trois fragments de tôles de bronze profilées sont interprétés comme des renforts de la bordure du « casque » (*Waldhauser 1978a*, pl. 33: 8929-8930). La datation proposée est placée entre la fin de LT B1 et LT B2 (*Waldhauser 1978a*, p. 87).

Les quatre fragments ont été étudiés en détail par *M. Princ (1978)*, dans la monographie consacrée à Jenišův Újezd. Dans ce même ouvrage, *J. Waldhauser* propose une origine probable en Sarre ou dans le Rhin supérieur (*Waldhauser 1978b*, p. 197), en raison des analogies présentées par *M. Princ*.

Nous n'avons pourtant pas inclus ce « casque » dans la liste de nos marqueurs, dans la mesure où, s'il s'agit bien d'un tel objet, il est très mal conservé, et que la ténuité des



**Fig. 70.** Eléments de casque de la tombe 106 de Jenišův Újezd  
(*Waldhauser 1978a*, pl. 33: 8929-8930). Ech. 2/3.

éléments conservés rend les comparaisons difficiles.

L'origine en Sarre, elle a été formulée à partir de l'analogie la plus proche, à Böckweiler (voir *Princ 1978*, p. 20 et fig. 13: 4). Même si on peut rapprocher le système constructif (ici une fixation à anneau, à opposer aux fixations à bouton et crochet ou rivet), les éléments sont trop dissemblables pour en faire selon nous une preuve de contacts entre la Sarre et la Bohême.

On dispose de trop peu d'éléments de comparaison en Europe pour un tel objet de cuir, donc rare, ce qui est un handicap pour l'étude des contacts. Cela rejoint les réflexions que nous avons formulées sur les produits invisibles (chap. I.E).

On notera toutefois que la tombe présente une orientation inhabituelle pour la Bohême. L'axe est Est-Ouest, alors que le rite funéraire régional accorde la préférence à l'inhumation tête au nord, ce qui est se reflète à Jenišův Újezd, dans 88% des cas (*Waldhauser 1978b*, p. 168). On rappellera que l'orientation des tombes de guerrier à l'Est est une des caractéristiques de régions comme la Suisse ou le sud du Bade-Wurtemberg (voir *annexe A.1*).

Si l'on admet que le « casque » de Jenišův Újezd est un *unicum* en Bohême (en relativisant la rareté de ces objets), et que l'on cumule cela avec l'orientation inhabituelle, nous disposerions alors de deux indices « hors normes », qui donnent un caractère particulier à cette sépulture. On ne peut néanmoins en l'état des données déterminer avec plus de précision la zone d'origine de l'inhumé.

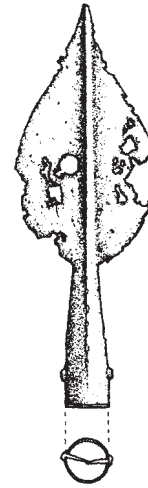
### **Fer de lance « marnien »**

Le fer de lance présenté dans la *fig. 71* a été mis au jour dans la région de Louny, sans provenance ni contexte plus précis. Selon P. Sankot, la forme de cette lance ajourée est typiquement marnienne (*Sankot 2003b*, fig. 9c).

Ce fer de lance a été présenté dans deux catalogues d'exposition récents (*Kruta, Lička 2004*, n° 1/6 ; *Celtes Mariemont 2006*, n° 1/6). Dans les deux cas, l'objet est présenté comme appartenant à la culture de Bylany, qui correspond à un groupe hallstattien du nord de la Bohême. La datation proposée pour le fer dans ces ouvrages est de 650-500 av. J.-C.

En plus de ces références, qui donnent une datation plus haute, l'exemplaire tchèque ne tient pas la comparaison avec les équivalents marniens. On pourra se reporter à la typologie sommaire de *J.-L. Brunaux* et *B. Lambot* (1987, fig. 39) pour constater que le fer de la région de Louny est relativement court et les ajours manquants.

Par contre, si cet exemplaire ne permet pas d'établir un lien avec la Marne, on signalera l'existence d'un autre individu dans la tombe 180 de la nécropole de Mannersdorf, en Autriche, et pour lequel l'identification ne fait pas de doute (*Ramsl 2009*, pl. 185).



**Fig. 71.** Fer de lance des environs de Louny (*Sankot 2003b*, fig. 9c). Sans échelle.

### Trousse de toilette

Une trousse de toilette de Jenišův Újezd a été présentée par *J. Waldhauser* comme potentiellement exogène, mais avec « une très grande réserve » (*Waldhauser 1978b*, p. 197).

La mention donnée par l'auteur (*Martin-Kilcher 1973*, p. 28-29) semble erronée, puisque nous n'avons trouvé aucune trace d'une quelconque trousse de toilette dans cet article. De plus, bien que n'ayant pas effectué de recherche spécifique en ce sens, il nous semble que ce type d'objet est assez régulièrement réparti en Europe, et en Bohême notamment.

### 3. CONCLUSIONS

L'étude de *P. Budinský* et *J. Waldhauser* a mis en avant plusieurs types de marqueurs que nous avons été amenés à écarter. Toutefois, nous ne souhaitons pas incriminer directement ces auteurs, car il nous semble que cet état de fait reflète un autre problème. Il s'agit en fait du manque d'études globales concernant d'une manière générale la parure de la période LT B-C.

Plus globalement, on notera le nombre élevé de types de marqueurs écartés et problématiques (18 types, contre 61 pour les marqueurs retenus). La raison tient essentiellement à la méthode employée, celle de la recherche de comparaisons, méthode d'identification et de vérification des marqueurs que nous avons expliquée plus haut (*chap. II.A.2*).

En effet, en l'absence de telles études, la démarche normale adoptée par les archéologues – et nous avons fait de même – est celle-ci. Faute de mieux, c'est la seule solution temporaire envisageable.



Cette méthode est toutefois dangereuse, puisque certains marqueurs demeurent ainsi « figés » dans la littérature, comme marqueurs de contacts à longue distance. Seule une reprise des données permet, parfois, de corriger les interprétations.

C'est pourquoi nous avons été relativement critique quant aux marqueurs potentiels identifiés de la sorte, et que la liste des marqueurs écartés et problématiques est longue. Nous l'avons déjà dit, la liste globale de nos marqueurs, fiables, écartés ou potentiels, est et restera mouvante en fonction des avancées futures de la recherche. C'est pourquoi nous n'excluons pas que certains marqueurs que nous avons écartés dans ce travail reprendront un jour leur place parmi les marqueurs « fiables ».

## G. SYNTHÈSE

Les marqueurs étudiés dans la seconde partie de ce chapitre se définissent par différentes caractéristiques susceptibles de nous renseigner sur la dynamique des contacts entre la Bohême et la Gaule. Nous développons ici différents aspects et différentes informations apportées par ces marqueurs. Il s'agira essentiellement de données numéraires issues de comptages, mises ensuite en parallèle avec une étude des résultats chronologiques, géographiques et contextuels. On trouvera à cet effet en *annexe A.2* plusieurs tableaux présentant les types de marqueurs étudiés dans le présent travail, classés par catégorie, chronologie et origine.

Par contre, ce qui concerne les voies de communication ou les sites ayant une importance particulière sera traité dans le chapitre III.C, en y associant une étude sur les marqueurs présents dans le sud de l'Allemagne. Enfin, les réflexions que l'on pourra tirer de ces marqueurs pour caractériser les formes de contacts sera quant à elle traitée dans le chapitre suivant.

Dans la présente analyse, deux types de comptages seront utilisés. Le premier prendra en compte le nombre d'artefacts, et le second le nombre de types.

Cette distinction permettra de pallier le problème affectant les artefacts dont le contexte de découverte n'est pas connu de manière précise. C'est notamment le cas pour l'ensemble le plus important de notre corpus, celui provenant de l'oppidum de Stradonice, qui représente près de la moitié de nos marqueurs, en termes de nombre d'objets.

Pour ce site, l'absence de contextes ne permet en effet pas de savoir si les nombreux objets gaulois ont pu être amenés en une ou quelques fois (par ex., toutes les monnaies gauloises ou toutes les perles en verre d'un même type ont pu arriver en une fois), ou bien si chaque objet reflète autant de déplacements uniques (si chaque monnaie ou chaque perle gauloise est arrivée individuellement, représentant ainsi autant de traces de contacts). Il n'est donc pas possible de savoir si c'est un artefact ou bien un groupe d'artefacts qui doit être considéré comme marqueur de contact.

L'étude par types évacue ce problème, en prenant en compte le critère de la présence/absence de chacun d'entre eux sur les différents sites. Cela revient en fait à étudier alors la variété des marqueurs présents, plutôt que leur quantité. Cette dernière information pourra toutefois être prise en compte grâce aux comptages par nombre d'objets.

### 1. TYPES ET CATÉGORIES

Les marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule identifiés dans le présent travail

correspondent à sept catégories d'artefacts, dont le nombre de types et le nombre d'objets se répartissent de la sorte (fig. 72) :

Catégories \ Direction	Bohême vers Gaule (E>O)		Gaule vers Bohême (O>E)		(Total)	
	NB types	NB objets	NB types	NB objets	NB types	NB objets
Monnaies	3	48	20	48	23	96
Parure	7	36	19	72	26	108
Céramique	2	2	3	5	5	7
Armement	/	/	2	2	2	2
Transport/harnachement	1	1	2	4	3	5
Outillage	/	/	1	2	1	2
Monumental	/	/	1	1	1	1
(Total)	13	87	48	134	61	221

**Fig. 72.** Nombre de types et d'objets par catégories et par direction

Il convient d'ajouter à ces données quatre types monétaires qui ne sont pas déterminables précisément, mais qui documentent des contacts entre la Bohême et la Gaule :

- Statères boïens indéterminés (2 exemplaires, à Pomy et Überlingen, CH) ;
- Statère « ambien » (1 exemplaire, à Hostomice) ;
- Bronzes gaulois indéterminés (4 exemplaires, à Stradonice) ;
- Potins gaulois indéterminés (2 exemplaires, à Stradonice et Domažlice).

Nous ne reviendrons pas ici sur les spécificités des différentes catégories, puisqu'elles ont été partiellement traitées dans leurs parties respectives (monnaies, parure, céramique). Un récapitulatif des types correspondants pourra toutefois être consulté en *annexe A.2.1.*

Le point le plus flagrant à l'examen de ce tableau est la nette prédominance des monnaies et des éléments de parure. Ces catégories sont largement majoritaires, à la fois de Bohême vers la Gaule et dans la direction inverse, que l'on prenne en compte le nombre de types ou le nombre d'objets.

D'un point de vue global, en prenant en compte les deux directions, les quantités sont alors très proches. Ces proportions identiques sont respectées à la fois en nombre de types et en nombre d'objets.

On peut donc dire que parmi les marqueurs de contacts, la monnaie et la parure jouent un rôle d'importance égale, pour l'ensemble de la période (tout en se rappelant que les monnaies n'apparaissent qu'à LT C, *cf. infra*).

Les autres catégories sont comparativement présentes en faible nombre, seule la céramique présentant une variété légèrement plus élevée, avec cinq types différents impliqués dans les

contacts entre les deux régions.

Cette image doit toutefois être nuancée par la liste relativement longue de marqueurs que nous avons écartés (18 types, contre 61 pour les marqueurs retenus). Ce nombre élevé est dû selon nous à des problèmes méthodologiques, au premier rang desquels se place le manque d'études globales que nous avons déjà évoqué plusieurs fois, et à la méthode de sélection stricte que nous avons adoptée (voir les conclusions du *chap. II.F*).

Une analyse en termes de qualité des catégories et des types permet également quelques réflexions.

On notera tout d'abord la quasi-absence d'objets en fer. Les seuls individus entrant dans cette catégorie sont l'épée de Jenišův Újezd, mais que nous avons pu identifier comme marqueur de contact grâce à son fourreau en bronze, et la fibule de Nauheim Str. K de Třisov.

Il semble a priori étrange de penser que les objets en fer n'aient pas pu circuler à grande distance, entre la Bohême et la Gaule, et en ce sens, l'épée de Jenišův Újezd en est un parfait contre-exemple. La fibule de Třisov pose quant à elle la question de l'adaptation sur un autre matériau d'un modèle occidental originellement en bronze.

Il faut donc se poser la question de la représentativité du mobilier en fer dans les contacts à longue distance. Leur mauvais état de conservation, notamment par rapport au mobilier en bronze, nous inciterait donc à les classer dans les « produits invisibles » que nous avons évoqués plus haut (*chap. I.B.2*).

Dans la grande famille du mobilier métallique en fer, une large part est représentée par l'outillage. Dans ce cas-là, il est clair que la distinction entre groupes régionaux est impossible. La morphologie est en effet, dans l'état de nos connaissances, trop similaire dans la civilisation laténienne pour permettre de distinguer des groupes régionaux (sauf apparemment dans le cas des meules, mais il s'agit d'un autre matériau). Cela constitue une explication probable de l'absence de mobilier en fer dans les contacts à longue distance.

Un complément de réponse peut être fourni par les fibules de Nauheim, et est lié à l'état de conservation du mobilier en fer. Pour ces fibules, K. Striwe explique que la variété des décors est beaucoup plus restreinte que pour les mêmes types en bronze (*Striwe 1996*, p. 68). Il en résulte que beaucoup d'arcs de fibules paraissent lisses, et empêchent donc de reconnaître le type de décor. Pour les fibules de bronze du type « classique », K. Striwe a pu déterminer quinze types de décors (groupe A), alors que la même forme en fer (groupe I) ne connaît que six variantes. Il en résulte que les possibilités d'étude des variantes régionales s'en trouvent logiquement amoindries. Dans ce cas donc, la sous-représentativité des exemplaires en fer est due, au moins en partie, à la difficulté de reconnaître les décors.

Un second point, déjà signalé individuellement pour des types d'objets particuliers, est la

valeur (sociale, commerciale ?) que peuvent avoir certains marqueurs. Cette valeur peut être révélée soit grâce à la qualité de l'objet en lui-même, pour la parure notamment, soit par le matériau (monnaies en or ou en argent), soit par la richesse du contexte. Peut-on dès lors considérer que les produits circulant à longue distance soient, au moins en partie, des « biens de prestige » ?

Dans le même ordre d'idée, on peut se poser la question de la valeur des meules qui ont, dans notre cas, été déplacées sur plus de 500 km. La mobilité de tels artefacts, lourds et délicats à déplacer, demandait certainement une organisation plus complexe.

Enfin, nous terminerons par quelques réflexions sur les typologies, qui ont été à la base de notre méthode de sélection des marqueurs. Nous avons en effet à plusieurs reprises dû discuter de la validité de certaines d'entre elles, ou de certains objets particuliers s'y insérant. C'est en fait souvent une question de finesse de ces typologies qui permet ou qui empêche de discerner des traces de contacts à longue distance.

En effet, les typologies trop larges présentent généralement une répartition couvrant des zones très étendues, sans qu'il soit possible d'identifier des variantes régionales et par là des contacts entre ces différentes régions (fibule de Nauheim dans sa globalité par ex.). À l'inverse, les typologies trop fines ou trop « strictes » écartent par définition les variantes. Ainsi, la typologie stricte établie par H.-E. Joachim a écarté des bracelets de type Carzaghetto l'exemplaire de Jenišův Újezd. Nous avons vu que, même si le décor n'est effectivement pas le même, la filiation est claire entre le type « strict » à esses et ses différentes variantes (décor spiraliforme, globule unique, etc.).

C'est entre ces deux extrêmes que l'on a le plus de chances de pouvoir identifier des contacts, comme a pu le montrer l'examen des fibules de type Nauheim. Ce sont ces typologies « intermédiaires », ni trop fines, ni trop larges, qui apportent le plus d'informations pour les contacts à longue distance

## 2. CHRONOLOGIE

Afin d'appréhender d'éventuelles variations chronologiques parmi les différentes catégories repérées, nous avons procédé à un classement des types d'objets en fonction de leur datation globale (*annexe A.2.2*). Cette méthode a l'inconvénient de fournir des datations peut-être trop larges, mais elle permet de pallier le problème du faible nombre de contextes bien documentés (*cf. infra*).

Pour les marqueurs originaires de Bohême, on peut mettre en avant une certaine évolution. Tout d'abord, à LT B, les cinq types présents sont tous des éléments de parure. Dans un second temps, à LT C, apparaissent les monnaies, ainsi qu'un type de bracelets en verre. La

troisième étape correspond à LT C2-D, et elle réunit toutes les catégories existantes pour les marqueurs Est>Ouest (monnaies, parure, céramique et transport/harnachement).

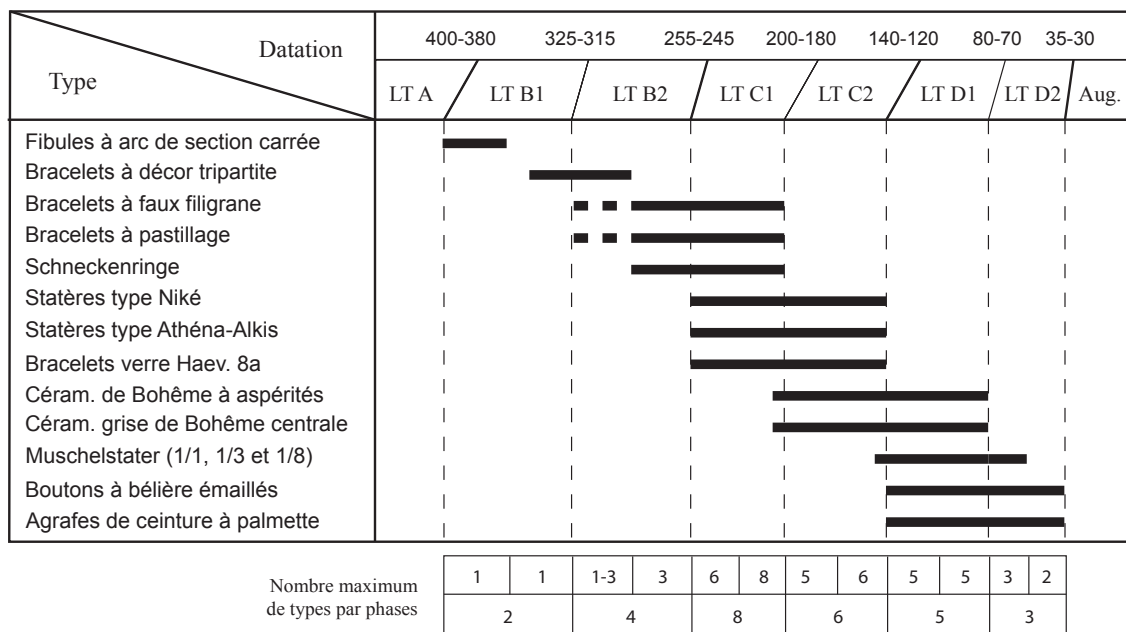
Pour les marqueurs originaires de Gaule, on note que la période de LT B est représentée majoritairement par des éléments de parure. Les seules exceptions sont les fourreaux ornés au repoussé, datés de LT B1a, et les meules, qui offrent une datation plus large (LT B2-D). A LTC apparaissent les premiers types de monnaies et de perles en verre. A LT C2-D enfin, toutes les catégories sont représentées.

En comparant l'évolution globale de l'utilisation de certaines catégories dans les deux directions, on constate que le schéma est similaire. On peut donc proposer d'une manière générale l'évolution suivante pour les contacts entre la Bohême et la Gaule :

- LT B : mobilité quasi-exclusive de la parure ;
- LT C : apparition de la monnaie et des premiers types de parure en verre ;
- LT C2-D : toutes les catégories sont représentées.

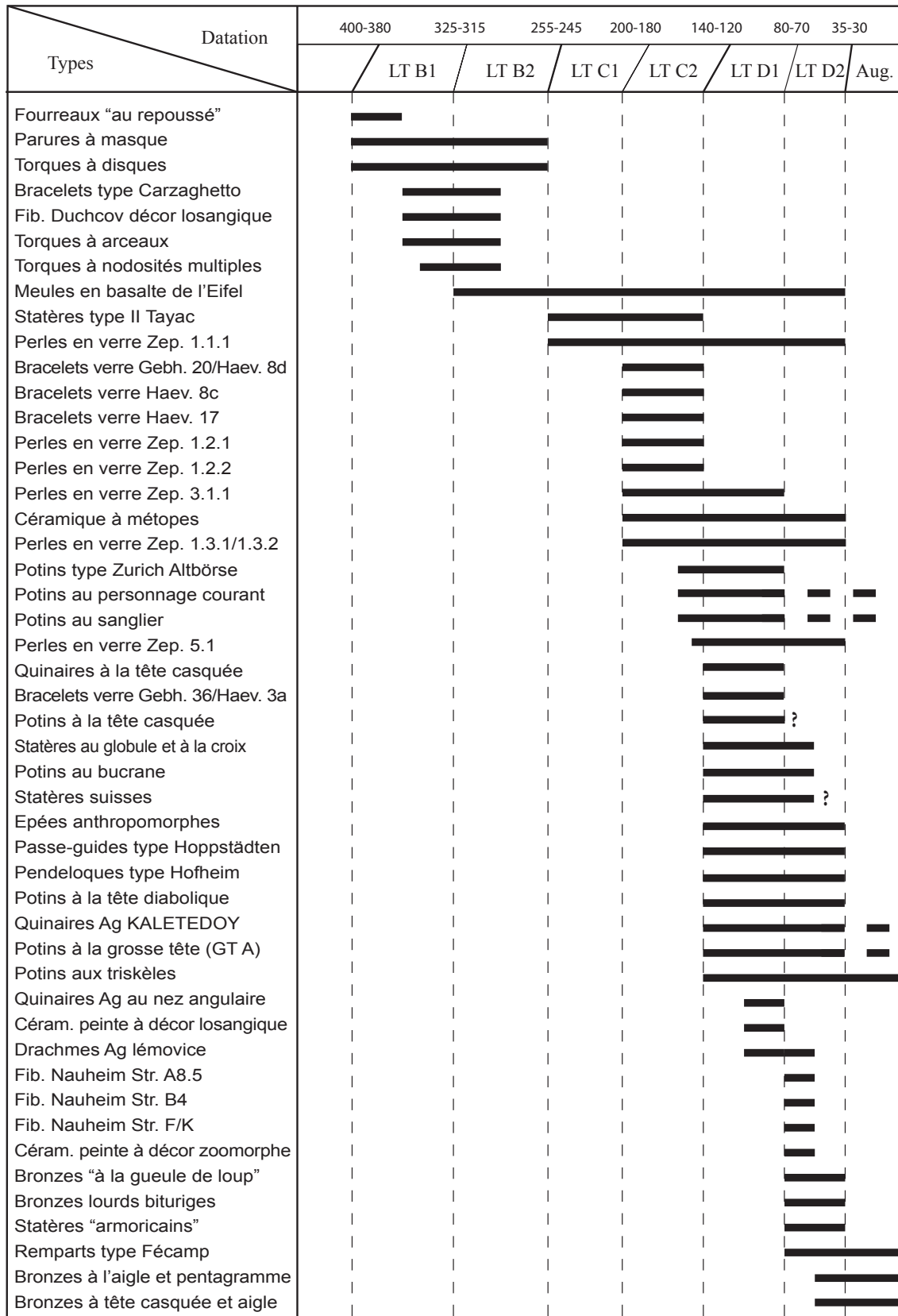
Les *fig. 73* et *74* présentent les différents types de marqueurs en fonction de ces données chronologiques, que nous avons distinguées selon la direction des contacts. Nous y avons également fait figurer un autre type de comptage, représenté sous la forme de tableaux. Il s'agit d'un calcul du nombre maximum de types présents par périodes et sous-périodes, en cumulant simplement les types existant dans la phase considérée, même s'ils ont une datation plus large. Ce sont bien sûr des données numériques théoriques, mais elles permettent de

**Est > Ouest**



**Fig. 73.** Chronologie des types de marqueurs (Bohême > Gaule)

Ouest > Est



Nombre maximum de types par phases	3	6	7	3	3	3	11	14	22	25	24	18
	7		7		3		14		25		26	

Fig. 74. Chronologie des types de marqueurs (Gaule > Bohême)

rééquilibrer les datations larges, voire très larges pour certains types. Cette méthode permet surtout d'identifier des périodes d'activité plus ou moins importante, et donc une éventuelle dynamique dans les contacts.

Les marqueurs originaires de Bohême montrent une présence régulière sur toute la période. La période de LT B1 montre un démarrage un peu plus lent, mais qui s'accélère dès LT B2. C'est à LT C1 que le nombre de types est le plus élevé, mais l'évolution est peu sensible jusqu'à LT D1. La période de LT D2, phase durant laquelle l'occupation laténienne de la Bohême cesse, est encore bien documentée. L'image globale nous montre des contacts réguliers et sans rupture particulière.

Pour les marqueurs gaulois, cette évolution est moins constante. On distingue un premier pic à LT B1b-B2a, avec cinq à six types présents. On se situe ici dans la phase Duchcov-Münsingen. On note ensuite un hiatus à la transition LT B2/C1. La période de loin la plus importante en termes de variétés de types est celle de LT C2-D, avec jusqu'à 25 types représentés. Ce phénomène est toutefois lié au poids du corpus mis au jour à Stradonice (*cf. infra*).

On peut donc constater que le schéma d'évolution chronologique n'est pas le même entre les deux zones. Il est toutefois délicat d'interpréter cette différence, et de savoir si elle correspond réellement à des dynamiques différentes dans les contacts, selon que l'on considère les relations de la Bohême vers la Gaule ou inversement.

### 3. RÉPARTITION DES MARQUEURS

Après cet examen des données chronologiques, il convient maintenant de s'intéresser à une autre dynamique, d'ordre géographique. Il s'agit en fait de voir si l'on peut identifier des régions particulières, pour l'origine des marqueurs d'une part, et pour leur lieu d'arrivée d'autre part. Nous distinguerons ainsi les régions « émettrices » (*annexe A.2.3*) et « réceptrices ».

#### **Régions émettrices**

Pour les marqueurs orientaux, nous l'avons déjà signalé à plusieurs reprises, il est délicat de définir des régions d'origine précises correspondant aux différents types de marqueurs. Ainsi pour les monnaies, où une origine en Bohême et en Moravie est envisageable. Par contre, pour la céramique, c'est le rôle de la Bohême centrale, et éventuellement de la Bohême orientale qui doit être mis en avant.



Pour les autres catégories (parure et transport/harnachement), on ne peut pas dégager de région particulière. Seuls les marqueurs de LT B-C1 sont restreints à la moitié nord du pays (cuvette de l'Elbe), mais c'est là la conséquence logique de l'historique de l'occupation du pays (voir *chap. I.A.3*).

On note toutefois que les deux types les plus récents (boutons émaillés et agrafes à palmette), datés de LT D, sont ceux qui offrent la répartition la plus large, couvrant une majeure partie de l'Europe centrale. Ils illustrent selon nous, même si ces indices sont faibles, l'uniformisation à une échelle plus grande des cultures matérielles régionales. On perçoit également la difficulté de reconnaître des marqueurs de contact pour cette période, en l'absence d'étude typologique plus poussée, comme cela existe pour la parure en verre ou les fibules de Nauheim.

Pour la Gaule, plusieurs régions peuvent être mises en avant, en tant que zone d'origine des marqueurs gaulois trouvés en Bohême.

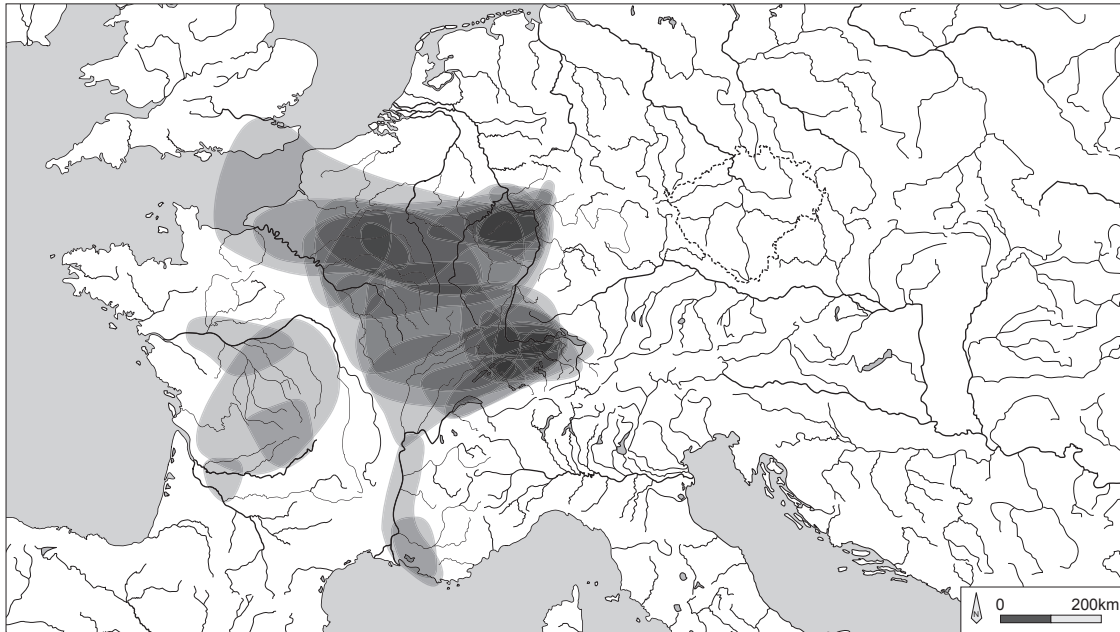
Entre le Bassin parisien et la Lorraine, neuf à dix types de marqueurs documentent la zone. Ils se répartissent équitablement entre les deux horizons LT B-C1 et LT C2-D. Eventuellement deux types supplémentaires, les céramiques peintes à décor zoomorphe et les fibules de type Duchcov à décor losangique. Dans les deux cas, le foyer est supposé en Champagne ou dans une autre région, respectivement l'Auvergne et la Suisse.

Le Centre-est de la France et la Suisse (centrale et occidentale) sont représentés par sept types. Mis à part les bracelets à globules, datés de LT B1b-B2a et centrés sur la Suisse, tous les autres marqueurs sont situés à LT C2-D.

Le nord de la Suisse et plus globalement le sud du Rhin supérieur (« südliches Oberrhein »), bien que de superficie réduite, a livré six types de marqueurs. Comme pour la zone précédente, un seul type permet de documenter LT B (torques à disques du groupe F), les autres étant centrés sur LT C2-D.

Une autre région importante est située en Rhin-Moselle, puisque neuf types sont présents, malgré la faible étendue de la zone. Mis à part les meules de l'Eifel, dont la datation est floue entre LT B2 et LT D, tous les autres marqueurs sont situés à LT C2-D.

Le Centre-ouest et la façade atlantique, malgré la taille de la zone, ne sont représentés que par neuf types de marqueurs, presque exclusivement monétaires, à l'exception du cas particulier des remparts à talus massifs. Au niveau chronologique, on se situe majoritairement à LT D, voire à LT D2. Seuls les statères du type II de Tayac permettent de documenter la phase LT C.



**Fig. 75.** Cumul des foyers supposés des types de marqueurs originaires de Gaule

Enfin, les céramiques peintes à décor losangique et les fibules de Nauheim du type A8.5 montrent des contacts respectivement avec le Forez et la Provence. Les céramiques peintes à décor zoomorphe, nous l'avons dit, peuvent être, quant à elles, originaires d'Auvergne ou de Champagne.

Pour illustrer le rôle de ces différentes régions, nous avons rassemblé sur la *fig. 75* les foyers supposés des types de marqueurs pour lesquels une carte de répartition a pu être présentée. Il manque donc une partie des marqueurs, et c'est pourquoi nous n'avons pu établir un document similaire pour la Bohême, en l'absence de cartes de répartition pour LT B-C1. Toutefois, pour la Gaule, la cartographie permet de mettre en avant le rôle de trois régions au moins qui ont fourni la plus grande variété de marqueurs : la Champagne, essentiellement dans sa partie occidentale, et dans une moindre mesure jusque vers la Lorraine ; la région Rhin-Moselle (ou Nord du Rhin supérieur), et enfin la Suisse, plus particulièrement dans sa partie nord-est. On retrouve donc dans les grandes lignes les conclusions établies à partir de l'*annexe A.2.3*.

Si on observe ces données dans une perspective chronologique, on constate qu'à LT B-C, les régions qui ont fourni des marqueurs à la Bohême se concentrent dans le nord-est de la Gaule, entre le Bassin parisien, la Lorraine et la Suisse. Seuls les statères du type Tayac II, datés de LT C1-C2, pointent vers l'Aquitaine.

À LT C2-D, deux phénomènes sont perceptibles. Tout d'abord, on note un accroissement du nombre de régions constituant l'origine des marqueurs gaulois de Bohême. Ensuite, on constate un déplacement vers l'est des régions les plus importantes, grâce à l'émergence de

la région Rhin-Moselle.

### Régions réceptrices

La cartographie des sites de Gaule ayant livré du mobilier de Bohême (*fig. 76*) permet de mettre en avant deux informations principales. On note tout d'abord le rôle prépondérant de la Suisse, entre le lac de Genève, le lac de Constance et la région bâloise. La zone la plus dense se situe en Suisse occidentale, entre Lausanne et Berne. L'autre constatation est que tous les marqueurs se situent presque exclusivement dans la moitié est de la Gaule.

Pour la Bohême, les marqueurs sont présents sur tout le territoire (*fig. 77*), ou tout du moins dans les zones où une occupation laténienne est attestée (voir *fig. 3*). On remarque toutefois une nette prédominance de la moitié ouest du territoire, les marqueurs gaulois dépassant rarement la Vltava et l'Elbe. Deux zones de densité particulière s'y distinguent d'ailleurs : l'une dans le Nord-ouest de la Bohême, entre les Monts métallifères, l'Elbe et l'Ohře ; l'autre dans le centre de la Bohême, notamment dans la vallée de la Berounka et dans la zone de sa confluence avec la Vltava.

D'autres points intéressants peuvent être soulignés, comme le positionnement de Třisov ou de Domažlice, permettant un accès depuis ou vers le Danube, ou les quelques sites regroupés autour de Kolín, en direction de la Moravie. Enfin, on note une ligne entre Písek et Obří Hrad, qui permet peut-être de documenter le passage de la *Goldene Steige* (voir *chap. III.C.3.2*).

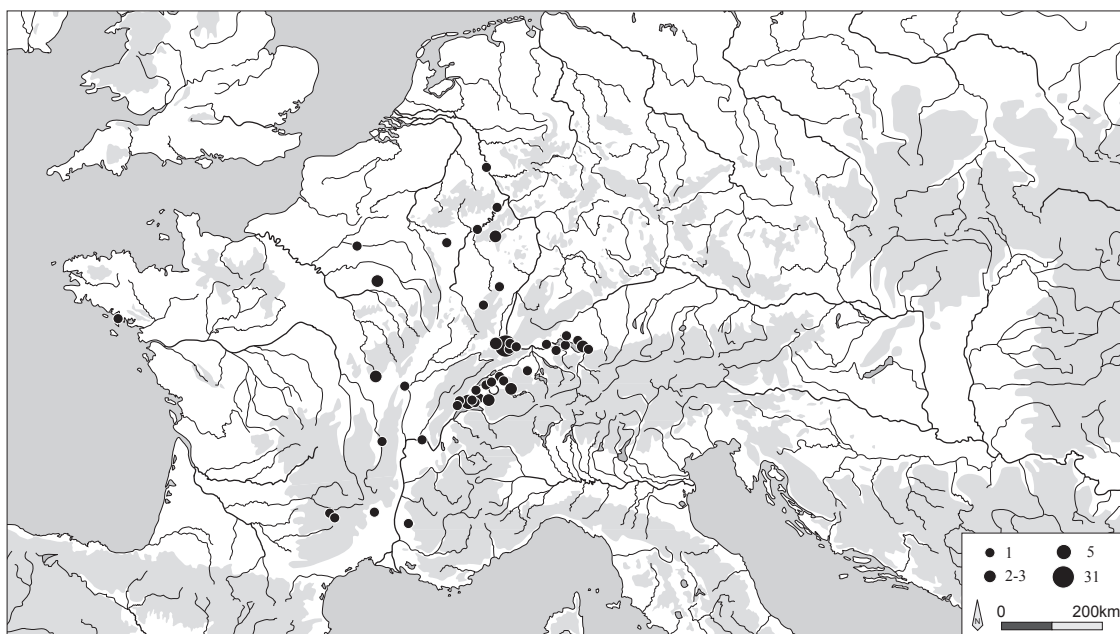


Fig. 76. Sites de Gaule ayant livré des marqueurs de Bohême



Fig. 77. Sites de Bohême ayant livré des marqueurs gaulois

Les *fig. 78* et *fig. 79* correspondent à une différenciation chronologique des données que nous venons de commenter. Nous nous sommes ici basé sur les résultats issus de l'étude chronologique (*cf. supra* et *fig. 73-74*) pour définir les périodes représentées.

Pour la Gaule, la première phase (LT B1b-B2a) n'est que faiblement représentée, avec deux objets mis au jour à proximité du lac Léman (Saint-Sulpice et Bière).

La seconde carte présente les données de LT B2b-C1, mais nous y avons également placé, en gris foncé, les marqueurs de LT C1-C2. On constate que, par rapport à l'ensemble de la zone ayant livré des objets de Bohême, seule la moitié sud est concernée. Les marqueurs trouvés dans le Sud-est de la France se situent ainsi dans cette période. On note aussi un certain regroupement à proximité du lac Léman, et dans une moindre mesure dans les régions de Berne et du lac de Constance.

A LT C2-D1, c'est au contraire la moitié nord de notre zone qui prend de l'importance. La région autour du lac Léman est ainsi par exemple exempte de marqueurs de Bohême. A l'échelle de toute la Gaule, la répartition est plus diffuse, mais on constate toutefois une densité plus forte à mesure que l'on s'approche du Rhin, et donc de la Bohême.

Pour la Bohême, on note quelques sites présents à LT B, notamment dans le nord-ouest du pays, et autour de la Vltava, en Bohême centrale. La deuxième phase, celle de LT C1, correspond au « hiatus » que nous avons identifié précédemment. La troisième carte reprend les données de LT C2-D, et montre que la totalité de la région est désormais couverte.

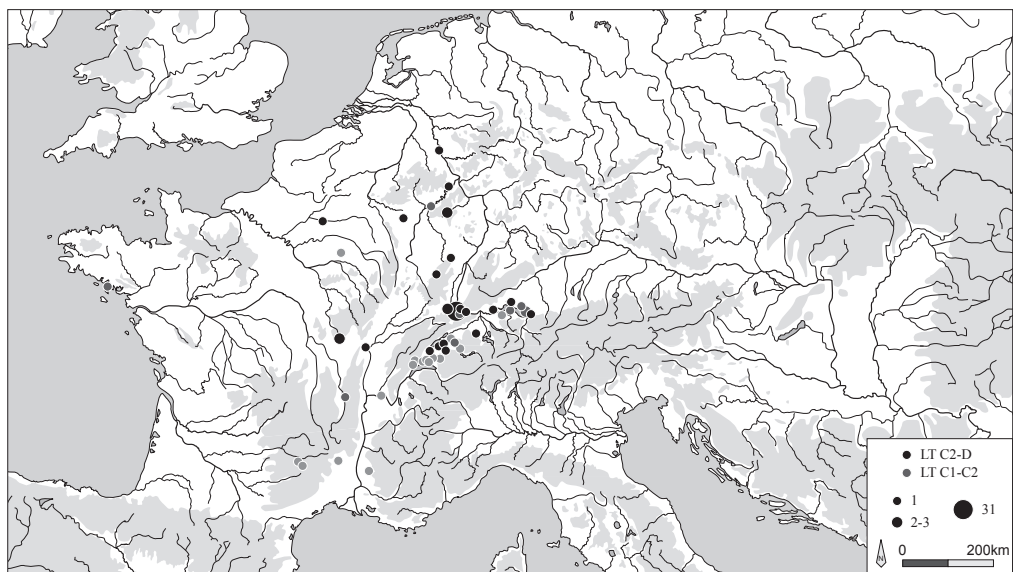
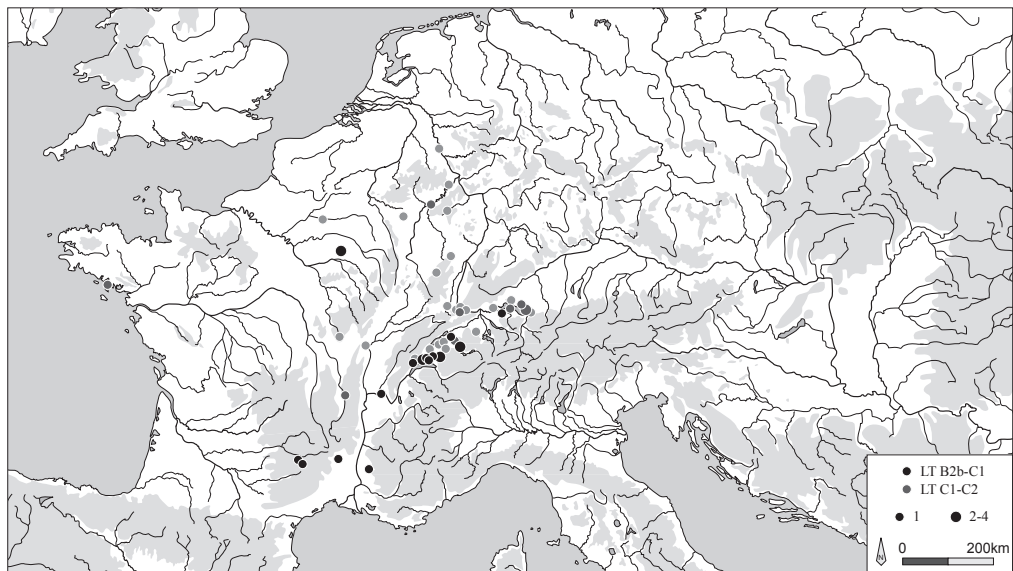


Fig. 78. Marqueurs de Bohême en Gaule. Localisation des sites par périodes

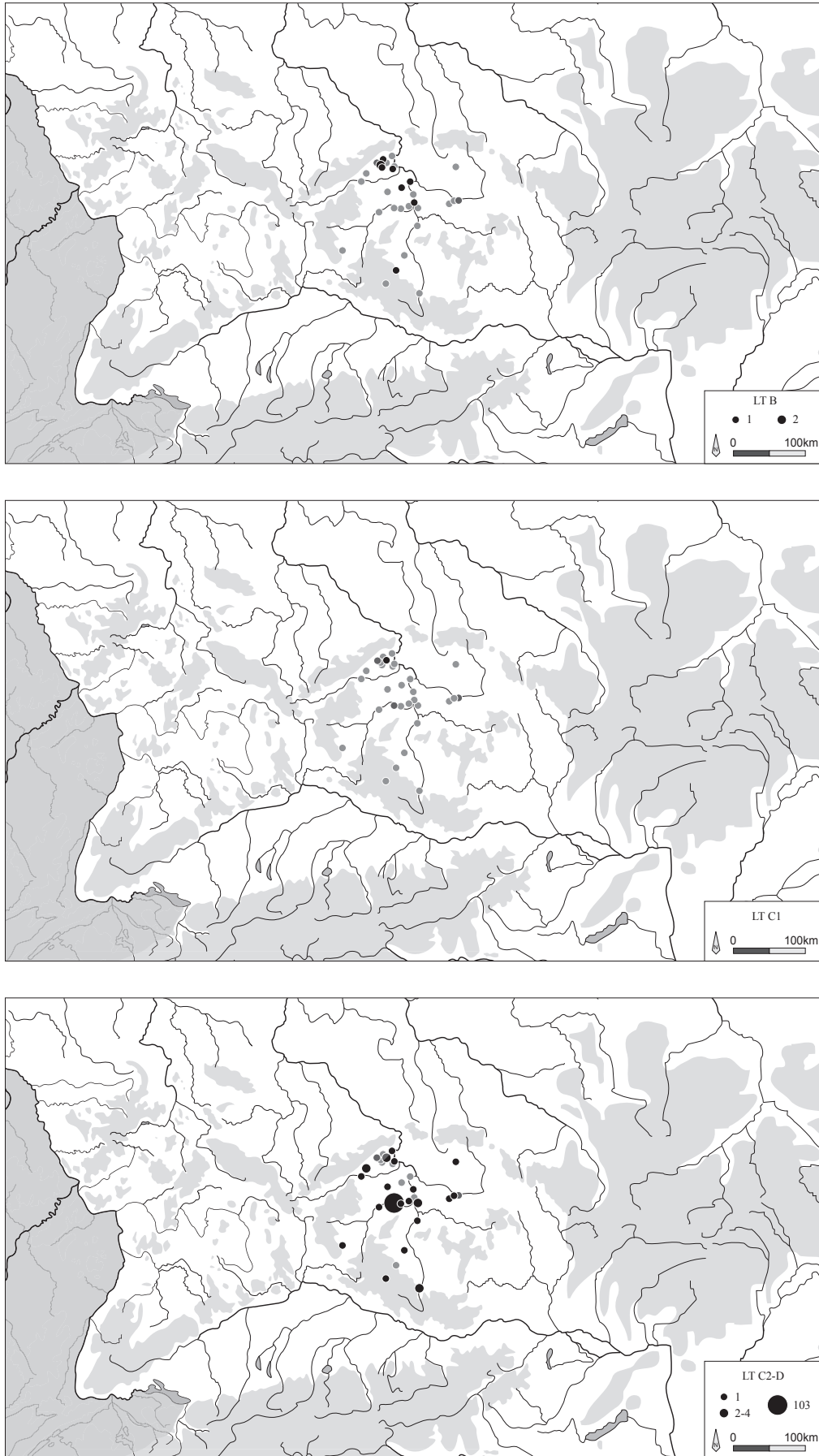


Fig. 79. Marqueurs gaulois en Bohême. Localisation des sites par périodes

### Confrontation des données

Si on compare maintenant les données issues des régions émettrices et réceptrices, un schéma global peut être dressé (fig. 80).

	Bohême		Gaule	
	marqueurs E>O	marqueurs O>E	marqueurs E>O	marqueurs O>E
LT B-C1	Nord-ouest	Nord-ouest Centre (Vltava)	Suisse occidentale Sud France	Nord-est (bassin parisien > Suisse)
LT C2-D	Zone large (Europe centrale)	Toute la région	Nord-est (surtout frange orientale)	Zone large (surtout Rhin sup. et Suisse)

**Fig. 80.** Comparaison, pour la Bohême et la Gaule, des régions émettrices et réceptrices

Pour la période de LT B-C1, les marqueurs liés à la Bohême se situent surtout dans la partie Nord-ouest du territoire, aussi bien pour leur zone d'origine que pour leur point d'arrivée. En Gaule, on note par contre une différence entre les zones émettrices (Nord-est) et les zones réceptrices (Sud-est). Seule la Suisse constitue une région commune ayant livré ou reçu des marqueurs de contacts.

Pour la période LT C2-D, l'impression globale est celle d'une extension des zones concernées, aussi bien pour les régions émettrices que pour les régions réceptrices. En Bohême, la totalité du territoire est maintenant couverte par les imports de Gaule, tandis que les zones de production semblent largement dépasser les limites du territoire, et concernent également d'autres régions (Moravie, Autriche, Slovaquie, Bavière). En Gaule, l'impression est similaire, avec un panel plus important de régions impliquées dans l'origine des contacts. Pour les zones réceptrices, c'est le Nord-est de la Gaule qui se distingue, et principalement sa frange orientale (Rhin supérieur et Suisse).

Nous avons présenté dans le premier chapitre les régions importantes identifiées dans l'histoire de la recherche (*chap. I.C.2.1*), qui se situaient globalement entre la Bourgogne, la Champagne, le Rhin moyen et le Plateau suisse, situation valable pour l'ensemble de la période.

Les données que nous avons obtenues grâce à l'étude des marqueurs de contacts semblent conforter cette image. Il a toutefois été possible d'affiner quelque peu l'étendue, à la fois géographique et chronologique, du rôle de ces régions.

Ainsi, nous pouvons maintenant montrer que des « pôles d'attractivité » plus spécifiques sont à placer notamment dans les régions de Rhin-Moselle, du Rhin supérieur (ou Rhin moyen dans l'histoire de la recherche) et de la Suisse. Parmi ces différentes zones, c'est

toutefois la Suisse qui est sans conteste la région qui a fourni le plus de marqueurs de contacts, aussi bien en tant que lieu d'origine qu'en tant que lieu d'arrivée. Son rôle de « plaque tournante », évoqué par différents auteurs notamment à propos des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s., est clairement démontré, et ce pour toute la période qui nous intéresse.

#### 4. CONTEXTES ET SITES IMPORTANTS

Pour tenter d'identifier les sites qui ont eu une importance plus marquée dans les contacts entre la Bohême et la Gaule, nous prendrons ici en compte ceux qui présentent plus d'un marqueur, en termes de nombre d'objets. Nous donnons toutefois la priorité au classement par nombre de types présents dans les tableaux ci-dessous, pour mettre en avant l'éventuelle variété de types marqueurs. On se reportera à l'*annexe A.2.4* pour la liste complète des sites.

En Gaule, les sites suivants se dégagent :

Sites	Nb types	Nb objets	Nb ensembles	Type de contexte
Saint-Sulpice	3	5	4	Funéraire
Lindau	2	3	?	Habitat ?
Mont-Beuvray	2	2	1	Oppidum (atelier)
Saint-Louis	1	31	1	Dépôt
Münsingen-Rain	1	3	2	Funéraire
Mulhouse	1	3	1	Dépôt
Gruyères	1	2	2	Funéraire
Hoppstädten	1	2	1	Funéraire
Corroy/Trouans	1	2	1 ?	<i>inconnu</i>

En Bohême, les sites suivants se dégagent :

Sites	Nb types	Nb objets	Nb ensembles	Type de contexte
Stradonice	34	103	?	Oppidum
Třisov	4	4	?	Oppidum
Chomutov	3	4	?	<i>inconnu</i>
Jenišův Újezd	2	3	2	Funéraire
Hostomice	2	2	2	Funéraire/inconnu
Závist	2	2	2	Oppidum

Ces sites se situent en toute logique dans les régions réceptrices identifiées plus haut. Nous aurons l'occasion de discuter du rôle de ces différentes localités dans le chap. III.

L'examen des lieux de découverte des marqueurs dans leur ensemble permet de mettre en avant trois contextes principaux : l'habitat, le funéraire et les dépôts.

Pour la période de LT B-C1, dans les deux zones, les contextes connus sont presque



exclusivement funéraires, avec la présence d'un seul dépôt dans chaque région (faille de la Cuire à Larina et trésor de Duchcov à Lahošt).

À LT C1-C2, avec l'émergence des monnaies et des premières parures en verre, apparaissent les premiers habitats de Gaule ayant livré des marqueurs de Bohême.

À LT C2-D enfin, les différents types de contextes coexistent. L'habitat semble prépondérant (si on considère ainsi les découvertes de Stradonice), mais on note également plusieurs trouvailles liées à des dépôts, et qui se limitent aux marqueurs monétaires. On rappellera ici l'importance de ces dépôts pour les monnaies boïennes en Gaule (voir *chap. II.B.1.4*), mais aussi la présence d'un potin gaulois à Domažlice. Les sépultures ne sont documentées que dans deux cas (Marloux ? et Hoppstädten-Weiersbach pour les agrafes de ceinture à palmette).

On rappellera pour expliquer cette image l'inégalité des données archéologiques selon les périodes (voir *chap. I.A.3*). Les données de LT B-C1 sont ainsi principalement caractérisées par les découvertes funéraires, alors que celles de LT C2-D, en Bohême, sont exclusivement liées à l'habitat. Cette scission dans la qualité des données se retrouve donc logiquement ici, dans l'étude des contextes de découverte.

## 5. CONCLUSION

Les 221 objets identifiables que nous avons retenus dans le présent travail apportent donc une série d'informations sur les catégories, la chronologie, et la répartition géographique des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule. Une image globale de ces contacts peut ainsi être constituée, en retenant les grandes lignes des points que nous avons développés dans les paragraphes précédents.

Il est donc possible, avec ces données, de proposer une dynamique dans les contacts entre la Bohême et la Gaule (*fig. 81*).

	Bohême > Gaule			Gaule > Bohême		
	catégories	quantité	régions	catégories	quantité	régions
LT B1	parure	faible à LT B1a puis régulière	Nord-ouest Bohême > Suisse occidentale et Sud France	parure	importante à LT B1b-B2a	Nord-est France et Suisse > Nord-ouest et centre Bohême
LT B2				premières monnaies et parures en verre	hiatus à LT B2/C1	
LT C1	toutes		Europe centrale > Nord-est Gaule	toutes	très élevée	toute la Gaule > toute la Bohême
LT C2						
LT D1						
LT D2						

**Fig. 81.** Récapitulatif des éléments permettant de caractériser les contacts entre la Bohême et la Gaule

Tout d'abord, on retrouve dans les deux zones une évolution chronologique semblable dans les catégories permettant d'illustrer ces contacts. Il en va de même pour les contextes de découverte, et dans une moindre mesure dans les régions impliquées, qui sont également très proches, que l'on considère les marqueurs de Bohême ou de Gaule.

L'unique différence notable est celle de la dynamique globale de ces contacts, qui semble régulière sur toute la période de la Bohême vers la Gaule, mais qui apparaît moins homogène dans l'autre direction.

Au tout début de notre période, à LT B1a, seuls quelques objets permettent de documenter ces contacts, qui connaissent un premier pic autour de LT B1b et LT B2a, ce qui correspond donc à la phase Duchcov-Münsingen. Les marqueurs sont presque exclusivement, pour toute LT B, des éléments de parure. Les régions impliquées dans les deux directions sont alors le nord-ouest de la Bohême et la Suisse, les marqueurs étant alors issus de contextes funéraires.

Une première évolution est à placer à la transition LT B2/C1 ou à LT C1. C'est à ce moment qu'apparaissent les premiers indices monétaires et de parure en verre, et avec eux les premiers contextes d'habitat. Cette période correspond également à une baisse de l'intensité des contacts depuis la Gaule en direction de la Bohême.

La troisième étape correspond aux phases LT C2-D, c'est-à-dire l'horizon des oppida. C'est à ce moment que les changements sont les plus significatifs, notamment en termes de quantité et de variété des marqueurs. Les zones impliquées dans les contacts sont alors beaucoup plus étendues, et les contextes montrent également un panel plus large.

En définitive, on perçoit donc une nette différence entre les deux grands horizons que nous avons distingués dès le début de notre travail : l'horizon des nécropoles à tombes plates (LT B-C1) et l'horizon des oppida (LT C2-D). Il est maintenant nécessaire de comprendre la raison de cette différence, point que nous allons tenter de résoudre dans les chapitres suivants.

Pour finir, il convient toutefois de rappeler, nous l'avons dit plus haut, que la liste de marqueurs présentée ici ne se veut pas exhaustive, mais au contraire vivante et appelée à évoluer constamment. Il en résulte que le tableau que nous avons brossé ici sera peut-être modifié à l'avenir, et qu'il est dépendant à la fois de l'état de la recherche sur les différentes catégories, mais aussi de la méthode de sélection employée dans le présent travail.

Pour percevoir de tels indices de contacts, il est nécessaire de bien connaître les différents types de mobilier provenant des différentes régions. Cette connaissance du mobilier se doit d'être à la fois précise dans le détail des typologies et globale à l'échelle de la culture

matérielle dans son ensemble. C'est une connaissance en perpétuelle évolution, et c'est pourquoi nous sommes convaincu que de nouveaux marqueurs seront encore identifiés dans le futur. Cette possibilité est particulièrement plausible pour certains marqueurs à diffusion large, mais dont les variantes régionales n'ont pas été suffisamment étudiées (fibules de type Duchcov par ex.). C'est un travail long et fastidieux qui doit être entrepris pour chacun de ces types d'objets, mais qui sera néanmoins nécessaire pour pouvoir améliorer nos réflexions sur les phénomènes de production, et donc de diffusion.

**Université de Strasbourg**  
UFR des Sciences historiques  
Institut des Antiquités  
nationales  
Art, histoire et civilisations de l'Europe  
Archéologie

**Univerzita Karlova v Praze**  
Filozofická fakulta  
Ústav pro pravěk a ranou  
dobu dějinnou  
Pravěká a středověká  
archeologie

## Thèse

pour obtenir le grade de docteur de l'Université de Strasbourg  
présentée et soutenue publiquement le 25 septembre 2010

---

## Disertační práce

Gilles Pierrevelcin

# **Les relations entre la Bohême et la Gaule du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.**

---

## **Vztahy mezi Čechami a Galií ve 4. až 1. stol. př. Kr.**

Volume 1.2 : texte – Díl 1.2: text

Sous la direction de – Vedoucí práce :

Prof. Dr. Anne-Marie Adam  
doc. PhDr. Vladimír Salač, CSc.

Jury – Komise :

Prof. Dr. Anne-Marie Adam (Professeur, Université de Strasbourg)  
Dr. Loup Bernard (Maître de conférences, Université de Strasbourg)  
Prof. PhDr. Jan Bouzek, DrSc. (Professeur, Univerzita Karlova v Praze)  
Prof. Dr. Stephan Fichtl (Professeur, Université de Tours)  
Dr. HDR Jean-Paul Guillaumet (Directeur de recherche, CNRS)  
doc. PhDr. Vladimír Salač, CSc. (Directeur de recherche, Univerzita Karlova v Praze,  
Akademie věd České Republiky)  
Prof. Dr. Susanne Sievers (Seconde Directrice, Römisch-Germanische Kommission)

## SOMMAIRE

## Volume 1.1

<b>INTRODUCTION</b> .....	8
<b>CHAPITRE I. CADRE D'ANALYSE ET HISTOIRE DE LA RECHERCHE</b> .....	10
<b>A. LE CADRE D'ÉTUDE</b> .....	10
1. <i>LE CADRE GÉOGRAPHIQUE</i> .....	10
2. <i>LE CADRE CHRONOLOGIQUE</i> .....	15
3. <i>LE CADRE CULTUREL</i> .....	20
3.1. Quelques repères historiques.....	20
3.2. L'habitat : formes et fonctions.....	21
3.3. Les nécropoles et le rite funéraire.....	27
3.4. Les sanctuaires et lieux de culte.....	31
3.5. Les dépôts : pratique rituelle ou cachette ?.....	33
3.6. La sphère économique : échanges et production.....	35
3.7. Bohême et Gaule : points communs et divergences.....	38
<b>B. LES RELATIONS À LONGUE DISTANCE : DÉFINITION DES TERMES ET LIMITES DE L'ÉTUDE</b> .....	40
1. <i>DÉFINITION DES TERMES EMPLOYÉS</i> .....	40
1.1. Contacts, relations, rapports.....	40
1.2. Longue distance, Est-Ouest.....	41
1.3. Echanges et migrations : formes et mécanismes des contacts à longue distance.....	43
2. <i>LIMITES DE L'ÉTUDE : LES PRODUITS « INVISIBLES »</i> .....	48
2.1. Les produits de l'esprit et le problème de la transmission orale.....	48
2.2. Les biens matériels.....	50
2.3. Uniformité de la culture matérielle.....	52
<b>C. HISTOIRE DE LA RECHERCHE : LA BOHÊME ET LA GAULE DANS LE CONTEXTE DES CONTACTS À LONGUE DISTANCE</b> .....	55
1. <i>LES PRINCIPAUX TRAVAUX</i> .....	56
1.1. Au tournant des XIX <sup>e</sup> et XX <sup>e</sup> s. : J. L. Pič et J. Déchelette.....	56
1.2. La première moitié du XX <sup>e</sup> s. : quelques synthèses.....	62
1.3. Années 1970-2000 : les études de mobilier.....	66
1.4. Années 1970-2000 : les colloques.....	73
1.5. Les années 2000 : état de la recherche (et des interprétations).....	74
2. <i>CONCLUSIONS</i> .....	77
2.1. Périodes-clé dans les contacts et régions importantes.....	78
2.2. Périodes-clé dans la recherche et archéologues importants.....	80
<b>CHAPITRE II. LES MARQUEURS DE CONTACTS À LONGUE DISTANCE</b> .....	84
<b>A. MÉTHODE D'ANALYSE ET LIMITES MÉTHODOLOGIQUES</b> .....	85
1. <i>MÉTHODE D'IDENTIFICATION</i> .....	85
2. <i>MÉTHODE DE VÉRIFICATION</i> .....	88
2.1. Les cartes de répartition.....	88
2.2. Les analogies stylistiques et morphologiques.....	92

3. CLASSEMENT ET MÉTHODE D'ÉTUDE DES MARQUEURS.....	93
3.1. Marqueurs retenus.....	93
3.2. Marqueurs écartés.....	94
3.3. Marqueurs « problématiques ».....	95
4. ÉTUDE ET DÉTERMINATION DES TYPES DE CONTACTS.....	95
5. CHRONOLOGIE.....	98
<b>B. LES MONNAIES.....</b>	<b>102</b>
1. MONNAIES DE BOHÈME (« BOÏENNES ») EN GAULE.....	102
1.1. Le système monétaire de Bohême.....	102
1.2. Les monnaies d'or.....	105
1.3. Sites et monnaies non pris en compte.....	107
1.4. Analyse du corpus.....	108
2. MONNAIES GAULOISES EN BOHÈME.....	113
2.1. Le système monétaire gaulois.....	113
2.2. Les monnaies d'or.....	114
2.3. Les monnaies d'argent.....	116
2.4. Les monnaies en billon.....	121
2.5. Les bronzes frappés.....	122
2.6. Les bronzes coulés (potins).....	125
2.7. Monnaies gauloises d'attribution incertaine.....	131
2.8. Monnaies non prises en compte.....	132
2.9. Analyse du corpus.....	134
3. CONFRONTATION DES DONNÉES : LES CONTACTS EST-OUEST.....	147
<b>C. LA PARURE.....</b>	<b>152</b>
1. PARURE EN BRONZE.....	152
LT B-C1 / Est-Ouest.....	152
LT B-C1 / Ouest-Est.....	162
LT C2-D / Est-Ouest.....	172
LT C2-D / Ouest-Est : fibules de Nauheim.....	177
2. PARURE EN VERRE.....	180
LT C / Est-Ouest.....	182
LT C-D / Ouest-Est.....	182
3. SYNTHÈSE.....	189
<b>D. LA CÉRAMIQUE.....</b>	<b>196</b>
LT C-D / Est-Ouest.....	196
LT C-D / Ouest-Est.....	199
Conclusions.....	206
<b>E. LES AUTRES CATÉGORIES.....</b>	<b>210</b>
1. ARMEMENT.....	210
LT B-C1 / Ouest-Est.....	210
LT C2-D / Ouest-Est.....	214
Conclusions.....	220
2. TRANSPORT/HARNACHEMENT.....	221
LT C2-D / Est-Ouest.....	221
LT C2-D / Ouest-Est.....	223
Conclusions.....	228
3. OUTILS/USTENSILES.....	228
4. MONUMENTAL.....	231
<b>F. MARQUEURS ÉCARTÉS ET PROBLÉMATIQUES.....</b>	<b>234</b>

1. <i>MARQUEURS PROBLÉMATIQUES</i> .....	234
2. <i>LES MARQUEURS ÉCARTÉS</i> .....	240
2.1. Est-Ouest.....	241
2.2. Ouest-Est.....	242
3. <i>CONCLUSIONS</i> .....	255
<b>G. SYNTHÈSE</b> .....	257
1. <i>TYPES ET CATÉGORIES</i> .....	257
2. <i>CHRONOLOGIE</i> .....	260
3. <i>RÉPARTITION DES MARQUEURS</i> .....	263
Régions émettrices.....	263
Régions réceptrices.....	266
Confrontation des données.....	270
4. <i>CONTEXTES ET SITES IMPORTANTS</i> .....	271
5. <i>CONCLUSION</i> .....	272

## Volume 1.2

### CHAPITRE III. FORMES ET VECTEURS DES CONTACTS :

<b>HYPOTHÈSES INTERPRÉTATIVES</b> .....	275
<b>A. PEUPLES ET MIGRATIONS</b> .....	275
1. <i>ÉTAT DE LA RECHERCHE</i> .....	276
1.1. Les différentes migrations envisagées.....	276
1.2. Débats sur la localisation des Boïens et des Volques Tectosages.....	279
2. <i>LES TEXTES ANTIQUES</i> .....	282
2.1. Les Boïens.....	282
2.2. Les Volques Tectosages.....	290
2.3. Analyse des sources.....	292
2.4. Conclusions.....	297
3. <i>MIGRATIONS ET ARCHÉOLOGIE</i> .....	300
3.1. Les traces archéologiques.....	300
3.2. Différences de points de vue.....	307
3.3. Conclusions.....	311
4. <i>SYNTHÈSE</i> .....	313
<b>B. ÉCHANGES ET COMMERCE</b> .....	316
1. <i>PROBLÈMES DE DÉFINITION</i> .....	316
2. <i>COMMENT APPRÉHENDER LES ÉCHANGES ?</i> .....	320
3. <i>TYPES DE BIENS ET CONTEXTES</i> .....	322
4. <i>L'ORGANISATION DES ÉCHANGES</i> .....	324
5. <i>ÉCHANGES ET COMMERCE AUX IV<sup>E</sup> ET III<sup>E</sup> S.</i> .....	326
6. <i>CONCLUSIONS</i> .....	327
<b>C. VOIES DE PASSAGE ET LIEUX DE TRANSIT</b> .....	329
1. <i>LES MARQUEURS DE CONTACT : L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'AUTRICHE</i> .....	329
1.1. Les marqueurs de contact entre la Bohême et la Gaule.....	329
1.2. Autres types.....	333
1.3. Conclusions.....	336

---

2. <i>LES SITES PRÉPONDÉRANTS</i> .....	338
2.1. Nombre et répartition globale.....	338
2.2. Contextes et chronologie.....	340
3. <i>LES AXES DE COMMUNICATION</i> .....	343
3.1. Remarques préliminaires.....	343
3.2. Les grands axes entre la Gaule et la Bohême.....	346
3.3. L'apport des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule.....	350
4. <i>SYNTHÈSE</i> .....	355
<b>CHAPITRE IV. SYNTHÈSE</b> .....	<b>360</b>
<b>A. TYPES DE MARQUEURS, CHRONOLOGIE ET RÉGIONS IMPORTANTES</b> .....	<b>360</b>
Catégories.....	361
Régions.....	362
Chronologie.....	363
<b>B. CARACTÉRISATION DES FORMES DE CONTACTS</b> .....	<b>363</b>
1. Méthodes d'identification.....	363
2. Formes de diffusion.....	364
3. Les types de sites.....	366
<b>C. FORMES DE CONTACTS – CONCLUSIONS</b> .....	<b>369</b>
<b>CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE</b> .....	<b>372</b>
<b>SHRNUTÍ</b> .....	<b>375</b>
<b>ABRÉVIATIONS</b> .....	<b>388</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>392</b>
<b>LISTE DES FIGURES</b> .....	<b>436</b>
<b>LISTE DES CARTES</b> .....	<b>442</b>
<b>CARTES</b> .....	<b>444</b>



## CHAPITRE III

### FORMES ET VECTEURS DES CONTACTS : HYPOTHÈSES INTERPRÉTATIVES

#### A. PEUPLES ET MIGRATIONS

Nous aimerions ici nous attarder plus longuement sur deux aspects étroitement imbriqués : le cas des Boïens et des Volques Tectosages, et le phénomène des migrations. Les deux peuples mentionnés sont généralement considérés comme les occupants de la Bohême et/ou de la Moravie, entre autres, et sont également attestés en Gaule. Des migrations entre ces deux zones ont donc pu être proposées, avec ou sans l'intervention de ces peuples en tant que vecteurs de contacts. C'est en tout cas ce que suggèrent certains auteurs, qui se placent clairement dans une perspective migrationniste (voir *chap. I.C*). Comme nous le verrons, ces théories ont toutefois été remises en cause par certains chercheurs

Notre souhait ici est de comprendre comment sont nées ces théories, à la croisée des données archéologiques et historiques, et de juger de la qualité des différentes informations.

Après avoir récapitulé les différentes localisations et mouvements de chacun de ces peuples, nous tâcherons dans un premier temps d'examiner la documentation issue des textes antiques. Il s'agira tout d'abord de recenser les passages issus de ces sources, susceptibles de nous renseigner. Nous verrons ensuite les différentes analyses et commentaires que philologues et historiens ont menés à partir de ces textes, toujours sous l'angle de la localisation et des mouvements des Boïens et des Volques Tectosages.

Dans un second temps, nous examinerons plus globalement cette forme de contacts que représentent les migrations, qui sont depuis l'Antiquité associées aux Boïens et aux Volques Tectosages. Nous réfléchirons tout d'abord au phénomène en tant que tel, pour tenter de comprendre à quoi il correspond, et comment il peut être perçu par les archéologues. On s'attachera ensuite présenter certains points de vue contradictoires.

Ces deux examens établis, nous tenterons alors de savoir dans quelle mesure l'un et l'autre phénomène peuvent être appliqués à notre zone d'étude.

Toutes les mentions ne concernent pas directement ou uniquement notre zone d'étude, mais il est bon néanmoins de les rappeler brièvement, dans la mesure où les différentes migrations

supposées des Boïens et des Volques Tectosages ont été utilisées pas les archéologues pour justifier des découvertes d'indices de contacts à longue distance, et qu'elles se recoupent parfois.

### *I. ETAT DE LA RECHERCHE*

Afin de dresser un tableau global des grandes théories liées aux migrations et aux peuples impliqués, utilisées dans la recherche laténienne entre la Bohême et la Gaule, nous avons pris en compte ici les travaux les plus récents allant en ce sens et qui concernent notre période de la manière la plus large possible. On citera notamment les ouvrages de *V. Kruta (2000)*, *P. Drda et A. Rybová (1995)*, *B. Cunliffe (2001)* ou encore le catalogue *Celtes Mariemont 2006*.

Il faut toutefois rappeler d'emblée que ces théories ne sont pas suivies ou acceptées par tous les chercheurs, et qu'elles ne représentent donc pas un point de vue unanime.

#### *1.1. Les différentes migrations envisagées*

Les premières traces de contacts entre la Bohême et la Gaule, pour la période qui nous intéresse, se font d'ouest en est, aux alentours de 400 av. J.-C. On considère qu'à ce moment, la Bohême est occupée par les Boïens, durant les VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s. av. J.-C. À la fin du V<sup>e</sup> s., les Boïens quittent la Bohême pour participer aux migrations historiques ayant mené à l'installation de différents groupes de Celtes en Italie du nord, telle que mentionnée par Tite-Live notamment (*cf. infra ; Kruta 2000*, p. 225, 237 ; *Cunliffe 2001*, p. 80 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 128).

Suite à ce départ, une vague de nouveaux arrivants vient occuper les terres laissées vacantes, dans la moitié nord du pays. Ces nouveaux Celtes, ou « Celtes historiques » sont également mis en relation avec les migrations rapportées par les textes antiques. Leur origine géographique varie selon les auteurs. Pour *V. Kruta*, il s'agit clairement de la Suisse (*Kruta 2000*, p. 225 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 128-129), alors que pour d'autres chercheurs on envisage une zone plus large, entre la Suisse, le Bade-Wurtemberg, et parfois jusqu'à la région du Main. Selon *P. Drda et A. Rybová*, les nouveaux occupants de la Bohême sont arrivés en plusieurs vagues (*Drda, Rybová 1995*, p. 87-90 ; *Cunliffe 2001*, p. 88).

Ces populations nouvellement installées constituent donc le nouveau substrat celtique de la Bohême et partiellement de la Moravie. Pour *V. Kruta*, cette nouvelle population, constituée d'éléments hétérogènes va permettre de voir se constituer sur place, dans la moitié nord

de la Bohême et en Moravie, un « nouvel ensemble ethnique » : les Volques Tectosages. Cette attribution a été rendue possible par l'intermédiaire des récits de Jules César, qui parle de leur installation de l'autre côté du Rhin, au voisinage de la forêt Hercynienne (*cf. infra* ; *Kruta 2000*, p. 249-250, 251-253 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 128-129). On notera toutefois ici le désaccord avec certains chercheurs tchèques (*cf. infra*) et notamment avec le modèle développé par P. Drda et A. Rybová<sup>1</sup>.

Au cours du III<sup>e</sup> s., les Volques Tectosages continuent toutefois selon V. Kruta leurs mouvements dans différentes directions, mouvements cette fois guerriers, et dont l'épisode le plus fameux est le pillage du sanctuaire de Delphes, en Grèce, en 279 av. J.-C. En plus de cette expédition, les Volques sont alors installés dans les Balkans (confluence Drave-Danube), en Asie mineure, mais également dans la vallée de l'Ebre et dans le sud de la France (*Kruta 2000*, p. 253 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 128-129). Pour cette dernière région, qui nous intéresse plus particulièrement, et bien que les textes ne le mentionnent pas, on suppose que, dans le deuxième quart du III<sup>e</sup> s., les nouveaux arrivants Volques aient pu venir à la fois de Bohême et de Hongrie ou de Croatie, au regard des parallèles évoqués dans le mobilier. Pour la Bohême, il s'agit alors de parures à pastillage et faux-filigrane, ou encore du bracelet à oves de Style plastique de La-Rivière-sur-Tarn [*cat. 067*]<sup>2</sup>. L'hypothèse développée par F. Perrin (1993, p. 333) est ainsi reprise par V. Kruta, qui parle d'un « afflux soudain d'objets laténiens d'origine danubienne datables presque sans exception du deuxième quart du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. » (*Kruta 2000*, p. 303).

Un autre mouvement de population est également mentionné en Champagne, où un schéma identique à celui proposé pour la Bohême au tournant des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. est avancé. En effet, on suppose alors la désertification de l'occupation celtique en Champagne, à l'exception de deux micro-régions, désertification mise elle aussi en relation avec le départ historique vers l'Italie (*Kruta 2000*, p. 194 ; *Cunliffe 2001*, p. 83 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 138). Au III<sup>e</sup> s., les nouveaux arrivants sont cette fois d'origines multiples, notamment situées dans des régions limitrophes du nord-est de la France, mais aussi de territoires à l'est de l'Europe ; on parle alors de « migration danubienne ». Différentes origines sont donc proposées, l'une d'elle étant la Bohême, mais on met également en avant le rôle de la Moravie, de la Slovaquie et de la Hongrie occidentale (*Kruta 2000*, p. 312-313 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 145-146).

Si on revient à la Bohême, aucun autre mouvement de population n'est supposé jusqu'à

1 Drda, Rybová 1995, p. 11 : « Sans que l'archéologie ne le confirme, certains chercheurs tchèques n'hésitaient pas à attribuer aux Volques Tectosages les cimetières à inhumations qui s'étendent du nord-ouest de la Bohême jusqu'à la Moravie ».

2 Les torques de Gajić (Hercegmárook) et de Fenouillet montrent quant à eux, selon l'auteur, des affinités entre les Volques du nord de la Croatie et les Tectosages du Languedoc (*Kruta 2000*, p. 265, 307).

l'apparition d'un phénomène nouveau, celui des oppida, qui caractérise le centre et le sud du pays, à partir du II<sup>e</sup> s. La théorie de P. Drda, reprise par V. Kruta, voit dans l'émergence de ces oppida le signe du retour des Boïens d'Italie, dont Strabon nous apprend qu'ils ont été refoulés du nord de l'Italie par les Romains vers 191 av. J.-C., mais en direction du Danube (*Drda, Rybová 1995*, p. 121-125 ; *Kruta 2000*, p. 339-343 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 205). Quoi qu'il en soit, le retour des Boïens se heurte alors à la population ayant pris sa place dans le nord, les Volques Tectosages. C'est pourquoi ces Boïens se seraient ainsi cantonnés aux terres moins fertiles et plus accidentées du centre et du sud du pays<sup>3</sup>. Ils ramènent dans leurs bagages le concept d'urbanisation et établissent ainsi le premier oppidum à Závist, sur les restes d'un ancien centre important des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s. Par la suite, comme l'a fait remarquer S. Fichtl (2004, p. 113), c'est à la manière d'une colonisation grecque qu'est envisagé l'essor des autres oppida, sortes de fondations secondaires à partir du modèle de Závist. La première phase du rempart de Závist, datée vers la fin du premier quart du II<sup>e</sup> s., se situerait ainsi une dizaine d'années après le départ d'Italie (*Celtes Mariemont 2006*, p. 205).

Les Boïens continuent toutefois à vouloir étendre leur territoire. Après le passage de la migration cimbrique relatée par les textes, migration que les Boïens repoussent avec succès en 113 av. J.-C., le territoire semble s'étendre vers le sud-est notamment. C'est ainsi que sont fondés les oppida de Staré Hradisko, pour contrôler la voie de l'ambre, et de Bratislava, au début du I<sup>er</sup> s., contrôlant cette portion du Danube (*Kruta 2000*, p. 251 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 360-361). Les Boïens sont toutefois toujours aussi mouvants, et leur velléité d'expansion vers l'Est ne sera stoppée que par une confrontation avec les Daces et leur chef Burebista, au cours de laquelle les Boïens sont décimés (*Kruta 2000*, p. 251 ; *Celtes Mariemont 2006*, p. 363).

Dans le même temps, un groupe de Boïens avait déjà quitté ses terres pour aller dans l'autre direction, vers l'ouest, et ainsi se joindre en 58 av. J.-C. aux Helvètes, dans leur migration planifiée vers l'Atlantique, mais mise en échec par l'intervention de César, qui nous relate l'événement. Les Boïens, toujours selon César, sont alors soutenus par les Eduens, qui obtiennent que leur contingent ayant pris part à la migration avortée puisse être établi sur une partie de leur territoire, tandis que les Helvètes et d'autres peuples sont refoulés vers leurs anciennes terres (*Kruta 2000*, p. 362).

Le tableau global ainsi dressé, inspiré essentiellement par les travaux de V. Kruta, n'est toutefois pas suivi par tous les auteurs, à des degrés divers de désaccord, allant d'un point de détail à une remise en cause du modèle dans son ensemble. Certains chercheurs ont en effet préféré éluder ce problème, et mettent ces considérations de côté, sans mentionner les

<sup>3</sup> Cette hypothèse des Volques Tectosages est celle de V. Kruta, entre autres, mais pas de P. Drda et A. Rybová. Cf. *infra*.

textes ou les mouvements de peuples envisagés dans le modèle présenté ci-dessus<sup>4</sup>. D'autres chercheurs, tout en suivant également le modèle migrationniste, ont proposé un schéma différant sur le détail. Nous allons maintenant reprendre rapidement ces différents points de désaccord, liés essentiellement à la localisation des deux peuples.

### 1.2. Débats sur la localisation des Boïens et des Volques Tectosages

Parmi ces points, celui qui a été le plus largement discuté, ou tout du moins qui a connu la plus grande diversité d'opinions, concerne la localisation des Boïens et des Volques Tectosages en Europe centrale

En effet, deux « écoles » se sont affrontées pour tenter de répondre à cette question.

#### La Bohême

L'hypothèse la plus ancienne et la plus courante voudrait que les Boïens soient installés en Bohême, et principalement dans sa moitié nord. On leur attribue alors les nécropoles à tombes plates qui caractérisent cette région à partir du début du IV<sup>e</sup> s. Cette hypothèse a été développée notamment par *J. L. Pič* (1902 ; voir *chap. I.C.1.1*) ou encore par *P. Reinecke*, qui parle de « *boischen Flachgräberfelder* » pour le nord de la Bohême et la Moravie (*Reinecke 1902*, p. 69 et note 57). Il en est de même pour *A. Stocký*, pour qui les tombes plates sont clairement celles des Boïens, arrivés de l'« Ouest » durant le IV<sup>e</sup> s. (*Stocký 1933*, p. 14-15).

*J. Filip*, dans sa monographie de 1956, présente les différentes théories, nous l'avons dit, mais ne se positionne pas clairement. C'est dans la version « grand public » de son ouvrage que l'on peut se faire une idée de son point de vue (*Filip 1963*, p. 60-65). *J. Filip* présente bien sûr la Bohême en relation avec les Boïens, qui sont mentionnés en 113 av. J.-C., lors de la migration des Cimbres. Les datations généralement très basses dans ses travaux lui font dire que la situation archéologique documente donc, en cette fin de deuxième siècle, la présence des Boïens, principalement en Bohême centrale et du nord-ouest. Quand on sait que ses datations sont trop basses de près d'un siècle (en chronologie absolue), et au regard de la carte de répartition des nécropoles plates en Europe centrale illustrant ses propos (*Filip 1963*, fig. 19), on comprend que *J. Filip* assigne les Boïens à ces nécropoles. Ces nécropoles illustrent selon lui la vague d'« expansion celtique » en provenance de l'Ouest, toujours mise en concurrence avec l'occupation indigène plus ancienne caractérisée par les tumuli de Bohême du sud. Il précise que les régions du Haut-Palatinate (*Oberpfalz*) et du nord-est de la Bavière sont différentes, mais qu'on peut rapprocher les données de Bohême centrale à celles de la région entre Ratisbonne (*Regensburg*) et Passau (il mentionne bien

4 On peut citer notamment *Venclová 2008b* ; voir *chap. I.C.1.5*.

sûr l'existence du toponyme *Boiodurum* à Passau, *cf. infra*), et que ce serait donc le seul endroit où l'on pourrait éventuellement parler d'une présence boïenne.

La deuxième grande hypothèse a été formulée la première fois par *E. Šimek* (1934, p. 6, 25)<sup>5</sup>, et consiste à attribuer les nécropoles à tombes plates aux Volques Tectosages, tandis que les Boïens seraient cantonnés au sud du pays et en Bavière, au nord du Danube.

La proposition de l'auteur a par la suite trouvé un écho dans les travaux de *J. Böhm* (1941, p. 410), ou encore de *K. Castelin* (1955). Pour *J. Bouzek* (2007, p. 183-184) ou *J. Waldhauser* également, qui se base sur les travaux de *J. Böhm*, le nord de la Bohême devait être occupé par les Volques Tectosages plutôt que par les Boïens (par ex. *Waldhauser* 1981, p. 202).

Enfin, nous avons vu que cette théorie est celle qu'a retenu *V. Kruta*, mais en y adjoignant l'idée d'une formation sur place de ce peuple (*cf. supra*).

### L'Allemagne

Pour la question de la présence boïenne en Allemagne, nous avons vu que *J. Filip* admettait cette hypothèse. Mais on peut également citer *J. Dobiáš* (1964, p. 24, 345-346), qui rappelle que les sources antiques situent les Boïens dans la forêt hercynienne, voisine des Helvètes, soit certainement le sud de l'Allemagne actuelle.

L'auteur situe les Boïens dans l'est de la Bavière (*Dobiáš* 1964, p. 25, 347). Pourtant, il finit par admettre que, puisque le nom de *Boiohaemum* est resté par la suite lié à la Bohême, cela veut dire que cette région était leur zone d'origine avant leur expansion vers la Bavière, puis vers les autres régions européennes. L'auteur réfute une théorie qui a également existé et qui voulait voir le *Boiohaemum* en Moravie (note 18, p. 40-41).

Selon *J. Dobiáš*, il est abusif de placer les Boïens au sud, et les Volques au nord. Ce seraient selon lui dans le sud un sous-groupe des Boïens, ce qui expliquerait les quelques différences dans le rite funéraire (persistance des tumuli).

*W. Stöckli*, dans son étude de la céramique de Manching, s'est également intéressé à la présence des Boïens en ce lieu, et en Bavière plus globalement (*Stöckli* 1979, p. 198). L'auteur nous livre une interprétation intéressante, en se demandant si Manching, situé en territoire vindélice selon les interprétations traditionnelles, ne pouvait pas être un oppidum boïen. Il évoque à cet effet la faible distance avec la ville de Passau, où l'on situe le *Boiodurum* antique. *W. Stöckli* estime toutefois que le terme de « boïen » est trop largement répandu dans les sources antiques, et qu'il faut peut-être y voir un nom générique ou collectif (*Sammelbegriff*) utilisé pour les Celtes orientaux. En ce sens, les Vindélices compteraient parmi les Boïens, et ces deux attributions ethniques ne seraient ainsi pas contradictoires dans le cas de Manching. L'auteur conclut que, en raison de la qualité des sources antiques

5 *Filip* 1956, p. 31 ; *Dobiáš* 1964, note 110.

à notre disposition, il est peu probable de pouvoir répondre à cette question.

À une échelle plus large, on mentionnera encore les travaux de M. Szabó, qui utilise l'exemple de la céramique peinte pour dire que la *koiné* des II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C. entre Manching et les Carpathes est due au contrôle de ces territoires par les Boïens (*Szabó 1991*, p. 281, avec litt.).

Enfin, à partir de l'exemple des céramiques à métopes [*cat. 117-119*], et des similitudes entre la région Rhin-Main et la Bohême de l'ouest, *V. Salač* et *C. von Carnap-Bornheim* (1994, p. 124) parlent de preuves de commerce ou de déplacements de population, mais précisent qu'on ne peut exclure la possibilité des Boïens, installés près du Rhin et du Main, d'après le texte de Tacite (*cf. infra*), comme vecteur de ces contacts.

S'agissant des Volques Tectosages, ils ont eux aussi été localisés en Allemagne par certains auteurs. On peut mentionner l'avis de *J. L. Pič* (1902), pour qui les Volques Tectosages ne sont pas localisables en Rép. tchèque, mais plutôt sur le Main.

Une autre localisation a également été proposée dans le Bade-Wurtemberg, à partir de la répartition des monnaies dites « à la croix tectosage » (*Pleiner 1978*, note 15 p. 665). *D. Mannsperger* mentionne également les monnaies à la croix, qui mènent selon lui presque au « réflexe » de voir un lien entre les Tectosages d'Europe centrale (Allemagne) et du sud de la France (voir *Bittel, Kimmig, Schiek 1981*, p. 245).

### La Gaule

La localisation des Boïens en Gaule, recherchée à partir du texte de César (*cf. infra*), a également fait l'objet de nombreux débats, mais dans une période plus ancienne de la recherche. La démonstration d'*E. Thévenot* (1960), qui place l'oppidum boïen de Gorgobina à Sancerre, semble aujourd'hui faire consensus (*Barral, Guillaumet, Nouvel 2002*, note 11).

S'agissant des Volques Tectosages, la localisation traditionnelle est placée en Languedoc, sur la base du texte de Strabon (*cf. infra*). Toutefois, nous avons également vu que certains objets du sud de la Gaule, et notamment du couloir rhodanien, leur ont été attribués (*cf. supra*).

Pour le I<sup>er</sup> s. av. J.-C., ce sont aussi certains types de fibules de Nauheim qui ont été mis en parallèle à la présence des Volques Tectosages et Arécomiques, à l'ouest du Rhône (*Striewe 1996*, p. 135). L'auteur ne mentionne toutefois dans ce cadre aucune migration ou lien quelconque avec la Bohême.

Si l'on récapitule rapidement les quelques données présentées ici, on peut voir que la localisation des Boïens en Europe centrale a connu de nombreuses variantes. On les a ainsi situés :

- en Bohême du nord et en Moravie
- en Bohême du sud
- en Bavière
- dans la région Rhin-Main
- en Europe centrale, entre la Bavière et les Carpathes

Pour les Volques Tectosages, les hypothèses sont moins nombreuses, mais ils ont tout de même été situés dans trois zones différentes :

- en Bohême du nord et en Moravie
- sur le Main
- dans le Bade-Wurtemberg

Les différentes théories rapidement présentées ici sont, nous l'avons vu, parfois contradictoires, et reposent notamment sur une longue tradition de la recherche, ainsi que sur les interprétations subjectives des différents auteurs.

Afin d'examiner ces données, nous avons choisi de les étudier séparément : d'un côté les sources antiques utilisées pour mettre en avant le rôle des peuples évoqués et la manière dont on les a interprétées ; et de l'autre les théories migrationnistes (ou invasionnistes), pour analyser la manière dont ces théories ont été appliquées à notre cadre historique et géographique.

## 2. *LES TEXTES ANTIQUES*

Les Boïens et les Volques Tectosages apparaissent de manière sporadique dans divers écrits antiques. On se concentrera ici sur leurs différentes localisations et mouvements qui peuvent en ressortir<sup>6</sup>.

### 2.1. *Les Boïens*

Le nom des **Boïens** apparaît chez plusieurs auteurs antiques, dans différentes régions d'Europe, et à différentes époques. Quatre localisations principales sont connues pour ce peuple, dont deux nous concernent plus particulièrement. Nous les présentons ici en

---

6 Les traductions françaises utilisées sont celles des éditions « Les Belles Lettres ».



fonction de la date d'apparition de ce peuple dans les différentes régions.

### L'Italie

Le premier épisode concerne leur installation en Italie<sup>7</sup>. Si l'on tente de restituer rapidement leur histoire, c'est **Tite-Live** qui nous rapporte les événements les plus anciens. L'auteur nous renseigne en effet sur les différentes vagues d'invasions gauloises en Italie, depuis l'épisode de Bellovèse et Ségovèse, qui s'était déroulé sous le règne de Tarquin l'Ancien (616-575 av. J.-C., cf. *infra*), jusqu'au début du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. On apprend ainsi que les Boïens arrivent parmi les derniers, et s'installent entre Pô et Apennins (*Ab urbe condita* V, 35, 2), information certainement reprise de **Polybe**<sup>8</sup>.

**Strabon** nous apprend qu'ils « sont venus par migration de territoires situés au-delà des Alpes » (*Géographie* IV, 4, 1), localisation qui sera reprise par **Plin l'Ancien** (*Naturalis historia* III, 124). Ce même auteur nous rapporte ensuite le premier événement datable qui peut être associé aux Boïens. En effet, accompagnés des Insubres et des Sénons, ils détruisent la ville de Melpum « le jour même où Camille prit Véies » (*Naturalis historia* III, 125), événement que l'on peut situer en 396 av. J.-C. (*Zehnacker 1998*, p. 249).

Le séjour des Boïens en Italie est relativement mouvementé, ponctué de nombreuses batailles et autres troubles. Les événements situés entre 285/4 et 224 sont relatés par Polybe<sup>9</sup>. Cette dernière date correspond à la victoire romaine de Télamon, après laquelle les Boïens sont contraints de se soumettre (*Historiae* II, 31, 9). Tite-Live également parle à trois reprises de cette soumission (*Periochae* 33, 6 ; 34, 4 ; 36, 3).

En 191 av. J.-C., les Romains chassent définitivement les Boïens, qui s'installent selon Strabon près du Danube (*Geographia* V, 1, 6).

### La Pannonie

La région du Danube, et plus largement la Pannonie, constitue en effet une deuxième zone d'importance pour l'histoire des Boïens. Si l'on continue avec le même passage de **Strabon**, on apprend que leur installation dans cette zone a été, comme en Italie, également tumultueuse :

Les Boïens, chassés des lieux qu'ils occupaient, allaient s'installer sur les rives de l'Istros, où ils vécurent aux côtés des Taurisci. Perpétuellement en guerre contre les Daces, ils finirent par être à leur tour exterminés jusqu'au dernier,

<sup>7</sup> On se reportera à *Kysela 2010* pour un état de la question récent sur la présence des Boïens en Italie, à partir des sources littéraires et archéologiques.

<sup>8</sup> Selon Polybe, les Boïens se sont installés « au-delà du Pô, sur les bords de l'Appenin » (*Historiae* II, 17, 7).

<sup>9</sup> Voir Polybe, *Historiae* II, 20 – 23 pour le détail de ces événements.

laissant leurs terres, qui font partie de l'Illyrie, aux troupeaux de moutons des populations voisines.

Strabon, *Geographia* V, 1, 6  
(traduction *Lasserre 1967*)

On trouve plus loin dans l'ouvrage à nouveau deux mentions de l'anéantissement « jusqu'au dernier » des Boïens, sur qui régnait Critasiros, par le chef dace Burebista et ses troupes (*Geographia* VII, 3, 11 et 5, 2). Cet événement est généralement daté des années 41/40 av. J.-C. (*cf. infra*).

Strabon mentionne encore à plusieurs reprises les Boïens dans cette région, ou dans la péninsule des Balkans, sans plus de précisions. On sait ainsi qu'ils sont installés près des Thraces (VII, 3, 2) ou près de l'Adriatique (VII, 5, 6).

Le géographe **Ptolémée**, ayant vécu au II<sup>e</sup> s. apr. J.-C., situait quant à lui des Boïens dans la partie centre-occidentale de la Pannonie supérieure (*Géogr.* II, 14, 2), soit entre les rivières Drava et Mura.

On peut également mentionner ici le « désert des Boïens », cité par **Strabon** (*Geographia* VII, 1, 5, *cf. infra*), mais dont la localisation reste vague, dans un passage fragmentaire. Ce « désert », également mentionné par **Plin**e (*Nat. Hist.* III, 146), semble devoir son nom à l'« anéantissement » des Boïens que nous avons évoqué ci-dessus.

Enfin, on signalera le passage des Boïens dans cette région, lorsque César nous apprend qu'ils ont été en Norique, afin d'assiéger Noreia, capitale de ce royaume (*BG* 1, 5, 4 ; *cf. infra*). L'événement se situe, toujours selon César, avant la participation des Boïens à la migration des Helvètes 58 av. J.-C.

### **Le *Boiohaemum* et la forêt Hercynienne**

Une troisième localisation supposée pour les Boïens, moins précise, est à placer en Europe centrale. Elle est en fait liée à deux termes géographiques, le *Boiohaemum* et la forêt Hercynienne.

Le premier, par son importance historiographique, est celui de *Boiohaemum*, dans son orthographe la plus courante. Ce terme, qui est étymologiquement à l'origine des dénominations des langues latines et germaniques, telles que Bohême, *Böhmen* ou encore *Bohemia*, est composé de la racine *boio-*, pour les Boïens, et du suffixe *-haemum*, qui semble devoir être rapproché du *Heim* germanique.

La première mention du *Boiohaemum* apparaît chez **Strabon**, sous la forme Βούαιμον :

C'est là<sup>10</sup> qu'on trouve la forêt Hercynienne et les tribus des Suèves dont certaines, les Quades, vivent dans la forêt. Il y a également parmi elles le *Boiohaemum*<sup>11</sup> qui appartient au roi Marobodos [...].

Strabon, *Geographia* VII, 1, 3  
(trad. Baladié 1989)

Il n'est pas fait mention des Boïens dans ce passage, mais il faut rappeler que le texte de Strabon a été terminé vers 17 ou 18 apr. J.-C. (*Baladié 1989*, p. 8), à une époque où ils n'étaient donc plus présents.

On trouve une mention similaire un peu plus tard chez **Veleius Paternullus** : « le peuple des Marcomans [...] occupait des plaines entourées par la forêt Hercynienne » (*Hist. rom.*, II, 108, 1), puis : « Sentius Saturninus fut chargé de mener ses légions à travers le pays des Chattes, après avoir rasé la partie de la forêt Hercynienne qui le borne, et de les conduire en Bohême [*Boiohaemum*] – car tel est le nom de la région qu'habitait Maroboduus [...] » (*Hist. rom.*, II, 109, 5).

On trouve enfin une mention du *Boiohaemum* dans la *Germanie* de **Tacite**. Lors de la publication de l'ouvrage<sup>12</sup>, le *limes* était déjà bien en avant du Rhin et du Danube, mais Tacite ne le mentionne pas. On propose donc d'y voir la marque des écrits de Pline l'Ancien, dont Tacite s'est le plus inspiré (*Perret 2003*, p. 12-13). Dans le premier siècle apr. J.-C., au moment où Pline et Tacite sont actifs, les Boïens d'Europe centrale ne sont plus qu'un souvenir :

Donc, entre la forêt Hercynienne, le Rhin et le Main, les Helvètes, plus loin les Boïens, deux nations gauloises, ont occupé le pays. Le nom de Bohême [*Boihaemum*] subsiste encore et témoigne de l'antique histoire des lieux quoique leurs habitants aient changé.

Tacite, *Germania* 28, 2  
(trad. Perret 2003)

Près des Hermundures vivent les Naristes, puis les Marcomans et les Quades. Les Marcomans sont les premiers pour la gloire et la puissance ; bien plus, leur pays même, enlevé jadis aux Boïens, est une conquête de leur valeur.

Tacite, *Germania* 42, 1

10 C'est-à-dire dans le sud du pays situé entre Rhin et Elbe, décrit dans la première partie de ce passage.

11 La traduction de R. Baladié emploie le terme latin, et non pas une translittération de la dénomination grecque.

12 L'ouvrage semble avoir été écrit dans les premières années du règne de Trajan, qui a été couronné en 98 apr. J.-C. (*Perret 2003*, p. 5).

(trad. Perret 2003)

Tacite est ainsi, à notre connaissance, le seul auteur à expliciter directement le lien entre le peuple et le territoire.

On notera que la traduction de J. Perret utilise le terme français de « Bohême », alors que la majorité des auteurs préfèrent en ce cas garder le terme latin, qui est dans le cas de Tacite *Boihaemum*.

Nous n'avons donc aucune mention du *Boiohaemum*, à l'époque où il était encore habité par son peuple d'origine. Toutes les mentions sont plus tardives, et qui plus est très imprécises quant à la localisation de ce territoire.

Pour nous aider dans la localisation du *Boiohaemum*, il faut également se pencher sur le cas de la forêt Hercynienne. Chez Strabon, Tacite et Veleius Paternus, nous venons de le voir, ces déterminatifs géographiques sont en effet liés.

La forêt Hercynienne est célèbre dans l'historiographie depuis l'épisode mythique, relaté par Tite-Live, du roi biturige Ambigat, envoyant ses neveux Bellovèse et Ségovèse à la recherche de nouvelles terres, pour alléger une population surabondante (*Ab urbe condita* V, 34). Tandis que les augures indiquent l'Italie pour le premier, Ségovèse est envoyé précisément vers la forêt Hercynienne.

On ne trouve toutefois pas chez Tite-Live de précisions sur cette forêt. C'est dans la *Géographie* de Strabon que l'on peut trouver le plus d'informations. Tout d'abord, s'agissant des Boïens, le lien avec la forêt Hercynienne est établi lorsque Strabon parle de la migration des Cimbres. Il reprend alors les informations de **Poseidonios**<sup>13</sup>, qu'il cite nommément :

Il [Poseidonios] dit encore que la forêt Hercynienne était primitivement habitée par les Boïens, que la poussée des Cimbres s'exerça d'abord sur cette région, mais refoulés par les Boïens, ils descendirent vers le Danube et les Scordisques, qui sont des Gaulois, continuèrent par les Tauristes ou Taurisques, eux aussi de race gauloise, ensuite par les Helvètes.

Strabon, *Geographia* VII, 2, 2  
(trad. Baladié 1989)

Un peu plus tôt dans son ouvrage, Strabon nous fournit même une description un peu plus précise :

La forêt Hercynienne est exceptionnellement épaisse et formée de grands arbres, elle recouvre des régions escarpées et englobe un vaste périmètre dont le centre est occupé par un territoire dont nous avons déjà parlé, propice à un peuplement important.

13 Poseidonios, *FgrHist* 87 F 31 (J), selon *Tomaschitz 2002* et *Dobesch 1993*, note 6.

On trouve près d'elle la source de l'Istros et celle du Rhin, le lac situé entre les deux et les marais formés par les débordements du Rhin. [...] Ce lac est plus au sud que les sources de l'Istros, de sorte que pour aller de la Celtique à la forêt Hercynienne, il faut d'abord passer ce lac, ensuite l'Istros, puis traverser une région plus facile de hauts plateaux pour atteindre la forêt. [...]

Les rives du lac sont tenues sur une courte distance par les Rhètes, sur une plus grande par les Helvètes et les Vindéliens. < Viennent ensuite les Noriques > et le désert des Boïens. Tous les peuples qui vivent là, jusqu'à la Pannonie, habitent des plateaux montagneux. [...]

Alors que la forêt Hercynienne est de l'autre côté du pays des Suèves, il y a de ce côté-ci une autre forêt où ils sont installés, la forêt de Gabréta.

Strabon, *Geographia* VII, 1, 5  
(trad. Baladié 1989)

Pour les autres mentions, elles ne font plus alors référence aux Boïens. Ainsi d'un passage de César (*BG*, VI, 24), où la forêt est mise en relation avec les Volques Tectosages (*cf. infra*).

Chez **Ptolémée** (*Géogr.* II, 11, 7 ; 11, 21 ; 11, 26), la forêt est mentionnée trois fois, mais sans qu'on puisse la localiser précisément. Enfin, Tacite, en plus des passages que nous avons évoqués, parle encore de la forêt Hercynienne, mais cette fois pour localiser le peuple des Chattes, non loin du Rhin (*Germania* 30, 1).

## La Gaule

Les dernières mentions des Boïens sont dues à **César**, qui parle de leur présence auprès des Helvètes, lors de la fameuse migration de ces derniers en 58 av. J.-C. Nous pouvons citer ici le passage que nous avons évoqué pour illustrer leur présence à l'Est des Alpes : « les Boïens qui, d'abord établis au delà du Rhin, venaient de passer dans le Norique et de mettre le siège devant Noréia, deviennent leurs alliés [aux Helvètes] et se joignent à eux » (César *BG* I, 5, 4).

On apprend ainsi que les Boïens étaient initialement installés outre-Rhin, mais sans avoir de localisation plus précise. Après avoir rejoint le contingent helvète, ils ont ensuite pris part à la bataille près de Bibracte, où 15 000 Boïens et Tulinges « fermaient la marche et protégeaient les derniers éléments de la colonne » (I, 25, 6). César précise plus loin (I, 29, 2) que les Boïens étaient au nombre de 32 000 au total<sup>14</sup>.

14 L'épisode est également relaté par Orose (*Historia adversus paganos* 6, 7, 3-5), un récit plus tardif écrit en 416-417, mais le nombre de personnes ayant pris part au déplacement est inférieur à celui de César. Voir *Arnaud-Lindet 1991*, note 3 p. 181.

Après la défaite des Helvètes, ils sont autorisés par César à s'installer sur le territoire des Eduens, sur une demande ces derniers :

Quant aux Boïens, les Héduens demandèrent, parce qu'ils étaient connus comme un peuple d'une grande bravoure, à les installer chez eux ; César y consentit ; ils leur donnèrent des terres, et par la suite les admirent à jouir des droits et des libertés dont ils jouissaient eux-mêmes.

César, *BG I*, 28, 5  
(trad. *Constans 1996*)

César nous donne par la suite d'autres informations sur l'installation et l'histoire des Boïens en Gaule, lors d'événements qui se sont déroulés en 52 av. J.-C. :

Vercingétorix, à nouveau, ramène son armée chez les Bituriges, puis quitte leur territoire et se dispose à assiéger Gorgobina, ville des Boïens : César les y avait établis après les avoir vaincus dans la bataille contre les Helvètes, et il les avait placés sous l'autorité des Héduens.

César, *BG VII*, 9, 6  
(trad. *Constans 1941*)

César, alors chez les Sénons à *Agedincum* (Sens), et voulant prouver son amitié pour les peuples gaulois qui s'étaient ralliés à sa cause, se met en route pour défendre *Gorgobina* (VII, 10). Après un détour par *Vellaunodunum* et *Cenabum* (Orléans), César se dirige vers *Gorgobina*. Entre temps, Vercingétorix s'avance, et la rencontre des deux armées se fait à *Noviodunum*, puis à *Avaricum* (Bourges). César prépare alors le siège de la ville, et c'est ici qu'il demande aux Boïens et aux Eduens du blé pour le ravitaillement, tout en précisant que l'apport boïen fut maigre, faute à la pauvreté de ce peuple, qui ne forme « qu'un petit Etat de faibles ressources » (VII, 17, 2 et 3).

Le dernier passage concerne la bataille d'Alésia (52 av. J.-C.), où l'assemblée des chefs gaulois demande à chaque cité un certain nombre d'hommes en armes. On demande ainsi 1000 hommes aux Boïens, ce qui, comparé aux 35 000 hommes des Eduens et de leurs clients ou des Arvernes et de leurs vassaux (*BG VII*, 75, 3) paraît peu, mais correspond à l'idée du « petit Etat » mentionné lors du siège d'*Avaricum*.

Les Boïens sont encore mentionnés en Gaule au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., lorsque « un certain Mariccus, appartenant à la plèbe des Boïens », enrôla quelques milliers d'hommes pour se soulever contre l'armée romaine. C'est lorsqu'il essaya de faire de même dans les « cantons éduens les plus proches », et que ceux-ci, aidés des légions romaines, mirent fin à ses ambitions

(**Tacite**, *Hist.*, II, 61). L'événement se situe en 69 apr. J.-C.<sup>15</sup>.

On trouve également chez **Pline l'Ancien** une mention de ces Boïens, cité parmi les peuples installés en Gaule lyonnaise (*Nat. Hist.* IV, XVIII, 107).

### Autres mentions

Pour compléter ces informations sur les Boïens, il faut également se pencher sur les autres toponymes et anthroponymes liés à ce peuple.

Le premier d'entre eux est dû à **Ptolémée**, qui signale l'existence d'une ville du nom de Boioduron (Βοιόδουρον), située chez les Vindélices, le long du Danube (*Géogr.*, II, 12, 7).

La localité est également mentionnée sur la table de **Peutingier** (segment III), sous le nom de *Castellum Bolodurum*, situé à la confluence Danube-Inn, entre les deux fleuves.

Ce toponyme est généralement associé à la ville actuelle de Passau, et plus précisément au quartier d'Innstadt (*Kruta 2000*, p. 478 ; *Stückelberger, Graßhoff 2006*), situé à la confluence du Danube et de l'Inn, mais sur la rive droite de cette dernière rivière.

Enfin, il convient de mentionner l'anthroponyme de « Boïorix », qui signifie littéralement « roi des Boïens » (*Kruta 2000*, p. 479). Plusieurs personnages portant ce nom sont recensés dans les sources antiques.

L'un d'entre eux est le chef des Cimbres, qui ont mené avec leurs alliés Teutons la fameuse expédition portant leurs noms, et qui fut tué lors de la bataille de Verceil en 101 av. J.-C. (**Plutarque**, *Vie de Marius* 25, 4). Ce même Boïorix, a priori, est mentionné par **Tite-Live** (*Hist. rom.*, LXVII, 1).

Nous n'avons pas retrouvé le Boïorix, « roi des Boïens cisalpins en 194 av. J.-C. » mentionné par *V. Kruta* (2000, p. 479), qui cite Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXIV, 46. La seule mention de Boïorix dans les *periochae* de Tite-Live se situe en LXVII, 1 (voir *supra*), et concernerait donc le chef cimbre.

Enfin, un Gaulois d'Autun ou de ses environs, également dénommé Boïorix, est mentionné sur la dédicace d'une statuette en bronze (*Kruta 2000*, p. 479).

Pour être complet sur ces anthroponymes, il nous faut encore mentionner une donnée épigraphique et non textuelle. Il s'agit d'un tesson de céramique graphitée de Manching, sur lequel a été apposé un graffiti au nom d'un certain Boios (voir par ex. *Waldhauser 2001a*, fig. p. 17). On retrouve également ce nom, qui signifie littéralement « le Boïen », sur une dédicace monumentale de Nîmes, datée de la période pré-augustéenne (*Kruta 2000*, p. 479).

15 Voir la notice sur Mariccus dans *Real Encyclopädie* XIV, 2, col. 1755.

## 2.2. Les Volques Tectosages

Bien qu'on puisse trouver la mention des Volques Tectosages chez plusieurs auteurs, ils sont néanmoins largement moins représentés dans les sources que les Boïens.

Les Tectosages sont mentionnés à trois endroits différents dans le monde celtique : en Asie Mineure en tant que composante des Galates, dans le sud de la Gaule, et en Europe centrale (Tomaschitz 2002, p. 131).

### Asie mineure

Plusieurs témoignages concernent la présence des Volques Tectosages en *Asie mineure*. Nous ne nous étendrons pas sur cette localisation, puisqu'elle sort de notre cadre d'étude, mais rappelons brièvement les auteurs qui la mentionnent.

**Tite-Live** (*Ab urbe condita* 38, 16) mentionne les Tectosages en Asie Mineure, dans la partie centrale. Les Tolistoboges et les Trogmes sont les deux autres peuples celtes mentionnés<sup>16</sup>. Ces trois peuples sont également mentionnés par **Photius** (*Bibliotheca* 227b-228a)<sup>17</sup>, mais avec des erreurs de localisation (Tomaschitz 2002, p. 159). Enfin, **Strabon** précise également à deux reprises la présence des Volques Tectosages en Asie mineure (*Geographia* XII, 5, 1-2 et IV, 1, 13, *cf. infra*).

### Sud de la Gaule

Une autre localisation des Volques Tectosages est située dans le *sud de la Gaule*. Les témoignages concernant leur présence dans cette région nous sont livrés par Strabon et Pline.

**Strabon** (*Geographia* IV, 1, 12-13), reprenant entre autres Timagène et Poseidonios (Tomaschitz 2002, p. 132), nous apporte plusieurs types d'informations. Tout d'abord, il décrit leur localisation, entre les Pyrénées et les Cévennes :

Après Némausus [*Nîmes*], en direction du Mont Cemmène, qu'ils habitent de bout en bout et dont ils occupent aussi le versant méridional, viennent les Tectosages, nom donné à l'un des peuples volques, et certaines autres populations [...].

Les Tectosages confinent d'un côté au Mont Pyréné. De l'autre, ils débordent légèrement sur le versant septentrional des Cemmènes.

Strabon, *Geographia* IV, 1, 12-13  
(trad. Lasserre 2003)

Strabon nous éclaire ensuite sur leur histoire :

<sup>16</sup> Respectivement en Eolie et Ionie, et sur la côte de l'Hellespont. Voir Tomaschitz 2002, p. 145).

<sup>17</sup> Photius reprenant des informations de Memnon 11 (19), selon Tomaschitz 2002, p. 155.



Il semble qu'ils aient été autrefois très puissants et que leur population ait même atteint de telles proportions qu'il fallut en chasser une grande partie à l'occasion d'une guerre civile. Des ressortissants d'autres peuples se seraient alors joints aux bannis, formant le peuple auquel appartient actuellement la partie de la Phrygie contiguë à la Cappadoce et à la Paphlagonie. Nous en avons la preuve, aujourd'hui encore, dans le nom local de Tectosages qui est porté par l'un des trois peuples de cette région [...].

En ce qui concerne les Tectosages, on assure qu'ils participèrent à l'expédition de Delphes et que les trésors sacrés trouvés chez eux dans la ville de Toulouse par le général romain Caepio provenaient des richesses rapportées de là-bas [...].

Strabon, *Geographia* IV, 1, 13  
(trad. Lasserre 2003)

Dans ce dernier passage, il est maintenant communément admis que Strabon s'est basé sur les écrits de Timagène<sup>18</sup>, qui est d'ailleurs nommé plus bas comme source par Strabon lui-même. Il est ici question du fameux *aurum tolosanum*, mais nous n'entrerons pas dans le débat, antique déjà<sup>19</sup>, du mode de constitution de ce trésor, puisqu'il sort de notre cadre d'étude.

La présence des Volques Tectosages, et de leurs villes *Carcasum* et *Tolosa*, est enfin mentionnée par **Plin l'Ancien** (*Naturalis historia* III, 33, 36, 37), mais également par Justin (*Epitoma* 32, 3, 9-12), qui nous précise que l'ancienne patrie des Tectosages est *Tolosa*.

Quant à **Ptolémée** (*Géogr.*, II, 10, 9), il mentionne les Volques Tectosages dans la partie occidentale de la Narbonnaise.

### Europe centrale

Quant à leur présence en *Europe centrale*, celle qui nous concerne directement, on la trouve mentionnée chez **César** :

Il fut un temps où les Gaulois [...] envoyaient des colonies au delà du Rhin parce qu'ils étaient trop nombreux et n'avaient pas assez de terres. C'est ainsi que les contrées les plus fertiles de la Germanie, au voisinage de la forêt Hercynienne, forêt dont Eratosthène et certains autres auteurs grecs avaient, à ce que je vois, entendu parler, – ils l'appellent Orcynie – furent occupées par les Volques Tectosages, qui s'y fixèrent ; ce peuple habite toujours le pays [...].

18 Tomaschitz 2002, p. 132 ; Lasserre 2003, note 3 p. 142.

19 Strabon semble contre cette hypothèse. Voir la suite de ce même passage (IV, 1, 13).

César, *BG VI*, 24, 1-3  
(trad. *Constans 1941*)

La présence des Volques Tectosages « au voisinage de la forêt Hercynienne » ne semble mentionnée par aucun autre auteur antique, et l'événement n'est pas datable (*cf. infra*).

### 2.3. Analyse des sources

Les passages compilés ici nous apportent donc un certain nombre d'informations sur les Boïens et les Volques Tectosages, censés avoir occupé différentes régions de l'Europe à différents moments. Toutefois, l'interprétation de ces textes montre parfois des contradictions ou des incohérences, lorsque l'on réunit de la sorte des textes écrits avec parfois plusieurs siècles d'écart.

Il est important de rappeler d'emblée que l'auteur le plus ancien, Polybe, n'était actif que durant le II<sup>e</sup> s. av. J.-C., soit quelques siècles après certains des éléments qu'ils relatent. Cette mise en garde avait été formulée dès la fin du XIX<sup>e</sup> s. (*Bertrand, Reinach 1894*, p. 4).

La situation est la même pour les autres auteurs, qui n'ont généralement pas assisté aux événements qu'ils ont consignés (*Tomaschitz 2002*, p. 209).

Au vu des passages mentionnés que nous avons présentés plus haut, les événements suivants peuvent être récapitulés, concernant les Boïens :

Avant 396 : Les Boïens, partis des régions transalpines, sont en Italie (Pline)

191/189 : Les Boïens quittent l'Italie pour les rives du Danube (Strabon)

Fin II<sup>e</sup> s. : migration des Cimbres et des Teutons (début en 120 ?), durant laquelle les Boïens sont dans la forêt Hercynienne, les repoussant vers le Danube, avant la bataille des Cimbres devant Noréa (Strabon), datée de 113

Vers 60 : attaque de Noreia par les Boïens (César)

58 : Les Boïens, après avoir été à Noreia, sont aux côtés des Helvètes lors de leur migration et de la bataille près de Bibracte (César)

52 : Les Boïens sont à Gorgobina puis sont mentionnés lors du siège d'Alesia (César)

Vers 40 ? : victoire de Burebista sur les Boïens (Strabon)

Pour les Volques Tectosages, on ne dispose pas de données aussi « précises ». Le seul

événement datable est le pillage du sanctuaire de Delphes, en 279 av. J.-C. Leur présence est mentionnée, suite à ces événements, en Asie mineure et en Gaule.

Revenons maintenant aux différentes informations que nous pouvons tirer des textes présentés plus haut. Nous commencerons par le problème de la localisation de la forêt Hercynienne, dans la mesure où elle semble concerner les deux peuples.

### **La forêt Hercynienne**

Malgré les descriptions fournies par Strabon, on doit admettre qu'il est difficile de la localiser avec précision. On sait qu'elle commence non loin du territoire des Helvètes, par-delà le lac de Constance et la source du Danube. J. Filip rappelait que César estime l'étendue de la forêt à neuf jours de marche, et l'auteur propose de la faire suivre le Danube, jusqu'au pays des Daces. Il précise toutefois qu'une localisation plus précise de la forêt Hercynienne serait ambiguë (*Filip 1956*, p. 31). Selon S. Rieckhoff, la forêt doit être localisée quelque part entre le Jura souabe (*Schwäbische Alb*) et les Carpathes (*Rieckhoff 2009*, p. 372).

Un autre point problématique est la question de la localisation précise des Boïens et des Volques Tectosages à l'intérieur ou à proximité de la forêt. Là aussi, on doit constater que les sources sont imprécises.

### **Localisation des Boïens en Bohême**

Pour la datation du passage de Strabon (VII, 2, 2), on peut proposer que les Boïens étaient dans la forêt Hercynienne vers 120-115 av. J.-C., puisque l'arrivée des Cimbres chez les Scordisques et les Taurisques est datée après 119 et avant 114, alors que la (première) bataille de Noréia se situe en 113 av. J.-C. (*Urban 1994*, p. 19). C'est en fin de compte la mention remontant le plus loin dans le temps, s'agissant de leur présence au nord des Alpes.

Pour la localisation du *Boiohaemum*, les données sont également obscures. On sait par Strabon (et Poseidonios) qu'il se situe dans la forêt Hercynienne, mais nous avons vu que cette zone est très grande et difficile à délimiter précisément.

Si l'on s'en tient au texte de Tacite, les Boïens étaient présents « entre la forêt Hercynienne, le Rhin et le Main », ce qui laisse supposer qu'ils étaient en dehors de la forêt.

Les autres mentions du *Boiohaemum* sont liées à la présence des Marcomans, qui auraient pris ce pays aux Boïens. Les Marcomans sont également cités par Tacite comme étant situés près des Hermundures. Or, selon l'auteur, « chez les Hermundures est la source de l'Elbe, fleuve célèbre et bien connu jadis » (*Germania* 41, 2). Selon *J. Perret (2003, p. 104-105)*, Tacite a fait ici une erreur, en confondant Elbe et Saale. L'erreur est effective si

l'on considère les Hermundures installés de la Thuringe à la Bavière (tel que sur la carte présentée à la fin de l'ouvrage).

Quoi qu'il en soit, le positionnement de ces différents peuples n'est pas d'une clarté absolue. Pour G. Dobesch, les Boïens habitaient la forêt Hercynienne, « apparemment en Bohême, (mais pas seulement) » (*Dobesch 1993*, p. 10).

Quant à Ptolémée, il n'a gardé aucune trace du *Boiohaemum* dans la région de l'actuelle Bohême, puisque ce terme n'apparaît dans sa Géographie. Pour les Boïens, ses seules mentions le sont pour la Pannonie et l'Italie, ainsi que pour le *Boiodurum* bavarois, qui correspondrait à Passau-Innstadt (*Stückelberger, Graßhoff 2006*).

### **Le départ des Boïens au I<sup>er</sup> s.**

Comme le mentionne K. Tomaschitz, le départ des Boïens de Bohême ne peut être qu'indirectement supposé (*Tomaschitz 2002*, p. 185).

Pour ce qui est de la datation de cet événement, J. Dobiáš estime qu'une grande partie ou une majorité des Boïens ont quitté le *Boiohaemum* avant 60 av. J.-C., même si on peut remonter jusque dans les années 80 voire 90 av. J.-C. pour le début de ce mouvement, qui a pu se faire en étapes successives, et non en une fois (*Dobiáš 1964*, p. 29, 349).

Selon R. Baladié (1989, note 3 p. 74) : « à la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., les Boïens étaient encore installés dans le quadrilatère de Bohême qu'ils ne quitteront que vers 60 av. J.-C. » (à propos de Strabon VII, 2, 2). L'auteur ne précise pas sur quelles informations il se base pour obtenir cette date. Toutefois dans sa bibliographie sur les Celtes, il cite les ouvrages, très généraux, de H. Hubert, P.-M. Duval, V. Kruta et B. Cunliffe ou encore les travaux de J. Dobiáš. V. Kruta est également remercié par l'auteur pour ses révisions sur les parties consacrées aux Germains et aux Celtes (*Baladié 1989*, p. 61). C'est certainement ici que l'on doit chercher la source de cette information. Autrement dit, R. Baladié utilise ici les travaux d'archéologues, qui se sont eux-mêmes servis des textes antiques, et l'on peut donc suspecter un raisonnement circulaire pour cette information.

Des repères plus précis peuvent toutefois être évoqués. On peut ainsi estimer que leur départ de la forêt Hercynienne se situe entre la migration des Cimbres (soit 120-101 ?) et le moment où Poséidonios écrit (soit 86/82 ou 63 av. J.-C.). En effet, quand Strabon, reprenant les informations de Poséidonios, parle des Boïens dans la forêt Hercynienne, l'auteur utilise le terme « πρότερον », que l'on peut traduire par « auparavant » ou « jadis ». Ce terme semblant être issu directement de Poseidonios, leur départ devait donc être antérieur au moment de la rédaction (*Dobesch 1993*, p. 10 ; *Urban 1994*, p. 19-20). Quoi qu'il en soit, le « πρότερον » de Strabon et le texte de Tacite sont les seuls témoignages antiques du départ des Boïens (*Dobesch 1993*, p. 10).

Quant à leur passage à Noreia, il est placé par G. Dobesch non pas vers 60 av. J.-C., mais

« avant 58 », dans les années 60 ou 70, et peut-être même avant (*Urban 1994*, p. 20).

Une autre question est celle de la destination choisie par les Boïens, sur laquelle les sources antiques ne nous donnent aucune information (*Urban 1994*, p. 20). O. Urban rappelle l'interprétation généralement admise (en Bohême notamment), qui veut que les Boïens aient migré dans la région de Bratislava, à partir des données numismatiques. Le monnayage « boïen » récent est en effet centré sur cette région, les premières séries étant placées après 70 av. J.-C. (*Urban 1994*, p. 20).

G. Dobesch propose une autre version (*Dobesch 1993*, p. 12, repris par *Urban 1994*, p. 20-21 et *Rieckhoff 2009*, p. 372). Pour résumer, les Boïens partent en petits groupes de Bohême du Nord vers 100 ou peu après, puis la majeure partie d'entre eux (*Hauptmasse*) aurait migré dans différentes directions, vers la Bohême du Sud et la vallée du Danube, de la Bavière jusqu'à l'Est des Alpes. Les Boïens tentent ensuite de soumettre le Norique, puis une partie s'en va vers l'ouest (d'après César ?), mais la majeure partie établit un grand royaume boïen en Slovaquie occidentale (*Urban 1994*, p. 20-21). S. Rieckhoff rappelle également que la ville de Noreia n'est toujours pas localisée (*Rieckhoff 2009*, p. 372).

En définitive, on sait que les Boïens ont été présents à un moment donné dans les *Boiohaemum* ou la forêt Hercynienne. Ils ont ensuite quitté ce secteur pour une destination inconnue des textes, et ce certainement entre 120 et 80 ou 60 av. J.-C., si l'on retient les dates avancées par G. Dobesch.

### **Les Boïens d'Italie et du Danube**

On peut également revenir rapidement sur deux autres localisations des Boïens, en Italie et dans la région du Danube. Bien qu'en dehors de notre cadre d'étude, ces éléments permettent de tenter d'établir un tableau global des mouvements de ce peuple.

Concernant le départ d'Italie, daté vers 191 av. J.-C., on peut tout d'abord rappeler que selon Strabon, les Boïens fuient le pays non pas pour la Bohême, mais pour les « rives de l'Istros ».

G. Dobesch estime que Strabon a tort, et qu'il s'agit d'une improvisation (*Autoschediasma*) évidente de la part de l'auteur, basé sur l'homonymie des deux peuples. Pour preuve, il précise que ni Tite-Live, ni Poséidonios ou Tacite ne parlent de cette localisation (*Dobesch 1993*, p. 9 ; *Urban 1994*, p. 19). G. Dobesch revient ainsi sur l'idée qu'il s'était faite précédemment.

C'est lors de cette émigration nord-italienne que P. Drda, entre autres, restitue un retour des Boïens vers la Bohême. Ce retour n'est pourtant pas mentionné par Strabon (*Rieckhoff 2009*, p. 372). Selon S. Rieckhoff, cette absence de mention, ainsi que les critiques à l'égard

de l'interprétation de Strabon amènent à la conclusion que les Boïens (d'Italie) disparaissent de l'histoire, sans que l'on connaisse leur devenir ultérieur. Ils n'ont en tout cas selon elle jamais rien eu à voir avec la Bohême<sup>20</sup>.

Pour les Boïens du Danube, nous avons vu que Strabon parle de leur anéantissement par Burebista (*Geographia* VII, 3, 11). R. Baladié rappelle toutefois que « le mot anéantissement (déjà employé en V, 1, 6) ne doit pas être pris au pied de la lettre puisqu'il existait sous l'Empire une *ciuitas Boiorum* » (*Baladié 1989*, note 4 p. 194).

Après l'anéantissement des Boïens, seule la dénomination de « désert boïen » rappelle leur souvenir (*Rieckhoff 2009*, p. 372). R. Baladié le situe près du lac Balaton et des Noriques, d'après la localisation de Pline l'Ancien<sup>21</sup>.

O. Urban précise quant à lui que la localisation de ce « désert » a toujours été problématique pour les archéologues, même si l'on a tenté de lui associer la répartition des monnaies du type de Velem (*Urban 1994*, p. 22).

### Les Volques Tectosages

Pour la question de leur présence en Europe centrale, il est intéressant de constater de prime abord que cette mention n'est présente que chez César, et qu'aucun autre auteur antique ne vient confirmer ses dires.

Selon L.-A. Constans, cette migration se réfère à celle de Ségovèse, que Tite-Live place sous le règne de Tarquin l'Ancien (*cf. supra*), soit entre 616 et 575 av. J.-C., mais rien ne permet de l'affirmer. Au contraire, on peut noter que César parle d'une installation des Volques Tectosages au voisinage (« circum ») de la forêt Hercynienne, alors que les migrations gauloises rapportées par Tite-Live parlent bien de la forêt elle-même. K. Tomaschitz pense également que le lien entre ces deux migrations n'est pas clair (*Tomaschitz 2002*, p. 182).

L'absence de cette mention de la présence des Volques Tectosages « au voisinage de la forêt Hercynienne » a été développée par G. Dobesch puis par K. Tomaschitz (*Dobesch 1993*, p. 13, note 25 ; *Tomaschitz 2002*, p. 183-184). Les auteurs précisent que Tacite ne parle pas des Volques Tectosages dans sa *Germania*. Or celui-ci s'est appuyé pour ce passage sur le texte de César (c'est d'ailleurs le seul endroit de la *Germania* où une source est mentionnée nommément, voir *Tomaschitz 2002*, note 754 p. 184), et cet « oubli » aurait pu être un moyen de corriger implicitement une erreur de César.

20 « Mit Böhmen hatten sie nie etwas zu tun », *Rieckhoff 2009*, p. 372.

21 R. Baladié précise que les Boïens chassés du Pô au II<sup>e</sup> s. « se sont installés aux confins de la Pannonie, sur une portion de la moderne Bohême » (*Baladié 1989*, p. 279). On voit ici l'amalgame entre les différentes sources, et une méconnaissance de la géographie actuelle.

C'est cette localisation en Europe centrale qu'a étudiée G. Dobesch dans son article consacré aux « Volques Tectosages de César » (*Dobesch 2001*), puisque, nous l'avons dit, le général romain est le seul à les y mentionner.

Dans cet article critique, on peut trouver résumées les différentes interprétations des historiens par rapport aux textes antiques, quant à la localisation de ce peuple (*Dobesch 2001*, p. 79-86, avec références). Selon les auteurs, ils ont en fait été situés tout à tour entre le Rhin, le sud de l'Allemagne, la Bohême, la Moravie, le cours du Danube jusqu'au coude, les différents auteurs tentant en fait de localiser « les contrées les plus fertiles de la Germanie » mentionnées par César. On constate que ces localisations sont équivalentes à celles que nous avons évoquées plus haut pour les archéologues, et que considérées toutes ensemble, elles correspondent à l'étendue supposée de la forêt Hercynienne.

Pour ce qui est de la présence des Volques Tectosages dans le sud de la Gaule, le texte de Strabon a bénéficié d'une étude critique récente (*Thollard 2009*).

L'auteur discute notamment de la distinction entre Volques Tectosages et Arécomiques, ainsi que de leurs localisations supposées. Il rappelle que leur installation supposée dans le sud de la Gaule au III<sup>e</sup> s. n'est en fait issue que des hypothèses migrationnistes, véhiculées au départ par C. Jullian, et ensuite largement reprises (*Thollard 2009*, p. 161-162).

P. Thollard rappelle également que le territoire des Volques Tectosages a été identifié archéologiquement à partir de la présence de monnaies dites « à la croix », dérivées de celles de Rhodè. Rappelant les limites de la méthode qui consiste à assimiler un type monétaire à un peuple particulier, l'auteur précise que « parler des monnaies à la croix dans leur ensemble comme du monnayage des Volques Tectosages relève plus d'une habitude de langage que d'une réalité » (*Thollard 2009*, p. 169).

En définitive, P. Thollard propose, pour le territoire tectosage, une étendue plus faible que celle proposée traditionnellement (*Thollard 2009*, p. 172, fig. 31). Les Volques Tectosages seraient ainsi cantonnés à l'intérieur des terres, laissant le rivage méditerranéen aux Volques Arécomiques et aux « peuples obscurs » mentionnés par Strabon.

#### 2.4. Conclusions

Les différents passages tirés des textes antiques ainsi que les nombreuses interprétations et discussions qui en ont découlé parmi les historiens montrent combien il est délicat de vouloir localiser précisément les Boïens et les Volques Tectosages. Si cette localisation est problématique, il en découle que la restitution de leurs différentes migrations l'est d'autant plus.

On notera d'emblée que les textes antiques ne nous renseignent que sur les migrations de peuples, puisque les sources manquent pour les migrations « individuelles » (*Tomaschitz*

2002, p. 210).

Si l'on revient maintenant sur les différents résultats, quelques constatations peuvent être formulées pour les deux peuples.

Concernant les Volques Tectosages, nous avons vu que leur localisation en Europe centrale a été placée à différents endroits dans une zone très large. Mais le point le plus important est que le seul témoignage de cette localisation a été remis en cause, principalement en raison du fait que les autres auteurs antiques n'en aient pas fait mention.

En Gaule, leur localisation n'est *a priori* pas remise en cause, bien que leur territoire semble devoir être réduit, par rapport à l'interprétation traditionnelle.

Pour ce qui est du mouvement supposé entre ces deux zones, on doit rappeler qu'il n'est pas mentionné dans les textes. De plus, si on élimine la possibilité de leur présence en Europe centrale, la question d'un mouvement entre la Bohême et la Gaule ne se pose plus.

Au contraire, César leur attribue un mouvement ouest-est. Pour K. Tomaschitz, la Gaule est du temps de César la terre des Celtes dans l'esprit des Romains, mais en même temps leur présence à l'Est du Rhin était connue, ce qui a conduit à envisager des migrations ouest-est (Tomaschitz 2002, p. 180).

Pour les Boïens, le problème tourne autour de la localisation du *Boiohaemum*. Il semble en effet qu'il n'y ait aucune preuve tangible de l'attachement de ce toponyme à la région actuelle de Bohême. Même si c'est l'hypothèse généralement admise, les descriptions antiques restent relativement vagues, voire même parfois contradictoires.

Il serait intéressant de compléter les travaux relatifs au *Boiohaemum* par une étude de la transmission de ce terme jusqu'à nos jours, pour tenter de comprendre pourquoi il n'est resté attaché qu'à la Bohême, alors que beaucoup d'auteurs reconnaissent que son extension devait dépasser les limites de la Bohême actuelle.

L'existence même du terme de *Boiohaemum* ne signifie pas que le domaine des Boïens historiques ait été limité à la zone qui a gardé leur nom aujourd'hui. Il semble beaucoup plus probable que la Bohême actuelle faisait partie du *Boiohaemum*, mais de manière non exclusive. De la sorte, la « Bohemia » serait un fragment du *Boiohaemum*, qui aurait été (beaucoup ?) plus étendu.

Pour la localisation des Boïens dans la région de Bratislava, on se base, au niveau archéologique, uniquement sur la numismatique. Or si l'on compare cette situation à celle de la Gaule, on se rend compte que ce type d'argument n'a qu'une valeur faible. En effet, les monnaies de la fin de la période gauloise ne recouvrent pas nécessairement les limites de cités, deux types d'informations qui sont pourtant bien connues. On pense ici par exemple aux potins au sanglier (attribués traditionnellement aux Leuques par la répartition, mais avec des traces de production chez les Médiomatriques, voir *chap. II.B.2.6*) ou aux potins



à la tête diabolique, attribués aux Turons, mais dont la répartition affecte aussi largement le territoire des Andes (voir *carte 8*).

De plus, si les monnaies dites « boïennes » portent ce nom, c'est bien en raison des textes antiques. Les monnaies récentes sont censées illustrer le mouvement des Boïens, mais ne pourrait-on pas y voir une influence soit sur des voisins, soit sur un seul groupe d'un peuple plus large ? L'exemple, pour la Gaule encore, des homotypies de contiguïté développé par J.-B. Colbert de Beaulieu pourrait de la sorte expliquer ce lien.

En définitive, S. Rieckhoff estime que les deux groupes de Boïens, celui d'Italie, arrivé de Gaule, et celui du Danube doivent être clairement séparés. Un des arguments est que l'ubiquité des noms n'est pas une chose rare dans l'Antiquité.

Les Boïens du Danube sont apparus aux Romains lorsqu'ils ont repoussé les Cimbres, et Strabon aurait par la suite fait l'amalgame avec les Boïens partis d'Italie. S. Rieckhoff pousse le raisonnement plus loin, et rejoint les théories de J. Collis, lorsqu'elle évoque le terme « boïen » comme un nom générique désignant plusieurs ethnies, à l'instar des Belges (*Rieckhoff 2009*, p. 372). Cette idée avait déjà été suggérée, nous l'avons vu par W. Stöckli. De plus, ce nom n'aurait été utilisé que par les Romains, pour désigner les ethnies situées au nord-est des Alpes (*Rieckhoff 2009*, p. 373).

L'hypothèse de J. Collis que nous venons de mentionner est dans ce cadre intéressante : l'auteur pense que le nom de Boïens peut être celui d'une communauté de peuples, comme on parle pour la Gaule de Celtes ou de Belges (*Collis 2003*, p. 117). C'est une hypothèse qui a également été avancée par S. Fichtl pour d'autres peuples de la Celtique orientale : Vindélices, Scordisques ou Taurisques (*Fichtl 2006*, p. 52). C'est à notre avis en ce sens qu'il faut comprendre les Boïens. On peut se demander alors quelle taille a pu avoir le *Boiohaemum* (s'il a réellement existé, autrement que dans l'imaginaire des auteurs antiques). On comprend donc que restreindre cette dénomination géographique à une région de la taille de la Bohême actuelle paraît exagéré. C'est pourquoi il nous semble préférable d'expliquer l'étymologie de la Bohême/Böhmen/Bohemia comme le « reste » d'un ensemble géographique beaucoup plus vaste, voire qui aurait peut-être été un « mythe » gréco-romain.

Comme J. Collis a pu faire le parallèle entre les anthroponymes supra-régionaux (Boïens et Belges), on peut suivre le même raisonnement, avec les mêmes exemples, mais cette fois en termes de dénominations géographiques : quel lien peut-il y avoir entre la Belgique de César et la Belgique actuelle ? ; quel lien peut-il y avoir entre le Βούβαιον de Strabon ou le *Boihaemum* de Tacite et la Bohême actuelle ?

Pour conclure, il nous semble, après examen des sources et de leurs différentes interprétations, que les données sont trop fragmentaires et ténues, avec un nombre important d'incertitudes

et de contradictions. Les différents débats ne pourront être résolus que par les philologues, au prix d'un examen critique continu de ces sources et des différents manuscrits.

L'attitude extrêmement opposée est celle du rejet total des attributions ethniques, comme a pu le faire récemment S. Rieckhoff. Nous préférons toutefois la première solution, mais il semble que, concernant les Boïens et les Volques Tectosages, le débat risque de durer.

Plus globalement, ne faut-il pas évacuer, pour le moment, ces aspects ethniques de nos discussions ? Ou tout du moins les écarter lorsqu'il s'agit de questions relatives à une géographie et pour des datations précises, et ne conserver pour l'instant que les informations « ethnographiques » plus générales ?

### 3. *MIGRATIONS ET ARCHÉOLOGIE*

Après avoir examiné les informations fournies par les textes antiques à propos des Boïens et des Volques Tectosages, nous allons nous intéresser plus particulièrement au phénomène des migrations, d'un point de vue général.

Tout d'abord, nous avons vu que certaines migrations envisagées entre la Bohême et la Gaule ne se basaient pas sur les sources antiques, ou que la validité de ces sources peut être remise en cause. Toutefois, dans l'idée, le thème des migrations demeure.

Ensuite, il nous semble important d'aborder ce phénomène des migrations d'un point de vue plus théorique. Tout d'abord pour prendre un peu de recul par rapport à la manière dont l'archéologie laténienne a abordé ce thème, mais aussi pour tenter de comprendre comment les migrations peuvent se manifester concrètement dans la réalité archéologique. C'est pourquoi nous aurons parfois recours à des exemples provenant d'autres périodes et aires géographiques. L'idée est de pouvoir notamment comparer les méthodes employées dans ce cas avec celles mises en œuvre lorsqu'il s'agit d'échanges à longue distance, commerciaux ou non, que nous développerons plus loin (*chap. III.B*).

Du point de vue de la théorie, on dispose de beaucoup moins de littérature que pour le commerce et les échanges, même si une partie de ces travaux inclut parfois des discours sur les migrations, ou qui peuvent leur être appliqués.

#### 3.1. *Les traces archéologiques*

##### **Définition et caractéristiques des migrations**

Sous le terme de « migrations » se cachent en fait une multitude de phénomènes, qui sont

identifiés et interprétés différemment par les archéologues.

La première distinction concerne l'étendue des migrations, en termes de nombre d'individus impliqués. On peut ainsi envisager le déplacement de peuples entiers voire de confédérations de peuples, de quelques familles ou d'un groupe social, ou encore d'individus (*Hoika 1996*, p. 11 ; *Kaenel 2007*, p. 386).

Parmi ces trois possibilités, nous avons choisi de traiter ici principalement du problème des migrations de peuples, puisque c'est ce type de contacts que nous avons été amenés à examiner au sujet des Boïens et des Volques Tectosages.

Une autre caractéristique, évoquée par H. W. Böhme notamment, est celle du déroulement des migrations, pour lequel l'auteur propose un processus en plusieurs vagues, à partir de l'exemple des migrations saxonnes vers l'Angleterre (*Böhme 1996*, p. 89). Dans la première phase, à partir du milieu du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C., l'auteur reconnaît des événements guerriers, mais dont on ne sait pas s'ils sont accompagnés d'une installation sur place. Dans un second temps, au IV<sup>e</sup> et au début du V<sup>e</sup> s., c'est l'enrôlement contrôlé de certains groupes de population en tant que soldats romains qui a permis l'arrivée de migrants, dont certains restent sur place.

Enfin, à partir du milieu du V<sup>e</sup> s. et jusqu'au VI<sup>e</sup> s., on note l'installation définitive de groupes plus importants de population. Le point important de ce modèle, en dehors de l'idée d'une migration « progressive », est que ces différentes étapes se sont déroulées sur près de trois siècles.

Cette approche a été employée par exemple dans le cas de certaines tombes à armes « de faciès franc précoce » sur le territoire du royaume burgonde. Les tombes ont été mises en relation avec les premières installations militaires, suite à la victoire franque et la conquête du royaume burgonde (voir *Périn 1995*, p. 240).

Cette idée d'une migration en plusieurs vagues peut être rapprochée de l'hypothèse avancée par P. Ramsel de « pré-migrations » (*Ramsel 2003*, p. 104). L'auteur emploie ce terme (*Prä-Migration*) notamment pour les cas de migrations à longue distance, et il s'applique alors à une sorte de reconnaissance du terrain. P. Ramsel cite comme raisons possibles à ces pré-migrations trois facteurs : un lien social ou parental, une reconnaissance par les marchands, et les expéditions guerrières. Cet aspect avait également été développé par S. Burmeister, qui propose l'existence de « pionniers » (*Vorreiter* : soldats, marchands, missionnaires, ...), qui ont le rôle d'intermédiaires, permettant d'établir des contacts personnels dans la région de destination souhaitée (*Burmeister 1998*, p. 36).

On peut certainement rapprocher cette idée de pré-migration avec le *ver sacrum* antique. W. Dehn nous fournit une définition de celui-ci, qui correspond à l'émigration d'une partie de la société représentée par ses jeunes guerriers. L'exemple cité est celui de l'épisode du

roi biturige Ambigat, envoyant ses neveux vers le nord de l'Italie et la forêt Hercynienne, tel que rapporté par Tite-Live (voir *chap. III.A*). Dans ce cas, W. Dehn précise qu'on ne doit toutefois pas exclure que femmes et enfants aient pu participer à la migration, ni que les masses en mouvements soient composées de personnes de peuples différents (*Dehn 1979*, p. 16).

Un autre essai de différenciation parmi les types de migration prend en compte les strates de la société qui sont impliqués. Selon S. Burmeister, une société donnée n'est en général pas affectée dans son intégralité par les migrations, qui sont, selon lui, sélectives : pour un déplacement donné, seuls certains groupes sociaux y participent (*Burmeister 1996*, p. 19 ; *Burmeister 1998*, p. 22-23). L'auteur, à partir d'exemples modernes et antiques, estime également que les hommes semblent plus mobiles, pour une classe d'âge de 20 à 40 ans (*Burmeister 2000*, p. 543, 550).

Ainsi, P. Ramsel pense que pour les III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s. av. J.-C., les migrations ne concernaient que des groupes restreints, et peut-être uniquement les « élites » (*Ramsel 2003*, p. 105). Il est rejoint en ce sens par S. Burmeister, lorsqu'il parle de migrations à longue distance, qui seraient selon lui plus « coûteuses » (*Burmeister 2000*, p. 543).

Un autre point avancé est par S. Burmeister : dans le cas de menaces particulières (guerrières, climatiques), ce sont des groupes plus importants qui peuvent être amenés à migrer. Plus la menace est forte, plus le nombre de participants est élevé. Dans ce cas, les migrants sont issus des différentes strates, et sont représentatifs du groupe dans son ensemble (*Burmeister 1998*, p. 37).

Enfin, une autre distinction, amenée par P. Ramsel, est faite entre la migration et la mobilité (*Ramsel 2003*, p. 106). Alors que, dans le premier cas, le but est de s'installer durablement, dans le second, la volonté délibérée est de revenir à son point de départ, après un déplacement entrepris pour différentes raisons. On peut donc voir, d'après la définition de l'auteur, la mobilité comme une « migration temporaire ». Nous verrons plus bas que cet aspect a un rôle important dans la visibilité archéologique du phénomène.

En bref, les migrations peuvent prendre différentes formes. Devant cette variété de cas de figures, on peut donc se demander comment l'archéologie peut les percevoir. Mais plus globalement, la question est surtout de savoir comment pouvoir identifier une migration de manière générale.

### **Visibilité archéologique des migrations**

Le problème de l'identification des migrations peut être abordé de différentes façons. La

première question que l'on peut se poser est de savoir si certains mobiliers ou certaines structures spécifiques sont plus à même de nous aider.

Pour le mobilier, on doit tout d'abord noter que sa prise en compte a fait l'objet de quelques critiques ou mises en garde. P. Ramsel précise par exemple que le mobilier à lui seul ne permet pas d'identifier des migrations, puisque sa distribution peut être le résultat de diffusion commerciale ou culturelle (*Ramsel 2004*, § 6).

Toutefois certaines catégories semblent pouvoir nous informer, ou tout du moins sont-elles plus souvent citées. En premier lieu, la parure semble jouer un rôle déterminant, en raison de son rôle de marqueur social (*Burmeister 1996*, p. 16 ; *Ramsel 2003*, p. 105). Pourtant, S. Burmeister pense également que les éléments de la culture matérielle qui reflètent les sphères économique et sociale semblent peu appropriés pour permettre d'identifier des migrations (*Burmeister 1996*, p. 15).

A partir de l'exemple des premiers migrants européens en Amérique du nord, S. Burmeister a montré que les outils sont un bon indicateur, car selon l'auteur, les acquis technologiques sont difficilement évacués par les migrants. On constatera que cet aspect nous échappe totalement pour la période qui est la nôtre, en raison de la grande homogénéité de l'outillage laténien (en l'état de nos connaissances...).

Dans le même ordre d'idée, la céramique domestique et les structures d'habitat semblent globalement de bons indicateurs, qui peuvent être considérés comme « culturellement conservateurs » (*Burmeister 2000*, p. 553).

Pour ce qui est des coutumes funéraires, et du domaine culturel en général, S. Burmeister estime qu'ils ont une possibilité d'information qui n'est que limitée. Il pense que le rite funéraire ne représente pas un marqueur ethnique ou culturel indiscutable (*Burmeister 1996*, p. 17).

Par contre, à partir de l'exemple des migrations anglo-saxonnes, l'auteur estime que les tombes d'enfants permettent d'apporter plus d'informations, dans le sens où elles ne sont pas marquées socialement, mais culturellement (*Burmeister 2000*, p. 553, repris dans *Ramsel 2003*, p. 105).

Si l'on examine maintenant les méthodes à notre disposition, on peut constater de prime abord qu'un outil régulièrement employé est la carte de répartition.

Pour ce type de documents, S. Burmeister estime qu'ils ne sont pas un bon outil pour identifier les migrations, malgré leur usage répété, et qu'il est illusoire de vouloir fonctionner de la sorte (*Burmeister 1996*, p. 13). Selon lui, le problème réside dans le fait que la présence d'objets exogènes, en dehors de leur aire de répartition normale, peut être le résultat de multiples facteurs : diffusion de modes, commerce ou migrations. Ce schéma est quelque peu réducteur, mais il reste néanmoins valable. On rejoint ici les considérations énoncées plus haut par P. Ramsel, et qui ont également été évoquées par M. Diepeveen-Jansen (2003,

p. 283).

En ce qui concerne les cartes de répartition que nous avons employées dans le présent travail (voir *chap. II*), il nous semble que la méthode que nous avons utilisée pour les sélectionner, c'est-à-dire en se focalisant sur les objets isolés, empêche d'y voir d'éventuels mouvements de population de masse, ou migrations (telles que mentionnées par les textes, dans le sens de déplacement de peuples).

Une autre méthode, apparue très récemment, consiste en l'analyse des isotopes de strontium. Dans le cadre d'un projet mené par P. Ramszl sur des ensembles autrichiens, l'auteur présente la méthode ainsi que ses limites (Ramszl 2003, p. 106-107 ; Ramszl 2004. Voir aussi Eggl 2003, p. 529, avec références). Pour résumer, on peut dire que les isotopes de strontium  $^{86}\text{Sr}$  et  $^{87}\text{Sr}$  constituent des marqueurs « géo-alimentaires », reflétant la nature du sol où vit et se nourrit l'individu étudié. Alors que ces valeurs se renouvellent à intervalles réguliers dans les os, elles restent stables dans les premières molaires permanentes. En comparant les valeurs obtenues pour les os et pour les dents, on est donc en mesure de dire si l'individu a changé de région géologique, entre l'enfance, quand se développent les molaires permanentes, et le moment du décès.

Cette méthode a déjà été utilisée pour d'autres périodes (voir Kaenel 2007, p. 396), mais elle reste encore rare pour la période laténienne. On peut citer toutefois le cas notable de la petite nécropole bavaroise de Dornach *Kemmer*, pour laquelle de telles analyses ont été effectuées. Les résultats de l'analyse de strontium, couplée à une étude typologique du mobilier d'accompagnement, ont permis de montrer le déplacement de quelques personnes depuis la Bohême, certainement, jusque dans cette zone au sud du Danube (Eggl 2003).

On retiendra que cette méthode peut être utilisée dans les cas où l'on a des soupçons de présence de mobilier exogène, ou lorsque le rite funéraire est inhabituel. Des analyses comparatives peuvent alors menées sur des ensembles du même site, mais présentant un mobilier local. De la même manière, des analyses devraient toutefois être menées sur d'autres sites européens, afin d'obtenir des éléments de comparaison permettant d'identifier l'origine des migrants (Ramszl 2003, p. 107). De plus, un travail de fond doit être mené en parallèle sur le mobilier (Ramszl 2003, p. 108), de manière à être « sûr » de sa provenance. On est cependant dans ce cas-là à nouveau dépendant des cartes de répartition.

Parmi les limites, on pourra objecter que cette méthode, appliquée telle quelle, ne permet de repérer que des migrations individuelles. Si les analyses ne sont menées que sur les mobiliers supposés exogènes, le risque est de ne pas reconnaître d'éventuels migrants inhumés sans mobilier ou présentant un mobilier local. De plus, dans le cas de Dornach, l'exemple de la tombe 478, présentant des éléments de parure de Bohême, a montré que l'individu était né sur place. C'est alors l'interprétation des archéologues qui entre en ligne de compte, puisque C. Eggl propose de voir ce cas de figure comme le reflet de la première génération née sur place (Eggl 2003, p. 530). Pour le reste de la nécropole, l'auteur précise que sur les six

tombes étudiées, trois pointent des individus nés dans une autre région (Bohême-Moravie selon C. Eggl), mais que le mobilier ne peut être considéré comme exogène. À l'inverse, la tombe 478, nous l'avons vu, présente un mobilier exogène, mais pour un individu né sur place (*ibid.*).

En dehors de ces quelques moyens recensés pour identifier des traces de migrations, la question de leur visibilité archéologique peut être liée à d'autres facteurs. Ainsi, on notera qu'il faut que l'installation sur un nouveau territoire s'inscrive dans la durée, pour qu'elle puisse laisser des traces archéologiques (*Burmeister 1996*, p. 12-13). En ce sens, une assimilation rapide est un frein à la reconnaissance de la migration (*Burmeister 1996*, p. 13 ; *Hoika 1996*, p. 11), en raison de l'effacement des traces permettant de restituer l'origine des nouveaux venus.

Un autre point important développé par S. Burmeister est la distinction entre les éléments relevant de la sphère privée de ceux relevant de la sphère publique (*Privat- et Außenbereich*, *Burmeister 1996*, p. 15-16 ; *2000*, p. 542, 553). Se basant sur l'exemple des premiers colons européens aux Etats-Unis, l'auteur a montré que la culture d'origine avait tendance à s'effacer dans la sphère publique, pour privilégier l'intégration des différents groupes d'origines diverses, mais qu'elle pouvait rester forte dans la sphère privée, c'est-à-dire à l'intérieur de la maisonnée. Dans d'autres cas, on note une volonté délibérée de ne pas mettre en avant les marqueurs de son identité (*Burmeister 1996*, p. 15), d'effacer celle-ci pour permettre une intégration plus rapide.

En bref, l'auteur estime que les migrants provenant de différentes régions d'Europe, par leur hétérogénéité et par les échanges, en sont arrivés à niveler leurs différences (*Burmeister 1996*, p. 15). Les exemples tendent à montrer que dans le cas des mouvements impliquant plusieurs groupes distincts, la tendance à la disparition des marqueurs culturels est rapide, l'uniformisation et le syncrétisme des différentes cultures reprenant le dessus, au moins dans la sphère « publique ».

On a donc au final une acculturation à deux vitesses, et donc une perte d'informations, pour qui veut tenter de déterminer l'origine des migrants, différenciée selon la sphère que l'on étudie. Ces vitesses différentes rejoignent le problème évoqué de la migration devant s'inscrire dans la durée pour être identifiable.

En définitive, la ténuité des traces archéologiques est problématique, et « les réponses recherchées échappent le plus souvent aux possibilités offertes par les sources archéologiques » (*Kaenel 2007*, p. 396).

Enfin, un point très important et développé dans de nombreuses études est le lien entre migration et culture matérielle. En effet, pour identifier une migration, il faut connaître les détails caractéristiques de la culture donnée, qui ne seront pas repris par les autres groupes

(*Burmeister 1996*, p. 18).

De plus, il faut constater la difficulté d'identifier archéologiquement des migrations que l'on pourrait qualifier d'inter-culturelles (« *Binnenwanderung* », *Burmeister 1996*, p. 13). En effet, pour être identifiable, une migration doit tout d'abord concerner une région que l'on a bien cernée et individualisée archéologiquement, et il faut surtout ensuite que la migration franchisse les limites de cette zone. En ce sens, les migrations internes et/ou à faible distance seront difficilement identifiables. On peut résumer cet aspect de la sorte : les migrations sont d'autant plus difficiles à identifier que la distance culturelle entre les groupes étudiés est faible.

Appliquée à notre problématique, cette constatation montre combien la tâche est ardue. Il faut en effet déjà être en mesure de caractériser précisément l'ensemble culturel ou ethnique envisagé, dans notre cas le groupe régional ou le peuple impliqué (la Bohême correspond-elle un groupe régional ?). Dans les deux cas toutefois, ce ne sont que des fractions d'un ensemble culturel plus vaste, et la recherche nécessite donc de travailler en amont sur les groupes régionaux, à quelque échelle que ce soit. Ces réflexions rejoignent ce que nous avons mentionné dans le premier chapitre, au sujet des « contacts invisibles » (*chap. I.B.2*).

Enfin, plusieurs limites ont été recensées par M. Bats, s'agissant de l'étude des groupes culturels. Tout d'abord, l'auteur estime que c'est une erreur de « concevoir la culture comme un corpus stable et clos de représentations, croyances ou symboles, un ensemble ayant, en outre, de fortes affinités avec une organisation politique spécifique, et donc de traiter les groupes culturels comme des substances » (*Bats 2006*, p. 37-38). On peut exclure d'emblée la remarque, judicieuse, de M. Diepeveen-Jansen, selon laquelle « le seul critère valable pour caractériser un groupement social est [...] la perception que la société a sur elle-même, sur son ethnie et sur son ou ses identité(s) » (*Diepeveen-Jansen 2003*, p. 280). Ce type d'informations nous est en effet inaccessible pour la période qui nous concerne. Plus concrètement, M. Bats a identifié plusieurs limites pouvant fausser, ou ayant faussé, notre appréhension de la culture matérielle (*Bats 2006*, p. 38), et par là l'étude des contacts. Tout d'abord, l'adoption d'un objet ne signifie pas l'adoption de la culture de cet objet dans son ensemble (voir le cas des migrations de peuples imaginées à partir de quelques objets) ; ensuite, il ne faut pas voir nécessairement les phénomènes de continuités et de ruptures comme le reflet d'événements politiques. On pense ici aux migrations envisagées (*vers sacrum*) à partir de la désertification supposée de la Bohême ou de la Champagne. Enfin, et c'est là un point important, « pas plus qu'il n'existe de rapport direct entre la diffusion d'un objet et l'existence d'un groupe culturel correspondant, il n'existe pas de correspondance entre la production et la diffusion de cet objet et une unité politique ou territoriale » (*ibid.*). Le danger le plus grand résultant de ces remarques est une démarche que l'auteur dénomme « ethniciste », dans laquelle on oublie qu'il n'y a pas d'équivalence automatique entre



culture matérielle et ethnie<sup>22</sup>. M. Bats prend alors pour exemple le débat sur le lien entre les Celtes et la culture de La Tène, exemple que nous pouvons reporter à notre problématique en mentionnant les Boïens ou les Volques Tectosages, rejoignant ainsi les débats et critiques formulées plus haut au sujet de leur utilisation dans la recherche archéologique.

Pour prendre un peu de recul sur ces différents points, on notera que l'étude des migrations, d'un point de vue théorique et archéologique à la fois, n'est pas encore réellement développée, voire qu'elle est « largement absente en tant qu'objet de recherche » (*Burmeister 2000*, p. 539). Les remarques, constatations et mises en garde des différents auteurs sont très hétérogènes, et nous manquons toujours d'une méthode globale et fiable permettant d'identifier archéologiquement des migrations. Pourtant, les migrations ont largement été invoquées dans la recherche archéologique (voir *chap. I.C* et *III.A.1*), et il s'agira maintenant d'analyser comment elles ont été appréhendées par les archéologues.

### 3.2. Différences de points de vue

Afin d'essayer de comprendre la manière dont ont été prises en compte les migrations, nous aborderons ici deux aspects. Le premier concerne directement l'attitude, pour reprendre les mots de H. Härke (*cf. infra*), des différentes « écoles » d'archéologues, face au concept de migration. Nous verrons ensuite ce qu'il en est pour la période laténienne, et notamment pour les migrations concernant notre cadre d'étude, en présentant les différentes remises en cause des théories migrationnistes que nous avons présentées plus haut (*chap. III.A*).

#### Un problème d'attitude ?

Le titre choisi ici est directement issu de l'intitulé d'un article de H. Härke (1998), qui s'est intéressé à la manière dont les archéologues ont accueilli le phénomène des migrations dans leurs travaux. La contribution de l'auteur est née suite aux réactions variées à une de ses études antérieures (Härke 1998, p. 19). H. Härke a travaillé sur les migrations anglo-saxonnes, que nous avons déjà mentionnées à plusieurs reprises, entre les V<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Son analyse, anthropologique notamment, des incinérations masculines de cette période a montré que dans les cimetières anglo-saxons précoces, la moitié des défunts étaient en fait des Britons, ayant donc adopté la culture matérielle des nouveaux venus<sup>23</sup>. Cette

22 Une remarque similaire a été formulée par C. M. Cameron à propos des travaux de S. Burmeister. Voir ses « commentaires » dans *Burmeister 2000*, p. 556.

23 Ces résultats ont été corrélés avec des analyses d'ADN mitochondrial moderne, voir les précisions de H. Härke dans ses commentaires de *Burmeister 2000*, p. 558.

constatation nous rappelle d'une manière frappante les limites que nous avons évoquées plus haut au sujet du lien entre culture matérielle et ethnie. Mais elle impliquait également d'une part la confirmation de l'existence de migrations d'une certaine ampleur, confortant le modèle migrationniste, et d'autre part que la part indigène restait plus forte que supposée, confortant alors le camp « révisionniste » (*ibid.*).

Quoi qu'il en soit, le point intéressant est la manière dont ces résultats ont été accueillis par les archéologues britanniques et allemands. En effet, dans le premier cas, les réactions ont été parfois hostiles, rejetant l'idée d'un nombre si élevé de migrants, s'inscrivant alors parfaitement dans les « tendances antimigrationnistes actuelles de l'archéologie britannique » (*ibid.*). À l'inverse, la réaction des archéologues allemands a été totalement opposée, en raison du nombre élevé d'autochtones identifiés dans les nécropoles. L'auteur explique qu'une des raisons de la persistance des théories migrationnistes en Allemagne est due à l'absence de débats théoriques sur la question (*Härke 1998*, p. 19). Mais il explique aussi ces réactions antagonistes par plusieurs facteurs historiques et géographiques, tels notamment l'insularité de la Grande-Bretagne, ou encore la notion de « nationalité », reposant selon les pays sur le droit du sang (Allemagne) ou le droit du sol (Grande-Bretagne). La barrière de la langue enfin a été soulignée, puisque l'auteur note que, le plus souvent, les travaux des chercheurs anglais et allemands s'ignorent mutuellement, et ce y compris dans le cas des migrations anglo-saxonnes vers les Îles britanniques (*Härke 1998*, p. 20-21).

Même si certains des arguments peuvent être discutés<sup>24</sup>, il n'en demeure pas moins que ces réactions antagonistes résultent de la manière dont les archéologues ont été formés, et les influences contemporaines sur leur jugement ont déjà été soulignées par d'autres auteurs<sup>25</sup>.

### **Les migrations laténiennes : points de vue critiques**

Nous avons recensé plus haut les différentes théories migrationnistes évoquées entre la Bohême et la Gaule (*chap. III.A*). Il s'agira maintenant de présenter les points de vue qui se sont opposés à ces migrations.

Concernant la « migration danubienne » en Champagne, le modèle développé par V. Kruta a fait l'objet de quelques remises en causes. Ainsi, A. Villes a mis en avant un problème principal, qui est celui du manque de données liées à l'habitat. L'auteur rejette la méthode qui consiste à établir des données démographiques à partir des seuls indices funéraires (*Villes 1995*, p. 141), remettant ainsi en cause le principe d'une « désertification » de la région. Pour

<sup>24</sup> Voir les nombreux commentaires à la suite de l'article, p. 25-39.

<sup>25</sup> Voir par exemple *Chapman 1997* ; *Burmeister 2000*, p. 539-540, ainsi que les commentaires de C. M. Cameron p. 555.

ce qui est ensuite de l'apport de populations nouvelles au III<sup>e</sup>, le problème est le même : « en l'absence d'un peuplement beaucoup plus dense antérieurement et de témoignages écrits sur les événements marquant les frontières de la zone d'expansion celtique [...], aurait-on seulement évoqué l'hypothèse d'une origine allochtone de ces défunts, d'ailleurs peu nombreux ? » (*Villes 1995*, p. 129). C'est là la clé de la critique établie par l'auteur. Les nouvelles règles vestimentaires, dont les fameux anneaux de cheville, qui permettent de faire le lien avec l'Europe danubienne « sont peu nombreuses, et franchement minoritaires sur chaque site (une ou deux à chaque fois) » (*ibid.*). Ce qu'A. Villes met en avant, c'est aussi le rapport exagéré aux textes antiques, et notamment le lien entre les nouveaux types de tombes et le retour des expéditions balkaniques. L'auteur reconnaît en définitive l'existence de mouvements, « si faibles fussent-ils quantitativement » (*Villes 1995*, p. 135).

Un point de vue similaire a été apporté par M. Diepeveen-Jansen (2003). L'auteur, en rappelant que plusieurs chercheurs, dont A. Villes, avaient déjà remis en cause l'hypothèse migratoire, présente plusieurs arguments allant dans le même sens.

Tout d'abord, la rupture annoncée à LT B n'est pas si évidente. La « désertification » de la région n'est en ce sens pas démontrée, puisque la « continuité et la richesse des données funéraires, à Reims surtout, nient aussi bien le départ des autochtones que l'arrivée de peuples étrangers » (*Diepeveen-Jansen 2003*, p. 283).

Ensuite, les différents éléments invoqués (apparition de l'incinération, de monuments funéraires à enclos carré, types particuliers d'épées et de parure) suivent tous une tradition locale plus ancienne, qui a été occultée au Hallstatt final et à LT ancienne pour les deux premiers, ou qui s'inscrit dans une évolution locale pour les seconds. Il en résulte que « l'expansion des artefacts laténiens peut également être le résultat d'échanges plus intenses et de contacts multipliés entre groupements sociaux différents » (*ibid.*).

Enfin, l'auteur met en relation ces objets, qui sont présents sur une grande partie de l'Europe, à des éléments représentatifs d'une élite. Dans ce cadre, les cartes de répartition représentent « l'objectivation de réseaux d'échanges [...] et d'une projection matérielle des identités de certaines catégories sociales » (*ibid.*). M. Diepeveen-Jansen rappelle également une question essentielle, qui est de savoir si dans ce cas ce sont des personnes ou des biens qui se déplacent (*Diepeveen-Jansen 2003*, p. 282).

Une autre vague de migration a été évoquée pour le sud de la Gaule, et mise en relation avec l'arrivée des Volques. Nous avons vu que le mobilier pris en considération pour évoquer leur déplacement est composé de parures à pastillage et à faux-filigrane (voir *chap. III.A*). Nous avons expliqué dans le chapitre II qu'ont été retenus ici uniquement les bracelets produits avec cette technique, en tant que marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule. En excluant ainsi les autres types, la liste des objets établie par F. Perrin et reprise par V. Kruta a donc été considérablement réduite. Cette diminution ne concerne toutefois

qu'une des origines supposées, la Bohême, mais pour les autres éléments, il ne nous semble pas possible de définir une origine plus précise, entre la Bohême, la Moravie ou le bassin des Carpathes.

Pour expliquer la présence de ces différentes parures dans le Sud-est de la France, V. Kruta estime qu'elle ne peut être due qu'à « l'arrivée de personnes qui les portaient ou qui étaient en mesure de les fabriquer sur place [...]. En effet, rien ne permet d'envisager à cette époque la possibilité d'un commerce à longue distance de parures en bronze, car ce type d'objet semble alors étroitement lié aux coutumes vestimentaires de groupes humains qui affirmaient ainsi leur différence » (*Kruta 2000*, p. 304).

Ce modèle a pourtant lui aussi fait l'objet de critiques. Ainsi, M. Bats estime que ces migrations « reposent sur des arguments pour le moins fragiles » (*Bats 2006*, p. 35). L'auteur rappelle la théorie de V. Kruta que nous venons d'évoquer, mais explique que « la situation est loin d'être aussi tranchée » (*Bats 2006*, p. 36). En effet, le supposé « afflux soudain d'objets laténiens » de V. Kruta laisse la place à une infiltration plus précoce d'objets laténiens, dès le troisième quart du V<sup>e</sup> s. En ce sens, l'idée d'une celtisation de la région, liée à l'arrivée des Volques, est rejetée.

Parmi tous les mouvements évoqués par les auteurs antiques pour le sujet qui nous intéresse, le mieux documenté reste celui de la migration des Helvètes, et donc des Boïens.

En effet, c'est un épisode directement vécu par son narrateur, César, et on peut donc éliminer ici les précautions que nous signalions à propos des événements relatés par des auteurs plus tardifs de plusieurs siècles (cf. *chap. III.B*).

Si on évacue les éventuelles erreurs qui auraient pu être commises, consciemment ou inconsciemment, par César, il faut donc bien admettre l'installation d'un groupe de Boïens, certainement dans le Val de Loire, en tout cas en marge du territoire des Eduens.

Mais dans ce cas, quelles traces archéologiques avons-nous de cette installation ? A priori aucune. Le seul vague lien est la mention que nous avons évoquée d'un certain Boiorix sur la dédicace d'une statuette mise au jour à Auxy, en Saône-et-Loire. Mais au niveau du matériel, même si l'on envisage un territoire le plus large possible pour l'origine des Boïens (c'est-à-dire si on accepte qu'il s'agit d'une dénomination « communautaire », et qu'il s'agit donc des Celtes du nord des Alpes), on ne dispose d'aucun indice.

Ce qui veut dire que même quand on sait où chercher, on n'arrive pas forcément à identifier de migration par le seul biais du mobilier. Sans le texte de César, aurait-on jamais imaginé que des Boïens aient pu s'installer à Gorgobina ?

Enfin, on peut revenir également sur les migrations ayant eu lieu à la transition LT A/B, depuis la Suisse ou le Rhin supérieur au sens large, en direction de la Bohême. Dans ce cas, nous sommes ici toutefois moins aptes à étudier ce phénomène, en raison du cadre chronologique et de la méthode de sélection des marqueurs que nous avons utilisés. En effet,

nous avons systématiquement écarté le mobilier pouvant être daté de LT A. Nous avons en quelque sorte pris en compte les premières traces d'installation, une fois ces mouvements effectués. On rappellera néanmoins que les données que nous avons pu collecter pour LT B1 dans le chapitre II sont quantitativement faibles par rapport aux autres périodes.

Pour étudier cette question dans le détail et l'apprécier dans toute sa complexité, il serait nécessaire de reprendre le dossier dans une perspective chronologique plus large, en s'intéressant particulièrement aux phénomènes de rupture/continuité dans la zone (habitats et nécropoles notamment). Il faudra alors définir les caractéristiques précises de la culture matérielle et des pratiques funéraires dans les deux zones envisagées comme points de départ et d'arrivée, tout en prenant garde à la qualité de la documentation, et de sa répartition entre les données liées à l'habitat et au domaine funéraire.

On rappellera tout de même l'avis formulé dans la dernière synthèse consacrée à la période laténienne (*Venclová 2008b*, voir *chap. I.C.1.5*), qui élude la question des migrations de grande ampleur, telles que traditionnellement représentées jusque-là dans la recherche tchèque.

Un point de vue autrement plus critique a été fourni par S. Rieckhoff, pour qui l'identification des Boïens aux nécropoles à tombes plates est une « surinterprétation néoromantique des rites funéraires, qui sont considérés comme l'archétype de l'identité ethnique et qui forcent apparemment à expliquer les changements de rites funéraires par un changement de population » (*Rieckhoff 2009*, p. 368).

Pour conclure, on pourra constater que les différents auteurs ne rejettent pas totalement l'idée de migrations. La seule différence réside dans l'ampleur de celles-ci. En effet, on trouve aujourd'hui de plus en plus de travaux où sont proposés des déplacements de petits groupes. C'est en substance ce que l'on peut retenir pour l'article d'A. Villes que nous venons de mentionner (*Villes 1995*, p. 135), mais qui trouve écho également dans la recherche tchèque (*Venclová 2008b*, p. 148). Une hypothèse similaire a été récemment proposée pour quelques tombes de la nécropole de Mannersdorf en Autriche, où des migrations individuelles depuis la Suisse ont été envisagées (*Ramsl 2009*, p. 478-479).

Une autre hypothèse enfin est celle de changements affectant les élites, comme cela a pu être proposé pour l'Île-de-France par exemple (*Marion 2004*, p. 352). Il est intéressant de constater que dans les trois cas que nous venons de mentionner, cette hypothèse est également retenue.

### 3.3. Conclusions

Après examen des différents éléments mis en avant à propos des migrations, on peut de prime abord se demander pourquoi celles-ci ont joué un rôle si important dans la recherche,

et ce dès le XIX<sup>e</sup> s. ? Ceci s'explique à notre avis tout simplement par l'existence des textes antiques. Ces textes ont eux-mêmes souvent montré un certain intérêt pour les questions de migrations (voir les travaux de K. Tomaschitz), leur accordant peut-être même un rôle trop central dans l'histoire des peuples évoqués. Quelles interprétations auraient vu le jour si nous n'avions pas eu ces sources ? La recherche de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> notamment aurait été différente, et l'on a vu qu'elle était encore importante dans nos interprétations actuelles (*chap. I.C*).

On peut également s'interroger sur la qualité des données à notre disposition. Tout d'abord, nous avons vu que les migrations se déroulant à l'intérieur d'une même culture archéologique sont celles qui sont le plus difficilement identifiables. On rejoint le problème de l'uniformité de la culture laténienne évoquée dans le premier chapitre, et on peut se demander dans quelle mesure cette uniformité ne pourrait pas justement être la conséquence de mouvements migratoires. Elle masque en tout cas une bonne partie des informations. De la même manière, la (trop) grande variété de cas de figures pouvant caractériser ces mouvements n'est pas perceptible par l'archéologie.

Un autre point important est que nos modèles pour les IV<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s. reposent essentiellement sur des données funéraires. L'absence de données sur l'habitat biaise en ce sens totalement notre perception. Ce point a été soulevé par les archéologues étudiant la période laténienne, ainsi que, pour d'autres périodes, par ceux ayant travaillé sur la théorie des migrations.

Enfin, le corpus des données historiques est, par définition pour notre période (la proto-histoire), assez limité, au regard des nombreux événements ou micro-événements qui ont dû se dérouler sans avoir été consignés par les auteurs antiques. Il en résulte que les possibilités de recoupement entre données archéologiques et textuelles sont elles aussi limitées, et que l'on peut parfois être tenté de « forcer » les premières pour qu'elles correspondent aux secondes.

S'agissant de l'interprétation des données archéologiques, certains auteurs ont mis en avant le fait que les théories migrationnistes constituaient parfois une solution de facilité pour expliquer les changements culturels<sup>26</sup>, voire correspondaient à « un stade infantile de l'archéologie » (*Villes 1995*, p. 125).

Sans être aussi extrême, on notera toutefois l'absence de véritables débats théoriques à ce sujet dans notre discipline, qui reste accrochée de près ou de loin aux méthodes héritées du XIX<sup>e</sup> s. Mais ce problème est plus global, et ne concerne pas que la période laténienne. Pour l'archéologie en général, il semble qu'il y ait un manque cruel d'approches théoriques sur le sujet. Ainsi, si l'on se pose la question « comment identifier archéologiquement une migration ? », force est de constater que nous ne disposons pas de méthode bien définie,

26 Et même une interprétation de « paresseux » : « a lazy person's explanation for cultural change » : commentaires de D. W. Anthony dans *Burmeister 2000*, p. 554.

malgré certains progrès récents, comme les analyses de strontium (mais qui ne concernent que les migrations individuelles ou de petits groupes...).

Il semble clairement que nous manquions de rigueur et de méthode dans ce domaine, et que nous avons trop peu de recul historiographique et épistémologique sur la question. Toutefois, les remises en cause de plus en plus fréquentes des théories migrationnistes montrent que les archéologues commencent à déconstruire les modèles directement issus du XIX<sup>e</sup> s. Il ne reste plus maintenant qu'à les reconstruire...

#### 4. SYNTHÈSE

Tentons maintenant de recouper les différentes informations présentées jusqu'ici.

Pour ce qui est des Volques Tectosages en Europe centrale, nous avons vu qu'un long débat a eu lieu (et a toujours lieu ?) en Rép. tchèque, pour connaître la localisation de ce peuple. Son positionnement par quelques auteurs dans le nord de la Bohême et en Moravie a conduit certains d'entre eux à faire le lien avec les Tectosages du sud de la France, invoquant ainsi des contacts entre ces deux régions. Toutefois, ce lien ne repose en amont que sur le texte de César qui, nous l'avons vu, est le seul à mentionner leur présence dans le voisinage de la forêt Hercynienne, et qui a été remis en cause par les historiens. Il nous semble donc improbable que les quelques objets du sud de la Gaule utilisés dans l'histoire de la recherche, et qui ne coïncident par ailleurs pas avec la localisation supposée des Volques Tectosages, soient à mettre sur le compte d'une migration de ce peuple, entre la Bohême ou l'Europe danubienne d'une part, et le sud de la France d'une autre part.

Pour les Boïens, les problèmes sont multiples. Tout d'abord, nous ne sommes même pas sûrs de la réalité à laquelle ils correspondent : s'agit-il d'un peuple, d'une confédération de peuples ? Sont-ils une invention ou un « détournement » antique pour définir d'une manière générique les Celtes du nord des Alpes ? Un autre problème est celui de leur localisation. Nous ne savons pas où ils étaient installés précisément, ni même où se situent exactement le *Boiohaemum* et la forêt Hercynienne. Pour parodier les mots de Tacite, nous dirons que le nom de Bohême subsiste encore, mais qu'il ne témoigne peut-être pas de l'antique histoire des lieux.

Plus globalement, nous avons vu qu'il fallait également parfois se méfier des sources antiques, ou tout du moins garder une certaine distance lorsqu'on est amené à les utiliser. Leur caractère fragmentaire et parfois contradictoire nous a amené à penser qu'il fallait peut-être les mettre de côté en attendant de nouvelles études ou de nouvelles données.

Peut-être ce point de vue peut-il paraître extrême, mais nous pensons qu'il est plus sage de ne pas partir des textes antiques lorsque l'on veut mettre les données archéologiques dans

une perspective historique, tout du moins s'agissant de localisation et de déplacements de peuples.

Si les migrations ont réellement joué un rôle aussi important dans l'histoire du peuplement celtique, il faut bien constater que nous ne disposons en fait que de peu de sources : les peuples invoqués se comptent sur les doigts de la main, et les sources sont muettes pour beaucoup d'autres dont nous connaissons pourtant le nom et la localisation, ainsi que pour tous ceux dont nous ignorons l'existence. Il en résulte que lorsqu'une migration peut être envisagée sur des bases archéologiques (si elle peut l'être...), le panel de peuples disponibles est limité. Ainsi de la Bohême par exemple, où les seuls peuples « à disposition » sont les Boïens, voire les Volques Tectosages, et qui sont donc « logiquement » proposés comme un moyen d'expliquer les migrations envisagées.

Ainsi, à la question « quelle place pour les Boïens et les Volques Tectosages dans les contacts entre la Bohême et la Gaule ? », nous avons envie de répondre : aucune, pour l'instant.

Si l'on revient maintenant sur les migrations en tant que phénomène de contacts, il semble que nous ayons atteint par certains aspects les limites de l'archéologie, en l'absence notamment de recul méthodologique suffisant. En ce sens, l'ethnologie, ou plus globalement l'anthropologie culturelle, peut nous être d'une aide précieuse pour comprendre les migrations. Comme l'a souligné M. Bats, l'archéologue peut « s'insérer dans la problématique et les méthodes utilisées en ethnologie et espérer rencontrer des situations de contacts qu'il pourra mettre en parallèle pour mieux comprendre les processus d'acculturation et leurs œuvres s'il ne veut pas se contenter d'une description empirique des phénomènes de changements » (*Bats 2006*, p. 32).

Et donc, à la question « quelle place pour les migrations dans les contacts entre la Bohême et la Gaule ? », nous répondrons : elle est possible voire probable, mais il nous faut entièrement reconstruire notre approche.

Enfin, pour conclure, nous aimerions souligner le fait que les grandes théories migrationnistes ont surtout été développées dans certains ouvrages de synthèse ou destinés au grand public. Ces théories semblent liées à la nécessité de présenter une image propre et concrète, montrant que nous sommes capables de mettre des noms derrière des vestiges parfois ingrats ou peu parlants.

Le problème, selon nous, dans cette manière d'aborder les migrations, réside uniquement dans cette dernière étape du processus de réflexion, visant à restituer nos données dans une perspective plus large (« historique ») aussi bien aux spécialistes qu'aux non-spécialistes. À l'échelle de l'archéologie laténienne, on notera le décalage entre la conséquente exposition de Venise en 1991 (« Les Celtes »), à mettre en parallèle aux débats actuels sur le lien réel entre ces Celtes et la culture matérielle de La Tène (*Collis 2003*). Peut-être est-il nécessaire de réfléchir à une autre manière de présenter ces données, en s'éloignant de la vision néo-



romantique (S. Rieckhoff) caractérisant une certaine « école » (bien que celle-ci ne se réclame pas en tant que telle). Ces hypothèses ne sont peut-être pas toutes à rejeter, mais au moins doit-on s'assurer de présenter au lecteur les précautions et les limites liées à nos interprétations. Il s'agit là parfois uniquement d'une question de vocabulaire, où des expressions comme « indiscutable » ou « d'une manière certaine » doivent être bannies (s'agissant notamment de l'utilisation des textes antiques). Nous touchons ainsi à un problème qui n'est donc pas lié à nos données, mais qui concerne plutôt la manière de les interpréter et de les restituer, notamment au grand public.

## B. ÉCHANGES ET COMMERCE

Le deuxième grand type de contacts que nous avons identifié est constitué par les échanges. Nous avons inclus dans le titre le terme de commerce, puisque ces deux phénomènes, que nous avons distingués dans le premier chapitre, sont étroitement liés, et même couramment mélangés dans la littérature archéologique.

Les réflexions présentées ici resteront très générales, pour tenter de caractériser deux phénomènes, et de voir comment ils ont été appréhendés par les archéologues. Nous utiliserons donc des sources liées à la période laténienne, mais aussi extérieures à ce champ d'étude. Il ne sera que peu question directement des relations entre la Bohême et la Gaule, mais tous les modèles et réflexions présentés ici peuvent et doivent naturellement être appliqués à notre problématique.

### 1. PROBLÈMES DE DÉFINITION

La première étape nécessaire à l'étude des échanges et du commerce est celle de la définition des termes employés. Nous avons en partie abordé la question dans le premier chapitre, mais uniquement pour présenter le cadre global de l'étude et préciser notre point de vue sur les différentes formes de contacts. Parmi celles-ci, échanges et commerce nous semblent être les termes les plus problématiques, car la distinction entre ces deux phénomènes n'est pas claire dans la littérature archéologique. Il s'agit ici de montrer les difficultés de l'emploi des termes « échange(s) » et « commerce » à travers quelques exemples.

S'agissant des différentes formes de « transferts » (*Überführung*) de biens, B. Stjernquist définit quatre types principaux<sup>27</sup>. L'un d'eux est constitué des échanges (*Austausch*), qu'elle définit simplement comme une transaction bilatérale (*Stjernquist 1985*, p. 64).

P. S. Wells (1995, p. 230) inclut une notion restrictive, puisque les échanges représentent pour lui une « transmission de biens avant tout dans un but social ou politique », et il y inclut notamment l'échange de cadeaux ou le paiement de tribut.

Pour S. Needham, l'échange (*exchange*) est à comprendre « au sens large de n'importe quel transfert de biens matériels ou de personnes entre des groupes humains ou des individus » (*Needham 1993*, p. 162).

Les différences concernent ici le contenu et les modalités de l'échange. On passe ainsi d'une définition très générale concernant un transfert de biens uniquement, à une interprétation impliquant une notion sociale ou politique (et non plus économique), voire à un transfert

27 *Geschenke, Austausch, Verteilung et Besteuerung und Beraubung* : Stjernquist 1985, p. 64.

de biens ou de personnes. Ce dernier point est pour nous assez problématique, puisque nous avons défini précisément le déplacement de personnes comme des migrations, par opposition aux échanges en tant que déplacement de biens.

Pour ce qui est du commerce, diverses interprétations les plus variées existent, avec par exemple l'identification à un échange à caractère monétaire, un échange à longue distance ou bien un échange par des marchands professionnels (voir *Salač 2004a*, p. 663). U. Köhler définit quant à lui le terme *Handel* comme un « échange de biens à l'intérieur d'un groupe ou entre des groupes différents » (*Köhler 1985*, p. 14), définition qui rejoint à peu près celles de P. S. Wells, pour qui le commerce (*trade*) est la « transmission pacifique de biens pour d'autres biens » (*Wells 1995*, p. 230).

B. Stjernquist précise que le sens véritable du commerce ne peut correspondre qu'à son deuxième type de transfert, les échanges (*Stjernquist 1985*, p. 64).

Ces exemples illustrent la relative proximité dans les définitions des échanges et du commerce. Ce problème a été soulevé par V. Salač, qui préconise d'utiliser les deux termes comme synonymes (*Salač 2004a*, p. 663 ; *Salač 2006a*, p. 33-34). L'auteur évoque d'ailleurs l'exemple étonnant d'un dictionnaire tchéco-allemand actuel d'économie et de finance, dans lequel le terme *Handel* dispose de 114 épithètes pour en décrire les variantes. Et pourtant on n'y retrouve aucun des termes usuels, pour les archéologues, tels que *Fern-*, *Etappen-* ou *Lokalhandel* (*Salač 2004a*, note 1).

Mais ces problèmes de définition ne concernent pas que les échanges et le commerce. En effet, pour décrire les mécanismes de ces deux phénomènes, P. S. Wells distingue le commerce, le troc (*barter trade*), l'échange de cadeaux, les butins, le mercenariat et l'exogamie (*exogamy as exchange* ; *Wells 1995*, p. 238-240). On retrouve ici en partie les autres possibilités évoquées par S. Sievers pour expliquer les transferts de biens, et qui sont distinguées du commerce à longue distance : les migrations, les butins, les dots, et les cadeaux diplomatiques (*Sievers 2006*, p. 69). Certains de ces aspects, comme les butins ou le mercenariat sont pour nous assez problématiques, puisqu'ils ne constituent pas à proprement parler des échanges, dans le sens de transactions réciproques, tels que les a définis B. Stjernquist.

S. Needham a bien conscience de ce problème, puisqu'il préconise ensuite de parler simplement de « déplacement » de biens, afin d'éviter d'introduire une idée préconçue sur le type de relation en jeu (*Needham 1993*, p. 162). La même définition très globale est employée par C. Renfrew (1993, p. 6), qui évoque également le « mouvement » ou « déplacement » tel que développé par S. Needham.

En définitive, on peut constater que toutes les formes de contacts que nous avons définies dans le premier chapitre sont mêlées et interprétées différemment selon les auteurs.

Un autre aspect problématique est la notion de distance incluse dans les échanges. Notre travail prend en compte cet aspect sous la forme de « longue distance », en raison de l'éloignement géographique de la Gaule et de la Bohême. Il s'agit surtout de distinguer ce type d'échanges de ceux ayant cours localement, à l'échelle d'un site, et qui ne nécessitaient pas la même organisation.

Le problème réside ici dans la valeur que les auteurs donnent à la longue distance. Nous avons déjà précisé que la longue distance est généralement comprise comme illustrant des contacts dépassant les limites de la culture étudiée (voir *chap. I.B.1.2*), et que pour certains auteurs, le terme de *Fernhandel* est utilisé en opposition à celui de *Außenhandel* (Nick 2006). Dans ce cas, il s'agit de distinguer respectivement le commerce celtique interne du commerce avec le monde méditerranéen.

Or, le terme de commerce à longue distance est, à l'opposé, précisément employé par certains auteurs uniquement dans le cas de contacts avec le monde méditerranéen. Ainsi de l'article de *F. Maier (1993)*, où le *Fernhandel* n'est appliqué qu'aux importations étrusques, grecques ou romaines, ou aux productions celtiques inspirées par les produits venant de ces régions. La seule mention d'« exportations celtiques » tient en une phrase, et concerne les différentes matières premières ayant circulé (or, fer, sapropélite, verre, sel, etc. ; *Maier 1993*, p. 207-208).

La même réflexion peut être faite pour l'ouvrage de *B. Cunliffe (1993)*, où « le grand commerce » de la Gaule avec ses « voisins » n'est traité que dans le cadre des contacts avec le monde classique. Rien n'est dit sur les voisins d'outre-Rhin, si ce n'est pour les relations avec les peuples germaniques autour du changement d'ère. Par contre, l'auteur mentionne les « mouvements de population celtes », qui ont mis un terme à l'économie des produits de luxe caractérisant La Tène ancienne (*Cunliffe 1993*, p. 221).

Les relations du monde celtique avec son voisin du sud sont vues dans cette perspective comme s'inscrivant dans une économie-monde, où les changements majeurs intervenus dans le domaine laténien seraient dus aux contacts de cette « périphérie » avec le « cœur » méditerranéen. Ce type de modèle a toutefois été remis plusieurs fois en cause (voir notamment *Renfrew 1993*, p. 7-8 ; *Woolf 1993*, p. 212), principalement en raison du poids trop important accordé aux relations externes dans l'évolution interne.

On fera également remarquer qu'une partie de ces problèmes de définition sont aussi certainement liés à des questions de traduction des termes entre les différentes langues. Nous avons généralement compris le mot « commerce » comme équivalent à *Handel*, *trade* ou *obchod*, et les échanges comme *(Aus)tausch*, *exchange* ou *směny*, mais il s'avère que les limites sont plus fluctuantes. Pour exemple, lorsque *B. Stjernquist* évoque l'échange de cadeaux (*cf. infra*), elle parle de « *Geschenkhandel* » (*Stjernquist 1985*, p. 64). La traduction mot à mot, « commerce de cadeaux », est incompréhensible en français et ne peut pas être utilisée de la sorte. Mais on perçoit ainsi ces problèmes d'ordre linguistique, qu'avait déjà

mis en avant F. Fischer<sup>28</sup>.

Enfin, une dernière distinction concerne la différenciation qui doit être établie entre échange économique et échange social. Ce second aspect a en effet été mis en avant par plusieurs auteurs, qui ont insisté sur son importance, après une phase, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s., où l'échange économique a joué un rôle important dans la recherche (*Olausson 1988*, p. 15 ; *Renfrew 1993* ; *Woolf 1993*). L'échange social représente selon nous d'autres formes de contacts que les échanges *stricto sensu*, et c'est en ce sens que doit être faite la distinction avec le commerce. Nous y incluons en effet l'échange de cadeaux (ou « cadeaux diplomatiques »), et la pratique du don/contre-don (voir *chap. I.B.1.3*). Cet échange social peut prendre de multiples formes pour un même produit, comme l'a montré G. Woolf à partir des amphores romaines. Celles-ci sont en effet adoptées et surtout redistribuées différemment selon les régions, allant de l'acceptation de masse au rejet, en passant par son utilisation dans certaines riches tombes, où elles reflètent alors la dimension sociale de l'échange (*Woolf 1993*, p. 217). Cet exemple montre que différentes formes de contacts peuvent être envisagées pour un même type d'objet.

Si l'on suit les réflexions de P. S. Wells, l'échange de cadeaux se manifeste, pour une période antérieure à celle que nous étudions, par le cratère de Vix par exemple. Selon lui, ce type d'objets est plus caractéristique de l'âge du Fer ancien, alors que pour les périodes plus tardives, presque tous les objets importés sont des productions d'ateliers romains (*Wells 1995*, p. 239). On voit que l'échange de cadeaux n'est ici interprété qu'en relation avec le monde méditerranéen, et il n'est pas fait mention de tels échanges internes à la culture laténienne. Nous y voyons au contraire un phénomène qui a pu avoir une certaine importance, mais qui n'a certainement pas été suffisamment étudié, en raison de l'importance pour la période de LT finale du commerce, dans le sens de l'échange économique.

En définitive, échanges et commerce sont deux phénomènes étroitement liés et différemment interprétés par les auteurs. Ces phénomènes ont pourtant été séparés dans la classification que nous avons établie dans le premier chapitre, puisque nous considérons le commerce comme un échange monétarisé. Il est vrai toutefois que ce fait est difficilement identifiable archéologiquement au cas par cas, et qu'il ne concerne en pratique que les II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. C'est pourquoi, pour analyser ici le fonctionnement et l'interprétation des échanges et du commerce, nous accepterons de les considérer comme synonymes, afin d'écarter temporairement les problèmes de définition.

28 Voir *Fischer 1985*, note 1 pour des références complémentaires à ce sujet.

## 2. COMMENT APPRÉHENDER LES ÉCHANGES ?

Globalement, échanges et commerce ont bénéficié d'études théoriques en nombre plus important que les migrations. Ces travaux théoriques se sont déroulés essentiellement dans le champ plus large de l'anthropologie. C'est cette discipline en effet, plutôt que l'archéologie, qui peut nous apporter le plus d'éléments sur les mécanismes des échanges (*Scarre 1993*, p. 1).

Nous n'entrerons toutefois pas dans ce débat, qui concerne plutôt les tentatives d'explication des changements culturels plutôt que les échanges en eux-mêmes. La distinction entre écoles évolutionnistes et diffusionnistes, ou entre les modèles formalistes et substantivistes ont déjà été présentées par différents auteurs (voir notamment *Brumfiel, Earle 1978b*, p. 1-4 ; *Earle 1982*, p. 2-3 ; *Stjernquist 1985*, p. 57-63 ; *Renfrew 1993*, p. 6-8).

On rappellera un point important, qui est le lien fort entre l'étude des échanges et l'étude de la production des artefacts. Cet aspect est perceptible dans le processus d'analyse des échanges établi par *T. Earle (1982, p. 3-4)*, repris par *Stjernquist 1985, p. 66*, que nous avons mentionné pour la méthode de sélection de nos marqueurs (*chap. II.A.4*). Rappelons rapidement les trois étapes de ce processus : identifier l'origine des produits échangés ; décrire le comportement spatial de ces biens ; reconstituer l'organisation de l'échange.

Cette remarque, qui peut paraître très simple, nous permet de mettre en avant un problème dans l'étude des échanges, et des contacts en général : le peu d'intérêt pour le deuxième point, correspondant au comportement spatial, c'est-à-dire la répartition des biens. Nous avons en effet pu constater, lors de l'étude des marqueurs de contacts (*chap. II*), que de nombreux types d'objets n'avaient pas bénéficié de travaux en ce sens, et qu'il en résultait parfois une difficulté pour s'assurer de l'origine, et surtout de la diffusion de ces artefacts.

Si l'on observe la situation pour la période de La Tène, le commerce est généralement interprété comme un phénomène d'ampleur surtout à La Tène moyenne et finale. Ainsi, pour *F. Fischer*, on note à cette période deux nouveautés dans la structure culturelle, économique et aussi sociale, par rapport aux périodes précédentes : l'apparition des oppida et de la monnaie (*Fischer 1985*, p. 287, 289). On retrouve cette idée chez *O. Buchsenschutz*, pour qui « le développement de l'artisanat et surtout du commerce [va] de pair avec le développement d'agglomérations où, à côté de la base paysanne, les artisans et les commerçants étrangers au territoire sont rassemblés » (*Buchsenschutz 2007*, p. 143). Ainsi, les conditions du commerce interne à longue distance ont été posées dès le III<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> s. (*Sievers 2006*, p. 70), et les oppida représentent par la suite des centres contrôlant le commerce à longue distance, tout comme les échanges à une échelle plus régionale (*Sievers 2006*, p. 78).

Cette question de l'apparition des oppida et de la monnaie est centrale, mais elle connaît

toutefois des nuances dans l'interprétation de ces phénomènes.

Ainsi, le rôle des oppida est récurrent dans la recherche, notamment depuis les travaux de J. Déchelette, qui parlait de « négoce » ou de « commerce international » entre les oppida, pour expliquer les similitudes entre Bibracte et Stradonice notamment (voir *chap. I.C.1.1*). Aujourd'hui on a toutefois été amené à reculer la date de l'apparition de ce « commerce », puisque de nouveaux sites, les agglomérations artisanales ou centres de production et de distribution, apparaissent avant les oppida. Ils semblent avoir les mêmes fonctions, mais se distinguent par leur position topographique et surtout par l'absence de remparts (voir *chap. I.A.3.2*).

Pour ce qui est de la monnaie, F. Fischer rappelait également que les premières d'entre elles ne sont certainement pas à comprendre au sens monétaire du terme, mais que ce n'est qu'avec l'apparition des numéraires en métaux « non précieux » (bronze frappé et potin) que l'on peut envisager une économie monétaire au vrai sens du terme (*Fischer 1985*, p. 290-291). On le comprend, le commerce est ici interprété au sens strict, c'est-à-dire celui d'échanges monétarisés, tel que nous l'avons défini.

Toutefois, S. Sievers pose la question de savoir si les monnaies peuvent témoigner exclusivement d'un échange commercial (*Sievers 2006*, p. 73). Le problème est délicat, car le déplacement de monnaies peut également s'expliquer par des migrations, que ce soit pour une ou plusieurs monnaies. Ce fait ne peut être exclu pour aucun des nombreux dépôts monétaires connus. Un autre problème est la possibilité de réutilisation du matériau pour frapper des monnaies locales (*Sievers 2006*, p. 73), entraînant par conséquent une disparition, à nos yeux, de cette trace d'échanges ou de contacts.

En plus des deux facteurs évoqués, F. Fischer a également souligné le fait qu'un témoignage indirect du commerce celtique interne est constitué par le nivellement des ressemblances formelles du mobilier (*Fischer 1985*, p. 292). On rejoint ici les limites formulées en introduction, que nous avons nommées « uniformisation de la culture laténienne » (*chap. I.B.2.3*). L'auteur estime que ce nivellement n'a pu être rendu possible que par le commerce.

F. Fischer a également mis en avant le fait que l'échange de biens ne peut être saisi archéologiquement que lorsqu'un objet franchit les frontières du groupe culturel ou stylistique auquel il appartient (*Fischer 1985*, p. 285). On notera que ce fait a également été évoqué pour les migrations (voir *chap. III.A.3*), et on comprend donc que cet argument, certes indispensable, ne saurait être suffisant pour identifier des traces d'échanges. L'auteur l'a également constaté, puisqu'il explique plus loin que l'« origine étrangère » d'un produit, même si elle est attestée archéologiquement, n'est en aucun cas une preuve de commerce.

Pour ce qui est des sources antiques, on retiendra qu'elles ne nous apportent que peu de renseignements sur les échanges et le commerce des Celtes.

Pour la période du V<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> s., elles sont peu « fructueuses » pour la question des échanges et de la circulation des biens (Frey 1985, p. 231). O. H. Frey a tenté de présenter les quelques passages où on pouvait supposer, indirectement, des échanges chez Hérodote par exemple. Les données sont alors entachées d'erreurs de géographie et ne donnent pas d'informations sur les échanges. Il y a quelques mentions de la navigabilité du Rhône notamment (Frey 1985, p. 233 ; voir ici *chap. III.C.3*).

Pour La Tène finale, l'étude des sources antiques a fait l'objet de deux contributions majeures, et ayant livré des interprétations opposées (Timpe 1985 ; Dobesch 2002). Pour D. Timpe, le commerce celtique n'existait quasiment pas, alors que G. Dobesch pense au contraire que les échanges à longue distance étaient bien réels chez les Celtes, et qu'ils en géraient le déroulement (Salač 2004a, p. 664 ; Salač 2006a, p. 34-36).

### 3. TYPES DE BIENS ET CONTEXTES

Nous l'avons vu, le développement du commerce est mis en relation à des types de sites et de mobilier particulier. Toutefois, d'autres éléments sont couramment évoqués pour illustrer ce phénomène.

S'agissant des types de biens échangés, on peut distinguer trois catégories récurrentes dans la littérature. La première regroupe les matières premières, qui constituent l'argument par excellence pour justifier de l'existence d'échanges, à longue distance notamment (par ex. Stjernquist 1985, p. 66). L'idée est qu'on cherche alors à acquérir des biens qui ne sont pas disponibles sur place. L'exemple peut-être le plus flagrant est celui du bronze. Cet alliage nécessite en effet de disposer de deux minerais, cuivre et étain, dont les gisements n'existent qu'en nombre limité (Salač 2002b, p. 24). D'autres exemples sont également évoqués, et P. S. Wells nous donne une longue liste de matériaux pour lesquels des indices de commerce sont perceptibles pour l'âge du Fer : le fer, l'étain, le cuivre, le graphite, le sel, le corail, la pierre, la lignite, le jais, la sapropélite, l'ambre, l'or, l'argent (Wells 1995, p. 230). Pour la Bohême, on peut mentionner l'importance de la sapropélite par exemple, qui est spécifiquement issue de gisements dans le centre du pays, mais dont la diffusion a été large, atteignant notamment le centre de l'Allemagne ou le bassin des Carpathes (Venclová 1998b, fig. 3 ; Venclová 2001). On peut également mentionner le graphite, dont le sud de l'Allemagne et de la Bohême ainsi que l'Autriche sont d'importantes régions productrices (Fischer 1985, p. 294, 296 ; Salač 2004a, p. 674 ; Sievers 2006, p. 73). Il est toutefois délicat de savoir dans ces différents cas si c'est la matière première ou le produit fini qui a circulé.

Ceci nous amène à la deuxième grande catégorie de biens, qui sont précisément les produits



finis. Là aussi, plusieurs exemples sont utilisés pour montrer l'existence d'échanges à longue distance. Une catégorie est constituée par les parures en verre, dont nous avons vu la large répartition en Europe (*chap. II.C.2*). Les ateliers de production étaient certainement peu nombreux, mais les réseaux d'échange ont permis que même des sites relativement modestes aient été atteints par cette diffusion (*Salač 2004a*, p. 674 ; *Salač 2006a*, p. 47). Les autres exemples cités sont variés, comme la céramique peinte (*Fischer 1985*, p. 292, 294) ou les meules (*Salač 2004a*, p. 671-673 ; *Salač 2006a*, p. 44-46 ; *Sievers 2006*, p. 73).

Enfin, bien que n'étant pas un produit celtique, on peut encore mentionner le cas des amphores, qui attestent de la circulation du vin romain. Cet aspect a notamment été présenté par S. Sievers, à partir du cas particulier de Manching. La question est de savoir si cet oppidum constitue le terminus de la commercialisation du vin, ou bien le terminus de son transport en amphores, qui serait ensuite relayé par des tonneaux (*Sievers 2006*, p. 70). Cette question est importante pour le cas de la Bohême et de la Moravie, puisque seuls trois tessons d'amphore y sont recensés (*Svobodová 1985*, p. 664). On peut donc se demander si ce faible nombre reflète la réalité des relations commerciales, ou s'il faut plutôt y voir la marque d'un cadeau diplomatique (*Sievers 2006*, p. 71).

Enfin, la troisième catégorie parfois évoquée est celles des produits invisibles (par ex. *Salač 2002b*, p. 26), étudiés en détail par N. Venclová (*2002b*), et que nous avons présentés dans le premier chapitre. Ils regroupent, rappelons-le, non seulement les denrées périssables, mais également les « produits de l'esprit », sous la forme de transferts de connaissances ou d'idéologies par exemple.

En plus des types de biens échangés, on peut se demander quels sont les contextes qui semblent les plus propices pour identifier des traces d'échanges. Cette question est primordiale, puisque l'importance de la prise en compte des contextes dans l'étude des échanges a été soulevée par B. Stjernquist notamment (*Stjernquist 1985*, p. 65).

P. S. Wells a déterminé trois types de contextes permettant ces réflexions : l'habitat, le funéraire et les dépôts (*Wells 1995*, p. 236-238).

L'habitat est certainement le type de contexte par excellence pour montrer l'existence d'échanges. En effet, nous avons vu le rôle tenu par les oppida, qui sont interprétés comme des lieux de l'échange. Pour ce qui est des autres types d'habitat, V. Salač estime que chaque unité d'habitat a accès, directement ou indirectement, aux échanges à longue distance (*Salač 2004a*, p. 675 ; *Salač 2006a*, p. 48).

Par contre, les découvertes en contexte funéraire sont plus délicates à interpréter. Concrètement, un objet exogène dans une tombe peut aussi bien refléter l'origine étrangère du défunt, que l'acquisition, de son vivant, d'un objet exotique par voie commerciale (voir le cas des amphores par exemple) ou dans le cadre d'une relation sociale. Ces réflexions

peuvent toutefois s'appliquer également à l'habitat, mais globalement, les découvertes funéraires sont plus souvent mises en relation avec un déplacement d'individu.

Pour les dépôts, la question est liée au problème de savoir si l'on a affaire à un acte rituel, ou à une cache de marchand. Dans le cas de l'hypothèse rituelle, on peut toujours se demander par quel moyen les objets contenus ont été transférés à longue distance. L'hypothèse migratoire est alors possible, tout comme celui de dons diplomatiques. Le commerce ne semble pas intervenir dans ce cas. L'hypothèse de caches de marchands semble moins facilement acceptée aujourd'hui, même si on a déjà suggéré que les trésors contenant exclusivement des objets du même type ou du même matériau sont des dépôts de marchands itinérants (voir *Olausson 1988*, p. 20).

#### 4. L'ORGANISATION DES ÉCHANGES

Comme le précise B. Stjernquist, les échanges à longue distance nécessitent une organisation préalable (*Stjernquist 1985*, p. 71). On peut donc se demander comment pouvaient être organisés, gérés ou contrôlés ce type d'échanges par différentes personnes.

Cette question a été abordée par V. Salač, qui emploie l'expression de « *Leben auf Wegen* » pour décrire l'organisation concrète du déplacement des individus impliqués dans les échanges à longue distance (*Salač 2002a*, p. 349). Il est toutefois très difficile d'apporter des réponses précises à ces questions, puisque les seules sources archéologiques ne permettent pas d'accéder à ce niveau d'informations. Les textes antiques, nous l'avons vu, ne nous apportent que peu de renseignements. Tout au plus sait-on qu'il existait chez les Celtes des péages et autres taxes similaires, comme chez les Eduens par exemple (*Dobesch 2002*, p. 15).

Les travaux de V. Salač ont toutefois permis de réfléchir à la question des sites-relais qui devaient nécessairement exister pour permettre le transfert de marchandises et les haltes des marchands. L'auteur fait ainsi le lien entre les « places centrales », les axes de passage et les échanges. Selon l'analyse de l'auteur, la permanence de certains sites, occupés au moins depuis le Néolithique jusqu'à nos jours (telles les villes actuelles de Prague, Linz, Passau, etc.) montre l'importance des voies de communication dans leur genèse et leur maintien. Ce sont donc ces voies qui auraient mené à l'apparition des places centrales (*Salač 2002b*, p. 36-39 ; *Salač 2004b*, p. 295-297 ; *Salač 2004a*, p. 666 ; *Salač 2006a*, p. 39). Un autre point important est que l'auteur définit un rôle actif et un rôle passif à ces places centrales. Le premier caractérise la participation effective et désirée aux échanges, tandis que le second regroupe toutes les manifestations non souhaitées liées à ces sites. L'hypothèse est que, en tant que nœud de communication, les places centrales attirent indubitablement des personnes, parfois hostiles et armées, qui trouvent en ces lieux informations et possibilités de butins. C'est ainsi que les places centrales, lieu par excellence des échanges, sont mises

en relation avec les migrations (*Salač 2002b*, p. 38-39 ; *Salač 2004b*, p. 297).

Un autre point fréquemment discuté est celui de l'existence ou non de marchands celtiques. Là aussi, l'archéologie est bien en peine de démontrer leur existence, et il faut alors se tourner à nouveau vers les sources antiques. Malheureusement, là encore, les informations sont exclusivement orientées vers l'organisation du commerce romain. Pour les marchands celtiques, il ne semble y avoir aucune indication claire. Les sources anciennes ne parlent pas d'une classe sociale « marchande » en Gaule, et les seules références aux marchands semblent toujours parler de personnes d'origine méditerranéenne (*Collis 1984*, p. 137). D. Timpe a constaté qu'à côté des cavaliers, des druides, des bardes, des devins, le marchand n'a pas sa place dans la description antique de la société celtique (*Timpe 1985*, p. 283). Pourtant, G. Dobesch estime que certains passages de César sont équivoques, et qu'on peut supposer que le commerce était aux mains de marchands celtiques (*Dobesch 2002*, p. 10). Cette interprétation a donc été reprise par les archéologues (*Salač 2004a*, p. 675 ; *Salač 2006b*, p. 239 ; *Sievers 2006*, p. 74), et l'on souligne alors la nécessité pour ces marchands d'avoir des contacts avec les élites locales, de manière à s'assurer que le voyage se passe sans encombres (*Salač 2004a*, p. 673 ; *Salač 2006a*, p. 46-47).

Enfin, on peut se demander de quelle manière étaient contrôlés les échanges à longue distance. Pour ce qui est de la question des lieux de l'échange, nous avons vu le rôle supposé des oppida. La question est de savoir si les élites présentes en ces lieux contrôlaient les échanges pour leur propre compte, ou si elles agissaient en tant que représentant de l'autorité publique. G. Dobesch rappelle que les sources ne montrent pas de lien spécifique entre les élites et le commerce (*Dobesch 2002*, p. 18).

On peut également évoquer un aspect développé par U. Köhler<sup>29</sup>, qui fait remarquer que les marchés au Moyen-Âge étaient contrôlés non pas par les princes, mais par les villes (*Köhler 1985*, p. 27). On peut raisonnablement se demander si cet exemple peut être appliqué pour la période laténienne. L'importance donnée aux oppida pourrait refléter ce type de contrôle, et l'on n'est pas obligé de faire intervenir des aristocrates et leur clientèle. S. Sievers mentionne le cas de l'Eduen Dumnorix, qu'elle voit comme le prototype du membre de l'élite contrôlant le commerce (*Sievers 2006*, p. 75). Mais même si c'est la ville, en tant que communautés d'individus et sous la forme d'un pouvoir politique, qui contrôle les échanges, cela concerne également les élites. La nuance reviendrait ici à savoir si les bénéficiaires de l'échange profitent à la ville ou à l'aristocrate en charge de sa gestion. Nos sources sont trop imprécises pour répondre à ce genre de questions.

---

29 Köhler 1985, p. 27.

5. *ECHANGES ET COMMERCE AUX IV<sup>E</sup> ET III<sup>E</sup> S.*

Nous avons vu jusqu'à présent qu'échanges et commerce étaient surtout liés à la période de LT moyenne et finale, en particulier dans la littérature. Pour les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s., on peut se référer à l'article de O.-H. Frey portant sur le commerce et la circulation (de biens) à cette période (*Frey 1985*).

L'auteur a également identifié les hypothèses qui, à côté des échanges au sens strict, ont été mises en avant par les archéologues pour cette période : cadeaux honorifiques (*Ehrengeschenke*, que l'on peut mettre en parallèle aux dons diplomatiques), tribut et butin, mercenariat, mobilité d'artisans, exogamie (que l'auteur nomme *Xenogamie*), et migrations, sous la forme de larges mouvements de population (*Frey 1985*, p. 234-235).

L'auteur mentionne également le commerce des matières premières, qui concernent alors le fer, l'or, le sel, le graphite, les « matériaux noirs » (jais et sapropélite) pour les produits « internes », le corail et l'ambre pour les produits « étrangers » (*Frey 1985*, p. 243-247). Pour le sel par exemple, on suppose un commerce à partir de sites comme Bad Nauheim (Hesse) ou le Dürrnberg (rég. de Salzbourg), déjà en activité à LT ancienne. Le Dürrnberg est d'ailleurs qualifié de « centre industriel » par O.-H. Frey (*Industriezentrum* : *Frey 1985*, p. 245).

Le commerce concerne toutefois aussi les produits finis, et l'auteur place la céramique en première position, mais il mentionne également les armes et la parure (*Frey 1985*, p. 248-249). Le reste de son exposé est consacré au commerce avec le monde méditerranéen (*Frey 1985*, p. 249-257), et sort donc de notre propos.

L'article de P. S. Wells, qui a proposé une évolution dans l'organisation des échanges, est intéressant pour la question du IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. On constate en effet que l'auteur mentionne les échanges pour la période entre 600 et 450 av. J.-C., puis entre 200 av. J.-C. et la conquête romaine (*Wells 1995*, p. 240). Par contre, on peut remarquer qu'il n'est fait aucune mention de la période intermédiaire à ce propos.

Pour B. Cunliffe, la période de troubles liée aux migrations celtiques (*cf. supra*) a engendré, du milieu du V<sup>e</sup> s. jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> s., « des conditions instables [qui] empêchèrent l'apparition de systèmes d'échange bien établis (c'est-à-dire clairement identifiables par l'archéologie) » (*Cunliffe 1993*, p. 221). Pour la période suivante, l'auteur précise que « l'énergie qui avait été jusqu'alors dissipée en menées agressives fut détournée vers des buts plus productifs, et l'étalage de biens de luxe acquis par l'intermédiaire du commerce et consommés de façon ostentatoire remplaça la recherche de la gloire et des armes acquise par les prouesses accomplies dans les raids. C'est ainsi que les tribus celtiques commencèrent à se transformer en états urbanisés, où les dons, les taxes et les autres types d'échanges s'effectuaient à l'aide de monnaies » (*Cunliffe 2001*, p. 294-295).

Enfin, on peut encore citer les travaux de V. Kruta. Dans le cas des parures d'origine « danubienne » du Languedoc que nous avons déjà évoquées dans le cadre des hypothèses migratoires du III<sup>e</sup> s. (voir *chap. III.A.1.1*), l'auteur estime que « rien ne permet d'envisager à cette époque la possibilité d'un commerce à longue distance de parures en bronze, car ce type d'objet semble alors étroitement lié aux coutumes vestimentaires de groupes humains qui affirmaient ainsi leur différence » (*Kruta 2000*, p. 304). Pour les parures du IV<sup>e</sup> s., l'auteur parle du « manque d'intérêt pour la commercialisation à longue distance des objets d'usage courant », qu'il explique par la production locale de biens destinés à des groupes ethniques particuliers (*Kruta 1991*, p. 211).

En bref, deux informations doivent être retenues ici. La première est le désaccord entre certains auteurs sur l'existence ou non d'un commerce à longue distance pour les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. Lorsque cette hypothèse est réfutée, c'est en raison de l'existence des théories migrationnistes, qui sont alors l'explication privilégiée pour expliquer le déplacement de biens.

Le second point est que, si l'on adhère aux résultats proposés par O.-H. Frey, qui ne remet pas en cause ce commerce, on doit alors constater que les manifestations de ces échanges sont sensiblement les mêmes que pour LT moyenne et finale. Les produits évoqués sont similaires, et les questionnements sur les différentes formes probables de contacts également.

## 6. CONCLUSIONS

Bien que nous disposions pour les échanges et le commerce d'une base théorique et épistémologique beaucoup plus large que pour les migrations (voir *chap. III.A.3*), on doit tout de même mettre en avant les mêmes mises en garde méthodologiques concernant l'interprétation, qui doit être menée d'une manière plus structurée (« in a more carefully structured way », *Renfrew 1993*, p. 15). Les différences notables de certaines définitions sont en ce sens problématiques, puisqu'elles peuvent être la cause de confusions, lorsque l'on souhaite étudier un phénomène en particulier, et que les auteurs n'en précisent pas le contenu ou le sens précis.

Mais en dehors de ces problèmes de définition, il reste que l'étude des échanges et du commerce est par certains aspects assez délicate. Les sources antiques sont à ce sujet relativement pauvres, et les données archéologiques nous permettent uniquement de documenter le déplacement de biens sur de grandes distances, et parfois dans de grandes quantités. Par contre, en l'absence d'informations sur les mécanismes et l'organisation

concrète de ces phénomènes, il est vrai qu'on peut se demander comment nous serions en mesure de comprendre les échanges et le commerce laténien (voir *Salač 2008b*).

C'est ainsi que les discussions à propos de l'identité des marchands restent toujours dans le domaine de la supposition. On peut ainsi avancer, comme l'a déjà proposé *V. Salač (2004a, p. 667)*, qu'il semble difficile d'imaginer que le commerce interne à la civilisation de La Tène ait été aux mains de marchands étrangers. Nous n'avons toutefois aucun élément concret pour le prouver.

Une autre difficulté est liée au type de sites où les échanges sont le mieux perceptibles, en l'occurrence l'habitat. Le problème majeur dans ce cas est que nos connaissances sont certainement encore incomplètes pour les périodes hautes. Nous avons vu que l'apparition du commerce a d'abord été mise en lien avec les oppida, puis avec les agglomérations d'artisans, plus précoces. Il en résulte que nos schémas évoluent, et qu'il est possible que les recherches futures mettront en évidence de nouvelles formes plus précoces de regroupement d'habitat, aujourd'hui inconnues, mais qui permettront d'envisager un développement plus ancien de la sphère économique.

Enfin, le problème du commerce, dans le sens d'une diffusion de masse, est qu'à partir de son apparition, il submerge les autres formes de contacts. Si des échanges à caractère social ont eu lieu (cadeaux, dots,...), ils ne représenteraient alors que quelques cas ponctuels, et ils ne seraient pas ou peu visibles parmi les quantités d'autres éléments transférés par le commerce.

On peut également supposer que le cadeau diplomatique ait été la première forme de contacts, qui amènerait ensuite au commerce. C'est l'hypothèse proposée à propos des meules par *S. Sievers (Sievers 2006, p. 73)*.

En définitive, nous conclurons ces réflexions sur les échanges et le commerce en reprenant les conclusions de *V. Salač (Salač 2004a, p. 676 ; Salač 2006a, p. 51)*, qui nous semblent les plus appropriées : l'existence d'un commerce ou d'échanges laténiens à longue distance ne peut être remis en cause, mais il faut admettre que nous n'en comprendrons certainement jamais les mécanismes et le fonctionnement concrets.

## C. VOIES DE PASSAGE ET LIEUX DE TRANSIT

Après avoir étudié les deux principaux types de contacts en jeu entre la Bohême et la Gaule, nous souhaitons nous attarder dans cette partie sur certains des vecteurs de ces contacts. La question est de savoir si l'on peut apporter des précisions quant aux routes et éventuels relais utilisés entre nos deux zones.

Ce sont donc ces deux aspects qui seront développés : les voies de passage (ou axes de communication), et les sites prépondérants, c'est-à-dire ceux où l'on retrouve plusieurs marqueurs de contacts.

Mais tout d'abord, pour permettre ces discussions, il est nécessaire de revenir sur les marqueurs de contacts étudiés dans le chapitre II, mais en s'intéressant plus particulièrement à leur présence dans le sud de l'Allemagne et en Autriche occidentale.

### *1. LES MARQUEURS DE CONTACT : L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'AUTRICHE*

Afin de pouvoir réfléchir aux axes de communication et aux sites ayant une certaine importance entre la Gaule et la Bohême, il est nécessaire de revenir sur les données qui ont été mises au jour en Allemagne du Sud et en Autriche. Nous présenterons donc dans un premier temps les marqueurs de contacts Bohême-Gaule mis au jour dans cette zone intermédiaire. Dans un second temps, nous reviendrons sur quelques types complémentaires que nous n'avons pas intégrés parmi les marqueurs du chapitre II, mais qui permettent de compléter le tableau global.

#### *1.1. Les marqueurs de contact entre la Bohême et la Gaule*

La méthode employée ici consiste à pointer les différents lieux de découverte de ces marqueurs en Allemagne du Sud et en Autriche. La question sous-jacente est de savoir si on peut dans certains cas parler de contacts directs ou indirects entre la Bohême et la Gaule. Il s'agira alors de déterminer si des régions, des sites, ou des périodes privilégiés sont perceptibles.

Nous avons pris en compte ici les découvertes du Sud de l'Allemagne, à l'exception de la partie située en Gaule, telle que définie dans le chapitre I.A.1, et celles provenant d'Autriche, à l'ouest de Linz, site situé au débouché du passage menant de la Vltava au Danube.

Parmi les 61 types d'objets que nous avons individualisés dans le chapitre II, plus de la moitié d'entre eux sont également présents en Allemagne et/ou Autriche.

Nous n'excluons pas toutefois que cette tendance doive être revue à la hausse, en raison de

l'état de la recherche. Nous n'avons en effet pas mené un dépouillement systématique des données allemandes, et il est probable que certains types y soient tout de même présents, pour peu qu'ils n'aient pas bénéficié d'une étude à grande échelle (bracelets en faux filigrane, céramique peinte, ...).

Les 36 types ainsi individualisés sont rassemblés dans la *fig. 82*.

10 types représentent les contacts d'Est en Ouest, les 26 autres la direction opposée. On retrouve donc une proportion à peu près équivalente à celle relevée pour les marqueurs Bohême-Gaule dans leur ensemble : si l'on considère les marqueurs Ouest>Est par rapport au nombre total de types, on obtient un ratio d'environ 0,7 pour le sud de l'Allemagne et l'Autriche, alors qu'il est de 0,8 pour l'ensemble des données (voir *fig. 72*).

Toutes les catégories sont représentées, à l'exception du cas particulier constitué par les remparts à talus massif. Si l'on observe la présence/absence des différents types pour chacune de ces catégories, quelques réflexions peuvent être proposées.

Pour les monnaies, on constate que seuls les types les plus proches sont présents. Il s'agit bien sûr, en raison de la proximité, des trois types monétaires boïens, mais aussi de plusieurs types originaires de Gaule orientale.

Les monnaies les plus éloignées, du centre de la France ou de la façade atlantique, sont globalement absentes. Seuls les potins à la tête diabolique, originaires de la basse vallée de la Loire, sont présents dans la zone intermédiaire entre la Bohême et la Gaule, en l'occurrence en Bavière.

Les types présents en Allemagne et en Autriche permettent peut-être de nous faire une idée de la zone de « collecte » moyenne des différents sites. Le cas des monnaies, en Bavière par exemple, montre que les types ayant atteint cette région s'inscrivent globalement dans une zone de 500 à 700 km autour de la région. Cela n'empêche pas toutefois d'avoir des exceptions, certaines monnaies ayant parfois circulé sur des distances bien plus grandes.

Si l'on observe maintenant les données fournies par la parure, le point le plus frappant est la surreprésentation des éléments de verre par rapport à ceux en bronze. Cette situation s'explique selon nous par deux facteurs.

Le premier est liée à l'image fournie par la répartition des parures en verre. Celles-ci sont en effet le plus souvent diffusées à large échelle, et dans des quantités « industrielles ». Elles se rapprochent en ce sens des données fournies par les monnaies, qui présentent le même type de diffusion à grande échelle.

Le second facteur est certainement lié à l'état de la recherche. Pour les parures en bronze, nous l'avons déjà signalé, on dispose de beaucoup moins d'études d'ensemble, qui permettraient d'avoir une vue globale à l'échelle européenne. Il en résulte, dans notre cas,



	Types	Nb sites	Sites (nb objets)
Est > Ouest	<i>Muschelstater</i>	10	Dünsberg (2) ; Poppenhausen (1) ; Herrenberg (1) ; Metzgingen (2) ; Gaggers (10) ; Manching (486) ; Großbissendorf (36) ; Eggfing (4) ; Passau (1) ; Linz (1 ?)
	Statères du type Niké	8	Schwarza (1) ; Dobian (2) ; Environs d'Öhringen (1) ; Ruit (1) ; Schorndorf (1) ; Schönberger Hof (1) ; Westerhofen (2) ; Söll (1)
	Statères du type Athéna-Alkis	3	Manching (1) ; Großbissendorf (6) ; Strussberg (1)
	Bracelets à décor tripartite	1	Environs de Passau (1)
	<i>Schneckenringe</i>	7	Klettham (2) ; Aholming (2) ; Straubing (2) ; Manching Hundsrucken (2) ; Langengeisling (1) ; Untersaal (1) ; Nußdorf (1 ?)
	Bracelets à décor de pastillage	2	Schelklingen (1) ; Eggfing (4)
	Agrafes de ceinture à palmette	6	Manching (4) ; Kelheim (1) ; Straubing (1) ; Leonberg (2) ; Strussberg (1) ; Heidetränk (2)
	Bracelets de verre de type Haev. 8a	6	Geldersheim ? (1) ; Bad Buchau ? (1 ?) ; Harburg (1) ; Jengen-Beckstetten ? (1) ; Wallersdorf (1) ; Dürrnberg (2)
	Céramique de Bohême à aspérités	1	Manching (4)
	Boutons émaillés	1	Manching (2)
Ouest > Est	Statères au globule et à la croix	1	Lauchheim (1)
	Quinaires de type KALETEDOY	20	Dünsberg (2 ?) ; Heidetränk (13) ; Triefenstein (1) ; Neustadt bei Coburg (1) ; Staffelberg (1) ; Pforzheim (?) ; Schwäbisch Hall (1) ; Kiebingen (1) ; Heidengraben bei Grabenstetten (1) ; Holzhausen (1) ; Manching (56) ; Eggfing Im Winkel (3) ; Stöffling (> 1 ?) ; Strussberg (6) ; Karlstein (> 1 ?) ; Salzburg (1) ; Leonberg (?) ; Obernberg am Inn (2) ; Ort im Innkreis (1) ; Enns (1)
	Quinaires à la tête casquée	1	Manching (7)
	Statères suisses	1	Manching (1)
	Quinaires au nez angulaire	1	Manching (1)
	Potins à la tête diabolique	2	Manching (2) ; Stöffling (3)
	Potins au personnage courant	6	Heidetränk (6) ; Frankfurt/Main-Heddernheim (1) ; Meidelstetten (1) ; Ellwangen (1) ; Manching (1) ; Eggfing (1)
	Potins au sanglier	18	Fallingbostal (1) ; Dünsberg (4) ; Heidetränk (144) ; Bad Nauheim (9) ; Echzell (1) ; Jüchsen (1) ; Theuern (1) ; Michelstadt (1) ; Walheim (1) ; Mundelsheim (1) ; Hüfingen (8) ; Heidengraben bei Grabenstetten (3) ; Berching-Pollanten (3) ; Environs de Kelheim (2) ; Manching (53) ; Eggfing (1) ; Stöffling (2) ; Neubau (2)
	Potins à la grosse tête GTA	21	Dünsberg (5) ; Heidetränk (6) ; Bad Nauheim (3) ; Amöneburg (1) ; Frankfurt/Main (1) ; Heidengraben bei Grabenstetten (2) ; Hüfingen (16) ; Döggingen (1) ; Großengstingen (1) ; Heimsheim (1) ; Nendingen (1) ; Sulz a. N. (1) ; Tuttlingen (1) ; Manching (40) ; Kelheim (2) ; Environs de Kelheim (2) ; Eggfing (4) ; Bimbach (1) ; Michelbach (1) ; Oberspeiching (1) ; Stöffling (1)
	Potins de type Zürich <i>Altbörse</i>	3	Manching (4) ; Eggfing (1) ; Staffelberg (1)
	Fibules de Nauheim de type Str. B4	3	Heidetränk (1) ; Dünsberg (3) ; Manching (5)
	Bracelets de verre de type Gebh. 20/Haev. 8d	7	Großfahner (1) ; Heidenfeld (1) ; Hailfingen (1) ; Bad Urach (1) ; Manching (4) ; Munich-Moosach (1) ; Dürrnberg (5)
	Bracelets de verre de type Haev. 8c	2	Römhild Steinsburg (1) ; Manching (2)
	Bracelets de verre de type Haev. 17	6	Eberstadt (1) ; Bad Nauheim (≥ 2) ; Heidetränk (1) ; Jüchsen (3) ; Stuttgart-Bad Cannstatt (N.R.) ; Karlstein (1)
	Bracelets de verre de type Gebh. 36/Haev. 3a	8	Heidetränk (1) ; Hofheim (1) ; Bad Nauheim (1) ; Altendorf (1) ; Bad Urach (1 ?) ; Manching (69) ; Karlstein (3) ; Dürrnberg (6)
	Perles de verre de type Zep 1.1.1	9	Dillenburg (1) ; Bad Nauheim (2) ; Heidetränk (2) ; Frankfurt-Heddernheim (1) ; Offenbach-Bieber (1) ; Hüfingen (1) ; Manching (4) ; Karlstein (1) ; Dürrnberg (2)
	Perles de verre de type Zep 1.2.1	7	Bad Nauheim (1) ; Einsiedel (1) ; Welzheim (1) ; Osterberg (1) ; Berching-Pollanten (2) ; Manching (9) ; Dürrnberg (1)
	Perles de verre de type Zep 1.2.2	3	Heilbronn (1) ; Manching (2) ; Aisching (1)
	Perles de verre de type Zep 1.3.1 et 1.3.2	5	Hüfingen (1) ; Heidengraben bei Grabenstetten (1) ; Oberboihingen (1) ; Welzheim (1) ; Großberghofen (1)
	Perles de verre de type Zep 3.1.1	11	Bad Nauheim (1) ; Friedberg (1) ; Altendorf (1) ; Holheim (1) ; Berching-Pollanten (1) ; Manching (25) ; Birgitz (1) ; Wattens (1) ; Kundl (2) ; Maxglan (1) ; Dürrnberg (1)
	Perles de verre de type Zep 5.1	7	Bad Nauheim (1) ; Einsiedel (1) ; Bad Buchau (1) ; Berching-Pollanten (1) ; Manching (5) ; Neukirchen a.d. Alz (1) ; Dürrnberg (1)
	Céramique à métopes	3	Bad Nauheim (1) ; Hüfingen (2) ; Manching (2)
	Épées à poignée anthropomorphe	1	Manching (1)
	Meules de l'Eifel	1	Manching (1)
	Pendeloques type Hofheim	1	Heidetränk (3)
	Passe-guides type Hoppstädten	2	Aislingen (1) ; Karlstein (1)

Fig. 82. Types de marqueurs de contacts présents dans le sud de l'Allemagne et l'Autriche.

que l'on connaît parfois, avec plus ou moins de certitude, le foyer de ces objets, ainsi que quelques éléments isolés, soit en Gaule soit en Bohême. Le cas des torques à arceaux en est un bon exemple : repéré depuis le début du XX<sup>e</sup> s., l'exemplaire d'Obrnice est régulièrement employé dans la littérature pour illustrer les contacts entre la Bohême et la Gaule. Par contre, on ne sait pas réellement quelle est la fréquence de ce type de torques en Allemagne. Si l'on se fie à la *carte 18*, aucun exemplaire n'est connu en Allemagne du sud ou en Autriche. Cette carte est toutefois établie à partir des travaux d'autres chercheurs, qui ne mentionnent pas explicitement s'ils ont dépouillé les données de ces régions. On peut donc supposer un contact direct dans ce cas, mais il est alors important de se rappeler qu'il reflète l'état de la recherche<sup>30</sup>.

Pour la céramique, deux des cinq types de marqueurs sont présents en Allemagne. Il s'agit également de types « proches », originaires de la région Rhin-Moselle (céramique à métopes) et de Bohême centrale et orientale (céramique de Bohême à aspérités).

La céramique peinte pose un problème particulier, car les deux types de marqueurs correspondants sont absents d'Allemagne et d'Autriche. C'est notamment pour le site de Manching que se pose ce problème, en raison du corpus abondant de céramique peinte. On peut là aussi se poser la question d'un éventuel contact direct.

Concernant les autres catégories (transport/harnachement, armement, outils, monumental), elles sont globalement bien représentées, puisque seuls deux types n'ont pas été mis au jour en Allemagne (fourreaux à décor « au repoussé » et remparts à talus massif).

Après cet examen des différentes catégories, on peut également proposer quelques constatations d'ordre chronologique.

Globalement, les marqueurs de LT B-C1 sont peu présents en Allemagne et en Autriche, avec seulement trois types caractérisant cette période (bracelets à décor tripartite, bracelets à décor de pastillage et *Schneckenringe*), par rapport aux douze types ayant circulé entre la Bohême et la Gaule. Pour LT C, on retrouve trois des quatre types qui sont datés de cette phase uniquement. Le corpus le plus important reste donc celui de LT C2-D, avec 29 types présents. On peut également ajouter les meules de l'Eifel, datées d'une manière large de LT B2-D.

Si l'on observe maintenant ces données en fonction de la direction des contacts, on peut constater que les marqueurs Est>Ouest sont régulièrement répartis selon la chronologie. Par contre, pour les marqueurs ayant circulé de la Gaule vers la Bohême, on note une absence d'éléments de LT B-C1. Elle correspond à l'absence de parures en bronze, due à

30 Voir *chap. II.A.2* les réflexions de B. Stjernquist sur les « blancs » dans les cartes de répartition.

la sous-représentation de ces objets (cf. supra), et explique le faible nombre de marqueurs datés de cette période en Allemagne et Autriche. Si l'on met de côté l'état de la recherche, on pourrait donc penser qu'à cette période, les artefacts ont été déplacés par voie directe, sans intermédiaire, mais seulement pour une circulation d'ouest en est.

En définitive, il semble que les marqueurs présents en Allemagne et en Autriche reflètent dans leurs répartitions par types et par chronologie les données issues de l'ensemble des marqueurs. Nous reviendrons plus loin sur ces données allemandes et autrichiennes, dans le cadre de l'étude des voies de communication d'une part, et des sites et régions importants d'autre part (cf. supra).

### 1.2. Autres types

En plus des marqueurs présentés ci-dessus, nous aimerions revenir sur certains types qui ont été écartés de la liste, en raison de la localisation supposée de leurs foyers. Il s'agit d'objets dont la zone de circulation principale est située à la fois en Gaule et dans le Sud de l'Allemagne, ou bien à la fois en Bohême et en Allemagne. Ces marqueurs n'ont pas été pris en compte dans le chapitre II puisqu'un doute subsiste sur leur origine précise (à l'intérieur ou à l'extérieur de la Gaule telle que nous l'avons définie), et que nous voulions conserver la notion de longue distance (voir chap. II.A.1). Les types d'objets présentés ici sont regroupés en fonction de leur origine supposée.

La première région importante est celle de la Wetterau, située non loin de la confluence Rhin-Main. Cet ensemble géographique est attenant à la zone Rhin-Main-Moselle que nous avons identifiée comme importante pour les marqueurs de contacts Bohême-Gaule (chap. II.G.3). Il en résulte qu'un certain nombre de types sont communs à ces deux régions.

Pour les monnaies, deux types au moins sont concernés. Le premier correspond aux quinaires de type Nauheim, datés de LT D1, et qui sont caractéristiques de régions au nord du Main (Wetterau et zone autour du Dünsberg ; Nick 2006, p. 67-71, carte 27). Cinq exemplaires de ces quinaires sont connus à Stradonice (Pič 1906, p. 27-28, n° 10-11, pl. II: 34, 44).

Le second correspond aux quinaires au personnage dansant (*mit dem « tanzenden Männlein »*), qui sont quant à eux datés de LT D2 et du début de l'époque romaine. Ils sont majoritairement présents dans trois zones : autour du Dünsberg, sur la rive gauche du Rhin entre Cologne et Aix-la-Chapelle, et plus au nord le long de la Lippe (Nick 2006, p. 71, carte 28). Un exemplaire a été reconnu à Stradonice (NM Praha - n° 27.308 ; voir [http://forum.nm.cz/prehistorie/ph\\_ob.php?idc\\_s=12425](http://forum.nm.cz/prehistorie/ph_ob.php?idc_s=12425)).

Pour la parure, on mentionnera uniquement les fibules de Nauheim du type Str. A8.2, dont la répartition est centrée sur le Centre-Est de la France et la Suisse, et en Rhin-Main-Moselle, avec une densité un peu plus marquée dans la région autour du Dünsberg (Striewe 1996,

carte 11). Selon K. Striewe, on peut situer au moins un atelier dans chacune de ces régions (*Striewe 1996*, p. 38-39), mais les concentrations se situent à l'Est du Rhin dans les deux cas. Deux exemplaires sont mentionnés à Stradonice (*Striewe 1996*, n° 1719, 1720).

Enfin, il faut également rappeler la variante des céramiques à métopes, où le décor du vase est complété par un engobe rouge (voir *chap. II.D*). Nous avons isolé cette variante, puisque le lieu de production est placé à Bad Nauheim (*Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 110).

On mentionnera également, concernant la Wetterau, certains objets originaires de Bohême, mais qui n'ont pas été découverts ailleurs en Gaule. Ces quelques exemples non exhaustifs de déplacements Est>Ouest permettent de compléter les informations liées au rôle de la Wetterau par rapport à la Bohême.

Pour la céramique, le répondant aux céramiques à métopes et engobe rouge est constitué par une urne issue de la tombe 79 de Bad Nauheim, et donc la production doit être placée en Bohême. Ces céramiques sont datées dans leur région d'origine principalement de LT C, mais circulent encore à LT D (*Seidel 2002*, p. 347 ; *Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 115, 118).

Concernant la parure, les fibules de Nauheim du groupe I, qui correspondent aux formes canoniques de la Nauheim, mais sont produites en fer, offrent une répartition essentiellement orientale (*Striewe 1996*, p. 67-68, carte 27), mais avec une concentration également en Rhin-Main-Moselle et en Hesse. Les grandes quantités permettent de supposer des ateliers à Stradonice et Staré Hradisko (*Striewe 1996*, p. 70). On peut se poser la question de l'origine des exemplaires de Hesse, à savoir s'il faut les considérer comme des importations, ou comme des productions locales. De plus, les fibules issues des tombes de Rhin-Moselle sont chronologiquement plus précoces que les exemplaires de Pologne (*ibid.*). C'est un exemple méthodologiquement intéressant, pour lequel nous n'avons pas de réponse, mais qui montre tout de même des contacts entre ces deux régions.

Enfin, il faut mentionner un type de parure absent dans les contacts entre la Bohême et la Gaule. Il s'agit d'un anneau de sapropélite mis au jour à Friedberg, dans la Wetterau, et dont des analyses palynologiques ont confirmé l'origine en Bohême du nord (*Seidel 2002*, p. 345).

Parmi les objets qui ont circulé d'ouest en est, un deuxième pôle d'importance est constitué par l'oppidum de Manching. Cette constatation est ici illustrée par plusieurs types de fibules de Nauheim et de parures en verre. Là aussi, ces quelques exemples ne sont ni exhaustifs ni représentatifs des diverses catégories, mais ils reflètent surtout le bon état de la documentation pour ces types. On notera qu'à chaque fois une production est supposée à la fois à Manching et dans l'une ou l'autre des régions de Gaule.

Pour les fibules de Nauheim, le type Str. A6.3 montre une concentration en Suisse et dans

le Rhin supérieur, ainsi qu'en Rhin-Moselle et en Hesse (*Striewe 1996*, carte 9). K. Striewe met en avant des concentrations particulières à Manching et Altenburg-Rheinau, ainsi que des fabricats sur ce dernier oppidum, mais aussi à La Bure (départ. Vosges) ou en Provence (*Striewe 1996*, p. 33). De la sorte, l'exemplaire unique de Stradonice (*Striewe 1996*, n° 1722) peut certainement être considéré comme un import, mais la région d'origine reste inconnue, pouvant se situer aussi bien en Gaule qu'en Allemagne.

Pour le type Str. A7.1, les foyers de concentration sont situés à Manching et en Rhin-Main-Moselle (*Striewe 1996*, p. 35). Comme pour le type précédent, il n'est donc pas possible de déterminer une origine précise pour l'unique fibule de ce type présente à Stradonice (*Striewe 1996*, n° 1716).

Pour la parure en verre, au moins trois types de bracelets entrent dans le même cas de figure. Ils ont tous en commun le fait d'être principalement répartis dans le sud du Rhin supérieur ou en Suisse centrale, ainsi qu'à Manching.

Le premier d'entre eux est le type Gebh. 27/Haev. 7a (cinq côtes, clair à feuille jaune), daté de LT C2, et pour lequel une production aux Pays-Bas a également été proposée, en plus de la région de Berne et de Manching. Dans ce cas, quatre sites de Bohême sont concernés : Stradonice, Lovosice, Strunkovice et Zápý, ces trois derniers sites étant situés à proximité de l'Elbe (*Wagner 2006*, p. 90-91, cartes 21-22).

Le type Gebh. 37/Haev. 2 (section en  $\Delta$ , pourpre) est daté de LT D1. Les exemplaires de Bohême (huit exemplaires à Stradonice, deux à Třisov) ont dû arriver, selon H. Wagner, de Manching (*Wagner 2006*, p. 109-110, cartes 54-55).

La situation est tout à fait similaire pour les bracelets du type Gebh. 39/Haev. 2 (section en  $\Delta$ , bleu). La datation (LT D1), la région d'origine (sud du Rhin supérieur), ainsi que les sites de Bohême où ont été mis au jour ces exports sont les mêmes (trois exemplaires à Stradonice, un probable à Třisov ; *Wagner 2006*, p. 112-114, cartes 58-59).

Ces quelques exemples, pour lesquels une production a été proposée à la fois en Gaule et à Manching, montrent que, pour la partie gauloise, c'est essentiellement la région du sud du Rhin supérieur ou de Suisse centrale qui est concernée. Le nord du Rhin supérieur (région Rhin-Moselle) semble moins présent.

Enfin, d'autres types d'objets semblent être communs à une large zone entre le sud de l'Allemagne et la Bohême, illustrant alors d'éventuels contacts de l'est vers l'ouest. Plusieurs cas de figure sont possibles.

Pour les anneaux à oves creux (voir *chap. II.F.1* : anneaux de cheville), nous avons vu que la zone de diffusion principale concerne ces deux zones, mais aussi la Suisse ou les zones plus à l'est. On a donc un ensemble très large dépassant la Bohême et l'Allemagne.

On peut citer également le cas de la céramique graphitée, qui offre une répartition également très large. L'étude d'I. Kappel a montré l'existence de plusieurs grands groupes à l'intérieur de cette zone (*Kappel 1969*, fig. 11), entre l'Allemagne et le bassin des Carpates. Il en

résulte que les quelques exemplaires connus en Gaule (Puy du Tour, Levroux) peuvent être assignés à cette large zone, mais sans que l'on puisse savoir plus précisément de quelle région, en l'absence d'analyses de pâtes.

Pour ce qui est de la parure en verre, elle nous offre également d'autres cas de figure. Ainsi des bracelets du type Gebh. 4/Haev. 13 var. 4 (quatre côtes, bleu), datés de LT C1b (*Wagner 2006*, p. 78-80) : cet exemple est intéressant, car il offre une diffusion large et régulière entre la Bohême et la Suisse (*Wagner 2006*, carte 5). L'image de la répartition est similaire à celle des monnaies boïennes, mais les densités sont toutefois plus élevées en Allemagne. Une production en Bohême est envisageable, au vu de la forte densité de découvertes dans cette région, mais Manching a également été proposé comme lieu de production (*Wagner 2006*, p. 78). Quarante fragments de bracelets sont en effet recensés sur ce site (*Gebhard 1989a*, pl. 3-5: 37-76), mais on rappellera également que quinze autres ont été mis au jour dans la sud de la France, à Nages (*Feugère, Py 1989*, p. 154).

Quant aux bracelets du type Gebh. 22/Haev. 10 var. 2 et 3 (cinq côtes, incisées ou perlées, bleu), datés de LT C2, ils offrent une répartition faible en terme de densité, mais intéressante en termes géographiques (*Wagner 2006*, p. 88-89, carte 18). En effet, la majorité des exemplaires a été mise au jour à la fois en Bohême, dans la région du Main supérieur, et également de manière plus sporadique en Bavière et dans le Bade-Wurtemberg. Deux découvertes se situent en Gaule (Breisach, BW et Frohnhausen, RP), mais elles s'inscrivent dans une diffusion graduelle depuis le sud de l'Allemagne et la Bohême.

### 1.3. Conclusions

Si l'on tente de résumer les données présentées ci-dessus, il faut noter en premier lieu le fait que les différents types se situent pour leur grande majorité à La Tène moyenne et finale. Seuls quelques exemples de parure en bronze viennent illustrer la période de LT B-C1. Il s'agit alors de types originaires de Bohême et mis au jour en Bavière, et qui illustrent certainement des relations de « voisinage » entre ces deux régions (*cf. infra*).

Pour ce qui est des résultats d'ordre géographique, les quelques types d'objets que nous venons de voir mettent en avant surtout le rôle de deux régions dans les contacts entre la Bohême et la Gaule. Il s'agit de la Wetterau d'une part, et de la Bavière d'autre part, notamment à travers le site de Manching.

On pourrait penser qu'il s'agit là d'un effet dû précisément au fait d'avoir sélectionné les marqueurs en question. Pourtant, les types présentés ont en commun d'avoir un des foyers supposés en Gaule, ainsi qu'un autre dans le Sud de l'Allemagne. Ils illustrent en ce sens les liens étroits entre ces deux régions, en direction de la Bohême. Nous n'avons pas traité dans ce travail les types d'objets qui sont uniquement originaires d'Allemagne du Sud, et mis au jour en Bohême ou en Gaule, et inversement.

Concernant la **Wetterau**, les cartes de répartition où cette région apparaît en même temps que la Gaule en tant que foyer de diffusion montrent qu'elle n'est en fait qu'une « extension » de la région Rhin-Main-Moselle, en tant que zone importante pour les relations avec la Bohême. Cet état de fait avait été occulté par les limites que nous avons fixées pour la Gaule (voir *chap. I.A.1*), mais il semble pourtant réel. On peut donc se poser la question d'un groupe régional commun à cette région entre la confluence Rhin-Moselle et la Wetterau. Cette impression ressort de différentes cartes, notamment celles établies à partir de la parure en verre ou des monnaies. L'étude de la céramique à métopes semble conforter cette hypothèse, bien que les exemplaires de Bad Nauheim se distinguent par une variante technique spécifique à ce site, venant se superposer au décor lissé à métopes, caractéristique de la région Rhin-Moselle.

Pour **Manching**, l'émergence de ce site n'est pas vraiment une surprise, mais on peut toutefois se poser la question de la diffusion des techniques, et de la localisation d'ateliers produisant les mêmes objets à grande distance les uns des autres, sans qu'il y ait d'autres sites intermédiaires avec la même production. Un grand nombre d'objets sur un site comme Manching peut toutefois aussi s'expliquer par un déplacement de ces objets, et pas nécessairement comme une preuve de production sur place (voir le cas des centaines de monnaies boïennes connues sur le site). On rejoint ici certains problèmes liés à l'utilisation des cartes de répartition dans la détermination des zones d'origine des marqueurs étudiés.

Enfin, le cas des types communs à la **Bohême** et à la **Bavière** orientale pose également la question d'un éventuel groupe régional commun. Nous avons vu que ces similitudes ont été interprétées par certains chercheurs comme le reflet de la présence des Boïens de part et d'autre du Böhmerwald (voir *chap. III.A.1*). Sans aller aussi loin dans cette interprétation, pour laquelle nous avons affiché un certain scepticisme, il reste que ces deux zones partagent un certain nombre de traits communs. De même, la répartition des monnaies dites boïennes en Bavière est intéressante, certains dépôts ayant livré plusieurs dizaines voire centaines de monnaies (Großbissendorf, Manching, etc.). La principale difficulté pour imaginer ici un groupe culturel commun (un groupe régional) est d'ordre topographique. En effet, le massif du Böhmerwald est suffisamment large et inoccupé pour que certains auteurs parlent de relations à longue distance entre ces deux zones (*Salač 2006b*, p. 233). La distance entre les sites les plus proches de part et d'autre de la chaîne de montagnes est en effet d'environ 90 km (*ibid.*), ce qui rend plus délicate l'hypothèse d'un groupe régional commun. Il semblerait plutôt que nous ayons affaire à deux zones entre lesquelles se sont instaurés des contacts réguliers et importants. Ceci expliquerait la récurrence de différents types d'objets, et en même temps leur nombre généralement plus faible à l'ouest du Böhmerwald. Il serait intéressant de développer plus en détail ce point, qui sort de notre cadre d'étude, à partir des

données liées aux productions de Bavière mises au jour en Bohême.

En définitive, les quelques types présentés ici montrent que l'examen de la zone intermédiaire que constituent le sud de l'Allemagne et l'Autriche dans notre problématique permet d'appréhender des questionnements liés notamment aux groupes régionaux et à leurs frontières. Nous avons vu qu'un des critères de détermination des objets impliqués dans les contacts à longue distance (notamment pour les échanges et les migrations, voir *chap. III.A et B*) est le fait de devoir franchir la « frontière » culturelle du groupe d'origine. Les types complémentaires que nous avons présentés soulignent la difficulté de cette tâche, liée au choix de la zone d'étude, qui est par définition restrictive.

Il serait intéressant à l'avenir de se pencher également sur les types qui sont spécifiques au Sud de l'Allemagne et à l'Autriche, qui nous renseigneraient sur cette question des groupes régionaux. En cumulant ces données, avec les marqueurs Bohême-Gaule, nous aurions alors plus de matière pour réfléchir, et cela gommerait les biais de la méthode consistant à définir des frontières *a priori*.

## 2. LES SITES PRÉPONDÉRANTS

Afin d'examiner les lieux par lesquels les marqueurs de contact entre la Bohême et la Gaule ont transité, nous souhaitons présenter ici les sites récurrents, ayant livré plusieurs types de ces marqueurs. La première source d'information correspond aux comptages établis pour les sites de Gaule et de Bohême (*chap. II.G*), que nous rappellerons ici brièvement. La seconde est issue des résultats présentés ci-dessus à propos de l'Allemagne du Sud et de l'Autriche.

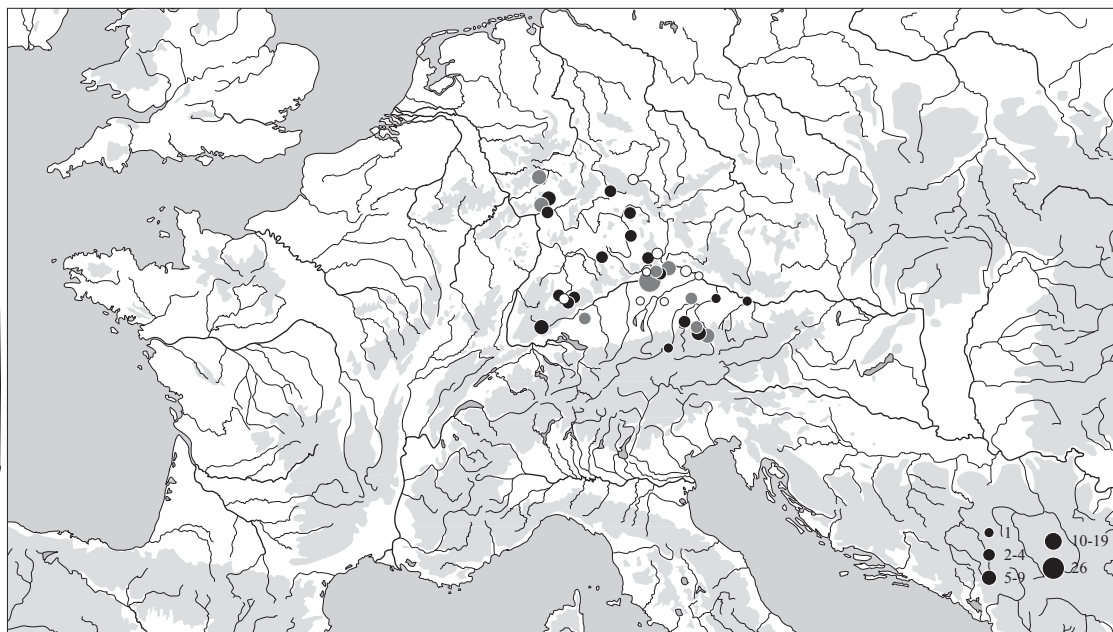
La méthode consiste à ne retenir que les sites ayant livré un nombre minimum de deux marqueurs. On écarte de la sorte tous ceux n'ayant livré qu'un seul marqueur, et qui peuvent être considérés comme « anecdotiques » à ce stade, ou tout du moins refléter des micro-événements. Le but est ici de savoir si certains sites ou certaines régions se dégagent, et quelles sont alors leurs caractéristiques principales.

### 2.1. Nombre et répartition globale

Les sites prépondérants repérés dans le chapitre II sont au nombre de 15 : 9 sites de Gaule ont livré plus d'un marqueur, et 6 sites en Bohême.

Pour le Sud de l'Allemagne et l'Autriche, nous avons établi un recensement des différents sites ayant livré des marqueurs de contacts Bohême-Gaule. Ce dépouillement, présenté en





**Fig. 83.** Sites d'Allemagne et d'Autriche ayant livré au moins deux artefacts marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule. Points noirs : sites avec marqueurs Ouest > Est ; points blancs : sites avec marqueurs Est > Ouest ; gris : sites avec marqueurs documentant les deux directions

*annexe A.3*, a été effectué à partir des listes liées aux cartes de répartition (*annexe B*) et, pour les types absents de ces listes, des objets mentionnés dans le descriptif de chacun des types (*chap. II*).

On obtient donc pour cet ensemble géographique un nombre de 104 sites qui ont livré des marqueurs, sans distinction dans la direction des contacts. Si l'on applique la même méthode que pour la Bohême et la Gaule, ce nombre est ramené à 34 sites, pour lesquels au moins deux marqueurs de contacts sont recensés, en termes de nombre d'objets.

Si l'on examine la répartition spatiale de ces sites (*fig. 83*), on peut observer plusieurs zones plus ou moins denses de regroupements. La région la plus importante correspond à l'est de la Bavière et à l'Autriche occidentale, avec 19 sites. Ensuite, on note un autre pôle dans le Wurtemberg (7 sites), et plus particulièrement dans le Jura souabe, entre le Neckar et le Danube. La troisième zone est constituée par 4 sites, trois dans la Wetterau ainsi que le Dünsberg, en Hesse. Enfin, 4 sites épars sont situés dans le nord de la Bavière et le sud de la Thuringe.

Si l'on prend en compte uniquement les sites ayant livré à la fois des marqueurs Est>Ouest et Ouest>Est, montrant ainsi des contacts dans les deux directions, le nombre de localités est réduit à neuf. Six d'entre eux sont situés dans la première zone, en Bavière et Autriche (Manching, Kelheim, Eggfing, Leonberg, Strußberg et Dürnberg), un seul est présent dans le Wurtemberg (Bad Buchau), dans la vallée du Danube, et enfin les deux derniers sites sont dans la troisième zone (Heidetränk et Dünsberg). On constate que la dernière zone n'a pas livré de sites avec les deux catégories de marqueurs.

## 2.2. Contextes et chronologie

Les différents sites que nous avons isolés, entre la Gaule et la Bohême, peuvent également être observés en fonction du contexte de découverte. Ils correspondent tous, dans les cas où cette information est connue, à trois types de contextes : le domaine funéraire, l'habitat, et les dépôts.

Pour le domaine **funéraire**, on relève un total de douze sites. Pour la Gaule, il s'agit des sites suivants :

- Saint-Sulpice (*En Pétoleyres* : 1 fibule à arc de section carrée, 1 bracelet à décor de faux filigrane, 2 bracelets à décor de pastillage, chaque type dans une sépulture ; *En Champagny-3* : 1 bracelet à décor de pastillage) ;
- Münsingen-Rain (3 *Schneckenringe* dans deux sépultures) ;
- Gruyères (2 *Schneckenringe* dans deux sépultures) ;
- Hoppstädten (2 agrafes de ceinture à palmette dans une sépulture).

Dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, six tombes ont livré au moins deux marqueurs :

- Eggfing (4 bracelets à décor de pastillage) ;
- Manching *Hundsrucken* (2 *Schneckenringe*) ;
- Kundl (2 perles de type Zep. 1.1.1) ;
- Dobian (2 statères du type Niké) ;
- Aholming (2 *Schneckenringe*) ;
- Klettham (2 *Schneckenringe*).

Pour la Bohême enfin, nous avons deux sites :

- Jenišův Újezd (1 fourreau d'épée à décor de lyres au repoussé ; 2 bracelets à globules de type Carzaghetto, chaque type dans une sépulture) ;
- Hostomice (1 statère du type II de Tayac).

L'examen des datations liées montre que huit ensembles sont datables de LT B-C1, deux de LT C, et deux également pour LT C2-D.

En ce qui concerne les **dépôts**, on relève six sites entrant dans cette catégorie. En Gaule, ce sont les ensembles de :

- Saint-Louis (31 *Muschelstatere*) ;
- Mulhouse (3 *Muschelstatere*).

Pour le sud de l'Allemagne, on compte quatre sites :

- Großbissendorf (36 *Muschelstatere* et 6 statères du type Athéna-Alkis) ;
- Teisendorf *Strußberg* (en contexte de dépôt : 2 quinaires de type KALETEDOY ; les autres marqueurs correspondent à des ramassages de surface) ;

- Gaggers (10 *Muschelstatere*) ;
- Metzingen (2 *Muschelstatere*), situé près de Heidengraben, mais dont l'identification en tant que dépôt n'est pas assurée (Nick 2006, p. 164, carte 43 n° 192).

Plusieurs remarques peuvent être énoncées par rapport à cette liste. Tout d'abord, on constate qu'aucun dépôt de Bohême ne peut être classé parmi les sites prépondérants. On rappellera toutefois que seuls deux dépôts de cette région ont livré des marqueurs gaulois, dont un n'est pas assuré (Lahošť et peut-être Domažlice, voir *annexe A.2.5*).

Pour ce qui est de la chronologie, on compte deux ensembles datables de LT C-D (ceux comprenant des statères du type Athéna-Alkis), et quatre autres de LT C2-D.

Ces datations reflètent en réalité le contenu de ces dépôts. On constate en effet qu'il s'agit presque exclusivement de monnaies boïennes, et avant tout de *Muschelstatere*. On peut se poser la question de la raison de ces dépôts récurrents pour ce type monétaire. L'hypothèse culturelle, proposée pour Saint-Louis (Furger-Gunti 1982) est envisageable, mais nous aurons l'occasion d'y revenir. Dans tous les cas, ces monnaies devaient avoir une fonction ou une symbolique particulière, seul moyen d'expliquer le fait qu'elles aient été si souvent retrouvées dans le même type de contexte, à des distances aussi grandes.

Les seules exceptions à cette prédominance des monnaies boïennes sont la présence de quinaires de type KALETEDOY au Strußberg. Les autres catégories ne sont représentées que sur des sites n'ayant livré qu'un type de marqueur, et il s'agit alors exclusivement de parure (bracelet à pastillage de la faille de la Chuire à Larina, et fibule de type Duchcov du dépôt éponyme).

Enfin, on insistera encore sur le cas singulier du Strußberg, à Teisendorf (BY). Ce site est apparu comme très important, puisqu'il présente un grand nombre de marqueurs, notamment de Gaule. Un habitat est supposé, mais n'a pas été clairement identifié (Brandt 2002, p. 11). B. Brandt précise que les données disponibles ne permettent pas d'identifier les raisons de ce dépôt, entre l'hypothèse culturelle et celle d'une cache de marchand (Brandt 2002, p. 66).

Le dernier type de contexte est constitué par l'**habitat**. Celui-ci est largement majoritaire, puisque 23 sites entrent dans cette catégorie. Pour la Gaule, seuls deux sites se démarquent :

- Lindau (2 statères du type Athéna-Alkis, 1 statère du type Niké, habitat non assuré) ;
- Mont-Beuvray (1 céramique grise de Bohême centrale ; 1 céramique de Bohême à aspérités).

Dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, on dénombre une quantité beaucoup plus élevée, avec 18 sites. Ils peuvent être répartis en fonction du type d'habitat qu'ils constituent :

- les oppida : Manching (27 types), Heidetränk (9 types), Dünsberg (5 types), Heidengraben bei Grabenstetten (4 types), Kelheim (4 types), Leonberg (2 types),

Staffelberg (2 types) ;

- les sites de hauteur : Dürrenberg (5 types), Karlstein (5 types), et peut-être Bad Urach (2 types) ;
- les habitats ouverts : Bad Nauheim (9 types), Eggling (6 types en habitat), Hüfingen (5 types), Berching-Pollanten (4 types), Stöffling (4 types), Jüchsen (2 types), Altendorf (2 types), Neubau (2 types).

Pour la Bohême, trois sites d'habitat, en l'occurrence des oppida, ont livré plus de deux marqueurs :

- Stradonice (34 types, contexte plus précis inconnu) ;
- Třisov (1 céramique à métopes ; 1 potin au personnage courant ; 1 perle en verre de type Zep. 5.1 ; 1 fibule de Nauheim de type F/K) ;
- Závist (1 statère « armoricain » ; 1 rempart à talus massif)

Ces différents habitats caractérisent uniquement la phase LT C-D. Deux sites ont livré des marqueurs de LT B, mais il s'agit alors d'ensembles funéraires distincts (Manching, Eggling).

Pour ce qui est des types d'habitat, on peut constater que les oppida représentent quasiment la moitié des sites, avec onze occurrences. On peut également y adjoindre les deux sites de hauteur de Karlstein et du Dürrenberg et probablement celui de Bad Buchau. Les huit sites restant correspondent principalement à des habitats ouverts.

### 3. LES AXES DE COMMUNICATION

Nous employons ici délibérément un terme neutre, celui de « communication », pour définir ces axes de passage. En effet, ces axes peuvent en théorie servir aux différentes formes de contacts (voir *chap. I.B.1.3*). Ils sont toutefois souvent liés dans la littérature aux problématiques touchant au commerce, devenant alors des « voies commerciales ». Pourtant, on peut supposer que si des migrations, de quelque ampleur que ce soit, se sont déroulées, elles ont dû emprunter les mêmes axes que ceux dédiés aux échanges ou à toutes autres formes de contacts.

Nous aborderons cette thématique des voies de communication en commençant par présenter quelques remarques générales sur la manière d’appréhender leur étude, et sur leur « réalité » physique par rapport à l’archéologie. Dans un second temps, nous présenterons sommairement les différents axes qui sont le plus souvent évoqués pour chacune des zones étudiées, dont le sud de l’Allemagne et l’Autriche occidentale. Nous verrons enfin quelles informations apportent les marqueurs de contact à la discussion, en utilisant les types et les sites présentés dans les deux parties précédentes.

#### 3.1. Remarques préliminaires

Dans la littérature archéologique, différents types de données sont utilisés pour démontrer ou supposer l’existence d’axes de communication. Les caractéristiques géographiques et topographiques constituent l’un de ces critères pris en compte. On tente ainsi d’imaginer quelles voies ont pu être empruntées, en fonction des obstacles naturels et des zones accessibles. Mais ces contraintes géographiques gagnent ensuite à être mises en parallèle aux données archéologiques. Dans le meilleur des cas, avec des cartes de répartition complètes à grande échelle, des discussions sur les axes de circulation sont rendues possibles (par ex. *Nick 2006*, chap. 8.2 : « Die Rekonstruktion von Verkehrswegen »). On peut citer également, bien que dépassant notre cadre géographique, l’étude de J. Werner, qui a examiné les relations Nord-Sud à travers les cols alpins, en fonction des découvertes de mobilier (*Werner 1961*). La méthode est celle que nous avons évoquée, puisqu’elle associe des données archéologiques à des contraintes géographiques. Dans le cas des Alpes effectivement, les moyens de traverser la chaîne montagneuse sont limités, et il s’agissait alors de déterminer si certains cols étaient préférentiellement utilisés. Au final, l’auteur a pu montrer que certains axes de passage supplémentaires existaient, par rapport aux voies romaines ultérieures. Ce cas nous rappelle que les chaînes de montagnes, même de haute altitude, ne sont absolument pas un frein aux contacts.

Pour ce qui est de la réalité physique des voies de communication, nous ne disposons que de peu d’indices concrets. On connaît quelques gués, identifiés notamment à partir de sources

historiques et archéologiques, comme pour la Saône par exemple (*Dumont 2002*), ou bien encore des ponts (*cf. infra*), qui permettent de placer des points de repère pour restituer les axes de communication à une échelle plus large. Mais on ne sait pas précisément de quelle manière se manifestaient ces axes.

Il faut également noter une distinction faite entre les voies fluviales et les voies terrestres. Les premières constituent souvent un moyen pratique d'appréhender les axes de passage, en raison des caractéristiques géographiques que nous avons évoquées. Les cours d'eau, ou tout du moins leurs vallées, ont en effet l'avantage de constituer des percées naturelles permettant de franchir des zones plus difficilement accessibles. Mais ces voies fluviales ne doivent pas être perçues strictement dans le sens d'un déplacement sur l'eau. En effet, les voies terrestres ont également leur importance, qu'elles suivent les cours d'eau, ou qu'elles permettent la liaison entre différents bassins versants.

En ce qui concerne les voies fluviales, on peut se poser la question de la navigabilité de certains cours d'eau. Pour la période romaine, les travaux de *M. Eckoldt (1986)* ont montré que les rivières étaient certainement plus facilement navigables qu'aujourd'hui. Selon ses calculs, un bateau (ou une barque monoxyde) de 5 à 12 m de long pour 50 à 90 cm de large pouvait transporter de 0,2 à 1 tonne, pour une profondeur d'eau minimale de 60 à 70 cm (*Eckoldt 1986*, p. 203). La charge proposée correspondrait alors au transport d'une à deux personnes avec leur marchandise. Un autre argument pour la navigabilité de ces rivières est que les niveaux d'eau semblent avoir été plus hauts dans le dernier siècle av. J.-C., d'environ 20% supérieurs à ceux connus actuellement (*Eckoldt 1986*, p. 205).

Une problématique inverse est liée à la navigation sur les grands fleuves comme le Danube ou le Rhône. On peut se demander comment les bateaux remontaient ces cours d'eau à haut débit. Les « difficultés de la remonte » ont été évoquées par *M. Christol* et *J.-L. Fiches* dans leur travail sur la batellerie sur le Rhône romain, en citant un certain « ingénieur Krantz », navigant sur le Rhône au XIX<sup>e</sup> s. : « la navigation en descente est nécessairement laborieuse et ne peut s'effectuer qu'avec des bateaux longs et plats montés par des mariniers familiarisés de longue date avec les difficultés du parcours. La remonte est presque impossible et ne peut se faire qu'avec de faibles chargements » (*Christol, Fiches 1996*, p. 144).

Ces difficultés techniques nous amènent à considérer les voies terrestres comme un autre moyen probable de déplacement. On peut imaginer par exemple des chemins de halage dans les zones le permettant. La même étude consacrée au couloir rhodanien montre en effet que celui-ci n'est pas exclusivement une voie fluviale au sens strict<sup>31</sup>.

Paradoxalement, ce sont les moyens de traversée des cours d'eau qui nous apportent le plus de renseignements sur les voies terrestres. Nous avons déjà signalé le cas des gués, mais il

---

31 *Christol, Fiches, 1996*, particulièrement p. 143 : « Roulage ou batellerie : la voie rhodanienne n'est pas forcément une voie fluviale ».

est intéressant de se pencher également sur celui des ponts. Ce type de structures en effet connu dans certaines régions, comme en Suisse par exemple. Les travaux d'H. Schwab ont montré que leurs dimensions pouvaient atteindre 100 m de long et 8 m de large, et l'auteur envisage de distinguer deux catégories, en fonction de la taille des ponts : ceux ayant jusqu'à 4 m de large, réservés au trafic local, et ceux entre 4 et 8 m, correspondant à des voies de communication plus importantes, régionales ou supra-régionales<sup>32</sup>. La reprise de ces données par P. Jud l'a également amené à se poser la question de la fonction de ces ponts (*Jud 2002*, p. 140 : « Fernhandel oder regionaler Austausch ? »). Mais surtout, l'auteur met en avant le caractère public de ces installations, et se demande donc dans quelle mesure elles peuvent être le reflet d'un contrôle des voies de communication par une autorité civile (*Jud 2002*, p. 140-141).

Enfin, on peut également s'interroger sur les moyens de transport utilisés, aussi bien pour les hommes que pour les marchandises, bien que les données soient fugaces.

Dans le cas des voies fluviales, ce sont bien évidemment les bateaux qui sont envisagés. On admettra toutefois que ces réflexions ne doivent certainement être appliquées qu'aux échanges, puisqu'on imagine mal des migrations, telle celle vers les Balkans suivant le Danube, se déplaçant par bateaux sur les cours d'eau.

Du point de vue archéologique, il existe peu d'études sur les bateaux à la période de La Tène, en raison du faible nombre d'exemples avérés. En 1977, dix-huit bateaux « celtiques » étaient recensés, mais treize d'entre eux étant datés de l'époque romaine (*Marsden 1977*, p. 282). Le terme de « celtique » employé par l'auteur est alors justifié par l'aire de répartition de ces bateaux, mais également par les critères techniques, qui permettent de les distinguer des bateaux scandinaves et méditerranéens (*Marsden 1977*, p. 283). Ces bateaux sont larges, à fond plat, et utilisés sur les voies fluviales. L'auteur estime toutefois que les bateaux celtiques devaient être petits et exister en faible nombre, car « l'économie de ces régions était d'une extension très limitée » avant la conquête romaine (*Marsden 1977*, p. 287). On peut certainement nuancer ce genre de propos, le faible nombre de bateaux connus étant sûrement lié à leur conservation, qui n'est qu'exceptionnelle. Quant à l'économie « d'une extension très limitée », elle n'est certes pas comparable à celle de Rome, mais nous avons vu qu'elle n'était pas négligeable (*chap. III.B*).

Pour les moyens de transport, un examen des sources antiques peut également être envisagé. On retiendra ici surtout les travaux de *D. Timpe (1985)* et de *G. Dobesch (2002)*, qui ont permis de recenser les passages permettant de nous renseigner sur ce point notamment.

Les exemples les plus connus sont ceux présentant les bateaux des Vénètes (de Gaule) ou des Pictons et des Santons, cités à plusieurs reprises par César<sup>33</sup>, mais qui concernent donc

32 Schwab 1978, repris par Deyber 1980, p. 58, à propos du pont d'Etival-Clairefontaine.

33 Voir notamment *BG III*, 8, 1 ; III, 13 ; IV, 22, 3 pour les Vénètes, et *BG III*, 11, 5 ; IV, 21, 4 pour les Pictons et les Santons.

la navigation maritime. En ce qui concerne l'utilisation des voies fluviales en Gaule, les mentions sont moins claires, et n'apparaissent que sporadiquement, notamment chez César (*Timpe 1985*, p. 264). On peut ainsi mentionner le transport de blé sur la Loire, mais dans le contexte particulier de l'évacuation de *Noviodunum* (*BG VII*, 55, 8), ou encore l'utilisation de barques et radeaux par les Helvètes pour traverser la Saône (*BG I*, 12, 1). Il s'agit ici plutôt d'une manière de traverser un cours d'eau, et non de l'utiliser pour des déplacements, qui, nous le voyons, intéressent également les migrations. Pour le transport de marchandises, on dispose de quelques mentions, comme celle de Strabon, qui nous apprend que le Rhône est un important cours d'eau, celui que les bateaux remontent le plus loin (*Geographia IV*, 1, 11). On ne connaît toutefois pas l'origine des personnes empruntant cet axe (Celtses, Romains, Grecs ?), mais l'utilisation de la Saône, plus au nord, est mentionnée par César, pour le transport de denrées (*BG I*, 16, 3). Selon D. Timpe, les sources antiques mentionnent exclusivement des embarcations destinées à la pêche ou au commerce de proximité, et il n'y a aucune indication sur un éventuel transport de marchandises à longue distance par bateaux chez les Gaulois (*Timpe 1985*, p. 264).

Ce transport fluvial n'est toutefois pas l'unique moyen de transport. Pour les voies terrestres, qu'elles suivent ou non les rivières, on pense évidemment au chariot. Son usage est attesté à plusieurs reprises dans les sources antiques (*Timpe 1985*, p. 265), concernant à la fois le transport de marchandises ou les déplacements de population (migration des Helvètes). A une échelle plus large, pour les échanges ou le commerce à longue distance, on peut se poser la question de l'existence de caravanes de marchands. Il ne semble pas y avoir de telles mentions dans les sources antiques, mais nous rappellerons l'exemple déjà cité, d'époque moderne, des files de bœufs remontant le Danube de la Hongrie jusqu'en France (voir *chap. I.B.2.2*). Ce type de déplacement ne nous semble pas impossible à imaginer pour la période laténienne.

Ces quelques réflexions nous montrent combien il est délicat de comprendre les moyens utilisés pour le déplacement de biens ou de personnes. Il s'agit toutefois d'une problématique qui est régulièrement abordée par les archéologues. Nous allons maintenant voir quels sont précisément les axes qui ont été mentionnés dans la littérature pour la zone géographique qui nous intéresse.

### 3.2. Les grands axes entre la Gaule et la Bohême

Nous présentons ici dans leurs grandes lignes les principaux axes qui sont le plus souvent mentionnés dans la littérature, en tenant compte occasionnellement de travaux intéressant le Haut Empire ou l'époque romaine. La question de l'importance éventuelle de l'un ou l'autre des axes intéressant notre problématique sera traitée dans la partie suivante, à partir des



données archéologiques.

### a. La Gaule

En Gaule, le réseau viaire principal est largement calqué sur les fleuves et les principales rivières. Ce fait est attesté déjà chez les auteurs antiques (*Timpe 1985*, p. 260 ; *Dobesch 2002*, p. 2), et notamment par Strabon, qui met en avant le fait que « les cours d'eau sont si heureusement distribués les uns par rapport aux autres qu'ils assurent dans les deux sens les transports d'une mer à l'autre, les marchandises ayant à peine à être voiturées par terre, et toujours dans des plaines d'une traversée facile » (*Geographia* IV, 1, 2).

Dans la moitié ouest, ce sont la Seine, la Loire et la Garonne qui permettent d'effectuer des déplacements est-ouest, entre la côte atlantique et la mer du Nord et la moitié est du pays. C'est notamment par ces axes que circule l'étain, exporté depuis la Grande-Bretagne vers la Méditerranée (*Timpe 1985*, p. 260 ; *Dobesch 2002*, p. 2).

Dans la moitié est, la voie principale est constituée par l'axe Rhône-Saône, du sud vers le nord. Le Rhône est considéré comme l'axe le plus important de Gaule par les auteurs antiques, mais il faut voir là le reflet de leur point de vue méridional sur la question.

Cette voie Saône-Doubs peut être prolongée vers le nord, pour rejoindre directement la Gaule Belgique, via les bassins de la Meuse et de la Moselle, atteignant ainsi le Rhin moyen et inférieur.

En direction de l'ouest, trois voies terrestres principales sont généralement évoquées (Strabon, *Geographia* IV, 1, 14 ; *Timpe 1985*, p. 260). La première, au sud, permettait à partir de la Méditerranée et de l'Aude de rejoindre la Garonne, via *Tolosa*. La seconde assurait la jonction avec le bassin de la Loire supérieure. Plus au nord, les sites de Chalon-sur-Saône (*Cabillonum*) et Bibracte semblent quant à eux placés stratégiquement pour permettre le lien avec le bassin de la Seine. On ajoutera que cette zone, attribuée aux Eduens, permet également de rejoindre le bassin de la Loire, entre Morvan et Massif Central.

Enfin, en direction de l'est, deux axes principaux permettent de mettre en relation la voie Rhône-Saône avec le Rhin. Le premier suit en fait le Rhône jusqu'au lac Léman. De là, un transfert terrestre permet la connexion avec la région des Trois-Lacs et le bassin de l'Aare, rivière qui se jette dans le Rhin entre Bâle et Altenburg-Rheinau (voir *Jud 2002*, fig. 3). La seconde variante, décrite par Strabon (*Geographia* IV, 1, 14), emprunte le cours de la Saône puis du Doubs, et atteint le Rhin certainement aux environs de Bâle. C'est par ce chemin que circulaient, depuis le territoire des Séquanes, les « magnifiques pièces de porc salées exportées jusqu'à Rome » (Strabon, *Geographia* IV, 3, 2). L'importance de cet axe dans l'Antiquité était telle, que le préfet L. Antistius avait émis l'idée, au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., de relier par un canal le Rhône et le Rhin, en utilisant les cours de la Saône, du Doubs, et de l'Ill (*Livet 2003*, p. 50).

Si l'on reste dans cette zone à l'est de la Gaule, on peut mettre en avant plusieurs « points de sortie » en direction de l'est, soit vers la Bohême notamment.

Le premier, le plus au nord, se situe à la hauteur de la courbe que décrit le Rhin, à la confluence avec le Main, qui se dirige vers l'est. Le second, au sud, correspond à la partie où le Rhin coule d'est en ouest, avant le coude aux environs de Bâle. Le long de cette portion du Rhin arrivent les voies du Doubs et de l'Aare, toutes deux prolongeant l'axe rhodanien (*Nick 2006*, carte 50 ; *Wagner 2001*, fig. 4).

Entre ces deux points principaux, on suppose également l'existence d'autres axes permettant de relier la plaine rhénane au sud de l'Allemagne. Le plus important semble suivre le Neckar, et un second, de moindre importance, quitte le Rhin au niveau du Kaiserstuhl, près de Fribourg en Brisgau, pour traverser la Forêt-Noire via le Höllental, en direction de Donaueschingen, non loin de la source du Danube (*ibid.*).

### **b. L'Allemagne et l'Autriche**

Pour le sud de l'Allemagne, nous venons d'évoquer les deux principaux axes est-ouest que sont le Danube et le Main.

L'importance de l'axe du Main a été souligné par M. Seidel, à partir d'une étude sur les relations à longue distance dans la région de la Wetterau, située immédiatement au nord du fleuve. L'auteur précise que c'est une voie importante permettant, à partir du Rhin, de se diriger vers la Franconie, et se prolongeant jusqu'en Bohême avec la vallée de l'Ohře (*Seidel 2002*, p. 342).

Le Danube, quant à lui, voit converger non loin de sa source au moins trois voies depuis la Gaule (*cf. supra*). Il continue ensuite sa route vers l'est et le bassin des Carpathes, traversant ainsi le sud de l'Allemagne et l'Autriche, en passant au sud de la Bohême.

Entre ces deux voies, on note quelques axes plus ou moins nord-sud. La première, à l'ouest, part du Rhin et suit la vallée du Neckar, mais aussi de ses affluents, le Kocher et le Jagst, pour rejoindre la vallée du Danube, de part et d'autre de la limite entre le Bade-Wurtemberg et la Bavière. La seconde quitte le cours moyen du Main vers le sud, pour se connecter ensuite à la vallée de l'Altmühl, et rejoindre le Danube à leur confluence, au pied de l'oppidum de Kelheim (*Nick 2006*, carte 50).

### **c. La Bohême**

La Bohême est traversée par plusieurs axes de communication qui semblent avoir fonctionné à toutes les périodes.

Le plus important d'entre eux est l'axe nord-sud, constitué par la Vltava puis par l'Elbe, en direction de la Saxe vers le nord<sup>34</sup>. A l'autre extrémité, vers le Sud, cette voie quitte ensuite

34 Sur la question des relations entre le nord de la Bohême et la Saxe via le *Kulmer Steig*, voir *Salač*

le fleuve pour traverser le massif de la Šumava, et se connecter à la vallée du Danube à la hauteur de Linz. C'est par exemple la voie de pénétration envisagée par P. Drda pour le retour des Boïens d'Italie, ramenant avec eux le concept d'urbanisation et donc les oppida (voir *chap. III.A.1*). En direction de l'Est, la voie tracée par l'Elbe se prolonge jusque vers la Moravie.

Dans l'ouest du pays, d'autres voies permettent de faire le lien avec les axes que nous avons évoqués pour l'Allemagne. On peut retenir au moins trois axes de passage (voir *Venclová 2008a*, fig. 94 pour le Ha final et LT ancienne).

Au nord, la percée est-ouest créée par la rivière Ohře (all. *Eger*) depuis l'Elbe permet de faire le lien avec la Franconie et la vallée du Main. C'est l'axe envisagé par différents auteurs pour l'invasion des « Celtes historiques » au début du IV<sup>e</sup> s., en provenance du Rhin moyen ou de Suisse (voir *chap. III.A.1*). Pour la période antérieure, la découverte d'un tessou de céramique attique à Kadaň a également été expliquée par l'existence de cette voie de communication (*Bouzek, Koutecký 1975*, p. 159). Si on examine la carte des communes de Bohême ayant livré une occupation de LT B-D (voir *fig. 3*), on constate que tout le cours supérieur de l'Ohře, après Kadaň, est exempt de sites. C'est donc toute la large vallée autour de Karlovy Vary et Cheb qui est vide, et l'on est alors à près de 80 km à vol d'oiseau de la frontière allemande actuelle.

Une seconde voie prend naissance au pied de Závist, à la confluence de la Vltava et de la Berounka. L'axe suit tout d'abord la vallée de la Berounka, avant de se diriger en direction de Regensburg ou Straubing (voir *Tappert 2002*, fig. 3 ou *Sankot 2003a*, fig. 1, p. 54-55 pour le Ha final et LT ancienne). Le passage de la frontière se fait entre la Šumava et le massif de Český les.

La troisième voie est la *Zlatá stezka* ou *Goldener Steig* séparant la Bohême de la Bavière, et traversant la Šumava. Elle permet de mettre en relation la vallée de la Vltava avec celle du Danube, à hauteur de Passau, identifiée à l'antique *Boiodurum* (*Kubů, Zavřel 2002*, p. 214, 216 ; *Salač 2006b*, p. 233).

Une étude de J. Waldhauser, consacrée notamment aux voies de communication en Bohême (*Waldhauser 2002a*), a permis de présenter plusieurs cartes en fonction de différents types d'informations pris en compte (gués, voies médiévales, répartition des monnaies, etc.). L'auteur élabore plusieurs hypothèses pour le nombre de voies existant entre la Bohême et le sud de l'Allemagne. Dans la version « minimaliste », il ne retient que la *Zlatá stezka* (*Waldhauser 2002a*, fig. 7: 6 ; *Waldhauser 2001a*, fig. p. 108 en bas à gauche), alors que le nombre maximum de voies envisagées est de cinq : les quatre déjà mentionnées, ainsi qu'une voie intermédiaire entre la *Zlatá stezka* et l'axe Danube-Vltava par le sud (*Waldhauser*

---

1998 et 2007 pour des études complètes, ou *Salač 2002a*, p. 349-351 pour un aperçu plus bref.

2002a, fig. 7: 4-5 ; Waldhauser 2001a, fig. p. 108 en bas à droite).

### 3.3. *L'apport des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule*

Afin de nous apporter des informations sur les relations entre la Bohême et la Gaule, nous allons tenter d'apprécier ici le rôle respectif des différentes voies mentionnées ci-dessus. Nous avons déjà vu quelles peuvent être les voies naturelles, identifiées par les recherches antérieures, et il s'agit maintenant de voir si le mobilier peut nous donner plus d'informations, en partant du postulat que la circulation se faisait par le chemin le plus court. On se concentrera ici sur les axes permettant de relier les deux régions, entre Rhin et Vltava. Une des questions est de savoir si l'on peut observer un axe de passage préférentiel dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, faisant la jonction entre la Gaule et la Bohême, et si notre postulat du « chemin le plus court » est valable.

Nous utiliserons plusieurs types de documents présentés plus haut dans ce travail : les marqueurs de contacts Bohême-Gaule et les autres types mis au jour dans le sud de l'Allemagne et en Autriche (*chap. III.C.1*), ainsi que les sites prépondérants déterminés à partir de ces mêmes sources (*chap. III.C.2*). Nous aurons également recours occasionnellement à d'autres matériels, éventuellement d'autres périodes.

#### a) **Le Main et l'Ohře**

Un certain nombre de types de marqueurs montrent des lieux de découverte le long du Main ou dans ses environs. Toutefois, dans la majorité des cas, il s'agit de sites isolés, qui sont le plus souvent en concurrence avec la voie danubienne.

En effet, plusieurs types de parures semblent être issus de deux foyers, l'un dans le nord et l'autre dans le sud du Rhin supérieur. Ainsi par exemple des bracelets de verre des types Gebh. 36/Haev. 3a (*carte 27*) ou des fibules de Nauheim Str. A8.2 (voir *chap. III.C.1.2* et *Striewe 1996*, *carte 11*). Les perles de verre Zep. 3.1.1 entrent également dans ce schéma, mais d'autres voies peuvent être proposées (*cf. infra*).

Seuls les bracelets Haev. 17 (*carte 26*), originaires de la région Rhin-Main-Moselle, sont absents dans le bassin du Danube (à l'exception d'un exemplaire à Karlstein), mais présents au nord du Main. Une circulation par cette voie du Main est possible, bien que les indices soient ténus.

Dans la direction inverse, parmi les quelques types communs à la Bohême et au sud de l'Allemagne (voir *chap. III.C.1.2*), certains sont bien présents dans la vallée du Main, comme les bracelets Gebh. 22/Haev. 10 var. 2 et 3 (*Wagner 2006*, p. 88-89, *carte 18*) ou Gebh. 23/Haev. 16 (*Wagner 2006*, p. 89-90 ; *carte 20*). Dans ces deux cas toutefois, les

sites de Berching-Pollanten et Manching sont également présents. On peut donc se poser la question de la direction de circulation, nord-sud ou sud-nord, entre Berching et Altendorf. On notera que plusieurs types de marqueurs, originaires de la région Rhin-Main-Moselle, sont totalement absents le long du Main (voir *annexe A.2.3*). On peut citer par exemple les quinaires au nez angulaire (*carte 7*) ou les céramiques à métopes (*carte 34*). Il en est de même pour les meules en basalte de l'Eifel, pour lesquelles J. Waldhauser a tout de même proposé une circulation via l'Ohře (*Waldhauser 1981*, p. 199). On fera remarquer qu'entre la région de l'Eifel et la Bohême, le seul site identifié à ce jour présentant de telles meules est celui de Manching.

Si l'on reprend maintenant les sites prépondérants évoqués plus haut, on rappellera qu'ils sont au nombre de quatre : Altendorf, Staffelberg, Jüchsen et Dobian. Les deux premiers sont directement situés dans la vallée supérieure du Main, et présentent chacun deux types de marqueurs originaires de Gaule. Jüchsen est un habitat situé plus au nord, dans le bassin de Thuringe (*Thüringer Becken*), et déjà orienté vers le nord de l'Allemagne, puisque situé non loin de la rivière Werra, affluent de la Weser, ces deux cours d'eau coulant vers le nord. Quant à Dobian, on y connaît deux statères boïens (type Niké), mais le site est situé au nord du Thüringer Wald, et est donc excentré par rapport aux voies menant en Gaule.

On peut également tenter une approche en prenant en compte tous les sites allemands ayant livré des marqueurs de contacts Bohême-Gaule (voir la liste dans l'*annexe A.3*). Dans ce cas, le nombre de sites augmente (une dizaine environ), mais l'axe du Main ne reste que faiblement marqué. Une concentration de sites est située sur les piémonts sud du Thüringer Wald, avec des habitats qui viennent compléter le réseau autour de Jüchsen, et un oppidum, le Steinsburg près de Römhild. On constate de plus qu'il s'agit essentiellement de marqueurs gaulois, les marqueurs de Bohême n'étant présents que sur trois sites plus ou moins éloignés du Main.

De plus, à l'est d'une ligne entre Neustadt bei Coburg, le Staffelberg, et Altendorf, on ne trouve aucun marqueur, ni de Gaule, ni de Bohême. La situation étant similaire de l'autre côté de la frontière tchèque (la vallée supérieure de l'Ohře n'est pas occupée à la période laténienne, voir *chap. I.A.3*), on a donc une zone étendue sur plus de 150 km à vol d'oiseau, et dans laquelle aucun marqueur de contact n'a été mis au jour.

Malgré le faible nombre de sites identifiés à partir des marqueurs de contacts Bohême-Gaule, l'axe Main-Ohře a été mis en avant par plusieurs auteurs pour d'autres types d'objets. On peut citer notamment un anneau de sapropélite, originaire de Bohême et mis au jour dans la Wetterau ou encore les céramiques à métopes et engobe rouge, ayant circulé de Bad Nauheim à Lovosice (voir *chap. III.C.1.2*). Ces exemples sont utilisés pour justifier l'importance de l'axe Main-Ohře (*Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 122). Les auteurs parlent de preuves concrètes d'un échange direct de produits entre la Bohême et

le Rhin-Main ou la Wetterau, mais émettent aussi l'hypothèse du déplacement de groupes de population (*Salač, von Carnap-Bornheim 1994*, p. 123). Pour les périodes antérieures, nous avons déjà cité le cas de la céramique attique mise au jour à Kadaň, mais cet axe a également été proposé par V. Kruta pour la pénétration en Bohême des objets appartenant au « Premier style » de l'art celtique (soit LT A), excluant au passage la possibilité d'une pénétration par le Danube (*Kruta 1975b*, p. 42).

### b) Le Danube

Parmi les marqueurs dont la présence est avérée dans le sud de l'Allemagne et en Autriche (*chap. III.C.1*), on peut constater d'emblée que la quasi-totalité d'entre eux sont présents à proximité de l'axe danubien, ou tout du moins dans le bassin du Danube. Si l'on écarte ceux dont la répartition est large dans cette zone, et qui n'indiquent pas une voie particulière, on peut toutefois distinguer au moins deux variantes dans les types restants.

La première correspond aux objets pour lesquels le Danube semble être l'axe « logique », dans la perspective évoquée de la recherche du chemin le plus court. On peut citer dans ce schéma les marqueurs originaires de Suisse et mis au jour en Bohême (potins de type Zurich : 4 à Manching et 1 à Egglfing) ou inversement (*Muschelstatere*, statères du type Athéna-Alkis, *Schneckenringe*, boutons émaillés). Il en est de même pour le Centre et le Centre-est de la Gaule, avec les potins à la tête diabolique ou les quinaires à la tête casquée (7 à Manching) d'une part, et les céramiques de Bohême à aspérités (4 à Manching) d'autre part. Dans ces différents cas, plusieurs exemplaires sont connus dans le sud de l'Allemagne ou l'Autriche. On peut également ajouter ici tous les types de parure en verre et de fibules de Nauheim pour lesquels une production à Manching a été envisagée (voir *chap. C.I.2*), ou encore les Nauheim Str. B4, où deux foyers sont en concurrence (nord et sud du Rhin supérieur), et pour lesquelles Manching a livré six exemplaires.

D'autres types semblent indiquer la voie du Danube, mais ils ne sont alors connus qu'en un faible nombre (un ou deux) d'exemplaires. Ainsi des bracelets à décor tripartite (Passau) et des passe-guides de type Hoppstädten (Aislingen), des épées à poignée anthropomorphe, des statères suisses et des bracelets Haev. 8c, tous trois présents à Manching.

Le deuxième groupe comprend des types dont le foyer est situé dans la région Rhin-Main-Moselle. Dans ces cas précis, aucun exemplaire n'est connu le long du Main, au contraire du bassin danubien, où plusieurs découvertes sont attestées. La voie danubienne peut alors être considérée comme non logique, toujours dans la perspective de la recherche de la voie la plus directe. On peut citer les exemples déjà mentionnés des meules de l'Eifel, des céramiques à métopes, et des quinaires au nez angulaire. Parmi les types présents en Gaule et en Allemagne, on peut ajouter les quinaires de type Nauheim, les fibules de Nauheim Str.

A6.3 et A7, ou encore les bracelets Gebh. 37/Haev. 2 (voir *chap. III.C.1.2*). Pour les potins au personnage courant, le foyer est situé dans le nord de la Gaule, entre Seine et Rhin, mais il n'y a rien le long du Main. On note par contre un alignement de sites entre le Jura souabe et Manching. Enfin, presque tous les types de perles en verre (sauf Zep. 3.1.1) ont leur foyer en Rhin-Moselle, mais ne sont présents que dans le bassin du Danube.

Mais plus que les types de marqueurs considérés individuellement, c'est leur cumul qui est le plus révélateur de l'importance du Danube. Ainsi, les sites présentant plusieurs types de marqueurs sont relativement nombreux dans la partie orientale du bassin du Danube, approximativement entre Manching et Linz. On distingue également une concentration de sites ayant livré plusieurs marqueurs de Bohême entre Großbissendorf, Aholming et Gaggers. Une autre concentration est également visible à l'autre extrémité de l'Allemagne méridionale, près de l'oppidum de Heidengraben, entre les bassins du Neckar et du Danube.

Les sites présentant à la fois des marqueurs de Bohême et de Gaule sont également tous situés dans le bassin du Danube, si l'on exclut les deux oppida du Dünsberg et de Heidetränk, en Hesse. On remarque notamment les trois sites de Manching, Kelheim et Egglfing le long du Danube. Une autre zone de focalisation se situe au pied des Alpes, près de la vallée de la Salzach, avec le Dürrenberg et le Strußberg.

Si l'on observe maintenant la situation avec tous les sites ayant livré des marqueurs, la liste présentée en annexe A.3 permet de constater la prépondérance de la moitié sud de la zone envisagée. Une zone se caractérisant par l'absence de tels sites se dessine selon un axe est-ouest, séparant le cours du Main d'une part, et les bassins du Neckar et du Danube d'autre part. C'est effectivement au sud de cette ligne que sont présents la majorité des marqueurs.

On notera également un alignement de sites entre le bas Neckar et le Danube (Schönberger Hof, Ellwangen, Lauchheim, Holheim, Harburg, Oberpeiching), à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Manching. Ces sites se situent le long des rivières Jagst et Kocher, puis rejoignent la vallée de l'Eger et du Wörnitz, qui rejoint le Danube à proximité de la confluence avec la Lech. On peut donc proposer ici un axe reliant la vallée du Rhin à celle du Danube, non loin de Manching.

Quant à la concentration de sites dans le haut Neckar, elle correspond à celle évoquée pour les sites ayant livré plusieurs marqueurs (*cf. supra*). On recense essentiellement des marqueurs gaulois, ce qui reflète la « proximité » des deux zones, mais la quantité de marqueurs de Bohême n'est pas négligeable.

On peut également tenter, pour ces types ayant circulé dans le bassin du Danube, de savoir quels chemins ont été empruntés pour atteindre la Bohême ou en sortir. Dans ce cas, nous l'avons vu, trois choix principaux s'offrent à nous : l'axe entre **Ratisbonne et Plzeň**, la

*Zlatá stezka*, et enfin l'axe sud, depuis Linz vers la vallée de la Vltava.

Au regard de la répartition des différents marqueurs présentés ici, il semble que le premier choix soit le plus récurrent. Concrètement, il se matérialise par les artefacts mis au jour dans la région de Ratisbonne, comme à Egglfing par exemple. Toutefois, la présence de ces objets dans cette région n'empêche pas que les exemplaires présents en Bohême aient pu transiter par une autre voie, comme la *Zlatá stezka* notamment. Certains types, tels les *Schneckenringe* par exemple, sont présents tout le long du Böhmerwald, de sorte que l'on ne peut pas établir d'axe privilégié.

À l'inverse, un argument de poids pour cet axe est selon nous la présence à ses deux extrémités des oppida de Manching et Stradonice. Nous avons vu dans le *chap. III.C.2* l'importance qu'ont ces sites, et ils représentent à notre avis le meilleur exemple pour illustrer l'importance de l'axe Danube-Berounka.

Pour la **Zlatá stezka**, quelques types d'objets nous semblent montrer l'utilisation de cet axe à La Tène. Un premier exemple, que nous n'avons pas traité dans ce chapitre car il est absent du sud de l'Allemagne, correspond à l'anneau de cheville de Vodňany, qui est utilisé par P. Sankot pour illustrer cet axe (*Sankot 2002c*, p. 93). On mentionnera également la découverte, pour LT B-C1, d'un bracelet à décor tripartite dans les environs de Passau, ainsi que plusieurs *Schneckenringe* le long du Danube, face au débouché de cette voie. Pour LT D, on rappellera la présence d'un KALETEDOY à Obří Hrad et d'un potin à Písek. Sur la totalité de la période, cet axe est illustré par les trois sites de Bohême ayant livré des marqueurs gaulois, formant une ligne en direction de la Vltava (voir *fig. 77*).

Enfin, il reste à mentionner l'axe **Danube-Vltava**, entre le sud de la Bohême et la Haute-Autriche. Globalement, il semble que peu de marqueurs puissent refléter directement l'existence de cet axe. On note par exemple la découverte de *Muschelstatere* à Linz, mais l'indice le plus probant reste à notre avis le nombre élevé de marqueurs gaulois présents à Třísov (quatre types). On peut éventuellement proposer, à titre d'hypothèse, cet axe comme voie d'entrée vers la Bohême. En effet, dans la direction inverse, les marqueurs de Bohême ne semblent pas présents en grand nombre dans cette zone, contrairement à la situation valable pour l'axe Berounka-Danube et la *Zlatá Stezka*.

### c) La vallée de l'Inn

En plus des axes que nous venons d'étudier, et qui ont tous été mentionnés dans les recherches antérieures, nous pouvons peut-être mettre en avant une voie supplémentaire. Il s'agit d'un axe qui traverse une partie des Alpes d'ouest en est, à partir de la Suisse orientale et de l'extrémité occidentale de l'Autriche. Cette voie emprunte alors la vallée de l'Inn, via le col de l'Arlberg.

Parmi les différents types de marqueurs, le seul exemple clairement recensé est celui des perles de verre de type Zep 3.1.1 (*carte 32*), dont l'alignement de sites permet de proposer



cet axe, à partir de la Suisse, en direction du Dürrenberg. Ceci n'exclut pourtant pas la possibilité de circuits différents pour les exemplaires situés de part et d'autre de l'Arlberg. Par contre, la carte présentant les sites ayant livré des marqueurs de contacts (*fig. 83*) montrent l'importance de cette zone au pied des Alpes, entre le débouché de l'Inn et de la Salzach, autour du Chiemsee. On y trouve à la fois des marqueurs de Gaule et de Bohême, le Dürrenberg et le Strußberg, nous l'avons vu, présentant ces deux catégories de marqueurs. Un autre indice peut être l'alignement de sites depuis le débouché de l'Inn, puis le long de l'Alz, puis à nouveau de l'Inn, jusqu'au Danube.

En définitive, cette voie nous semble probable, malgré les faibles indices et les doutes. L'examen d'autres types d'artefacts, non liés spécifiquement à la Bohême et à la Gaule, permettrait certainement d'apporter des réponses.

#### 4. SYNTHÈSE

L'examen des marqueurs de contacts dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, couplé à celui établi pour la Bohême et la Gaule, permet de mettre en avant plusieurs résultats.

Le premier concerne la répartition spatiale des sites prépondérants, permettant de déterminer des régions où les marqueurs sont présents en plus grand nombre. Nous avons vu que la Bavière orientale et l'Autriche occidentale constituent la région la plus importante. C'est là qu'on trouve le plus grand nombre de sites prépondérants, mais aussi de sites ayant livré des marqueurs à la fois de Bohême et de Gaule. De plus, c'est la zone ayant livré la majorité de marqueurs de LT B-C1, même si le corpus est statistiquement faible.

Mais surtout, c'est dans cette région que se situe le site de Manching, qui surclasse de loin tous les autres sites du sud de l'Allemagne et d'Autriche. On y dénombre en effet 27 types de marqueurs de contacts Bohême-Gaule, soit près de trois fois plus que le second site important sur la liste, Heidetränk, avec 9 types. Le rôle de Manching dans le transfert de biens entre la Bohême et la Gaule est donc clairement établi.

Pour les autres régions, la zone du Jura souabe, entre Neckar et Danube, semble avoir une certaine importance, d'ampleur bien plus faible toutefois. On y trouve plusieurs sites prépondérants, non loin de l'oppidum de Heidengraben. Ce regroupement de sites est à notre avis révélateur de l'importance de l'axe de passage entre Neckar et Danube.

Enfin, la Wetterau se distingue par la présence de nombreux marqueurs, mais qui sont toutefois le plus souvent originaires de la Gaule toute proche. Ainsi du site de Bad Nauheim, présentant neuf types de marqueurs, mais aucun ne provenant de Bohême (parmi les marqueurs de contacts Bohême-Gaule). Par contre, les oppida de Heidetränk et du Dünsberg ont tout deux livré des marqueurs des deux régions.

Pour ce qui est de la **chronologie**, il est délicat d'émettre des hypothèses en raison de la

faible représentation, dans le sud de l'Allemagne et en Autriche, des marqueurs de la période LT B-C. Seuls trois types sont en effet recensés (bracelets à décor tripartite, bracelets à pastillage et *Schneckenringe*).

On notera toutefois que ces trois types sont présents uniquement au sud du Danube (sauf Schelklingen [BW], mais qui se situe à une dizaine de kilomètres au nord du fleuve). Cette constatation est confortée par l'absence de marqueurs dans la région Rhin-Main-Moselle à cette période, à la fois en tant que région émettrice et réceptrice. Le seul contre-exemple pourrait être constitué par les meules en basalte de l'Eifel, pour lesquelles J. Waldhauser a proposé une circulation le long du Main, mais nous n'avons pas de datation plus précise que LT B2-D, les exemplaires tchèques étant hors-contexte. Nous retiendrons donc provisoirement l'hypothèse d'une circulation principale par le Danube à LT B-C1, en l'attente d'études plus poussées sur les marqueurs de cette période, principalement la parure.

Pour les contextes, nous avons vu que la large majorité des sites ayant livré des marqueurs de contacts Bohême-Gaule sont des habitats. Ils sont deux fois plus nombreux que les découvertes en milieu funéraire, et la majorité d'entre eux sont des oppida. Étant donné que nous avons essentiellement du mobilier de LT C2-D, il semble plus que probable de pouvoir expliquer cet état de fait par une diffusion en termes d'échanges.

Les découvertes en contexte funéraire sont quant à elles principalement datées de LT B-C1, ce qui reflète l'état des données différencié entre les deux horizons étudiés ici.

On note enfin un certain nombre de découvertes en contexte de dépôt, et nous avons vu qu'il s'agit alors essentiellement de monnaies boïennes. Une fonction ou une symbolique particulière ont été proposées pour ce type de mobilier, mais nous ne sommes pas en mesure de préciser lesquelles.

Enfin, la répartition des différents types de marqueurs ainsi que la localisation des sites en Allemagne et Autriche nous ont permis de proposer quelques hypothèses concernant les axes de passage employés.

Toutefois, la tentative de reconstitution des voies de passage à partir des cartes de répartition tentée ici montre que cette méthode est assez délicate et parfois ambiguë. Le problème est essentiellement lié à l'état de la recherche. On rappellera ici une fois de plus les limites évoquées par B. Stjernquist pour l'étude des cartes de répartition, à savoir que les blancs sur ces cartes représentent seulement des zones où les artefacts recherchés n'ont pas encore été mis au jour.

Pour permettre de réfléchir plus en profondeur à cette problématique, il serait intéressant d'employer les objets typiques du sud de l'Allemagne, et examiner leur diffusion vers la Gaule d'une part, et la Bohême de l'autre. Il s'agirait en fait d'études à l'échelle régionale, portant sur des points de passage particuliers. La comparaison de ces résultats avec ceux

obtenus pour les marqueurs de contacts Bohême-Gaule pourrait peut-être apporter des précisions.

On peut cependant déjà ébaucher quelques conclusions, qui demeurent donc provisoires. Globalement, le Danube constitue l'axe principal de circulation est-ouest. La voie Main-Ohře est largement minoritaire, si l'on se fie à la présence récurrente de marqueurs, de Bohême ou de Gaule, dans le bassin du Danube. De plus, on ne connaît aucune occupation laténienne dans le bassin du cours supérieur de l'Ohře. On peut donc se poser la question de l'existence réelle de cet axe, ou tout du moins de son importance.

Une troisième voie est apparue avec l'étude des marqueurs : celle qui longe l'Inn. Elle n'est cependant documentée qu'une fois, et on ne peut exclure qu'il s'agisse uniquement d'un axe est-ouest, en direction de l'Italie via le col du Brenner. Il serait nécessaire pour cette question de se pencher plus particulièrement sur le rôle éventuel du col de l'Arlberg, principale barrière entre la Suisse et la région de Salzbourg.

Pour la Bohême, on remarquera globalement l'absence de l'axe de la Vltava, depuis Závist et conduisant vers l'axe danubien à hauteur de Linz, via les oppida de Hrazany et Nevězice. Cette voie n'est toutefois pas inexistante, puisque l'oppidum de Třísov, le premier en territoire tchèque lorsque l'on vient du Danube, a livré quatre types de marqueurs gaulois, le plaçant ainsi en deuxième position parmi les sites prépondérants de Bohême, loin cependant des trente-quatre types de Stradonice.

Si l'on exclut une pénétration par l'Ohře, les seuls axes possibles restent la *Zlatá stezka* et le passage entre Ratisbonne et Plzeň. Il est délicat d'accorder une préférence à l'un ou l'autre sur la base des marqueurs de contacts Bohême-Gaule. Toutefois, si l'on considère l'importance des oppida de Manching et Stradonice, la voie la plus courte et la moins accidentée est la seconde. Nous proposons donc à titre d'hypothèse cet axe comme moyen privilégié de circulation entre la Bohême et la Bavière.

L'absence de l'axe Main-Ohře est particulièrement frappant pour les perles en verre (*cartes* 28 à 33). Pour tous les types, un foyer de production peut être placé dans la région Rhin-Main-Moselle. Or, cet axe n'apparaît jamais, puisque quasiment aucun exemplaire n'a été repéré le long de celui-ci, qui représente pourtant le chemin le plus direct entre la région Rhin-Moselle et la Bohême. Seul le type Zep 3.1.1 illustre ce cas de figure (une perle à Altendorf, BY), mais il est alors en concurrence non seulement avec l'axe danubien, mais aussi avec celui de l'Inn.

Plus globalement, on note pour de nombreux types l'absence généralisée de sites-relais entre la Wetterau et la Bohême. Lorsque, pour d'autres types, le Main est concerné, nous avons vu que son cours supérieur en est exclu, tout comme celui de l'Ohře. Ce n'est donc pas l'axe du Main dans son ensemble qui doit être mis en doute, mais plutôt les 150 km entre Coburg et Kadaň. Une des hypothèses alors envisageable est l'utilisation d'un autre

axe, permettant de relier le Main au Danube, et par là la Berounka. Nous aurions donc une illustration d'une voie indirecte.

Cette constatation ne respecte pas la « logique » qui voudrait qu'on utilise le chemin le plus court d'un point A à un point B. Elle pourrait toutefois s'expliquer par d'autres facteurs, à définir, mais qui correspondrait à des contraintes géographiques particulières (passages difficiles, volonté de descendre ou remonter un cours d'eau selon les besoins, ...).

On objectera toutefois que pour la voie Danube-Berounka également, la distance entre les sites allemands et tchèques est grande, à peu près 150 km également, mais là, c'est surtout le nombre élevé de types présents de part et d'autre de cette ligne qui lui donne son importance. Bien que certainement anecdotique, on rappellera également la présence d'un potin gaulois à Domažlice, précisément sur cet axe.

La sous-représentation de l'axe du Main a également été mise en avant par M. Nick. Dans son travail sur les monnaies d'Allemagne, l'auteur s'est notamment penché sur la question des axes de circulation, à partir d'une étude numismatique poussée (Nick 2006, p. 206-229). Son étude est synthétisée par une carte figurant ces différents axes de passage, principaux et secondaires, en distinguant les axes présumés et probables (*mutmaßliche et mögliche*), mais valable pour la période de LT D1 uniquement (Nick 2006, carte 50). L'examen de plus de 55000 monnaies (voir la préface de H. Steuer) permet à l'auteur de mettre en avant le rôle de l'axe danubien dans les circulations Est-Ouest. L'axe Main-Ohře, en direction de la Bohême, est selon lui moins important, mais il reconnaît que cette situation peut être due à un manque de données publiées (Nick 2006, p. 229).

Les réflexions que nous avons proposées à propos de l'axe Main-Ohře doivent toutefois être nuancées par les notions de « commerce à longue distance direct » et de « commerce par étapes successives » établies par B. Stjernquist (1985, voir ici *fig. 13*). En effet, si on suppose un déplacement d'objets dans le cadre d'échanges, entre la région Rhin-Main et la Bohême, en suivant la première théorie, on peut alors expliquer l'absence récurrente de marqueurs entre ces deux zones. Il nous semble toutefois difficile d'imaginer dans ce cas, sur plus de 300 km, un transfert direct. Comme l'a évoqué V. Salač, cette forme d'échange à longue distance (si c'est bien le type de diffusion utilisé) nécessitait notamment l'utilisation de relais, ne serait-ce que pour organiser « la vie sur la route » (*Leben auf Wegen, Salač 2002a*, p. 349) et offrir des lieux d'hébergement et de restauration. On peut alors se demander si les produits en transit n'étaient pas eux aussi en partie revendus sur place. On trouverait donc, dans l'idéal, des cartes de répartition pointant ces sites, cartes qui se rapprocheraient alors de l'image fournie par le commerce par étapes.

On peut se demander s'il est possible que certaines voies soient privilégiées en fonction des zones mises en relation par les marqueurs. Ce questionnement repose sur le seul

présupposé de l'utilisation du chemin le plus court pour le déplacement des artefacts et/ou des personnes.

Dans cette logique, on pourrait supposer que la voie Main-Ohře permettait de relier directement la région Rhin-Main-Moselle à la Bohême, dans les deux directions, mais nous avons vu que cette hypothèse n'est pas illustrée par les marqueurs.

À l'inverse, sur ces considérations géographiques, on aurait tendance à imaginer le déplacement depuis les autres régions de Gaule vers la Bohême par l'axe du Danube, éventuellement via le Neckar pour la Lorraine et la Champagne par exemple.

Pour les artefacts originaires de Bohême, le « point d'entrée » en Gaule est par contre plus délicat à déterminer, à partir des seules données du sud de l'Allemagne. Mais si l'on considère la répartition du mobilier en Gaule, on rappellera la prépondérance de la Suisse, qui doit alors être mise en parallèle au grand nombre de marqueurs présents dans le bassin du Danube. Il nous semble donc que cet axe danubien soit la principale voie de circulation, en direction de la Suisse. On notera cependant l'absence remarquée de l'oppidum d'Altenburg-Rheinau parmi les sites prépondérants. Mais peut-être dont-on y voit aussi un problème lié à l'état de la recherche.

Enfin, pour ce qui est des moyens de transport envisagés, on peut se demander si, parmi les axes identifiés, on doit supposer une circulation par voie terrestre ou fluviale. Il faut avouer que nous n'avons sur ce point que peu d'éléments de réponse. Comme nous l'avions précisé plus haut, la seule information sûre est que des voies terrestres ont obligatoirement été utilisées pour passer entre les différents bassins versants. Pour les voies fluviales, on se contentera de souligner que certains alignements de sites ont pu être repérés, partiellement liés à des cours d'eau (Inn, Salzach, Jagst,...). De même, l'importance du Danube est démontrée par plusieurs sites, et en premier lieu Manching. On rappellera que dans ce cas, une zone située au nord de l'oppidum est considérée comme le probable port, ayant un accès direct au fleuve (*Sievers 2002*, p. 165).

En définitive, l'examen des marqueurs de contacts dans le sud de l'Allemagne et en Autriche a montré que les zones occidentale et méridionale de l'Allemagne, entre le Rhin-Main, le Neckar et surtout le Danube, sont les plus importantes pour le transit des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule, et sans doute pour les contacts en général entre ces différentes régions. La présence moindre de marqueurs dans le bassin supérieur du Main, et leur absence entre cette zone et le nord-ouest de la Bohême pourrait indiquer que le déplacement de biens ou de personnes a évité cet axe de passage supposé. Cette constatation peut toutefois être liée à l'état de la recherche, et il sera donc nécessaire à l'avenir d'examiner plus en détail le mobilier issu de cette région.

## CHAPITRE IV

### SYNTHÈSE

Arrivés au terme de cette étude, il nous reste maintenant à mettre en parallèle les différentes catégories d'informations que nous avons pu aborder.

Nous disposons en définitive de trois principaux types de sources. Le premier est constitué par la liste de marqueurs de contacts, qui correspond à la documentation archéologique primaire, à la fois pour la Bohême et la Gaule (*chap. II*), mais aussi pour le sud de l'Allemagne et l'Autriche occidentale (*chap. III.C.1*). Nous disposons également de quelques informations issues des sources antiques, qui reflètent des données historiques, voire « ethnographiques », du point de vue du monde méditerranéen (*chap. III.A.2*). Les réflexions concernant l'interprétation des formes de contacts, qu'elles concernent le déplacement de biens (*chap. III.B*) ou de personnes (*chap. III.A.3*), permettent de proposer une approche théorique sur le sujet.

Nous allons dans un premier temps récapituler les informations les moins ambiguës, qui concernent les types de biens, et donc les données archéologiques, dans une perspective spatiale et chronologique.

Dans un second temps, nous nous attarderons sur la caractérisation des formes de contacts, qui représente l'aspect le plus problématique du processus d'analyse des contacts à longue distance. Il ne sera pas possible de répondre à toutes les questions que nous avons pu poser tout au long de ce travail, mais nous souhaitons présenter ici quelques éléments de réflexion sur les formes de contacts envisageables, et quelques pistes de recherche pour de futurs travaux.

#### **A. TYPES DE MARQUEURS, CHRONOLOGIE ET RÉGIONS IMPORTANTES**

Les travaux que nous avons menés dans le cadre de cette thèse nous ont permis de brosser un tableau des principaux types « en mouvement » entre la Gaule et la Bohême. Nous n'excluons pas néanmoins que certains des marqueurs présentés ici aient été mal interprétés, faute d'avoir bénéficié d'une étude globale. Ainsi, certains types de céramiques ou de parure (pastillage et faux filigrane) nous montreront peut-être à l'avenir que leur origine n'est pas forcément exclusivement la Bohême. Ceci est lié à la difficulté rencontrée de pouvoir dans certains cas affirmer une origine en Bohême, puisqu'il n'est pas exclu que les zones de production aient été plus larges. En ce sens, les marqueurs en question indiqueraient des

relations avec l' « Est » plutôt qu'avec la Bohême au sens strict.

La liste que nous avons établie dans ce travail constitue par conséquent une base de travail pour des recherches futures. Nous avons en effet maintenant déterminé certains types ou certaines catégories d'objets à « surveiller » à l'avenir, pour les régions étudiées ici, mais aussi pour étendre la recherche géographiquement, et appliquer la même méthode avec l'Autriche, la Hongrie, et tous les autres pays de Celtique orientale, mais également l'Italie du nord.

### *Catégories*

Parmi les catégories et les types de marqueurs que nous avons pu recenser, nous avons constaté le rôle prépondérant qui est tenu par les monnaies et les éléments de parure.

Les monnaies occupent une place particulière dans l'étude des contacts, car elles peuvent être directement liées aux échanges. Elles sont majoritairement présentes en contexte d'habitat, sauf dans le cas particulier des dépôts de monnaies boïennes, et dans le cas unique de la tombe d'Hostomice.

Pour la parure, tous les types de contextes sont avérés.

On peut se poser la question de la valeur des artefacts qui entrent en jeu dans les contacts à longue distance. En effet, la majorité des cas montre que nous avons affaire à des éléments riches ou rares (en excluant les monnaies). On peut donc se demander quelle est la part des objets du quotidien dans ces contacts, qui semblent quasiment absents. On peut supposer que les céramiques de Bohême à Bibracte pourraient refléter ce type de bien, mais dans ce cas, on ne peut exclure que les céramiques aient voyagé en raison de leur contenu. Des éléments de parure également semblent être plus courants, comme certaines parures en verre (et fibules de Nauheim ?).

Le mobilier riche constitue une grande part des marqueurs, comme pour les parures des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. par exemple, ou les pièces d'armement comme l'épée de Jenišův Újezd ou le poignard de Stradonice. Ces éléments riches sont connus en faible nombre et n'illustrent peut-être que des contacts entre élites.

Le terme de bien de prestige est peut-être trop fort. Mais ce sont en tout cas des artefacts en majorité liés à la représentation sociale. Il n'est pas vital de posséder un torque à disques ou une parure à pastillage ou une épée à poignée anthropomorphe, mais la possession de ces objets permet d'afficher de manière ostentatoire ses richesses.

Mais ceci n'est valable que pour les échanges. D'autres possibilités peuvent être évoquées pour ces biens de prestige :

- cadeau (ou don diplomatique), pour entretenir les liens entre personnes ou groupes de personnes ;
- si ces objets sont réellement à considérer en tant que « carte d'identité visuelle », ils reflètent alors des déplacements de personnes (exogamie, migration ?).

Parmi tous les artefacts que nous avons recensés, il en est un qui se distingue particulièrement, en l'occurrence le rempart à talus massif de Závist. En effet, c'est le seul cas pour lequel on ne peut pas se poser la question de son déplacement.

Nous avons vu que P. Drda propose d'y voir le retour d'un ou de plusieurs Boïens, suite à l'épisode helvète de 58 av. J.-C. et de leur installation en Gaule.

Peut-on proposer d'autres hypothèses ? Il semble que oui. Tout d'abord, on rappellera qu'il n'est pas tout à fait exclu qu'on puisse y voir une technique de construction locale, qui ne nécessite pas forcément de contacts avec la Gaule, puisque ce type de fortification, certes dans des dimensions moindres, est connu à l'est du Rhin pour les *Viereckschanze*.

Si l'on accepte l'influence gauloise, trois solutions peuvent être proposées :

- un architecte gaulois a séjourné à Závist (« déménagement », invitation ?) et opéré comme maître d'œuvre (cela revient en gros à la théorie de l'artisan itinérant) ;
- un architecte de Bohême a séjourné en Gaule, appris la technique, et est revenu ;
- une personne indéterminée a séjourné en Gaule, a vu ce type de rempart, et est revenue en Bohême (c'est en gros la théorie de P. Drda).

La troisième hypothèse est tout à fait plausible, au vu de la simplicité de la technique. Elle n'aurait certainement pas été possible dans le cas du *murus gallicus* de Manching par contre, qui nécessite de réelles compétences architectoniques.

Dans tous les cas, il s'agit du déplacement d'une personne, et c'est peut-être l'un des rares cas où l'on peut en être assuré (puisque ce n'est pas l'artefact qui a pu se déplacer). Le transfert de technique s'effectue donc ici par la mobilité d'un ou plusieurs individus.

### *Régions*

Pour résumer brièvement, nous avons vu que les régions les plus importantes sont constituées, pour la Gaule, par la Suisse et la région Rhin-Main-Moselle, et pour la Bohême, par les parties nord-occidentale et centrale de ce territoire.

En Allemagne, nous avons pu constater le rôle prépondérant de la Bavière orientale, et notamment du site de Manching. Le Wurtemberg et la Wetterau constituent des « extensions » de la Gaule, puisqu'elles présentent des marqueurs de cette zone en grandes quantités. La Bavière pourrait être de la même manière considérée comme une « extension » de la Bohême, mais la différence réside dans le fait que cette région offre également un grand nombre de marqueurs gaulois. À l'inverse, les zones occidentales de l'Allemagne n'ont livré des marqueurs de Bohême qu'en faible quantité.

Il semble donc que la zone d'interpénétration des deux aires d'influence, celle de Bohême et celle de Gaule, doit être placée quelque part en Bavière. Cette constatation permet peut-être de réfléchir à la notion de « frontière » culturelle entre l'Est et l'Ouest, si celle-ci peut avoir été une réalité à l'époque laténienne.



*Chronologie*

Pour ce qui est de la chronologie, nous avons pu voir que les marqueurs Est-Ouest (de la Bohême vers la Gaule) ont majoritairement circulé à LT B et LT C. On se base ici autant sur les marqueurs de contacts Bohême-Gaule que sur les autres types étudiés pour le sud de l'Allemagne (voir *chap. II et III*).

En fait, à cette période, les quantités de types de marqueurs sont équivalentes dans les deux directions. Ramené à la taille des zones comparées, cela montre l'importance de la Bohême à cette période.

Pour LT C2-D, nous avons vu qu'il y a une explosion du nombre de types (voir *fig. 46 et 47*), mais on note qu'elle concerne principalement les marqueurs originaires de Gaule.

Nous proposons donc de voir un « retournement » dans la direction des contacts. La Bohême est particulièrement importante à LT B-C (ce qui a déjà été montré pour l'art celtique, voir les travaux de V. Kruta), tandis que la Gaule prend de l'importance à partir de LT C2 et surtout à LT D. Ou alors faut-il relativiser ce résultat et considérer que c'est la Bohême qui perd de l'importance à cette période ?

**B. CARACTÉRISATION DES FORMES DE CONTACTS**

Afin d'essayer de déterminer d'une manière globale quels ont pu être les mécanismes des contacts entre la Bohême et la Gaule, nous tenterons ici une approche sous plusieurs aspects différents.

Nous examinerons tout d'abord les informations fournies par les catégories de biens échangés, pour voir si l'on peut identifier des formes de contacts privilégiées. Dans un second temps, nous présenterons quelques réflexions issues de l'étude des différentes formes de répartition et donc de diffusion des artefacts. Enfin, nous nous pencherons sur les contextes, en réfléchissant aux différents types de sites ayant livré des marqueurs de contacts.

*1. Méthodes d'identification*

On peut constater qu'un même outil est employé par les chercheurs pour identifier à la fois les migrations et les échanges : la carte de répartition.

Un autre point identique est que, dans les deux cas (migrations et échanges), nous avons vu qu'était soulignée la nécessité pour un artefact donné de franchir les limites du groupe culturel dont il est issu. Cela nous montre la difficulté d'identifier alors la forme de contact en jeu, mais nous rappelle également qu'il est nécessaire de déterminer les limites

géographiques des groupes culturels en question, ce qui est loin d'être évident.

Le problème principal, à notre avis, est que différentes formes de contacts peuvent conduire à une même image archéologique. Comme l'a rappelé C. Scarre, si l'on se place d'un point de vue minimaliste, la seule information que nous procure l'archéologie est le fait que des biens et des matériaux se déplacent (*Scarre 1993*, p. 1).

Un autre aspect problématique correspond à la première phase de la méthode d'étude des contacts, qui consiste à déterminer l'origine des produits étudiés.

C'est ici que se pose un réel problème pour l'archéologie de la période laténienne notamment. En effet, l'identification de l'origine est soit problématique, soit n'a pas été suffisamment étudiée. C'est ce qui a conduit, nous l'avons vu, à écarter un certain nombre de marqueurs potentiels de contacts (voir *chap. II.F*).

Nous avons en fin de compte peu d'objets qui pourraient démontrer des contacts directs ou indirects entre la Gaule et la Bohême (230 sur quatre siècles).

Cela résulte à notre sens d'un problème principal : le manque d'étude de mobilier à une échelle « européenne ». Il faudrait en effet avoir à notre disposition des typochronologies détaillées de chaque type d'objet pour y parvenir. Le cas des monnaies est peut-être le seul qui s'oppose à cet état de faits.

## 2. Formes de diffusion

Un élément de réponse pour la question des formes de contacts peut être apporté par le nombre d'artefacts exogènes en dehors de leur foyer habituel, mais surtout par la nature de la diffusion dans son ensemble. Les différentes cartes que nous avons présentées montrent en effet plusieurs formes possibles de répartition.

### **Diffusion ciblée : les anomalies isolées**

Nous regroupons sous le terme d'anomalies isolées des types d'objets dont le foyer est bien défini et restreint (densité haute), et duquel se dégagent un ou plusieurs individus à longue distance, mais sans connexion entre eux. Le meilleur exemple est celui des torques à arceaux (*carte 18*), mais on peut citer aussi le cas des torques à disques (*carte 17*), des torques à nodosités multiples, ou de certains types monétaires « rares », tels les statères du type II de Tayac (*carte 2*) ou les drachmes lémovices (*carte 4*), entre autres.

Il nous semble que dans le cas de ces « anomalies isolées » concernant des biens de valeur, on peut hésiter entre exogamie et échange social. On peut aussi imaginer une diffusion par

un réseau d'échanges, mais il est vrai que la carte des torques à arceaux par ex. (*carte 18*) ne plaide pas en ce sens. Mais rien n'empêcherait, toutefois, d'imaginer un marchand gaulois faisant sa « tournée » à l'Est du Rhin, promenant avec lui plusieurs objets de différentes régions (en peu d'exemplaires à chaque fois) de Gaule.

En bref, différentes interprétations sont possibles. Un des moyens pour répondre partiellement à ces questions serait de pratiquer des analyses. Avec le strontium, on pourrait décider si c'est la personne ou l'objet qui s'est déplacé. Avec des analyses touchant l'objet (alliage, spectroscopie, radiographie pour la technique de fabrication...), on peut déterminer si l'objet a été produit dans son foyer d'origine (en comparant avec de mêmes analyses pratiquées sur des objets du foyer) ou localement (devenant une imitation ou appropriation locale). Dans le second cas, c'est donc un transfert de technique, mais qui a pu exister grâce à des « pré-contacts » que nous ne pouvons plus appréhender (objet importé qui n'existe plus, voyages, etc.).

### **Diffusion ciblée : les anomalies groupées**

Ce que nous nommons « anomalies groupées » correspond à des concentrations d'un type de marqueur donné dans une région restreinte, où il constitue un mobilier exogène. Le cas le plus emblématique est constitué par les *Schneckenringe*, qui ont été trouvés en plusieurs exemplaires dans différentes nécropoles de Suisse centrale.

Pour l'interprétation de ce type de répartition, on peut proposer différents cas de figure :

- le premier qui vient à l'esprit serait d'y voir le reflet de la migration de petits groupes, venus de Bohême vers la Suisse ;
- une autre possibilité pourrait être celle d'un commerce ciblé, qui n'aurait atteint que la Suisse centrale ;
- enfin, on rappellera que les anneaux suisses correspondent à une variante particulière des *Schneckenringe*. On aurait donc une attirance spécifique pour un type de décor en particulier. Cela pourrait alors refléter une production locale, sous la forme d'une adaptation ou d'une appropriation de modèles venus de Bohême.

Un autre cas est celui des dépôts de monnaies boïennes, dont nous avons constaté la récurrence dans le sud du Rhin supérieur. Ce phénomène se répète toutefois de la même manière dans différentes régions, et on peut donc supposer qu'il reflète une même pratique issue de la zone d'origine des monnaies. Il nous semble possible d'exclure l'hypothèse d'une circulation de type commercial pour ce cas précis.

On peut proposer, à titre d'hypothèse, de suivre les conclusions d'*A. Furger-Gunti (1982)*, et de voir dans ces dépôts le reflet d'un déplacement de personnes originaires de la zone de circulation principale des monnaies boïennes (mais sans que ce soient nécessairement des Boïens ...). Ce type de dépôt serait une manière de « marquer » le territoire, ou tout du

moins de signaler son passage, dans un contexte culturel. Ceci expliquerait que nombre de trésors monétaires, renfermant parfois des centaines voire des milliers de pièces, se situent en dehors de l'aire de circulation principale.

### **Diffusion large et graduelle**

Par le terme de « diffusion large et graduelle », nous comprenons ici les types de marqueurs dont la répartition s'étend sur de grandes zones, et pour lesquelles la raréfaction se fait progressivement. Les exemples caractéristiques sont ceux des potins au personnage courant, au sanglier, ou à la grosse tête, ou certains types de parure en verre.

Globalement, la diffusion dense et en masse de ces catégories d'objets plaide en faveur d'une distribution de type commercial. Toutefois, cette interprétation est valable surtout pour le foyer d'origine. En effet, nous aimerions insister sur le fait que cette situation n'est pas forcément valide pour les éventuels objets isolés. Dans ce cas, on en revient à l'image d'une anomalie isolée, et on peut donc proposer différentes hypothèses (déplacements individuels, échange social, etc.). En clair, les potins à la grosse tête peuvent être vus comme une diffusion liée aux échanges dans le Centre-Est de la Gaule, mais les exemplaires de Stradonice peuvent refléter un autre type de contact.

Pour les parures en verre et des fibules de Nauheim, les zones de diffusion sont très souvent similaires. Pour les types gaulois, on retrouve en effet toujours l'importance de la région du Rhin supérieur (Nord, Sud, ou les deux) et/ou de la Suisse centrale, ainsi que parfois du Sud de la France. Les liens forts avec Manching sont presque systématiquement présents, et les sites de Bohême sont généralement Stradonice et Třisov. Nous pouvons donc proposer pour ces objets, puisque le schéma se répète, une diffusion de type commerciale, empruntant les mêmes réseaux de distribution. Il nous semble que c'est la seule hypothèse qui puisse expliquer la répétition de ce schéma pour de nombreux types (de parure), et sur une période longue, de LT C à LT D.

### *3. Les types de sites*

Les contextes de découverte des différents marqueurs et les types de sites auxquels ils correspondent permettent également de réfléchir à la nature des contacts. On rappellera toutefois que la majorité des objets sont hors contexte, notamment en raison du poids de Stradonice dans notre corpus. Toutefois, dans ce cas, nous avons intégré ce site en tant qu'oppidum dans certaines de nos réflexions, même si l'on ne peut être assuré qu'il s'agisse bien de découvertes liées à l'habitat.

### **Les dépôts**

Pour les dépôts, plusieurs types d'objets illustrent ce type de contexte. Quelques objets isolés sont connus : un bracelet à pastillage à Larina, une fibule de type Duchcov dans le dépôt de Lahošť, et éventuellement un potin à Domažlice. Pour ces trois objets, il n'est pas possible de savoir de manière sûre de quelle manière ils ont pu se déplacer, par échanges ou par mobilité de personne.

Mais le phénomène le plus récurrent est constitué par la déposition de monnaies boïennes (Saint-Louis, Mulhouse, Fossé des Pandours, ...). On peut effectivement envisager une hypothèse culturelle pour expliquer ce phénomène, comme l'a proposé A. Furger-Gunti pour le trésor de Saint-Louis (*Furger-Gunti 1982*), et nous avons évoqué plus haut la possibilité d'y voir la marque du déplacement de personnes.

### **Les sépultures**

Le domaine funéraire représente un type de contexte assez fréquent pour nos marqueurs. Il est présent presque exclusivement pour la période de LT B-C1, et correspond alors à des éléments de parure (à l'exception de l'épée de Jenišův Újezd). Pour LT C, une ou deux tombes documentent la déposition de monnaies (Hostomice et peut-être Tettngang). A LT D, les seules sépultures connues contenaient des agrafes de ceinture à palmette (Hoppstädten-Weiersbach et peut-être Marloux).

La question des types de contacts envisageable est délicate. L'opinion la plus souvent évoquée dans ce cas est celle du déplacement de personne, le défunt ayant apporté de son vivant des éléments caractéristiques de sa région d'origine. L'exogamie est aussi une hypothèse souvent envisagée, mais on peut se demander dans quelle mesure ce phénomène a pu être répandu. Pourtant, il faut admettre que rien ne permet d'exclure d'autres interprétations, y compris celle liée aux échanges, qu'ils soient économiques ou sociaux.

### **L'habitat**

Le contexte d'habitat caractérise uniquement les phases de LT C et LT D, et est composé principalement d'oppida.

Nous avons vu, à propos des bracelets de verre de LT finale, que H. Wagner a mis en avant le fait que seuls quelques sites particuliers, oppida ou grands habitats, livraient ce type de mobilier. Il cite précisément : Breisach-Hochstetten, Etival-Clairefontaine, Heidetränk, Illfurth, Otzenhausen, Saint-Dié-des-Vosges, Sierentz, Sissach, Titelberg, Kirchzarten, Manching, Dürrnberg, Stradonice.

Ces sites correspondent dans leur majorité à des sites de hauteur, dont des oppida, ainsi

que de grands habitats ouverts, que l'on peut qualifier de « centres de production et de distribution », selon la définition établie par V. Salač (« PDZ » ou « NRZ », voir *chap. I.A.3.2*). Ces types de sites entrent selon l'auteur dans la définition de la ville. L'endroit centralise non seulement la production, mais aussi les échanges, notamment à longue distance. Ce modèle semble bien illustré par les bracelets de verre de LT finale, pour lesquels le terme de diffusion « urbaine » à grande distance peut être proposé.

Dans cette typologie de l'habitat, les oppida de Manching et Stradonice se démarquent très nettement, s'agissant des marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule. Ils présentent en effet une variété de types (26 pour Manching, 34 pour Stradonice) qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

Si l'on se concentre sur les potins, qui représentent un marqueur gaulois par excellence, on rappellera que Manching en a livré plus d'une centaine (*Ziegeus 1995b*, tabl. 7), tandis que Stradonice présente un corpus tournant autour de 20 potins (entre 18 et 25). Dans les deux cas, ces sites constituent une exception à l'échelle régionale. D'autres potins sont en effet connus, sur des sites d'importance moindre, mais Stradonice et Manching représentent chacun les deux tiers des exemplaires recensés, respectivement en Bohême et en Bavière. On notera au passage que cette image n'est pas très éloignée de celle fournie par la diffusion des amphores vinaires italiques, présente en nombre à Manching, et en quelques exemplaires à Stradonice.

On pourrait donc voir ici une image de ce que l'on peut qualifier de commerce à longue distance par étapes successives, tel que l'avait théorisé B. Stjernquist. Ce phénomène, par « sauts de puce », semble toucher principalement les oppida. C'est l'idée proposée également par *M. Nick (2006, p. 222)*, qui met en avant le rôle de la voie de communication Rhin supérieur-Danube, entre Altenburg-Rheinau et Stradonice, via Manching.

On peut se demander quelle est la raison de la prédominance de ces sites. Pour Manching, on a déjà signalé le rôle de ce site, installé sur la « colonne vertébrale » centre-européenne qu'est le Danube. De plus, le site occupe une place centrale, géographiquement, dans l'étendue de la civilisation laténienne.

Pour Stradonice, par contre, un tel positionnement stratégique ne peut être invoqué. Sans affirmer que la Bohême représente une « impasse », il n'en reste pas moins qu'elle est à l'écart de la grande voie danubienne. Plus au nord, la civilisation laténienne disparaît. On peut donc se demander quelle est la raison du nombre élevé de marqueurs gaulois sur ce site.

La solution la plus « simple » serait de voir dans ce site un centre de redistribution, porte d'entrée vers la Bohême à partir de l'Ouest. Toutefois, les quantités, mais surtout la variété de marqueurs indiquent que la redistribution n'a été que limitée.

Une autre possibilité, mais ce n'est là que de la pure spéculation, serait d'imaginer à

Stradonice un lieu de rassemblement d'importance supra-régionale, dont les fonctions pourraient être diverses : activités religieuses, commerciales, voire sportives (voir le cas d'Olympie en Grèce). Ceci ne reste bien sûr qu'une proposition, et une solution parmi tant d'autres.

## C. FORMES DE CONTACTS – CONCLUSIONS

### Migrations

Dans les différents cas où l'on peut envisager ou proposer un déplacement de personnes, il semblerait que les marqueurs que nous avons identifiés soient majoritairement le reflet de déplacements individuels ou de petits groupes. La question est alors de savoir si on sait réellement reconnaître archéologiquement une migration de masse, lorsque celle-ci se déroule à l'intérieur d'une culture matérielle donnée. Les éléments qui pourraient éventuellement caractériser les groupes régionaux, que ce soit en Bohême ou en Gaule, ne sont certainement pas suffisants pour reconnaître le déplacement d'un peuple dans son intégralité.

On rappellera qu'une migration bien connue par les sources antiques, celle des Boïens et des Helvètes, n'a laissé aucune trace. Pourtant, les Boïens ont été installés en Gaule, auprès des Eduens, mais la culture matérielle n'a gardé aucun souvenir de ce déplacement.

### Echanges et commerce

Globalement, l'interprétation des contacts sous la forme des échanges, dans le sens de transferts de biens et non d'individus, nous semble plausible pour différents types d'artefacts, tout au long de la période.

Mais plus que les échanges, c'est surtout le commerce qui semble un mécanisme important, pour La Tène moyenne et finale. Nous entendons ici le terme de commerce pas nécessairement sous la forme stricte de transaction liée à l'emploi de la monnaie, bien que celle-ci fasse son apparition à la même période.

Le commerce peut être défini comme un type d'échanges « de masse ». En effet, nous avons vu que le nombre de types illustrant les contacts explose à LT C2-D. De plus, les diffusions sont beaucoup plus larges, mettant en jeu un plus grand nombre d'artefacts. On a une production « industrielle », qui mène à une diffusion « industrielle », comme dans le cas des parures en verre ou des fibules de Nauheim par exemple. C'est en ce sens que nous définissons maintenant le commerce comme des échanges « de masse ».

On doit toutefois rappeler ici les problèmes liés à l'état de la recherche. En effet, ces catégories que nous mentionnons le plus souvent (verre, Nauheim, monnaies) sont celles

qui ont bénéficié des études les plus détaillées concernant la typologie et la répartition. Nous sommes persuadé que de telles études, si elles étaient menées sur certains types de parures de bronze des IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., apporteraient la même image. On pense ici notamment aux fibules de type Duchcov dans leur ensemble, ou encore aux anneaux à oves creux par exemple.

Mais même si ces types présentaient également une diffusion de masse, il n'en demeure pas moins que la variété et le nombre de types en jeu reste inférieur à ceux de LT moyenne et finale. En ce sens, les diffusions de type commercial seraient déjà effectives à LT B, avant de connaître un essor à LT C et surtout à LT D.

On notera que ce schéma semble autonome de la situation dans le monde romain ou grec, et que l'on ne doit pas nécessairement y voir une influence méditerranéenne sur l'organisation économique de la civilisation laténienne.

### **Les contacts à longue distance entre la Bohême et la Gaule : directs ou indirects ?**

On peut effectivement se demander si, à un moment quelconque sur les quatre siècles étudiés, il a pu y avoir des contacts directs entre la Gaule et la Bohême.

Les exemples que nous avons recensés dans ce travail peuvent en effet montrer des contacts, mais il est probable que la majeure partie des transactions ait pu se faire par étapes, si l'on réfléchit en termes de diffusion de biens par la voie des échanges. S'il fallait n'en identifier qu'une, on pense évidemment à Manching.

Nous avons vu que beaucoup de types de marqueurs (27) étaient présents sur ce site, qui apparaît comme un relais entre la Bohême et la Gaule. On peut donc poser la question en des termes inverses : les 34 types absents à Manching (pour toute la période : nécropoles, habitat ouvert et oppidum) doivent-ils être vus comme reflétant des contacts ayant transité par d'autres sites (dans le cas où d'autres sites sont connus dans le sud de l'Allemagne ou l'Autriche), ou encore comme des traces de contacts direct (dans le cas où aucun objet n'a été mis au jour entre la Bohême et la Gaule) ?

Il nous semble que cette question est difficile à résoudre, dans le sens où les vides sur les cartes correspondent certainement à l'état de la recherche, ou à des variations taphonomiques entre les sites.

Un type de contact direct pourrait être les migrations. Nous avons cependant vu que leur identification reste toujours problématique, et en concurrence avec d'autres phénomènes. Toutefois, certaines découvertes, comme le torque d'Obrnice par exemple, nous semblent refléter un contact direct, que ce soit par le biais d'un déplacement d'individu (exogamie ?) ou d'objet (cadeau diplomatique ?).

Pour l'hypothèse commerciale, nous ne voyons pas de raison particulière qui aurait amené tel marchand à vouloir circuler « uniquement » entre la Bohême et la Gaule. Si des marchands



se déplaçaient sur de si grande distances, ils auraient alors sillonné toute l'Europe, colportant des biens d'une région à une autre, se réapprovisionnant au fur et à mesure. Mais ce schéma semble difficilement applicable, ne serait-ce que pour des raisons logistiques. Il nous semble plus probable que la grande majorité des contacts entre la Bohême et la Gaule aient été indirects, c'est-à-dire transitant par plusieurs personnes différentes. Ceci n'empêche toutefois pas des contacts personnels, entre élites par exemple, qui commanderaient tel ou tel artefact en fonction de sa renommée qualitative ou esthétique, via leur réseau de contacts. Pour prendre un exemple concret : les meules de l'Eifel arrivées en Bohême ont pu être commandées à distance, via des réseaux de contacts personnels, mais arriver sur place par étapes, c'est-à-dire en changeant de mains et de marchands une ou plusieurs fois en chemin. Vu la complexité et la durée de certains tracés (on pense notamment au passage entre la Bavière et la Bohême), on peut supposer que de tels passages étaient régulièrement empruntés par les mêmes personnes, qui avaient en quelque sorte en charge la portion en question. De la sorte, on pourrait expliquer la présence de ces meules à Manching : point de transfert, c'est ici que le relais a pu se faire avant d'aborder la longue traversée du Böhmerwald. Tout ceci n'est bien sûr que de la pure fiction, et on pourrait proposer d'autres hypothèses opposées : ces meules auraient pu aboutir « par hasard en Bohême », au gré des déplacements de marchands, arrivant dans une région avec des produits de différentes autres régions.

## CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE

Les recherches que nous avons menées pour tenter de comprendre la nature des relations entre la Bohême et la Gaule ont été établies principalement à partir d'une reprise de la documentation antérieure, issue de l'histoire de la recherche et de travaux monographiques concernant des types d'objets particuliers. Un corpus de 61 types d'artefacts, représentant 230 individus a ainsi pu être établi, constituant autant de marqueurs de contacts entre ces deux régions. Ces marqueurs permettent de mettre en avant une dynamique dans les contacts, à la fois au niveau chronologique et spatial. Le rôle de certains sites (Stradonice, Manching) ou de certaines régions (Suisse, Rhin-Moselle) a ainsi été souligné.

L'analyse des données qualitatives et quantitatives a été complétée par des recherches sur les formes de contacts qui peuvent être envisagées, au premier rang desquelles les échanges et les migrations. Cette deuxième phase du processus d'analyse nous a permis de mettre en avant un certain nombre de difficultés méthodologiques, démontrant ainsi que les données archéologiques seules sont nécessaires mais non suffisantes pour répondre à ces questions.

Pour chaque marqueur considéré individuellement, nous avons toujours à notre disposition plusieurs hypothèses, plus ou moins convaincantes, mais pour lesquels le choix relève plus de la subjectivité que de données sûres à 100%. Il n'est donc pas possible de préciser avec certitude quel type de contact a conduit à son déplacement.

En conséquent, on comprend qu'il en de même si l'on considère ensemble tous les marqueurs sur les quatre siècles qui nous intéressent. Il est selon nous délicat de vouloir proposer un schéma global qui verrait se succéder l'une ou l'autre des formes de contacts. Comme pour les objets considérés individuellement, il nous semble que les objets considérés globalement doivent être assignés à une multitude de facteurs, et donc de formes de contacts. On objectera que certaines manifestations semblent difficiles à remettre en cause, tel l'accroissement notable de la production et des échanges à partir de la fin du III<sup>e</sup> ou du début du II<sup>e</sup> s. Et pourtant, ceci ne reflète peut-être que le manque d'informations à propos des autres formes de contacts, ou tout du moins sont-elles partiellement occultées par la masse de biens échangés.

Une autre hypothèse, mais nous préférons rester prudents, peut être une « démocratisation » des échanges, passant graduellement de la sphère sociale à LT B-C (cadeaux « diplomatiques ») à la sphère économique à LT C-D. Mais là aussi, on ne doit pas conclure au remplacement du premier phénomène par le second. Et il n'exclut pas l'existence de mouvements de population, d'une ampleur certes limitée, semble-t-il. Mais là, le problème réside dans notre capacité à les identifier clairement.

Nous avons souligné à plusieurs reprises les limites méthodologiques liées aux données archéologiques. Il nous semble qu'il serait nécessaire d'élargir notre domaine d'investigation à d'autres champs. Ces travaux devront être menés aussi bien à une échelle microscopique (objets) que macroscopique (théories anthropologiques).

*Champ chronologique.* En intégrant le Ha D et LT A, période qui bénéficie également d'une abondante littérature sur le sujet des contacts à longue distance, et qui possède ses modèles propres, basés essentiellement sur les échanges avec le monde méditerranéen, mais période pour laquelle on a également beaucoup discuté des modalités de diffusion de la « nouvelle » culture de LT, sur un modèle souvent migrationniste.

*Champ géographique.* La présente étude n'a pris en compte que deux ensembles géographiques, dont un, la Bohême, est relativement restreint. Il sera nécessaire de la replacer dans une perspective plus large, celle de l'Europe centrale ou de l'Europe danubienne dans son ensemble.

*Champ de l'interdisciplinarité.* Devant la difficulté d'interprétation du mobilier archéologique seul, et les longs débats qui en ont découlé, il nous semble que l'utilisation de données ethnologiques doit être développée pour pouvoir élargir le champ des possibilités de nos analyses interprétatives, et pour éventuellement illustrer des phénomènes que nous avons pu définir comme « invisibles ». L'ethnologie reste globalement peu utilisée pour la période de La Tène, au moins pour ce qui concerne les relations à longue distance.

Mais parallèlement à ce recours à l'ethnologie, il sera nécessaire de s'intéresser plus en profondeur à ce qui a pu être écrit pour d'autres périodes préhistoriques (au sens large) et historiques. Comparer nos raisonnements pour le second âge du Fer avec ceux de nos collègues d'autres périodes peut permettre de prendre un peu de distance avec nos propres résultats. Il peut être parfois intéressant d'examiner un problème avec plus de « neutralité », loin des débats d'école et de personnes.

La comparaison avec les autres périodes devra être couplée avec un approfondissement de l'étude des travaux théoriques sur les différents types de contacts, qui peuvent parfois paraître trop théoriques justement, mais qui permettent également de prendre du recul par rapport aux grands schémas de pensée (les « écoles ») qui jalonnent toute discipline. Une étude épistémologique plus poussée, une dissection de l'histoire de la recherche, non seulement pour le phénomène des contacts, mais pour l'archéologie du second âge du Fer dans son ensemble, compléteront cette recherche de distanciation. Nous avons certes abordé superficiellement certains de ces points, mais ils mériteraient d'être plus largement approfondis.

*Champ de la méthode.* En lien avec l'interdisciplinarité que nous venons d'évoquer, on peut également souhaiter développer les diverses analyses physico-chimiques ou biologiques aujourd'hui à la disposition des archéologues. Les possibilités sont somme toute assez larges, pour différents types de matériaux (thermoluminescence, spectroscopie de masse, analyses d'alliage, isotopes de strontium, etc.). Le problème majeur de ce type

d'analyses est généralement financier, surtout si on veut le pratiquer sur un grand nombre d'échantillons. Il serait en ce sens intéressant de pratiquer l'une ou l'autre de ces analyses sur un type cible. Les résultats permettraient de mettre en parallèle des analyses renseignant sur la provenance et des cartes de répartition. Ce type d'approche permettrait de résoudre au moins un des problèmes liés à l'étude des contacts à longue distance, qui est celui de la détermination du lieu de production (au moins à une échelle régionale). En effet, face à une carte de répartition, la détermination du foyer de production est souvent un point problématique. Avec ces résultats, on pourrait ensuite commencer à réfléchir sur les types de contact en jeu.

On est en mesure de « sentir » les contacts indirects (uniformité de la culture matérielle), mais il est beaucoup plus difficile de démasquer les traces de contacts directs (manque d'études globales).

Rappelons pour conclure que l'uniformité de la culture laténienne est un fait archéologique par définition. L'existence de cette grande entité culturelle est visible surtout quand on la compare aux entités voisines (Germanis, Romains, etc.).

Il y a donc eu contacts, qui ont permis, par toutes sortes de mécanismes directs ou indirects, de répandre une culture matérielle relativement homogène sur une grande partie de l'Europe, même si bien évidemment une large part doit être laissée aux grands ensembles régionaux. En ce sens, les relations entre la Bohême et la Gaule n'ont peut-être été qu'une des pierres apportées à l'édifice, mais qui ont participé elles aussi à cette dynamique.

## SHRNUTÍ

### Úvod

Vztahů mezi Čechami a Galií v pozdní době laténské bylo v průběhu dějin bádání často užíváno jako prostředku vysvětlení kulturních změn a objevení se nových typů artefaktů v té či oné oblasti.

Cílem této disertace je, pokusit se zhodnotit tyto vztahy na základě celkového pohledu založeného na dosud publikovaném materiálu. Budeme pokoušet zkoumat, zda se tyto kontakty mezi danými oblastmi a v daných obdobích mohly odehrát a případně jakým způsobem se mohly projevit.

### Kapitola 1. Vymezení problematiky, dějiny bádání

#### *A. Zeměpisný, chronologický a kulturní rámec*

Zeměpisně je rámec práce vymezen dvěma územími, Galií a Čechami, zasazenými do širší zóny laténské Evropy. Smyslem práce je studovat vzájemné vztahy mezi oběma těmito oblastmi současně. Výběr právě těchto území má několik opodstatnění, z nichž nejdůležitější souvisí s dějinami bádání, které na vztahy právě těchto dvou celků poukazovalo již od přelomu 19. a 20. století.

Hranice Galie odpovídají hranicím vývoje laténské kultury mezi Pyrenejemi, Rýnem, Bretaní a Alpami, přičemž se „Rýnem“ rozumí velmi volně chápané pomezí na pravém břehu řeky. Za hranice Čech zde bude považována oblast povodí Labe a jeho přítoků. Oblasti jižního Německa a Rakouska, ležící mezi těmito dvěma celky, se dotýkám jen výběrově (viz kapitolu III).

Chronologický záběr práce je vymezen stupni LT B až LT D, tedy 4. – 1. stoletím před Kristem. Čechy a Galie, náležející k témuž okruhu laténské kultury, tehdy sdílí mnoho společných prvků, současně jsou jim však vlastní regionální specifika. Laténská kultura prochází během čtyř studovaných staletí vývojem ve všech ohledech (materiální kultura, sídlištní struktura, pohřební ritus, hospodářské aktivity, výroba i směna). Tyto jevy se mohly v obou oblastech vyvinout paralelně bez zásadních vzájemných odchylek. V případě několika rozdílů (mincovní systém, náboženská a pohřební složka), na něž lze poukázat, je vysvětlení možno hledat v nestejně míře poznání.

#### *B. Dálkové vztahy: definice pojmu a meze bádání*

Termín „vztahy“ (*relations*), chápaný zde jako synonymum pro „kontakty“ (*contacts*) i „styky“ (*rappports*) odkazuje k vazbě vzájemné závislosti či vlivu mezi jednotlivci. Zahrnuje všechny formy kontaktu, které lze v minulé kultuře rozpoznat archeologicky, tedy bez užití písemných pramenů, ke kultuře se vztahujících.

Výraz „dálkový“, charakterisující zde typ kontaktů, lze definovat jako „překračující územní hranice skupiny nebo kulturního okruhu, z něhož pochází“. Rozsáhlost osídlených území mezi oběma oblastmi nás opravňuje hovořit o kontaktech dálkových. Vzhledem ke vzájemné poloze Galie a Čech bude rovněž občas možno hovořit o kontaktech mezi

„východem a západem“.

Z archeologického hlediska je možno rozlišit několik typů kontaktů projevujících se různým způsobem či označovaných pojmy, jejichž význam se u jednotlivých autorů liší nebo není jednoznačně definován. Mobilita předmětů bývá vysvětlována především dvěma typy kontaktů, z nichž jeden souvisí s migracemi, druhý se směnou, čili s mobilitou osob, respektive předmětů. Pod označením „migrace“ jsou zahrnuty různé mechanismy: pohyby skupin osob, přesuny individuální (jedinci, řemeslníci, exogamie atd.) nebo související s válečnými událostmi (kořist, loupež, žoldnéřství atd.).

Směna je typem kontaktu, jejímž cílem je přesun zboží. Jedná se z definice o akty dvoustranné, vzájemné, vznikající z potřeby hospodářské, společenské nebo politické a o akty předem uvážené: obě strany směny se předem shodly a transakce probíhá za nenásilných podmínek. V rámci širokého pojmu „směny“ je možno rozlišit tři odlišné mechanismy: obchod (kdy je prostředkem směny mince), směnný obchod (kdy je zboží vyměňováno za jiné zboží) a směna darů (kdy je za dar opláceno darem).

Mezi omezeními bádání o dálkových kontaktech vystupuje zejména výrazně problém „neviditelných“ kontaktů. Tímto výrazem označujeme formy kontaktu, které nezanechaly archeologické stopy.

V první řadě se jedná o informace přenášené ústním podáním, které zůstávají našemu dnešnímu pohledu skryty. Tyto „duchovní produkty“ (Venclová 2002) lze rozdělit na tři hlavní skupiny nemateriálních produktů: znalosti (technologie, techniky, strategie), chování (společenské, obřadní, rituální, kroj) a ideologie. Přesuny těchto duchovních produktů lze rozpoznat jen ve vzácných případech. Tak je tomu především v případě přenosu technik (např. *murus gallicus* na oppidu Manching). Podobně hmotné nálezy (viz kapitulu II) mohou být občas až druhotným projevem kontaktů odehrávajících se na úrovni duchovních produktů.

Skupina „neviditelných produktů“ dále vedle duchovních produktů obsahuje rovněž hmotné předměty, mezi nimiž lze rozlišit tři kategorie: suroviny, potraviny, výrobky z pomíjejících materiálů. Do tétož okruhu náleží obchod s otroky. Některá z těchto zboží je nicméně možno při studiu dálkových kontaktů identifikovat: díky tomu, že se dochoval předmět, v němž byla transportována či proto, že byla díky kontaktu s antickým světem zaznamenána písemnými zprávami (jako víno, nasolené maso, otroci).

Třetí obtíž plyne ze skutečnosti, že dálkové kontakty studujeme v rámci jediné archeologické kultury. Je tak nutno rozpoznat v rámci (většinové) materiální kultury, charakteristické pro místní kulturu jako celek, případné alochtonní regionální varianty. Doklady kontaktu mezi jednotlivými oblastmi tak mohou „splýnout s davem“, nerozpoznatelné v uniformitě materiální kultury.

Těchto několik příkladů poukazuje na „negativní“ rozměr studia dálkových kontaktů. Upomínají nás však na množství informací, které nám není a nebude dostupné, a bez jehož pomoci se musíme přesto pokusit uvažovat.

### C. Dějiny bádání: Čechy a Gallie v kontextu dálkových kontaktů

Téma kontaktů mezi Čechami a Gallii se dosud nikdy nestalo hlavním předmětem syntézy zaměřené na chápání vztahů mezi oběma oblastmi. Informace jsou tak rozptýleny v pracích zabývajících se otázkami širšími, v nichž je tohoto tématu užito jako nástroje či příkladu, jímž se autor pokouší vysvětlit podobnosti materiální kultury obou oblastí.

Sluší se však zmínit dva autory, stojící na počátku spojování obou oblastí: J. L. Píče a J. Décheletta činné na přelomu 19. a 20. století. Ač se jejich názory na formy kontaktu v mnoha bodech rozcházejí, zabývají se oba archeologové intenzivně otázkou přítomnosti

identických artefatů ve vzájemně vzdálených oblastech keltského světa, zejména mezi Galií a Čechami (jmenovitě mezi oppidy Stradonice a Bibracte).

Dějiny následného bádání nás vedou po dvou tématických cestách: z jedné strany přesuny osob (migrace, pohyby jednotlivců), ze strany druhé směna a obchod. Tento dualismus je možno sledovat po celé dějiny našeho oboru a téměř uvést v soulad s jejím obecným vývojem: Až do nedávna se většina badatelů klonila k teoriím migračním (invazním), současné bádání naopak převážně odmítá hledat v tomto principu jedinou příčinu kontaktů.

## Kapitola II : Indikátory kontaktů mezi Čechami a Galií

Naše bádání nad povahou kontaktů mezi Čechami a Galií jsem se chtěli založit na zkoumání či přezkoumání publikovaných archeologických nálezů. Kontakty jsou však v prvé řadě „vztahy mezi lidmi“ a jedná o jev široký, který se netýká pouze materiální kultury. Je tudíž nutno se tázat, jakými informacemi je archeologie schopna k otázce vyjádřit z hlediska kvalitativního a kvantitativního: jaké typy kontaktů lze rozpoznat a jakou složku kontaktů lze archeologicky vnímat? K ilustrování či k charakterisování těchto kontaktů bývalo užíváno celé řady artefaktů. Naším cílem je tuto dokumentaci přezkoumat a posoudit hodnověrnost těchto indikátorů.

### A. Metody zkoumání

Za indikátory kontaktů považujeme všechny typy artefaktů (předměty i struktury) jimiž lze ilustrovat dálkové vztahy mezi Čechami a Galií. Jedná se teoreticky o artefakty pocházející z Galie nalezené v Čechách a naopak.

Především na základě archeologické literatury byly vybrány typy předmětů, jejichž typ či rozšíření umožňují předpokládat spojení mezi Čechami a Galií. Část korpusu – galské mince – jsme měli možnost studovat v Národním museu v Praze.

Studované indikátory je možno rozdělit na sedm kategorií: mince; šperky; keramika; výzbroj; nástroje; artefakty související s transportem a koňským strojem; a artefakty monumentální.

### B. Mince

Tzv. bojské mince, zastoupené výhradně ražbami zlatými, jsou na území Galie rozšířeny poměrně slabě a dosahují pouze jejího východního okraje. V literatuře je zaznamenáno 50 bojských mincí tří různých typů. Mezi nalezišti zejména nápadně vystupuje Saint-Louis, odkud pochází více než třicet bojských mincí. Galské mince jsou za dnešního stavu poznání známy z Čech v počtu 55 kusů (představujících 20 typů) z 12 nalezišť.

Obraz kontaktů vytvořený na základě mincí se nápadně liší podle toho, zda situaci nahlížíme z Čech či z Galie. V první jmenované oblasti jsou indikátory kontaktů, datované zejména do LT D, rozšířeny po celé zemi a zahrnují velké množství nominálů i mincovních kovů. Nálezy se nicméně převážně soustředí kolem Stradonic. V Galií jsou sice stopy kontaktů datovány rovněž převážně do LT D, ve všech ostatních bodech se ale situace liší: jsou méně rozsáhlé, přinejmenším z hlediska geografického; importované mince jsou výhradně zlaté a soustředí se převážně v depotech, tedy pravděpodobně v kultovní sféře.

### C. Osobní výbava

Mezi předměty osobní výbavy bylo zahrnuto 108 nálezů představujících 26 různých typů. 36 předmětů dokumentuje pohyb z Čech do Galie, 72 ukazuje opačným směrem. Mezi zmíněnými 26 typy artefaktů jsou nejrozsáhlejší soubory tvořeny skleněnými šperky (64 předmětů, 11 typů) spadajícími pouze do LT C-D a šperky bronzovými (44 předmětů, 15

typů) pokrývajícími celé studované období. Z hlediska širších kategorií si lze povšimnout určité převahy kruhového šperku oproti sponám (20 typů oproti 5). Tento poměr je ale dán vysokým zastoupením typů skleněného šperku plynoucím z pokročilého stavu výzkumu. Palmetovité záponky opasku ukazující rovněž na pohyb součástí ženského kroje představují nakonec ojedinělý případ ve stupni LT D. České indikátory nalezené v Galii se soustředí zejména v období LT B2b-C1 se třemi či čtyřmi hlavními typy (náramky s výzdobou nepravým filigránem a nepravou granulací; *Schneckenringe*; skleněné náramky Haev. 8a). Období LT B1 a LT C2-D1 jsou naopak zastoupena jen slabě vždy jediným typem na fázi či sub-fázi. Mezi galskými indikátory nalezenými v Čechách lze jasně vydělit dvě skupiny: jednu náležející fázi LT B1b-B2a, druhou – o něco výraznější – fázi LT C2-LT D2. Fáze LT B2b-C1 je zastoupena nevýrazně jediným typem na fázi či sub-fázi.

#### D. Keramika

Mezi keramikou bylo zjištěno pět typů. Dva z nich dokládají kontakty z Čech do Galie, tři v opačném směru. V případě malované keramiky a keramiky české byly v obou případech zjištěny jen ojedinělé kusy. Pouze keramika metopová se čtyřmi nádobami nalezenými v Čechách daleko od svého výrobního centra zde vystupuje nápadněji. Tento typ sice jako jediný vykazuje větší rozšíření, zároveň je ale i jediným, ke kterému je k dispozici syntetická studie. Kontakty mezi Čechami a Galii můžeme tedy doložit sedmi nádobami. Z hlediska chronologie lze v první řadě konstatovat, že keramické indikátory spadají výhradě do fáze LT C-D, z toho nejranější typy do LT C1/C2 (česká keramika). Tento obraz může nicméně vyplývat ze stavu výzkumu, který je pro LT B méně rozvinut. V keramice malované odkazují dva identifikované typy, budeme-li se držet datací v zemi původu, k dvěma následným fázím pozdní doby laténské: k LT D1b (geometrická výzdoba kosočtverci) a LTD2a (mísa lomeného profilu se zoomorfní výzdobou). Nelze však prohlásit, že se příslušné kontakty odehrály ve dvou různých momentech a je možno uvažovat i o současném „příchodu“ obou nádob.

#### E. Další kategorie

V oblasti výzbroje lze jako o indikátorech uvažovat jen o dvou typech: v obou případech se jedná o meče, z nichž každý zastupuje jeden široký chronologický horizont. Pochva zdobená *au repoussé* z Jenišova Újezdu odkazuje k horizontu plochých pohřebišť, přesněji k jeho počátku (LT B1 či LT B1a) zatímco meč s antropomorfním jílcem ze Stradonic náleží době oppidální, a to jistě jejímu závěru.

Poslední tři kategorie indikátorů (nástroje, indikátory související s transportem a indikátory monumentálního charakteru) jsou zastoupeny jen malým počtem artefaktů: nástroje dvěma žernovy z basaltu z Eifelu, doprava a postroj pěti předměty tří typů, monumentální artefakty zastupuje sypaný val na oppidu Závist.

#### F. Indikátory problematické a typy nezahrnuté mezi indikátory

Zmiňujeme rovněž několik typů, které nebyly mezi indikátory zahrnuty nebo které zůstávají problematické. Problematickým indikátorům je společná buď nedostatečná míra poznání příslušného typu nebo obtíže spojené s postižením jeho rozšíření či chronologie.

Typy nezahrnuté mezi indikátory potom představují ty typy, jež byly v minulosti citovány jako příklady kontaktů mezi Čechami a Galii, u nichž ale následná analýza prokázala, že tato domněnka byla chybná. Představujeme zde přitom důvody, které nás vedly k vyřazení těchto typů z našich úvah (chronologie, nedostatečně průkazná paralela, oblast původu atd.).



### G. Syntéza

Každý z indikátorů přispívá k celkovému obrazu z hlediska kvantitativního, chronologického a geografického. K analýze indikátorů je užito dvojího způsobu kvantifikace (počet artefaktů a počet typů), jehož smyslem je překonat častý problém neznalosti přesného nálezového kontextu jednotlivých předmětů. Mezi sedmi kategoriemi artefaktů lze jak ve směru z Čech do Galie tak ve směru opačném pozorovat výraznou převahu mincí a předmětů osobní výbavy (23 typů mincí zastoupených 96ti jednotlivými artefakty, 26 typů předmětů osobní výbavy se 108 artefakty, zatímco keramika čítá pouhých 7 předmětů v 5ti typech, výbroj dva předměty ve 2 typech, transport/postroj 5 předmětů ve 3 typech, nástroje dva předměty 1 typ, monumentální artefakty 1 typ zastoupený jedním příkladem). Lze tak říci, že mince a předměty osobní výbavy, jejichž početní zastoupení je jak co do počtu typů, tak co do počtu artefaktů navzájem velmi blízké, hrají mezi indikátory kontaktů po celé studované období rovnocennou roli. Ostatní kategorie jsou zastoupeny poměrně slabě a jen u keramiky lze pozorovat mírně vyšší variabilitu. Tento obraz musí být nicméně vyvážen poměrně četnými typy indikátorů, které nakonec nebyly do seznamu zahrnuty (20 dalších typů krom 61, o nichž bylo pojednáváno výše).

Kvalitativní rozbor indikátorů vede k několika úvahám: V první řadě si lze povšimnout téměř naprosté absence železných předmětů. Meč z Jenišova Újezdu je jediným artefaktem, který bylo možno identifikovat a mezi indikátory zahrnout, a to ještě nepřímo, prostřednictvím jeho bronzové pochvy. Špatný stav dochování železných předmětů zejména v porovnání s předměty bronzovými by téměř ospravedlňovalo jejich zařazení mezi „neviditelné zboží“. V široké kategorii železných předmětů navíc představují naprostou většinu nástroje, mezi nimiž je rozlišení regionálních skupin těžko možné. Druhým bodem analýzy je hodnota (společenská? obchodní?) některých artefaktů, které lze považovat za „luxusní“ artefakty. Na tuto hodnotu může odkazovat kvalita předmětu jako takového, materiál, z něhož je vyroben, anebo i „bohatost“ kontextu.

Roztřídění typů artefaktů podle jejich datace pomáhá pochopit chronologickou variabilitu mezi jednotlivými kategoriemi. Indikátory českého původu vykazují určitý vývoj. V LT B se u všech pěti zastoupených typů jedná o předměty osobní výbavy, od LT C se potom objevují mince a jeden typ skleněného náramku. V LT C2-D jsou nakonec zastoupeny všechny kategorie indikátorů východozápadních kontaktů (mince, osobní výbava, keramika, transport/postroj). U artefaktů pocházejících z Galie je stupeň LT B zastoupen převážně předměty osobní výbavy. Jedinými výjimkami jsou pochvy zdobené *au repoussé* datované do LT B1a a žernovy (LT B2-D). V LT C se objevují první typy mincí a skleněných korálků. V LT C2-D jsou zastoupeny všechny typy indikátorů. Celkový vývoj tak v obou směrech ukazuje podobné schéma: v LT B téměř výhradně pohyb předmětů osobní výbavy, v LT C objevení mince a prvních typů skleněných předmětů a v LT C2-D zastoupení všech kategorií.

Pozornost je vhodné věnovat i geografickému rozměru problematiky, tj. identifikovat konkrétní oblasti, odkud indikátory pocházejí (oblasti „výchozí“) a kam směřují (oblasti „cílové“).

Pokud se jedná o oblasti výchozí, jejich přesná definice je v případě východních indikátorů problematická: v případě mincí je možno pomýšlet na původ v Čechách či na Moravě, keramika ukazuje do středních či východních Čech. U předmětů osobní výbavy a transportu/postroje je zúžení na konkrétní oblast nemožné. V Galii lze výchozích oblastí identifikovat několik: zóna mezi pařížskou kotlinou a Lotrinskem (devět či deset typů indikátorů), středovýchod Francie a střední a západní Švýcarsko (sedm typů), severní Švýcarsko a

jižní část horního Porýní (šest typů), oblast Porýní-Pomoselí (devět typů), středozápad a atlantické pobřeží Francie (devět typů). Keramika malovaná kosočtverečným vzorem a spony typu Nauheim A8.5 odkazují ke kontaktům s Forez respektive Provenčí. Keramika malovaná zoomorfne může pocházet z Auvergne nebo z Champagne. Zejména nápadně tak vystupují především tři oblasti: Champagne (především její západní část), oblast Porýní a Pomoselí a nakonec Švýcarsko (zejména severovýchodní). Pokud se jedná o cílové oblasti Čech, jsou indikátory rozšířeny po celém území, soustředí se ale v jeho západní části, zejména nápadně ve dvou oblastech: jedna z nich leží v severozápadních Čechách mezi Krušnými horami, Labem a Ohří, druhá v Čechách středních v údolí Berounky a v okolí jejího soutoku s Vltavou. V Galii jsou indikátory rozšířeny téměř výhradně ve východní polovině území. Hlavní roli zde hraje Švýcarsko, kde se indikátory nejhustěji soustředí na západě mezi Lausanne a Bernem.

V období LT B-C1 se indikátory v Čechách soustředí zejména v severozápadní části území, která zde hraje roli jak oblasti výchozí, tak oblasti cílové. V Galii lze naopak rozlišit oblast specificky výchozí (severovýchod) a specificky cílovou (jihovýchod). Pouze Švýcarsko v tomto období indikátory kontaktů jak vysílá, tak přijímá. Období LT C2-D působí celkově dojmem rozšíření oblastí jak výchozích, tak cílových. V Čechách je galskými importy pokryto celé území, zatímco oblasti, z nichž mohou pocházet ukazatele „východní“, se v této fázi rozšiřují přes hranice studovaného území a zasahují stále širší oblasti (Morava, Rakousko, Slovinsko, Bavorsko). V Galii působí obraz podobným dojmem: zvětšuje se počet výchozích oblastí kontaktů. Mezi oblastmi cílovými hraje hlavní roli severovýchod a především jeho východní okraj (horní Rýn a Švýcarsko).

Lokality s vyšším významem v kontaktech mezi Galii a Čechami (tedy ty, z nichž pochází více než jeden artefakt-indikátor) jsou logicky situovány do cílových oblastí. V Galii se jedná o Saint-Louis (31 předmětů), Saint-Sulpice (5), Lindau (3), Münsingen-Rain (3), Mulhouse (3), Mont-Beuvray (2), Gruyères (2), Hoppstädten (2) et Corroy/Trouans (2). V Čechách o Stradonice (103 předmětů), Třisov (4), Chomutov (4), Jenišův Újezd (3), Hostomice (2) a Závist (2).

Dvěštedvacetjeden zjištěný artefakt tak přináší celou řadu informací o kategoriích, chronologii a geografickém rozšíření indikátorů kontaktů mezi Čechami a Galii. V obou oblastech lze rozpoznat podobný chronologický vývoj v zastoupení jednotlivých kategorií nálezů, v nálezových kontextech (sídliště, pohřebiště, depoty) a v menší míře potom i shody mezi výchozími a cílovými oblastmi. Jediný zásadnější rozdíl spočívá v celkové dynamice těchto kontaktů, která se zdá probíhat pravidelně po celé studované období ve směru z Čech do Galie ale méně souvisle ve směru opačném.

### **Kapitola 3. Formy a nosiče kontaktů: interpretační hypotézy**

#### *A. Kmeny a migrace*

Z historiografického hlediska patří migracím v rámci studia kontaktů výlučné postavení, a to jak pokud se týká obecně bádání o době laténské, tak pokud jde o kontakty mezi Čechami a Galii. Tyto migrační (či invazní) teorie bývaly v některých případech spojovány s dvěma kmeny zmiňovanými antickými prameny, s Bóji a Volky Tektoságy. Oběma kmenům je společný jeden rys, a sice že jsou lokalisovány tu do Čech, tu do Galie. Obě problematiky – migrační teorie obecně a otázku obou kmenů, spojovaných s Čechami – tak zde budou pojednávány souběžně.

*Stav poznání.* Někteří badatelé zaujímající čistě migraционистické stanovisko přepokládali pohyby kmenů mezi Čechami a Galii. Můžeme citovat zejména práce V. Kruty (2000), P.

*Drdy a A. Rybové (1995), B. Cunliffa (2001)* či ještě katalog *Celtes Mariemont 2006*. Středem zájmu jsou především tři kmenové pohyby: příchod „historických Keltů“ (některými autory pokládaných za Boje) ze Západu do Čech na počátku 4. století; tažení Volků Tektoságů do jižní Francie ve století třetím; anebo různé pohyby mezi Čechami a Galií spojované s Boji v 1. století př. Kr. Je však nutno podotknout, že tyto teorie nejsou sdíleny ani přijímány většinou badatelů a že tedy nepředstavují jednomyslné stanovisko české archeologie. Někteří archeologové se podobným úvahám raději vyhýbají a antické texty i problematiku pohybu kmenů přecházejí mlčením (*Venclová 2008*).

Jiní autoři předložili, rovněž v rámci migraционistického modelu, odlišná schémata. Největší různorodosti názorů bylo asi dosaženo v otázce lokalisace kmenů Bojů a Volků Tektoságů ve střední Evropě. V Čechách vedla otázka – zjednodušeně řečeno – identifikace lidu laténských plochých pohřebišť středních a severních Čech ke „střetu“ dvou „škol“. Nejstarší a nejběžnější hypotéza by v nich chtěla vidět Boje (např. *Píč 1902, Stocký 1933, Filip 1963*), konkurenční interpretace je považuje za Volky Tektoságy (mj. *Šimek 1934, Celtes Mariemont 2006*).

Krom těchto dvou hlavních teorií existuje na lokalizaci Bojů ve střední Evropě mnoho názorů alternativních. Byli lokalizováni v severních Čechách a/nebo na severní Moravě, v jižních Čechách, v Bavorsku, v rýnsko-mohanské oblasti, obecně ve střední Evropě mezi Bavorskem a Karpaty. Hypotézy o Volcích Tektosázích jsou sice méně četné, přesto je ale kmen kladen hned do tří oblastí střední Evropy: do severních Čech, na severní Moravu a do Bádenska-Würtenberska. Jednotlivé, často navzájem si protirečící teorie, vycházejí především z dlouhé tradice bádání ale i ze subjektivních postojů jednotlivých badatelů. Rozhodli jsme se proto pojímat odděleně z jedné strany antické písemné prameny, abychom mohli posoudit jak roli dotyčných kmenů tak i způsoby, jimiž byly tyto prameny interpretovány a ze strany druhé problematiku migraционistických teorií jako takových, abychom mohli analyzovat způsoby, jak byly tyto aplikovány na problematiku vztahů Galie a Čech.

*Antické prameny.* Bojové a Volkové Tektoságové vystupují sporadicky v textech několika antických autorů. Příslušné úryvky pramenů jsou spolu s četnými interpretacemi moderních historiků představeny v kapitole III.A.2. Plyne z nich, nakolik je problematické pokoušet se o přesnou lokalizaci Bojů a Volků Tektoságů a z toho potom, že o to problematičtější je rekonstrukce jejich migrací. Antické prameny dokládají ostatně jen o migracích kmenů, zatímco pro migrace individuální prameny chybí (*Tomaschitz 2002*).

Sídla Volků Tektoságů byla, jak jsme viděli, umístována do různých oblastí v rámci poměrně široké zóny střední Evropy. Hodnověrnost příslušné Caesarovy pasáže o lokalizaci kmene, je však podle historiků diskutabilní: jedná se o jediný starověký pramen k problematice nepotvrzený z dalších zdrojů. V Galii není lokalisace tohoto kmene *a priori* zpochybňována, jen se zdá, že jeho teritorium bylo menší než to, které mu bývá tradičně připisováno. Pohyby mezi oběma zónami nejsou v textech zmiňovány a pokud zpochybníme možnost přítomnosti Volků Tektoságů ve střední Evropě, otázka pohybů mezi Čechami a Galií nepřipadá dál v úvahu.

V případě Bojů se problém točí kolem lokalisace Bojohaema. Ačkoliv podle všeobecně přijaté hypotézy bývá kladeno do Čech, a to především z důvodů etymologických, je nutno uznat, že písemné zmínky zůstávají neurčitě, občas si přímo protirečí. Bylo by pozoruhodné zmapovat posuny výrazu *Boiohaemum* od starověku po dnešek s cílem pochopit, proč nakonec zůstalo spojováno jen s Čechami, když mnoho badatelů uznává, že jejich hranice muselo překračovat. V tom případě je jméno dnešních Čech/ Bohemiae/ Böhmen jen pozůstatkem označení *Boiohaema*, které muselo být ve skutečnosti mnohem rozsáhlejší.

Zejména S. Rieckhoffová hovoří o výrazu „Boj“ jako o souhrnném označení, které užívali Římané pro větší množství keltských etnik na sever od Alp (*Rieckhoff 2009*). Tento koncept

„spolkového“ označení navrhl již W. Stöckli a shoduje se s názory J. Collise, který se domnívá, že jméno Bojů mohlo patřit „konfederaci“ kmenů, podobně, jako ethnonyma Keltové či Belgové v Galii (*Collis 2003*). V souhrnu se tak po přezkoumání fragmentární a nejisté dokumentace ukazuje, že prameny jsou nejisté a navzájem si protirečí. K posunu debat může přispět jedině další kritické přezkoumání pramenů.

*Migrace a archeologie.* Problematika migrací vyvolává otázky po hodnotě dokumentace, kterou můžeme nakládat, a po metodologických východiscích, na nichž jsou podobné interpretace stavěny. Předně je nutno připomenout, že migrace, které se tak jako v našem případě odehrávají v rámci jedné a téže archeologické kultury, jsou jen špatně identifikovatelné. Narážíme zde na výše zmíněný problém uniformity laténské kultury. Navíc, pro 4. a 3. století naše modely vycházejí především z dokumentace funerální. Neznalost sídlišť tak zkresluje naše vnímání situace. V neposlední řadě je korpus písemných pramenů vztahujících se k našemu období poměrně omezený: většina událostí a mikroudálostí se odehrála, aniž byla antickými pisateli zaznamenána. Z toho plyne, že možnost skloubení archeologických pramenů s texty je podobně obtížná.

Někteří badatelé poukazují na skutečnost, že migrační teorie jako prostředek interpretace archeologických pramenů představovaly přímočarý model vysvětlení kulturní změny vyhovující leda „dětské fázi archeologie“ (*Villes 1995*) a pohyby populací v době laténské tak odmítají. Aniž bychom se museli utíkat k takovému extrémnímu postoji, je možno zmínit, že se toto téma nestalo v archeologii předmětem teoretické diskuse a naše přístupy dosud závisí na metodách zděděných z 19. století. Skutečností je, že i přes nedávné pokroky jako např. stronciová analýza (kterou je ale možno uplatnit jen na jedince nebo na malé skupinky) nenakládáme metodou, již by bylo možno archeologicky identifikovat migraci. K pojmání otázky nám tak chybí jak metoda, tak i historiografický a epistemologický odstup. Stále častější případy znovuootevírání problematiky migračních teorií nicméně ukazují, že archeologové začínají opouštět modely zděděné z 19. století.

*Závěry.* Lokalisace středoevropských Volků Tektoságů v severních Čechách či na Severní Moravě vedlo některé badatele k úvahám o jejich vazbě s jihofrancouzskými Tektoságy a tedy o vztahu mezi oběma oblastmi. Tato domnělá vazba se však zakládá na prameni, jehož výpovědní hodnota byla některými historiky zpochybněna. Několik předmětů pocházejících z jižní Francie, na něž bylo v minulosti odkazováno a jejichž původ mimochodem leží mimo předpokládanou tektoságskou sídelní oblast tedy sotva může sloužit za doklady migrace tohoto kmene mezi Čechami či Podunajím a jižní Francií. V případě Bojů se obtíže ještě množí: zaprvé si nemůžeme být jisti, jaké společenské jednotce ve skutečnosti odpovídají (kmen či konfederace?). Jsou jen výtvorem starověké historiografie sloužícím k obecnému označení Keltů na sever od Alp? Dalším problémem je jejich lokalisace. Kde přesně sídlili a kde přesně leželo *Boiohaemum*?

Obecně platí, že je nutno udržet si při práci s písemnými prameny určitý odstup a mít v patrnosti, nakolik je jejich užití choulostivé a nakolik si samy občas protirečí. Pokud migrace skutečně hrály v keltských dějinách významnou roli, je nutno konstatovat, že máme k dispozici jen málo pramenů, že známe jen malé množství kmenů a že texty mlčí o mnohých, o nichž nevíme více než jejich jméno a lokalisaci, ale hlavně o mnohých, o jejichž existenci netušíme vůbec. Z toho plyne, že pokud je na základě archeologických pramenů uvažováno o migraci, počet kmenů, jimiž můžeme nakládat, je jen omezený. V případě Čech nám tak nezbyvá uvažovat než o Bojích a Volcích Tektosázích ačkoliv není řečeno, že byly osídleny jen a právě jimi. V konečném shrnutí nás všechny dosud vyjmenované problémy vedou k jistému skepticizmu pokud se týče problematiky role obou kmenů v kontaktech mezi Čechami a Galii.

Přístupujeme-li k migracím jako k jednomu z projevů kontaktů, narážíme snadno na meze možností archeologie, zejména na nedostatečný metodologický odstup. Z tohoto

hlediska nám může být k chápání tohoto jevu velmi užitečná etnologie či obecněji kulturní antropologie. Pokud se jedná o roli migrací v kontaktech Čech a Galie, neupíráme ji možnou hodnotu, považujeme ale za nezbytné přistoupit k celé problematice znovu od počátku.

Na závěr je nutno zdůraznit, že velké migrační teorie potkáváme především ve velkých syntetických pracech, které jakoby odpovídaly na potřebu předložit jasný a konkrétní obraz, umožňovaly pojmenovat jinak nezajímavé nebo málo výmluvné památky. Problém takového pojmání migrací dle našeho názoru spočívá výhradně v této poslední fázi argumentace, která si klade za cíl zasadit naše prameny do širší („historické“) perspektivy jak pro odborníky, tak pro laiky. Možná je třeba uvažovat o jiném způsobu, jak prezentovat naše data, o způsobu, kterým bychom se odpoutali od neoromantických představ (Rieckhoff 2009). Ne všechny hypotézy je nutno zavrhnout, je ale třeba přinejmenším čtenáře upozornit na meze našich interpretací. Narážíme tak na problém, který nespočívá v našich pramenech ale spíše ve způsobu, jímž je interpretujeme a prezentujeme.

### *B. Směna a obchod*

Teoretická literatura k tématu směny a obchodu je hojnější než k tématu migrací. Tato bohatost však zároveň vede k některým terminologickým obtížím. Téměř každý autor přistupuje k problematice odlišně a z toho potom vyplývá určité zmatení zejména v otázce rozlišení mezi směnou a obchodem. Interpretaci je tak nutno stavět pokud možno co nejstrukturovaněji (Renfrew 1993) a přistupovat s toutéž metodologickou obezřetností jako v případě migrací.

I odhlédneme-li od těchto terminologických problémů, zůstává studium směny a obchodu v mnohých rysech problematické. Antické prameny k tématu jsou poměrně chudé zatímco archeologie nám umožňuje pouze zaznamenávat pohyb zboží z hlediska vzdálenosti, případně množství. Postrádáme naopak téměř úplně informace o mechanismech a konkrétní organizaci těchto jevů takže diskuse o například totožnosti ochodníků zůstanou navždy jen spekulacemi. Lze souhlasit s tvrzením V. Salače (2004a), podle něhož si lze jen těžko představit, že by vnitřní obchod v rámci laténské kultury byl v rukou cizích obchodníků. Nemáme však žádné důkazy, na jejichž základě bychom to mohli prokázat.

V rámci období našeho zájmu se o obchodu a směně hypotetizuje jako o nejběžnějších formách kontaktu především pro 2.-1. století př. Kr. (LT C2-LT D). Je tomu tak zejména z důvodu společensko-hospodářských změn v tomto období, které se projevují vznikem mincovnictví a lokalit s centrálními funkcemi, na nichž se soustředí směna. Těmito „centrálními místy“ jsou především oppida. Krom nich jsou však známy i jiné typy sídlišť, snad s podobnými funkcemi ale nížinné a nehrazené. Na tomto místě stojí za zmínku chronologie vzniku těchto lokalit. Soustředění výroby (předoppidální sídliště s koncentrovanou řemeslnou výrobou, „industriální“ zóny) je totiž, zdá se, ranější a různorodější, než jak situaci představovala klasická schémata. Časnější vznik těchto lokalit tedy potom předpokládá časnější vývoj obchodu v širším měřítku.

V případě nesídlištních kontextů jsou zejména choulostivé interpretace nálezů funerálních. Exogenní předmět v hrobě může stejně dobře svědčit o původu zemřelého jako o získání předmětu komerční cestou za jeho života. U depotů závisí interpretace na otázce, zda je jejich uložení aktem rituálním, nebo zda se jedná o uschování zboží. I v případě rituální hypotézy zůstává k zodpovězení otázka, jakým způsobem byly dotyčné předměty přeneseny na místo uložení a odpověď zde většinou bývá nacházena v migračních teoriích nebo ve směně diplomatických darů. Obchod bývá z těchto interpretací vyloučen.

Pro období 4.-3. století lze vyzdvihnout dva problémy: Jednak nejednotnost názorů v

otázce, zda je v tomto období možno uvažovat o dálkovém obchodu. Negativní odpověď zde dávají převážně zastánci migračních teorií, které jim poskytují alternativní vysvětlení pohybu zboží. Zadruhé, budeme-li vycházet ze závěrů O.-H. Freye (1985), jenž sám obchod nezpochybňuje, potom musíme konstatovat, že projevy směny ve časné době laténské jsou zhruba totožné s jejími projevy v laténu pozdním. Zboží jsou podobná a otázky po možných formách kontaktu jsou kladeny stejně.

Problematičnost termínu „obchod“ ve smyslu masového rozšíření zboží spočívá ve skutečnosti, že do sebe pohlcuje všechny ostatní formy kontaktu. Případné směny společenského charakteru (dary, věno atd.) by tak představovaly jen ojedinělé případy – málo viditelné či zcela neviditelné – v mase zboží přepravovaného obchodem. Lze rovněž předpokládat, že prvotní formou kontaktů byly diplomatické dary, které až následně vedly k ustavení obchodu. Takovým způsobem například S. Sieversová představuje vývoj směny žernovů (*Sievers 2006*).

Tyto úvahy o obchodu a směně uzavíráme názory V. Salače (*Salač 2004a; Salač 2006a*), které považujeme za nejpřiměřenější: existenci laténského obchodu či směny nelze pochybovat, je ale třeba uznat, že nikdy nebudeme moci chápat jeho přesné mechanismy a způsoby fungování.

### C. Cesty a křižovatky

Chápat případnou organizaci vztahů mezi jednotlivými oblastmi nám může napomoci studium jednotlivých vektorů kontaktů: jednak cest mezi Čechami a Galií, jednak významných lokalit v této oblasti. Úvahy nad těmito otázkami jsme založili opět na ukazatelích kontaktů mezi Čechami a Galií, přičemž jsme náš zájem tentokrát zaměřili na jejich případnou přítomnost v oblasti jižního Německa a Rakouska.

Oblasti soustředění indikátorů kontaktů určujeme na základě rozmístění „významných lokalit“ (tj. těch, na nichž byly nalezeny alespoň dva indikátory kontaktů). Vyniká zde zejména východní Bavorsko a s ním sousedící část Rakouska, kde se soustředí nejen lokality významné ale i ty, z nichž pochází indikátory původu jak českého, tak galského. Především ale právě zde leží Manching, zastíňující všechny ostatní lokality v Německu i Rakousku. Role Manchingu v prostředkování zboží mezi Čechami a Galií je zjevná. Další oblastí, ač méně důležitou, je Švábský Jura mezi Neckarem a Dunajem. Četné indikátory byly nakonec zjištěny i ve Wetterau, v tomto případě však většina z nich pochází z bezprostředně sousedních oblastí Galie.

V literatuře bývají zmiňovány dvě hlavní osy východozápadních kontaktů: jednu z těchto cest představuje Dunaj, spojující jihozápad Německa s Karpatskou kotlinou a tekoucí v bezprostředním jižním sousedství Čech. Druhá cesta spojuje osou Mohan-Ohře Rýnsko-mohansko-moselskou oblast s Čechami. Na základě přezkoumání indikátorů kontaktů Čech s Galií je možno tento obraz zpřesnit. V první řadě je nutno zdůraznit rozhodující význam Dunaje, na jehož roli ve stycích východu se západem poukazuje množství typů indikátorů lokalizovaných podél jeho toku. Naopak cesta mohansko-oherská je mnohem méně zjevná či jen špatně identifikovatelná. Museli bychom tak mezi Čechami a Galií uvažovat buď o přímém spojení bez mezietaf nebo o šíření zboží nikoliv nejkratší cestou ale zprostředkovaně přes Podunají. Pomohanská oppida Staffelberg nebo Schwanberg nesnesou z tohoto hlediska srovnání s Manchingem na Dunaji.

## Kapitola 4. Syntéza

### A. Typy indikátorů, chronologie a klíčové oblasti

V rámci naší práce se nám podařilo načrtnout přehled hlavních typů artefaktů „cestujících“ mezi Galii a Čechami. Rovněž jsme poukázali na typy a kategorie artefaktů, jejichž sledování bude úkolem budoucího výzkumu.

Na obecné rovině bylo možno konstatovat v kontaktech rozhodující roli mincí a předmětů osobní výbavy. První zmíněné, které mohou být přímo spojeny se směnou, zauímají mezi artefakty zvláštní postavení. Nálezy pochází převážně z kontextů sídlištních. Předměty osobní výbavy, známé ze všech druhů kontextů, představují jedinou nálezovou kategorii, doloženou ve všech obdobích.

Lze se tázat po hodnotě artefaktů, které vstupují do hry dálkových kontaktů. Ve většině případů se totiž jedná o předměty prestižní a lze si tak položit otázku, jakou roli hráli v dálkových kontaktech předměty každodenní, které, zdá se, téměř postrádáme.

Ve stručném shrnutí geografických aspektů můžeme připomenout, že nejdůležitějšími oblastmi z hlediska dákových kontaktů mezi Galii a Čechami jsou v případě Galie Švýcarsko a oblast Porýní-Pomoselí-Pomohání a v případě Čech území na severozápadě a ve středu země. V Německu jsme konstatovali zásadní roli východního Bavorska a zejména oppida Manching.

Oblasti vlivů vycházejících z Čech na straně jedné a z Galie na straně druhé navzájem pronikají, zdá se, právě kdesi v oblasti Bavorska. Toto tvrzení je zajímavým podnětem k úvahám o kulturní „hranici“ mezi Východem a Západem, je-li legitimní o podobném pojmu pro dobu laténskou uvažovat.

Z hlediska chronologie pozorujeme v průběhu studovaného období postupné „obrácení“ směru kontaktů. Čechy zauímají zvláště významné postavení v LT B-C (jak bylo prokázáno i v případě keltského umění, viz zejm. práce V. Kruty), zatímco Galie nabírá na významu od LT C2 a zejména v LT D. Případně je možno tuto skutečnost relativisovat tvrzením, že Čechy v tomto období svůj význam ztrácejí.

### B. Formy kontaktů

Hlavní obtíží studia dálkových kontaktů je, že různé druhy kontaktů mohou vyústit v totožný archeologický obraz. Jak připomíná C. Scarre, při minimalistickém pohledu na problematiku nám archeologie poskytuje jedinou informaci: že předměty jsou přenášeny z místa na místo (*Scarre 1993*).

V konečném součtu může o přímém či nepřímém kontaktu Galie s Čechami svědčit jen nepatrné množství předmětů: 230 artefaktů pokrývajících období čtyř staletí. To dle našeho názoru odráží zásadní problém, že ve většině případů postrádáme studie artefaktů v „evropském“ měřítku. K překonání této obtíže by bylo nutno mít k dispozici detailní typochronologie ke každému z typů nálezů.

O povaze kontaktů nám umožňují uvažovat nálezové kontexty jednotlivých indikátorů kontaktů a typů příslušných nalezišť. Je však nutno připomenout, že pro většinu předmětů není nálezový kontext znám, zejména vezmeme-li v úvahu význam Stradonic pro náš korpus.

Depoty jsou ve většině případů zastoupeny tesaurisací bojských mincí (Saint-Louis, Mulhouse, Fossé des Pandours atd.). Můžeme zde následovat interpretaci, kterou předložil A. Furger-Gunti v případě depotu ze Saint-Louis (*Furger-Gunti 1982*): autor v tomto nálezu

vidí doklad pohybu skupiny osob pocházejících z oblasti oběhu bojských mincí (které ale nepovažuje nezbytně za Boje...). Takový depot by podle jeho mínění byl určitým kultovním „označením“ území, kudy skupina přinejmenším procházela.

Pohřební kontexty jsou pro nálezy indikátorů poměrně časté. Otázku, o jakém typu kontaktů takové indikátory svědčí, je ale nesnadno zodpovědět. Nejčastěji předkládaným názorem je pohyb jednotlivců – zesnulý si podle něj odnáší do hrobu výbavu charakteristickou pro oblast, z níž pochází. Další často zmiňovanou hypotézou je exogamie; je nicméně vhodné se tázat, nakolik mohl být teno jev rozšířen. Zároveň však nutno připustit, že není důvodu, proč vyloučit další možné interpretace včetně směny, ať už motivované ziskem či společenskými cíly.

Sídlištní kontexty jsou zastoupeny výhradně ve stupních LT C2 a LT D, a to především nálezy z oppid. Mezi nimi co do zastoupení indikátorů kontaktů Čech a Galie zejména nápadně vystupují Manching a Stradonice. Je na nich totiž zastoupeno mnoho typů (26 na Manchingu a 34 na Stradonicích), které se na jiných nalezištích nenachází.

Lze se zde ptát po důvodech nebývalého významu těchto nalezišť. Poukázali jsme již na roli Manchingu, ležícího na „páteři“ střední Evropy, Dunaji, a zaujímajícího navíc geograficky ústřední postavení v rámci laténské kultury.

V případě Stradonic nelze o podobné strategické posici uvažovat. Nemusíme nutně považovat Čechy za „slepu uličku“, přesto ale vůči dunajské cestě tvoří pouhou „odbočku“. Jen o málo dále na severu již laténskou kulturu nepotkáváme. Lze se tak oprávněně tázat po důvodech tak vysokého zastoupení galských indikátorů na této lokalitě.

Jednou z možností by bylo, vidět ve Stradonicích místo setkávání nadregionálního významu spojující v sobě funkci náboženskou, obchodní, popřípadě sportovní (podobně jako např. Olympie v Řecku). Tato představa však zůstává jen jedním návrhem mezi mnoha dalšími možnostmi.

V jednotlivých případech, kdy je možno uvažovat či hovořit o pohybech osob, se zdá, že naše indikátory poukazují spíše k přesunu jednotlivců či nevelkých skupin. Otázkou zůstává, zda je skutečně možno archeologicky rozpoznat masovou migraci, odehrává-li se tato v rámci jedné archeologické kultury. Rysy, které by nám případně umožnily identifikovat regionální skupiny ať už v Čechách nebo v Galii, nedostačují rozhodně k tomu, aby bylo možno hovořit o pohybu kmenů jako celků.

Interpretaci kontaktů ve smyslu směny, tedy pohybu zboží a nikoliv osob, považujeme za přijatelnou pro různé typy artefaktů po celé studované období. Viděli jsme, že počet typů ilustrujících kontakty prudce roste v LT C2-D. Větší rozšíření jednotlivých artefaktů navíc ukazuje, že do kontaktů bylo touto dobou zapojeno stále větší množství předmětů. „Průmyslová“ výroba vede k „průmyslovému“ rozšíření, jak je tomu např. v případě skleněných šperků či spon typu Nauheim. Právě v tomto smyslu nyní defnujeme obchod jako „masovou směnu“. Jsme přesvědčeni, že kdyby byly některým typům šperku 4.-3. stol. věnovány podobně podrobné studie, vedly by k podobnému obrazu i pro toto období. Lze zde pomyslet např. na duchcovské spony v nejširším slova smyslu či na kruhy z dutých polokoulí.

### *C. Závěry a výhledy*

Pro každý z indikátorů lze předložit několik, více či méně přesevědčivých, hypotéz, v nichž je však většinou ponecháno více prostoru subjektivitě a imaginaci než jistým faktům. Není tak možno s jistotou říci, jaký typ kontaktů vedl k přenosu předmětu.

Totéž tak platí pro souhrn všech indikátorů v celém studovaném období čtyř staletí. Domníváme se, že je riskantní, pokoušet se předložit souhrnné obecně platné schéma, v němž by se jednotlivé formy kontaktů střídaly jeden za druhým. Podobně jako



posuzujeme jednotlivé předměty individuálně, stejně tak považujeme za vhodné vidět i předměty posuzované jako celek zasazené do sítě různorodých faktorů a tudíž různorodých forem kontaktů. Lze namítnout, že některé jevy je těžko zpochybnit, tak jako např. nárůst produkce i směny v závěru 3. a na počátku 2. století. A přesto tyto jevy možná neodráží víc než naši nedostatečnou znalost jiných forem kontaktů, anebo jsou tyto kontakty prostě částečně skryty masou směňovaného zboží. Další hypotézou, zde ale dáváme přednost co možná strážlivému přístupu, by mohla být „demokratisace“ směny přecházející postupně ze sféry společenské v LT B-C („diplomatické dary“) do sféry ekonomické v LT C-D. Ani zde však není možno uvažovat o prostém nahrazení jednoho jevu druhým. Tyto interpretační hypotézy zároveň nevyklučují pohyby kmenů, ačkoliv asi spíše v omezeném rozsahu. Zde ale problém spočívá v naší schopnosti, tyto jevy jasně identifikovat.

Naše práce poukázala na jistá omezení archeologických pramenů. Považovali bychom za vhodné, rozšířit pole našeho zkoumání: tyto jevy musí být studovány jak v měřítku mikroskopickém (artefakty), tak i makroskopickém (antropologická teorie). V prvé řadě by bylo zajímavé, rozšířit pole bádání geograficky i chronologicky a zasadit tak naše závěry do širšího kontextu.

Za druhé, jsme si vědomi problematičnosti interpretace artefaktů ze sebe samých i rozsáhlé teoretické diskuse na toto téma a domníváme se, že k rozšíření pole našich interpretačních možností a případně k ilustrování jevů, které jsme popsali jako „neviditelné“ je vhodné užít zejména pramenů etnologických. Bude rovněž nezbytné zajímat do se i o další období prehistorie i historie. Tento metodologický odstup bude nakonec nutno doplnit o hlubší epistemologickou kritiku a detailnější analýzu dějin bádání, a to nejen problematiky kontaktů, ale celkově archeologie pozdní doby železné.

Současně s touto, výše zmíněnou interdisciplinarnitou lze rovněž doufat ve výraznější uplatnění přírodovědných (fyzikálně-chemických či biologických) metod, jež lze aplikovat na mnoho různých materiálů a jejichž možnosti jsou poměrně široké (termoluminiscence, hmotová spektroskopie, analýza slitin, analýza izotopů stroncia atd.).

V konečném souhrnu lze prohlásit, že jsme svým způsobem schopni „vycítit“ kontakty nepřímé (o nichž svědčí například jednota materiální kultury), je však výrazně složitější odhalit stopy kontaktů přímých (viz absenci adregionálních studií). Připomeňme nakonec, že uniformita laténské kultury je archeologickou skutečností pouze proto, že je jako taková definována: tato velká kulturní jednotka je viditelnou zejména tehdy, když ji pozorujeme na pozadí jednotek sousedních (Germáni, Římané atd.).

Existovaly tedy kontakty, které umožnily nejrůznějšími mechanismy přímými či nepřímými rozšířit poměrně homogenní materiální kulturu po velké části Evropy.

Otázkou je, jakým způsobem tyto kontakty probíhaly. Zde je nutno přiznat, že o tomto aspektu nám archeologie poskytuje jen minimum údajů. Můžeme-li občas pro ten či onen konkrétní předmět předpokládat přesun v rámci exogamie, migrace, obchodu či jiného typu kontaktů, je nutno rovněž připustit, že nelze stanovit obecně platná pravidla pro daný typ předmětů, pro daný kontext, pro dané období či oblast.

Zdá se nám naopak, že všechny typy kontaktů existovaly současně a byly navzájem úzce propojeny. Vznik a rozšíření laténské kultury v evropském měřítku bylo umožněno právě těmito různorodými vztahy. Z tohoto hlediska nelze vztahy mezi Čechami a Galií považovat za víc než za jeden z kamenů této stavby, kamenů, který ale zásadním způsobem podílel na jejím fungování.

*(Traduction Jan Kysela, revue par l'auteur)*

## ABRÉVIATIONS

Pour les abréviations liées à la bibliographie, voir en tête de ce chapitre.

### MUSÉES

*BHM Berne* : Bernisches Historisches Museum, Berne (CH)

*HM Basel* : Historisches Museum Basel, Bâle (CH)

*M Kolín* : Musée de Kolín (okr. Kolín, CZ)

*M Litoměřice* : Okresní Muzeum, Litoměřice = Musée du district de Litoměřice (CZ)

*M Most* : Musée de Most (okr. Most, CZ)

*M Roztoky* : Musée de Roztoky (CZ)

*MAH Fribourg* : Musée d'art et d'histoire (Fribourg, CH)

*MAN* : Musée des Antiquités Nationales (Saint-Germain-en-Laye, F)

*MCAH Lausanne* : Musée cantonal d'Archéologie et d'Histoire, Lausanne (CH)

*MHM Praha* : Muzeum Hlavního Města Prahy = Musée municipal de Prague (CZ)

*MK Wien* : Münzkabinet des Kunsthistorischen Museums Wien (Vienne, A)

*MMB* : Muzeum Mladá Boleslav (Mladá Boleslav, CZ)

*MM Rakovník* : Městské muzeum v Rakovníku = Musée municipal de Rakovník (CZ)

*MM Vodňany* : Městské muzeum ve Vodňanech = Musée municipal de Vodňany (okr. Písek, CZ)

*MM Saint-Dié* : Musée municipal de Saint-Dié (dépt. Vosges, F)

*MNHAL* : Musée national d'histoire et d'art (Luxembourg, L)

*MVF* : Museum für Vor- und Frühgeschichte (Frankfurt am Main, D)

*NM Praha* : Národní Muzeum v Praze = Musée National (Prague, CZ)

*RGZM* : Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Mayence (D)

*RLM Trier* : Rheinisches Landesmuseum Trier (Trêves, D)

*RM Teplice* : Regionální muzeum v Teplicích = Musée régional de Teplice (CZ) ; auparavant « Krajské muzeum v Teplicích » et « Oblastní muzeum ».

*SLM Zurich* : Schweizerisches Landesmuseum = Musée national suisse (Zurich, CH).

*SM Berlin* : Staatliche Museen zu Berlin (D)

*SMB-MVF Berlin* : Staatliche Museen zu Berlin, Museum für Vor- und Frühgeschichte, Berlin (D)

*WLM Stuttgart* : Württembergisches Landesmuseum Stuttgart

**DIVISIONS ADMINISTRATIVES**

*PAYS*

A	Autriche	Rakousko
B	Belgique	Belgie
CH	Suisse	Švýcarsko
CZ	République Tchèque	Česká republika
D	Allemagne	Německo
F	France	Francie
GB	Grande-Bretagne	Velká Británie
H	Hongrie	Maďarsko
HR	Croatie	Chorvatsko
I	Italie	Itálie
IRL	Irlande	Irsko
FL	Liechtenstein	Lichtenštejnsko
NL	Pays-Bas	Nizozemsko
PL	Pologne	Polsko
RO	Roumanie	Rumunsko
SLO	Slovénie	Slovinsko
SK	Slovaquie	Slovensko
SRB	Serbie	Srbsko

*RÉGIONS*

**Belgique (régions, B)**

HT	Hainaut	Henegouwen
LX	Luxembourg	Luxemburg
WV	Flandre occidentale	West-Vlaanderen

**République tchèque (régions, CZ)**

JC	rég. de Bohême du Sud	Jihočeský kraj
KR	rég. de Hradec Králové	Královéhradecký kraj
PA	rég. de Pardubice	Pardubický kraj
PL	rég. de Plzeň	Plzeňský kraj
PR	rég. de Prague-capitale	Praha, hlavní město
ST	rég. de Bohême centrale	Středočeský kraj
US	rég. d'Ústí nad Labem	Ústecký kraj
OL	rég. d'Olomouc	Olomoucký kraj

**France (régions, FR)**

AL	Alsace	Alsasko
AQ	Aquitaine	Akvitánie
AU	Auvergne	/
BO	Bourgogne	Burgundsko
CE	Centre	/
CH	Champagne-Ardenne	/
FC	Franche-Comté	/
LO	Lorraine	Lotrinsko
PI	Picardie	/

**Allemagne (Länder, D)**

BW	Bade-Wurtemberg	Baden-Württemberg
BY	Bavière	Bayern
HE	Hesse	Hessen
NI	Basse-Saxe	Niedersachsen, Dolní Sasko
NW	Rhénanie du Nord- Westphalie	Nordrhein-Westfalen
RP	Rhénanie-Palatinat	Rheinland-Pfalz
SL	Sarre	Saarland
SN	Saxe	Sachsen
TH	Thuringe	Thüringen

**Suisse (cantons, CH)**

AG	Argovie	Aargau
BE	Berne	Bern
BL	Bâle-Campagne	Basel-Landschaft
BS	Bâle-Ville	Basel-Stadt
FR	Fribourg	Freiburg
GE	Genève	Genf
JU	Jura	Jura
NE	Neuchâtel	Neuenburg
SG	Saint-Gall	Sankt Gallen
SO	Soleure	Solothurn
TG	Thurgovie	Thurgau
TI	Tessin	Tessin
VD	Vaud	Waadt
VS	Valais	Wallis
ZG	Zoug	Zug
ZH	Zurich	Zürich

**Autriche (Länder, A)**

KR	Carinthie	Kärnten
OÖ	Haute-Autriche	Oberösterreich
NÖ	Basse-Autriche	Niederösterreich
SA	Salzbourg	Salzburg
TI	Tyrol	Tirol
VA	Vorarlberg	Vorarlberg
WI	Vienne	Wien

**Italie (régions, I)**

AO	Val-d'Aoste	Valle d'Aosta
LO	Lombardie	Lombardia
ER	Emilie-Romagne	Emilia-Romagna
TO	Toscane	Toscana
TR	Trentin-Haut Adige	Trentino-Alto Adige
VE	Vénétie	Veneto

*AUTRES ABRÉVIATIONS*

okr.	district	okres
Kr.	district	Kreis
dép.	département	

**DESCRIPTIONS**

nb	nombre	počet
H.C.	hors contexte	bez nálezkové okolností
N.R.	non renseigné	bez sdělení
cons.	conservé(e)	zachovaný(á)
ind.	indéterminé(e)	neurčený(á)
diam.	diamètre	průměr
diam. ouv.	diamètre à l'ouverture	vnější průměr
diam. int.	diamètre interne	vnitřní průměr
L.	longueur	délka
l.	largeur	šířka
h.	hauteur	výška
ép.	épaisseur	tloušťka
M.	mesures	rozměry
pds.	poids	hmotnost

## BIBLIOGRAPHIE

## Abréviations :

- AK* : Archäologisches Korrespondenzblatt.  
*ArchMos* : Archaeologia Mosellana.  
*ArchRoz* : Archeologické Rozhledy, Prague (CZ).  
*ArhVest* : Arheološki Vestnik, Ljubljana (SLO).  
*AVSČ* : Archeologie ve středních Čechách.  
*BayVgbl* : Bayerische Vorgeschichtsblätter.  
*BAR* : British Archeological Reports.  
*BRGK* : Bericht der Römisch-Germanischen Kommission.  
*CAF/FHA* : Cahiers d'Archéologie Fribourgeoise – Freiburger Hefte für Archäologie, Fribourg (CH).  
*DAF* : Documents d'Archéologie Française.  
*DAM* : Documents d'Archéologie Méridionale.  
*E.C.* : Études Celtiques, éd. du CNRS, Paris.  
*FPA* : Frühgeschichtliche und Provinzialrömische Archäologie Materialien und Forschungen.  
*JbRGZM* : Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, Mayence.  
*JbSGUF* : Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte.  
*JNG* : Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte.  
*MAGW* : Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, Vienne (A).  
*Num. listy* : Numismatické listy, Prague (CZ).  
*NumSb* : Numismatický Sborník, Prague (CZ).  
*PamArch* : Památky Archeologické, Prague (CZ).  
*PZ* : Prähistorische Zeitschrift.  
*RAC* : Revue Archéologique du Centre de la France.  
*RAE* : Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est, Dijon (F).  
*RAN* : Revue Archéologique de Narbonnaise, Paris (F).  
*RAO* : Revue Archéologique de l'Ouest.  
*RBN* : Revue Belge de Numismatique et de Sigillographie, Bruxelles.  
*SbnMNP-A* : Sborník Národního muzea v Praze, řada A-Historie – Acta Musei nationalis Pragae, series A-Historia, Prague.  
*ZSAG* : Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte.

## Institutions, associations :

- A.F.E.A.F.* : Association Française pour l'Étude de l'Âge du Fer.  
*AÚ AVČR* : Archeologický ústav Akademie věd České Republiky (Institut d'Archéologie de l'Académie des sciences de la République Tchèque), Prague.  
*AÚ ČSAV* : Archeologický ústav československé Akademie věd (Institut d'Archéologie de l'Académie tchécoslovaque des sciences), Prague.

## Notes :

Lorsque les publications tchèques offrent un résumé dans une autre langue, le titre est alors indiqué à la suite du titre original, séparé par un tiret, dans la langue utilisée pour le résumé. Les traductions entre crochets sont des traductions personnelles, à titre indicatif, lorsqu'il n'y a pas de résumé.

**Databáze NM Praha**

*Databáze archeologické sbírky. Oddělení prehistorie a protohistorie Historického muzea Národního muzea* [base de données en ligne des collections du département de pré- et protohistoire du Musée national de Prague] : [http://forum.nm.cz/prehistorie/index\\_ph.php](http://forum.nm.cz/prehistorie/index_ph.php)

**Allen 1995**

Allen D., *Bronze coins of Gaul*, Catalogue of the celtic coins in the British Museum, with supplementary material from other British collections 3, British Museum, 1995.

**Arcelin, Brunaux 2003a**

Arcelin P., Brunaux J.-L. (dir.), Dossier : Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer, *Gallia* 60, 2003, p. 1-268.

**Arcelin, Brunaux 2003b**

Arcelin P., Brunaux J.-L., Sanctuaires et pratiques cultuelles. L'apport des recherches archéologiques récentes à la compréhension de la sphère religieuse des Gaulois, in Arcelin, Brunaux 2003a, p. 243-247.

**Armand-Calliat 1944**

Armand-Calliat L., Les fouilles de Marloux près Mellecey (Saône-et-Loire) en 1943, *Gallia* 2, 1944, p. 25-41.

**Arnaud-Lindet 1991**

Arnaud-Lindet M.-P. (éd.), *Orose, Histoires (Contre les Païens), Tome II : livres IV-VI*, Les Belles Lettres, Paris, 1991, 500 p.

**Agustoni et al. 2008**

Agustoni et alii, Morat/Combette et Vorder Prehl 1, in Boisaubert, Bugnon, Mauvilly 2008, p. 88-101.

**Bagley et al. 2009**

Bagley J. M. et alii, *Kult und Eisenzeit. Festschrift für Amei Lang zum 65. Geburtstag*, (Internationale Archäologie. Studia honoraria, 30), M. Leidorf, Rahden/Westfalen, 2009, 574 p.

**Baladié 1989**

Baladié R. (trad.), Strabon, *Géographie, vol. 4, Livre VII*, Les Belles Lettres, Paris, 1989.

**Baray 1991**

Baray L., Le Sénonais dans son contexte du Bassin parisien du IV<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., *RAE* 42, 1991, p. 203-270.

**Baray 2003**

Baray L., *Pratiques funéraires et sociétés de l'âge du fer dans le bassin parisien : (fin du VIIIe s. - troisième quart du IIe s. avant J.-C.)*, (*Gallia*, supplément 56), CNRS, Paris, 454 p.

**Baray 2004**

Baray L. (dir.), *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques. Actes de la table ronde de Bibracte, 7-9 juin 2001*, (Bibracte, 9), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2004, 316 p.

**Baray et al. 1994**

Baray L. et alii, *Nécropoles protohistoriques du Sénonais. Serbonnes/La Créole, Michery/La Longue Raie, Soucy/Mocques Bouteilles (Yonne)*, (DAF, 44), Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1994, 230 p.96

**Baron 2009**

Baron A. *Les Objets en roches noires ("lignite") à l'âge du fer. Recherches de provenance, mise en oeuvre et diffusion en Europe celtique du VIII<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2009, 680 p.

**Barral 1999**

Barral P., Aspects de La Tène ancienne et moyenne en Côte-d'Or et vallée de la Saône, in Villes, Bataille-Melkon 1999, p. 447-460.

**Barral et al. 2003**

Barral P. et alii, La France du Centre-Est (Auvergne, Bourgogne, Franche-Comté, Rhône-Alpes), in Arcelin, Brunaux 2003a, p. 139-168.

**Barral et al. 2007**

Barral Ph. et alii (dir.), *L'âge du fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer. Actes du XXIX<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF, Bienne (canton de Berne, Suisse), 5-8*

*mai 2005*, (Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 826 ; Série Environnement, sociétés et archéologie, 11), Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, 2007, 2 vol. : 891 p.

**Barral, Guillaumet, Nouvel 2002**

Barral P., Guillaumet J.-P., Nouvel P., Les territoires de la fin de l'âge du Fer entre Loire et Saône : les Eduens et leurs voisins. Problématique et éléments de réponse, *in* Garcia, Verdin 2002, p. 271-296.

**Barral, Jaccottey, Pichot 2007**

Barral P., Jaccottey L., Pichot V., 2007, L'agglomération de Mandeure Doubs et son territoire au Second âge du Fer, *in* Barral *et al.* 2007, p. 139-160.

**Barrandon *et al.* 1994**

Barrandon J.-N., Aubin G., Benusiglio J., Hiernard J., Nony D., Scheers S., *L'or gaulois. Le trésor de Chevanceaux et les monnayages de la façade atlantique*, (Cahiers Ernest-Babelon 6), CNRS, Paris, 1994, 408 p.

**Barthélémy 1994**

Barthélémy F., Les potins à la tête diabolique, *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine* 44, 1994, p. 75-88.

**Barthélémy 1995**

Barthélémy F., Les potins "à la tête diabolique", *in* Gruel 1995, p. 27-36.

**Bataille 2006**

Bataille G., Dépôts de mobilier métallique de la période de La Tène. Premier essai de classement, *in* Bataille, Guillaumet 2006, p. 247-256.

**Bataille 2008**

Bataille G., *Les Celtes : des mobiliers aux cultes*, Éd. universitaires de Dijon, Dijon, 2008, 258 p.

**Bataille, Guillaumet 2006**

Bataille G., Guillaumet J.-P. (dir.), *Les dépôts métalliques au second âge du Fer en Europe tempérée. Actes de la table ronde de Bibracte, 13-14 octobre 2004*, (Bibracte, 11), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2006, 336 p.

**Bats 2006**

Bats M., L'acculturation et autres modèles de contacts en archéologie protohistorique européenne, *in* Szabó 2006, p.29-41.

**Behrens 1923**

Behrens G., *Denkmäler des Wangionengebietes*, (Germanische Denkmäler der Frühzeit, 1), J. Baer, Francfort, 1923, 65 p., 3 pl.

**Benková 1999**

Benková I., Znovuobjevení části duchcovského pokladu - Re-discovered Items From The Duchcov Hoard, *AVSČ* 3, 1999, p. 165-168.

**Benková, Guichard 2008**

Benková I., Guichard V., *Gestion et présentation des oppida. Un panorama européen - Management and presentation of oppida. A European overview. Actes de la Table ronde organisée par l'ÚAPPŠČ (Institut du patrimoine archéologique de Bohême centrale), Beroun, République tchèque, le 26 septembre 2007*, (Bibracte, 15), Bibracte/ÚAPPŠČ, Glux-en-Glenne/Prague, 2008, 205 p.

**Berger 1882**

Berger Š., Bronzy duchcovské. *PamArch* 12, 1882.

**Bertin, Guillaumet, 1987**

Bertin D., Guillaumet J.-P., *Bibracte (Saône-et-Loire) : une ville gauloise sur le Mont Beuvray*, Paris, 1987, 110 p.

**Bertrand *et al.* 2009b**

Bertrand I. *et alii* (dir.), *Habitats et paysages ruraux en Gaule et regards sur d'autres régions du monde celtique. Actes du XXXI<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF, 17-20 mai 2007, Chauvigny (Vienne, F). Tome II*, (Mémoire, XXXV), Association des Publications Chauvinoises, Chauvigny, 2009, 541 p.



**Bertrand, Maguer 2007**

Bertrand I., Maguer P. (dir.), *De pierre et de terre. Les Gaulois entre Loire et Dordogne. Catalogue de l'exposition présentée par les musées de la ville de Chauvigny (Vienne) du 15 mai au 14 octobre 2007, Donjon de Gouzon*, (Mémoire, XXX), Association des publications chauvinoises, Chauvigny, 2007, 301 p.

**Bertrand, Reinach 1894**

Bertrand A., Reinach S., *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*, E. Leroux, Paris, 1894, 241 p.

**Binétruy 1994**

Binétruy M.-S., *Joseph Déchelette*, LUGD, Lyon, 1994, 222 p.

**Bittel 1934**

Bittel K., *Die Kelten in Württemberg*, (Römisch-germanische Forschungen, 8), de Gruyter, Berlin/Leipzig, 1934, 128 p., 35 pl.

**Bittel, Kimmig, Schiek 1981**

Bittel K., Kimmig W., Schiek S., *Die Kelten in Baden-Württemberg*, Theiss Verlag, Stuttgart, 1981, 533 p.

**Blancquaert et al. 2009**

Blancquaert G. et alii, Bilan et perspectives de recherche sur les sites ruraux au second Âge du Fer, in Bertrand et al. 2009b, p. 5-23.

**Blažek, Kotyza 1990**

Blažek J., Kotyza O., *Archeologická sbírka okresního vlastivědného muzea v Litoměřicích. I. Fond Libochovice - Die archäologische Sammlungen des Leitmeritzer Kreismuseums. Teil I: Stadtmuseum Libochovice*, (Archeologický výzkum v severních Čechách 18), Krajské muzeum v Teplicích, Teplice 1990, 66 p.

**Böhm 1941**

Böhm J., *Kronika objeveného věku* [= Chronique d'une période révélée], Družstevní práce, Prague, 1941, 608 p., 94 pl.

**Böhme 1996**

Böhme H. W., Kontinuität und Traditionen bei Wanderungsbewegungen im frühmittelalterlichen Europa vom 1.-6. Jahrhundert, *Archäologische Informationen* 19/1&2, 1996, p. 89-103

**Bonnamour, Duval, Guillaumet 1985**

Bonnamour L., Duval A., Guillaumet J.-P. (dir.), *Les Ages du Fer dans la vallée de la Saône (VIIe-Ier siècles avant notre ère). Paléoméallurgie du bronze à l'Age du Fer. Actes du VII<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Rully, mai 1983*, (RAE, Supplément 6), CNRS, Paris, 1985, 322 p.

**Boudet 1987**

Boudet R., A propos du dépôt d'or celtique de Tayac (Gironde), in *Mélanges Colbert de Beaulieu* 1987, p. 107-120.

**Boudet 1995a**

Boudet R., Le Bassin Aquitain et la Celtique continentale aux IVe-IIIe siècles avant notre ère, in Charpy 1995a, p. 89-94.

**Boudet 1995b**

Boudet R., Les potins du centre-ouest et du sud-ouest de la Gaule : état de la question, in Gruel 1995, p. 129-134.

**Bouzek 2007**

Bouzek J., *Keltové našich zemí v evropském kontextu* [Les Celtes de nos contrées dans le contexte européen], (Dějiny do kapsy, 2), Triton, Praha/Kroměříž, 2007, 216 p., 17 pl.

**Bouzek, Koutecký 1975**

Bouzek, J., Koutecky, D., Ein attisches Gefäßfragment aus Böhmen, *Germania* 53, 1975, p. 157- 160.

**Bouzek, Kruta 2001**

Bouzek J., Kruta V., Numismatique et archéologie, les Celtes de Bohême et la Gaule aux II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. Introduction, *Studia Hercynia* V, 2001, p. 3.

**Božič 1993**

Božič D., Slovenija in srednja Evropa v poznolatskem obdobju - Slowenien und Mitteleuropa in der Spätlatènezeit, *ArhVest* 44, Ljubljana, 1993, p. 137-152.

**Božič 1998**

Božič D., Neues über die Kontakte längs der Bernsteinstraße während der Spätlatènezeit, *ArhVest* 49, Ljubljana, 1998, p. 141-156.

**Božič 1999**

Božič D., Die Erforschung der Latènezeit in Slowenien seit Jahre 1964, *ArhVest* 50, Ljubljana, 1999, p. 189-213.

**Božič 2001**

Božič D., Ljudje ob Krki in Kolpi v latenski dobi - Zur latènezeitlichen Bevölkerung an Krka und Kolpa, *ArhVest* 52, Ljubljana, 2001, p. 181-198.

**Brand 1995**

Brand C., *Zur eisenzeitlichen Besiedlung des Dürrenberges bei Hallein*, (Internationale Archäologie, 19), M. Leidorf, Espelkamp, 1995, 433 p.

**Brandt 2002**

Brandt B., *Der Schatzfund von Teisendorf. Vergleichende Studien zu spätkeltischen Büschelquintern*, (Ausstellungskataloge der Archäologischen Staatssammlung, 32), Archäologische Staatssammlung München, Munich, 2002, 136 p.

**Břeň 1964**

Břeň J., Význam spon pro datování keltských oppid v Čechách – Die Bedeutung der Fibeln für Datierung keltischer Oppida in Böhmen, *SbNMP-A XVIII/5*, 1964, p. 195-289.

**Břeň 1966**

Břeň J., *Třisov. Oppidum celtique en Bohême méridionale*, Prague, 1966, 71 p., 17 pl.

**Břeň 1973**

Břeň J., Pozdnělaténská malovaná keramika v Čechách – Die bemalte Spätlatènekeramik in Böhmen, *SbNMP-A XXVII/4-5*, 1973, p. 105-155.

**Břeň 1975**

Břeň J., Zvláštní typy sídlištních objektů na keltském oppidu v Třisově u Českého Krumlova - Special types of settlement structures at the celtic oppidum of Třisov, district Český Krumlov, South Bohemia, *Časopis Národního Muzea* 144, 3/4, 1975, p. 119-136.

**Břeň 1996**

Břeň J., Doslov [Post-face], in Filip 1996, p. 183-186.

**Brenot, Scheers 1996**

Brenot C., Scheers S., *Les monnaies massaliètes et les monnaies celtiques du Musée des Beaux-Arts de Lyon*, Peeters, Louvain, 1996, 182 p., 44 pl.

**Bretz-Mahler 1971**

Bretz-Mahler D., *La civilisation de La Tène I en Champagne : le faciès marnien*, (Gallia Supplément 23), Centre national de la recherche scientifique, Paris, 1971, 295 p., 183 pl.

**Bronzes Besançon 1981**

*Bronzes antiques trouvés à Besançon*, exposition, Besançon, Musée des beaux-arts, 11 septembre-31 octobre 1981, Besançon, 138 p.

**Brumfiel, Earle 1978b**

Brumfiel E. M., Earle T. K., Specialization, exchange and complex societies : an introduction, in Brumfiel, Earle, 1987, p. 1-9.

**Brun 2007**

Brun P., Une période de transition majeure en Europe : de la fin du IVe au début du IIe s. av. J.-C. (La Tène B2 et C), in Mennessier-Jouannet, Adam, Milcent 2007, p. 377-384.

**Brunaux, Lambot 1987**

Brunaux J.-L., Lambot B., *Guerre et armement chez les Gaulois : 450-52 av. J.-C.*, Errance, Paris, 1988, 220 p.

**Brunaux, Malagoli 2003**

Brunaux J.-L., Malagoli C., La France du Nord (Champagne-Ardenne, Île-de-France, Nord, Basse-Normandie, Haute-Normandie, Pas-de-Calais, Picardie), in Arcelin, Brunaux 2003a, p. 9-73.

**Brunaux, Méniel 1997**

Brunaux J.-L., Méniel P., *La résidence aristocratique de Montmartin (Oise) du IIIe au IIe s. av. J.-C.*, (DAF, 64), Maison des sciences de l'Homme, Paris, 1997, 270 p.

**Buchsenschutz 2000**

Buchsenschutz O. et alii, *Le village celtique des Arènes à Levroux. Synthèses*, (RACF Supplément, 19 ; Levroux, 5), FERAC - ADEL, Levroux, 2000, 333 p.

**Buchsenschutz 2003**

Buchsenschutz O., Dis-moi où tu habites..., in Plouin, Jud 2003, p. 201-205.

**Buchsenschutz 2004**

Buchsenschutz O., Les Celtes et la formation de l'Empire romain, *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2004/2 - 59e année, 2004, p. 337-361.

**Buchsenschutz 2007**

Buchsenschutz O., *Les Celtes*, Armand Colin, Paris, 2007, 278 p.

**Buchsenschutz et al. 1994**

Buchsenschutz O. et alii, *Le village celtique des Arènes à Levroux. Description du mobilier*, (RACF Supplément, 10 ; Levroux, 3), RACF - ADEL, Levroux, 1994, 348 p.

**Buchsenschutz et al. 2003**

Buchsenschutz O. et alii (éds.), *Décors, images et signes de l'âge du Fer européen. Actes du XXVI<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Paris et Saint-Denis, 9-12 mai 2002. Thème spécialisé*, (RACF Supplément, 24), FERACF, Tours, 2003, 280 p.

**Buchsenschutz et al. 2009**

Buchsenschutz O. et alii (éds.), *L'âge du Fer dans la boucle de la Loire. Les Gaulois sont dans la ville. Actes du XXXII<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Bourges, 1-4 mai 2008*, (RACF Supplément, 35), FERACF, Paris/Tours, 2009, 460 p.

**Buchsenschutz, Frénée 2009**

Buchsenschutz O., Frénée E., Structures d'habitat de l'âge du Fer dans la boucle de la Loire, in Buchsenschutz et al. 2009, p. 103-120.

**Buchsenschutz, Pommepuy 2002**

Buchsenschutz O., Pommepuy C., Les enjeux d'une recherche sur les meules rotatives dans le monde celtique, in Procopiou, Treuil 2002, p. 177-182.

**Budinský 1970**

Budinský P., *Libkovice (Mariánské Radčice), Jenišův Újezd, Hostomice. Významná naleziště doby laténské v Podkrušnohoří. II. část: Jenišův Újezd - Libkovice, Jenišův Újezd, Hostomice, bedeutende Fundstätten aus der La-Tène Zeit. Zweiter Teil: Jenišův Újezd, (Monografické studie Oblastního vlastivědného muzea v Teplicích 5)*, Oblastní vlastivědné muzeum v Teplicích, Teplice, 1970, 83 p.

**Budinský 1987**

Budinský P., *Libkovice (Mariánské Radčice), Jenišův Újezd, Hostomice. Významná naleziště doby laténské v Podkrušnohoří. Část III-1: Hostomice, rekonstrukce naleziště a prameny - Libkovice, Jenišův Újezd, Hostomice, bedeutende Fundstätten aus der La-Tène Zeit. Teil III-1: Hostomice, die Rekonstruktion der Fundstätte und Quellen, (Monografické studie Krajského muzea v Teplicích 25)*, Krajské muzeum v Teplicích, Teplice, 1987, 80 p., 60 pl.

**Budinský 1988**

Budinský P., *Libkovice (Mariánské Radčice), Jenišův Újezd, Hostomice. Významná naleziště doby laténské v Podkrušnohoří. Část III-2: Hostomice, vyhodnocení naleziště a závěr - Libkovice, Jenišův Újezd, Hostomice, bedeutende Fundstätten aus der La-Tène Zeit. Teil III-2: Hostomice, Auswertung der Fundstätte und Schlussfolgerungen, (Monografické studie Krajského muzea v Teplicích 26), Krajské muzeum v Teplicích, Teplice, 1988, 112 p.*

**Budinský, Waldhauser 2004**

Budinský P., Waldhauser J., *Druhé keltské pohřebiště z Radovesic (okres Teplice) v severozápadních Čechách - Das zweite keltischen Gräberfeld von Radovesice (Kreis Teplice) in Nordwestböhmen, (Archeologický výzkum v severních Čechách, 31), musée régional de Teplice, Teplice, 2004, 189 p.*

**Bulliot 1899**

Bulliot J.-G., *Fouilles du Mont Beuvray (ancienne Bibracte) de 1867 à 1895*, Autun : Imprimerie et librairie Dejussieu, 1899.

**Bureš 1987**

Bureš M., Plochá kostrová pohřebiště doby laténské v Praze - Die Flachgräberfelder der Latènezeit in Prag, *Archaeologica Pragensia* 8, 1987, p. 5-156.

**Burmeister 1996**

Burmeister S., Migration und ihre archäologische Nachweisbarkeit, *Archäologische Informationen* 19/1&2, 1996, p. 13-21.

**Burmeister 1998**

Burmeister S., Ursachen und Verlauf von Migrationen – Anregungen für die Untersuchung prähistorischer Wanderungen, *Studien zur Sachsenforschung* 11, p.19-41.

**Burmeister 2000**

Burmeister S., Archaeology and Migration, *Current Anthropology* 41, 2000, p. 539-567.

**Cahen-Delhayé et al. 1984**

Cahen-Delhayé A. et alii (éds.), *Les Celtes en Belgique et dans le Nord de la France. Les fortifications de l'âge du Fer. Actes du 6e colloque de l'AFEAF tenu à Bavay et Mons*, (Revue du Nord, n° spécial hors-série), Villeneuve d'Ascq, 1984, 289 p.

**Callegarin 2007**

Callegarin L., L'ensemble monétaire "aquitain sud-occidental" au second âge du Fer : une première approche, in Vaginay, Izac-Imbert 2007, p. 209-226.

**Castelin 1955**

Castelin K., Keltské duhovky v Čechách, *Num. listy* X-3, Prague, 1955, p. 33-40.

**Castelin 1965**

Castelin K., *Die Goldprägung der Kelten in den böhmischen Ländern*, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz, 1965, 270 p.

**Castelin 1970**

Castelin K., Le statère BN 8744, une frappe "ménapienne" ?, *RBN* 116, 1970, p. 91-96, pl. IV-V.

**Castelin 1978**

Castelin K., *Keltische Münzen. Katalog der Sammlung des Schweizerischen Landesmuseums Zürich*, Th. Gut, Stäfa, 1978, vol.1.

**Castelin 1985**

Castelin K., *Keltische Münzen. Katalog der Sammlung des Schweizerischen Landesmuseums Zürich*, Th. Gut, Stäfa, 1985, 2 vol., 235 p., 172 p.

**Celtes Champagne 1991**

*Les Celtes en Champagne. Cinq siècles d'histoire*, Catalogue de l'exposition du musée d'Épernay, 22 juin au 3 novembre 1991, Épernay, 1991, 280 p.

**Celtes Mariemont 2006**

*Celtes. Belges, Boïens, Rèmes, Volques...*, Musée royal de Mariemont, Morlanwelz, 2006, 420 p.

**Celts Székesfehérvár 1975**

*The Celts in Central Europe. Papers of the II. Pannonia Conference*, Székesfehérvár, 1975, 252 p. [Actes publiés simultanément dans la revue *Alba Regia* XIV, avec la même pagination]

**Céramique peinte 1991**

*La céramique peinte celtique dans son contexte européen*, Actes du symposium international d'Hautvillers, 9-11 octobre 1987, (Mémoire de la Société Archéologique Champenoise 5, Supplément au bulletin n° 1), Société Archéologique Champenoise, Reims, 1991, 336 p.

**Challet 1992**

Challet V., *Les Celtes et l'émail*, (Documents préhistoriques, 3), Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, Paris, 1992, 197 p.

**Chapman 1997**

Chapman J., The Impact of Modern Invasions and Migrations on Archaeological Explanation, in Chapman, Hamerow 1997, p. 11-20.

**Chapman, Hamerow 1997**

Chapman J., Hamerow H. (eds.), *Migrations and Invasions in Archaeological Explanation*, (British Archaeological Reports. International Series, 664), Oxford, 1997, 81 p.

**Charpy 1978a**

Charpy J.-J., Description des épées, in Waldhauser 1978a, p. 98-104.

**Charpy 1978b**

Charpy J.-J., Analyse les sépultures de guerriers, in Waldhauser 1978b, p. 13-19.

**Charpy 1991**

Charpy J.-J., Objets relevant d'une tradition ethnographique étrangère à la Champagne pendant les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C., in *Celtes Champagne* 1991, p. 161-167.

**Charpy 1993**

Charpy J.-J., Esquisse d'une ethnographie en Champagne celtique aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant J.-C., *EC XXVIII-1991*, 1993, p. 75-125.

**Charpy 1994**

Charpy J.-J., Les populations celtiques de la Champagne et le problème de l'immigration centre-européenne à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., in Guilbert S. (éd.), *La Champagne, terre d'accueil de l'Antiquité à nos jours*. Actes du colloque d'histoire régionale "La Champagne, terre d'accueil, hommes, idées, techniques", tenu à Reims en mai 1993, Presses Universitaires de Nancy, Nancy, 1994, p. 71-84.

**Charpy 1995a**

Charpy J.-J. (éd.), *L'Europe celtique du Ve au IIIe siècle avant J.-C. Contacts, échanges et mouvements de population*, Actes du deuxième symposium international d'Hautvillers, 8-10 octobre 1992, (Mémoires de la Société Archéologique Champenoise, 9), Kronos B.Y., Sceaux, 1995, 422 p.

**Childe 1929**

Childe G., *Danube in Prehistory*, Clarendon Press, Oxford, 1929, 479 p.

**Chossenot 1991**

Chossenot M., La céramique peinte champenoise de La Tène finale, in *La céramique peinte celtique dans son contexte européen*, Actes du symposium international d'Hautvillers, 1987, (Mémoire de la Société Archéologique Champenoise 5, Supplément au bulletin n° 1), Reims, 1991, p. 173-189.

**Christol, Fiches 1996**

Christol M., Fiches J.-L., Le Rhône. Batellerie et commerce dans l'Antiquité, *Gallia* 56, p. 141-175.

**Chytráček, Šmejda 2006**

Chytráček M., Šmejda L., Zur Bedeutung des Vladař in der Siedlungsstruktur der Hallstatt- und La-Tène-Zeit Westböhmens, *Archäologische Arbeitsgemeinschaft Ostbayern/West- und Südböhmen*, 15èmes rencontres, juin 2005, Rahden/Westfalen, 2006, p. 50-67.

**Čižmář 1974**

Čižmář M., Malovaná keramika na moravských keltických pohřebištích - Bemalte Keramik aus den keltischen Gräberfeldern Mährens, *Arch Roz* 26, 1974, p. 468-476.

**Čižmář 1989**

Čižmář M., Pozdně laténské osídlení předhradí Závisti – Die spätlatènezeitliche Besiedlung der Vorburg von Závist, *PamArch* 80, 1989, p. 59-122.

**Čižmář 2002a**

Čižmář M., Laténský depot ze Ptení k poznání kontaktů našeho území s jihem – Der latènezeitliche Hortfund von Ptení zur Erkenntnis der Kontakte Mährens zum Süden, *PA XCIII-2*, Prague, 2002, p. 194-225.

**Čižmář 2002b**

Čižmář M., *Keltické oppidum Staré Hradisko – The Celtic Oppidum Staré Hradisko*, (Archeologické památky střední Moravy, 4), Olomouc, 2002, 69 p.

**Čižmář, Kolníková 2006**

Čižmář M., Kolníková E., Němčice – obchodní a industriální centrum doby laténské na Morave - Němčice – a La Tène trading and industrial centre in Moravia, *ArchRoz LVIII*, 2006, p. 261–283.

**Čižmářová 2005**

Čižmářová J., *Keltické pohřebiště v Brně-Maloměřicích – Das keltische Gräberfeld in Brno-Maloměřice*, (Pravěk Supplementum 14), Brno, 2005, 127 p., 96 pl.

**Čižmářová 2007**

Čižmářová J., Laténský Náramek z Pavlova - Latènezeitlicher arming aus Pavlov, *Pravěk NR*, 16/2006, Brno, 2007, p. 243-249.

**Clarke, Hawkes 1955**

Clarke R. R., Hawkes C. F. C., An Iron Anthropoid Sword from Shouldham, Norfolk with Related Continental and British Weapons, *Proceedings of the Prehistoric Society* 21, 1955, p. 198-227.

**Cliquet et al. 1993**

Cliquet D. et alii (éds.), *Les Celtes en Normandie. Les rites funéraires en Gaule (III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.)*. Actes du 14<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Evreux - mai 1990, (RAO Supplément 6), Association pour la Diffusion des Recherches archéologiques dans l'Ouest de la France, Evreux, 1993, 340 p.

**Colbert de Beaulieu 1955**

Colbert de Beaulieu J.-B., Notules de numismatique celtique, *Ogam* VII, 1955.

**Colbert de Beaulieu 1966**

Colbert de Beaulieu J.-B., La monnaie de Caletedu et les zones du statère et du denier en Gaule, *RAC* V/2, 1966, p. 101-129.

**Colbert de Beaulieu 1970**

Colbert de Beaulieu J.-B., Les potins dits “à la tête diabolique”, un monnayage indigène de la Gaule en voie de romanisation, *RBN* 116, 1970, p. 97-123, pl. VI.

**Colbert de Beaulieu 1973**

Colbert de Beaulieu J.-B., *Traité de numismatique celtique : I. méthodologie des ensembles*, Les Belles Lettres, Paris, 1973, 454 p.

**Colbert de Beaulieu 1978**

Colbert de Beaulieu J.-B., Le point sur les monnaies gauloises des Lémovices, *RAC* 67-68, 1978, p. 151-154.

**Colbert de Beaulieu, Lefevre 1963**

Colbert de Beaulieu J.-B., Lefèvre G., Les monnaies de Vercingétorix, *Gallia* 21, 1963, p. 11-75.

**Collis 1984**

Collis J., *Oppida. Earliest Towns North of the Alps*, University of Sheffield, Sheffield, 1984, 250 p.

**Collis 2003**

Collis J., *The Celts. Origins, Myths & Inventions*, Tempus, Stroud, 2003, 256 p.

**Constans 1941**

Constans L.-A., (trad.) Jules César, *Guerre des Gaules*, Tome II, Livres V-VIII, Les Belles Lettres, Paris, 1941. (2e édition revue et corrigée)

**Constans 1996**

Constans L.-A., (trad.), Jules César, *Guerre des Gaules*, Tome I, Livres I-IV, Les Belles Lettres, Paris, 1966, 337 p. (14e tirage, rev. et corr. par A. Balland).

**Corradini 1991**

Corradini N., La céramique peinte à décor curviligne rouge et noir en Champagne : approche technologique et chronologique, in *La céramique peinte celtique dans son contexte européen*, Actes du symposium international d'Hautvillers, 1987, (Mémoire de la Société Archéologique Champenoise 5, Supplément au bulletin n° 1), Reims, 1991, p. 109-142.

**Couissin 1926**

Couissin P., Les glaives anthropoïdes à antennes. Deux nouveaux exemplaires, *Revue archéologique* 24 (5e série), 1926, p. 32-63.

**Cumberpatch 1993**

Cumberpatch C. G., The Circulation and Exchange of Late Iron Age Slip Decorated Pottery in Bohemia and Moravia, *PamArch* 84, 1993, p. 60-85.

**Cunliffe 1993**

Cunliffe B., *La Gaule et ses voisins. Le grand commerce dans l'Antiquité*, (Antiquité/Synthèses 4), Picard, Paris, 1993, 253 p.

**Cunliffe 2001**

Cunliffe B., *Les Celtes*, Errance, Paris, 2001, 336 p.

**Cunliffe, De Jersey 1997**

Cunliffe B., De Jersey P., *Armorica and Britain. Cross-Channel relationships in the late first millenium BC*, (Oxford University Committee for Archaeology, Monograph 45), Oxford University Committee for Archaeology, Oxford, 1997, 117 p.

**Daire 2002**

Daire M.-Y., Armorica in the Context of Atlantic and Cross Channel Contacts Turing the La Tène Period, in Lang, Salač 2002, p. 160-172.

**Daire 2003**

Daire M.-Y., *Le sel des Gaulois*, Errance, Paris, 2003, 152 p.

**Daire et al. 2001**

DAIRE M.-Y. et alii, *Les contacts trans-Manche à travers le mobilier céramique du Nord-Ouest de l'Armorique de La Tène finale à la fin du Bas-Empire*, in Tuffreau-Libre, Jacques 2001, p. 39-47.

**Danielisová 2008**

Danielisová A., *Oppidum České Lhotice v kontextu svého sídelního zázemí - The Oppidum of České Lhotice and its hinterland*, thèse de doctorat dactylographiée, Université Charles, Prague, 2008, 298 p., 121 pl., annexes.

**Danielisová, Mangel 2008**

Danielisová A., Mangel T., *České Lhotice. Keltské oppidum na úpatí Železných hor*, Boii, Nasavrky, 2008, 70 p.

**Dannheimer, Gebhard 1993**

Dannheimer H., Gebhard R. (éds.), *Das keltische Jahrtausend*, catalogue de l'exposition tenue à Rosenheim, (Ausstellungskataloge der Prähistorischen Staatssammlung, 23), P. von Zabern, Mayence, 1993, 400 p., 392 pl.

**Dayet 1960**

Dayet M., Les monnaies du type KALETEDOY, *RAE* 11/2, 1960, p. 134-154.

**Deberge 2002**

Deberge Y., Cournon, Sarliève, puits 2474/2485 (La Tène D2a), in Mennessier-Jouannet 2002, p. 136-155.

**Deberge et al. 2007**

Deberge Y. et alii, La culture matérielle de la Grande Limagne d'Auvergne du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., in Mennessier-Jouannet, Deberge 2007, p. 167-204.

**Debord 1998**

Debord J., Le mobilier en bronze du site gaulois de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), *Revue archéologique de Picardie* n° 3/4-1998, Amiens, 1998, p. 53-91.

**Déchelette 1901**

Déchelette J., *Le Hradischt de Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte. Etude d'archéologie comparée*, Protat Frères, Mâcon, 1901, 64 p., 4 pl.

**Déchelette 1904**

Déchelette J., La Nécropole gallo-romaine de Roanne, *Bulletin de la Diana* XIII, 40 p.

**Déchelette 1927**

Déchelette J., *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine IV. Second âge du Fer ou époque de La Tène*, Auguste Picard, Paris, 1927 (2<sup>e</sup> éd.).

**Dehn 1979**

Dehn Wolfgang, Einige Überlegungen zum Charakter keltischer Wanderungen, in coll. Nice 1976, p. 15-19.

**Deimel 1987**

Deimel M., *Die Bronzekleinfunde vom Magdalensberg*, (Archäologische Forschungen zu den Grabungen auf dem Magdalensberg 9), Verlag des Landesmuseums für Kärnten, Klagenfurt, 1987, 412 p., 112 pl.

**Delestrée 1996**

Delestrée L.-P., *Monnayages et peuples gaulois du Nord-Ouest*, Errance, Paris, 1996, 144 p.

**Delestrée, Tache 2002**

Delestrée L.-P., Tache M., *Nouvel atlas des monnaies gauloises. I. De la Seine au Rhin*, éd. Commios, Saint-Germain-en-Laye, 2002, 136 p., 29 pl.

**Delestrée, Tache 2004**

Delestrée L.-P., Tache M., *Nouvel atlas des monnaies gauloises. II. De la Seine à la Loire moyenne*, éd. Commios, Saint-Germain-en-Laye, 2004, 149 p., 26 pl.

**Delestrée, Tache 2007**

Delestrée L.-P., Tache M., *Nouvel atlas des monnaies gauloises. III. La Celtique, du Jura et des Alpes à la façade atlantique*, Commios, Saint-Germain-en-Laye, 2007, 176 p., 32 pl.

**Delnef 2003**

Delnef H., Les bracelets méandriques en Europe (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. av. J.-C.), in *Archaeologia Mosellana* 5, 2003, p. 271-300.

**Demoule 1999**

Demoule J.-P., *Chronologie et société dans les nécropoles celtiques de la culture Aisne-Marne, du VI<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère*, (Revue Archéologique de Picardie. Numéro spécial, 15), Revue archéologique de Picardie, Amiens, 1999, 406 p.

**Desbordes, Perrier 1987**

Desbordes J.-M., Perrier J., Les monnaies gauloises dans l'espace lémovice : inventaire et circulation, in *Mélanges Colbert de Beaulieu* 1987, p. 295-303.

**Devel 1999**

Devel P., *Le bassin de Saint-Dié à La Tène Finale*, Mémoire de maîtrise d'archéologie (Antiquités nationales), Université des Sciences Humaines, Strasbourg, 1999.



**Deyber 1980**

Deyber A., Du nouveau à propos du pont celtique d'Etival-Clairefontaine (Vosges), *RAE* 31, fasc. 119-120, Dijon, p. 57-59.

**Diepeveen-Jansen 2003**

Diepeveen-Jansen M., Migrations ou transformations ? Sources littéraires et sources archéologiques : problèmes d'interprétation, in Mandy, de Saulce 2003, p. 279-286.

**Dobesch 1993**

Dobesch G., Die Wanderung der mitteleuropäischen Boier, *Tyche* 8, 1993, p. 9-17.

**Dobesch 2001**

Dobesch G., Caesars Volcae Tectosages in Mitteleuropa, in *Carinthia Romana und die Römische Welt. Festschrift für G. Piccottini zum 60. Geburtstag*, Klagenfurt, 2001, 79-102.

**Dobesch 2002**

Dobesch G., Handel und Wirtschaft der Kelten in antiken Schriftquellen, in Dobiát, Sievers, Stöllner 2002, p. 1-25.

**Dobiáš 1964**

Dobiáš J., *Dějiny československého území před vystoupením Slovanů*, Československá akademie věd, Prague, 1964, 476 p., 22 ill.

**Dobiát, Sievers, Stöllner 2002**

Dobiát C., Sievers S., Stöllner T., *Dürrnberg und Manching. Wirtschaftsarchäologie im ostkeltischen Raum*. Actes du colloque international de Hallein/Bad Dürrnberg, 7-11 octobre 1998, (Kolloquien zur Vor- und Frühgeschichte, Band 7), R. Habelt, Bonn, 2002, 382 p.

**Donebauer et al. 1888**

Donebauer M. et alii, *Beschreibung der Sammlung böhmischer Münzen und Medaillen*, Hasse, Prague, 1888-1890.

**Doswald 1994**

Doswald C., Les lingots de fer protohistoriques en Europe occidentale, in Mangin Michel (dir.), *La sidérurgie ancienne de l'Est de la France dans son contexte européen. Archéologie et archéométrie*, Actes du colloque de Besançon 1993, Paris, p. 333-343.

**Drda 1981**

Drda P., Malovaná keramika z podhradí Závisti - Painted pottery from the bailey of the Závist Celtic oppidum, *Praehistorica VIII, Varia Archeologica 2*, Hommage à Jan Filip, Prague, 1981, p. 201-208.

**Drda 1987**

Drda P., Keltské oppidum Hrad u Nevězic - L'oppidum celtique près de Nevězice (Bohême du Sud), *ArchRoz* 39, 1987, p. 517-556.

**Drda 1997**

Drda P., Die Kelten in Böhmen : Závist, *Die Welt der Kelten : Dia-Vortragsreihe in Hochdorf/Enz 1991-1997 : 30 Vorträge*, Eberdingen, 1997, p. 63-67.

**Drda 2002**

Drda P., Wirtschaftliche Strukturen am Beispiel böhmischer Oppida (Závist), in Dobiát, Sievers, Stöllner 2002, p. 287-296.

**Drda, Chytráček 1999**

Drda P., Chytráček M., Libenice zum Dritten, *PamArch* 90, 1999, p. 186-206.

**Drda, Majer 1991**

Drda P., Majer A., Surveying of the Celtic oppidum of Mont Beuvray, France, *Archaeology in Bohemia 1986-1990*, Institut d'Archéologie, Prague, 1991, p. 246-251.

**Drda, Rybová 1992**

Drda P., Rybová A., L'oppidum de Závist: construction de la porte principale (D) et sa chronologie - Oppidum Závist: stavební vývoj hlavní brány (D) a její chronologie, *PamArch* LXXXIII/2, 1992, p. 309-349.

**Drda, Rybová 1994**

Drda P., Rybová A., Bohemia in the Iron Age: a Recent View, *in* Fridrich 1994, 152 p.

**Drda, Rybová 1995**

Drda P., Rybová A., *Les Celtes de Bohême*, Errance, Paris, 1995, 192 p. (publié en tchèque en 1998 : Drda, Rybová 1998)

**Drda, Rybová 1997**

Drda P., Rybová A., Keltská oppida v centru Boiohaema – Die keltischen Oppida im Zentrum Boiohaemums, *PA* 87, 1997, p. 65-123.

**Drda, Rybová 1998**

Drda P., Rybová A., *Keltové a Čechy*, Academia, Prague, 1998, 200 p. (publié en français en 1995 : Drda, Rybová 1995)

**Drda, Rybová 2001**

Drda P., Rybová A., Model vývoje velmožského dvorce 2.-1. století před Kristem - Modell der Entwicklung des Herrengehöfts im 2.-1. Jahrhundert v. Chr., *PamArch* 92, 2001, p. 284-349.

**Drilhon, Duval 1985**

Drilhon F., Duval A., Méthode d'étude des poignards anthropoïdes de La Tène, *in* Bonnamour, Duval, Guillaumet 1985, p. 299-308.

**Droberjar 2006a**

Droberjar E., Plaňanská skupina grossromstedtské kultury. K chronologii germánských nálezů a lokalit v Čechách na sklonku doby laténské a v počátcích doby římské - Die Plaňany-Gruppe der Großromstedter Kultur. Zur Chronologie der germanischen Funde und Fundstellen in Böhmen am Ende der Latènezeit und zu Beginn der römischen Kaiserzeit, *in* Droberjar, Lutovský 2006, p. 11-90.

**Droberjar 2006b**

Droberjar E., Hornolabští Svébové-Markomani. K problematice dalšího vývoje großromstedtské kultury ve stupni Eggers B1 („Zeitgruppe 3“) v Čechách (dobřichovská skupina) - Oberelbsweben-Markomanen. Zur Problematik der weiteren Entwicklung der Großromstedt-Kultur in der Stufe Eggers B1 (Zeitgruppe 3) in Böhmen (Dobřichov-Gruppe), *AVSČ* 10, 2006, p. 599-712.

**Droberjar, Lutovský 2006**

Droberjar E., Lutovský M. (éds.), *Archeologie Barbarů 2005. Sborník příspěvků z 1. protohistorické konference "Pozdně keltské, germánské a časně slovanské osídlení" : Kounice, 20.-22. září 2005 - Archäologie der Barbaren 2005 : Materialien der 1. frühgeschichtlichen Konferenz "Die spätkeltische, germanische und frühslawische Besiedlung" : Kounice, 20.-22. September 2005*, Ústav archeologické památkové péče středních Čech, Prague, 2006, 517 p.

**Dumont 2002**

Dumont A., *Les passages à gué de la Grande Saône : approche archéologique et historique d'un espace fluvial (de Verdun-sur-le-Doubs à Lyon)*, Revue archéologique de l'Est. Supplément 17, Dijon, 2002, 275 p.

**Dupraz, Fraisse 2003**

Dupraz J., Fraisse Ch., *L'Ardèche*, Carte archéologique de la Gaule 7, Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 496 p.

**Duval 1973**

Duval P.-M. (dir.), *Recherches d'archéologie celtique et gallo-romaine*, (Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie de la IV<sup>e</sup> section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, III ; Hautes Etudes du Monde Gréco-Romain, 5), Librairie Droz, Paris/Genève, 1973, 160 p.

**Duval 1977**

Duval P.-M., *Les Celtes*, (L'Univers des formes, 25 ; De la préhistoire aux Celtes, 1), Gallimard, 1977, 324 p.

**Duval 1979**

Duval A., Nouvel objet "pseudo-filigrané" au M.A.N., *Antiquités Nationales* 11, 1979, p. 43-46.

**Duval 1983-84**

Duval A., Heude D. (dir.), *L'art celtique en Gaule*, Direction des Musées de France, Paris, 1983-1984, 219 p.

**Duval, Gaillard, Gomez de Soto 1986**

Duval A., Gaillard J., Gomez de Soto J., L'épée anthropoïde de Saint-André-de-Lidon (Charente-Maritime), in Duval, Gomez de Soto 1986, p. 233-238.

**Duval, Gomez de Soto 1986**

Duval A., Gomez de Soto J. (dir.), *Actes du VIII<sup>e</sup> colloque sur les âges du Fer en France non méditerranéenne. Angoulême, 18-19-20 mai 1984*, (Aquitania - Supplément 1), Fédération Aquitania, Bordeaux, 1986, 396 p.

**Duval, Gomez de Soto, Perrichet-Thomas 1986**

Duval A., Gomez de Soto J., Perrichet-Thomas C., La tombe à char de Tesson (Charente-Maritime), in Duval, Gomez de Soto 1986, p. 35-45.

**Duval, Kruta 1976**

Objets d'une nécropole de La Tène à Larchant (Seine-et-Marne), in *Antiquités nationales* 8, 1976, p. 60-68.

**Duval, Kruta 1979**

Duval P.-M., Kruta V. (éds.), *Les mouvements celtiques du Ve au Ier siècle avant notre ère. Actes du XXVIII<sup>e</sup> colloque organisé à l'occasion du IX<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, Nice, 19 septembre 1976*, CNRS, Paris, 1979, 239 p.

**Düwel et al. 1985**

Düwel K., Jankuhn H., Siems H., Timpe D., *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit in Mittel- und Nordeuropa, Teil I : Methodische Grundlagen und Darstellungen zum Handel in vorgeschichtlicher Zeit und in der Antike*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1985, 492 p.

**Earle 1982**

Earle T. K., Prehistoric Economics and the Archaeology of Exchange, in Ericson, Earle 1982, p. 1-12.

**Eckoldt 1986**

Eckoldt M., Die Schiffbarkeit kleiner Flüsse in alter Zeit - Notwendigkeit, Voraussetzungen und Entwicklung einer Rechenmethode, *AK* 16, Mayence, p. 203-206.

**Egloff 1980**

Egloff M., La civilisation de La Tène dans le canton de Neuchâtel, *Helvetica archaeologica* 43/44, 1980, p. 139-151.

**Eggl 2003**

Eggl Ch., Ost-West-Beziehungen im Flachgräberlatène Bayerns, *Germania* 81, 2003, p. 513-538.

**Ericson, Earle 1982**

Ericson J. E., Earle T. K. (éds.), *Contexts for Prehistoric Exchange*, New York-London, 1982, 321 p.

**Féliu 2008**

Féliu C., *Leuques et Médiomatiques à la Tène moyenne et finale : organisation sociale et territoriale de l'habitat dans deux cités du nord-est de la Gaule du III<sup>e</sup> au Ier siècle avant notre ère*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2008, 734 p.

**Feugère 1989**

Feugère M. (dir.), *Le verre préromain en Europe occidentale*, M. Mergoïl, Montagnac, 1989, 191 p.

**Feugère 1990**

Feugère M., Petits mobiliers. Faciès et comparaisons, in Py 1990, p. 357-375.

**Feugère 1997**

Feugère M., Un bracelet celtique de La Tène moyenne à Vaison-la-Romaine (Vaucluse), *DAM* 19-20/1996-97, 1997, p. 199-200.

**Feugère, Py 1989**

Feugère M., Py M., *Le verre préromain en Europe occidentale*, Monique Mergoïl, Montagnac, 1989, 191 p.

**Ferdière et al. 2006**

Ferdière A. et alii, *Histoire de l'agriculture en Gaule. 500 av. J.-C. - 1000 apr. J.-C.*, Errance, Paris, 2006, 231 p.

**Fiala 1891**

Fiala E., *Beschreibung böhmischer Münzen und Medaillen*, Prague, 1891, 117 p.

**Fiala, Donebauer 1888**

Fiala E., Donebauer M., *Beschreibung der Sammlung böhmischer Münzen und Medaillen des Max Donebauer*, Im Selbstverlage, 1888.

**Fichtl 2000**

Fichtl S., Le Rhin supérieur et moyen du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Quelques réflexions historiques sur les questions de peuplement, *Germania* 78-1, 2000, p. 21-38.

**Fichtl 2002**

Fichtl S., Les courants économiques dans le nord-est de la Gaule à La Tène finale et l'évolution des *oppida*, in Lang, Salač 2002, p. 173-186.

**Fichtl 2004**

Fichtl S., *Les peuples gaulois. IIIe-Ier siècles av. J.-C.*, Errance, Paris, 2004, 180 p.

**Fichtl 2005a**

Fichtl S., *La ville celtique. Les oppida de 150 av. J.-C. à 15 ap. J.-C.*, 2e édition augmentée, Errance, Paris, 238 p.

**Fichtl 2005b**

Fichtl S. (dir.), Dossier : Hiérarchie de l'habitat rural dans le Nord-Est de la Gaule à La Tène moyenne et finale, *Archaeologia Mosellana* 6, 2005, 487 p.

**Fichtl 2006**

Fichtl S., L'émergence des *civitates* en Gaule et dans le monde celtique, in Haselgrove 2006, p. 41-54.

**Fichtl 2010a**

Fichtl S. (dir.), *Murus celticus. Architecture et fonctions des remparts de l'âge du Fer. Actes de la table ronde internationale de Bibracte, 11-12 octobre 2006*, (Bibracte, 19), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2010, 363 p.

**Fichtl 2010b**

Fichtl S., Réflexions sur les remparts de type Fécamp, in *Fichtl 2010a*, p. 3315-334.

**Fichtl, Adam 1995**

Fichtl S., Adam A.-M., *Le murus gallicus du Fossé des Pandours au col de Saverne*, Rapport de sondage, Strasbourg, 1995, 27 p.

**Fichtl, Adam 2003**

Fichtl S., Adam A.-M., *L'Oppidum médiomatricque du Fossé des Pandours au Col de Saverne (Bas-Rhin) : Rapport triennal 2003-2005*, Université Marc Bloch, Strasbourg, 224 p.

**Fichtl, Pierrevelcin 2005**

Fichtl S., Pierrevelcin G., Nouveaux éléments pour une chronologie de l'oppidum du Fossé des Pandours au col de Saverne (Bas-Rhin), in *Fichtl 2005b*, p. 417-438.

**Filip 1956**

Filip J., *Keltové ve střední Evropě - Die Kelten in Mitteleuropa*, (Monumenta Archaeologica 5), Prague, 1956, 552 p., 132 pl.

**Filip 1963**

Filip J., *Keltská civilizace a její dědictví*, (Nové obzory vědy, 3), ČSAV, Prague, 1963, 190 p. (3ème éd. complétée)

**Filip 1976**

Filip J., *Celtic Civilization and its Heritage*, Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 215 p. (2<sup>e</sup> éd.)

**Filip 1980**

Filip J., Současný stav keltských studií - The present state of Celtic studies, *ArchRoz* 32, 1980, p. 538-543.

**Filip 1996**

Filip J., *Keltská civilizace a její dědictví*, Academia, Prague, 1996, 206 p. (5ème éd. avec compléments et postface de J. Břeň)

**Fischer 1985**

Fischer F., Der Handel der Mittel- und Spät-Latène-Zeit in Mitteleuropa aufgrund archäologischer Zeugnisse, in Düwel *et alii* 1985, p. 285-298.

**Fischer 2001**

Fischer B., Les monnaies boïennes découvertes en Gaule, *Studia Hercynia* V, Prague, 2001, p. 5-17.

**Forrer 1908**

Forrer R. *Keltische Numismatik der Rhein- und Donaulande*, Strasbourg, 1908, 373 p., 48 pl.

**Forrer 1925**

Forrer R., *Les monnaies gauloises ou celtiques trouvées en Alsace*, Mulhouse, 1925, 116 p., 7 pl.

**Frána et al. 1997**

Frána J., Jiráň L., Moucha V., Sankot P., *Artifacts of Copper and Copper Alloys in Prehistoric Bohemia From The Viewpoint of Analyses of Element Composition II*, (*PamArch* Supplementum 8), Institut d'Archéologie, Prague, 1997, 220 p.

**Franz 1942**

Franz L., *Eine keltische Niederlassung in Südböhmen*, F. Kraus, Prague, 1942, 53 p., 38 pl.

**Freund, Hardt, Weigel 2007**

Freund S., Hardt M., Weigel P. (eds.), *Flüsse und Flusstäler als Wirtschafts- und Kommunikationswege*, (Siedlungsforschung, 25), ARKUM, Bonn, 2007, 457 p.

**Fridrich 1994**

Fridrich J. (ed.), *25 years of archaeological research in Bohemia. On the occasion of the 75<sup>th</sup> anniversary of the Institute of Archaeology, Prague*, (*PamArch* Supplementum, 1), Institute of Archaeology, Prague, 1994, 300 p.

**Frey 1969**

Frey O.-H. (éd.), *Marburger Beiträge zur Archäologie der Kelten. Festschrift für Wolfgang Dehn zum 60. Geburtstag am 6. Juli 1969*, (Fundberichte aus Hessen - Beiheft 1), R. Habelt Verlag, Bonn, 1969, 338 p., 28 pl.

**Frey 1985**

Frey O.-H., Zum Handel und Verkehr während der Frühlatènezeit in Mitteleuropa, in Düwel *et al.* 1985, p. 231-257.

**Fröhlich, Waldhauser 1989**

Fröhlich J., Waldhauser J., Příspěvky k ekonomice českých Keltů (Kamenictví a distribuce žernovů) - Beiträge zur Keltenwirtschaft in Böhmen (Steinmetzerei und Distribution der Dreh-Handmühlen), *ArchRoz* 41, 1989, p. 16-58.

**Frolík 1988**

Frolík J., *Archeologické nálezy Chrudimsko (t-z)*, Chrudim, 1988.

**Furger-Gunti 1974/75**

Furger-Gunti A., Oppidum Basel-Münsterhügel. Grabungen 1971-72 an der Rittergasse 5, Jahrbuch SGU, 1974/75, p. 77-111.

**Furger-Gunti 1979**

Furger-Gunti A., *Die Ausgrabungen im Basler Munster I : die spätkeltische und augusteische Zeit (1. Jahrhundert v. Chr.)*, (Basler Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte, 6 ; Untersuchungen zur spätkeltisch-fruhrömischen Übergangszeit in Basel, 1), Habegger Verlag, Derendingen-Solothurn, 1979, 313 p.

**Furger-Gunti 1982**

Furger-Gunti A., Der "Goldfund von Saint-Louis" bei Basel und ähnliche keltische Schatzfunde, *ZSAG* 39, 1982, p. 1-47.

**Furger-Gunti, Berger 1980**

Furger-Gunti A., Berger L., *Katalog und Tafeln der Funde aus der spätkeltischen Siedlung Basel-Gasfabrik*, (Basler Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte, 7 ; Untersuchungen zur spätkeltisch-fruhrömischen Übergangszeit in Basel, 2), Habegger Verlag, Derendingen-Solothurn, 1980, 450 p.

**Garcia, Verdin 2002**

Garcia D., Verdin F. (dir.), *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale. Actes du XXIV<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1-4 juin 2000*, Errance, Paris, 2002, 420 p.

**Gaulois Garonne 2004**

*Gaulois des pays de Garonne. II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.C. Guide de l'exposition présentée au Musée Saint-Raymond, Toulouse, 22 mai 2004-9 janvier 2005, Musée des Beaux-arts d'Agen, mars-septembre 2005, organisée à l'occasion du XXVIII<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, musée Saint-Raymond, musée des Antiques, Toulouse, 2004, 92 p.*

**Gebhard 1989a**

Gebhard R., *Der Glasschmuck aus dem Oppidum von Manching*, (Die Ausgrabungen in Manching, 11), F. Steiner, Wiesbaden/Stuttgart, 1989, 290 p., 73 pl.

**Gebhard 1989b**

Gebhard R., Pour une nouvelle typologie des bracelets celtiques en verre, *in* Feugère 1989, p. 73-83.

**Gebhard 1991**

Gebhard R., *Die Fibeln aus dem Oppidum von Manching*, (Die Ausgrabungen in Manching, 14), F. Steiner, Stuttgart, 1991, 224 p.

**Gebhard et al. 2004**

Gebhard R. *et alii*, Ceramics from the Celtic Oppidum of Manching and Its Influence in Central Europe, *Hyperfine Interactions* 154, 2004, Kluwer Academic, Pays-Bas, p. 199-214.

**Gilles 1992**

Gilles K.-J., Neue Funde und Beobachtungen zu den Anfängen Triers, *Trierer Zeitschrift* 55, 1992, p. 193-232.

**Gilles 1993**

Gilles K.-J., Keltische Fundmünzen im östlichen Treverergebiet, *Trierer Zeitschrift* 56, p. 35-66.

**Ginoux 1994**

Ginoux N., Les fourreaux ornés de France du V<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., *RAE* 30, 1994, p. 7-86.

**Ginoux 1996**

Ginoux N., Le thème symbolique de la « paire de dragons » dans l'Europe celtique du cinquième au premier siècle avant Jésus-Christ, Thèse de doctorat, École Pratique des Hautes Etudes, Paris, 1996.

**Ginoux 2007**

Ginoux N., *Le thème symbolique de "la paire de dragons" sur les fourreaux celtiques (IV<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C.) : étude iconographique et typologie*, John and Erica Hedges Ltd., Oxford, 268 p.

**Gleser 2004**

Gleser R., Beitrag zur Klassifikation und Datierung der palmettenförmigen Gürtelschließen der späten Latènezeit, *AK* 34, 2004, 229-242.

**Gomez de Soto, Lejars 2009**

Gomez de Soto J., Lejars T. (coord.), Les lieux de culte des Âges du Fer en Centre-Ouest, in Bertrand *et alii* 2009, p. 227-244.

**Green 1995**

Green M. J. (éd.), *The Celtic World*, Londres/New York, 839 p.

**Grenier 1923**

Grenier A., *Les Gaulois*, (Collection Payot, 31), Payot, Paris, 1923, 171 p.

**Groenen 1996**

Groenen M. (dir.), *La préhistoire au quotidien. Mélanges offerts à Pierre Bonenfant*, (L'Homme des Origines), J. Millon, Grenoble, 1996, 349 p.

**Gorphe 2009**

Gorphe J., *Le Trésor de Tayac*, Commios/Les Cheveau-Légers, Saint-Germain-en-Laye/Paris, 2009, 141 p.

**Gruel 1995**

Gruel K. (éd.), Dossier : Les potins gaulois. Typologie, diffusion, chronologie, *Gallia* 52, 1995, p. 1-144.

**Gruel 2002**

Gruel K., Monnaies et territoires, in D. Garcia, F. Verdin (dir.), *Territoires celtiques*, actes du XXIV<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF, Martigues, juin 2000, Errance, Paris, p. 205-212.

**Gruel 2009**

Gruel K., Comparaison des faciès monétaires des oppida de Bibracte et de Manching, in Grunwald *et al.* 2009, p. 467-476.

**Gruel, Geiser 1995**

Gruel K., Geiser A., Faciès des potins, particulièrement du type dit "à la grosse tête", découverts en Suisse occidentale, in Gruel 1995, p. 87-93.

**Gruel, Popovitch 2007**

Gruel K., Popovitch L., *Les monnaies gauloises et romaines de l'oppidum de Bibracte*, (Bibracte, 13), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2007, 384 p., 110 pl.

**Grunwald *et al.* 2009**

Grunwald S. *et alii* (eds.), *ARTeFACT. Festschrift für Sabine Rieckhoff zum 65. Geburtstag*, (Universitätsforschungen zur prähistorischen Archäologie, 172), Dr. Rudolf Habelt GmbH, . Bonn, 2009, 2 vol., 787 p.

**Guichard 1987**

Guichard V., La céramique peinte à décor zoomorphe des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. en territoire ségusiave, *Etudes Celtiques* XXIV, 1987, p. 103-143.

**Guillard 1989**

Guillard M.-C., La verrerie protohistorique de Mandeuve (Doubs), in Feugère 1989, p. 145-152.

**Guichard 1999**

Guichard V., La céramique peinte, un témoignage méconnu du talent des artistes de la fin de la période gauloise, in *Le génie des artisans celtes*, Actes de la 2<sup>ème</sup> journée d'étude, La Villette, 1999, Amis des Etudes Celtiques, Paris, 1999, p. 57-82.

**Guichard, Picon, Vaginay 1991**

Guichard V., Picon M. et Vaginay M., La céramique peinte gauloise en pays ségusiave aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles avant notre ère, in *La céramique peinte celtique dans son contexte européen*, Actes du symposium international d'Hautvillers, 1987, (Mémoire de la Société Archéologique Champenoise 5, Supplément au bulletin n° 1), Reims, 1991, p. 211-227.

**Guichard, Sievers, Urban 2000**

Guichard V., Sievers S., Urban O. H. (dir.), *Les processus d'urbanisation à l'âge de Fer - Eisenzeitliche Urbanisationsprozesse. Actes du colloque tenu à Glux-en-Glenne du 8 au 11 juin 1998*, (Bibracte, 4), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2000, 237 p.

**Haevernick 1960**

Haevernick T. E., *Die Glasarmringe und Ringperlen der Mittel- und Spätlatènezeit auf dem europäischen Festland*, R. Habelt, Bonn, 1960, 302 p., 35 pl.

**Haffner 1971**

Haffner A., *Das Keltisch-römische Gräberfeld von Wederath-Belginum. I, Gräber 1-428, ausgegraben 1954-1955*, Trierer Grabungen und Forschungen 6, Ph. v. Zabern, Mayence, 1971.

**Haffner 1976**

Haffner A., *Die westliche Hunsrück-Eifel-Kultur*, (Römisch-germanische Forschungen, 36), W. de Gruyter & Co., Berlin, 1976, 418 p., 179 pl.

**Haffner 1979**

Haffner A., Zur absoluten Chronologie der Mittellatènezeit, *AK* 9, 1979, p. 405-409.

**Hårdh et al. 1988**

Hårdh B. et alii, *Trade and exchange in prehistory : studies in honour of Berta Stjernquist*, Acta Archaeologica Lundensia 80, 332 p.

**Härke 1998**

Härke H., Archaeologists and migrations: a problem of attitude? *Current Anthropology* 39, p. 19-45.

**Haselgrove 1995**

Haselgrove C., Les potins "au personnage courant", in Gruel 1995, p. 51-59.

**Haselgrove 2002**

Haselgrove C., Contacts between Britain and the Continent during the Iron Age, in Lang, Salač 2002, p. 282-297.

**Haselgrove 2006**

Haselgrove C. (dir.), *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire, 4 : les mutations de la fin de l'âge du Fer, Actes de la table-ronde de Cambridge, 7-8 juillet 2005*, (Bibracte, 12/4), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2006, 280 p.

**Hatt, Roualet 1977**

Hatt J.-J., Roualet P., La chronologie de La Tène en Champagne, *RAE* 28, fasc. 1 et 2, 1977, p. 7-36.

**Hecht 1998**

Hecht Y., *Die Ausgrabungen auf dem Basler Münsterhügel an der Rittergasse 4, 1982/6, Spätlatènezeit und augusteische Epoche*, Archäologische Bodenforschung des Kantons Basel-Stadt, Bâle, 1998.

**Hecht et al. 1999**

Hecht Y. et alii, Zum Stand der Erforschung der Spätlatènezeit und der augusteischen Epoche in Basel, *JbSGUF* 82, 1999, p. 163-182.

**Hertlein 1904**

Hertlein F., Die geschichtliche Bedeutung der in Württemberg gefundenen Keltenmünzen, *Fundberichte in Schwaben* XII, Stuttgart, 1904, p. 60-107.

**Hiernard 1999**

Hiernard J., Les Santons, les Helvètes et la Celtique d'Europe centrale. Numismatique, archéologie et histoire, *Aquitania* XVI, 1999, p. 93-125.

**Hodson 1968**

Hodson F. R., *The La Tène Cemetery at Münsingen-Rain. Catalogue and Relative Chronology*, (Acta Bernensia, 5), Stämpfli & Cie, Berne, 1968, 72 p., 123 pl.

**Hoika 1996**

Hoika J., Völkerwanderungen. Eine Einleitung, *Archäologische Informationen* 19/1&2, 1996, p. 9-12.

**Holodňák 1988**

Holodňák P., Keltská pohřebiště ve středním Poohří - Keltische Gräberfelder im mittleren Egerflussgebiet, *PamArch* 79-1, 1988, p. 38-105.



**Holodňák 1991a**

Holodňák P., Záchranný archeologický výzkum v Soběsukách (okr. Chomutov) v letech 1985-1988: předběžná zpráva - Die archäologische Rettungsforschung in Soběsuky (Kr. Chomutov) in den Jahren 1985-1988: ein vorläufiger Bericht, *ArchRoz* XLIII/3, 1991, p. 423-435.

**Holodňák 1991b**

Holodňák P., Rescue excavations at Soběsuky, in 1985-1990, *Archaeology in Bohemia 1986-1990*, Institut d'Archéologie, Prague, 1991, p. 210-217.

**Holodňák, Mag 1999**

Holodňák P., Mag M., Vývoj mlecích zařízení a provenience surovin drtidel a žernovů v Soběsukách (okr. Chomutov, SZ Čechy). Mikrosonda do ekonomiky jednoho sídliště - Die Entwicklung der Mahleinrichtung und die Herkunft des Rohstoffes der Reib- und Mühlsteine von Soběsuky (Bez. Chomutov, Nordwestböhmen). Eine Mikrosonde in die Wirtschaftsstruktur einer Siedlung, *PamArch* 90-2, 1999, p. 398-441.

**Holodňák, Waldhauser 1984**

Holodňák P., Waldhauser J., Předduchcovský horizont (fáze LT B1a) v Čechách (Der Vorduxer Horizont (Phase LT B1a) in Böhmen), *ArchRoz* 36, 1984, p. 31-48.

**Holzer 2007**

Holzer V., Le sanctuaire celtique de Roseldorf-Sandberg (Autriche), in Barral *et al.* 2007, p. 849-853.

**Hubert 1950a**

Hubert H., *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène*, (L'évolution de l'humanité, 21), A. Michel, Paris, 1950, 405 p.

**Hubert 1950b**

Hubert H., *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique*, (L'évolution de l'humanité, 21 bis), A. Michel, Paris, 1950, 368 p.

**Jacobsthal 1969**

Jacobsthal P., *Early Celtic Art*, Clarendon Press, Oxford, 1969, 2 vol. : 242 p., 279 pl. (1ère éd. 1944).

**Jahn 1921**

Jahn M., *Der Reitersporn, seine Entstehung und früheste Entwicklung*, (Mannus-Bibliothek 21), C. Kabitzsch, Leipzig, 1921, 128 p., 1 pl.

**Jansová 1960**

Jansová L., Výzkum keltského oppida v Hrazanech na střední Vltavě v r. 1951-1959 - Erforschung des keltischen Oppidums in Hrazany an der Mittelmoldau i. J. 1951-1959, *ArchRoz* 12, 1960-5, p. 650-656, 665-671, 673-676.

**Jansová 1963**

Jansová L., Laténská červeně malovaná keramika z českých nálezů - Die latènezeitliche rotbemalte Keramik aus Böhmen, *PamArch* 54/2, 1963, p. 336-342.

**Jansová 1965**

Jansová L., *Hrazany, keltské oppidum na Sedlčansku - Hrazany, ein keltisches Oppidum an der Moldau nördlich von Sedlčany*, (Památníky naší minulosti 3), ČSAV, Prague, 1965, 88 p., 24 fig.

**Jansová 1968**

Jansová L., Mšecké Žehrovice a problém tzv. Viereckschanzen v Čechách - Mšecké Žehrovice und die Frage der Viereckschanzen in Böhmen, *ArchRoz* 20, 1968-4, p. 470-489, 571-572.

**Jansová 1974**

Jansová L., Zur Münzprägung auf dem Oppidum Závist, *PamArch* 65, 1974, p. 1-33.

**Jansová 1986**

Jansová L., *Hrazany. Das keltische Oppidum in Böhmen. Band I. Die Befestigung und die Anliegende Siedlungsbebauung*, AÚ ČSAV, Prague, 1986, 361 p.

**Jansová 1988**

Jansová L., *Hrazany. Das keltische Oppidum in Böhmen. Band II. Die Gehöfte in der mittleren Senkung*, AÚ ČSAV, Prague, 1988, 339 p.

**Jansová 1992**

Jansová L., *Hrazany. Das keltische Oppidum in Böhmen. Band III. Die Besiedlung der Abhänge der Červenka*, AÚ ČSAV, Prague, 1992, 248 p.

**von Jenny 1931**

von Jenny W. A., Ein latènezeitlicher Grabfund mit Goldmünze aus Nordböhmen, *Sudeta* VII, 1931, p. 141-144.

**Jerem, Schönfelder, Wieland 2008**

Jerem E., Schönfelder M., Wieland G. (éds), *Nord-Süd, Ost-West. Kontakte während der Eisenzeit in Europa*, (Main Series 17), Archaeolingua, Budapest, 2008, 348 p.

**Joachim 1992**

Joachim H.-E., Ösen-, Drei- und Vierknotenringe der Späthallstatt- und Frühlatènezeit, *Bonner Jahrbücher* 192, 1992, p. 13-60.

**Jospin 2002**

Jospin J.-P. (dir.), *Les Allobroges. Gaulois et Romains du Rhône aux Alpes. De l'indépendance à la période romaine (4<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-2<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*, Infolio, Gollion, 2002, 191 p.

**Jud 2002**

Jud P., Latènezeitliche Brücken und Straßen der Westschweiz, in Lang, Salač 2002, p. 134-146.

**Jud, Kaenel 2002**

Jud, Kaenel G., Helvètes et Rauriques : quelle emprise territoriale ?, in Garcia, Verdin 2002, p. 297-305.

**Kaenel 1990**

Kaenel G., *Recherches sur la période de La Tène en Suisse occidentale. Analyse des sépultures*, (Cahiers d'Archéologie Romande, 50), Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne, 1990, 366 p., 91 pl.

**Kaenel 1993**

Kaenel G., La Suisse occidentale au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère : quelques aspects, *E.C. XXVIII-1991*, 1993, p. 195-208.

**Kaenel 1995**

Kaenel G., Torques et anneaux de cheville en Suisse occidentale au cours de La Tène ancienne, des comportements différents, in Charpy 1995a, p. 309-316.

**Kaenel 2004**

Kaenel G., Les sépultures de l'âge du Fer sur le Plateau suisse. Quelle base documentaire, quelles interprétations ?, in Baray 2004, p. 113-120.

**Kaenel 2006**

Kaenel G., Agglomérations et oppida de la fin de l'âge du Fer : une vision synthétique, in Haselgrove 2006, p. 17-39.

**Kaenel 2007**

Kaenel G., Les mouvements de populations celtiques : aspects historiographiques et confrontations archéologiques, in Mennessier-Jouannet, Adam, Milcent 2007, p. 385-398.

**Kaenel 2008**

Kaenel G., Entre histoire et typologies : les chronologies de la période de La Tène, in Lehoërff 2008, p. 325-342.

**Kappel 1969**

Kappel I., *Die Graphittonkeramik von Manching*, (Die Ausgrabungen in Manching, 2), F. Steiner, Wiesbaden, 1969, 245 p.

**Karasová 2002**

Karasová Z., Les têtes humaines en bronze de Stradonice, *SbNMP-A* LVI/1-4, 2002, p. 107-110.

**Karasová 2004**

Karasová Z., Keltské oppidum na Třísově, in *Dívčí kámen*, Křemže, 2004, p. 56-61.

**Karl, Leskovar 2009**

Karl R., Leskovar J. (eds.), *Interpretierte Eisenzeiten. Fallstudien, Methoden, Theorie. Tagungsbeiträge der 3. Linzer Gespräche zur interpretativen Eisenzeitarchäologie*. Studien zur Kulturgeschichte von Oberösterreich, Folge 22, Oberösterreichisches Landesmuseum Linz, 2009.

**Keller-Tarnuzzer 1952**

Keller-Tarnuzzer K., Latènezeit, *JbSGUF* 42, 1952, p. 70-79.

**Kellner 1965**

Kellner H.-J., 1965 Die keltischen Silbermünzen vom « Prager Typus », *JNG* 15, 1965.

**Kellner 1970**

Kellner H.-J., Der Fund von Tayac, ein Zeugnis des Cimbernzuges?, *JNG* 20, 1970, p. 13-47, pl. 3-10.

**Kellner 1984**

Kellner H.-J., Keltische Münzfunde aus Luzerner und Schweizer Mooren, *Helvetia Archaologica* 57/60, 1984, p. 125-130.

**Kellner 1990**

Kellner H.-J., *Die Münzfunde von Manching und die keltischen Fundmünzen aus Südbayern*, Die Ausgrabungen in Manching, Steiner, Stuttgart, 1990, 274 p., 71p.de pl.

**von Koblitz 1918**

von Koblitz H., Beiträge zur keltischen Münzkunde Böhmens, *Mitteilungen der Österreichischen Gesellschaft für Münz- und Medaillenkunde* 14, 1918, n° 10, p. 97-100, n° 12, p. 115-117.

**Köhler 1985**

Köhler U., Formen des Handels in ethnologischer Sicht, in Düwel *et al.* 1985, p. 13-55.

**Kolníková 2002**

Kolníková E., Mince z keltského oppida Hostýn – Münzen aus dem keltischen Oppidum Hostýn, *PamArch* 93, Prague, 2002, p. 272-277.

**Krämer 1961**

Krämer W., Keltische Hohlbuckelringe vom Isthmus von Korinth, *Germania* 39, 1961, p. 32-42, pl. 15-16.

**Krämer 1962**

Krämer W., Manching II. Zu den Ausgrabungen in den Jahren 1957 bis 1961, *Germania* 40, 1962, p. 293-317.

**Krämer 1985**

Krämer W., *Die Grabfunde von Manching und die latènezeitlichen Flachgräber in Südbayern*, (Die Ausgrabungen in Manching, 8), F. Steiner, Stuttgart, 1985, 196 p., 126 pl.

**Kruta 1971**

Kruta V., *Le trésor de Duchcov dans les collections tchécoslovaques*, Severočeské nakladatelství, Ústí nad Labem, 1971, 111 p., 39 pl.

**Kruta 1973**

Kruta V., Remarques sur les fibules de la trouvaille de Duchcov (Dux), Bohême, in Duval 1973, p. 21-35.

**Kruta 1975a**

Kruta V., Les habitats et nécropoles laténiens en Bohême, in Duval, Kruta 1975, p. 95-102.

**Kruta 1975b**

Kruta V., *L'art celtique en Bohême. Les parures métalliques du Ve au IIe siècle avant notre ère*, (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, 324), H. Champion, Paris, 1975, 302 p., 18 pl.

**Kruta 1979**

Kruta V., Duchcov-Münsingen : nature et diffusion d'une phase laténienne, in Duval, Kruta 1979, p. 81-115.

**Kruta 1982**

Kruta V., Archéologie et numismatique. La phase initiale du monnayage celtique, *EC XIX*, 1982, p. 69-82.

**Kruta 1985**

Kruta V., Le port d'anneaux de cheville en Champagne et le problème d'une immigration danubienne au IIIe s. av. J.-C., *EC XXII*, 1985, p. 27-51.

**Kruta 1991**

Kruta V., Les Celtes de la première expansion historique, in Moscati 1991, p. 195-213.

**Kruta 2000**

Kruta V., *Les Celtes. Histoire et dictionnaire. Des origines à la romanisation et au christianisme*, Robert Laffont, Paris, 2000, 1005 p.

**Kruta 2006**

Kruta V., Un nouveau peuple : les Volques Tectosages (IVe-IIIe siècles avant J.-C.), in *Les Celtes en Bohême, en Moravie et dans le nord de la Gaule*, (Dossiers Archéologie et sciences des origines, 313), mai 2006, p. 22-25.

**Kruta et al. 1984**

Kruta V. et alii, Les fourreaux d'Épiais-Rhus (Val-d'Oise) et de Saint-Germainmont (Ardenne) et l'art celtique du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., *Gallia* 42, 1984, p. 1-20.

**Kruta, Lička 2004**

Kruta V., Lička M., *Celti di Boemia e di Moravia. Celti dal cuore dell'Europa all'Insubria*, : [exposition au Civico Museo Archeologico de Varese, 28 novembre 2004 - 25 avril 2005], Kronos B.Y. éd., Sceaux, 2004, 166 p., 24 pl.

**Kubů, Zavřel 2002**

Kubů F., Zavřel P., Die Steige im Böhmerwald in der Vorzeit und im Mittelalter, *Archäologische Arbeitsgemeinschaft Ostbayern/West- und Südböhmen*, 11èmes rencontres, juin 2001, Rahden/Westfalen, 2002, p. 210-226.

**Kull 2003**

Kull B. (dir.), *Sole und Salz schreiben Geschichte. 50 Jahre Landesarchäologie. 150 Jahre Archäologie Forschung in Bad Nauheim*, Ph. von Zabern, Mayence, 2003.

**Kuna 2007**

Kuna M. (éd.), *Archeologie pravěkých Čech/1. Pravěký svět a jeho poznání*, AÚ ČSAV, Prague, 2007.

**Kurz 1995**

Kurz G., *Keltische Hort- und Gewässerfunde in Mitteleuropa – Deponierungen der Latènezeit*, (Materialhefte zur Archäologie in Baden-Württemberg, 33), K. Theiss, Stuttgart, 1995, 254 p.

**Kysela 2009**

Kysela J., Beaten Boii and Unattested Urbanisation. Observations on the theory about north-Italian origin of oppida, in Karl, Leskovar 2009, p. 227-236.

**Kysela 2010**

Kysela J., Italští Bojové a česká oppida - The Italian Boii and Bohemian oppida, *ArchRoz* 62, 2010, p. 150-177.

**Labrousse 1964**

Labrousse M., Informations archéologiques. Circonscription de Toulouse, *Gallia* 22, 1964, p. 427-472.

**Lambert 1994**

Lambert P.-Y., *La langue gauloise. Description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies*, Errance, Paris, 1994, 239 p.

**Lambot, Delestrée 1991**

Lambot B., Delestrée L.-P., Des séries de potins du Belgium antérieures au début du Ier s. avant J.C., *BSAC* 84/2, 1991, p. 67-79.

**Lang, Salač 2002**

Lang A., Salač V. (éds.), *Fernkontakte in der Eisenzeit - Dálkové kontakty v době železné. Konferenz - Konference, Liblice, 2000*, Archäologisches Institut, Prague, 2002, 441 p.

**Lasserre 1967**

Lasserre F. (trad.), Strabon, *Géographie, Tome III, Livres V, VI*, Les Belles Lettres, Paris, 1967, 275 p.

**Lasserre 2003**

Lasserre F. (trad.), Strabon, *Géographie, Tome VII, Livre V*, Les Belles Lettres, 2003, 384 p.

**de La Tour 1992**

de La Tour H., *Atlas des monnaies gauloises (mis à jour par B. Fischer)*, C. Burgan-Maison Florange, Paris, 1992, 55 p.

**Lavendhomme, Guichard 1997**

Lavendhomme M.-O., Guichard V., *Rodumna (Roanne, Loire), le village gaulois*, (DAF, 62), Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997, 369 p.

**Lebel 1961**

Lebel P., *Catalogue des collections archéologiques de Besançon. V. Les bronzes figurés*, (Annales Littéraires de l'Université de Besançon 26 - Archéologie 8), Les Belles Lettres, Paris, 1961, 2 vol. (91 p. et 138 pl.).

**Lehoërff 2008**

Lehoërff A. (dir.), *Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale. Actes du XXX<sup>e</sup> colloque international de Halma-Ipel UMR 8164 (CNRS, Lille3, MCC), 7-9 décembre 2006, Lille*, (Bibracte, 16), Glux-en-Glenne, 2008, 358 p.

**Lejars 1996**

Lejars T., L'armement des Celtes en Gaule du Nord à la fin de l'époque gauloise, *Revue archéologique de Picardie* 3/4, (Actes de la table-ronde tenue à Ribemont-sur-Ancre (Somme), octobre 1994), 1996, p. 79-103.

**Lepage 1984**

Lepage L., *Les âges du Fer dans les bassins supérieurs de la Marne, de la Meuse et de l'Aube et le tumulus de la Mottote à Nijon (Haute-Marne)*, (Mémoires de la Société archéologique champenoise, 3), Société archéologique champenoise, Reims, 1985, 216 p.

**Levínský 2009**

Levínský O., Mlčechvosty (okr. Mělník) - polykulturní sídliště a pohřebiště z období mladšího pravěku a středověku (novověku), *AVSČ* 13, 2009, p. 305-322.

**Livet 2003**

Livet G., *Histoire des routes et des transports en Europe. Des chemins de Saint-Jacques à l'âge d'or des diligences*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2003, 606 p.

**Lorenz 1978a**

Lorenz H., Totenbrauchtum und Tracht. Untersuchungen zur regionalen Gliederung in der frühen Latènezeit, *BRGK* 59/1978, Mayence, 1979, p. 1-380, 10 annexes.

**Lorenz 1978b**

Lorenz H., Überlegungen zum Auftreten der Latène-Kultur (LT B1) in Nordwestböhmen, *in* Waldhauser 1978b, p. 102-105.

**Loscheider 1998**

Loscheider R., Untersuchungen zum Spätlatènezeitlichen Münzwesen des Trevererlandes, *Archaeologia Mosellana* 3, 1998, p. 61-226.

**Ludikovský 1986**

Ludikovský K., *Mistrín. Katalog nálezů z výzkumu v letech 1966-68*, (Fontes Archaeologiae Moraviae, 21), Archeologický ústav Československé akademie věd v Brně, Brno, 1986, 44 p., 20 pl.

**McGrail 1977**

McGrail S. (ed.), *Sources and Techniques in Boat Archaeology*, (BAR Supplementary series, 29 ; National Maritime Museum, Greenwich, Archaeological series, 1), Oxford, 1977, 315 p.

**Macready, Thompson 1984**

Macready S., Thompson F. H. (eds.), *Cross-channel trade between Gaul and Britain in the pre-Roman Iron Age*, (Occasional Paper, New Series, 4), Society of Antiquaries, Londres, 114 p.

**Maguer, Lusson 2009**

Maguer P., Lusson D., Fermes, hameaux et habitats aristocratiques entre Loire et Dordogne, in Bertrand et al. 2009b, p. 423-459.

**Maier 1970**

Maier F., *Die bemalte spätlatène-Keramik von Manching*, (Die Ausgrabungen in Manching, 3), F. Steiner, Wiesbaden, 1970, 240 p., 111 pl.

**Maier et al. 1992**

Maier F. et alii, *Ergebnisse der Ausgrabungen 1984-1987 in Manching*, (Die Ausgrabungen in Manching 15), F. Steiner, Stuttgart, 1992, 506 p.

**Maier 1993**

Maier F., Fernhandel und Kulturbeziehungen in der zweiten Jahrtausendhälfte, in Dannheimer, Gebhard 1993, p. 203-208.

**Mandy, de Saulce 2003**

Mandy B., de Saulce A. (dir.), *Les Marges de l'Armorique à l'Age du Fer. Archéologie et Histoire : culture matérielle et sources écrites. Actes du XXIII<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Musée Dobrée, Nantes, 13-16 mai 1999*, (RAO Supplément, 10), Rennes, 2003, 420 p.

**Marion 2004**

Marion S., *Recherches sur l'âge du Fer en Ile-de-France. Entre Hallstatt final et La Tène finale. Analyse des sites fouillés. Chronologie et société*, (BAR International Series, 1231), Oxford, 2004, 2 vol., 1121 p.

**Marion, Le Bechenec, Le Forestier 2006-2007**

Marion S., Le Bechenec Y., Le Forestier C., Nécropole et bourgade d'artisans : l'évolution des sites de Bobigny (Seine-Saint-Denis), entre La Tène B et La Tène D, *RACF* 45-46, 2006-2007, <http://racf.revues.org/index654.html>.

**Marsden 1977**

Marsden P., Celtic Ships of Europe, in McGrail 1977, p. 281-288.

**Martin-Kilcher 1973**

Martin-Kilcher S., Zur Tracht- und Beigabensitte im keltischen Gräberfeld von Münsingen-Rain (Kt. Bern), *ZSAG* 30, 1973, p. 26-39.

**Mauss 1923/24**

Mauss M., Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, *l'Année Sociologique*, seconde série, 1923-1924 (réédition dans : M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2006, p. 143-279).

**Meduna 1961**

Meduna J., *Staré Hradisko. Katalog nálezů uložených v muzeu města Boskovic - Katalog der Funde im Museum der Stadt Boskovice*, (Fontes Archaeologiae Moravicae, 2), Archeologický ústav Československé akademie věd v Brně, Brno, 1961, 78 p., 50 pl.

**Meduna 1980**

Meduna J., *Die latènezeitlichen Siedlungen in Mähren*, Academia, Prague, 1980, 215 p., 140 pl.

**Megaw 1972**

Megaw J. V. S., Style and style groupings in continental early La Tène art, *World Archaeology* 3-3, 1972, p. 276-292. [<http://www.jstor.org/stable/124013>]

**Megaw 1978a**

Megaw J. V. S., The decoration on the sword-scabbard from grave 115, *in* Waldhauser 1978a, p. 106-113.

**Megaw 1978b**

Megaw J. V. S., Une épée de La Tène I, avec fourreau décoré, *RAE* 19, 1968, p. 129-144.

**Megaw, Megaw 2006**

Megaw J.V.S., Megaw M.R., Strike the Lyre: Notes on an Eastern Celtic Motif, *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae* 57, 2006, p. 367-393.

**Mélanges Colbert de Beaulieu**

*Mélanges offerts au docteur J.-B. Colbert de Beaulieu, directeur de recherche honoraire au Centre National de la Recherche Scientifique*, publiés avec le concours de l'Ecole normale supérieure et du Ministère de la culture et de la communication, Direction du patrimoine - sous-direction de l'archéologie, Le Léopard d'or, Paris, 1987, 801 p.

**Menez, Arramond 1997**

Menez Y., Arramond J.-Ch., L'habitat aristocratique fortifié de Paule (Côtes-d'Armor), *Gallia* 54, CNRS, 1997, p. 119-155.

**Menessier-Jouannet 2002**

Menessier-Jouannet C. (dir.), *Projet collectif de recherche sur les mobiliers du second Age du Fer en Auvergne. Rapport annuel 2002*, Association pour la Recherche sur l'Age du Fer en Auvergne, Mirefleurs, 2002, 253 p.

**Menessier-Jouannet 2007**

Menessier-Jouannet C., Deberge Y. (éds.), *L'archéologie de l'âge du Fer en Auvergne. Actes du XXVII<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF (Clermont-Ferrand, 29 mai-1er juin 2003) - Thème régional*, (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne), éd. de l'Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon, Lattes, 2007, 432 p.

**Menessier-Jouannet, Adam, Milcent 2007**

Menessier-Jouannet C., Adam A.-M., Milcent P.-Y. (éds.), *La Gaule dans son contexte européen aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. av. n. è. Actes du XXVII<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF (Clermont-Ferrand, 29 mai-1er juin 2003) - Thème spécialisé*, (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne), éd. de l'Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon, Lattes, 2007, 398 p.

**Mériel 2001/2002**

Mériel E., La circulation monétaire celtique en Alsace, *RAE* 51, 2001/2002, p. 215-250.

**Metzler 1995**

Metzler J., *Das treverische Oppidum auf dem Titelberg*, (Dossiers d'Archéologie du Musée National d'Histoire et d'Art, 3), Luxembourg, 1995, 789 p.

**Metzler 1996**

Metzler J., La chronologie de la fin de l'Âge du Fer et du début de l'époque romaine en pays trévire, *Revue archéologique de Picardie* 3/4, (Actes de la table-ronde tenue à Ribemont-sur-Ancre (Somme), octobre 1994), 1996, p. 153-163.

**Metzler et al. 1991**

Metzler J. *et alii*, *Clemency et les tombes de l'aristocratie en Gaule Belgique*, (Dossiers d'Archéologie du Musée National d'Histoire et d'Art, I), Luxembourg, 1991, 182 p.

**Metzler-Zens, Metzler 1999**

Metzler-Zens N., Metzler J., L'image de l'aristocratie à La Tène finale : permanence de la tradition ou apport extérieur ?, *in* Villes, Bataille-Melkon 1999, p. 549-558.

**Meyer 1863**

Meyer H., Beschreibung der in der Schweiz aufgefundenen Gallischen Münzen, *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zurich* 15/1, 1863, p. 1-37.

**Michálek 1999**

Michálek J., *Keltský poklad z Bezdědovic na Blatensku*, Městské muzeum, Blatná-Strakonice, 1999, 162 p.

**Militký 1995**

Militký J., Nálezy keltských a antických mincí v jižních Čechách - Funde der keltischer und antiker Münzen in Südböhmen, *Zlatá stezka* 2, (Sborník Prachatického muzea), 1995, p. 34-67.

**Militký 2001**

Militký J., Keltské "nálezové" mince z Obřího hradu – Keltische "Fundmünzen" aus Obří hrad, *AVSČ* 5, 2001, p. 463-468.

**Militký 2007**

Militký J., Dva starší české nálezy keltských kulovitých statérů - Two older finds of the Celtic ball-shaped staters in Bohemia, *NumSb* 22, 2007, p. 166-170.

**Militký 2008**

Militký J., Mincovníctví v době laténské [Les monnaies à l'époque laténienne], in Venclová N., *Archeologie pravěkých Čech/7. Doba laténská*, Prague, 2008, p. 122-128.

**Millet 2008**

Millet E., La nécropole du second Âge du Fer de Saint-Benoît-sur-Seine, « La Perrière » (Aube) : étude synthétique, *RAE* 57, 2008, [<http://rae.revues.org/index5497.html>].

**Millotte 1987**

Millotte J.-P., A propos des bracelets à oves de l'Age du Fer, in *Mélanges Colbert de Beaulieu* 1987, p. 615-633.

**Miron 1991**

Miron A., Die späte Eisenzeit im Hunsrück-Nahe-Raum – Mittel- und spätlatènezeitliche Gräberfelder, in Haffner A., Miron A. (Hrsg.), *Studien zur Eisenzeit im Hunsrück-Nahe-Raum, Symposium Birkenfeld* 1987, (Trierer Zeitschrift, Beiheft 13), Rheinisches Landesmuseum Trier, Trèves, 1991, p. 151-169.

**Miske 1908**

Miske K., *Die Prähistorische Ansiedlung Velem-St-Vid*, Verlagsbuchhandlung Carl Konegen, Vienne, 1908, 72 p., 70 f. de pl.

**Mohen 1979**

Mohen J.-P., La présence celtique de La Tène dans le Sud-ouest de l'Europe : indices archéologiques, in Duval, Kruta 1979, p. 29-48.

**Möller, Schmidt 1998**

Möller C., Schmidt S., Ein außergewöhnlicher Halsring der frühen Latènezeit aus Wippe, Gem. Friesenhagen, Kreis Altenkirchen, in Müller-Karpe A. *et al.* 1998, p. 553-624.

**Moscatti *et al.* 1991**

Moscatti S. (coord.), *Les Celtes*, [Exposition au Palazzo Grassi, Venise, 1991], Bompiani, Milan, 1991, 800 p.

**Motyková 2006**

Motyková K., Příspěvek k diskusi o zániku českých oppid a o počátcích germánského osídlení Čech (Contribution à la discussion sur la fin des oppida tchèques et sur les débuts de l'occupation germanique en Bohême), in Droberjar, Lutovský 2006, p. 217-227.

**Motyková, Drda, Rybová 1984**

Motyková K., Drda P., Rybová A., Srovnání nálezů mincí se sídelní koncentrací v Čechách v době oppid – Vergleich der Münzfunde mit der Siedlungskonzentration in Böhmen zur Zeit der Oppida, *Slovenská numizmatika* 8, 1984, p. 147-170.

**Motyková, Drda, Rybová 1990**

Motyková K., Drda P., Rybová A., Oppidum Závist - Prostor brány A v předsunutém šíjovém opevnění – Oppidum Závist - Der Raum des Tors A in der vorgeschobenen Abschnittsbefestigung, *PamArch* 81, 1990, p. 308-433.



**Moucha 1969**

Moucha V., Latènezeitliche Gräber aus Sulejovice in Nordwestböhmen, *ArchRoz* 21, 1969, p. 596-617.

**Moucha 1974**

Moucha V., Příspěvek k poznání štítu z doby laténské v Čechách - Ein Beitrag zur Kenntnis des latènezeitlichen Schildes in Böhmen, *ArchRoz* 26, 1974, p. 445-453, pl. I-III (p.549-551).

**Müller 1989**

Müller F., *Die frühlatènezeitlichen Scheibenhalsringe*, (Römisch-Germanische Forschungen, 46), Ph. von Zabern, Mainz, 1989, 116 p., 78 pl., 7 annexes.

**Müller 1998**

Müller F., *Münsingen-Rain, ein Markstein der keltischen Archäologie. Funde, Befunde und Methoden im Vergleich*. Actes du colloque international *Das keltische Gräberfeld von Münsingen-Rain 1906-1996*, Münsingen/Berne, 9-12 octobre 1996, (Schriften des Bernischen Historischen Museums, 2), Berne, 1998, 298 p.

**Müller, Kaenel, Lüscher 1999**

Müller F., Kaenel G., Lüscher G. (eds.), *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen-Age. IV. Age du Fer*, (SPM IV), Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, Bâle, 1999, 360 p.

**Müller-Karpe 1977**

Müller-Karpe A., Müller-Karpe M., Neue latènezeitliche Funde aus dem Heidetränk-Oppidum im Taunus, *Germania* 55, 1977, p. 33-63.

**Müller-Karpe et al 1998.**

Müller-Karpe A. et alii (eds.), *Studien zur Archäologie der Kelten, Römer und Germanen in Mittel- und Westeuropa. Alfred Haffner gewidmet*, (Internationale Archäologie. Studia honoraria, 4), M. Leidorf, Rahden/Westfalen, 1998, 626 p.

**Nash 1978**

Nash D., *Settlement and coinage in central Gaul, c. 200-50 B.C.*, (BAR Supplementary Series, 39), Oxford, 1978, 2 vol., 377 p.

**Needham 1993**

Needham S., Displacement and Exchange in Archaeological Methodology, in Scarre, Healy 1993, p. 161-169.

**Nemeškalová-Jiroudková 1998**

Nemeškalová-Jiroudková Z., Keltský poklad ze Starého Kolína, Vyšehrad, Prague, 1998, 153 p.

**Neustupný, Neustupný 1960**

Neustupný J., Neustupný E., Nástin pravěkých dějin Československa, *SbNMP-A* 14, 1960, p. 95-221.

**Nick 2000**

Nick M., *Die keltischen Münzen vom Typ "Sequanerpotin"*, (Freiburger Beiträge zur Archäologie und Geschichte des ersten Jahrtausends, 2), M. Leidorf, Rahden/Westfalen, 2000, 195 p.

**Nick 2006**

Nick M., *Gabe, Opfer, Zahlungsmittel : Strukturen keltischen Münzgebrauchs im westlichen Mitteleuropa*, (Freiburger Beiträge zur Archäologie und Geschichte des ersten Jahrtausends, 12), M. Leidorf, Rahden/Westfalen, 2006, 2 vol. : 1. Text und Karten, 500 p. ; 2. Katalog und Tafeln, 470 p., 6 pl.

**von Nicolai 2009**

von Nicolai C., La Question des Viereckschanzen d'Allemagne du sud revisitée, in Bertrand et al. 2009b, p. 245-280.

**Nouvel et al. 2009**

Nouvel P. et alii, Rythmes de création, fonctionnement et abandon des établissements ruraux de la fin de l'Âge du Fer dans l'Est de la France, in Bertrand et al. 2009b, p. 109-151.

**Oesterwind 1989**

Oesterwind B. C., *Die Spätlatènezeit und die frühe Römische Kaiserzeit im Neuwieder Becken*, (Bonner Hefte zur Vorgeschichte, 24), Institut für Vor- und Frühgeschichte der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn, Bonn, 1989, 295 p., 59 pl., 5 cartes.

**Olausson 1988**

Olausson D., Dots on a Map - Thoughts about the way archaeologists study prehistoric trade and exchange, in Hårdh B. *et alii*, 1988 : *Trade and Exchange in Prehistory. Studies in Honour of Berta Stjernquist*, Lund, p. 15-24.

**Osterhaus 1969**

Osterhaus U., Zu verzierten Frühlatène Waffen, in Frey 1969, p. 134-144.

**Otava, Přichystal 1989**

Otava J., Přichystal A., Petrografický rozbor keramiky z keltského oppida Závist – Petrographische Analyse der Keramik aus dem keltischen Oppidum Závist, *PamArch* 80, 1989, p. 120-122.

**Paris 1998**

Paris P., Les sépultures à incinération de La Tène moyenne de la "ZAC de Ther" à Allonne (Oise), *Revue archéologique de Picardie* n° 1/2, 1998, p. 271-329.

**Paulsen 1933**

Paulsen Rudolf, *Die ostkeltischen Münzprägungen. Die Münzprägungen der Boier. Mit Berücksichtigung der vorboiischen Prägungen*, éd. H. Keller/A. Schroll & Co., Leipzig, Vienne, 1933, 2 vol. : vol. 1, textes, 188 p., 1 carte ; vol. 2, planches, 53 pl.

**Paunier 1975**

Paunier D., Céramique peinte de la Tène finale et matériel gallo-romain précoce trouvés sur l'oppidum de Genève, *Genava* XXIII, 1975, p. 55-125.

**Paunier, Luginbühl 2004**

Paunier D., Luginbühl Th., *Bibracte : le site de la maison 1 du Parc aux Chevaux (PC1) des origines de l'oppidum au règne de Tibère*, (Bibracte, 8), Glux-en-Glenne, 2004, 468 p.

**Périchon 1975**

Périchon R., Le site protohistorique d'Aulnat, Puy-de-Dôme. Premières observations, *Germania* 53, 1975, p. 85-100.

**Périchon 1991**

Périchon R., La céramique peinte du deuxième Age du Fer dans le Massif Central, in *La céramique peinte celtique dans son contexte européen*, Actes du symposium international d'Hautvillers, 1987, (Mémoire de la Société Archéologique Champenoise 5, Supplément au bulletin n° 1), Reims, 1991, p. 229-236.

**Périn 1995**

Périn P., L'archéologie funéraire permet-elle de mesurer la poussée franque en Bourgogne, in *Les Burgondes : apports de l'archéologie*, Actes du Colloque international de Dijon (5-6 novembre 1992), Dijon 1995, p.227-245.

**Pernet, Poux, Teegen 2008**

Pernet L., Poux M., Teegen W.-R., Militaria gaulois et romain sur l'oppidum de Bibracte, Mont Beuvray (Nièvre), in Poux 2008, p. 103-139.

**Perret 2003**

Perret J. (trad.), Tacite, *La Germanie*, Les Belles Lettres, Paris, 2003. (6<sup>ème</sup> tirage revu et corrigé)

**Perrin 1990**

Perrin F., *Un dépôt d'objets gaulois à Larina. Hières-sur-Amby. Isère*, (DARA, 4), Circonscription des Antiquités Historiques, Lyon, 1990, 176 p.

**Perrin 1991**

Perrin F., Le site de la Chuire (camp de Larina - Hières-sur-Amby, Isère) et l'Isle Crémieu à l'âge du Fer, in Duval 1991, p. 21-47.

**Perrin 1993**

Perrin F., La moyenne vallée du Rhône, entre Alpes et Massif Central, *EC XXVIII-1991*, 1993, p. 325-338.

**Peschel 1975**

Peschel k., Zum Flachgräberhorizont der Latènekultur in Thüringen, *Alba Regia* 14, Szent Istvan Kiraly Museum, Székesfehérvár, 1975, p. 203-214.

**Petres 1979**

Petres E. F., Some Remarks on anthropoid and pseudoanthropoid hilted daggers in Hungary, in Duval, Kruta 1979, p. 171-178.

**Píč 1890-1892**

Píč J. L., Bojové, Markomani a Češi dle svědectví historického a archaeologického [Les Boïens, les Marcomans et les Tchèques d'après les témoignages historiques et archéologiques], *PamArch* 15, 1890-1892, p. 193-210, 257-276, 305-318, 431-438, 521-528, 597-604, 655-658, 727-764, pl. XIII, XLV.

**Píč 1892**

Píč J. L., VI. Hroby s kostrami doby la Tèneské, *PamArch* 15, 1892, p. 481-520, pl. XXIV.

**Píč 1897**

Píč J. L., Archaeologický výzkum ve středních Čechách 1895-1896 [La recherche archéologique en Bohême centrale, 1895-1896], *PamArch* 17, 1897, p. 175-191, 367-410, 479-538, 671-694, pl. XX-XXVII, XXXVI-XLIX, LII-LXXII, LXXX-LXXXI.

**Píč 1902**

Píč J. L., *Starožitnosti země České. II, 1 : Kostrové hroby s kulturou marnskou čili latèenskou a Bojové v Čechách*, nákladem vlastním, Prague, 1902, 175 p., 34 pl., 4 cartes.

**Píč 1903**

Píč J. L., *Starožitnosti země České. II, 2 : Hradiště u Stradonic jako historické Marobudum*, nákladem vlastním, Prague, 1903, 144 p., 58 pl.

**Píč 1906**

Píč J. L., *Le Hradischt de Stradonitz en Bohême*, K. W. Hiersemann, Leipzig, 1906, 135 p., 58 pl. (traduction J. Déchelette).

**Pierrevelcin 2002**

Pierrevelcin G., *Les petits objets de bronze de l'Oppidum de Stradonice à travers les documents anciens*, Mémoire de maîtrise, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2002, 119 p., 28 pl.

**Pierrevelcin 2003**

Pierrevelcin G., *Les rapports est-ouest dans le monde celtique à la Tène finale*, Mémoire de D. E. A., Université de Strasbourg, 2003, 114 p.

**Pierrevelcin 2009**

Pierrevelcin G., Ke studiu dálkových kontaktů v pozdní době laténské - Contribution à l'étude des contacts à longue distance à LT finale, *ArchRoz* 61, 2009, p. 223-253.

**Pieta 1982**

Pieta K., *Die Púchov-Kultur*, (Studia Archeologica Slovaca Instituti Archaeologici Academiae Scientiarum Slovaca, I), Archäologisches Institut der Slowakischen Akademie der Wissenschaften zu Nitra, Nitra, 1982, 311 p.

**Pieta 2008**

Pieta K., *Keltské osídlenie Slovenska. Mladšia doba laténska - Celtic settlement in Slovakia. Young La Tène period*, (Archeologica Slovaca Monographiae. Studia 11), Archeologický ústav SAV, Nitra, 2008, 384 p.

**Pingel 1971**

Pingel V., *Die glatte Drehscheiben-Keramik von Manching*, (Die Ausgrabungen in Manching, 4), F. Steiner, Wiesbaden, 1971, 205 p., 126 pl.

**Pink 1936**

Pink K., Die Goldprägung der Ostkelten, *Wiener Prähistorische Zeitschrift* XXIII, 1936, p. 8-41.

**Pion 1990**

Pion P., *Oppidum du Vieux-Reims. Condé-sur-Suippe, Variscourt (Aisne). Sauvetage programmé 1987 (extension de la sucrerie). Rapport de synthèse*, ERA 12 du CNRS, 1990, 74 p., annexes, 37 fig.

**Pion 1996**

Pion P., L'oppidum celtique du "Vieux-Reims" de Condé-sur-Suippe / Variscourt, in *Les fouilles protohistoriques de la vallée de l'Aisne 15. Rapport d'activité : campagne de fouille de 1987*, URA 12 du CNRS, Paris, 1996, p. 257-333.

**Pion, Guichard 1993**

Pion P., Guichard V., Tombes et nécropoles en France et au Luxembourg entre le III<sup>ème</sup> et le I<sup>er</sup> siècles avant J.-C. Essai d'inventaire, in *Cliquet et al.* 1993, p. 175-200.

**Pleiner 1978**

Pleiner R. (dir.), *Pravěké dějiny Čech*, Academia, Prague, 1978, 871 p.

**Pleiner 2006**

Pleiner R., Iron in archaeology : early european blacksmiths, AÚ AVČR, Prague, 2006, 384 p.

**Pleslová et. al. 1978**

Pleslová E., Marek F., Waldhauser J., Chochol J., Keltický hrob bojovníka, objevený geofyzikální prospekci u Makotřas (o. Kladno) - Keltisches Grab eines Kämpfers, entdeckt durch geophysikalische Prospektion bei Makotřasy (Bez. Kladno), *ArchRoz* 30, 1978, p. 133-149, pl. I (p. 235).

**Plouin, Jud 2003**

Plouin S., Jud P. (éds.), *Habitats, mobiliers et groupes régionaux à l'Âge du Fer. Actes du XX<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Colmar-Mittelwihr, 16-19 mai 1996*, (RAE Supplément, 20), RAE, Dijon, 2003, 411 p.

**Polenz 1971**

Polenz H., *Mittel- und spätlatènezeitliche Brandgräber aus Dietzenbach, Landkreis Offenbach am Main*, Offenbach am Main, Studien und Forschungen, neue Folge 4, 1971.

**Polenz 1982**

Polenz H., Münzen in latènezeitlichen Gräbern Mitteleuropas aus der Zeit zwischen 300 und 50 vor Christi Geburt, *BayVgbl* 47, 1982, p. 27-222.

**Poux 2004**

Poux M., *L'Age du Vin. Rites de boisson, festins et libations en Gaule indépendante*, (Protohistoire européenne, 8), M. Mergoïl, Montagnac, 2004, 637 p.

**Poux 2008**

Poux M. (dir.), *Sur les traces de César. Militaria tardo-républicains en contexte gaulois. Actes de la table ronde de Bibracte, 17 octobre 2002*, (Bibracte, 14), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2008, 463 p.

**Preidel 1934**

Preidel H., *Die urgeschichtlichen Funde und Denkmäler des politischen Bezirkes Brüx, (Anstalt für Sudetendeutsche Heimatforschung. Vorgeschichtliche Abteilung 6 ; Vorgeschichten Sudetendeutscher Bezirke 2)*, F. Kraus, Reichenberg, 1934, 196 p.

**Preidel 1935**

Preidel H., *Heimatkunde des Bezirkes Komotau*, Chomutov, 1935, 124 p., 16 pl.

**Princ 1978**

Princ M., Helm aus Grab 106, in *Waldhauser* 1978b, p. 20-23.

**Procházka 1937**

Procházka A., *Gallská kultura na Vyškovsku (La Tène středomoravský) - Die keltische Kultur des Wischauer Gebiets (Das mittelmährische La Tène)*, nákladem vlastním, Slavkov u Brna, 1937, 102 p., 25 pl.

**Procopiou, Treuil 2002**

Procopiou H., Treuil R. (dir.), *Moudre et broyer. L'interprétation fonctionnelle de l'outillage de mouture et de broyage dans la Préhistoire et l'Antiquité*, CTHS, Paris, 2002, 2 vol. : 238 et 238 p.

**Py 1990**

Py M. (dir.), *Lattara 3. Fouilles dans la ville antique de Lattes : les îlots 1, 3 et 4-nord du quartier Saint-Sauveur*, Éd. de l'Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental, Lattes, 1990, 415 p.

**Rabeisen 1988**

Rabeisen E., Le mobilier de bronze de La Tène finale découvert à Alésia (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or), *RAE* 39, 1988, p. 273-283.

**Radoměřský 1955**

Radoměřský P., Nálezy keltských mincí v Čechách, na Moravě a na Slovensku, in Nohejlová-Prátová Emanuela, *Nálezy mincí v Čechách, na Moravě a ve Slezsku*, tome 1, Prague, 1955, p. 35-84.

**Ralston 1992**

Ralston I. B. M., *Les enceintes fortifiées du Limousin. Les habitats protohistoriques de la France non méditerranéenne*, (DAF, 36), Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1992, 190 p.

**Ramsl 2003a**

Ramsl P. C., Migrationsphänomene (!) in der Frühlatènezeit, *MAGW* 133, 2003, p. 101-109.

**Ramsl 2003b**

Ramsl P. C., La nécropole laténienne de Pottenbrunn (Basse-Autriche), miroir des relations Est-Ouest, in coll. AFEAF 2002, p. 247-258.

**Ramsl 2004 Ramsl P.,**

Ramsl P., Migration phenomena in the early La Tène period, *Antiquity* 78, n° 299, March 2004. [<http://antiquity.ac.uk/ProjGall/ramsl/index.html>]

**Ramsl 2009**

Ramsl P., *Studien zu Phänomenen der latènezeitlichen Kulturerscheinung. Das latènezeitliche Gräberfeld von Mannersdorf am Leithagebirge, Flur Reinthal Süd, Niederösterreich*, Vienne, 2009, 697 p., 234 pl.

**Rapin 1986**

Rapin A., Nouveaux décors trouvés sur des armes laténiennes au laboratoire de Compiègne, in Duval, Gomez de Soto 1986, p. 285-291.

**Ravaux 1992**

Ravaux J.-P. (dir.), *La collection archéologique de Mme Perrin de La Boullaye*, (Bulletin de la Société archéologique champenoise 4/1991 ; Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne 107/1992, Supplément), Société des amis des musées de Châlons-sur-Marne, Châlons-en-Champagne, 1992, 494 p.

**Raýman 1947**

Raýman M., Mince ze stradonického hradiště, *Num. listy* II-3, Prague, 1947, p. 33-37.

**Raýman 1950**

Raýman M., Catalaunská mince ze Starého Hradiska v zorném úhlu Čech, *Num. listy* V, Prague, 1950, p. 41-42.

**Reddé, von Schnurbein 2001**

Reddé M., von Schnurbein S. (dir.), *Alésia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 22), Académie des inscriptions et belles-lettres, de Boccard, Paris, 2001, 3 vol. (571 p., 386 p., 19 pl.)

**Reinach 1927**

Reinach S., *Catalogue illustré du Musée des Antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye*, Musées Nationaux, Paris, 1927 (2° éd.), 2 vol. (296 et 364 p.).

**Reinecke 1902**

[réédité dans Reinecke 1965].

**Reinecke 1911**

[réédité dans Reinecke 1965].

**Reinecke 1965**

Reinecke P., *Mainzer Aufsätze zur Chronologie der Bronze und Eisenzeit*. Nachdrucke aus : *Altertümer unserer heidnischen Vorzeit* 5, 1911 und *Festschrift des Römisch-Germanischen Zentralmuseums* 1902, R. Habelt, Bonn, 1965, 156 p., 13 pl.

**Renfrew 1993**

Renfrew C., *Trade Beyond the Material*, in Scarre, Healy 1993, p. 5-16.

**Renfrew, Bahn 1991**

Renfrew C., Bahn P., *Archaeology. Theories, Methods and Practice*, Thames and Hudson, Londres, 1991, 543 p.

**Rieckhoff 1995**

Rieckhoff S., *Süddeutschland im Spannungsfeld von Kelten, Germanen und Römern. Studien zur Chronologie der Spätlatènezeit im südlichen Mitteleuropa*, (Trierer Zeitschrift, 19), Rheinisches Landesmuseum, Trêves, 1995.

**Rieckhoff 1998**

Rieckhoff S., Ein "keltisches Symposion". Spätrepublikanisches Bronzegereschirr vom Mont Beuvray als wirtschaftlicher und gesellschaftlicher Faktor, in Müller-Karpe *et al.* 1998, p. 489-517.

**Rieckhoff 2006**

Rieckhoff S., Les dépôts laténiens d'Allemagne. La continuité d'un phénomène en Europe, in Bataille, Guillaumet 2006, p. 279-292.

**Rieckhoff 2009**

Rieckhoff S., "Böhmische Dörfer". Zur Ethnizität der Oppida-Bewohner in Böhmen, in Bagley *et al.* 2009, p. 361-376.

**Rieckhoff, Biehl 2001**

Rieckhoff S., Biehl J., *Die Kelten in Deutschland*, Theiss, Stuttgart, 2001, 542 p.

**Riedel 1999**

Riedel G., *Fundchronik für das Jahr 1996. BayVgbl*, Beiheft 12, Munich, 1999.

**Rilliot 1975**

Rilliot M., Epée de La Tène I à Meroux, *RAE* 26, 1975, p. 443-444.

**Riquier 2004**

Riquier S., La nécropole gauloise de "Vaugrignon" a à Esvres-sur-Indre (Indre-et-Loire), *RAC* 43, 2004, p. 21-113.

**Rissanen 1999**

Rissanen H., Die Glasfunde aus der spätlatènezeitlichen Siedlung Basel-Gasfabrik, *JbSGUF* 82, 1999, fig. 3 p. 152.

**Ritterling 1913**

Ritterling E., *Das Frührömische Lager bei Hofheim in Taunus*, R. Bechtold, Wiesbaden, 1913, 416, 38 pl.

**Robin 2006**

Robin L., *Migrations celtiques. Etat des recherches actuelles en Europe occidentale sur les mouvements de populations celtes au IIIème siècle avant J.-C.*, mémoire de Master I Archéologie, non publié, Université Lumière Lyon II, Lyon, 2006, 133 p., 35 pl.

**Rodel 2000**

Rodel S., *Ausgrabungen am Basler Murus Gallicus 1990-1993 / Teil 3. Die Funde aus den spätlatènezeitlichen Horizonten*, (Materialhefte zur Archäologie in Basel, 14), Archäologische Bodenforschung des Kantons Basel-Stadt, Bâle, 2000, 101 p.

**Röder 1955**

Röder J., The Quern-quarries of Mayen in the Eifel, *Antiquity* 29 n° 114, 1955, p. 68-76.

**Roualet 1991**

Les vases peints marniens de La Tène ancienne I dans leur contexte funéraire, *In Céramique peinte 1991*, p.9-39.

**Rozoy 1987**

Rozoy J.-G., *Les Celtes en Champagne : les Ardennes au second âge du Fer, le Mont Troté, les Rouliers*, (Mémoires de la Société Archéologique Champenoise, 4), Charleville-Mézières / Reims, 1987, 504 p., 122 pl.

**Rybová, Drda 1994**

Rybová A., Drda P., *Hradiště by Stradonice. Rebirth of a Celtic Oppidum*, Institute of Archaeology, Czech Academy of Sciences, Prague, 1994, 152 p.

**Rybová, Drda, Motyková 1991**

Rybová A., Drda P., Motyková K., The contribution of present research to the proto-historic period in Bohemia and its future prospects, *in Archaeology in Bohemia 1986-1990*, Institute of Archaeology, Prague, 1991, p. 16-26.

**Rybová, Motyková 1983**

Rybová A., Motyková K., Der Eisendepotfund der Latènezeit von Kolin, *PamArch 74*, Prague, 1983, p. 96-174.

**Rybová, Soudský 1962**

Rybová A., Soudský B., *Libenice, keltská svatyně ve středních Čechách - Libenice, sanctuaire celtique en Bohême centrale*, Prague, 1962.

**de Saint-Venant 1908**

de Saint-Venant J., Pesons de fuseau perlés de l'époque gauloise en bronze, (Extrait de la *Revue préhistorique*, 3e année, 1908 - n° 2), 12 p.

**Salač 1990**

Salač V., K poznání latenského (LT C2-D1) výrobního a distribučního centra v Lovosicích - Zu Untersuchungen über ein latènezeitliches (LT C2-D1) Produktions- und Distributionszentrum in Lovosice, *ArchRoz 42*, 1990, p. 609-639.

**Salač 1998**

Salač V., Die Bedeutung der Elbe für die böhmisch-sächsischen Kontakte in der Latènezeit, *Germania 76-2*, p. 573-617.

**Salač 2000**

Salač V., The oppida in Bohemia : wrong step in the urbanization of the country ?, *in Guichard, Sievers, Urban 2000*, p. 151-156.

**Salač 2002a**

Salač V., Kommunikationswege, Handel und das Ende der Oppidazivilization, *in Dobiát, Sievers, Stöllner 2002*, p. 349-357.

**Salač 2002b**

Salač V., Zentralorte und Fernkontakte, *in Lang, Salač 2002*, p. 20-46.

**Salač 2004a**

Salač V., Zum Handel bei den Kelten in Mitteleuropa, *in Ad fontes! Festschrift für G. Dobesch*, H. Heftner, K. Tomaschitz, Vienne, 2004, p. 663-679.

**Salač 2004b**

Salač V., Zentren in der Peripherie, *Zentrum und Peripherie – Gesellschaftliche Phänomene in der Frühgeschichte*, Actes du 13e symposium international "Grundprobleme der frühgeschichtlichen Entwicklung im mittleren Donauraum", Zwettl, 4-8 décembre 2000, Friesinger H., Stuppner A., (Mitteilungen der Prähistorischen Kommission, 57), Vienne, 2004, p. 291-301.

**Salač 2005**

Salač V., Vom Oppidum zum Einzelgehöft und zurück – zur Geschichte und dem heutigen Stand der Latèneforschung in Böhmen und Mitteleuropa, *Alt-Thüringen* 38, 2005, p. 279-300.

**Salač 2006a**

Salač V., O obchodu v pravěku a době laténské především - On trade in prehistory, and especially in the La Tène, *ArchRoz* 58, 2006, p. 33-58.

**Salač 2006b**

Salač V., Die böhmisch-bayerische Grenzlandschaft als Modellgebiet zur Untersuchung des keltischen Handels, *Archäologische Arbeitsgemeinschaft Ostbayern/West- und Südböhmen*, 15èmes rencontres, juin 2005, Rahden/Westfalen, 2006, p. 229-244.

**Salač 2007**

Salač V., Zum Transport und Handel an der Elbe in der Latènezeit. Raum- und Funktionskontinuität der latènezeitlichen Fundstellen im Elbdurchbruch, in Freund, Hardt, Weigel 2007, p. 75-94.

**Salač 2008a**

Salač V., Kulturní skupiny na okraji laténské kultury [Les groupes culturels en marge de la culture laténienne], in Venclová 2008b, p. 129-138.

**Salač 2008b**

Salač V., Rozumíme (pravěkému) obchodu?, *Archeologické výzkumy v severozápadních Čechách v letech 2003-2007*, 2008, p. 419-432.

**Salač 2009a**

Salač V., Zur Oppidaforschung in Böhmen und Mähren, in Rieckhoff, Grunwald, Reichbach 2009, p. 109-123.

**Salač 2009b**

Salač V., Zur Interpretation der Oppida in Böhmen und in Mitteleuropa, in Karl, Leskovar 2009, 237-251.

**Salač, von Carnap-Bornheim 1994**

Salač V., von Carnap-Bornheim C., Die westlichen Beziehungen Böhmens in der Mittel- und Spätlatènezeit am Beispiel der Keramik, *Germania* 72, 1994, p. 95-131.

**Sankot 1976-77**

Sankot P., Le rituel funéraire des nécropoles laténiennes en Champagne, *EC XV*, 1976-77, p. 49-94.

**Sankot 1980**

Sankot P., 1980, Studie zur Sozialstruktur der nordalpinen Flachgräberfelder der La-Tène-Zeit im Gebiet der Schweiz, *ZSAG* 37, p. 19-71.

**Sankot 1993**

Sankot P., Les motifs zoomorphes dans l'art laténien de la Bohême au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., *E.C. XXVIII-1991*, 1993, p. 401-433.

**Sankot 1995**

Sankot P., Les épées pseudo-anthropoïdes de Bohême, in Charpy 1995a, p. 413-422.

**Sankot 1998**

Sankot P., « Münsinger Fibeln » aus den Gräberfeldern Böhmens, in Müller 1998, p. 205-212.

**Sankot 2002a**

Sankot P., « Münsinger Fibeln » aus den Gräberfeldern Böhmens, in Müller 1998, p. 205-212.

Sankot P., Zur Problematik des Kunsthandwerkes und der Werkstattbeziehungen in Böhmen während der Früh- und Mittellatènezeit, in Dobiat, Sievers, Stöllner 2002, p. 331-348.

**Sankot 2002b**

Sankot P., Eisenzeitliches Kunsthandwerk als Spiegel von Fernkontakten, in Lang, Salač 2002, p. 83-101.



**Sankot 2002c**

Sankot P., Poznámky k laténskému nánožníku ze sbírky městského muzea ve Vodňanech - Bemerkungen zum latènezeitlichen Fußring aus der Sammlung des Stadtmuseums in Vodňany, *Archéologické výzkumy v jižních Čechách* 15, České Budějovice, 2002, p. 89-94.

**Sankot 2003a**

Sankot P., *Les épées du début de La Tène en Bohême*, (Fontes Archaeologici Pragenses, 28), Musée National, Prague, 2003, 113 p.

**Sankot 2003b**

Sankot P., Nouvelles connaissances sur l'artisanat laténien des Ve-IIIe siècles av. J.-C. en Bohême, in Buchsenschutz *et al.* 2003, p. 129-143.

**Sankot 2006**

Sankot P., New conservation of a La Tène cremation grave from Úhřetice, Chrudim district, in Sedláček, Sigl, Vencel 2006, p. 243-254.

**Sankot 2007**

Sankot P., Les IVe et IIIe s. av. J.-C. en Bohême, Europe centrale, in Mennessier-Jouannet, Adam, Milcent 2007, p. 309-317.

**Sankot 2008**

Sankot P., Pohřbívání v období LT B-C1 [L'inhumation à LT B-C1], in Venclová 2008b, p. 83-91.

**Sautot 1977**

Sautot M.-C., Une collection d'objets de bronze provenant des Bolards (Côte-d'Or), *RAE* 28, 1977, p. 285-349.

**Scarre 1993**

Scarre C., Introduction, in Scarre, Healy 1993, p. 1-4.

**Scarre, Healy 1993**

Scarre C., Healy F. (éds.), *Trade and Exchange in Prehistoric Europe*, Proceedings of a Conference held at the University of Bristol, April 1992, (Oxbow Monographs, 33), Oxbow Books, Oxford, 1993, 255 p.

**Schaaff 1968**

Schaaff U., *Frühlatènegräber mit Bronzeschmuck aus Rheinhessen*, (Inventaria Archaeologica Deutschland, Heft 15), Bonn, 1968.

**Schaeffer 1930**

Schaeffer F. A., *Les Tertres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau : II- Les tumulus de l'Age du fer*, Musée de Haguenau, 1930, 332 p.

**Schäfer 1984**

Schäfer K., Ein spätlatènezeitliches Eisenbarrendepot aus Saffig, Kreis Mayen-Koblenz, *AK* 14, p. 163-168, Mayence.

**Schäfer 2002**

Schäfer A., Manching – Kelheim – Berching-Pollanten. Eisen als Wirtschaftsfaktor, in Dobiati, Sievers, Stöllner 2002, p. 219-241.

**Scheers 1983**

Scheers S., *La Gaule Belgique. Traité de numismatique celtique*, Peeters, Louvain, 1983 (2e éd.).

**Schlott, Spennemann, Weber 1985**

Schlott C., Spennemann D. R., Weber G., Ein Verbrennungsplatz und Bestattungen am spätlatènezeitlichen Heidetränk-Oppidum im Taunus, *Germania* 63, 1985, p. 439-505.

**Schönfelder 2002**

Schönfelder M., *Das spätkeltische Wagengrab von Boé (départ. Lot-et-Garonne) - Studien zu Wagen und Wagengräbern der jüngeren Latènezeit*, (Monographien 54), Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Mayence, 2002, 421 p., 23 pl.

**Schönfelder 2006**

Schönfelder M., Ein spätlatènezeitlicher Werkzeug- und Gerätehort aus dem ostkeltischen Gebiet, *in* Bataille, Guillaumet 2006, p. 109-127.

**Schránil 1916**

Schránil J., Římský žárový hrob z Úřetic, *PA XXVIII*, 1916, p. 214, fig. 19.

**Schránil 1928**

Schránil J., *Die Vorgeschichte Böhmens und Mährens*, (Grundriß der slavischen Philologie und Kulturgeschichte), W. de Gruyter & Co, Berlin/Leipzig, 1928, 376 p., 74 pl.

**Schreyer, Hedinger 2003**

Schreyer S., Hedinger B., Siedlungsgruben und Schmiedeplätze im Oppidum von Rheinau-Altenburg. Rettungsgrabungen 1991 und 1994, *in* Plouin, Jud 2003, p. 179-188.

**Schwab 1978**

Schwab H., Keltische *Brücken*, *in Reallexikon der Germ.*, Alterumskunde 2, Auflage, Bd. 3, 1978.

**Schwappach 1973**

Schwappach F., Frühkeltisches Ornament zwischen Marne, Rhein und Moldau, *Bonner Jahrbücher* 173, 1973, p. 53-111.

**Sedláčková, Waldhauser 1987**

Sedláčková H., Waldhauser J., Laténská pohřebiště ve středním Polabí, okr. Nymburk - Latènezeitliche Gräberfelder in dem mittleren Elbegebiet, Bez. Nymburk, *PamArch LXXVIII*, 1987, p. 134-204.

**Seidel 1994**

Seidel M., Keltische Glasarmringe aus dem nordmainischen Hessen. Eine Bestandaufnahme, *in Festschrift für Otto-Herman Frey zum 65. Geburtstag*, (Marburger Studien zur Vor- und Frühgeschichte, 16), Hitzeroth, 1994, p. 563-582.

**Seidel 2002**

Seidel M., Die Wetterau in der jüngeren Latènezeit im Spiegel der Fernkontakte, *in* Lang, Salač 2002, p. 340-350.

**Sievers 1992**

Sievers S., Die Kleinfunde, *in* Maier *et al.* 1992, p. 137-213.

**Sievers 2001**

Sievers S., Les armes d'Alésia, *in* Reddé, von Schnurbein 2001, p. 121-209.

**Sievers 2002**

Sievers S., Manching als Wirtschaftsraum, *in* Dobiati, Sievers, Stöllner 2002, p. 163-171.

**Sievers 2003**

Sievers S., *Manching. Die Keltenstadt*, (Führer zu archäologischen Denkmälern in Bayern. Oberbayern, 3), Theiss, Stuttgart, 2003, 158 p.

**Sievers 2006**

Sievers S., Der Fernhandel am Ende der Latènezeit, *in* Haselgrove 2006, p. 67-81.

**Sills 2003**

Sills J., *Gaulish and early British gold coinage*, Spink, Londres, 2003, 555 p., 17 pl.

**Šimek 1934**

Šimek E., *Keltové a Germáni v našich zemích. Kritická studie* [=Les Celtes et les Germains dans nos régions. Etude critique], (Opera Facultatis philosophicae Universitatis Masarykianae Brunensis, 38), Filosofická fakulta, Brno, 1934, 146 p.

**Sireix, Faravel 1985**

Sireix C., Faravel S., *Le site gaulois de Lacoste. Un exemple d'habitat du deuxième âge du fer girondin*, Groupe de recherches archéologiques de Lacoste, Bordeaux, 1985, 31 p.

**Sklenář 1992**

Sklenář K., *Archeologické nálezy v Čechách do roku 1870*, Prague, 1992.

**Sklenář 2005**

Sklenář K., *Biografický slovník českých, moravských a slezských archeologů a jejich spolupracovníků z příbuzných oborů* [= Dictionnaire biographique des archéologues de Bohême, Moravie et Silésie et de leurs collaborateurs des disciplines connexes], Libri, Praha, 2005, 726 p.

**Specklin 2009**

Specklin A., *Etude de l'instrumentum métallique de quelques sites d'habitat du second âge du Fer en Alsace et Lorraine*, Mémoire de master, Université de Strasbourg, Strasbourg, 357 p.

**Stare 1973**

Stare V., *Prazgodovina Šmarjete*, (Katalogi in monografije, 10), Narodni muzej, Ljubljana, 1973, 86 p., 73 pl.

**Stjernquist 1967**

Stjernquist B., *Models of Commercial Diffusion in Prehistoric Times*, (Scripta Minora Regiae Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis, 1965-1966: 2), CWK Gleerup, Lund, 1967, 44 p.

**Stjernquist 1985**

Stjernquist B., Methodische Überlegungen zum Nachweis von Handel aufgrund archäologischer Quellen, in Düwel *et al.* 1985, p. 56-83.

**Stöckli 1979**

Stöckli W. E., *Die Grob- und Importkeramik von Manching*, (Die Ausgrabungen in Manching, 8), F. Steiner, Wiesbaden, 1979, 270 p., 103 pl.

**Stocký 1933**

Stocký A., *La Bohême à l'âge du Fer*, J. Štenc, Prague, 1933, 38 p., 56 pl.

**Stojić 1999**

Stojić M., Sur les traces des cavaliers du Danube, une grande acropole celte, *Archéologia* n° 362, décembre 1999, p. 38-45.

**Stojić 2003**

Stojić M., *Veliki Vetren*, (Posebna izdanja/Arheološki Institut, 38), Arheološki Institut, Belgrade, 2003, 136 p.

**Stöllner 2002**

Stöllner Th., *Die Hallstattzeit und der Beginn der Latènezeit im Inn-Salzach-Raum*, (Archäologie in Salzburg, Band 3/I), Salzburg, 2002, 486 p.

**Striwe 1996**

Striwe K., Studien zur Nauheimer Fibel und ähnlichen Formen der Spätlatènezeit, *Internationale Archäologie* 29, Espelkamp.

**Stückelberger, Graßhoff 2006**

Stückelberger A., Grasshoff G. (eds), *Ptolemaios Handbuch der Geographie*, Schwabe Verlag, Bâle, 2006, 2 vol., 1018 p.

**Svobodová 1985**

Svobodová H., Antické importy z keltských oppid v Čechách a na Moravě - Antike Importe aus den keltischen Oppida in Böhmen und Mähren, *ArchRoz* 37, 1985, p. 653-668.

**Szabó 1975**

Szabó M., Sur la question du filigrane dans l'art des Celtes orientaux, in Celts Székesfehérvár 1975, p. 147-165.

**Szabó 1991**

Szabó M., La céramique peinte laténienne de la cuvette karpatique, in *La céramique peinte celtique dans son contexte européen*, Actes du symposium international d'Hautvillers, 1987, (Mémoire de la Société Archéologique Champenoise 5, Supplément au bulletin n° 1), Reims, 1991, p. 273-284.

**Szabó 2006**

Szabó M. (dir.), *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire, 3 : les Civilisés et les Barbares (du Ve au IIe siècle avant J.-C.)*, Actes de la table-ronde de Budapest, 17-18 juin 2005, (Bibracte, 12/3), Bibracte, Glux-en-Glenne, 2006, 248 p.

**Taccoen 1990**

Taccoen A., *La Fibule de Duchcov (La Tène Ancienne) d'après les exemplaires du Musée des Antiquités Nationales*, Mémoire de maîtrise, Université Paris I, Paris, 1990, 100 p.

**Tanner 1979a**

Tanner A., *Die Latènegräber der Nordalpinen Schweiz. Heft 4/2. Kantone Thurgau und Schaffhausen*, (Schriften des Seminars für Urgeschichte der Universität Bern, 4/2), Seminar für Urgeschichte der Universität Bern, Berne, 1979, 83 p.

**Tanner 1979b**

Tanner A., *Die Latènegräber der Nordalpinen Schweiz. Heft 4/12. Kanton Bern*, (Schriften des Seminars für Urgeschichte der Universität Bern, 4), Seminar für Urgeschichte der Universität Bern, Berne, 1979, 81 p.

**Tappert 2002**

Tappert C., *Straubing - ein Verkehrsknotenpunkt der Späthallstatt-/Frühlatènezeit*, in Lang, Salač 2002, p. 351-359.

**Tchernia 1986**

Tchernia A., *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores*, (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 261), Ecole Française de Rome, Rome, 1986, 410 p.

**Thévenot 1960**

Thévenot E., *Les Éduens n'ont pas trahi : essai sur les relations entre les Éduens et César au cours de la Guerre des Gaules, et particulièrement au cours de la crise de 52*, Latomus, Bruxelles, 1960, 195 p.

**Thollard 2009**

Thollard P., *La Gaule selon Strabon. Du texte à l'archéologie. Géographie, livre IV, traduction et études*, (Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine, 2), Errance/Centre Camille-Jullian, Paris/Aix-en-Provence, 2009, 261 p.

**Timpe 1985**

Timpe D., *Der keltische Handel nach historischen Quellen*, in Düwel *et al.* 1985, p. 258-284.

**Tomaschitz 2002**

Tomaschitz K., *Die Wanderungen der Kelten in der antiken literarischen Überlieferung*, (Mitteilungen der prähistorischen Kommission 47), Vienne, 2002, 254 p.

**Trigger 1989**

Trigger B. G., *A History of archaeological thought*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989, 500 p.

**Tuffreau-Libre 2001**

Tuffreau-Libre M., Jaques A. (dir.), *La céramique en Gaule et Bretagne romaines : commerce, contacts et romanisation*, Actes de la Table Ronde d'Arras (23 au 25 octobre 1998) organisée par le Centre de Céramologie gallo-romaine et le Study Group for Roman Pottery (*Nord-Ouest Archéologie N° 12*), Berck-sur-Mer, 2001, 278 p.

**Urban 1994**

Urban O. et alii, *Keltische Höhensiedlungen an der mittleren Donau vom linzer Becken bis zur Porta Hungarica. I. der Freinberg*, (Linzer Archäologische Forschungen 22), Stadt Museum Linz, Linz, 1994, 255 p.

**Vaginay, Guichard 1988**

Vaginay M., Guichard V., *L'habitat gaulois de Feurs (Loire). Fouilles récentes (1978-1981)*, (DAF, 14), Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988, 200 p.

**Vaginay, Izac-Imbert 2007**

Vaginay M., Izac-Imbert L. (dir.), *Les âges du Fer dans le Sud-Ouest de la France. Actes du XXVIII<sup>e</sup> colloque de l'AFEAF, Toulouse, 20-23 mai 2004*, (Aquitania Supplément, 14/1), Aquitania, Bordeaux, 2007, 448 p.

**Valentová 1993**

Valentová J., Výsledky záchranného výzkumu keltského kostrového pohřebiště v Kutné Hoře-Karlově - Ergebnisse der Rettungsforschung des keltischen Skelettgräberfeldes in Kutná Hora-Karlov, *ArchRoz* 45, 1993, p. 623-643, pl. XIX-XX (p. 679-680).

**Van Endert 1991**

Van Endert D., *Bronzefunde aus dem Oppidum von Manching : kommentierter katalog*, Steiner, Stuttgart, 1991, 158 p.

**Venclová 1975**

Venclová N., Sídliště laténsko-rímského horizontu v Běchovicích, *ArchRoz* 27, 1975, p. 400-428, 479.

**Venclová 1990**

Venclová N., *Prehistoric glass in Bohemia*, AÚ ČSAV, Prague, 1990.

**Venclová 1998a**

Venclová N., *Mšecké Žehrovice in Bohemia. Archaeological background to a Celtic hero. 3rd - 2nd cent. B. C.*, Kronos B.Y., (coll. Chronothèque, 2), Sceaux, 1998, 384 p.

**Venclová 1998b**

Venclová N., Blacks materials in the Iron Age of Central Europe, in Müller 1998, p. 287-298.

**Venclová 1998c**

Venclová N., Nové knihy: Jean-Louis Brunaux, Patrice Méniel, La résidence aristocratique de Montmartin (Oise) du III<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., Paris, 1997, *ArchRoz* 50, 1998, p. 726-727. (Compte-rendu de Brunaux, Méniel 1997).

**Venclová 2001a**

Venclová N., *Výroba a sídla v době laténské. Projekt Loděnice*, AÚ AVČR, Prague, 2001, 399 p.

**Venclová 2002a**

Venclová N., Theoretische Modelle zur Produktion und Wirtschaft der Latènezeit, in Dobiát, Sievers, Stöllner 2002, p. 33-48.

**Venclová 2002b**

Venclová N., External contacts : visible and invisible, in Lang, Salač 2002, p. 72-82.

**Venclová 2008a**

Venclová N. (ed.), *Archeologie pravěkých Čech / 6. Doba halštatská* [= Archéologie de la Bohême préhistorique / 6. Hallstatt], AÚ AVČR, Prague, 2008, 173 p.

**Venclová 2008b**

Venclová N. (ed.), *Archeologie pravěkých Čech / 7. Doba laténská* [= Archéologie de la Bohême préhistorique / 7. La Tène], AÚ AVČR, Prague, 2008, 164 p.

**Verdin, Vidal 2004a**

Verdin F., Vidal M., Un rituel particulier : les puits, in Gaulois Garonne 2004, p. 51-56.

**Verdin, Vidal 2004b**

Verdin F., Vidal M., Pourquoi, pour qui ces puits ?, in Gaulois Garonne 2004, p. 57-63.

**Vidal 1983**

Vidal M., Le poignard anthropoïde de la nécropole Saint-Roch à Toulouse (Haute-Garonne), *RAN* 16, 1983, p. 377-383.

**Villard 1993**

Villard A., Composition et disposition du mobilier dans les tombes aristocratiques bituriges (I<sup>er</sup> s. avant J.-C. - I<sup>er</sup> s. après J.-C.), in Cliquet *et al.* 1993, p. 245-265.

**Villes 1995**

Villes A., À propos des mouvements celtiques aux Ve-IIIe siècles : confrontation habitats et nécropoles en Champagne, *in* Charpy 1995a, p. 125-160.

**Villes 1999**

Villes A., Les enclos funéraires et cultuels protohistoriques de type "Saint-Benoît", *in* Villes, Bataille-Melkon 1999, p. 529-548.

**Villes, Bataille-Melkon 1999**

Villes A., Bataille-Melkon A. (dir.), *Fastes des Celtes entre Champagne et Bourgogne aux VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Actes du [XIX<sup>e</sup>] colloque de l'AFEAF, Troyes, 25-27 mai 1995*, (Mémoire de la Société archéologique champenoise, 15), SAC, Reims, 1999, 560 p.

**Viollier 1916**

Viollier D., *Les sépultures du second âge du Fer sur le Plateau suisse*, Georg & Co SA, Genève, 1916, 143 p., 40 pl.

**Vitali 1996**

Vitali D., Celtes cisalpins, celtes transalpins : quelques réflexions sur le rôle de l'Italie du nord dans l'origine des oppida, *in* Groenen 1996, p. 323-345.

**Vocel 1868**

Vocel J. E., *Pravěk země České*, Prague, 576 p.

**Vouga 1923**

Vouga P., *La Tène*, Monographie de la station publiée au nom de la Commission des fouilles de La Tène, Hiersemann, Leipzig, 1923.

**Wagner 2006**

Wagner H., *Glasschmuck der Mittel- und Spätlatènezeit am Oberrhein und den angrenzenden Gebieten*, (Ausgrabungen und Forschungen, 1), BAG, Remshalden, 2006, 510 p.

**Waldhauser 1978a**

Waldhauser J. (éd.), *Das keltische Gräberfeld bei Jenišův Újezd in Böhmen. I. Band. Quellen und Gutachten*, (Archeologický výzkum v severních Čechách, 6-7), Teplice, 1978, 254 p., 3 fig., 73 pl., 6 annexes.

**Waldhauser 1978b**

Waldhauser J. (éd.), *Das keltische Gräberfeld bei Jenišův Újezd in Böhmen. II. Band. Auswertung*, (Archeologický výzkum v severních Čechách, 6-7), Teplice, 1978, 238 p.

**Waldhauser 1981a**

Waldhauser J., Keltské rotační mlýny v Čechách - Keltische Drehmühlen in Böhmen - Кельтские ротационные мельницы в Чехии, *PA* 72-1, 1981, p. 153-221.

**Waldhauser 1981b**

Waldhauser J., Prameny ke studiu keltského osídlení z povodí střední Bíliny - Die Quellen zur Erforschung der Keltenbesiedlung im Flussgebiet der mittleren Bílina in NW-Böhmen, *Výzkumy v Čechách 1975, Supplementum*, Prague, 1981, p. 27-71, fig. 1-5.

**Waldhauser 1983**

Waldhauser J., Závěrečný horizont keltských oppid v Čechách (Konfrontace výkladů historických pramenů, numismatiky a archeologie) – Schlusshorizont der keltischen Oppida in Böhmen, *Slovenská archeológia* XXXI-2, 1983, p. 325-352.

**Waldhauser 1984a**

Waldhauser J., Mobilität und Stabilität der keltischen Besiedlung in Böhmen, *in* *Studien zu Siedlungsfragen der Latènezeit*, Marburg, 1984, p. 167-186.

**Waldhauser 1984b**

Waldhauser J., Les fortifications celtiques de la période L.T. C-D1 en Bohême. Oppida et castella, *in* Cahen-Delhayé *et al.* 1984, p. 265-270.

**Waldhauser 1987**

Waldhauser J., Keltische Gräberfelder in Böhmen. Dobrá Voda und Letky sowie Radovesice, Stránce und Tuchomyšl, *BRGK* 68, 1987, p. 25-179, pl. 1-44.

**Waldhauser 1991**

Waldhauser J., Keltský šperk ve sbírkách vodňanského muzea, *Výběr z prací členů historického klubu při Jihočeském muzeu v Českých Budějovicích* 28, Jihočeské muzeum, České Budějovice, 1991, p. 65-67. (= Un élément de parure celtique dans les collections du musée de Vodňany)

**Waldhauser 1992a**

Waldhauser J., Keltische Distributionssysteme von Graphittonkeramik und die Ausbeutung der Graphitlagerstätten während der fortgeschrittenen Latènezeit, *AK* 22, Mayence, p. 377-392.

**Waldhauser 1992b**

Waldhauser J., Problém identifikace keltských čtyřúhelníkových valů (Viereckschanzen) v Čechách - Problem der Identifikation der keltischen Viereckschanzen in Böhmen, *ArchRoz* XLIV, 1992, p. 548-559.

**Waldhauser 1995a**

Waldhauser J., Keltské zlaté mince z českých zemí jako produkt výrobní specializace a jejich distribuce v Evropě - Celtic gold coins from Bohemia as a product of specialized craft and their distribution in Europe, *ArchRoz* 47, 1995, p. 619-631.

**Waldhauser 1995b**

Waldhauser J., Detektory získané nálezy z keltského oppida u Stradonic. Předběžná zpráva o hromadném nálezů železných nástrojů, jednotlivých mincí a plastiky - Durch Detektoren gewonnene Funde aus dem keltischen Oppidum bei Stradonice. Vorläufiger Bericht über den Hortfund von Eisenwerkzeugen, einzelnen Münzen und einer Plastik, *ArchRoz* 47, Prague, 1995, p. 418-425.

**Waldhauser 1996**

Waldhauser J., Gold und Bernstein der Hallstatt- und Latènezeit in Böhmen und ihre Kontakte zur "Bernsteinstraße" aufgrund der Mobilität, in *Woźniak* 1996, p. 77-95.

**Waldhauser 2001a**

Waldhauser J., *Encyklopedie Keltů v Čechách* [Encyclopédie des Celtes en Bohême], Libri, Prague, 2001, 591 p.

**Waldhauser 2001b**

Waldhauser J., Keltské nálezy z Čech získané v letech 1990-2000 detektory kovů - Die in den Jahren 1990-2000 mit Hilfe von Metalldetektoren entdeckten latènezeitlichen Funde Böhmens, *AvSČ* 5, 2001, p. 441-458.

**Waldhauser 2002**

Waldhauser J., Wirtschaftliche Strukturen in offenen Siedlungen und Verkehrswege der Latènezeit in Böhmen, in *Dobiat, Sievers, Stöllner* 2002, p. 273-286.

**Waldhauser et al. 1993**

Waldhauser J. et alii, *Die hallstatt- und latènezeitliche Siedlung mit Gräberfeld bei Radovesice in Böhmen*, (Archeologický výzkum v severních Čechách, 21), Prague, 1993, 2 vol., 456 p.

**Waldhauser, Holodňák 1984**

Waldhauser J., Holodňák P., Keltské sídliště a pohřebiště u Bíliny, o. Teplice - Keltische Siedlung und Gräberfeld bei Bílina, Bez. Teplice, *PamArch* 75-1, 1984, p. 181-216.

**Waldhauser, Salač 1977**

Waldhauser J., Salač V., Keltská pohřebiště ve středním Pojizeří - Keltische Gräberfelder im Mittellauf des Flusses Jizera, *Muzeum a současnost*, Středočeské muzeum v Rožtokách u Prahy, 1977, p. 35-80.

**Wefers, Gluhak 2010**

Wefers S., Gluhak T., Eifel lava – the provenance of two Late Iron Age rotary querns discovered in Bohemia *ArchRoz* 62, 2010, p. 3-16.

**von Weinzierl 1899**

von Weinzierl R. R., *Das La Tène-Grabfeld von Langugest bei Bilin in Böhmen*, F. Vieweg und Sohn, Braunschweig, 1899, 71 p., 13 pl.

**von Weinzierl 1899**

von Weinzierl R. R., *Das La Tène-Grabfeld von Langugest bei Bilin in Böhmen*, F. Vieweg und Sohn, Braunschweig, 1899, 71 p., 13 pl.

**Wells 1995**

Wells P. S., Trade and Exchange, *in Green 1995*, p. 230-243.

**Werner 1953**

Werner J., Keltisches Pferdesgeschirr der Spätlatènezeit, *Saalburg Jahrbuch 12*, 1953, p. 42-52.

**Werner 1955**

Werner J., Die Nauheimer Fibel, *JbRGZM 2*, RGZM, Mayence, 1955, p. 170-195.

**Werner 1961**

Werner J., Bemerkungen zu norischem Trachtzubehör und zu Fernhandelsbeziehungen der Spätlatènezeit im Salzburger Land, *Mitteilungen der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde 101* (Festschrift M. Hell), p. 143-160.

**Werner 1962/63**

Werner J., Aquileia-Velem-Hrazany. Palmettenförmige Gürtelschliessen aus pannonischen und boischen Oppida, *Althüringen 6* (Festschrift G. Neumann), p. 428-435.

**Wheeler, Richardson 1957**

Wheeler S. M., Richardson K. M., *Hill-Forts of Northern France*, (Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, 19), Society of Antiquaries of London, Oxford, 1957, 230 p.

**Wieland 1999**

Wieland G., *Keltische Viereckschanzen : ein Rätsel auf der Spur*, Theiss, Stuttgart, 1999.

**Wielandt 1964**

Wielandt F., Keltische Fundmünzen aus Baden, *JNG 14*, 1964, p. 97-115.

**Woimant 1995**

Woimant G.-P., *L'Oise. Carte archéologique de la Gaule 60*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1995, 570 p.

**Woolf 1993**

Woolf G., The social significance of trade in Late Iron Age Europe, *in Scarre, Healy 1993*, p. 211-218.

**Woźniak 1996**

Woźniak Z. (ed.), *Kontakte längs der Bernsteinstraße (zwischen Caput Adriae und den Ostseegebieten) in der Zeit um Christi Geburt. Materialien des Symposiums, Kraków, April 1995*, Muzeum Archeologiczne w Krakowie, Cracovie, 1996, 339 p.

**Zachar 1978**

Zachar L., Analyse der Schwerter (Beitrag zur Typologie und Datierung der Schwerter), *in Waldhauser 1978b*, p. 6-13.

**Zapotocký 1973**

Zapotocký M., Keltská pohřebiště na Litoměřicku - Die keltischen Gräberfelder im Kreis Litoměřice, *ArchRoz 25-2*, 1973, p. 139-184.

**Zehnacker 1998**

Zehnacker H. (trad.), Pline l' Ancien, *Histoires Naturelles, Livre III*, Les Belles Lettres, Paris, 311 p.

**Zepezauer 1993**

Zepezauer M. A., *Glasperlen der vorrömischen Eisenzeit III. Mittel- und spätlatènezeitliche Perlen*, (Marburger Studien zur Vor- und Frühgeschichte, 15), Hitzeroth, Marburg, 1993, 221 p., 14 pl., 24 cartes.



**Ziegaus 1995a**

Ziegaus B., *Der Münzfund von Großbissendorf. Eine numismatisch-historische Untersuchung zu den spätkeltischen Goldprägungen in Südbayern*, (Ausstellungskataloge der Prähistorischen Staatssammlung, 27), Prähistorische Staatssammlung München, Munich, 1995, 210 p., 21 pl.

**Ziegaus 1995b**

Ziegaus B., Inventaire des potins de Manching, de Bavière et de Bohême, *in* Gruel 1995, p. 95-100.

**Ziegaus 1999**

Ziegaus B., Die keltischen Münzen in den Gräbern von Dobian und Hostomitz – *addenda et corrigenda*, *in* Dubuis O. F., Frey-Kupper S., Perret G. (éds.), *Trouvailles monétaires de tombes. Actes du deuxième colloque international du Groupe suisse pour l'étude des trouvailles monétaires*, Neuchâtel, mars 1995, (*Etudes de numismatique et d'histoire monétaire* 2), éd. du Zèbre, Lausanne, 1999, p. 107-118, pl. 4.

## LISTE DES FIGURES

- Fig. 1.** Limites retenues pour la Gaule et la Bohême, en tant qu'entités géographiques. 11
- Fig. 2.** Figure allégorique de l'Europe dans *La Cosmographie Universelle* de S. Munster, en 1544 (d'après *Livet 2003*, fig. 1). 12
- Fig. 3.** Limites administratives de la Bohême après la réforme de 1960 (en grisé). La ligne noire correspond aux limites historiques, avant la réforme de 1949 (*Kuna 2007*, ann. 1). Les symboles représentent les communes ayant livré des vestiges de LTB-D (cercles), et des groupes de Podmokly et de Kobylí (carrés et triangles) (*Venclová 2008b*, fig. 1). 13
- Fig. 4.** Le réseau hydrographique européen et les principaux cours d'eau mentionnés dans le texte. 14
- Fig. 5.** Les phases stylistiques les plus couramment utilisées pour la période de La Tène. Les équivalences en chronologies relative et absolue sont données à titre indicatif. 18
- Fig. 6.** Le domaine celtique et ses zones d'expansion (*Duval 1977*, fig. 449). 21
- Fig. 7.** « Représentation schématique des habitats de l'Âge du Fer en Europe tempérée » (*Buchsenschutz 2003*, fig.1). 26
- Fig. 8.** Schéma représentant l'évolution des connaissances sur les structures d'habitat en Bohême et en Europe centrale (*Salač 2009b*, fig.3). 26
- Fig. 9.** Les principaux groupes régionaux de LT ancienne, établis d'après le mobilier funéraire (d'après *Lorenz 1978a*, annexe 10). 28
- Fig. 10.** Aires de concentration des « tombes fastueuses » à LT ancienne (hachures) et à LT finale (pointillés) (*Metzler-Zens, Metzler 1999*, fig.3). 30
- Fig. 11.** Les grands systèmes monétaires et leurs prototypes (*Duval 1977*, fig. 454). 36
- Fig. 12.** Les principaux sites du second âge du Fer et les limites de la circulation des amphores (en traits tiretés) (*Buchsenschutz 2004*, fig. p. 339). 37
- Fig. 13.** Modèle des trois types de commerce pouvant donner lieu à la découverte de produits exogènes à grande distance de leur zone de production : 1. Commerce à longue distance direct ; 2. Commerce à longue distance par étapes ; 3. Commerce de proximité (*Stjernquist 1985*, fig. 3). 42
- Fig. 14.** Proposition de corrélation entre les différentes formes de contacts à longue distance. 44
- Fig. 15.** « Menus objets semblables trouvés dans quatre stations de La Tène III », utilisés

- par J. Déchelette pour illustrer les similitudes de la culture matérielle entre les oppida (*Déchelette 1927*, fig. 404). 60
- Fig. 16.** Exemples de mobilier funéraire de la Marne et de la Bohême, réunis par J. Déchelette pour illustrer les similitudes de la culture matérielle de LT I et II (*Déchelette 1927*, fig. 385-386). 61
- Fig. 17.** Les principaux systèmes chronologiques utilisés entre la France et la Rép. tchèque. Ne sont figurés que les travaux offrant un point de vue sur toute la période, ou sur une majeure partie de celle-ci. 99
- Fig. 18.** La révision et l'affinement de la chronologie de La Tène, à partir du Rhin moyen, en opposition à la tradition issue de Manching (*Kaenel 2008*, fig. 16). 100
- Fig. 19.** Comparaison du statère en billon de Závist (d'après *Waldhauser 2001b*, fig. 15) et des exemplaires DT 2300, attribué aux Vénètes, et DT 2311, attribué aux Redons (d'après *Delestrée, Tache 2004*, pl. XIII). Ech. 1/1. 121
- Fig. 20.** Types monétaires gaulois de Stradonice. 135
- Fig. 21.** Faciès monétaire gaulois de Stradonice. 136
- Fig. 22.** Chronologie des monnaies gauloises de Stradonice. 138
- Fig. 23.** Sites de Bohême ayant livré des monnaies gauloises. 1. Chomutov (4 exemplaires) ; 2-3. Hostomice (2) ; 4. Řevničov (1) ; 5. Stradonice ( $\geq 41$ ) ; 6. Ořech (1) ; 7. Závist (1) ; 8. Kolín (1) ; 9. Domažlice (1) ; 10. Písek (1) ; 11. Obří Hrad (1) ; 12. Třísov (1). 140
- Fig. 24.** Les monnaies gauloises de Bohême. Quantités par types et nombres de sites concernés. 144
- Fig. 25.** Répartition comparée des potins au personnage courant, à la grosse tête, et au sanglier (en noir) et des monnaies boiennes (en gris). 149
- Fig. 26.** Fibules à arc de section carrée. 1. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 39: 41-1) ; 2. Tuchomyšl (*Waldhauser 1987*, pl. 33: 1) ; 3. Křinec (*Sedláčková, Waldhauser 1987*, fig. 15: 11) ; 4. Hostomice (*Sankot 2007*, fig. 1: 9309). Ech. 2/3. 153
- Fig. 27.** Bracelets à décor tripartite. 1. Bière Champagne (*Kaenel 1990*, pl. 8: 6) ; 2. Nové Třebčice (*Frána et al. 1997*, pl. 3: 13) ; 3. Hořenice (*Frána et al. 1997*, pl. 3: 20). Ech. 1/2. 154
- Fig. 28.** Bracelets à décor en faux filigrane. 1. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 55: 87-1) ; 2. Štítary (*Filip 1956*, pl. LX: 1). Ech. 1/2. 159
- Fig. 29.** Bracelets à décor de pastillage. 1. Buzeins (*Mohen 1979*, fig. 4: 10) ; 2. Corroy/Trouans (*Charpy 1991*, fig. p. 189) ; 3. Nový Bydžov (*Kruta 1975b*, fig. 62: 2) ; 4-5. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 54: 77-4 et 5) ; 6. Prilly (*Kaenel 1990*, pl. 23: 53-1). Ech. 1/2.

**Fig. 30.** Bracelets à décor de pastillage. 1. Saint-Sulpice En Champagne-3, tombe 1 (Kaelnel 1990, pl. 26: 62-2 ; éch. 1/2) ; 2. Libčeves (Frána et al. 1997, pl. 27: 4 ; sans éch.). 162

**Fig. 31.** Bracelets à globules de type Carzaghetto. 1. a-b. Jenišův Újezd (Waldhauser 1978, pl. 20: 8732, 8733-35) ; 2. Berne-Bümlitz (Kruta 1979, fig. 7: 1) ; 3. Chens (Kruta 1979, fig. 7: 3). Ech. 1/2. 165

**Fig. 32.** Fibules de type Duchcov à décor losangique. Série A : 1. Carzaghetto (Kruta 1979, fig. 4: 1) ; 2. Carzaghetto (Kruta 1979, fig. 4: 2) ; 3. Andelfingen (Kruta 1979, fig. 6: 1) ; 4. Saint-Sulpice, tombe 2 (Kruta 1979, fig. 6: 2). Série B : 5. Sogny (Kruta 1979, fig. 6: 3) ; 6. Corsier (Kruta 1979, fig. 6: 4). Série C : 7. Saint-Hilaire-le-Grand (Kruta 1979, fig. 6: 5) ; 8. Lahošť (Kruta 1979, fig. 6: 6). Ech. 1/2. 167

**Fig. 33.** Torques à disques du groupe F. 1. Prague-Žižkov (Müller 1989, pl. 66: SHR 75) ; 2. Andelfingen (Müller 1989, pl. 66: 1). Ech. 1/2. 169

**Fig. 34.** Typologie des torques à arceaux du Sénonais (Baray 1991, fig. 5). 170

**Fig. 35.** Agrafes à plateau central émaillé. 1. Altenburg-Rheinau (Schreyer, Hedinger 2003, fig. 4: 4) ; 2. Manching (Van Endert 1991, fig. 3: 1) ; 3. Kelheim (Van Endert 1991, fig. 3: 2) ; 4. Stradonice (Van Endert 1991, fig. 3: 3) ; 5. Heidetränk (Van Endert 1991, fig. 3: 4) ; 6. Heidetränk (Van Endert 1991, fig. 3: 5). Ech. 1/2. 174

**Fig. 36.** Agrafes à plateau central lisse. 1. Velem-Szent-Vid ; 2. Siscia ; 3. Ernstbrunn-Oberleiserberg ; 4. Magdalensberg ; 5. Straubing-Unterzeitlbrunn ; 6-7. Drösing ; 8-9. Hoppstädten-Weiersbach ; 10. Stradonice (Gleser 2004, fig. 3). Ech. 1/2. 174

**Fig. 37.** Agrafes ajourées. 1. Staré Hradisko (Werner 1962/63, fig. 2: 6) ; 2. Marloux (Armand-Calliat 1944, fig. 2) ; 3. La Bure (Devel 1999, pl. XI: 115) ; 4. Manching (Van Endert 1991, pl. 7: 200) ; 5. Strußberg (Brandt 2002, fig. 17: 3). Ech. 1/2. 175

**Fig. 38.** Agrafes à palmette, *unica*. 1. Villeneuve-Saint-Germain (Debord 1998, fig. 11: 1) ; 2. Stradonice (Píř 1906, pl. 26: 8) ; 3. Stradonice (photo G.Pierrevelcin) ; 4. Manching (Van Endert 1991, pl. 7: 201). Ech. 1/2. 175

**Fig. 39.** Fibule de Nauheim : les variantes du type A8 (d'ap. Striewe 1996, fig. 12). 178

**Fig. 40.** Fibule de Nauheim : les variantes du type B4 (d'ap. Striewe 1996, fig. 13). 179

**Fig. 41.** Parure en verre : les types retenus comme marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule. 181

**Fig. 42.** Chronologie des types de parure. 191

**Fig. 43.** Sites de Bohême ayant livré des éléments de parure gaulois. 1. Jenišův Újezd, 2. Obrnice, 3. Lahošť, 4. Sulejovice, 5. Lovosice, 6. Vítov, 7. Mlčechvosty, 8. Pařezská Lhota, 9. Podmokly, 10. Stradonice, 11. Hostim, 12. Roztoky, 13. Prague-Žižkov, 14. Lořany, 15. Hrazany, 16. env. de Vodňany, 17. Tříssov. 193

**Fig. 44.** Sites de Gaule ayant livré des éléments de parure de Bohême. 1. Kerhilio ; 2. Villeneuve-Saint-Germain ; 3. Corroy/Trouans ; 4. Trêves ; 5. Hoppstädten-Weiersbach ; 6. La Bure ; 7. Marloux ; 8. Bâle *Gasfabrik* ; 9. Altenburg-Rheinau ; 10. Frauenfeld ; 11. Morat ; 12. Aarberg ; 13. Berne-Bümpliz ; 14. Münsingen-Rain ; 15. Longirod ; 16. Bière ; 17. Saint-Sulpice ; 18. Prilly ; 19. Lausanne ; 20. Chesalles-sur-Oron ; 21. Gruyères ; 22. Larina ; 23. Feurs ; 24. Buzeins ; 25. La Rivière-sur-Tarn ; 26. Joyeuse/Lablachère ; 27. Vaison-la-Romaine. 193

**Fig. 45.** Céramique à aspérités de Bibracte (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 1 ; éch. 1/4) ; 2. Comparaison proposée par P. Drda et A. Majer : Hrazany (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 4 ; sans éch.) ; 3. « Töpfe mit Tiefrauhung » de Manching (*Stöckli 1979*, pl. 36: 320 ; éch. 1/4). 197

**Fig. 46.** 1. Céramique grise de Bohême centrale mise au jour à Bibracte (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 2 ; éch. 1/4) ; 2. Céramique de Mistrin (*Drda, Majer 1991*, fig. 2: 5 ; sans éch.). 199

**Fig. 47.** 1. Tesson de céramique peinte à décor zoomorphe de Stradonice (n° 1, d'après Píč 1903, pl. XLIX: 2) comparé à des exemplaires de Suisse (n° 2 : Genève, d'après Guichard 1987, fig. 15: 6), du Massif Central (n° 3 : Aulnat, d'après Guichard 1987, fig. 13: 1 ; n° 4 : Goincet, d'après Guichard 1987, fig. 2), et de Champagne (n° 5 : Bétheny, d'après Chossonot 1991, fig. 7: 2). Sans échelle. 202

**Fig. 48.** 1. 1. Tesson de céramique peinte à décor losangique de Stradonice (Píč 1903, pl. XLIX: 4 ; éch. 2/3) ; 2. Type 5.2 des productions ségusiaves (Guichard, Picon, Vaginay 1991, fig. 8, n° 5.2 ; sans éch.). 205

**Fig. 49.** Le fourreau de Jenišův Újezd et ses comparaisons : 1. Jenišův Újezd (*Filip 1956*, fig. 6: 7) ; 2. Saint-Germainmont (*Ginoux 1994*, pl. 7: 3) ; 3. Bussy-le-Château (*Ginoux 1994*, pl. 7: 2) ; 4. Epiais-Rhus (*Ginoux 1994*, pl. 7: 1) ; 5. Meroux (*Ginoux 1994*, pl. 6: 1). 1-4 : décor au repoussé ; 5 : décor incisé. Ech. 1/4. 211

**Fig. 50a.** Les épées à poignée anthropomorphe retenues dans la présente étude (voir *liste 36* pour les références). Sauf mention contraire : éch. 1/2. 217

**Fig. 50b.** Les épées à poignée anthropomorphe retenues dans la présente étude (voir *liste 36* pour les références). Sauf mention contraire : éch. 1/2. 218

**Fig. 51.** Comparaison des têtes de Châtillon-sur-Indre (1) et Stradonice (2). D'ap. *Villard 1993*, fig. 2 et *Karasová 2002*, fig. 4. Ech. 1/2. 219

**Fig. 52.** Exemples de boutons émaillés (*Schönfelder 2002*, fig. 168). Ech. 1/2. 222

**Fig. 53.** Variscourt/Condé-sur-Suippe. Bouton lisse issu des fouilles 1987 (*Pion 1990*, fig. 35 = *Pion 1996*, fig. 22: 36). Sans éch. 223

**Fig. 54.** Proposition d'utilisation des pendeloques de type Hofheim (*Werner 1953*, fig. 3b). 224

**Fig. 55.** Les pendeloques de type Hofheim 1-2. Hofheim ; 3. Kollig ; 4-6. Heidetränk ; 7. Staré Hradisko ; 8. Stradonice (*Schönfelder 2002*, fig. 167). Ech. 1/2. 224

- Fig. 56.** Exemples de passe-guides de type Hoppstädten. Environs de Mayence, dans le Rhin (d'apr. *Schönfelder 2002*, fig. 149). 227
- Fig. 57.** Passe-guides de type Hoppstädten. 1. Saverne *Fossé des Pandours* (*Specklin 2009*, pl. 7: 50) ; 2. Bratislava-Rusovce (*Pieta 2008*, fig. 114: 6) ; 3. Trenčianske Bohuslavice (*Pieta 2008*, fig. 114: 3). 227
- Fig. 58.** Les sept groupes de fibules définis par V. Kruta à partir du trésor de Duchcov (d'ap. *Kruta 1973*, fig. 1). 237
- Fig. 59.** Les décors d'arc : types 93 à 102 du trésor de Duchcov (d'ap. *Kruta 1971*, pl. 14). Le type 98 correspond à l'exemplaire traité avec les fibules à décor losangique [*cat. 08I*]. 238
- Fig. 60.** Fibules de type Duchcov/Münsingen. 1. Saint-Sulpice (*Kaenel 1990*, pl. 34: 26-2) ; 2. Jenišův Újezd (*Waldhauser 1978a*, pl. 5: 8370). Ech. 2/3. 239
- Fig. 61.** Bracelet à tampons coniques et nodosités de Krnsko (*Waldhauser, Salač 1977*, fig.4: 7). Ech. 1/2. 243
- Fig. 62.** Couronne méandriforme de Prague-Záběhllice (Píč 1902, pl. XVII: 6). Sans échelle. 244
- Fig. 63.** Brassard à fermoir à décrochement de Jenišův Újezd, tombe 40 (*Waldhauser 1978a*, pl. 13: H 40, n° 8545). Ech. 1/2. 245
- Fig. 64.** Bracelet à anneaux ajourés de Libenice (Drda, Chytráček 1999, fig. 8: 3). Ech. 1/2. 246
- Fig. 65.** Fibule de type Alésia de Prague-Běchovice (Venclová 1975, fig. 11: 1). Ech. 1/2. 248
- Fig. 66.** Perles de bronze de Kutná Hora, tombe 22 (d'ap. Valentová 1993, fig. 6: 20-23). Ech. 1/2. 248
- Fig. 67.** Céramique peinte à piédouche d'Úhřetice (Sankot 2006, fig. 1: 1). Ech. 1/3. 250
- Fig. 68.** Céramique peinte de type Roanne de Závist (Drda 1981, fig. 2: 1). Ech. env. 1/3. 251
- Fig. 69.** Garnitures de bouclier de Nový Bydžov (1), mises en parallèle à celles d'Etrechy (2). (Moucha 1974, fig. 2). 253
- Fig. 70.** Eléments de casque de la tombe 106 de Jenišův Újezd (*Waldhauser 1978a*, pl. 33: 8929-8930). Ech. 2/3. 254
- Fig. 71.** Fer de lance des environs de Louny (Sankot 2003b, fig. 9c). Sans échelle. 255
- Fig. 72.** Nombre de types et d'objets par catégories et par direction 258

---

<b>Fig. 73.</b> Chronologie des types de marqueurs (Bohême > Gaule)	261
<b>Fig. 74.</b> Chronologie des types de marqueurs (Gaule > Bohême)	262
<b>Fig. 75.</b> Cumul des foyers supposés des types de marqueurs originaires de Gaule	265
<b>Fig. 76.</b> Sites de Gaule ayant livré des marqueurs de Bohême	266
<b>Fig. 77.</b> Sites de Bohême ayant livré des marqueurs gaulois	267
<b>Fig. 78.</b> Marqueurs de Bohême en Gaule. Localisation des sites par périodes	268
<b>Fig. 79.</b> Marqueurs gaulois en Bohême. Localisation des sites par périodes	269
<b>Fig. 80.</b> Comparaison, pour la Bohême et la Gaule, des régions émettrices et réceptrices	270
<b>Fig. 81.</b> Récapitulatif des éléments permettant de caractériser les contacts entre la Bohême et la Gaule	272
<b>Fig. 82.</b> Types de marqueurs de contacts présents dans le sud de l'Allemagne et l'Autriche.	331
<b>Fig. 83.</b> Sites d'Allemagne et d'Autriche ayant livré au moins deux artefacts marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule. Points noirs : sites avec marqueurs Ouest > Est ; points blancs : sites avec marqueurs Est > Ouest ; gris : sites avec marqueurs documentant les deux direction	339

---

**LISTE DES CARTES**

<b>Carte 1.</b> Monnaies boïennes	444
<b>Carte 2.</b> Statères du type II de Tayac	444
<b>Carte 3.</b> Statères au globule et à la croix	445
<b>Carte 4.</b> Drachmes lémovices à la tête séparée	445
<b>Carte 5.</b> Quinaires de type KALETEDOY	446
<b>Carte 6.</b> Statères suisses	446
<b>Carte 7.</b> Quinaires au nez angulaire	447
<b>Carte 8.</b> Potins à la tête diabolique	447
<b>Carte 9.</b> Potins au personnage courant	448
<b>Carte 10.</b> Potins au bucrane	448
<b>Carte 11.</b> Potins au sanglier	449
<b>Carte 12.</b> Potins aux triskèles	449
<b>Carte 13.</b> Potins à la grosse tête	450
<b>Carte 14.</b> Potins de type Zürich	450
<b>Carte 15.</b> Bracelets à globules de type Carzaghetto	451
<b>Carte 16.</b> Fibules de type Duchcov à décor losangique	451
<b>Carte 17.</b> Torques à disques du groupe F (en noir)	452
<b>Carte 18.</b> Torques à arceaux	452
<b>Carte 19.</b> Agrafes de ceinture à palmette	453
<b>Carte 20.</b> Fibules de Nauheim type Str. A8.5	453
	442



---

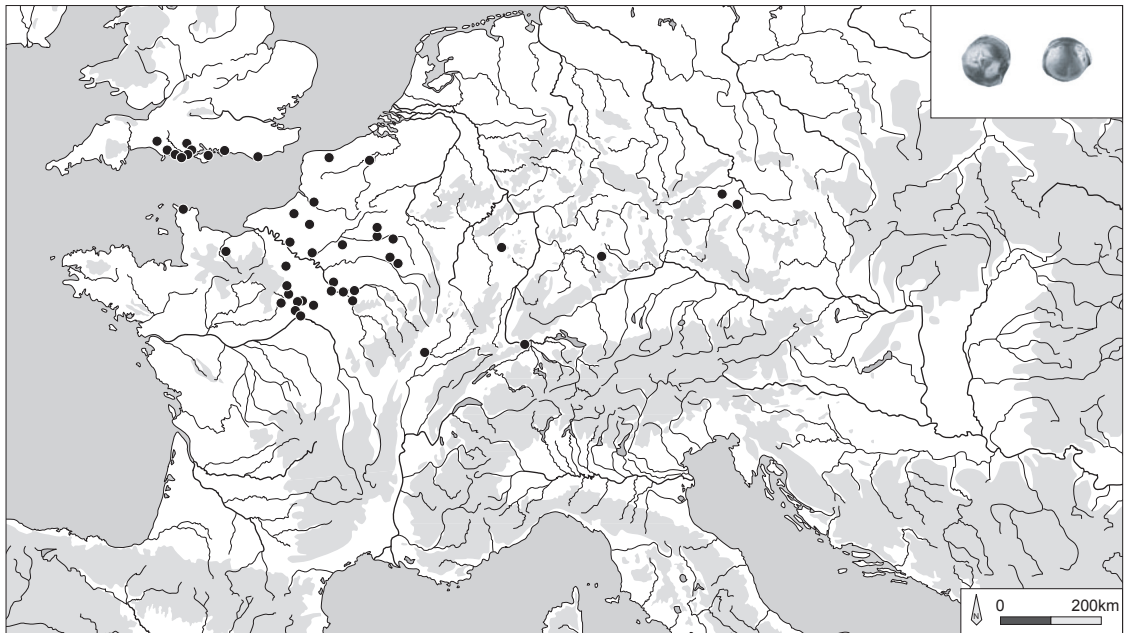
<b>Carte 21.</b> Fibules de Nauheim type Str. B4	454
<b>Carte 22.</b> Fibules de Nauheim type Str. F/K	454
<b>Carte 23.</b> Bracelets de verre de type Haev. 8a	455
<b>Carte 24.</b> Bracelets de verre de type Gebh. 20/Haev. 8d	455
<b>Carte 25.</b> Bracelets de verre de type Haev. 8c	456
<b>Carte 26.</b> Bracelets de verre de type Haev. 17	456
<b>Carte 27.</b> Bracelets de verre de type Gebh. 36/Haev. 3a	457
<b>Carte 28.</b> Perles de verre de type Zep 1.1.1	457
<b>Carte 29.</b> Perles de verre de type Zep 1.2.1	458
<b>Carte 30.</b> Perles de verre de type Zep 1.2.2	458
<b>Carte 31.</b> Perles de verre de type Zep 1.3.1 et 1.3.2	459
<b>Carte 32.</b> Perles de verre de type Zep 3.1.1	459
<b>Carte 33.</b> Perles de verre de type Zep 5.1	460
<b>Carte 34.</b> Céramiques à métopes	460
<b>Carte 35.</b> Fourreaux ornés au repoussé	461
<b>Carte 36.</b> Epées à poignée anthropomorphe	461
<b>Carte 37.</b> Boutons à bélière émaillés	462
<b>Carte 38.</b> Pendeloques de type Hofheim	462
<b>Carte 39.</b> Passe-guides type Hoppstädten	463
<b>Carte 40.</b> Remparts à talus massif	463



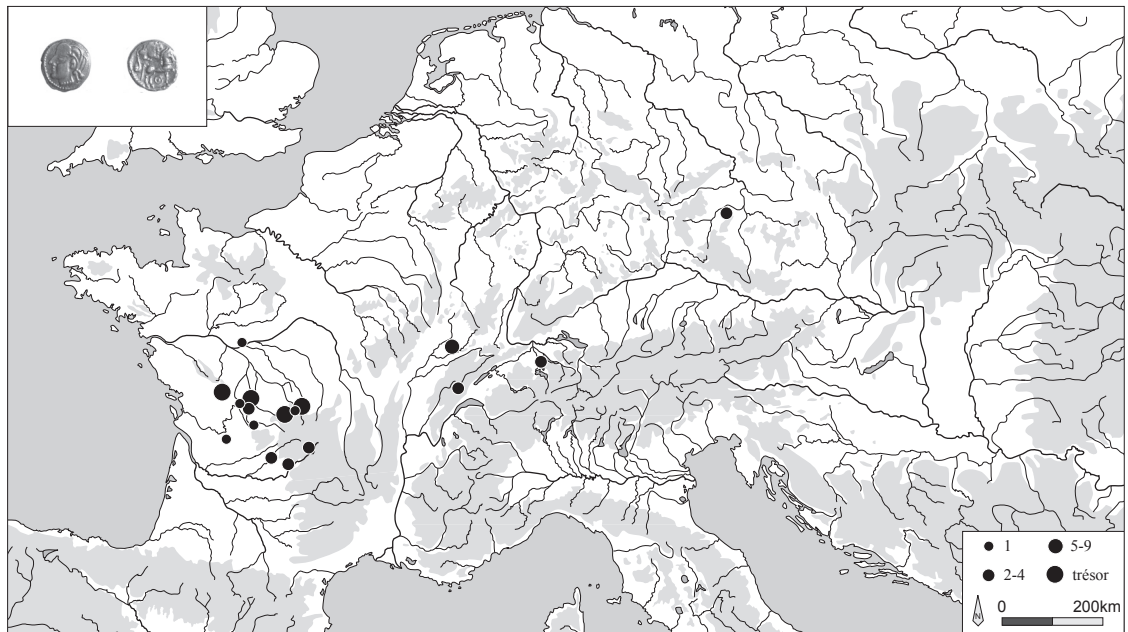
**Carte 1. Monnaies boïennes**



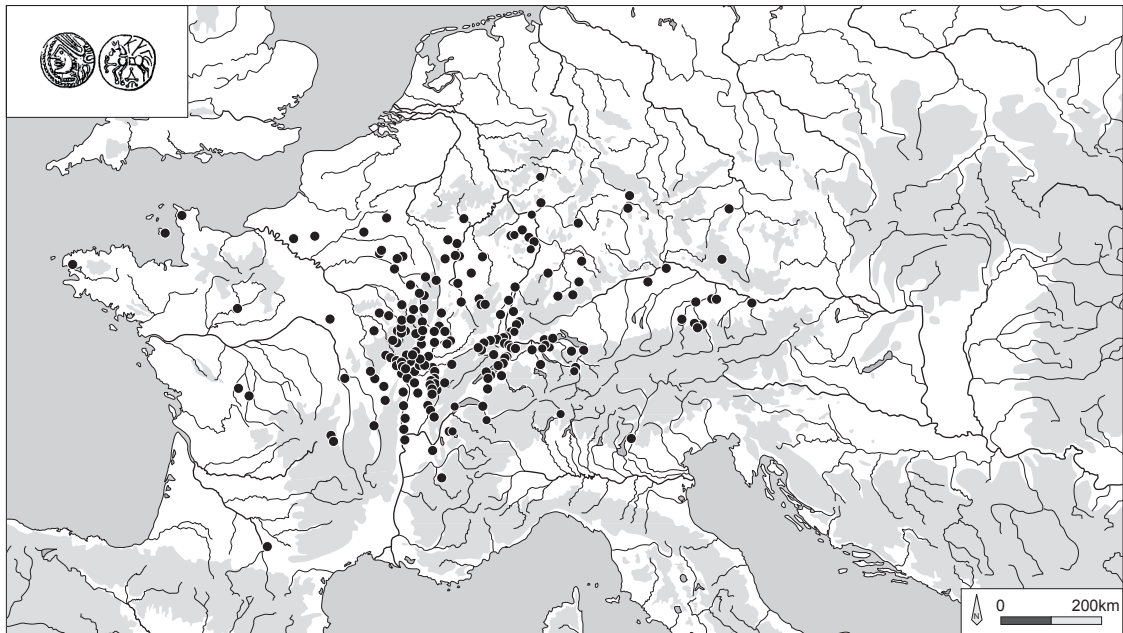
**Carte 2. Statères du type II de Tayac**



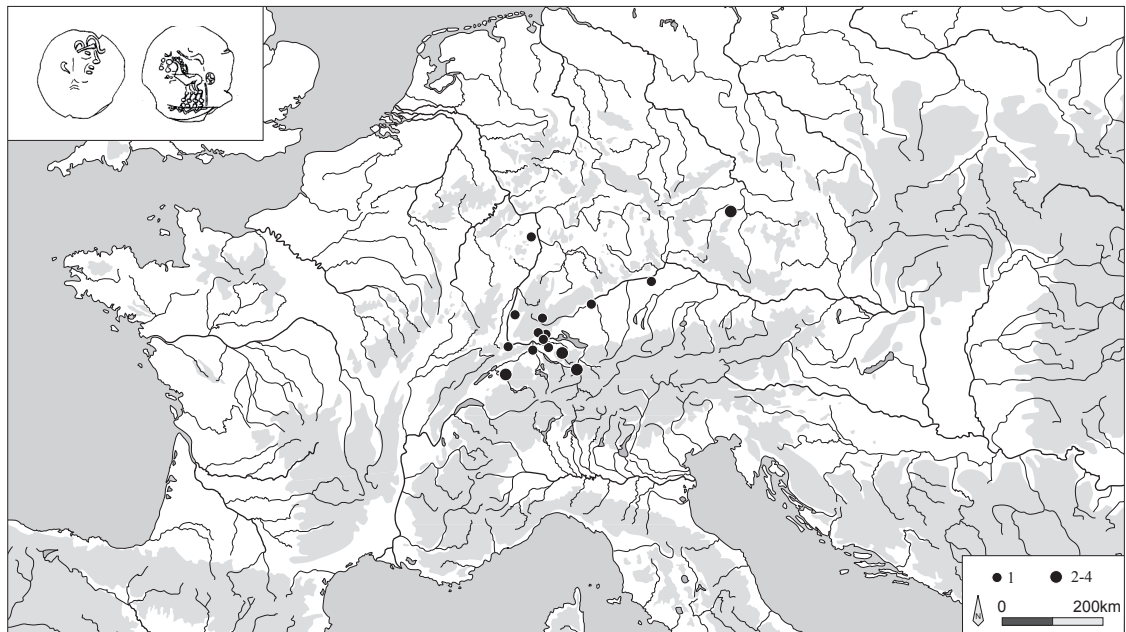
Carte 3. Statères au globule et à la croix



Carte 4. Drachmes lémovices à la tête séparée



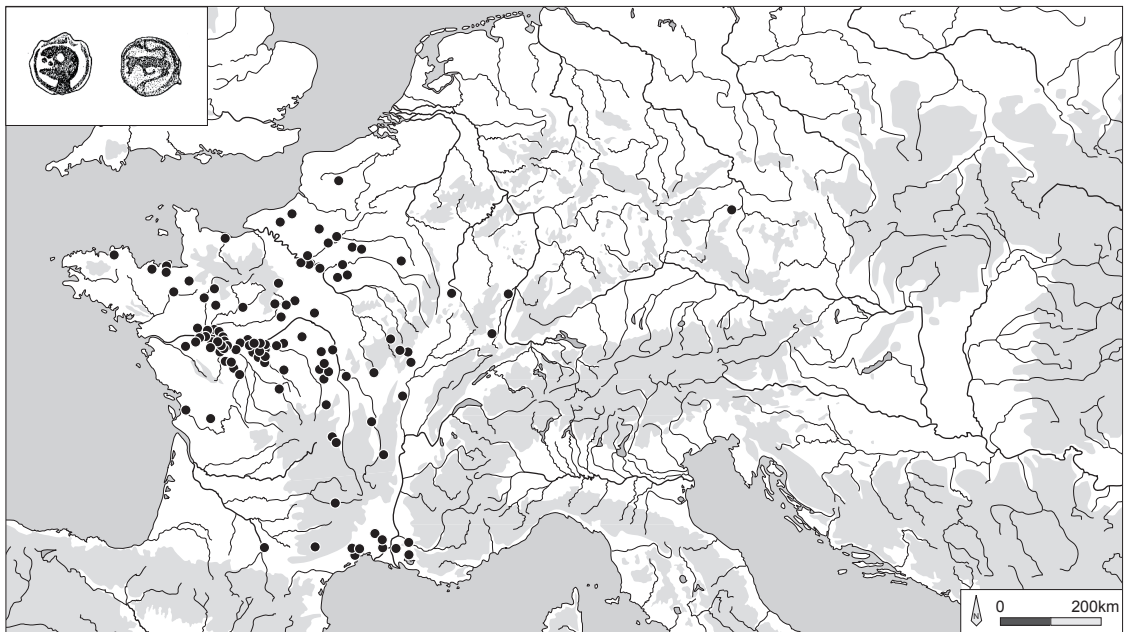
Carte 5. Quinaires de type KALETEDOY



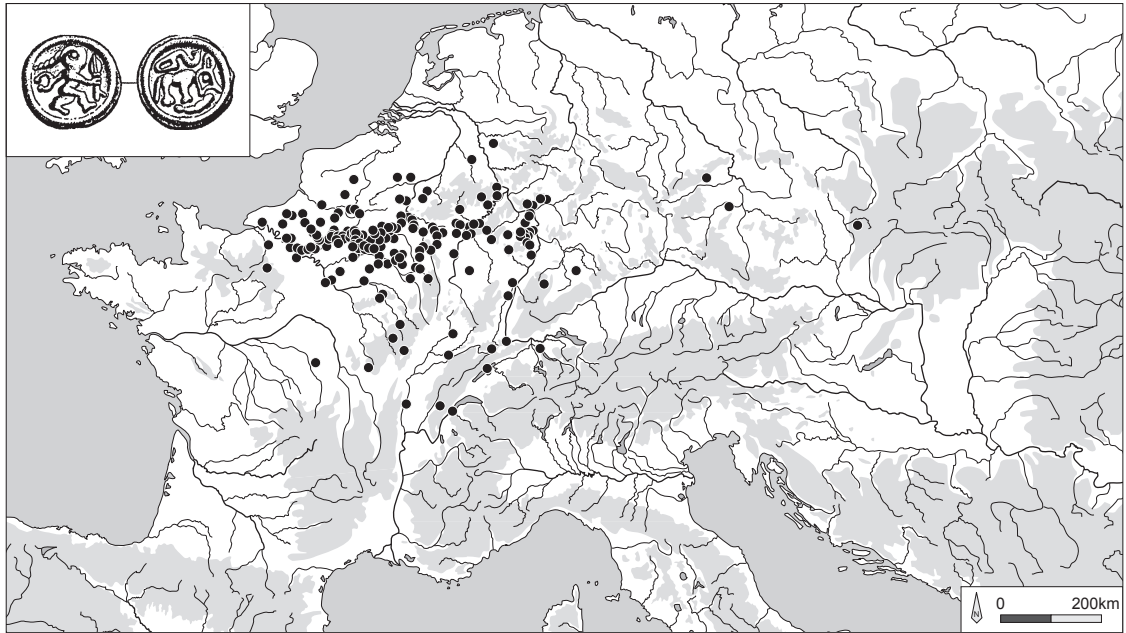
Carte 6. Statères suisses



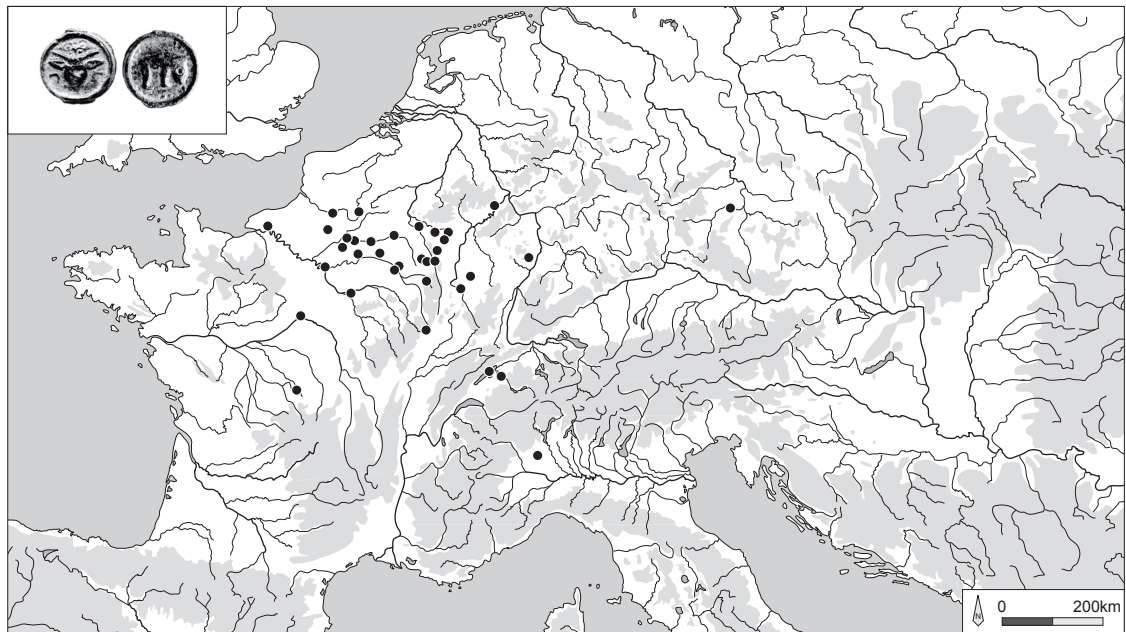
Carte 7. Quinaires au nez angulaire



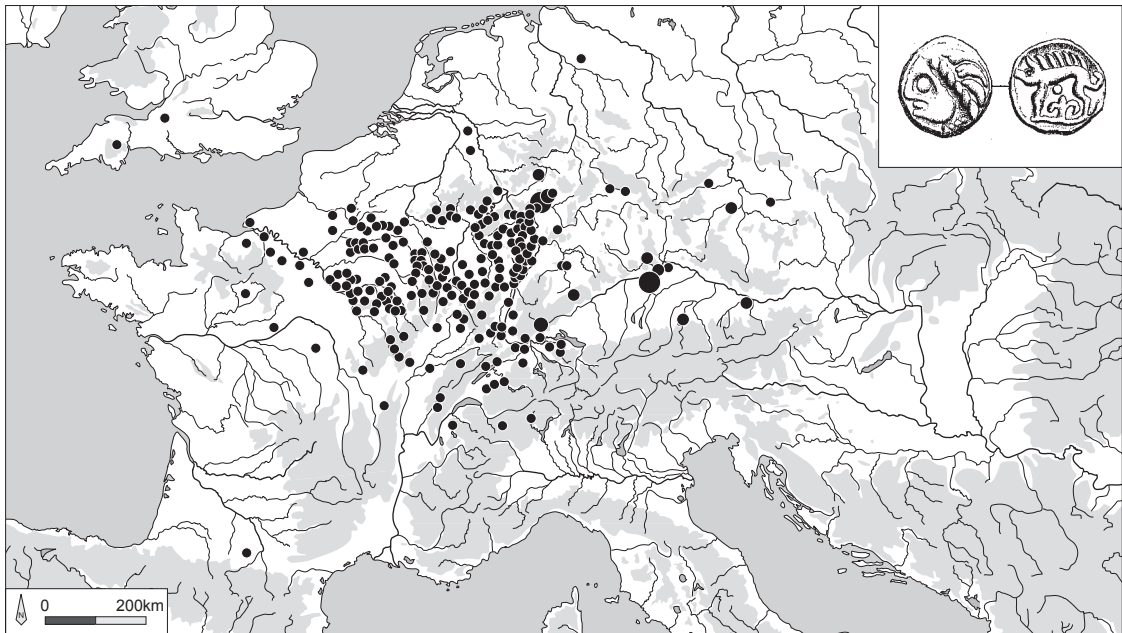
Carte 8. Potins à la tête diabolique



Carte 9. Potins au personnage courant



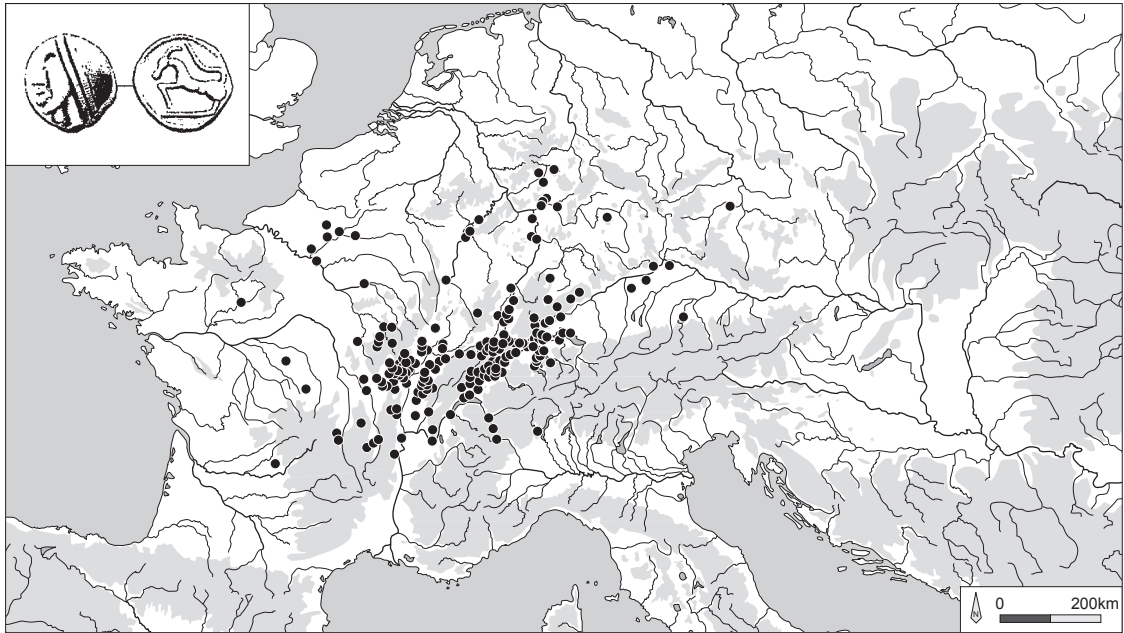
Carte 10. Potins au bucrane



Carte 11. Potins au sanglier



Carte 12. Potins aux triskèles



Carte 13. Potins à la grosse tête

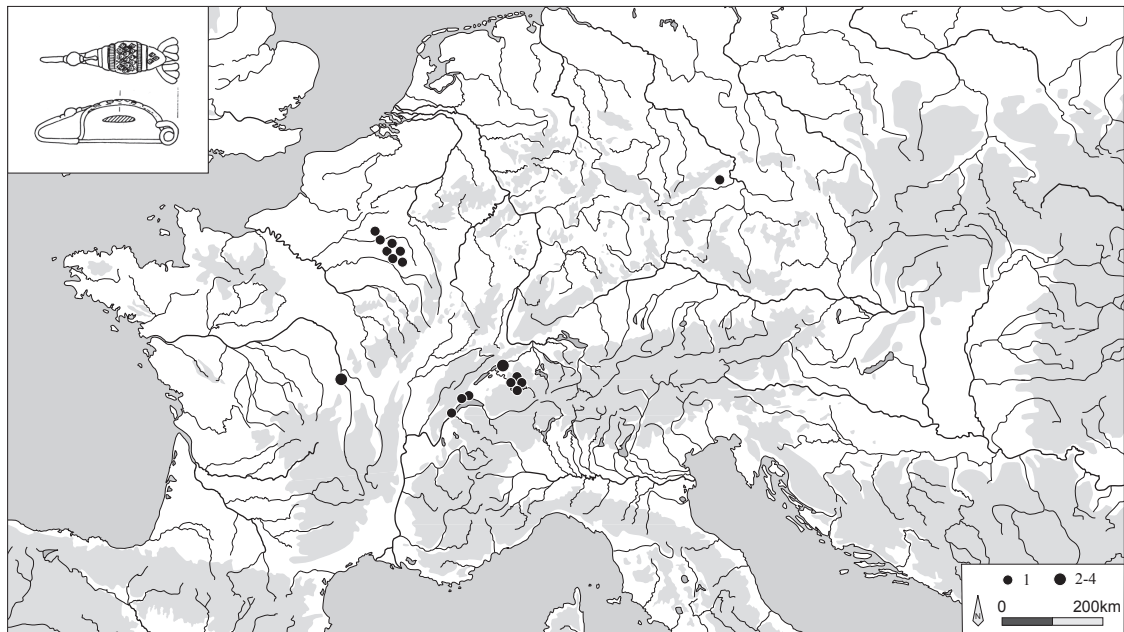


Carte 14. Potins de type Zürich

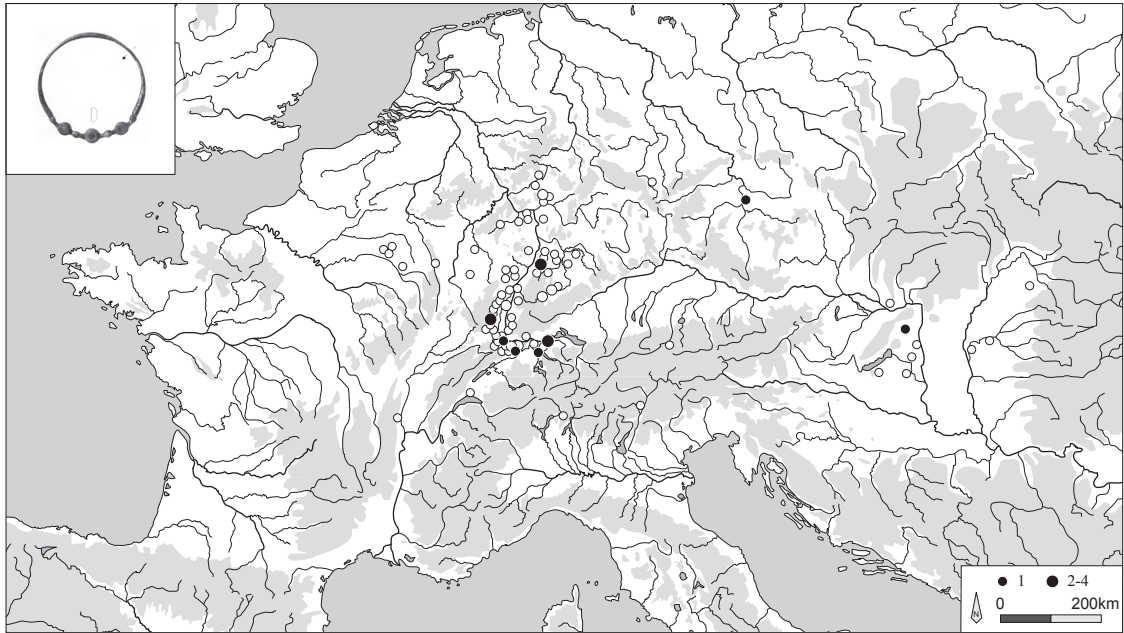




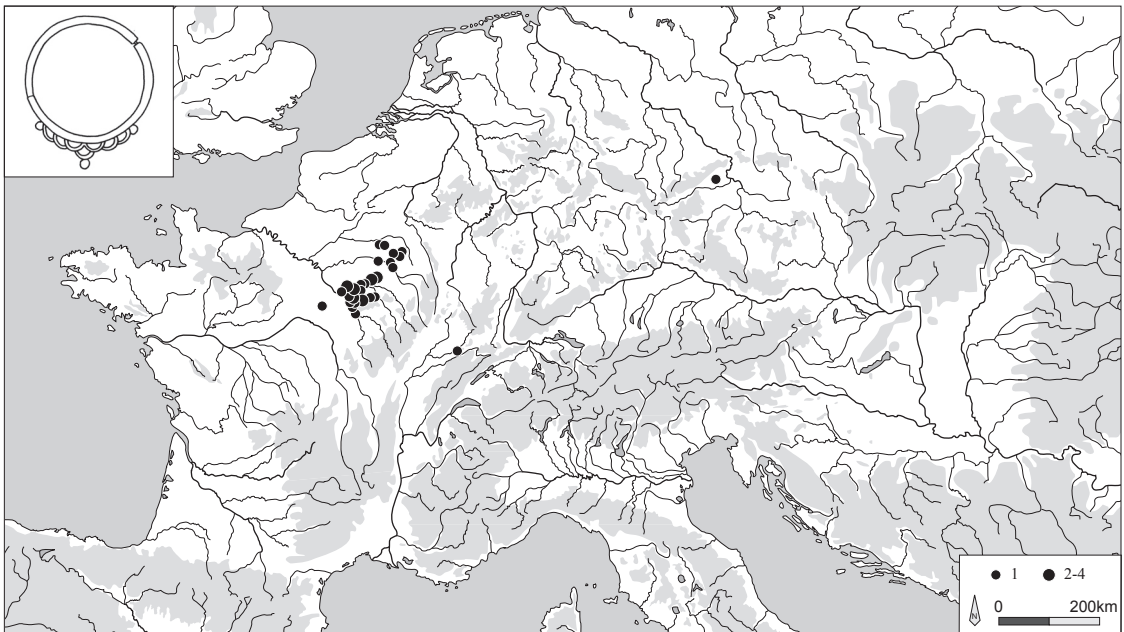
Carte 15. Bracelets à globules de type Carzaghetto



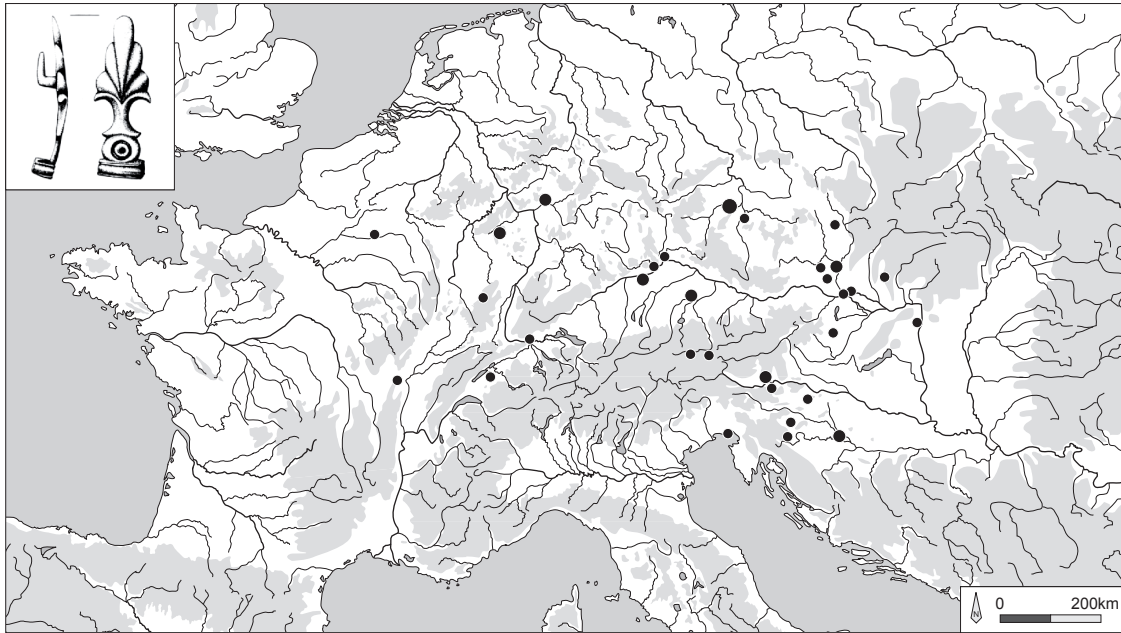
Carte 16. Fibules de type Duchcov à décor losangique



Carte 17. Torques à disques du groupe F (en noir)



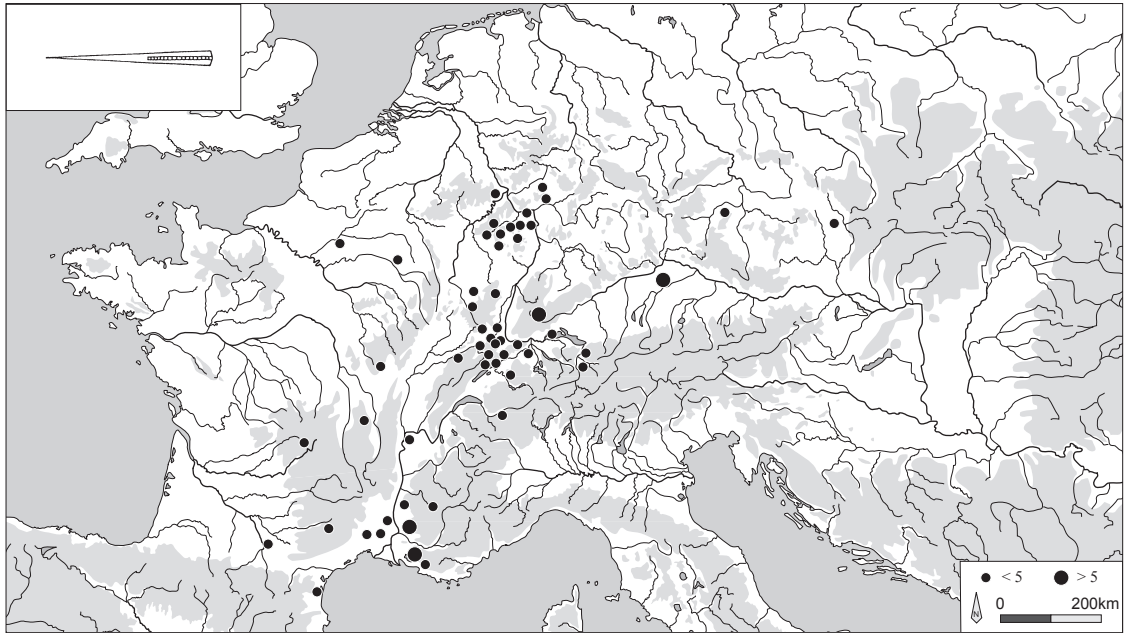
Carte 18. Torques à arceaux



Carte 19. Agrafes de ceinture à palmette



Carte 20. Fibules de Nauheim type Str. A8.5



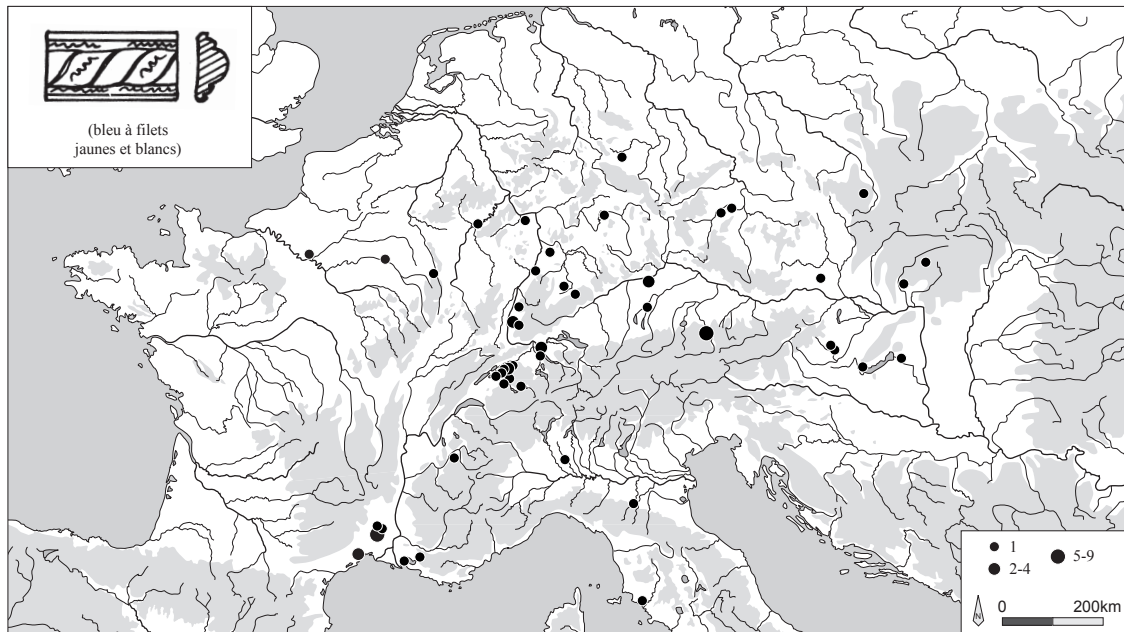
Carte 21. Fibules de Nauheim type Str. B4



Carte 22. Fibules de Nauheim type Str. F/K



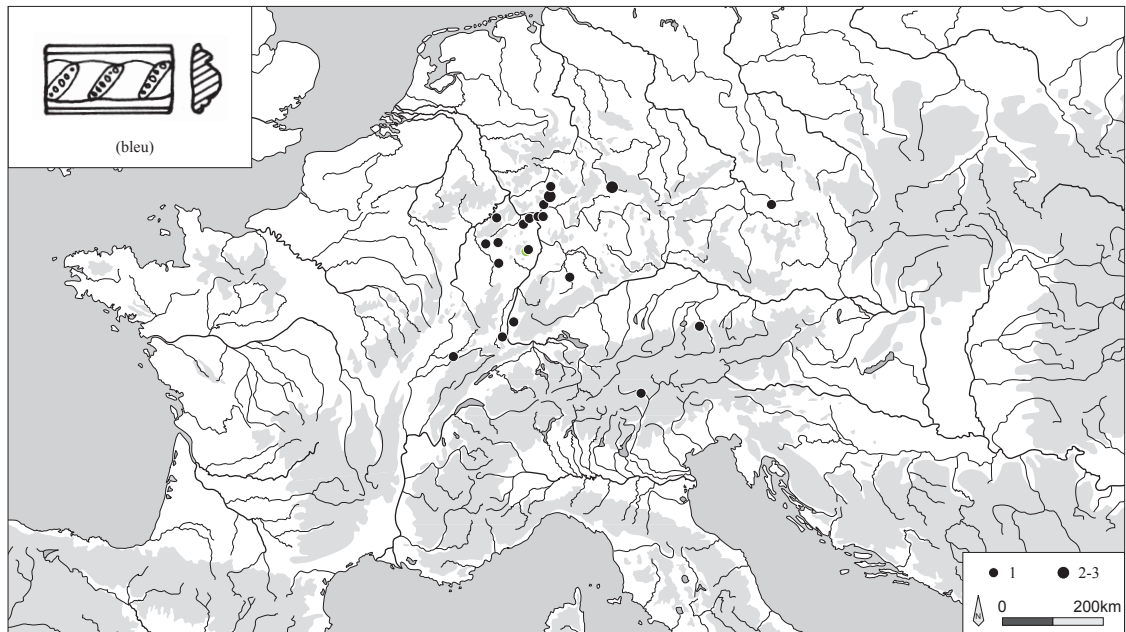
Carte 23. Bracelets de verre de type Haev. 8a



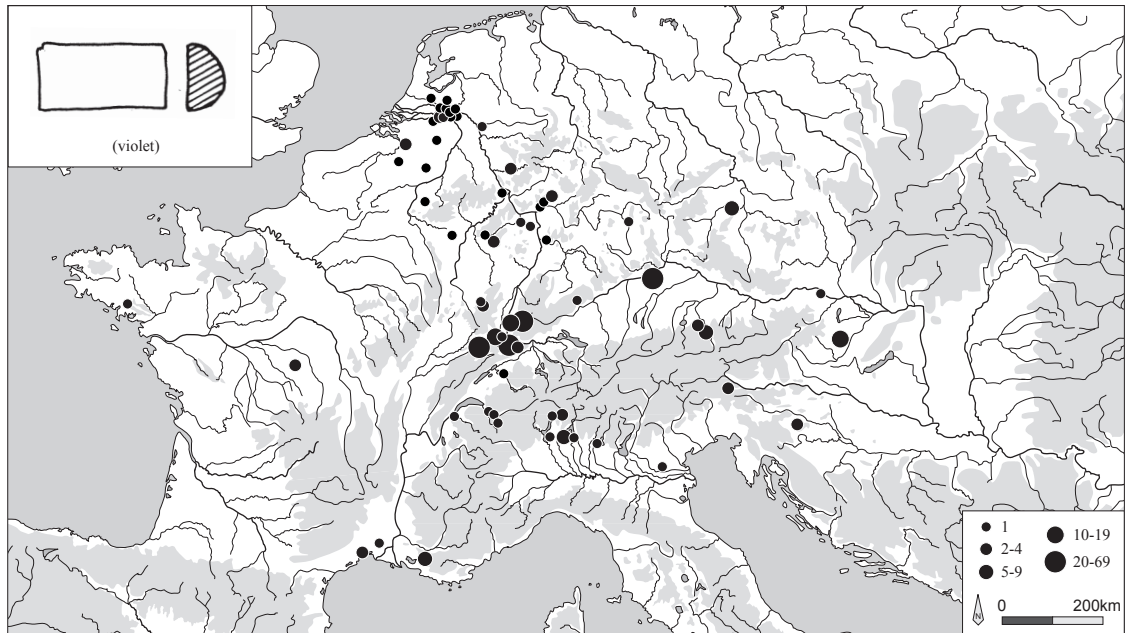
Carte 24. Bracelets de verre de type Gebh. 20/Haev. 8d



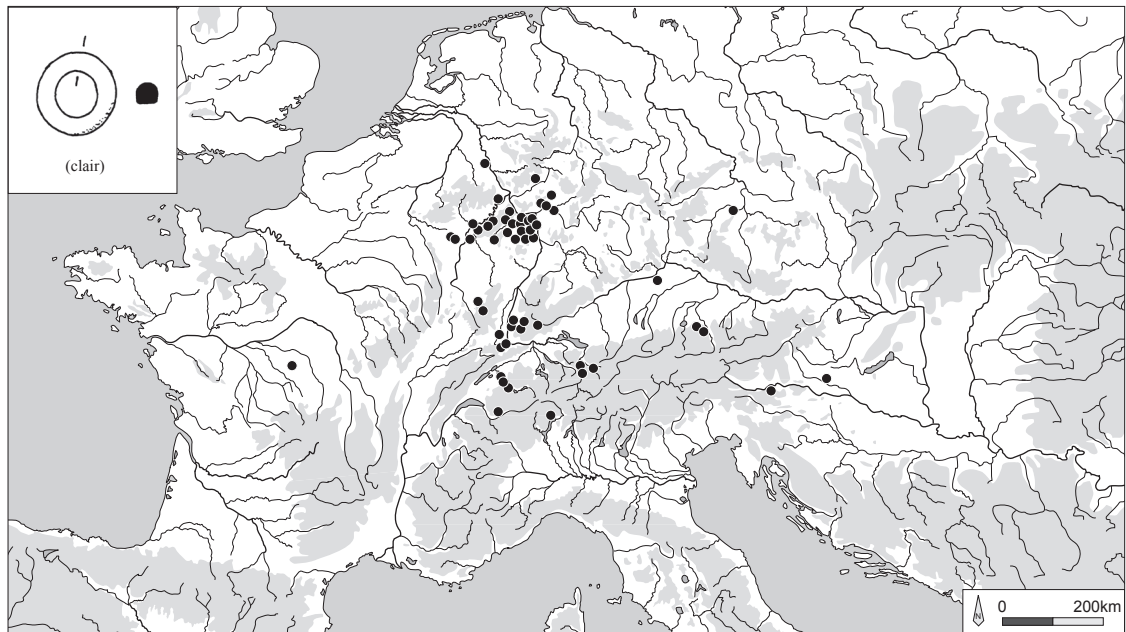
Carte 25. Bracelets de verre de type Haev. 8c



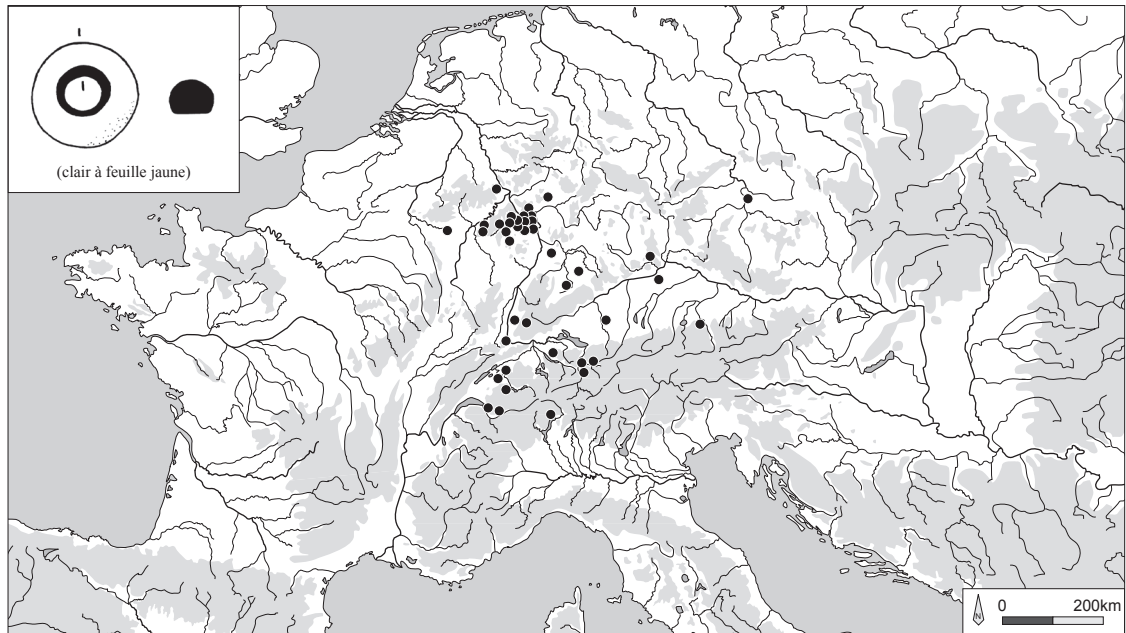
Carte 26. Bracelets de verre de type Haev. 17



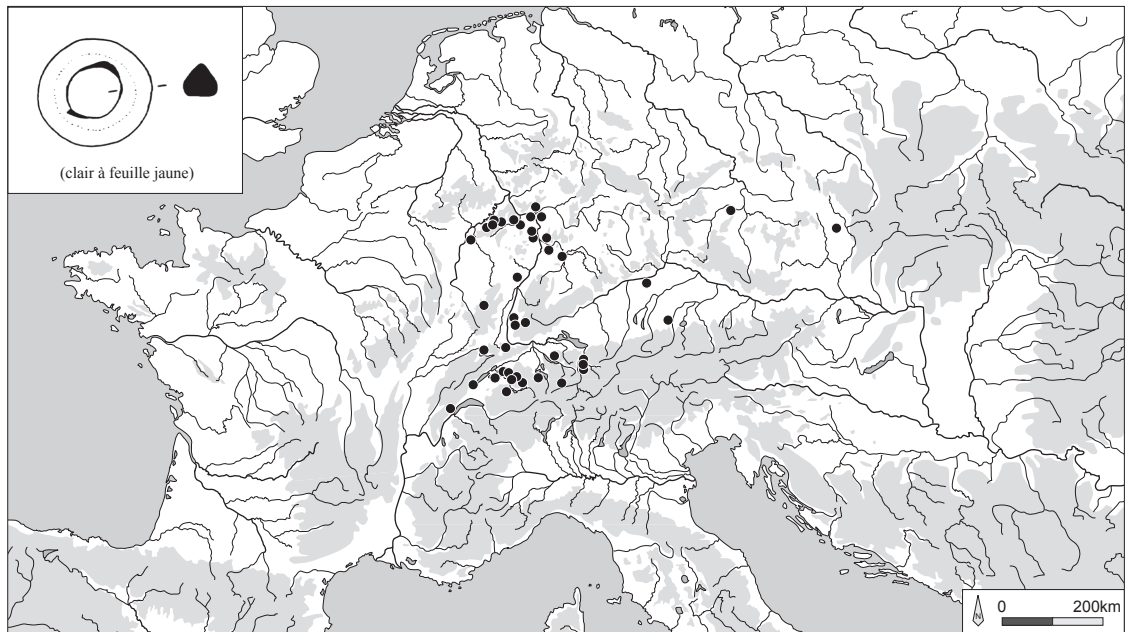
Carte 27. Bracelets de verre de type Gebh. 36/Hæv. 3a



Carte 28. Perles de verre de type Zep 1.1.1

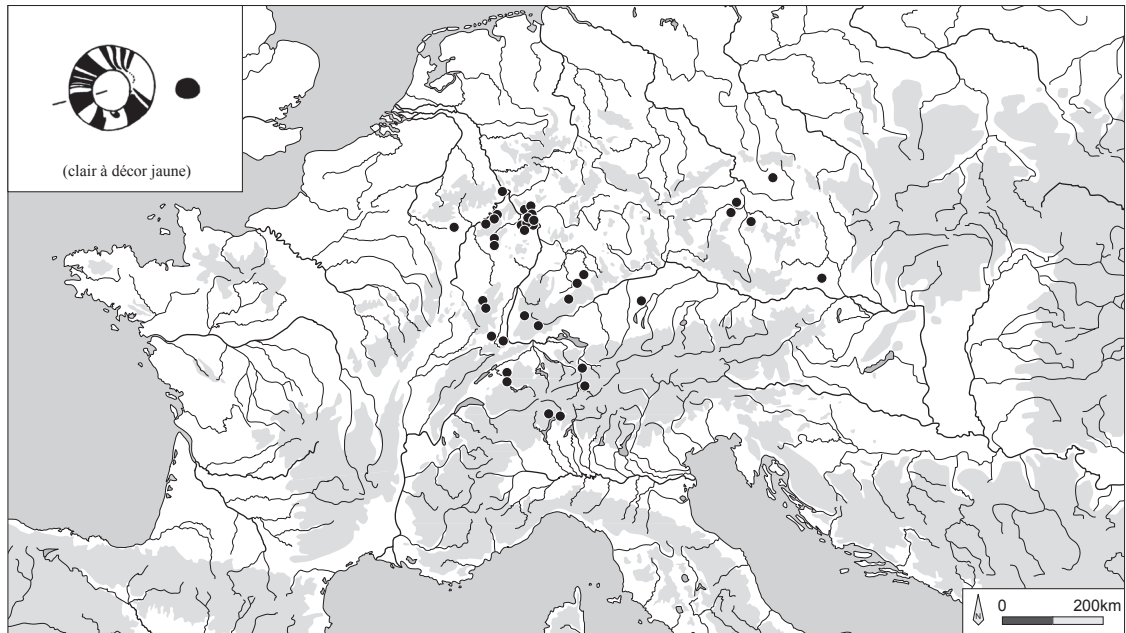


Carte 29. Perles de verre de type Zep 1.2.1

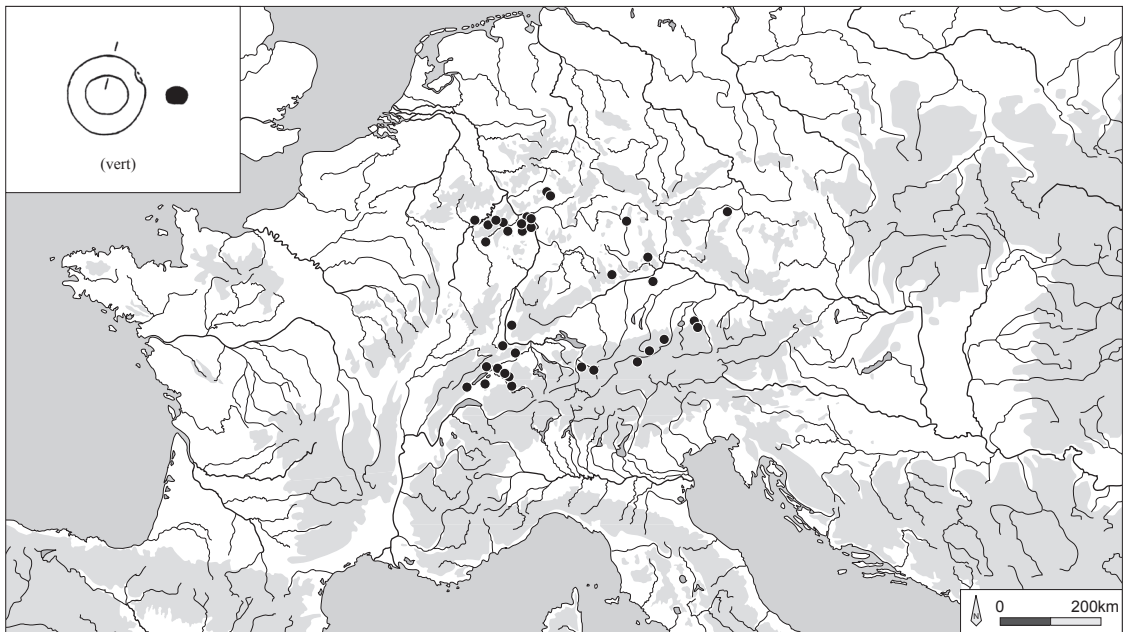


Carte 30. Perles de verre de type Zep 1.2.2





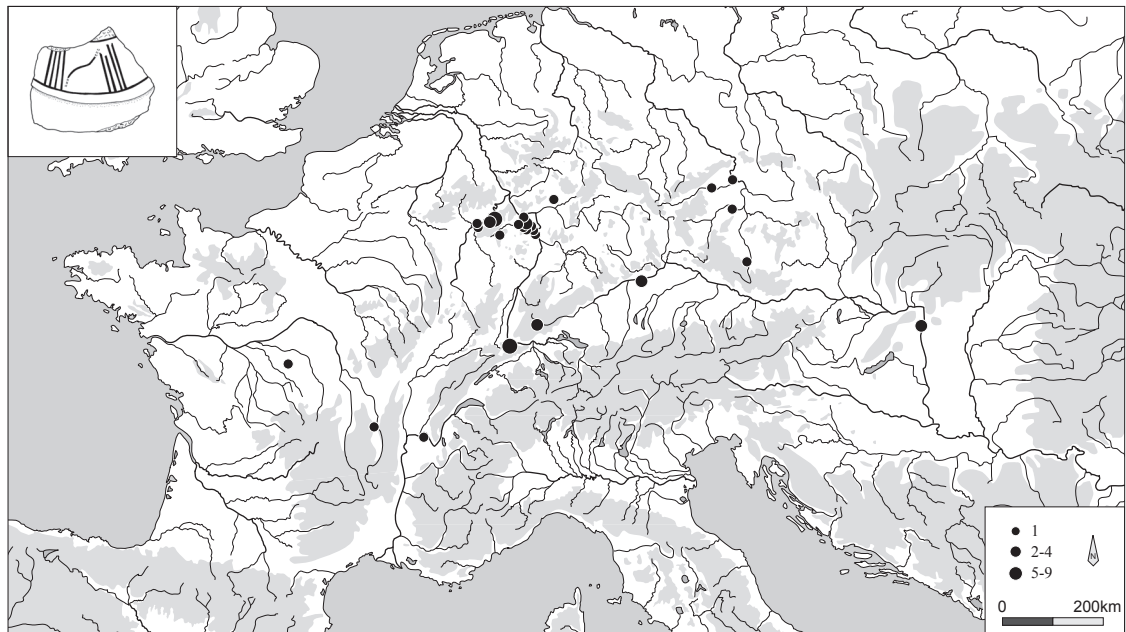
Carte 31. Perles de verre de type Zep 1.3.1 et 1.3.2



Carte 32. Perles de verre de type Zep 3.1.1



Carte 33. Perles de verre de type Zep 5.1



Carte 34. Céramiques à métopes



Carte 35. Fourreaux ornés au repoussé



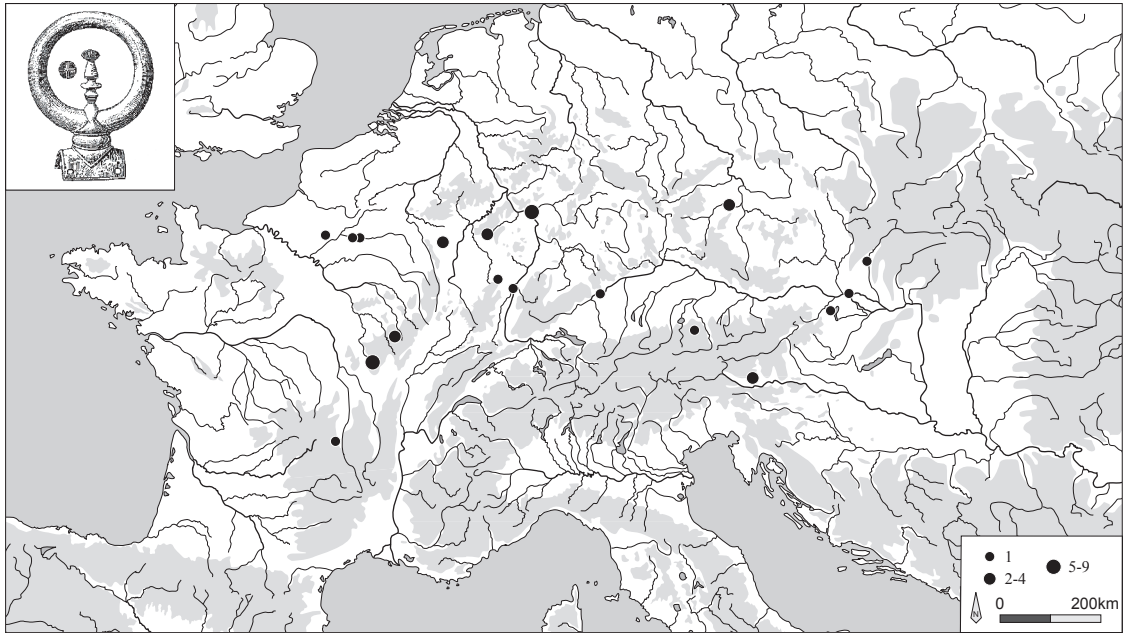
Carte 36. Epées à poignée anthropomorphe



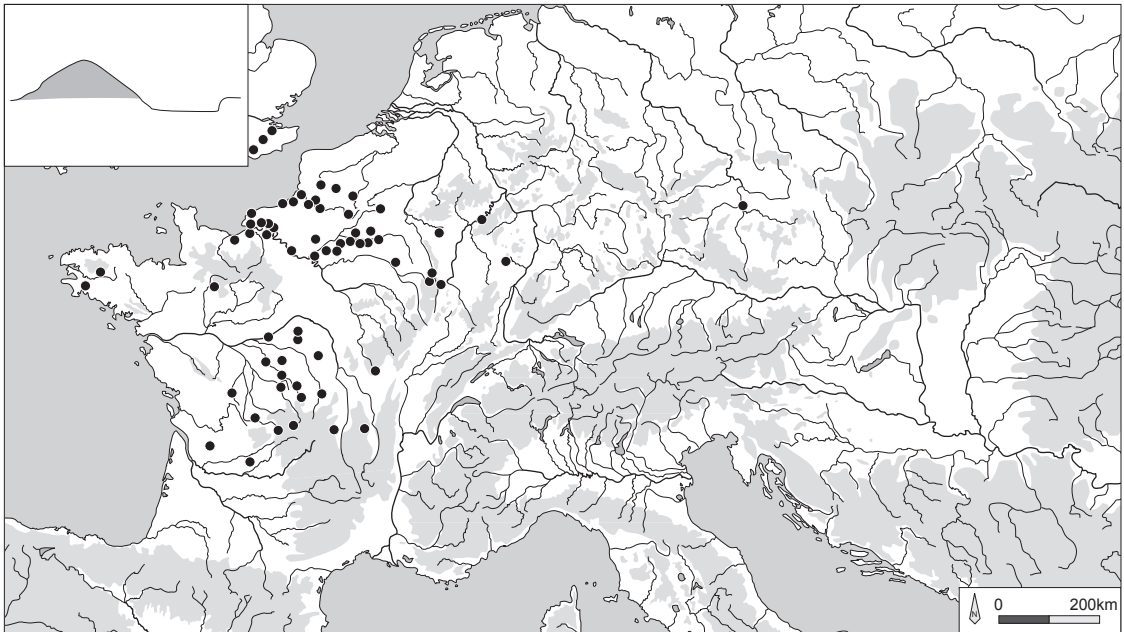
Carte 37. Boutons à bélière émaillés



Carte 38. Pendeloques de type Hofheim



Carte 39. Passe-guides type Hopstädten



Carte 40. Remparts à talus massif